Discours sur les réveils religieux

CHARLES GRANDISON FINNEY

1792-1875

Edition bible-foi.com

Discours sur les réveils religieux

Charles Grandison Finney

© Reproduction autorisée, pourvu qu'elle soit gratuite, et que les sources soient indiquées
Mise en page & publication www.bible-foi.com

Table des matières

I. Ce que c'est qu'un réveil religieux.

II. Quand on doit s'attendre à un réveil.

III. Des moyens de produire un réveil.

IV. La prière efficace.

V. La prière de la foi.

VI. L'esprit de prière.

VII. Etre rempli de l'Esprit.

VIII. Assemblée de prière.

IX. Moyens à employer à l'égard des pécheurs inconvertis.

X. Il faut de la sagesse pour gagner des âmes.

XI. Un ministre fidèle et sage aura du succès.

XII. Comment il faut prêcher l'Evangile.

XIII. Comment l'église peut seconder les ministres.

XIV. Mesures à prendre pour favoriser les réveils.

XV. Obstacles aux réveils.

XVI. La nécessité et l'effet de l'union

XVII. Fausses consolations données aux pécheurs

XVIII. Directions à donner aux pécheurs.

XIX. Instruction aux hommes convertis.

XX. Instruction des nouveaux convertis.

XXI. Les chrétiens déchus.

XXII. Progrès dans la grâce.

Ce que c'est qu'un réveil religieux.1

L'expérience montre que dans l'état actuel du monde, la religion ne peut se propager avec quelque force et quelque étendue sans réveil. L'Église ne devrait pas admettre, l'idée qu'elle puisse se passer de réveil ; cette pensée est l'ennemie la plus prononcée des intérêts de Dieu.

« Ô Éternel ! Ranime ton œuvre dans le cours des années. Fais-la connaître dans le cours des années ; dans ta colère souviens-toi de tes compassions (Habacuc 3 v. 2) ».

On suppose que le prophète Habacuc était contemporain de Jérémie, et que cette prophétie eut lieu dans la perspective de la captivité à Babylone. En vue des jugements qui s'avançaient rapidement contre la nation, l'âme du prophète était saisie d'une sorte d'agonie, et il s'écrie dans sa détresse : « Oh ! Seigneur, ranime ton œuvre ! » Comme s'il eût dit : *« Oh ! Seigneur, accorde-nous que les jugements ne jettent pas Israël dans la désolation. Fais, au milieu de ces années solennelles et terribles, que tes jugements deviennent un moyen de ranimer parmi nous la religion. Dans ta colère, souviens-toi d'avoir compassion ».* Telle est la pensée que nous désirons appliquer à notre état présent.

Au fond, la religion est, pour sa bonne part, l'œuvre de l'homme. Il y a là pour l'homme quelque chose à faire : II doit, lui, obéir à Dieu. Sans doute, c'est Dieu qui l'y porte, qui influence l'homme par son Esprit, à cause de la répugnance de celui-ci à faire le bien. Si cette influence de Dieu n'était pas nécessaire, et que les hommes fussent disposés d'eux-mêmes à obéir à Dieu, nous n'aurions pas de raison de nous écrier avec notre texte : « Seigneur, ranime ton œuvre ! » Mais il est certain que si Dieu n'interposait pas l'influence de son Esprit, il n'y aurait pas sur toute la terre un seul homme qui obéirait à la loi de Dieu.

Un réveil religieux suppose un assoupissement et une décadence qui ont précédé. Presque tout ce qu'il y a de religion dans le monde a été produit par des réveils. Dieu a jugé nécessaire de profiter de la faculté qu'ont les hommes d'être excités dans leurs sentiments pour produire chez eux un ébranlement presque toujours nécessaire pour les porter à l'obéissance. Les hommes sont tellement mous sur ce point-là, il y a tant d'objets qui détournent leur esprit de la religion et qui s'opposent aux influences de l'Évangile, qu'il est nécessaire d'exciter chez eux un mouvement qui sorte de l'ordinaire, jusqu'au point où l'ébranlement, semblable à la marée montante, emporte et balaie tous les obstacles.

Considérez l'histoire des Juifs, et vous verrez que Dieu, pour maintenir la religion parmi eux, se servait de certaines occasions particulières où le peuple se trouvait excité, et alors retournait vers l'Éternel. Et même après un réveil semblable, il ne s'écoulait jamais beaucoup de temps avant que de nouvelles influences ennemies ramenassent le relâchement dans la religion, et la

maintinssent dans ce triste état, jusqu'à ce que Dieu eût pour ainsi dire le temps de donner aux événements telle tournure qui produisait de nouvelles excitations, après lesquelles il répandait de nouveau son Esprit pour convertir les pécheurs ; puis recommençait l'action des influences ennemies, le relâchement rentrait dans les esprits, et la nation était engloutie dans le gouffre du luxe, de l'idolâtrie et de l'orgueil.

Il en est de même de l'Église chrétienne, elle a si peu de fermeté dans ses principes, de stabilité dans ses résolutions, qu'à moins d'une grande excitation elle recule bientôt dans le sentier du devoir, et elle cesse de s'occuper de l'avancement de la gloire de Dieu. Ainsi va le monde, et ainsi ira-t-il probablement jusqu'aux temps plus heureux que l'Écriture nous permet d'attendre ; jusque-là la religion n'avancera guère que par le moyen d'excitations périodiques et répétées.

Sans doute on a souvent cherché à s'en passer ; et plus d'un homme de bien même a supposé et suppose encore que le meilleur moyen de propager ou de maintenir la religion est de marcher uniformément d'un pas tranquille pour rassembler, sans bruit, les impies. Mais quelque spécieux que puisse paraître cet argument en théorie, les faits se chargent d'en démontrer la fausseté. Si l'Église était assez avancée dans la connaissance et avait assez de stabilité dans ses principes pour se tenir elle-même éveillée, alors la marche ci-dessus suffirait. Peut-être, à mesure que nous approchons d'un meilleur avenir, aurons-nous moins besoin de secousses périodiques. Un jour, sans doute, l'Église sera pleine de lumière et tout entière affermie dans des habitudes de piété et d'obéissance : Alors elle s'empara de l'esprit des enfants, et elle les cultivera pour Dieu ; alors ceux-ci ne seront plus entraînés par les torrents de la mondanité, de la mode et de l'avarice qui, jusqu'à présent, ont toujours englouti la piété de l'Église dès le moment où elle n'était plus extraordinairement excitée.

Et sans doute, on doit désirer vivement de voir l'Église ainsi affermie. Les excitants nuisent facilement à la santé ; trop longtemps prolongés, ils nous ôtent même les forces, et nous rendent incapables d'accomplir nos devoirs. Et si jamais la piété acquiert dans le monde une influence générale, il ne nous faudra plus de spasmes religieux. Alors on ne verra plus les chrétiens dormir la plus grande partie du temps, pour se réveiller de temps en temps, se frotter les yeux, faire un moment de vacarme et se rendormir ensuite de nouveau.

Alors les ministres pieux ne seront plus obligés de se tuer de peine, presque tout seuls, pour repousser le torrent d'influences mondaines qui revient toujours assaillir l'Église. Mais aussi longtemps que les choses iront comme à présent, ce sera antiphilosophique et absurde de vouloir ranimer la religion sans excitant. La foule d'agitations politiques et mondaines qui fatiguent la chrétienté sont toutes hostiles à la religion, et détournent l'esprit des intérêts éternels de l'âme. Ces agitations ne peuvent donc être balancées que par une excitation religieuse. Ceci est tout à la fois de la philosophie et de l'histoire.

Il est de même parfaitement improbable que la religion fasse jamais de progrès parmi les païens sans l'influence des réveils religieux. On essaie maintenant d'obtenir ces progrès par l'éducation et par d'autres moyens lents et graduels. Mais aussi longtemps que les lois de l'esprit humain resteront ce qu'elles sont, on n'arrivera pas au but par ce moyen. Il faut un

ébranlement suffisant pour réveiller des forces morales assoupies, et pour faire reculer le flot de la dépravation du péché.

Et à proportion que nos contrées chrétiennes redeviennent semblables au paganisme, il est impossible à Dieu comme à l'homme d'avancer la religion sans quelque ébranlement. Tout ceci devient évident parce fait même, c'est que Dieu a toujours agi ainsi. Et ce n'est pas pour rien et sans raison qu'il le fait. Combien, par exemple, n'y en a-t-il pas qui savent qu'ils devraient être religieux, mais qui craignent de se convertir de peur que leurs compagnons de péché ne se moquent d'eux. Il y en a qui nourrissent des idoles dans leur cœur, d'autres renvoient la repentance jusqu'à ce qu'ils se soient établis solidement dans cette vie, ou qu'ils aient mis en sûreté quelque intérêt favori qu'ils ont dans ce inonde. Ces personnes ne poseront jamais leur fausse honte ou leurs projets ambitieux avant d'y être contraintes par quelque excitation qui les arrache pour ainsi dire à elles-mêmes.

Mais tout ceci n'était que de l'introduction ; je veux maintenant établir :

I. Ce que n'est pas un réveil religieux.

II. Ce qu'il est.

III. Les agents qui le produisent.

I. Un réveil religieux n'est pas un miracle.

1° On a généralement défini un miracle comme une intervention divine qui met de côté ou suspend les lois ordinaires de la nature. Or, dans ce sens, un réveil n'est pas un miracle, toutes les lois de la matière et de l'esprit restent en force.

2° Ce n'est pas non plus un miracle, d'après cette autre définition qui le représenterait comme une chose au-dessus des pouvoirs de la nature. Il n'y a rien dans la religion qui soit au-dessus des pouvoirs ordinaires de la nature : Elle ne consiste absolument que dans un juste exercice de ces pouvoirs : Rien de plus, rien de moins. Lorsque les hommes se convertissent ce n'est pas proprement qu'ils deviennent capables d'efforts dont ils étaient auparavant incapables, ils usent seulement d'une manière différente, et pour la gloire de Dieu, de forces qu'ils avaient déjà.

3° Enfin un réveil, dans aucun sens, n'est un miracle ou ne dépend d'un miracle : C'est le pur et simple résultat philosophique d'un bon usage que nous faisons de moyens établis par Dieu, comme tout autre effet, produit par l'emploi de certains moyens. Il peut y avoir ou n'y avoir pas de miracles parmi les causes qui ont agi auparavant. Les apôtres n'employaient des miracles que pour établir la divine autorité de leur commission, ou pour exciter l'attention. Mais le miracle n'était pas un réveil, il y avait une liaison entre ces deux choses, mais c'étaient deux choses.

J'ai dit qu'un réveil n'est que le résultat d'un bon usage des moyens convenables. Les moyens que Dieu a établis pour obtenir un réveil, ont naturellement une tendance à le produire. Sans cela Dieu ne les aurait pas ordonnés. Mais les moyens ne produiront pas le réveil sans la bénédiction de Dieu, nous le savons tous ; pas plus que sans cette même bénédiction des semailles ne produiront une récolte. Il nous est impossible de prouver que l'influence de Dieu pour produire un réveil est plus miraculeuse que celle qui est nécessaire pour produire une récolte. Qu'est-ce que c'est que ces lois de la nature d'après lesquelles on suppose que la semence produit des fruits ? Ce n'est autre chose que le moyen établi de Dieu à cet effet. Or, dans la Bible, la parole de Dieu est comparée à une semence, la prédication à l'action du semeur et le résultat à un champ couvert de blé. Dans les deux cas, les relations de cause à effet sont absolument les mêmes.

Je désire que vous soyez bien pénétrés de cette pensée, car il a longtemps régné l'idée que l'avancement de la religion a quelque chose de particulier, dont il ne faut pas juger par les règles ordinaires de cause et d'effet, ou en d'autres termes, qu'il n'y a pas de connexion entre les moyens et le résultat. Aucune doctrine n'est plus dangereuse que celle-là, pour la prospérité de l'Église, et aucune n'est plus absurde. Supposez qu'un homme allât prêcher ce principe parmi des fermiers ; qu'il allât dire que Dieu est souverain, qu'il ne leur donnera une moisson qu'au moment de son bon plaisir, et que, s'imaginer de labourer et de planter dans l'attente d'une récolte est une présomption, que c'est ôter l'ouvrage d'entre les mains de Dieu, empiéter sur sa souveraineté et marcher dans la force de l'homme ; qu'en un mot, il n'existe aucune liaison nécessaire entre les moyens qu'ils emploient et le résultat qu'ils veulent obtenir.

Supposez que les fermiers embrassent une pareille doctrine, et ne verrions-nous pas bientôt le monde mourir de faim ? C'est un résultat tout semblable que trouverait l'Église si elle se persuadait que l'avancement de la religion est un sujet mystérieux et insondable de la souveraine divinité qui n'a rien de commun avec les relations de cause et d'effet. Que dis-je ? On a longtemps pensé ainsi, et quels en sont les résultats ? Une génération après l'autre est allée se jeter en enfer. Oui, il n'y a aucun doute que des millions et des millions d'âmes sont tombées dans la damnation pendant que l'Église rêvait et attendait que Dieu sauvât toutes ces âmes sans se servir des moyens propres à cela ; et ce principe a été le moyen le plus puissant du diable pour perdre les âmes ! La liaison dont je parle est aussi claire en fait de religion que dans le cas du fermier et de sa graine.

Il y a dans le gouvernement de Dieu un fait qui est digne d'être généralement remarqué, et qu'on ne l'oublie jamais. C'est que les choses les plus utiles et les plus importantes sont celles qu'on obtient le plus aisément et le plus certainement par l'emploi des moyens convenables.

C'est là évidemment un principe général dans le gouvernement de Dieu. Toutes les nécessités de la vie, par exemple, s'obtiennent avec une certitude parfaite par l'usage des moyens les plus simples, les objets de luxe sont déjà plus difficiles à obtenir ; les moyens de se les procurer sont plus compliqués et moins assurés dans leurs résultats, tandis que les choses absolument nuisibles et vénéneuses, telles que l'alcool et autres choses semblables ne s'obtiennent souvent qu'en torturant la nature et en faisant usage d'une espèce de sorcellerie infernale pour se procurer cette abomination mortelle.

Ce principe a la même vérité dans le gouvernement des choses morales ; et comme les bénédictions spirituelles surpassent tout le reste en importance, nous devons nous attendre à ce qu'on les obtienne avec une grande certitude en usant des moyens convenables. Et je suis

parfaitement convaincu que si les faits étaient bien connus, on trouverait que lorsque les moyens ont été employés convenablement, on a obtenu les bénédictions spirituelles avec plus de régularité que les temporelles.

II. Ce que c'est qu'un réveil.

Nous avons déjà dit que ce mot suppose que l'Église était tombée dans le relâchement, dans le sommeil. Le réveil consiste dans le retour à l'état contraire et dans la conversion des pécheurs.

1° Un réveil suppose toujours une conviction de péché de la part de l'Église.

Des hommes qui avaient précédemment professé la foi, ne peuvent se réveiller et recommencer à marcher convenablement dans le service de Dieu, sans qu'il y ait « de grandes considérations dans les cœurs ». Il faut que les sources du péché paraissent au grand jour. Souvent, dans un véritable réveil, on a vu les chrétiens amenés à de telles convictions, et éclairés sur leurs péchés d'une manière si vive, qu'ils désespéraient d'abord de la possibilité de leur réconciliation avec Dieu. Sans doute les choses ne vont pas toujours à ce point, mais un véritable réveil présente toujours de profondes convictions de péché, et souvent des tentations au désespoir.

2° Alors les chrétiens déchus sont amenés à la repentance.

Un réveil n'est autre chose qu'un retour à l'obéissance, envers Dieu. Comme dans le cas de la conversion d'un pécheur le premier pas est une profonde repentance qui brise le cœur, qui nous jette dans la poussière devant Dieu, avec une profonde humilité et en nous faisant abandonner le péché. (Apocalypse 2 v. 5)

3° Alors, la foi des chrétiens se renouvelle.

Pendant qu'ils sont dans leur état de déchéance, ils sont aveuglés sur la véritable condition du pécheur : Leurs cœurs sont durs comme le marbre ; les vérités de la Bible n'apparaissent que comme un songe ; ils admettent tout pour vrai : Leur conscience et leur jugement y donnent leur assentiment, mais leur foi ne voit pas les vérités saintes saillir en un effrayant relief et dans les brûlantes réalités de la vie éternelle. Quand ils entrent dans un réveil, au contraire, alors ils ne voient plus les hommes marcher comme des arbres, mais tontes choses leur apparaissent dans cette vive lumière qui renouvelle l'amour de Dieu dans leurs cœurs.

Alors ils se sentent portés à travailler avec zèle pour amener d'autres âmes à Dieu. Ils s'affligent de ce que les hommes n'aiment pas leur Père céleste, tandis qu'ils ont appris eux-mêmes à l'aimer tant. Ils emploieront les instances les plus tendres pour persuader à leurs alentours de donner leur cœur à Jésus. C'est ainsi que se ranimera leur amour pour tous les hommes ; ils seront remplis d'une charité tendre et ardente pour les âmes. Ils soupireront après le salut du monde entier. Ils seront en agonie pour tels ou tels individus qu'ils voudraient voir sauvés, pour des amis, des parents, des ennemis. Non-seulement ils les presseront de donner leurs cœurs à Dieu, mais ils les porteront à Dieu dans les bras de la foi ; ils supplieront l'Éternel avec des cris et des larmes, d'avoir pitié d'eux et de sauver leurs âmes des flammes éternelles.

4° Un réveil brise le pouvoir du monde et du péché sur les chrétiens.

Il les transporte sur un terrain si avantageux qu'ils y prennent un nouvel élan vers le ciel ; ils ont de nouveaux avant-goûts de la gloire future, un nouveau désir de s'unir à Dieu : Le charme du monde est détruit, et le pouvoir du péché abattu.

5° Lorsque les églises sont ainsi réveillées et réformées, elles obtiennent la réforme et le salut des pécheurs.

Ils passent alors en grand nombre par les mêmes états de conviction, de repentance et d'amendement ; leurs cœurs se brisent et changent ; ces merveilles se passent souvent chez les libertins les plus abandonnés : Des femmes de mauvaise vie, des ivrognes et des impies, toutes sortes d'individus dépravés se réveillent et se convertissent. Les portions les plus corrompues de la société s'adoucissent et s'apprivoisent, et apparaissent comme d'aimables échantillons de la beauté d'un cœur sanctifié. (1)

Tel fut le cas en particulier des réveils qui eurent lieu du vivant du célèbre président Edwards. On voit dans le Faithful Narrative (Récit fidèle, etc), que parmi les premiers convertis, se trouvait une femme de mauvaise vie, et que sa conversion, après avoir excité l'indignation de plusieurs personnes morales et vertueuses, devint ensuite l'instrument visible de leur conversion).

III. Nous considérerons premièrement les agents qui produisent un réveil.

Ordinairement l'œuvre de la conversion présente trois agents et un seul instrument. Les agents sont : Dieu, quelques personnes qui présentent la vérité aux pécheurs, et le pécheur lui-même. L'instrument est la vérité. Dans tous les cas, une conversion véritable présente deux agents actifs : Dieu et le pécheur.

1° L'action de Dieu est double : Par sa providence et par son Esprit.

a. Par le gouvernement de sa Providence, Dieu dispose les événements de manière à mettre sa vérité en contact avec l'âme du pécheur. Il amène celui-ci dans le lieu où l'occasion, où la vérité frappe ses yeux ou ses oreilles. Il est souvent bien intéressant de suivre la marche des événements dont Dieu s'est servi pour arriver à son but et comment il fait quelquefois concourir toutes choses à favoriser un réveil. Souvent le beau ou le mauvais temps, la santé publique ou d'autres circonstances aussi peu religieuses, concourent précisément à favoriser la prédication de la vérité.

Souvent il envoie un ministre juste à l'époque où il sera le plus utile. Souvent Dieu fait annoncer une vérité précisément au moment où l'individu qu'elle doit atteindre est là pour l'entendre.

b. Il y a une action spéciale de Dieu au moyen de son Saint-Esprit. Comme il a un accès direct à l'âme, et qu'il connaît infiniment bien toute l'histoire et toutes les dispositions de chaque pécheur en particulier, il emploie celle des vérités qui est le mieux adaptée à son cas spécial, et la fait ensuite pénétrer avec un pouvoir divin. Il lui donne une telle vivacité, une telle force, une telle puissance, que le pécheur se rend, pose les armes de la rébellion, et se tourne vers son Seigneur.

Sous cette influence, la vérité se taille un chemin comme pourrait le faire la flamme. La vérité se dresse alors avec une telle grandeur, qu'elle écrase l'homme le plus orgueilleux, comme sous le poids d'une montagne.

Si les hommes étaient naturellement disposés à obéir Dieu, la vérité, telle qu'elle est dans la Bible, serait suffisamment claire, et la prédication pourrait leur en apprendre tout ce qui leur est nécessaire, mais comme ils répugnent naturellement à lui obéir, Dieu l'entoure d'un éclat particulier et jette souvent dans l'âme un torrent de lumière auquel le pécheur ne peut plus résister. Alors il cède, il obéit à Dieu, et il est sauvé.

2° L'action de l'homme se joint habituellement à celle de Dieu.

Les hommes ne sont pas dans la main du Seigneur de simples instruments : C'est la vérité qui en est un ; mais le prédicateur est un agent moral ; il n'est pas passif, il agit volontairement en travaillant à la conversion des pécheurs.

3° Il y a encore, dans un réveil, l'action du pécheur lui-même. C'est lui qui doit obéir à la vérité.

Il est donc impossible qu'il se convertisse sans agir pour sa part. Il est influencé en cela par l'action de Dieu et par celle des hommes. Ceux-ci agissent sur leurs semblables non-seulement par leur langage, mais par leurs regards, leurs larmes, leur conduite journalière. Voyez cet homme impénitent qui a une femme pieuse : Son coup-d'œil, sa tendresse, sa dignité à la fois pleine de solennité et de compassion, moulées sur le divin modèle de Christ sont pour lui un sermon continuel. Il est tenté d'en détourner son attention, parce que c'est pour lui un reproche ; mais il entend pendant tout le jour un sermon résonner à ses oreilles.

Les hommes sont accoutumés de lire dans les regards de leurs semblables : Souvent les pécheurs lisent dans les yeux d'un chrétien l'état réel de son âme ; s'ils sont pleins de légèreté, ou d'une inquiétude et d'une activité mondaines, les pécheurs s'en aperçoivent : ils voient également si les chrétiens sont pleins de l'Esprit de Dieu, et souvent ils ont été amenés à la conviction par la seule vue d'un homme vraiment pieux. Voici un trait de ce genre.

Un individu vint un jour visiter les machines d'une manufacture : Il était dans des dispositions solennelles, parce qu'il avait été témoin d'un réveil. Les ouvriers le connaissaient tous de vue et savaient qui il était. L'une des ouvrières, après avoir jeté les yeux sur lui, chuchota à sa camarade quelque folie et se mit à rire, mais le visiteur s'arrêta et la regarda avec un sentiment douloureux.

Elle, à son tour, s'arrêta aussi, rompit son fil et se trouva si agitée, qu'elle ne put le renouer. Elle se mit un moment à la fenêtre, comme pour se calmer, puis essaya de nouveau de se remettre à l'ouvrage et de reprendre sa contenance accoutumée. A la fin elle s'assit, accablée par ses sentiments, alors le visiteur s'en approcha et lui parla ; et elle manifesta bientôt une

profonde conviction de péché : Ce sentiment se répandit dans toute la manufacture comme un feu, et en peu d'heures, presque chaque personne employée dans l'établissement se trouva sous la même impression, tellement, que les propriétaires, quoique gens du monde, furent étonnés et demandèrent qu'on arrêtât l'ouvrage et qu'on tînt une assemblée de prière ; car, dirent-ils, il importe beaucoup plus de voir tous ces gens se convertir, que d'avancer l'ouvrage.

En peu de jours, les maîtres eux-mêmes et presque chaque employé de l'établissement présentèrent tous les symptômes d'une conversion réelle. C'est ainsi que le regard d'un individu, son air solennel, sa compassion, furent un reproche pour la légèreté de cette jeune fille, l'amenèrent à la conviction du péché et que tout un réveil résulta, en grande mesure du moins d'un incident aussi petit.

Si les chrétiens éprouvent eux-mêmes au sujet de la religion des sentiments profonds, ils produiront ces mêmes sentiments partout où ils se présenteront. Si au contraire ils sont froids, ou légers, ou folâtres, ils détruiront inévitablement toute impression profonde, même chez les pécheurs déjà réveillés. J'ai vu une fois une femme qui était d'abord très inquiète sur son âme ; mais un jour, je trouvai avec douleur que ses convictions paraissaient s'être entièrement évanouies.

Je demandai à cette femme ce qui lui était arrivé : elle me dit qu'elle avait passé une après-midi en tel endroit, parmi quelques personnes qui passaient pour religieuses, ne pensant pas que pareille chose pourrait détruire ses convictions. Mais ces gens furent légers et folâtres, et toutes ses précédentes impressions furent perdues. Je ne doute pas que ces chrétiens de nom n'aient détruit une âme par leur folie ; car ses convictions ne revinrent pas.

Ce que Dieu demande de l'Église, c'est d'user des moyens adaptés à la conversion des pécheurs.

On ne peut pas dire proprement que les pécheurs usent de ces moyens pour leur propre conversion ; c'est l'Église qui le fait ; l'action des pécheurs consiste à se soumettre à la vérité ou à lui résister. C'est une erreur de leur part quand ils croient user de certains moyens pour leur propre conversion. Tout l'attirail d'un réveil, et tout ce qui s'y rapporte a pour but de présenter la vérité à l'esprit des pécheurs : eux, ne font qu'obéir ou résister.

Remarques additionnelles

1° Précédemment, et jusqu'à ces derniers temps, on regardait les réveils comme des miracles.

Quelques-uns ont à ce sujet des idées si fausses, que s'ils voulaient seulement prendre la peine de penser, ils en reconnaîtraient l'absurdité. On s'imaginait que la conversion des âmes était une interposition du pouvoir d'en haut, avec laquelle on n'avait rien à faire, et qu'on ne pouvait pas plus produire qu'on ne peut produire le tonnerre, la grêle ou un tremblement de terre. Il n'y a que peu d'années que les ministres comprennent qu'un réveil s'opère aussi bien qu'autre chose par les moyens destinés à le produire, et qu'il n'en est pas de cette grâce de Dieu comme d'une ondée qui arrive sur une ville ou sur l'autre, sans qu'on puisse rien faire pour la produire.

J'ai même entendu exprimer à ce sujet les idées les plus étranges : que, par exemple, un réveil n'avait guère lieu qu'environ tous les quinze ans ; qu'alors Dieu convertissait tous ceux qu'il voulait sauver ; puis qu'il fallait attendre ensuite jusqu'à ce que vînt un nouveau temps de moisson. Ensuite on a abrégé le terme, et on a parlé de cinq ans. J'ai entendu parler d'un pasteur qui avait embrassé cette singulière et malheureuse idée. Il y avait eu un réveil dans son troupeau ; l'année après, il y en eut un dans une ville voisine : Il s'y rendit pour y prêcher ; et pendant quelques jours, son cœur se voua tout entier à cette œuvre ; puis il retourne chez lui le samedi et se prépare à la prédication du lendemain.

Son âme était dans l'angoisse, il savait combien il y avait encore dans son troupeau de personnes inconverties et ennemies de Dieu. Tant de personnes, se disait-il, meurent toutes les années ; s'il ne vient un réveil que tous les cinq ans, pensait-il, voilà tant et tant de chefs de famille qui seront en enfer ! Il met son calcul sur le papier et l'introduit dans son sermon, le cœur saignant devant un tableau semblable. Si j'ai bien compris l'histoire, il ne fit point cela dans l'attente d'un réveil, mais uniquement pour répandre la douleur de son cœur devant son troupeau. Or, ce sermon amena à la repentance quarante chefs de famille, il s'ensuivit un brillant réveil, et toute sa théorie d'un réveil en cinq ans fut mise à la confusion. C'est ainsi qu'en général, Dieu a renversé la théorie que ces réveils sont des miracles.

2° De fausses notions sur la souveraineté de Dieu ont généralement fait obstacle aux réveils de l'Église. On a supposé que cette souveraineté était un arrangement si arbitraire des événements, et que le don du Saint-Esprit surtout était si peu à notre disposition, qu'il nous était impossible de rien faire pour en provoquer une effusion générale. Mais ni la Bible, ni les faits n'établissent une pareille souveraineté de Dieu. Tout nous montre que dans la nature et dans la grâce, Dieu a lié les moyens avec la fin. Il n'y a pas un seul événement naturel dans lequel n'intervienne son action. Il n'a point bâti ce monde comme une vaste machine qui puisse marcher seule sans qu'il continue de s'en occuper. Il ne s'est nullement retiré de l'univers pour laisser toutes choses s'arranger d'elles-mêmes ; de pareilles idées sont un pur athéisme.

D'un côté, il intervient en tout ; de l'autre, il a établi partout des moyens pour atteindre un but. C'est donc bien faussement qu'on voit des gens concevoir un tel effroi à toute idée d'effort que l'on ferait pour produire un réveil. *« Vous voulez », s'écrient-ils, « tenter un réveil dans votre propre force ; prenez garde de vouloir empiéter sur la souveraineté de Dieu ; marchez humblement dans le cours ordinaire, et laissez Dieu amener un réveil quand il le jugera bon. C'est une folie à vous de vouloir le produire, par cela seul qu'il vous semble nécessaire à vous, etc ».* C'est précisément le genre de principes et de prédication qui convient au diable ; les hommes ne peuvent faire l'œuvre du diable d'une manière plus efficace qu'en prêchant ainsi la souveraineté de Dieu comme une raison pour ne rien faire.

3° Une des causes qui empêchent bien des hommes de désirer un réveil et d'y travailler, ce sont les excès ou les abus qui ont quelquefois accompagné une forte excitation religieuse. Sans doute, il y a eu des abus de ce genre. Dans tous les grands mouvements religieux, comme en tout autres, on peut s'attendre à plus ou moins d'inconvénients et d'abus accidentels. Mais ce n'est nullement une raison d'abandonner la chose même. Les meilleures choses, on l'a dit mille fois, ont leurs abus ; mais ces maux et ces abus qu'on peut prévoir n'ont jamais été considérés comme une raison suffisante d'abandonner un travail sage en lui-même.

L'expérience montre que dans l'état actuel du monde, la religion ne peut se propager avec quelque force et quelque étendue sans réveil. Les abus purement accidentels qui accompagnent

quelquefois un mouvement de ce genre sont bien peu de chose lorsque nous les comparons au résultat général ; l'Église ne devrait pas admettre, pour un seul moment, l'idée qu'elle puisse se passer de réveil ; cette pensée est l'ennemie la plus prononcée des intérêts de Sion, la mort de la cause des missions : Elle aurait pour suite la damnation du monde.

Enfin, j'ai à vous faire une proposition, à. vous tous qui assistez à cette séance. Je n'ai point commencé cette suite de discours sur les réveils pour bâtir sur ce sujet une théorie curieuse et de mon invention. Je ne voudrais point dépenser mon temps et mes forces uniquement à vous apprendre quelque chose, à satisfaire votre curiosité et à vous fournir un sujet de conversation. Je ne pense nullement à faire de simples prédications sur les réveils, de manière que vous puissiez dire à la fin : *« Nous savons maintenant ce que c'est qu'un réveil »,* et qu'après tout vous restiez sans rien faire à cet égard.

Je désire vous présenter cette question : Dans quel but venez-vous entendre des discours sur les réveils ? Votre intention est-elle, lorsque vous aurez appris votre devoir à ce sujet, de vous mettre à l'œuvre et à la pratique ? Voulez-vous suivre les instructions que je vous donnerai d'après la parole de Dieu, et les appliquer à vos propres cœurs ? Voulez-vous les appliquer à vos familles, à vos connaissances, à vos voisins et dans toute la ville que vous habitez ? Ou penseriez-vous, au contraire, employer cet hiver à vous instruire et à jaser au sujet des réveils, sans agir ?

Je désire qu'à mesure que vous apprendrez quelque chose, vous vous mettiez à l'œuvre pour voir si vous ne pouvez contribuer à produire ici un réveil parmi les pécheurs. Si vous n'êtes pas dans l'intention de le faire, veuillez me le dire dès l'abord, afin que je ne me donne pas une peine inutile. C'est maintenant, et pas plus tard, que vous devez décider ce que vous pensez faire à cet égard.

Vous savez que nous appelons les pécheurs à décider sur le champ même s'ils veulent obéir à l'Évangile, oui, ou non ; et nous n'avons pas plus le droit de vous donner du temps pour délibérer si vous voulez obéir à Dieu, vous, que nous n'avons ce droit à l'égard des pécheurs déclarés. Nous vous appelons donc à vous unir maintenant pour prendre devant Dieu l'engagement solennel que vous ferez votre devoir à mesure que vous le reconnaîtrez, et que vous le prierez de répandre son Esprit sur cette Église et sur toute la ville pendant cet hiver.

Quand on doit s'attendre à un réveil.2

Quand les chrétiens se sont affaiblis et sont retournés en arrière, ils n'ont plus et ne peuvent plus avoir, les uns à l'égard des autres, le même amour et la même confiance que lorsqu'ils sont tous vivants et actifs, et qu'ils vivent saintement.

« Ne reviendras-tu pas nous rendre la vie, afin que ton peuple se réjouisse en toi ? (Psaumes 85 v. 6) ».

Ce psaume paraît avoir été écrit peu de temps après que le peuple d'Israël fut revenu de sa captivité à Babylone, comme on peut l'inférer aisément des premiers versets. Le psalmiste sentait combien Dieu avait été bon pour les enfants d'Israël, en les retirant du pays où ils avaient été menés captifs ; et, pressé par la vue d'une si grande miséricorde, considérant en même temps la perspective qui s'ouvrait pour eux, il éclate en prières pour demander un réveil religieux : « Ne reviendras-tu pas nous rendre la vie, afin que ton peuple se réjouisse en toi ? » Dieu, dans sa providence, ayant rétabli au milieu d'eux les ordonnances de sa maison, le psalmiste lui demande instamment qu'un réveil vienne couronner l'œuvre.

Dans un précédent exercice, j'ai essayé de vous montrer ce qu'un réveil religieux n'est pas, ce qu'il est, et quels sont les agents qui y contribuent ; aujourd'hui, je désire appeler votre attention sur les points suivants :

I. Quand on doit sentir le besoin d'un réveil religieux.

II. Quelle est l'importance d'un réveil religieux, lorsqu'on en sent le besoin.

III. Quand on peut attendre un réveil religieux.

I. Quand on doit sentir le besoin d'un réveil religieux.

1° S'il y a manque d'amour fraternel et de confiance chrétienne parmi ceux qui professent d'être chrétiens, on doit sentir le besoin d'un réveil religieux.

C'est alors que tous sont appelés à crier à Dieu pour qu'il fasse revivre son œuvre. Quand les chrétiens se sont affaiblis et sont retournés en arrière, ils n'ont plus et ne peuvent plus avoir, les uns à l'égard des autres, le même amour et la même confiance que lorsqu'ils sont tous vivants et actifs, et qu'ils vivent saintement. L'amour de bienveillance peut être le même, mais non l'amour de jouissance. Dieu aime tous les hommes d'un amour de bienveillance, mais il ne sent un amour de jouissance que pour ceux qui vivent saintement. Les chrétiens ne s'aiment et ne peuvent s'aimer les uns les autres d'un amour de jouissance qu'en proportion de leur sainteté.

Si l'amour chrétien est l'amour de l'image de Christ dans les siens, il ne peut s'exercer que là où cette image existe réellement ou paraît exister. Un chrétien doit réfléchir l'image de Christ et montrer l'Esprit de Christ, pour que les autres chrétiens puissent l'aimer d'un amour de jouissance. C'est en vain qu'on inviterait les chrétiens à s'aimer les uns les autres d'un tel amour, quand ils sont tombés dans la tiédeur. Ils ne voient rien les uns chez les autres qui puisse produire cet amour. Il est à peu près impossible qu'ils éprouvent, les uns à l'égard des autres, des sentiments différents de ceux qu'ils éprouvent à l'égard des pécheurs en général. Ils savent qu'ils appartiennent à l'Église de Christ ; ils se voient occasionnellement à la table de la communion, mais cela ne peut produire l'amour chrétien au milieu d'eux, aussi longtemps qu'ils ne voient pas les uns chez les autres l'image de Christ.

2° Il y a grand besoin d'un réveil religieux quand il y a des dissensions, des jalousies et des médisances au milieu de ceux qui professent d'être chrétiens.

De telles choses montrent que les chrétiens se sont éloignés de Dieu ; c'est le temps de penser sérieusement à un réveil. La religion ne peut prospérer quand de tels maux existent dans l'Église, et rien n'est aussi efficace qu'un réveil pour y mettre fin.

3° Il y a besoin d'un réveil quand l'esprit de mondanité s'est glissé dans l'Église.

Si vous voyez les chrétiens se conformer au monde dans leurs vêtements, dans leur ameublement, dans leurs plaisirs ; si vous les voyez s'adonner à des amusements frivoles, lire des romans et d'autres livres que le monde recherche, il est manifeste que l'Église est affaiblie et qu'elle est retournée en arrière. Elle est alors loin de Dieu, et il y a grand besoin d'un réveil.

4° Quand des membres de l'Église sont tombés dans des péchés scandaleux.

C'est le temps de se réveiller et de crier à Dieu pour obtenir un réveil religieux. De telles choses donnent aux ennemis de la religion une occasion de blasphémer, et les chrétiens doivent dire au Seigneur : « Que deviendra ton grand nom ? »

5° On doit sentir le besoin d'un réveil, quand il y a dans l'Église ou dans le pays un esprit de controverse.

L'esprit de la religion n'est pas un esprit de controverse ; là où ce dernier prévaut, la religion ne peut prospérer.

6° Il est temps de rechercher un réveil religieux quand les méchants triomphent et se moquent de l'Église.

7° Il est temps pour les chrétiens de s'émouvoir quand les pécheurs restent dans l'indifférence et la stupidité, et qu'ils se précipitent dans l'enfer sans y prendre garde.

L'Église doit alors sentir le besoin de se réveiller et d'agir aussi fortement que les pompiers d'une grande ville quand le feu y éclate pendant la nuit. Elle doit enlever avec violence les feux de l'enfer qui sont suspendus sur les méchants. L'Église dormir... ! Si dans un incendie les pompiers restaient endormis, et que toute la ville fût consumée, que penserait-on de tels hommes ? Et cependant, quelque coupables qu'ils fussent, leur faute serait peu de chose en comparaison du péché des chrétiens qui dorment, tandis que les pécheurs tout autour d'eux, se précipitent avec stupidité dans les flammes de l'enfer.

II. Examinons quelle est l'importance d'un réveil religieux dans de telles circonstances.

1° Un réveil religieux est la seule chose qui puisse enlever l'opprobre qui pèse sur l'Église, et replacer la religion à la hauteur où elle doit être dans l'estime du public.

Sans un réveil l'Église sera de plus en plus couverte d'opprobre, jusqu'à ce qu'enfin elle tombe dans un mépris universel. Vous pouvez essayer tout ce qu'il vous plaira ; vous pouvez, à quelques égards, changer l'aspect de la société ; mais sans un réveil religieux, vous ne ferez aucun bien réel ; vous ne ferez même qu'augmenter le mal. Vous pourriez bâtir une splendide maison de culte, recouvrir vos sièges de damas, élever une chaire somptueuse, vous procurer un orgue magnifique ; vous pourriez, en étalant une belle apparence, commander une sorte de respect pour la religion parmi les méchants ; mais ils n'en recevraient aucun bien réel.

Cela les jetterait, au contraire, dans l'erreur, quant à la nature de la religion de Christ ; et, bien loin d'être convertis par ce moyen, ils seraient encore plus détournés de la voie du salut. Examinez les lieux où les hommes ont cherché à entourer de splendeur l'autel du christianisme, et vous trouverez toujours que l'impression produite a été contraire à la religion. Il faut qu'il y ait un énergique élan de la part des chrétiens, et une effusion de l'Esprit de Dieu ; sans cela le monde se moquera de l'Église.

2° Un réveil religieux est la seule chose qui puisse rétablir l'amour et la confiance entre les membres de l'Église, et rien autre ne doit pouvoir les rétablir.

Aucun autre moyen ne saurait ranimer cet amour que les chrétiens sentent quelquefois les uns pour les autres, quand il leur arrive même de ne pas trouver de termes pour l'exprimer. Vous ne pouvez avoir un tel amour sans confiance, et vous ne pouvez rétablir la confiance sang un retour à la vraie piété. Si un ministre voit qu'il a perdu, à quelque degré que ce soit, la confiance de son troupeau, il doit travailler à amener un réveil ; ce sera seulement ainsi qu'il regagnera la confiance.

Je ne veux pas dire par là que ceci doive être son motif, en travaillant à amener un réveil ; mais qu'un réveil excité par son moyen lui rendra la confiance des membres les plus spirituels de son troupeau. Si un ancien ou un membre ordinaire de l'Église trouve ses frères refroidis à son égard, il n'y a qu'un seul moyen de changer cet état de choses ; qu'il redevienne lui-même

spirituel, et qu'il manifeste, par son expression et par sa vie, la splendeur de l'image de Christ. A moins que l'Église ne se révolte, cet esprit s'emparera d'elle et s'y répandra ; la confiance sera reproduite et l'amour fraternel régnera de nouveau.

3° Un réveil religieux est indispensable pour détourner de l'Église les jugements de Dieu.

Ce serait prêcher une chose étrange que de dire que les réveils sont des miracles, et que l'Église ne peut pas plus contribuer à les produire qu'elle ne peut contribuer à produire un éclat de tonnerre.

S'il en était ainsi, nous ne pourrions pas dire à l'Église qu'elle doit s'attendre à des jugements de la part de Dieu, à moins qu'il n'y ait un réveil au milieu d'elle. Nous affirmerons que les chrétiens qui ne redeviennent pas vivants, sont plus à blâmer que les pécheurs qui ne se convertissent pas, et que, s'ils ne sont pas réveillés, ils peuvent compter que Dieu les visitera de ses verges. Combien souvent Dieu ne visitât-il pas de ses jugements l'Église juive, parce qu'elle ne voulait pas se repentir et se laisser ranimer lorsqu'elle y était appelée par les prophètes ! Combien souvent n'avons-nous pas vu des églises, et même des dénominations entières, frappées d'une malédiction, parce qu'elles n'avaient pas voulu se réveiller et chercher le Seigneur, en lui disant : « Ne reviendras-tu pas nous rendre la vie, afin que ton peuple se réjouisse en toi ? »

4° Il n'y a qu'un réveil religieux qui puisse préserver une église d'être réduite à rien.

Une église qui décline de cette manière ne peut continuer d'exister sans un réveil. Si elle reçoit de nouveaux membres, ils seront pour la plupart dénués de piété. Sans un réveil, le nombre des personnes qui se convertiront dans une année, ne sera en général pas aussi considérable que le nombre des personnes qui mourront. Il y a eu dans ce pays des églises dont les membres sont morts, et comme il n'y avait point eu de réveil, et que de nouveaux convertis n'avaient par conséquent pu prendre leur place, elles se sont éteintes, et leur organisation a été dissoute.

Un ministre m'a dit qu'il avait travaillé comme missionnaire dans la Virginie, dans la localité même où le célèbre Samuel Daires brillait autrefois comme un flambeau, et que l'église dont Daires avait été le conducteur, était réduite à un si petit nombre de membres, qu'elle ne comptait plus qu'un seul frère, et encore, si je m'en souviens bien, était-ce un homme de couleur. L'église s'était enorgueillie, et elle avait été dissipée. J'ai entendu parler d'une église, en Pennsylvanie, qui était autrefois florissante, mais qui, ayant négligé de demander un réveil, avait été réduite à un si petit nombre de membres, que le pasteur devait envoyer chercher, dans une église voisine, un ancien quand il voulait administrer la communion.

5° Il n'y a qu'un réveil religieux qui puisse empêcher que les moyens de grâce ne soient une occasion de chute pour les impies.

Sans un réveil, les méchants s'endurciront de plus en plus, tout en entendant prêcher l'Évangile, et ils seront exposés à une damnation plus horrible que s'ils n'en avaient jamais rien connu. Vos enfants et vos amis seront condamnés à un sort beaucoup plus horrible dans l'enfer, après avoir eu à leur portée les moyens de grâce, s'il n'y a point eu de réveil pour les convertir à Dieu. Il vaudrait mieux pour eux qu'il n'y eût ni moyen de grâce, ni sanctuaire, ni Bible, ni prédication, et qu'ils n'eussent jamais entendu l'Évangile, que de vivre et de mourir là où il n'y a point de réveil. L'Évangile est odeur de mort à mort, s'il ne devient pas odeur de vie à vie.

6° Un réveil est le seul moyen par lequel une église puisse être sanctifiée, croître dans la grâce et être rendue propre pour les cieux.

Qu'est-ce que croître dans la grâce ? Est-ce entendre des sermons et acquérir quelques notions nouvelles sur la religion ? Non, non. Le chrétien qui fait cela et qui ne fait rien de plus, va de mal en pis, s'endurcit de plus en plus, et chaque semaine il est plus difficile de le ramener à son devoir.

III. Quand peut-on attendre un réveil religieux.

1° On peut attendre un réveil quand la providence de Dieu en donne des indices, et ces indices sont quelquefois si clairs qu'ils sont comme une révélation de sa volonté.

Les événements semblent conspirer tous ensemble pour ouvrir la voie ; les circonstances semblent tout préparer pour favoriser un réveil ; tellement, que ceux qui ont les yeux ouverts, peuvent voir qu'un réveil est proche, à peu près aussi distinctement que s'ils avaient eu une révélation du ciel. Il y a eu quelquefois dans ce pays des manifestations de la providence de Dieu tellement claires, que les personnes qui y étaient attentives, n'hésitaient pas à dire que Dieu allait répandre son Esprit et accorder un réveil religieux. Dieu fait connaître à son Église sa volonté de plusieurs manières ; quelquefois c'est en lui en fournissant des moyens particuliers, quelquefois c'est par des événements alarmants, quelquefois c'est en favorisant d'une manière remarquable l'approche d'un réveil ou les travaux des prédicateurs, au moyen du temps, des maladies, des événements publics, etc.

2° On peut attendre un réveil quand la dépravation des méchants attriste, humilie et afflige profondément les chrétiens.

Quelquefois ceux-ci ne paraissent pas s'inquiéter du tout de la méchanceté qui les entoure ; ou, s'ils en parlent, c'est avec indifférence et sans compassion, comme s'ils désespéraient de la possibilité d'un changement. Ils sont disposés à injurier les pécheurs bien plutôt qu'à sentir pour eux les compassions du Fils de Dieu. D'autres fois, au contraire, la conduite des méchants pousse les chrétiens à la prière ; elle les brise, elle les remplit de tristesse et de compassion, à tel point qu'ils peuvent pleurer jour et nuit, et qu'au lieu de s'irriter contre eux et de leur faire des reproches, ils intercèdent pour eux avec instance auprès du Seigneur.

C'est alors que vous pouvez attendre un réveil. Quand les méchants s'opposent fortement à la religion, et que cela fait tomber les chrétiens à genoux et les fait crier à Dieu avec larmes, vous pouvez être certains qu'il y aura un réveil. La méchanceté peut paraître avoir le dessus, mais il n'en faut point conclure qu'il n'y aura point de réveil religieux. C'est souvent le temps de Dieu pour opérer : C'est quand « l'ennemi vient comme un fleuve, que l'Esprit de l'Éternel lève l'enseigne contre lui (Ésaïe 59 v. 19) ». Souvent les premiers indices d'un réveil sont les efforts du démon pour s'opposer à l'Évangile par quelque moyen nouveau. Il en résultera

invariablement l'un ou l'autre de ces deux effets : Ou les chrétiens seront poussés vers Dieu, ou ils en seront éloignés encore davantage, pour chercher du secours dans quelques mesures d'une politique toute charnelle.

Fréquemment l'on voit un réveil après les manifestations les plus audacieuses de la méchanceté des impies. Si les chrétiens sentent alors qu'ils n'ont d'espérance qu'en Dieu, et s'il leur reste assez de piété pour s'occuper de la gloire du Seigneur et du salut des âmes des impénitents, il y aura certainement un réveil. Que l'enfer déborde, s'il veut, et qu'il vomisse autant de démons qu'il y a de pierres dans le pavé de la rue, il n'empêchera pas un réveil, si seulement les chrétiens sont poussés à crier à Dieu.

Que Satan s'agite et qu'il embouche sa trompe aussi fortement qu'il lui plaira, les chrétiens verront bientôt le bras du Seigneur s'étendre pour opérer un réveil, si seulement ils s'humilient et persévèrent à prier. Je connais des lieux où un réveil a éclaté dans les rangs même de l'ennemi presque aussi soudainement qu'un éclat de tonnerre, où il les a dispersés, où il a pris les chefs pour trophées, et où il a dissipé leur conseil en un instant.

3° On peut attendre un réveil quand les chrétiens sont poussés à en demander un dans leurs prières.

C'est-à-dire quand ils prient comme si leur cœur n'était occupé que de cela. Quelquefois ils ne pensent pas à un réveil, même quand ils ont le plus d'ardeur dans la prière. Leur esprit est fixé sur un autre sujet ; ils prient pour quelque autre chose, peut-être pour le salut des païens, mais non pour un réveil au milieu d'eux. Mais quand ils sentent le besoin d'un réveil, ils prient pour l'obtenir ; ils sentent ce besoin pour leurs propres familles et pour leurs voisins ; ils prient pour eux comme si Dieu ne pouvait leur refuser leur demande. Qu'est ce qui constitue un esprit de prière ?

Sont-ce beaucoup de prières et de paroles pleines de chaleur ? Pas toujours. La prière est l'état de l'âme. L'esprit de prière est un désir continuel et une anxiété habituelle de l'âme, relativement au salut des pécheurs. C'est quelque chose qui pèse sur le cœur. C'est comme quand un homme est dans l'anxiété au sujet de quelque intérêt de ce monde. Un chrétien qui a l'esprit de prière éprouve de l'anxiété pour les âmes. Ses pensées en sont toujours occupées, et il agit comme s'il avait un poids sur son cœur. Il y pense pendant le jour, et de nuit c'est le sujet de ses songes.

A proprement parler, il prie sans cesse. Ses prières semblent découler de son cœur comme de l'eau. « Ô Seigneur, fais revivre ton œuvre ! » Quelquefois ce sentiment est extrêmement profond ; on a vu des personnes tellement courbées sous ce poids, qu'elles ne pouvaient être ni debout, ni assises. Je pourrais nommer des personnes de nerfs vigoureux et d'un caractère prononcé, qui ont été absolument accablées de douleur en voyant l'état des méchants. Ce sentiment n'est pas toujours également profond, mais il est plus commun qu'on ne le suppose.

On en a vu plusieurs exemples dans les grands réveils de 1826. Ce n'est nullement de l'enthousiasme. C'est précisément ce que Paul sentait quand il dit : « Mes petits-enfants, pour lesquels je suis en travail d'enfantement ! (Galates 4 v. 19) ». J'ai entendu parler d'une personne qui priait instamment pour les pécheurs, et qui tomba enfin dans un tel état d'âme, qu'elle ne pouvait vivre sans prière. Elle ne pouvait trouver de repos ni jour, ni nuit que lorsque quelqu'un

priait. Alors elle était tranquille ; mais si l'on cessait, elle était de nouveau comme en agonie, jusqu'à ce qu'on eût recommencé à prier. Cet état dura deux jours.

Elle remporta alors la victoire, et son âme fut soulagée. Ce travail de l'âme est une profonde agonie dans laquelle se trouvent certaines personnes quand elles luttent avec Dieu pour obtenir une bénédiction, et qu'elles ne veulent pas le laisser aller avant de l'avoir reçue. Je ne prétends point affirmer qu'il n'y ait vraiment un esprit de prière que là où se trouve une détresse telle que celle dont je viens de parler, mais seulement que cette sollicitude de l'âme, profonde, continuelle et ardente, relativement au salut des pécheurs, est ce qui constitue l'esprit de prière pour un réveil religieux.

Quand ce sentiment existe dans une église, on peut compter qu'il y aura un réveil, à moins que le Saint-Esprit ne soit contristé par quelque péché. Cette espèce d'anxiété et de détresse augmente jusqu'à ce que le réveil commence. Un ecclésiastique de W. N. m'a raconté les détails d'un réveil qui eut lieu dans son troupeau, et qui commença par l'influence d'une femme zélée et dévouée à la cause de Dieu. Cette sœur était en travail pour la conversion des pécheurs, et elle priait instamment pour eux ; et plus elle priait, plus sa détresse augmentait, jusqu'à ce qu'enfin elle alla parler de son état au ministre de l'église, en lui demandant de convoquer une réunion pour les personnes travaillées par le sentiment du péché et désireuses du pardon. (Notre langue ne peut, hélas ! Pas encore supporter la traduction textuelle de certaines expressions de ces chrétiens d'Amérique.

L'original porte : an anxious meeting, c'est-à-dire une assemblée pour les pécheurs inquiets, ou verbalement : une assemblée inquiète). Le ministre, qui n'éprouvait rien de semblable, la renvoya. La semaine suivante elle retourna auprès de lui pour le supplier de convoquer une telle réunion, en lui disant qu'il y viendrait assurément quelques personnes, et qu'elle sentait que Dieu allait répandre son Esprit, mais il la renvoya de nouveau. Elle lui dit enfin : *« Si vous ne convoquez pas la réunion que je vous demande, je mourrai, car il se prépare certainement un réveil »*. Le Dimanche suivant, le ministre convoqua une réunion extraordinaire, en disant que si quelques personnes désiraient s'entretenir avec lui touchant le salut de leurs âmes, il se trouverait au milieu d'elles un tel soir de la semaine.

Il n'en connaissait aucune qui fût inquiète sur son salut ; mais quand il arriva au lieu de la réunion, à son grand étonnement il en trouva un grand nombre qui soupiraient après la délivrance de leurs âmes. Maintenant n'est-il pas évident que cette femme savait qu'il y aurait un réveil ? Appelez cela une révélation vieille ou nouvelle, ou de tout autre nom qui vous plaira, je dis que c'était l'Esprit de Dieu qui faisait connaître à cette femme, remplie de l'esprit de prière, qu'il allait y avoir un réveil. « Le secret de l'Éternel » était avec elle, et elle le connaissait. Elle savait que Dieu avait été dans son cœur, et elle en avait été tellement remplie, qu'elle n'avait pu se contenir plus longtemps.

Quelquefois des ministres sont dans une détresse semblable au sujet de leurs congrégations, et ce sentiment devient si violent, qu'il leur semble qu'ils ne pourront pas supporter la vie s'ils ne voient pas un réveil religieux. Quelquefois aussi des anciens et des diacres, ou de simples membres d'église, hommes ou femmes, ont l'esprit de prière pour demander un réveil, et cela à un tel degré qu'ils luttent avec Dieu victorieusement jusqu'à ce qu'il répande son Esprit. Le premier rayon de lumière qui brilla au milieu des ténèbres dans lesquelles avaient été les églises d'Onéida à la fin de 1825, provint d'une femme faible de santé qui, je crois, n'avait jamais été témoin d'un véritable réveil religieux.

Son âme fut en travail au sujet des pécheurs, et comme en agonie pour le pays. Elle ne savait ce qui la troublait ; mais elle était obligée de prier toujours davantage, jusque-là que son agonie semblait devoir consumer son corps. Elle fut enfin remplie de joie, et s'écria : *« Dieu est venu ! Dieu est venu ! Il n'y a point de doute à cet égard ; l'œuvre est commencée et elle va s'étendre sur tout le pays ».* Bientôt après, effectivement, les membres de sa famille furent presque tous convertis, et l'œuvre commencée s'étendit sur toute cette partie de la contrée. Maintenant, pensez-vous que cette femme se fût trompée ? Non, vous dis-je. Elle savait qu'elle avait remporté la victoire en luttant avec Dieu dans la prière.

Elle avait été en travail d'enfantement pour les âmes, et cela lui était bien connu. Je pourrais citer d'autres faits semblables qui ont lieu dans ce pays. Il n'y a en général que peu de personnes chrétiennes qui connaissent quelque chose de cet esprit de prière qui lutte victorieusement avec Dieu. J'ai été étonné en lisant des détails souvent publiés sur des réveils religieux ; on aurait dit que ces réveils étaient venus sans aucune cause ; personne ne savait ni comment ni pourquoi. En examinant de tels cas, j'ai appris que dans certaines localités les membres de l'Église virent clairement un Dimanche que Dieu était au milieu de leur assemblée, que dans d'autres cas ils apercevaient quelque chose de pareil dans quelque réunion privée ou dans un service de prière, et qu'alors ils étaient étonnés de la souveraineté mystérieuse de ce Dieu qui opérait un réveil sans paraître employer aucun moyen extérieur.

Maintenant, faites attention à ceci : Si vous allez parmi les membres obscurs de l'Église, et que vous fassiez des questions, vous trouverez toujours que quelqu'un avait prié pour un réveil et l'avait attendu, que quelque homme ou quelque femme avait été en travail de prières pour le salut des pécheurs, jusqu'à ce que la bénédiction ait été obtenue. Le ministre et le corps de l'église étaient peut-être endormis, et ils ont été réveillés subitement ; ils ont été semblables à un homme qui, réveillé en sursaut, se frotte les yeux, court autour de sa chambre en mettant tout en désordre, sans pouvoir comprendre ce qui l'a fait sortir de son sommeil.

Mais si peu de personnes ont connu la cause du réveil, vous pouvez être certains que quelqu'un a été en sentinelle sur la tour, persévérant dans la prière jusqu'à ce que la bénédiction soit venue. En général, un réveil est plus ou moins étendu, selon qu'il y a plus ou moins de personnes remplies de l'esprit de prière. Mais je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur ce sujet de la prière, parce qu'il se présentera de nouveau dans le cours de ces méditations.

4° On peut attendre un réveil religieux, quand l'attention des ministres de l'Évangile est tout particulièrement dirigée sur ce sujet, et quand leurs prédications et leurs travaux ont pour but spécial la conversion des pécheurs.

La plupart du temps on dirait que les travaux des ministres sont dirigés vers quelque autre objet. Ils ne semblent pas prêcher et travailler dans le but particulier d'opérer la conversion immédiate des pécheurs, et pourrait-on espérer un réveil avec de telles prédications ? Jamais un réveil n'arrivera sans que quelqu'un fasse des efforts particuliers pour l'obtenir. Mais quand l'attention d'un ministre se porte sur l'état des familles de sa congrégation, quand son cœur sent profondément la nécessité d'une nouvelle vie, et qu'il emploie les moyens convenables pour atteindre ce but, on peut attendre un réveil en toute confiance.

De même qu'il y a une liaison intime entre les moyens à employer pour recueillir le blé et le blé lui-même, il y a aussi une liaison intime entre les moyens à employer pour obtenir un réveil et le réveil lui-même. Je crois qu'en général un homme peut se mettre à travailler à un réveil

avec une attente de succès mieux fondée que celle qu'il peut avoir en entreprenant toute autre œuvre, même avec une attente aussi ferme que celle du fermier, quand il a semé son grain.

Le grand réveil de Rochester commença au milieu des circonstances les plus désavantageuses qui se puissent imaginer. Il semblait que Satan eût élevé tous les obstacles à un réveil. Les trois églises de la localité étaient en différend. L'une d'elles n'avait point de ministre, et la seconde devait porter devant le presbytère un sujet qui avait amené la division entre un de ses anciens et le ministre de la troisième église. Après que l'œuvre eût commencé, il n'y eut que confusion dans la principale de ces églises. La seconde renvoya son ministre du milieu d'elle, et la troisième fut presque complètement dissoute. Les choses en vinrent à tel point, qu'il semblait que le démon fût déterminé à détourner complètement l'attention publique du sujet de la religion.

Mais, comme nous remarquâmes quelques exemples frappants d'esprit de prière, nous fûmes assurés que Dieu était là, et nous poursuivîmes notre œuvre. Satan continua à s'opposer, mais plus il s'opposait, plus hautement aussi l'Esprit du Seigneur élevait l'étendard, jusqu'à ce que les vagues du salut eurent couvert toute la localité.

5° On peut attendre un réveil quand les chrétiens commencent à confesser les uns aux autres leurs péchés.

Dans les temps ordinaires, ils ne remplissent se devoir que d'une manière vague, comme s'ils n'en sentaient presque pas l'importance. Ils font peut-être à ce sujet des déclamations éloquentes, mais qui ne sont d'aucun effet. Mais quand au milieu d'eux les cœurs sont vraiment brisés et sincères, et qu'ils se répandent devant Dieu en confessant leurs péchés, les bondes des cieux seront bientôt ouvertes, et le salut aura bientôt découlé sur toute la place.

6° On peut attendre un réveil quand les chrétiens sont disposés à faire les sacrifices nécessaires pour le favoriser.

Ils doivent sacrifier volontairement pour cela leurs sentiments particuliers, leurs affaires et leur temps. Les ministres doivent dépenser joyeusement leurs forces, et ne faire cas ni de leur santé, ni de leur vie. Ils ne doivent pas craindre d'offenser les impénitents par une prédication claire et fidèle, et même de s'attirer peut-être le blâme de plusieurs des membres de l'église, qui ne seraient pas disposés à se joindre à l'œuvre. Ils doivent prendre une position décidée en face du réveil, quelles que puissent en être les conséquences. Ils doivent être disposés à poursuivre leur œuvre, alors même qu'ils s'aliéneraient les cœurs de tous les inconvertis et de tous les membres peu vivants de l'église. Un ministre de Christ doit être préparé à être même chassé de sa place, si telle est la volonté de Dieu. Il doit être déterminé à aller en avant, en laissant entièrement le résultat de ses démarches entre les mains de Dieu.

Dans une localité que je connais, un ministre était secondé par un jeune prédicateur pendant un réveil religieux. Le jeune homme prêchait avec force et clarté, et les méchants ne l'aimaient pas.

Quelques membres de la congrégation commencèrent à dire : *« Nous aimons notre ministre, et nous désirons que ce soit lui qui prêche ».* Ils continuèrent à parler ainsi, jusqu'à ce que le ministre dit au jeune prédicateur : *« Un tel, qui donne tant pour mon entretien, a dit telle et telle chose ; M. A. dit ceci, M. B. dit cela, et l'on pense que si vous continuez à prêcher, l'église sera*

dissoute ; c'est pourquoi je crois que vous feriez mieux de ne plus prêcher ici ». Le jeune homme s'en alla donc, mais l'Esprit du Seigneur se retira aussitôt du lieu, et le réveil s'arrêta complètement. Le ministre, en cédant aux désirs du méchant, chassa le Saint-Esprit ; il craignit que le démon ne le chassât du milieu de son troupeau, et en essayant de complaire au démon, il offensa Dieu, qui dirigea les événements de telle manière, que peu de temps après il fut obligé de quitter lui-même sa place. Il voulut tenter de marcher entre le diable et Dieu, et Dieu le vomit de sa bouche.

Les membres de l'Église, de même, doivent vouloir un réveil religieux, quelques sacrifices qu'il puisse y avoir à faire. Il ne leur servirait à rien de dire : *« Nous voulons bien assister à tant de réunions, mais nous ne pouvons assister à un plus grand nombre ».* Ou bien : *« Nous sommes disposés à avoir un réveil, pourvu qu'il ne dérange pas nos affaires, ou qu'il ne nous empêche pas de gagner de l'argent ».* Je vous dis que de telles gens ne verront un réveil que lorsqu'ils voudront faire ce qui est nécessaire pour l'obtenir, et sacrifier ce que Dieu leur demande. Des marchands chrétiens devraient être disposés à fermer leurs magasins pendant six mois, si cela était nécessaire pour concourir à un réveil, et si Dieu leur en montrait le devoir. Le feu pourrait aisément consumer toutes leurs marchandises, s'ils n'obéissaient pas à l'appel céleste. En un mot, je ne serais pas fâché de voir à New-York un réveil religieux tel que chaque marchand en vînt à fermer son magasin jusqu'au printemps, et à dire : *« J'ai vendu assez de marchandises, et je veux servir le Seigneur pendant tout l'hiver ».*

7° On peut attendre un réveil quand le ministre et les troupeaux s'accordent pour demander à Dieu qu'il l'opère par les instruments qu'il lui plaira d'envoyer.

Quelquefois les ministres ne voudraient avoir un, réveil qu'à condition qu'ils en eussent la direction ou que leur coopération pût y être en évidence. Ils semblent vouloir prescrire à Dieu ce qu'il doit faire et où il doit bénir, et lui indiquer quels hommes il doit mettre en avant. Ils ne veulent point d'innovations. Ils ne peuvent supporter ce nouveau genre de prédication ni ces évangélistes qui vont prêcher de lieu en lieu. Ils vous objectent toujours cette souveraineté de Dieu qui opère des réveils par les moyens qu'il lui plaît d'employer, et dans le temps qu'il juge convenable. Mais alors ils voudraient que Dieu se conformât à leur manière de voir, et ils ne sont pas disposés à lui céder en rien. De tels hommes resteront endormis sans voir de réveil jusqu'au moment où ils seront réveillés par la tempête du jugement, à moins qu'ils ne demandent au Seigneur de venir et d'agir selon ses propres voies, et de faire usage des instruments qu'il a lui-même choisis.

Remarques additionnelles.

1° Frères, vous pouvez dire, après ce que vous venez d'entendre, si vous sentez le besoin d'un réveil ici, dans cette église, et dans cette ville, et si nous en aurons un. Anciens de l'église, hommes, femmes, vous tous en un mot, que dites-vous ? Sentez-vous le besoin d'un réveil ? En attendez-vous un ? Avez-vous quelque raison d'en attendre un ? Soyez sincères, car vous savez fort bien si vous désirez un réveil, ou si vous n'en désirez point, et si vous avez quelque raison d'en attendre un.

2° Vous voyez pourquoi vous n'avez pas de réveil, c'est parce que vous n'en sentez pas le besoin, parce que vous n'en demandez point ; parce que ce sujet ne vous occupe point, parce que vous ne faites rien pour ranimer la vie au milieu de vous. J'en appelle à vos consciences. Faites-vous maintenant quelques efforts pour amener un réveil ? Vous savez, frères, ce qu'il en est à cet égard.

Pourriez-vous vous lever et dire que vous avez travaillé pour obtenir un réveil, et que vous avez été trompés dans votre attente ? Que vous avez crié à Dieu : « Ne reviendras-tu pas nous rendre la vie », et que Dieu ne l'a pas voulu.

3° Désirez-vous un réveil ? Veux-tu, toi qui m'entends, en avoir un ? Si Dieu vous demandait en ce moment, en vous faisant entendre une voix des cieux : « Sentez-vous le besoin d'un réveil ? Oseriez-vous dire : oui ? S'il vous disait : Êtes-vous disposés à faire les sacrifices nécessaires pour cela ? « Pourriez-vous répondre : Oui ? S'il ajoutait : « Quand voulez-vous que ce réveil commence ? » Répondriez-vous : Qu'il commence ce soir, qu'il commence ici, qu'il commence maintenant dans mon cœur ? Oseriez-vous parler ainsi au Dieu fort, si vous entendiez maintenant sa voix ?

Des moyens de produire un réveil.3

Après vous avoir montré ce que c'est qu'un réveil, quelle est son importance, et quand on peut l'attendre, je désire vous entretenir maintenant des moyens à employer pour en produire un.

« Labourez vos jachères, car il est temps de chercher le Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne et qu'il fasse pleuvoir sur vous la justice (Osée 10 v. 12) ».

Les Juifs étaient une nation de cultivateurs ; c'est par cette raison que l'Écriture rappelle habituellement ce genre de travaux pour en tirer ses comparaisons, comme aussi elle fait souvent allusion à la vocation des bergers. Le prophète Osée s'adresse ici aux Juifs comme à des hommes qui ont abandonné Dieu ; il leur reproche leur idolâtrie, et les menace des jugements de Dieu.

Après vous avoir montré ce que c'est qu'un réveil, quelle est son importance, et quand on peut l'attendre, je désire vous entretenir maintenant des moyens à employer pour en produire un.

Un réveil consiste en deux choses, suivant qu'il se rapporte à l'Église ou aux impies ; je parlerai, aujourd'hui, d'un réveil dans l'Église. Une jachère est un terrain qui a été cultivé, mais qui est maintenant stérile, et qui a besoin d'être ouvert et amolli, avant qu'il puisse être ensemencé. Je montrerai pour ce qui concerne un réveil de l'Église :

I. Ce que c'est que de labourer une jachère, dans le sens de notre texte.

II. Comment cela doit se faire.

I. Ce que c'est que le labourage d'une jachère.

Pour labourer le terrain dans le sens de notre texte, vous devez briser vos cœurs et les préparer ainsi à porter du fruit à Dieu. La Bible compare souvent l'esprit de l'homme à un terrain, et la Parole de Dieu à une semence qu'on y jette ; les fruits représentent les actions et les affections de ceux qui reçoivent cette semence. Dans ce sens, labourer une jachère, c'est placer l'esprit dans des dispositions convenables à recevoir la Parole de Dieu. Quelquefois vos cœurs s'endurcissent et se dessèchent, ils deviennent stériles, et ils ne portent plus aucun fruit, jusqu'à ce qu'ils redeviennent capables de recevoir la Parole de Dieu par le labourage dont parle notre texte.

II. Comment la jachère peut-elle être labourée ?

Ce n'est point au moyen d'aucun effort qui se ferait directement en vue d'exciter des sentiments ou des impressions. On se trompe souvent sur ce sujet, en ne réfléchissant pas aux lois de notre esprit, et il règne là-dessus de grandes erreurs. Ou parle souvent des sentiments religieux comme si l'on pouvait, par quelque effort direct, produire l'émotion ; mais ce n'est pas là la manière dont agit notre nature. Personne ne peut produire en soi-même un sentiment, en tâchant de l'éprouver.

Les émotions de notre esprit ne sont nullement sous notre contrôle direct ; nous pourrions aussi bien faire remonter de l'abîme un esprit que produire en nous directement des émotions ; elles sont un état involontaire de l'esprit ; elles existent naturellement et nécessairement chez nous dans certaines circonstances faites pour les produire, et non autrement. Mais on peut les contrôler d'une manière indirecte.

Sans cela nos émotions n'auraient aucun caractère moral. Nous ne pouvons pas dire : *« A présent je veux éprouver tel et tel sentiment, quant à tel et tel objet ».* Mais nous pouvons commander à notre attention de se diriger sur cet objet, et nous pouvons y fixer notre pensée avec force jusqu'à ce qu'il produise en nous le sentiment qui doit en résulter. Qu'un homme absent de sa famille se mette à penser à elle, et il éprouvera des sentiments en conséquence, mais jamais il ne pourrait y parvenir en se disant simplement : *« Maintenant je veux éprouver des émotions relatives à ma famille ».*

Pour éprouver de l'amour ou de la haine, il faut penser à quelque objet qui nous inspire ces sentiments. De même, si un homme pense à Dieu, et fixe sa méditation sur quelqu'un de ses grands attributs, les sentiments et les émotions se présenteront d'eux-mêmes par suite des lois de notre esprit. Si cet homme est ami de Dieu, et qu'il le contemple dans sa grâce et sa sainteté, son esprit éprouvera l'adoration et l'amour ; s'il est ennemi de Dieu, il n'a qu'à songer sérieusement au vrai caractère de cet être puissant et ennemi du péché, pour s'apercevoir aussitôt de l'inimitié qui existe envers lui dans son cœur.

Si donc vous voulez rompre les mottes de vos cœurs et éprouver des sentiments religieux, tournez vos pensées sur Dieu, au lieu de les laisser errer sur un tas d'autres objets et de vous imaginer qu'en allant ensuite à une ou deux assemblées, vous vous verrez entraînés par certains sentiments. Suivez, à cet égard, les règles du simple bon sens, comme vous le feriez en tout

autre sujet. Il est tout aussi facile d'exciter vos sentiments sur les matières religieuses que sur tout autre ; et Dieu a mis à votre portée cette classe de sensations tout aussi bien que les mouvements de vos membres. Si les gens étaient aussi peu philosophes pour se bouger et pour agir, qu'ils le sont pour gouverner les émotions, jamais vous ne seriez arrivés dans ce temple.

Je dis donc, si vous voulez labourer vos cœurs, regardez à vos cœurs ; examinez ; notez l'état de vos esprits, et voyez où vous en êtes. Il y en a beaucoup qui semblent ne jamais penser à ce travail : Ils ne font aucune attention à leur cœur ; jamais ils ne savent s'ils font bien ou mal en religion ; s'ils gagnent du terrain ou s'ils en perdent. Mais si vous voulez être sages, il faut détourner votre attention de dessus les autres objets, et vous occuper de celui-ci ; il faut en faire une véritable affaire ; ne point la traiter étourdiment, mais examiner sérieusement, et à fond, à quoi vous en êtes ; si vous marchez chaque jour avec Dieu ou avec le diable ; si c'est Dieu ou le diable que vous servez le plus ; et si vous êtes sous la domination du prince des ténèbres ou sous celle du Seigneur Jésus-Christ.

A cet effet, vous devez vous mettre à rechercher quels sont vos péchés, et par là je n'entends point que vous deviez vous mettre à examiner directement quel est l'état de vos sentiments ; c'est le vrai moyen de les arrêter tout court ; ce serait aussi absurde que si un homme fermait les yeux devant un flambeau et s'efforçait de tourner les yeux en dedans pour voir s'il y a quelque image dessinée sur la rétine de son œil. Cet homme se plaindrait de ne rien voir, et il ne verrait rien parce qu'il aurait détourné ses yeux de l'objet qu'il voulait voir. Nous pouvons aussi bien avoir la conscience de nos sentiments moraux que celle de nos sensations ; mais le moyen de les apercevoir est de se mettre à l'œuvre et d'employer son intelligence, alors nous avons la conscience de nos sensations morales, aussi bien que nous aurions celle d'une sensation physique, en mettant la main au feu.

L'examen de nous-mêmes consiste donc à jeter les yeux sur notre vie, à regarder en arrière sur tout ce que nous avons fait, et à prendre tous nos péchés un à un. Je ne dis pas que vous devez vous satisfaire d'une vue générale de ce genre, vous considérer en gros comme des pécheurs coupables, et demander pardon à Dieu, après une confession générale. Je dis qu'il faut prendre vos péchés un à un.

Il ne serait pas mal de prendre pour cela une plume et du papier, et de les noter à mesure qu'ils se présenteraient à votre souvenir. Faites ce compte avec le même soin qu'un marchand apporte à mettre ses livres en règle ; et à mesure qu'un péché se présentera à votre mémoire, ajoutez-le à votre liste. Des confessions générales ne serviront jamais à rien ; vos péchés ont été commis un à un ; et autant que vous pourrez les atteindre par le souvenir, vous devez en faire la revue et vous en repentir pareillement un à un. Essayons de commencer un calcul de ce genre, et prenons d'abord ce qu'on appelle communément, quoique improprement, les péchés d'omission, c'est-à-dire ceux qui consistent à n'avoir pas fait le bien que Dieu nous commandait.

Péchés d'omission

1° Ingratitude.

Prenez ce péché, par exemple, et notez sous ce chef tous les cas que vous pourrez vous rappeler où vous avez reçu de Dieu quelques faveurs pour lesquelles vous ne lui avez jamais témoigné de reconnaissance. Combien de cas de ce genre pourrez-vous vous rappeler ? Ne trouvez-vous pas dans votre vie passée quelques directions remarquables de la Providence, quelque tournure inattendue et surprenante des événements qui vous ait préservés de la mort ou de quelque grand malheur ? Notez les exemples de la bonté de Dieu envers vous, lorsque vous étiez encore dans vos péchés, et avant votre conversion ; et voyez si vous en avez jamais témoigné à Dieu la moitié de la reconnaissance que vous lui deviez pour cela.

Voyez les grâces nombreuses que vous avez reçues depuis lors, et ne reconnaîtrez-vous pas bientôt que le catalogue de vos ingratitudes est si long et si noir, qu'il y a de quoi vous forcer à vous couvrir le visage dans la confusion ? Allez donc vous mettre à genoux ; les confesser à Dieu une à une, et en demander pardon. Le seul fait de cette confession vous rappellera d'autres péchés, par suite d'une liaison d'idées inévitable. Mettez-les de nouveau en écrit ; repassez le tout trois ou quatre fois, et vous verrez quelle masse étonnante de bonté vous trouverez pour lesquelles vous n'avez jamais rendu grâces à Dieu.

2° Défaut d'amour pour Dieu.

Réfléchissez à la douleur et aux alarmes qui vous agiteraient, vous, quand vous viendrez à découvrir quelque relâchement dans l'amour que vous portent votre femme, votre mari ou vos enfants, et si vous découvriez qu'un autre que vous occupe leur cœur, leurs pensées et leur temps. Peut-être que dans un cas pareil, vous seriez près de périr d'une juste et vertueuse jalousie. Or Dieu s'appelle lui-même un Dieu jaloux ; et n'avez-vous pas, en livrant vos cœurs à d'autres affections, commis une infidélité, et la plus grave des offenses envers Lui ?

3° Négligence de la Bible.

Comptez les cas où pendant des semaines entières peut-être, ou plus encore, la Parole de Dieu n'a pas été pour vous un plaisir. Combien de gens, en effet, qui en lisent des chapitres entiers sans y mettre la moindre réflexion ; et si vous en avez fait de même, il n'est plus étonnant que votre vie se passe à battre l'air en vain, et que la religion ne soit plus pour vous qu'une misérable illusion.

4° Incrédulité.

Notez les cas dans lesquels vous avez, par le fait, accusé la Parole de Dieu de mensonge en ne croyant pas à ses promesses. Dieu a promis de donner son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ; avez-vous cru à cette Parole ? Ou n'avez-vous pas, tout en priant pour recevoir le Saint-Esprit, pensé au fond de votre cœur : « Je ne crois pas de le recevoir ? » Dans ce cas vous avez fait Dieu menteur.

5° Négligence de la prière.

Notez les cas où vous avez omis la prière secrète, la prière de famille et les assemblées de prières, ou ceux encore où vous avez prié d'une manière qui n'était qu'une offense faite à Dieu.

6° Négligence des moyens de grâce.

Notez les cas où vous avez souffert que des bagatelles vous empêchassent d'assister à des assemblées et' où vous avez négligé et méprisé les moyens de salut, pour le seul fait d'une espèce de dégoût que vous éprouviez à cet égard.

7° La manière dont vous vous êtes acquitté de ces devoirs.

Défaut de sentiment ; défaut de foi ; dispositions mondaines, de sorte que vos paroles n'étaient que le pur jargon d'un misérable, qui n'était digne en aucun sens que Dieu s'en occupât le moins du monde. Combien de cas où vous vous êtes mis à genoux et où vous avait fait votre prière avec une telle insensibilité et une telle distraction, que si l'on vous avait assermentés cinq minutes après avoir quitté votre cabinet, vous n'auriez pu dire quel avait été l'objet de vos demandes !

8° Votre défaut d'amour pour l'âme de vos semblables.

Faites la revue de vos amis et de vos parents, et voyez combien peu de compassion vous avez éprouvé pour eux. Vous les avez vus prendre le droit chemin de l'enfer, et il semble que vous n'en éprouvez aucun souci. Combien de jours s'est-il passé sans que vous ayez fait de leur état le sujet d'une seule prière fervente ou même d'un seul désir de leur salut !

9° Défaut d'intérêt pour les païens.

Peut-être ne leur avez-vous pas même assez porté d'intérêt pour essayer de vous instruire sur leur état ; peut-être pas même assez pour lire le Journal des Missions ou la Feuille religieuse. (L'auteur nomme naturellement ici des journaux américains). Notez honnêtement et en conscience ce que vous croyez éprouver de sympathie pour les païens, et mesurez le désir que vous éprouvez de leur salut par les sacrifices que vous faites pour leur envoyer l'Évangile. Est-ce que vous vous refusez pour cela les superfluités, même nuisibles, de cette vie ?

Retranchez-vous quelque chose du train que vous auriez mené sans cela ? Priez-vous journellement pour eux dans votre cabinet ? Assistez-vous assidûment aux assemblées mensuelles ? Mettez-vous chaque mois quelque chose à part pour le trésor du Seigneur, quand vous montez à la prière ? Si vous ne faites rien de ces choses, comment prétendez-vous être un chrétien ?

10° Votre négligence des devoirs de famille.

Comment vivez-vous devant ceux qui la composent ? Comment priez-vous ? Quel exemple leur avez-vous donné ? Quels efforts directs faites-vous habituellement pour leur bien spirituel ? Quel est le devoir que vous n'ayez pas négligé ?

11° Négligence des devoirs sociaux.

Posez-vous là-dessus les mêmes questions.

12° Défaut de vigilance quant à votre conduite à vous-mêmes.

Notez les cas dans lesquels vous avez traité légèrement vos devoirs particuliers, négligé votre tâche, et fraudé en quelque sorte vos comptes avec Dieu : Ceux où vous avez entièrement négligé de veiller sur vous-même, et où vous avez péché devant le monde, devant l'Église et devant Dieu.

13° Négligence à veiller sur vos frères.

Combien de fois avez-vous négligé ce devoir, qui vous est imposé par la Parole ? Combien peu de connaissance ou de souci avez-vous de leur état spirituel ?

Qu'avez-vous fait pour savoir les dispositions de leur âme ? Faites la liste de ceux auxquels vous auriez dû vous intéresser ; et toutes les fois que vous trouverez une négligence à cet égard, notez-là. Vous les avez vus se refroidir quant à la religion, négliger un devoir après l'autre, tomber dans le péché, et vous ne les avez pas repris. Et cependant vous prétendez les aimer ! Pourriez-vous voir votre femme ou vos enfants se précipiter dans le malheur, se jeter dans le feu, sans leur donner un mot d'avertissement ? Non, vous ne le voudriez pas. Or, que pensez-vous de vous-même quand vous prétendez aimer les chrétiens, aimer Jésus, et que vous laissez vos frères tomber dans le mal sans les avertir ?

14° Défaut de renoncement à vous-même.

On trouve des amis de l'Évangile qui sont prêts à faire pour la religion presque tout ce qui se présente, sauf le cas du renoncement à eux-mêmes, et qui s'arrêtent au moment où ils atteindraient ce point. Ils n'aiment pas à endurer l'opprobre de Christ, ni à renoncer au brillant et aux aises de cette vie. Ils sont si loin de reconnaître que le renoncement à soi-même soit un des premiers caractères du vrai disciple, qu'ils ne savent ce que c'est que ce renoncement.

Ils donneront de leur abondance ; ils donneront beaucoup, et seront prêts à se plaindre de ce que d'autres ne donnent pas davantage. Mais dans le fond, ils ne donnent absolument rien dont ils auraient besoin, rien qui pût leur procurer beaucoup de plaisir, s'ils l'avaient gardé : l'Évangile nous apprend que la pauvre femme donna plus avec sa pite qu'eux avec leurs sommes.

Péchés de commission.

1° Mondanité.

Quel a été jusqu'ici l'état de votre cœur à l'égard de vos richesses ? Les avez-vous considérées comme étant réellement à vous, et comme si vous pouviez en disposer à votre gré ? Si vous l'avez fait, notez-le. Si vous avez aimé la richesse, et si vous l'avez recherchée pour satisfaire

quelque convoitise ou quelque ambition ou pour l'amasser en faveur de votre famille, vous avez péché et vous devez vous repentir.

2° Orgueil.

Cherchez à vous rappeler tous les cas dans lesquels vous avez découvert chez vous ce péché. La vanité en est une des branches. Combien de fois l'avez-vous remarquée en vous, quant aux vêtements ou quant à votre extérieur en général ? Combien de fois avez-vous employé plus de temps, de pensées ou de peines à l'ornement de votre corps qu'à préparer votre âme pour le service divin ?

N'êtes-vous jamais allé dans la maison de Dieu, plus occupé de la manière dont vous paraîtrez devant les hommes que de celle dont votre âme paraîtrait devant Celui qui sonde les cœurs ? Dans ce cas vous vous êtes disposé à être adoré par les hommes bien plutôt qu'à adorer Dieu vous-même ; vous êtes venu pour diviser le service divin et pour détourner l'attention du peuple de Dieu sur vos beaux airs et sur votre mise. C'est en vain que vous prétendriez que vous ne vous souciez nullement que les gens vous regardent ; parlez en conscience. Est-ce que vous prendriez toute cette peine pour votre toilette si tout le monde était aveugle ?

3° Envie.

Recherchez les cas dans lesquels vous avez envié ceux qui étaient au-dessus de vous. N'avez-vous jamais été fâchés d'entendre faire l'éloge de quelqu'un ? N'avez-vous pas eu plus de plaisir à vous arrêter sur leurs fautes que sur leurs qualités, et sur leurs défaites que sur leurs succès ? Ici encore, répondez en conscience, et si cet esprit s'est trouvé en vous, repentez-vous-en profondément devant Dieu ; sans quoi il ne vous pardonnera jamais.

4° Esprit de censure.

Rappelez-vous les cas dans lesquels vous avez agi avec amertume, et où vous avez parlé de vos frères d'une manière entièrement opposée à la charité chrétienne, à cette vertu qui exige que nous accordions toujours l'interprétation la plus favorable à toute action d'un caractère douteux.

5° Médisance.

Notez les temps où vous avez parlé, par derrière, sur les fautes réelles ou supposées, de tels ou tels chrétiens, ou aussi de personnes étrangères à l'Évangile. Toutes les fois que la chose n'était pas nécessaire, c'était une médisance. Vous n'avez pas besoin de mentir pour en être coupable : Dire la vérité avec le dessein de nuire, voilà la médisance.

6° Légèreté.

Combien souvent avez-vous fait en la présence de Dieu des légèretés que vous ne vous seriez jamais permises devant un souverain terrestre ! Dans tous ces cas-là vous étiez un athée par oubli ; ou bien vous aviez moins de respect pour votre Dieu que vous n'en auriez pour un des juges de cette terre !

7° Mensonge.

Comprenez bien ce que c'est que le mensonge. C'est toute espèce de déception faite à dessein. Comptez tous les cas où vous êtes tombés dans ce péché ; ne leur donnez pas de noms radoucis. Dieu les appelle des mensonges ; il vous accuse pour cela d'avoir menti, et vous feriez mieux de vous accuser vous-même plus franchement. Or, ne sont-elles pas innombrables les faussetés qui se commettent chaque jour en affaires, et dans les rapports sociaux au moyen de paroles, de regards et d'actions, qui ont pour but final de produire sur d'autres une impression contraire à la vérité ?

8° Tromperie.

Notez tous les cas dans lesquels vous vous êtes conduit avec quelqu'un de vos semblables comme vous ne voudriez pas qu'il eût fait avec vous. Cela s'appelle tromper. Dieu a donné une règle pour ce cas : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux, car c'est la loi et les prophètes (Matthieu 7 v. 12) ». Notez bien qu'il ne s'agit pas de leur faire tout ce que vous pourriez attendre raisonnablement qu'ils vous fissent de leur côté : C'est une règle qui vous permettrait les plus mauvaises suppositions. Dieu dit : « ...comme vous voudriez qu'ils vous fassent ».

9° Hypocrisie.

Cherchez-en des exemples dans vos prières et dans les confessions que vous adressez à Dieu. Notez les cas dans lesquels vous avez demandé des choses dont vous n'éprouviez réellement aucun besoin véritable ; puisque bien souvent après avoir prié vous n'auriez pas su dire ce que vous veniez de demander. Et combien de fois avez-vous confessé des péchés avec lesquels vous n'étiez pas résolu de rompre, et au sujet desquels vous n'aviez pris aucune résolution sérieuse. Oui, vous avez confessé des péchés que vous étiez sûr d'aller commettre de nouveau.

10° Voler Dieu.

Je parle des cas dans lesquels vous avez mal employé votre temps, et gaspillé en vains amusements, en folles conversations, à lire des romans et à ne rien faire, des heures que Dieu vous avait données pour le servir et pour sauver les âmes ; des cas où vous avez fait un mauvais usage de vos talents et de votre intelligence, ou prodigué votre argent en objets de convoitise, ou en inutilités qui ne contribuaient ni à votre santé ni à votre véritable bien-être.

11° Mauvaise humeur.

Peut-être vous êtes-vous mal conduit envers votre femme ou vos enfants, ou votre famille, ou vos domestiques, ou vos voisins, notez tout cela.

12° Mettre des obstacles au bien que fait autrui.

Peut-être avez-vous affaibli l'influence de vos frères par des insinuations répandues contre eux. Non-seulement vous avez dérobé à Dieu vos propres talents, mais vous avez encore lié les mains de ceux qui voulaient travailler. Quel misérable serviteur que celui qui est fainéant pour lui-même et qui empêche les autres de travailler !

Quelquefois on arrive à ce triste résultat par le seul fait d'employer inutilement le temps d'autrui ; d'autres fois, c'est en ôtant à nos frères une confiance chrétienne qu'ils méritaient. C'est doublement faire les affaires de Satan.

Voici maintenant quelques directions générales.

Si vous trouvez que vous avez commis une faute contre quelqu'un, et que la personne soit à votre portée, allez, confessez votre péché immédiatement et débarrassez-vous de cette affaire. Si la personne est trop loin pour que vous puissiez vous y rendre, asseyez-vous et lui écrivez une lettre, et confessez votre tort ; affranchissez et mettez à la poste immédiatement. Je dis affranchissez ; sans cela vous ne ferez qu'empirer l'affaire en ajoutant à votre injure précédente une dépense que vous occasionnez à celui que vous avez offensé. L'homme qui écrit une lettre pour ses propres affaires et qui l'envoie à un autre sans l'affranchir est un malhonnête, et fait tort à son prochain d'autant. Or, si un homme en trompe un autre de six sous ou de vingt sous quand la tentation est si faible, que ne ferait-il pas si la tentation était plus forte et qu'il eût la perspective de l'impunité ?

S'il vous souvient d'avoir trompé quelqu'un en quelque chose, envoyez-lui-en le montant avec les intérêts. Et faites toutes ces œuvres à fond ; faites-les maintenant. Ne renvoyez pas ; vous ne feriez qu'empirer le mal. Confessez à Dieu les péchés commis contre Dieu ; et aux hommes ceux que vous avez commis contre les hommes. Ne cherchez pas à vous tirer d'affaire en tournant les obstacles ; enlevez-les de dessus votre chemin.

En labourant votre jachère, ôtez tout ce qui gâterait votre travail. Vous pourriez négliger certaines choses que vous croiriez de peu d'importance, et vous étonner cependant de ce que votre état religieux n'est pas tel que vous l'auriez désiré : la cause en est que votre esprit orgueilleux et charnel a recouvert des péchés que Dieu voulait que vous eussiez confessés et écartés. Défrichez tout, et retournez les terres. Ne faites pas la chose superficiellement. Poussez la charrue droit à travers les obstacles ; labourez profondément, et que le sol soit partout prêt à recevoir la semence, pour rapporter 100 fois ce qui lui aura été confié.

Quand vous aurez ainsi parcouru à fond toute votre vie et votre existence morale et brisé toutes les mottes, reprenez le travail une deuxième fois ; mettez-y une attention solennelle, et vous trouverez que les choses que vous aurez notées vous en suggéreront d'autres que vous aviez oubliées. Repassez votre vie une troisième fois, et il vous arrivera de même, et vous trouverez à la fin que vous pouvez vous souvenir, même en en cette vie, d'une somme de péchés que vous n'auriez pas cru pouvoir vous rappeler, même dans l'éternité. A moins de vous y prendre de cette manière et de considérer vos transgressions en détail et une par une, vous ne pouvez vous faire aucune idée de la masse de vos dettes envers Dieu. Vous devriez mettre à cette recherche le même soin, la même solennité et la même profondeur, que si vous vous prépariez dans ce moment même pour le jugement.

En même temps que vous repassez ainsi le catalogue de vos péchés, assurez-vous que vous êtes résolu de vous réformer sur le champ et entièrement. Partout où vous trouverez quelque chose de mauvais, prenez aussitôt dans la force de Dieu la résolution de ne plus pécher de cette manière. Ce serait absolument inutile de vous examiner vous-même, si vous n'étiez résolu à

amender dans chaque détail tout ce que vous pouvez trouver de mauvais dans votre cœur, vos penchants et votre conduite.

Si, à mesure que vous avancez dans ce travail, vous trouvez qu'il reste encore quelques ténèbres dans votre esprit, examinez la chose, et vous trouverez aussi qu'il reste en vous quelque raison pour laquelle l'Esprit de Dieu s'éloigne de vous. Vous n'avez pas été fidèle ; vous n'avez pas été à fond ; dans un pareil travail, il faut savoir se faire violence ; vous devez vous mettre à l'œuvre comme un être raisonnable, avec la Bible devant vous, et sonder votre cœur jusqu'à ce que vous éprouviez effectivement les impressions que vous croyez devoir éprouver.

Ne vous imaginez pas que Dieu fera un miracle pour défricher votre cœur : Cela se fait par l'emploi des moyens ; fixez votre attention sur le sujet de vos péchés ; vous ne pouvez y regarder longtemps et à fond, et en voir l'horreur sans sentir, et sentir profondément. L'expérience prouve pleinement le bon effet d'un examen pareil de votre vie ; mettez-vous donc à l'œuvre, et tout de suite, et prenez la résolution de ne vous donner aucun repos jusqu'à ce que vous puissiez prier, et prier du cœur.

Jamais l'Esprit de Dieu ne viendra demeurer en vous jusqu'à ce que vous ayez débrouillé tout ce mystère d'iniquité, et étalé vos péchés devant Dieu. Accomplissez cette œuvre de pleine repentance et de confession complète ; et vous aurez de l'esprit de prière autant que votre pauvre nature humaine en pourra supporter. La raison pour laquelle il y a si peu de chrétiens qui savent ce que c'est que l'esprit de prière, c'est qu'ils n'ont jamais voulu prendre la peine de s'examiner eux-mêmes d'une manière convenable, et de briser ainsi leurs cœurs.

Vous voyez que je n'ai fait que commencer de traiter ce sujet aujourd'hui ; j'espère le développer encore davantage dans cette suite de discours et si vous voulez faire ce que je vous dis, le résultat en sera exactement aussi assuré que celui d'un fermier qui laboure son champ, qui en brise les mottes et qui l'ensemence. Oui, vous aurez ce résultat, vous qui m'écoutez, si vous entrez, vous, dans cette voie, et si vous y persévérez jusqu'à ce que vous ayez brisé et défriché vos cœurs endurcis et calleux.

Conclusion.

1° Il sera parfaitement inutile de vous prêcher ainsi si vos cœurs continuent de rester endurcis et fermés. C'est à cause de cet endurcissement qu'il y a dans l'Église tant de gens qui font une profession stérile et inutile, tant de formalisme et de piété machinale, et si peu d'âme et de véritable vie dans les impressions. Voyez l'école du Dimanche, par exemple, quel train machinal !

Quel mouvement de manivelle, et combien peu on y trouve la puissance de la piété. Si vous continuez de cette manière, la Parole de Dieu ne fera que vous endurcir de plus en plus, et vous deviendrez toujours plus mauvais, précisément comme la pluie et la neige qui tombent sur un vieux champ en friche, ne font que durcir son mauvais gazon ou ses mottes.

2° Voyez pourquoi il y a tant de prédications perdues, et plus que perdues. C'est parce que l'Église ne veut pas défricher son champ. Un prédicateur peut se tuer à prêcher, et faire très peu de bien, quand ses auditeurs ne lui présentent qu'un champ couvert de pierres. Ils ne sont convertis qu'à demi, et leur religion n'est guère qu'un changement d'opinion, et non un changement de dispositions. Nous avons de la religion machinale de reste, mais bien peu qui ressemble à une œuvre profonde produite dans le cœur.

3° Des gens qui professent l'Évangile ne devraient jamais être contents d'eux-mêmes ni s'attendre à un réveil, par cela seul qu'ils sortent de leur léthargie, qu'ils se remuent et qu'ils se mettent un peu à parler aux pécheurs. Il faut qu'ils se mettent à défricher leur propre conscience.

C'est contraire à tout sain raisonnement que de s'engager autrement dans une entreprise religieuse. Quand vous aurez commencé le travail par vous-même, alors sans doute le moyen de donner à vos impressions plus de vivacité est de sortir et d'aller voir les pécheurs sur le chemin de l'enfer, ou des âmes à la recherche du salut, et de leur parler ou de les diriger. Mais avant d'avoir défriché vos propres cœurs à fond, votre excitation ne sera que momentanée ; et trompeuse et vous n'aurez aucune prise véritable sur les pécheurs.

4° Maintenant donc, pour en finir, êtes-vous disposés, vous à défricher vos cœurs ? Voulez-vous entrer dans cette vie et y persévérer jusqu'à ce que vous soyez réveillés entièrement ? Si vous faites défaut ici, vous ne pouvez me suivre plus longtemps dans le cours de mes prédications. J'ai marché avec vous aussi longtemps qu'il pouvait vous être utile.

Maintenant, mettez-vous à l'ouvrage et travaillez à fond, sinon tout ce que je puis encore ajouter vous sera d'une mince utilité, ou plutôt ne fera que vous endurcir et vous empirer. Si vendredi prochain, au soir, vos cœurs ne sont pas encore brisés, ne vous attendez pas à tirer aucun profit de ce que je pourrais vous dire alors ; si vous ne vous mettez immédiatement à l'œuvre, cette semaine, je regarderai comme une affaire conclue que vous n'avez aucun désir d'être réveillés, que vous avez abandonné votre pasteur et que vous voulez le laisser aller seul à la bataille.

Dans ce cas, je vous accuse d'avoir abandonné Christ, et je dis que vous refusez de vous repentir et de faire vos premières œuvres. Si au contraire vous voulez vous mettre à l'ouvrage, je me propose, Dieu voulant, de vous conduire plus avant dans l'œuvre du salut des pécheurs.

La prière efficace.4

Il y a deux sortes de moyens nécessaires pour produire un réveil : La vérité, pour agir sur les hommes, et la prière, pour agir sur Dieu.

« La prière fervente du juste est d'une grande efficace (Jacques 5 v. 16) ».

Notre dernier discours se rapportait principalement à la confession des péchés. Ce soir, mes observations se borneront surtout au sujet de l'intercession ou de la prière. Il y a deux sortes de moyens nécessaires pour produire un réveil : La vérité, pour agir sur les hommes, et la prière, pour agir sur Dieu. Quand je parle d'agir sur Dieu, je ne pense pas que l'esprit, le caractère ou les intentions de Dieu soient changées par la prière. Mais la prière produit en nous un changement qui permet à Dieu de faire ce qu'il ne pourrait faire sans cela.

Quand un pécheur se repent, cette disposition met Dieu dans la possibilité de lui pardonner. Dieu a toujours été prêt à le pardonner à cette condition ; de sorte que quand le pécheur change de sentiment et se repent, il n'y a pas besoin d'un changement correspondant en Dieu pour lui pardonner. De même quand les chrétiens font monter à Dieu des prières ferventes, cet état de leur âme permet à Dieu de leur répondre par des bénédictions, car il était toujours prêt à accorder ses grâces à ceux qui revêtiraient des dispositions convenables et qui prieraient selon sa volonté.

La prière est un anneau essentiel dans la chaîne des moyens qui conduisent à un réveil ; elle y est aussi nécessaire que la vérité. Quelques-uns ont usé avec zèle de la vérité pour convertir les hommes, et se sont peu appliqués la prière ; ils ont prêché, et parlé, et distribué des traités avec une grande ardeur ; puis ils se sont étonnés d'avoir si peu de succès. La raison en est qu'ils oubliaient d'user de cet autre moyen, la prière fervente. Ils oubliaient que la vérité ne produira jamais grand effet à elle seule, parce qu'on ne la croira pas sans l'Esprit de Dieu.

Il arrive quelquefois que ceux qui s'emploient le plus à propager la vérité, s'emploient beaucoup moins à la prière. C'est malheureux ; car, à moins qu'eux-mêmes ou quelqu'un d'autre n'ait l'esprit de prière, la vérité seule ne fera qu'endurcir les hommes dans l'impénitence. Il est probable qu'au jour du jugement, ou verra que rien n'a jamais été effectué par la vérité seule, avec quelque zèle qu'elle ait été présentée, et qu'il a toujours fallu, pour qu'elle agît, qu'il y eût quelque part un esprit de prière qui lui donnât l'accès des cœurs.

D'autres se trompent dans l'autre sens, non qu'ils attachent trop de prix à la prière, mais parce qu'ils oublient le fait que la prière aussi, laissée à elle-même, pourrait rester éternellement inefficace. Les pécheurs ne sont pas convertis par un contact direct du Saint-Esprit, mais par la

vérité, employée comme moyen. Attendre la conversion des pécheurs par la prière seule, sans l'emploi de la vérité, c'est tenter Dieu.

Mais j'entre dans des détails.

I. Je me propose de montrer ce que c'est que la prière efficace.

II. J'indiquerai quelques-uns des attributs les plus essentiels de la prière efficace.

III. J'indiquerai quelques-unes des raisons pour lesquelles Dieu demande cette espèce de prière.

IV. Je montrerai que cette prière est d'une grande efficace.

I. Ce que c'est que la prière efficace.

Cette prière ne consiste pas seulement en de bons désirs, quoique de bons désirs soient agréables à Dieu sans aucun doute, le ciel même en est rempli, et on les trouve dans tous les êtres où règne la sainteté. Mais des désirs ne sont pas des prières. Les hommes peuvent avoir des désirs de ce genre comme en ont les anges et les esprits glorifiés. La prière efficace est autre chose ; c'est, comme l'impliquent les mots mêmes, une prière, et une prière qui obtient, qui effectue son objet.

II. Quelques-uns des attributs les plus essentiels de la prière efficace.

Je vais maintenant donner quelques-uns des attributs de la prière efficace sans pouvoir donner en détails toutes les conditions qui la rendent telle.

1° Il faut prier pour un objet défini.

Il ne faut pas s'attendre à prier d'une manière efficace lorsqu'on prie au hasard et en gros, sans objet distinct ou défini. Parlons, par exemple, de la prière secrète. Bien des gens s'en vont dans leur cabinet, parce que, disent-ils, ils veulent aller faire leur prière. Le moment est venu où ils ont l'habitude de se retirer pour cet exercice : Ce sera le matin ; ou à midi, ou à quelque autre moment que ce soit.

Et au lieu d'avoir quelque chose à dire, quelque objet positif devant leur esprit, ils se mettent à genoux, et se mettent à prier pour tout ce qui se présente à leur esprit, pour tel objet qui flotte à ce moment devant leur imagination ; et quand ils ont fini, ils pourraient à peine dire un mot de tout ce qu'ils ont demandé à Dieu. Ce n'est pas là la prière efficace. Que diriez-vous de quelqu'un qui voudrait agir sur le Parlement et qui se dirait : *« Voici l'hiver ; le Parlement est assemblé ; c'est le moment de faire des pétitions »,* et qui se mettrait à pétitionner sans aucun objet positif ? Pensez-vous que le Parlement s'en occuperait beaucoup ?

Un homme doit donc avoir devant lui, dans sa prière, quelque objet défini. Il ne peut prier d'une manière efficace pour une variété d'objets tout à la fois. L'esprit de l'homme est constitué de telle manière qu'il ne peut fixer ses désirs avec intensité sur plusieurs choses en même temps. Tous les exemples de prière efficace que nous présente la Bible sont dans le genre dont je parle ; et partout où vous verrez qu'une bénédiction a été obtenue par la prière, vous trouverez aussi que la prière avait eu lieu pour un objet défini.

2° La prière, pour être efficace, doit être d'accord avec la volonté révélée de Dieu.

Prier pour des choses contraires à cette volonté révélée, c'est tenter Dieu. Or, Dieu a révélé sa volonté aux hommes en trois manières différentes, pour les diriger dans la prière.

A. Par des promesses ou des prédictions positives contenues dans la Bible, portant qu'il fera ou donnera telle ou telle chose : soit qu'il ait fait des promesses spéciales ou qu'il en ait donné de générales qu'on puisse appliquer au détail, comme par exemple : « C'est pourquoi je vous dis: Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez reçu, et vous le verrez s'accomplir (Marc 11 v. 24) ».

B. Quelquefois Dieu révèle sa volonté par sa Providence. Quand il montre clairement que tel et tel événement va avoir lieu, c'est aussi bien une révélation que s'il l'avait écrit dans sa Parole. Il était impossible de révéler toutes choses dans la Bible, mais Dieu les rend claires à ceux qui ont assez de discernement spirituel pour connaître qu'il est disposé à accorder telle ou telle bénédiction.

C. Par son Esprit. Quand les enfants de Dieu ne savent, en certaine occasion, ce qu'ils doivent demander à Dieu qui soit conforme à-sa volonté, son Esprit vient les instruire. Là où il n'y a pas de révélation particulière, et où sa Providence nous laisse dans l'obscurité, sans que nous sachions en quel sens diriger notre prière, sa Parole nous apprend expressément que « l'Esprit nous aide dans notre faiblesse », et qu'il « intercède par des soupirs inexprimables (Romains 8 v. 26) ».

On a beaucoup parlé de cette prière de la foi sur des choses qui ne sont pas révélées ; et l'on objecte que cette doctrine suppose une nouvelle révélation. Je réponds que, nouvelle ou ancienne, c'est la révélation que Jéhovah a dit qu'il ferait. C'est tout aussi clair que si nous entendions maintenant une voix du ciel qui nous révélerait *« que l'Esprit de Dieu vient aider les enfants de Dieu à prier selon sa volonté, quand eux-mêmes ne sauraient ce qu'ils devraient demander ».* Et celui qui « celui qui sonde les cœurs connaît quelle est la pensée de l'Esprit

(Romains 8 v. 27) », parce qu'il intercède pour les saints selon la volonté de Dieu. Quand donc, ni la Parole, ni la Providence ne leur parlent assez clairement, ils doivent rechercher cette plénitude de l'Esprit que Dieu veut leur accorder ; car Il dit : « Soyez remplis de l'Esprit (Éphésiens 5 v. 18) » ; et cet Esprit leur apprendra à demander des choses conformes à la, volonté de Dieu.

3° Pour prier avec efficace, il faut prier avec un cœur soumis à la volonté de Dieu.

Mais n'allez pas confondre la soumission avec l'indifférence : Il n'y a pas deux choses plus différentes l'une de l'autre. J'ai connu un individu qui arrivait dans un lieu où était un réveil : Il était froid pour son compte ; il n'entrait nullement dans le mouvement religieux, et n'avait nullement l'esprit de prière. Quand il entendit les frères prier comme si Dieu ne pouvait leur refuser leur demande, il fut choqué, dis cette hardiesse ; il ne cessait d'insister sur l'importance de prier avec soumission ; mais on vit bientôt avec une parfaite évidence qu'il confondait la soumission avec l'indifférence.

De même, ne confondez pas la soumission dans la prière avec une confiance générale, que Dieu fera en toutes choses ce qui est bien : Cela est bien différent de la soumission. Ce que j'entends par soumission, c'est l'acquiescement à la volonté révélée de Dieu. Se soumettre à un commandement de Dieu, c'est lui obéir. Se soumettre à quelque décret ignoré de Dieu, qu'on supposera possible, ce n'est pas de la soumission : On ne peut se soumettre à une dispensation de la Providence jusqu'à ce qu'elle ait eu lieu ; car jamais nous ne pouvons savoir ce que sera un événement jusqu'à ce qu'il arrive.

Prenez un exemple : David, lorsque son enfant était malade, était dans la détresse ; il luttait par la prière et refusait toute consolation ; tellement que lorsque l'enfant fut mort, ses serviteurs n'osaient le lui annoncer. Cependant, aussitôt qu'il eut appris que l'enfant était mort, il posa là toute sa douleur, il se leva, demanda de la nourriture, et mangea et but comme de coutume. Tandis que l'enfant vivait encore, David ne savait ce que serait la volonté de Dieu ; et ainsi il jeûnait et priait et pensait : « Qui peut me dire si Dieu ne me sera pas favorable, de sorte que mon enfant vive ? (2 Samuel 12 v. 22) ».

Il ne savait autre chose, si ce n'est que de sa prière et de sa lutte dépendait peut-être la question de vie ou de mort pour son enfant. Il pensait que s'il s'humiliait et que s'il suppliait son Dieu, peut-être Dieu lui ferait grâce de ce coup. Mais dès que la volonté de Dieu fut manifestée et que l'enfant fut mort, il plia comme un saint ; il parut non-seulement acquiescer à la volonté de Dieu, mais même y trouver une sorte de satisfaction : « J'irai à lui, mais il ne reviendra pas à moi ! (2 Samuel 12 v. 23) ». Voilà qui était, une véritable soumission ; et en cela David raisonnait juste.

Aussi longtemps qu'il n'avait pas de révélation de la volonté de Dieu, il ne savait autre chose, si ce n'est que la guérison de l'enfant pouvait dépendre de sa prière ; mais quand il eut une révélation de la volonté de Dieu, il se soumit. Se soumettre avant une manifestation de ce genre et ne pas prier, c'est tenter Dieu. Il se peut que tout événement dépende d'une prière que vous offrirez convenablement. Dans le cas d'un ami impénitent, il se peut que la véritable condition sous laquelle il sera sauvé de l'enfer soit votre prière fervente et importune en faveur de cet individu.

4° La prière efficace pour un certain objet implique l'idée d'un désir de l'obtenir qui soit en proportion avec son importance.

Lorsqu'une personne désire réellement une bénédiction, ses désirs auront quelque proportion à la grandeur de cette bénédiction même. Les désirs de notre Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il demandait une grâce, étaient d'une vivacité étonnante et arrivaient même jusqu'à l'agonie. Lorsque notre désir d'obtenir un objet est véhément, que ce désir provient d'une bonne intention, et que la chose n'est pas contraire à la volonté et à la Providence de Dieu, il est à présumer que notre prière nous sera accordée, et cela par deux raisons :

A. La bienveillance générale de Dieu. Si l'objet est désirable en lui-même ; si, autant que nous pouvons le supposer, ce doit être un acte de la bienveillance de Dieu de nous l'accorder, nous sommes fondés à croire que nous l'aurons.

B. Si nous éprouvons quelque désir bien intentionné à certain égard, il y a une forte présomption que c'est l'Esprit de Dieu qui excite en nous ce désir et qui nous pousse à prier pour cet objet, de manière qu'il soit accordé à notre prière. Dans un cas pareil, il n'y a rien à reprocher à la véhémence du désir ni à ses importunités. Un chrétien peut monter en quelque sorte au ciel et prendre Dieu par la main.

Voyez le cas de Jacob lorsqu'il s'écriait, dans un désir irrésistible et en luttant par la prière : « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni ! (Genèse 32 v. 26) ». Dieu fut-il offensé de sa hardiesse et de son importunité ? Nullement, Il lui accorda au contraire sa demande. De même dans le cas de Moïse. Dieu lui dit : « Laisse-moi que je les détruise, et que j'efface leur nom de dessous le ciel, et je te ferai être une nation plus puissante et plus grande qu'eux (Deutéronome 9 v. 14) ». Que fit Moïse ? Est-ce qu'il s'en alla et laissa Dieu faire comme il l'avait dit ? Non. Son esprit se reporte sur les Égyptiens et se représente combien ils vont triompher : « Pourquoi les Égyptiens diraient-ils que Dieu a fait sortir les Israélites pour leur malheur ? (Exode 32 v. 12) ». Il semble que Moïse s'empare de la main de Dieu, déjà levée, pour détourner le coup. Est-ce que Dieu le reprit pour s'être ainsi interposé ? Nullement. Il semble que Dieu se sentit incapable de rien refuser à une pareille importunité ; et ainsi Moïse se mit à la brèche et l'emporta en quelque sorte sur Dieu, comme Jacob.

Il se fait encore de nos jours des prières de ce genre. Souvent des chrétiens s'élèvent à un tel degré d'importunité et de sainte hardiesse, qu'ils sont effrayés et étonnés eux-mêmes en regardant après coup à l'importunité dont ils ont usé envers Dieu. Et cependant leurs prières ont été exaucées, et ils ont obtenu la bénédiction qu'ils demandaient ! J'en sais beaucoup de ces personnes, et ce sont des plus saintes que je connaisse dans le monde.

5° La prière, pour être efficace, doit être offerte par suite de motifs convenables.

Elle ne doit pas être égoïste ; mais elle doit provenir d'un intérêt profond que nous prenons à la gloire de Dieu. Il y a beaucoup de prières qui ne se font que par des motifs égoïstes. Souvent des femmes prient pour la conversion de leurs maris, parce que, disent-elles : *« ...ce serait si doux pour moi que mon mari vînt avec moi aux assemblées »*, et il semble ainsi qu'elles n'ont jamais élevé leurs pensées plus haut qu'elles-mêmes. Elles ne paraissent pas réfléchir combien

leurs maris déshonorent Dieu par leurs péchés, et combien Dieu serait glorifié par leur conversion.

Il en est de même souvent avec des parents. Ils ne peuvent souffrir la pensée que leurs enfants soient perdus ; ils prient pour eux avec une véritable ardeur ; et cependant si vous vous mettez à leur parler de ces enfants, ces parents ne sont plus que tendresse ; ils vous diront quels braves enfants ce sont déjà, combien ils respectent la religion, et qu'il s'en faut bien peu qu'ils ne soient déjà chrétiens ; et ils parlent ainsi comme s'ils avaient peur qu'on offensât ces enfants en leur annonçant la vérité. Ils ne pensent pas à quel point ces aimables enfants déshonorent Dieu par leurs péchés ; et ils ne s'occupent que de la pensée du malheur affreux que ce serait s'ils allaient en enfer. Ah ! A moins que leurs pensées ne s'élèvent plus haut que cela, leurs prières ne seront jamais efficaces auprès d'un Dieu saint.

La tentation à prier par des motifs égoïstes est si forte, qu'il est bien à craindre qu'une multitude de prières faites par des parents en restent à ces simples soupirs d'une tendresse paternelle ; et c'est là la raison pour laquelle il y a tant de prières qui ne sont pas exaucées et pour laquelle tant de parents pieux ont des enfants irréligieux. Il semble qu'une grande partie des prières qu'on fait en faveur des païens ne proviennent guère que du principe d'une sympathie toute humaine. Bien des missionnaires, ou d'autres personnes employées à cette cause, en restent presque exclusivement à gémir sur les 600,000,000 de païens qui vont en enfer, tandis qu'on parle peu du déshonneur que le péché jette sur l'Éternel. C'est un grand mal ; et jusqu'à ce que les motifs de la prière des chrétiens soient plus élevés, leurs prières et leurs efforts auront bien peu d'effet.

6° La prière, pour être efficace, doit se faire, par l'intercession du Saint-Esprit.

Jamais vous ne pouvez vous attendre à faire une prière conforme à la volonté de Dieu, sans l'Esprit de Dieu. Quand il est évident qu'une chose est conforme à la volonté révélée de Dieu, ou indiquée par sa Providence, si les hommes ne savent pas prier par le Saint-Esprit, c'est par la même raison qui les empêche d'être saints. Le fait est que c'est leur malice qui les empêche de faire alors la prière efficace et de subir l'influence du Saint-Esprit. C'est cet Esprit seul qui peut produire la foi, sans laquelle la prière est inefficace.

7° La prière doit être persévérante.

Généralement les chrétiens qui ont reculé, et qui ont perdu l'esprit de prière sont incapables de recouvrer tout à coup la persévérance dans cet exercice. Leurs esprits ne sont pas convenablement disposés, ils ne peuvent les fixer de manière à insister sans interruption jusqu'à ce qu'ils obtiennent la bénédiction. S'ils étaient en état de persévérer jusqu'à ce que la réponse leur vienne, ils pourraient présenter la prière efficace du premier coup. Mais ils sont obligés d'en revenir constamment à de courtes prières, parce que leurs pensées ont le pli de divaguer, et se détournent facilement de leur objet et sur quelque chose d'autre.

Jusqu'à ce qu'ils soient imbus de l'esprit de prière, ils sont incapables de se fixer sur un seul point, et de pousser leur demande vers son but final de manière à l'atteindre du premier coup. Ne pensez pas que vous soyez disposés à faire la prière efficace, aussi longtemps que vos sentiments seront de nature à vous permettre de prier un moment pour une certaine chose et de la perdre ensuite de vue. Il y a beaucoup de chrétiens qui n'arrivent à la prière efficace que par une suite d'efforts. Leurs esprits se remplissent peu à peu d'un désir croissant à l'égard d'un

certain objet ; de sorte qu'ils ne vont même à leurs affaires qu'en soupirant pour que Dieu exauce leurs désirs ; comme une mère dont l'enfant est malade tourne autour de la maison, en soupirant comme si son cœur allait se briser.

Si cette mère sait prier, ses soupirs s'élèvent à Dieu tout le long du jour. Qu'elle sorte de la chambre où est son enfant, son esprit y reste, et dans son sommeil même, ses pensées sont encore sur lui, et ses songes le lui représenteront mourant : tout son esprit est absorbé par cet enfant malade. C'est là l'état dans lequel les chrétiens offrent la prière efficace.

Quelle fut la raison pour laquelle Jacob lutta toute une nuit en prière avec Dieu qu'il savait qu'il avait gravement offensé son frère Ésaü, en lui enlevant son droit d'aînesse, quoiqu'il y eût déjà longtemps de cela. Il apprend maintenant que ce frère offensé s'avance vers lui en armes, et qu'il est lui-même incapable de lui résister. Il a toutes les raisons de croire que ce frère s'avance avec des désirs de vengeance. Il a donc deux motifs de détresse : La première, c'est qu'il avait fait tort à son frère, et qu'il ne lui avait jamais fait de réparation ; le second, c'est qu'Ésaü arrivait avec des forces suffisantes pour le punir.

Maintenant, qu'est-ce qu'il fait ? Il arrange chaque chose de la manière la plus propre à apaiser son frère : Il envoie d'abord un présent puis tout le reste de son avoir, puis sa famille même, en plaçant le plus en arrière ceux qu'il aimait le plus. Mais en même temps son esprit était travaillé par des sentiments qu'il ne pouvait plus contenir. Il passe seul le torrent, et il répand toute son âme en prières ardentes pendant toute la nuit. Au point du jour l'ange de l'alliance lui dit : « Laisse-moi aller (Genèse 32 v. 26) ».

Tout l'être de Jacob se bouleverse à la pensée d'abandonner ainsi son objet, et il s'écrie : « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni ! (Genèse 32 v. 26) ». Son âme arrive à une véritable agonie, et il obtient la bénédiction. Mais il porta., pour le reste de sa vie, les marques de ce combat, comme pour montrer que son corps même avait été affecté des combats de son âme. Voilà la prière efficace.

Ne vous trompez pas vous-mêmes en imaginant que vous faites des prières efficaces, à moins que vous n'ayez ce désir intense d'être exaucés que nous venons de décrire. Je ne vous en croirai pas ; la prière n'est pas efficace à moins qu'elle ne devienne une véritable lutte. L'apôtre Paul en parle comme un travail d'enfantement. Jésus, quand il priait dans le jardin, était dans une telle agonie, qu'il sua comme des gouttes de sang tombant en terre. Je n'ai jamais connu de personnes qui suassent du sang ; mais j'en ai connu qui priaient jusqu'à être couvertes de sueur dans le plus grand froid de l'hiver ; et d'autres qui priaient des heures entières de suite jusqu'à ce que leurs forces fussent complètement épuisées.

Voilà des prières qui sont efficaces auprès de Dieu. Voilà aussi l'espèce de prière qui se répandait du temps du président Edward, dans les beaux réveils qui eurent lieu alors. C'était une des grandes pierres d'achoppement pour les ennemis de ces réveils que de voir des personnes prier jusqu'à ce que leur corps en fût presque accablé. Je veux vous lire à ce sujet un paragraphe du célèbre président Edward, pour vous montrer que ceci n'est pas une chose nouvelle dans l'Église, mais qu'elle a toujours eu lieu partout où il y a eu des réveils puissants.

Nous ne pouvons pas décider que Dieu ne donnera jamais à personne une vue de sa corruption telle que le corps en soit profondément éprouvé ou sa vie même mis en danger. Des théologiens très savants et judicieux supposent que Moïse mourut d'une manière semblable ; et on l'a supposé encore de quelques autres saints personnages. Je dis plus. Je ne vois aucune raison pour laquelle les vérités religieuses n'agiraient pas quelquefois sur le corps et en particulier sur le cerveau, de manière à priver un homme de l'usage de sa raison.

Quand Dieu accorde à un homme une vue profonde de ce qu'est sa sainteté et son amour, ce bienfait est infiniment supérieur au malheur (apparent) de mourir sur le champ ou même de voir l'âme paralysée pour quelque temps, étant privée de ses facultés ou de ses organes. Il n'est pas en notre pouvoir de décider à quel point la folie est un malheur, quand on réfléchit à tout ce qui aurait pu arriver si elle n'avait pas eu lieu ; et il est impossible de décider si elle n'a pas prévenu quelque péché grave ou quelque autre malheur aussi grave.

C'est une grande faute de notre part de vouloir limiter un Dieu souverain et tout sage, dont les jugements sont un profond abîme, et dont les voies sont insondables ; et c'est même une chose remarquable, au milieu du mouvement religieux si puissant qui a eu lieu parmi nous, et de ses effets étonnants sur la santé d'une foule de personnes, qu'il n'y ait point eu de cas de mort, et que le petit nombre de personnes qui ont été affectées dans leur intelligence aient toutes été des personnes déjà prédisposées par leur tempérament à cette épreuve. On peut voir en cela la main de Dieu. Et à moins qu'on ne soit résolu à ramasser tout ce qui peut faire objection à l'œuvre de Dieu, on ne peut nullement partir d'un petit nombre de cas de folie qui se manifestent à l'époque d'un réveil pour en accuser le réveil lui-même.

Quant aux reproches qu'on fait à plusieurs personnes d'être affectées avec trop de violence de l'état spirituel des pécheurs inconvertis, on a presque honte de répondre à une aussi pauvre objection. Ce n'est pas sans une émotion profonde que nous voyons des hommes périr dans l'eau ou dans le feu, et nous les verrions sans terreur marcher au-devant de la colère d'un Dieu saint, et des peines éternelles ! Il en a toujours été ainsi dans les grands mouvements religieux et la chose a été plus ou moins commune à proportion de la grandeur, de l'étendue et de la profondeur de l'œuvre. Il en a été ainsi dans les grands réveils de l'Écosse, des multitudes étaient comme atterrées par l'agonie de leurs prières ; quelques-uns semblaient près d'en mourir.

8° Si vous voulez prier avec efficace, il vous faut prier beaucoup.

On dit de l'apôtre Jacques qu'après sa mort on trouva ses genoux calleux comme ceux d'un chameau, tant il avait prié à genoux. Ah ! C'était là le secret du succès de ces ministres des premiers temps.

9° Si vous voulez que votre prière soit efficace, il faut l'offrir au nom de Christ.

Vous ne pouvez vous présenter à Dieu en votre propre nom ; vous ne pouvez vous appuyer sur vos mérites ; mais vous pouvez vous présenter en un nom qui est toujours acceptable. Si vous vous présentiez à la banque avec une traite endossée par Rothschild, (L'auteur emploie ici l'exemple d'un riche Américain). Ce serait vous couvrir de son nom ; et vous savez que la banque vous donnait votre argent aussi bien qu'à lui-même.

Or Jésus vous permet de vous servir de son nom ; et lorsque vous priez au nom de Christ, cela signifie que vous pouvez obtenir juste autant que lui-même ; oui, obtenir juste autant qu'obtiendrait le Fils bien-aimé de Dieu, s'il priait lui-même pour les mêmes choses. Mais il vous faut prier avec loi, en vous souvenant que son nom a la même vertu sur vos lèvres qu'il aurait sur les siennes, et que Dieu est tout aussi disposé à vous bénir, quand vous le lui demandez au nom de Christ et par la foi, qu'il le serait à bénir le Christ lui-même, s'il le lui demandait.

10° Pour que votre prière soit efficace, il faut renoncer à tous vos péchés.

Il ne vous suffit pas seulement de les rappeler dans votre esprit et de vous en repentir ; mais il vous faut y renoncer actuellement, les abandonner ; et dans la pensée de votre cœur les quitter tous et pour toujours.

11° Il vous faut prier avec foi, c'est-à-dire vous attendre à obtenir ce que vous demandez.

Vous ne devez pas penser à prier si vous priez sans vous attendre à être exaucé ; vous ne devez pas, il est vrai, concevoir une attente de ce genre sans raison ; et dans les cas que j'ai supposés, il y a une raison à cette attente. Or, quand la chose pour laquelle vous priez est promise dans la Parole de Dieu, si vous priez sans vous attendre à recevoir la grâce, vous faites Dieu menteur. Si la volonté de Dieu est indiquée par sa Providence, vous devez vous y fier en proportion de la clarté des indices, si du moins vous priez pour obtenir la bénédiction. Et si vous êtes conduit par son Esprit, à demander certaines grâces, vous avez autant de raisons de les attendre que si Dieu les avait révélées clans sa Parole.

Mais quelques-uns diront : *« Est-ce que ces vues d'une direction de l'Esprit de Dieu n'en mèneront pas plusieurs au fanatisme ? »* Je réponds que je n'ai aucun doute, que plusieurs ne se tromperont sur ce point ; des multitudes se sont séduites elles-mêmes sur tous les autres points de la religion. Mais si quelques-uns s'imaginent d'être conduits par l'Esprit de Dieu, tandis qu'ils ne le sont que par leur imagination, est-ce une raison pour que ceux qui sont réellement conduits par l'Esprit de Dieu ne suivent pas son impulsion ? Bien des gens s'imaginent être convertis quand ils ne le sont pas : est-ce une raison pour que nous ne nous attachions pas au Seigneur Jésus-Christ ? Supposons que certaines gens se trompent en s'imaginant aimer Dieu. Est-ce une raison pour que l'homme pieux et véritablement sanctifié, qui sait que l'amour de Dieu est répandu dans son cœur, ne donne pas essor à ses sentiments dans les chants de louange ?

De même, je suppose que plusieurs pourront se tromper en pensant qu'ils sont sous la conduite de l'Esprit de Dieu. Mais rien ne nous oblige à nous tromper. Si des gens suivent des impulsions, c'est leur faute ; je ne vous demande pas de suivre des impulsions ; je vous demande, au contraire, d'être sobres dans vos esprits, et de suivre les directions sobres et rationnelles de l'Esprit de Dieu. Il y en a qui comprennent ce que je veux dire et qui savent très bien ce que c'est que de s'abandonner à l'Esprit de Dieu dans la prière.

III. Quelques-unes des raisons pour lesquelles les conditions que nous venons d'indiquer sont essentielles à la prière efficace.

Pourquoi Dieu demande-t-il une telle prière, des désirs si véhéments, une telle lutte dans les supplications ?

1° Ces désirs si véhéments sont un grand exemple de la puissance des sentiments que Dieu produit en nous.

Ils ressemblent à ceux que Dieu lui-même éprouve réellement pour les pécheurs impénitents. A chaque occasion où j'ai vu, et je l'ai vue quelquefois, la puissance étonnante d'amour pour les âmes qui peut animer un cœur chrétien, j'ai été rempli d'admiration pour l'amour de Dieu lui-même, et pour le désir qu'il a du salut des hommes. Le cas qui a fait sur moi le plus d'impression est celui d'une certaine femme dont parle l'histoire d'un réveil ; elle sentait une telle compassion pour les âmes de ses semblables qu'elle en éprouvait souvent un véritable étouffement.

Que doit donc être la force du désir que Dieu éprouve à cet égard, puisque son Esprit produit dans les chrétiens une pareille agonie, et de pareilles douleurs d'enfantement ? Oui, des douleurs d'enfantement ! C'est Dieu qui a choisi cette expression ; et c'était aussi la meilleure qu'il pût prendre.

J'ai vu un homme, tout à la fois d'une force d'intelligence et d'une force musculaire égales à celles d'aucun autre dans toute la commune, tomber par terre prosterné et complètement terrassé par le désir inexprimable, qui le travaillait du salut des pécheurs. Je sais que des choses de ce genre en surprennent et en déconcertent plusieurs ; c'est ce que l'Évangile appelle un scandale et il en sera toujours ainsi, tant qu'il restera dans l'Église des hommes stupides et aveugles qui font profession de croire sans avoir pourtant la foi. Mais je ne puis douter que ces choses ne soient l'œuvre de l'Esprit de Dieu. Ô ! Si l'Église entière pouvait être remplie de cet Esprit, de manière à souffrir les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce qu'une nation fût enfantée en un jour.

Il est dit dans la Parole de Dieu « qu'aussitôt que Sion eût éprouvé les douleurs de l'enfantement, elle enfanta (Ésaïe 66 v. 7) ». Qu'est-ce que cela signifie ? Je faisais un jour cette question à un homme qui professait être chrétien, dans un moment où il me faisait des objections sur nos idées de la prière efficace : *« Ô ! » Me dit-il, « ce travail de Sion dont vous parlez indique qu'aussitôt que 'Église marchera dans un même sens pour professer l'Évangile, on dira que Sion travaille bien ! »* Vous voyez, mes frères, quelle explication et comment cet homme entendait les Écritures.

2° Les désirs véhéments que j'ai décrits sont le résultat nécessaire d'une grande bienveillance et d'une vue claire du danger que courent les pécheurs.

Ces désirs sont donc parfaitement raisonnables. Si mon auditoire, et surtout les femmes qui se trouvent ici, voyaient là vis-à-vis une famille enveloppée dans les flammes ; si elles entendaient leurs cris et voyaient leur agonie, sans doute elles en seraient alarmées, et il est bien probable que plusieurs d'entre elles s'évanouiraient de terreur. Et personne n'en serait étonné, ni ne les

accuserait de folie ou de fanatisme pour éprouver de la détresse à une pareille vue : au contraire, on trouverait bien étrange qu'il n'y eût aucune expression pareille d'une vie sympathie.

Pourquoi donc s'étonnerait-on que des chrétiens éprouvassent des impressions de ce genre lorsqu'ils ont une vue claire de l'état des pécheurs et de leur effroyable danger ? Le fait est bien plutôt que ceux qui n'ont jamais éprouvé de pareilles impressions, n'ont jamais non plus éprouvé une bienveillance réelle, et que leur piété doit être extrêmement superficielle. Je ne désire pas juger avec sévérité, ou parler de manière à offenser qui que ce soit ; mais j'établis un simple fait, et on en dira ce qu'on voudra. Je répète qu'une pareille piété est superficielle. Je ne parle point dans un esprit de jugement, je dis la simple vérité.

Quand on s'étonne de ce que des chrétiens éprouvent de pareils sentiments, de quoi est-ce qu'on s'étonne ? Hé ! Tout simplement du résultat naturel, philosophique et nécessaire d'une profonde piété envers Dieu et d'une bienveillance réelle envers les hommes à la vue du danger effroyable que courent les pécheurs impénitents.

3° Quand l'âme d'un chrétien est ainsi chargée, elle a besoin de soulagement, Dieu roule ce poids sur l'âme de son enfant afin de la rapprocher de soi.

Souvent les chrétiens retombent dans une telle incrédulité qu'ils n'éprouvent plus de foi en Dieu, jusqu'à ce que ce Dieu leur fasse sentir le poids dont je parle, avec une telle force qu'ils ne puissent plus le supporter et qu'ils soient obligés de demander à Dieu du soulagement. C'est le même cas pour un grand nombre de pécheurs convaincus. Dieu est tout disposé à les recevoir à l'instant s'ils viennent droit à lui avec la foi en Jésus. Mais ils ne veulent pas venir ainsi. Ils se traînent et résistent ; ils gémissent sous le poids de leurs péchés, et ne veulent pas se jeter eux-mêmes dans les bras de Dieu jusqu'à ce que le fardeau de leurs convictions devienne tel qu'ils ne peuvent y tenir plus longtemps.

C'est alors que le pécheur, réduit en quelque sorte au désespoir, et sentant qu'il est sur le point de tomber en enfer, plonge tout à coup à fond et se jette dans les bras de la miséricorde divine, comme vers son seul refuge. C'était son devoir de venir plus tôt. Dieu ne prenait aucun plaisir dans sa détresse, considérée en elle-même. C'est la seule obstination du pécheur qui l'a rendue nécessaire ; il ne serait pas venu sans cela. De même, quand des hommes qui professent le christianisme sont chargés du poids des âmes, ils prient et prient encore, et cependant leur fardeau reste toujours ; leur détresse continue, parce qu'ils ne s'en sont jamais déchargés entièrement sur Dieu avec foi.

Le fardeau restera donc et s'augmentera aussi longtemps que durera leur charité ; et à moins qu'ils ne résistent au Saint-Esprit et qu'ils ne l'éteignent, ils n'auront point de repos jusqu'à ce qu'à la fin, poussés à l'extrémité, ils fassent un effort désespéré et roulent leur fardeau sur Jésus-Christ, en exerçant envers Lui une confiance enfantine. Alors ils trouvent le repos, alors ils sont soulagés, comme s'ils sentaient que l'âme pour laquelle ils étaient eu prières est maintenant sauvée : Le fardeau a disparu, et il semble que Dieu se plaise à adoucir leurs souffrances passées en leur donnant l'assurance que toutes leurs demandes leur seront accordées. Souvent après ces combats, après cette lutte de la prière, et après le soulagement qui l'a suivie, vous trouverez le chrétien rempli des émotions les plus douces et les plus célestes.

L'âme se repose en Dieu avec triomphe, et « se réjouit d'une joie ineffable et pleine de gloire ». Maintenant quelqu'un d'entre vous pense-t-il que l'expérience ne présente rien de pareil ? Si

j'en avais le temps ; je pourrais vous montrer dans les écrits du président Edward, et dans ceux d'autres auteurs très estimés, des faits tout semblables à ce que je viens de vous dire. Et si vous me demandez alors pourquoi nous n'avons jamais de pareilles choses à New-York, je vous le dirai. Ce n'est pas du tout que vous soyez infiniment plus éclairés et plus sages que d'autres chrétiens dans le pays, ni que vous ayez une intelligence si supérieure de la religion, ou une piété plus assise et plus régulière.

Il n'en est rien du tout. Et au lieu de vous enorgueillir de ce que vous n'avez pas parmi vous de pareilles extravagances, vous devriez vous cacher le visage à la pensée que les chrétiens de New-York sont si mondains, si empesés, et si esclaves du bon ton qu'il soient incapables de descendre à la spiritualité dont je vous parle. Plût à Dieu qu'il le fît ! Et qu'il y eût une plus grande effusion de cet Esprit dans cette ville et dans cette église ! Je le sais, cela ferait du bruit ; mais je ne m'en inquiéterais pas. Laissez-les dire, dans ce cas, si cela leur fait plaisir, que les auditeurs de la chapelle de Chatham deviennent fous. Ah ! Nous n'aurions point de raison de nous effrayer de ces propos, si nous avions le bonheur de vivre assez près de Dieu pour jouir des dons de son Esprit de la manière que j'ai décrite !

4° Ces effets de l'esprit de prière sur le corps ne font nullement partie de la religion ; seulement le corps est si faible qu'il succombe sous les impressions de l'âme.

Ces effets corporels ne sont nullement essentiels à la prière efficace, mais uniquement le résultat naturel ou physique des grandes émotions de l'âme. C'est un effet qui se voit en toute autre matière aussi bien qu'en religion. Le portier du congrès, à l'époque de la révolution, tomba mort en recevant une nouvelle excessivement heureuse. Je connais une femme de Rochester qui luttait dans des prières ardentes pour la conversion de son gendre. Un matin, qu'il était allé à une de ces assemblées destinées aux âmes inquiètes sur leur salut, et qu'elle était restée chez elle priant pour lui, il arrive à l'issue de l'assemblée, et il arrive converti. Elle en eut une telle joie qu'elle tomba morte sur le coup. Il n'est point surprenant que la religion produise des effets que produisent d'autres choses bien moins importantes. Ces ébranlements physiques, qui ne sont point essentiels à la prière, sont cependant le résultat tout naturel d'un grand effort de l'esprit.

5° Une autre grande raison pour laquelle Dieu demande l'exercice d'une prière véhémente, est sans doute qu'elle forme un lien étroit entre Christ et son Église.

C'est comme si Christ venait et répandait dans l'Église les flots de la bienveillance de son propre cœur, et entraînait l'Église à sympathiser et à travailler avec Lui, comme elle ne l'aurait jamais fait sans cela. Alors les chrétiens éprouvent exactement les mêmes sentiments que Jésus-Christ, et sont remplis envers les pécheurs d'une telle compassion, qu'ils ne peuvent plus se contenir. C'est ce qui arrive souvent aux ministres qui sont distingués par le succès de leurs prédications.

Ils éprouvent souvent une telle compassion et un désir si ardent du salut des pécheurs, que toutes leurs paroles témoignent de leur émotion, et que c'est comme si Christ parlait par eux. Les paroles tombent de leurs lèvres, pleines de fraîcheur et de chaleur tout ensemble, comme si elles sortaient du cœur de Christ. Je ne prétends pas qu'il leur dicte leurs paroles ; mais il excite chez eux les sentiments qu'elles expriment, et vous apercevez chez les auditeurs un mouvement tel, qu'il semble que Christ parle par leurs lèvres d'argile.

6° Ce travail d'enfantement, à l'égard des âmes, crée aussi un lien remarquable entre les chrétiens ardents et les nouveaux convertis.

Ces derniers deviennent tout particulièrement chers à ceux dont le cœur a prié pour eux, et l'amour qui les unit est semblable à celui d'une mère pour son premier-né. Paul exprime cette pensée avec une grande beauté, lorsqu'il dit : « Mes petits enfants ! » Son cœur était rempli pour eux de tendresse et de chaleur. « Mes petits-enfants, dit-il, pour lesquels je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement (Galates 4 v. 19) ». Ils avaient reculé ; et il éprouve toute l'agonie d'un père pour un enfant qui s'égare : « Je suis de nouveau dans les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Christ, l'espérance de la gloire, soit formé en vous ». Moi-même, j'ai vu souvent dans un réveil à quel point ceux qui avaient l'esprit de prière étaient attachés aux nouveaux convertis.

Sans doute, tout ceci n'est que de l'algèbre pour ceux qui n'ont jamais rien éprouvé de pareil ; mais, pour ceux qui ont lutté pour une âme, vous pouvez compter que cette âme, une fois convertie, leur est aussi chère qu'un enfant l'est à la mère qui lui a donné le jour avec angoisse. Le chrétien a travaillé pour cette âme ; il l'a reçue en réponse à ses prières, et il peut la présenter au Seigneur Jésus-Christ, en disant : « Me voici, Seigneur, moi et les enfants que tu m'as donnés ».

7° Une autre raison pour laquelle le Seigneur demande cette espèce de prière, c'est que c'est le seul moyen par lequel l'Église puisse être préparée à recevoir de grandes bénédictions sans en éprouver de dommage. Lorsque l'Église est prosternée dans la poussière devant Dieu et dans la profonde agonie de la prière, alors la bénédiction lui est réellement bonne, tandis que, si elle l'avait reçue sans se trouver dans ce profond abaissement, toute grâce reçue l'aurait enflée d'orgueil. Mais, dans un esprit de prière, de nouvelles grâces ne font qu'accroître la sainteté, l'amour, l'humilité.

IV. Je dois montrer maintenant que la prière, telle que je l'ai décrite, sera efficace.

Mais le temps me manque pour entrer dans les détails que je me proposais de donner à ce sujet.

Élie, le prophète, menait deuil sur la décadence de la maison d'Israël ; et quand il lui parut qu'il n'y avait plus d'autre moyen efficace d'empêcher cette maison de se précipiter dans l'idolâtrie, il demanda que les jugements de Dieu vinssent sur la nation coupable. Il pria pour qu'il n'y eût point de pluie, et Dieu ferma les cieux pour trois ans et six mois, jusqu'à ce que le peuple fût poussé à bout.

Puis, lorsqu'il crut qu'il était temps que Dieu retirât sa verge, que fit il ? Voyez-le monter la montagne et se prosterner en prières. Il désirait être seul, et il dit à son serviteur de s'en aller sept fois tandis qu'il luttait en prières. La dernière fois, le serviteur lui dit qu'on voyait paraître une petite nuée comme la main d'un homme. Aussitôt, il se lève de dessus ses genoux, car la bénédiction était obtenue ; le temps était venu où la calamité devait être écartée. *« Ah ! » Direz-vous, c'est qu'Élie était un prophète ».* Ne répondez pas ainsi. On faisait la même objection du temps des apôtres ; et que répond l'un d'eux ? Il cite l'exemple même que je viens d'alléguer,

et le fait qu'Élie était un homme soumis aux mêmes infirmités que nous ; il cite, dis-je, ces choses comme un exemple de prière efficace, et pour insister sur la nécessité de prier de même.

Jean Knox était un homme fameux pour la puissance de ses prières, de sorte que la sanguinaire Marie avait coutume de dire qu'elle craignait ses prières plus que toutes les armées de l'Europe ; et les faits ont prouvé qu'elle avait raison en cela. Souvent l'ardeur des prières qu'il faisait pour la délivrance de sa patrie lui ôtait le sommeil. Une nuit, où il avait prié avec plusieurs de ses amis, il se mit à dire tout à coup que la délivrance était arrivée. Il ne pouvait dire ce qui était arrivé ; mais il sentait qu'y avait eu quelque chose, et que Dieu avait entendu leurs prières. Or, qu'était-ce ? La première nouvelle qu'ils reçurent fût celle de la mort de Marie.

Prenons un autre cas, que j'ai entendu moi-même raconter par un ministre. Il disait qu'il n'y avait pas eu de réveil depuis plusieurs années dans une certaine ville. Le troupeau était presque entièrement dissous ; les jeunes gens étaient tous inconvertis ; c'était une désolation. Mais il y avait, dans un coin retiré de la ville, un vieux forgeron, qui bégayait au point que c'était pénible de l'entendre parler. Un vendredi, qu'il était seul à l'ouvrage dans sa forge, il se sentit vivement ému sur l'état de l'église et d'un si grand nombre de pécheurs impénitents ; et la chose en vint au point qu'il quitte l'ouvrage, ferme sa boutique, et va passer l'après-midi en prières. Il eut la victoire. Le jour du Seigneur, il va chez le ministre et le prie de convoquer une conférence. Après avoir un peu hésité, le ministre y consentit, mais en témoignant la crainte de ne voir arriver que bien peu de monde. Il convoqua cependant l'assemblée pour le même soir dans une grande maison particulière.

Quand le soir fut venu, il y eut plus d'assistants que la maison n'en pouvait contenir. Tous furent pendant quelque temps dans le silence, jusqu'à ce qu'enfin un pécheur éclata en sanglots, et dit que, si quelqu'un pouvait faire une prière, il demandait qu'on priât pour lui. Un autre suivit, puis un autre, puis encore un autre, jusqu'à ce, qu'on vit qu'il y avait des personnes de tous les quartiers de la ville qui se trouvaient sous une profonde conviction de péché. Et ce qu'il y eut de remarquable, c'est que tous dataient leur conviction de l'après-midi même où le vieillard avait prié dans sa boutique. Il s'en suivit un puissant réveil, et ainsi ce pauvre vieillard bègue lutta avec Dieu, et, comme Israël, remporta sa victoire. Je pourrais citer une multitude de cas semblables ; mais, faute de temps, je conclus par un petit nombre de remarques.

Remarques additionnelles.

1. Il se perd beaucoup de prières, et beaucoup de chrétiens n'en éprouvent jamais l'efficace, parce que, après avoir éprouvé le désir d'obtenir certaines bénédictions, ils ne poursuivent pas ce désir et ne le poussent pas jusqu'au bout. Ce désir a pu être bien intentionné et pur, et un fruit de l'Esprit de Dieu. Quand on l'éprouve, on devrait persévérer dans la prière ; car, si l'on détourne son attention sur d'autres objets, on éteint l'Esprit. Quand donc vous sentirez de saints désirs s'élever dans votre âme, ayez soin de deux choses :

- N'éteignez pas l'Esprit.

- Ne vous détournez pas vers d'autres objets ; mais suivez les directions de l'Esprit jusqu'à ce que vous ayez fait cette prière fervente qui est d'une grande efficace.

2. Sans l'esprit de prière, les ministres ne feront pas grand bien. Il arrive quelquefois que d'autres personnes ont l'esprit de prière et obtiennent une bénédiction pour les travaux du prédicateur. Mais, en général, ce sont les ministres qui ont pour eux-mêmes l'esprit de prière en plus riche mesure, qui ont aussi le plus de succès.

3. Mais ce ne sont pas seulement les ministres qui doivent avoir cet esprit de prière ; l'Église aussi devrait s'accorder à faire ces prières ferventes qui sont efficaces auprès de Dieu. Ne vous attendez pas à des bénédictions, à moins de les demander : « Vous me chercherez, et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre cœur (Jérémie 29 v. 13) ».

Maintenant, mes frères, je n'ai plus qu'à vous demander, quant à ce que je viens de vous dire ce soir : « Voulez-vous le faire ? » Avez-vous fait ce que vous prêchais vendredi dernier ? Avez-vous repassé vos péchés ? Les avez-vous confessés ? Et les avez-vous abandonnés ? Pouvez-vous prier maintenant ? Et voulez-vous vous unir pour adresser à Dieu la prière efficace, afin que l'Esprit de Dieu soit répandu sur cette ville ?

La prière de la foi.5

Nous ne devons pas nous imaginer que Dieu soit un être à nous donner un serpent, quand nous demandons un poisson, ou une pierre, quand nous demandons du pain.

« C’est pourquoi je vous dis : quoique ce soit que vous demandiez, quand vous priez croyez que vous le recevez, et vous l’aurez (Marc 11 v. 24) ».

Quelques personnes ont supposé que ces paroles se rapportaient exclusivement à la foi des miracles ; mais il n’en existe pas la moindre preuve. Au contraire, la connexion de ces paroles avec ce qui précède prouve clairement qu’il ne s’agit point ici seulement de miracle. Si vous lisez le chapitre entier, vous verrez qu’à cette époque Jésus et ses apôtres étaient engagés dans une œuvre très active, et pleins de l’esprit de prière.

Comme ils retournaient le matin à la même œuvre, ayant faim et étant fatigués, ils virent un figuier à peu de distance. Il était très beau ; et, sans aucun doute, il avait l’air de porter du fruit ; mais, quand ils arrivèrent, ils n’y trouvèrent que des feuilles. Jésus dit alors au figuier : « Que jamais personne ne mange plus à l’avenir de ton fruit ! (Marc 11 v. 14) ». Le matin, le figuier est sec jusqu’à la racine. Pierre le remarque ; et Jésus lui dit : « Ayez foi en Dieu. Je vous le dis en vérité, si quelqu'un dit à cette montagne : Ote-toi de là et jette-toi dans la mer, et s'il ne doute point en son cœur, mais croit que ce qu'il dit arrive, il le verra s'accomplir (Marc 11 v. 22 et 23) ».

C’est là-dessus que viennent les paroles de notre texte : « C’est pourquoi je vous dis : Quoi que ce soit que vous demandiez quand vous priez, croyez que vous le recevez, et vous l’aurez ». Notre Sauveur désirait de donner à ses disciples une leçon sur la nature et le pouvoir de la prière, et sur la nécessité d’une foi forte en Dieu. C’est pour cela qu’il établit un cas extrêmement saillant, celui d’un miracle, et d’un miracle aussi grand que le transport d’une montagne dans la mer ; et il leur dit que, s’ils ont une foi convenable en Dieu, ils pourront faire des choses pareilles.

Mais la preuve que sa Parole ne se rapporte pas seulement à la foi des miracles se trouve dans ce qu’il ajoute : « Et quand vous ferez votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père aussi, qui est dans les cieux, vous pardonne vos fautes (Marc 11 v. 25 et 26) ». Est-ce que cela se rapporte aux miracles ? Quand vous priez, il vous faut pardonner. Cette condition nous est-elle imposée seulement pour le cas où nous voudrions faire

un miracle ? Il y a dans la Bible beaucoup d'autres promesses semblables à celle-ci, qu'on applique toutes avec la même méthode expéditive à la foi des miracles, comme si cette foi était en rien différente de la foi en Dieu.

Dans mon dernier discours j'insistai sur le sujet de la prière efficace ; et vous pouvez vous rappeler que je passai très rapidement sur le sujet de la prière faite avec foi, parce que je désirais le réserver pour un discours particulier. Je veux donc aujourd'hui :

I. Montrer que la foi est une condition indispensable de la prière efficace.

II. Montrer ce que nous avons à croire lorsque nous prions.

III. Indiquer quand nous sommes tenus d'avoir cette foi, ou de croire que nous recevons ce que nous demandons.

IV. Montrer que cette sorte de foi, dans la prière, obtient toujours la bénédiction recherchée.

V. J'expliquerai comment nous pouvons parvenir aux dispositions d'esprit qui nous rendent capables d'exercer cette foi.

VI. Je répondrai à quelques objections qu'on allègue souvent contre ces vues sur la prière.

I. La foi est une condition indispensable de la prière efficace.

Que la foi soit une condition indispensable de la prière efficace, c'est ce que personne ne mettra sérieusement en doute. Je sais qu'il y a désirs bien intentionnés qui sont, comme tels, acceptables devant Dieu, et qui n'impliquent pas l'idée de l'exercice de la foi, quant à la réception actuelle des grâces désirées. Mais de pareils désirs ne sont ni une prière, ni surtout la prière efficace, la prière de la foi.

Dieu peut juger convenable d'accorder l'objet des désirs dont il s'agit, par un acte de sa bonté et de son amour ; mais on ne peut dire que ce soit proprement en réponse à une prière (En un mot, nous croyons qu'il importe de distinguer entre la prière du simple désir, qu'on offre si

généralement, et la prière de la foi dont parle saint Jacques, et dont également il s'agit ici. Note du traducteur).

Je parle maintenant de cette espèce de foi qui assure la bénédiction. N'entendez pas mes paroles comme si je disais que sans cette espèce de foi nos prières n'ont rien qui soit agréable à Dieu, ou qu'elles n'obtiendront jamais la bénédiction demandée ; mais je parle de la foi qui est sûre de l'obtenir. Pour prouver que la foi est indispensable à la prière efficace, il suffit de répéter la déclaration de saint Jacques : « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous libéralement, et qui ne fait point de reproches, et elle lui sera donnée, mais qu'il demande avec foi, n'hésitant pas ; car celui qui hésite est semblable à une vague de la mer que le vent pousse çà et là. Que cet homme ne s'attende pas à recevoir quoi que ce soit du Seigneur (Jacques 1 v. 6 et 7) ».

II. Nous avons à rechercher ce que nous devons croire quand nous prions.

1° Nous devons croire à l'existence de Dieu.

« Celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu existe » ; et croire aussi « qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent (Hébreux 11 v. 6 et 7) ». Il y en a beaucoup qui croient à l'existence de Dieu, et qui ne croient pas à l'efficace de la prière : Leur foi en Dieu est trompeuse.

2° Nous devons croire que nous recevrons quelque chose, et quoi ?

Ce n'est pas une chose quelconque, ce n'est pas quelque chose en l'air et au hasard, mais cela même que nous demandons. Nous ne devons pas nous imaginer que Dieu soit un être à nous donner un serpent, quand nous demandons un poisson, ou une pierre, quand nous demandons du pain ; mais Il dit : « Quoi que ce soit que vous demandiez, croyez que vous le recevez, et vous l'aurez (Matthieu 21 v. 22) ».

Quant à la foi des miracles, il est clair qu'on doit croire qu'on recevra le miracle qu'on demande. Or que devons-nous croire quant à d'autres bénédictions ? C'est une chose qui n'a pas de sens, que d'imaginer que, quand un homme prie pour obtenir une certaine grâce, Dieu, en vertu de quelque souveraineté mystérieuse, ira lui donner autre chose, ou même quelque chose d'autre à quelqu'un d'autre. Quand un homme prie pour la conversion de ses enfants, doit-il croire qu'il obtiendra ou celle-là ou quelque autre conversion absolument incertaine ? De telles idées ne sont que des absurdités, et elles déshonorent Dieu au plus haut degré. Nous devons croire que nous recevons les choses mêmes que nous demandons.

III. Quand sommes-nous tenus de faire cette prière ?

Et quand sommes-nous tenus de croire que nous aurons les choses que nous demandons ? Je dis que c'est quand nous avons la preuve que Dieu nous les donnera. La foi doit toujours

s'appuyer sur une preuve. Un homme ne peut croire à une chose à moins de voir quelque chose sur quoi il appuie sa foi ; il n'est nullement obligé, il n'a pas même le droit de croire qu'une chose arrivera, sans avoir cette preuve ; croire sans cela, c'est le comble du fanatisme. Or voici les espèces de preuves que nous pouvons avoir de ce sujet.

1° Supposons que Dieu ait spécialement promis la chose : c'est une preuve qu'il l'accordera.

Par exemple, Dieu dit qu'il est plus disposé à donner son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent, que des parents ne le sont à donner du pain à leurs enfants. Dès ce moment, nous sommes obligés de croire que nous recevrons cet Esprit si nous le demandons. Vous n'aurez plus le droit d'y mettre un si, et de dire : *« Seigneur, donne-nous ton Saint-Esprit, si c'est ta volonté »*. C'est insulter Dieu.

Mettre un si, c'est-à-dire un doute, à côté des promesses de Dieu où il n'en a point mis, c'est accuser Dieu de manquer de sincérité, c'est lui dire : *« Ô Dieu ! Si tu as réellement eu l'intention de tenir ta promesse quand tu me l'as faite, accorde-moi la grâce que je te demande »*. J'ai entendu parler d'une nouvelle convertie qui servit à enseigner une vérité solennelle, sur le sujet de la prière, à un ministre. Elle était d'une famille très corrompue ; elle vint demeurer chez un ministre, où elle présenta bientôt toutes les assurances d'une véritable conversion.

Un jour elle vint (contre son habitude) dans le cabinet du ministre, tandis qu'il y était. Pensant, avec raison, qu'elle avait quelque chose à lui dire, il la fit asseoir et il s'informa de son état spirituel. Elle lui dit qu'elle ne savait que penser de la manière dont les anciens membres de l'Église demandaient le Saint-Esprit, vu qu'après avoir prié avec grand zèle, et s'être appuyés sur les promesses de Dieu, ils terminaient toujours en disant : *« Accorde-nous ces grâces, si c'est ta volonté ! »* Le ministre, quoique peu éclairé, n'eut pas de peine à réduire une servante au silence. Mais elle lui répliqua avec une vive douleur : *« Je ne sais pas raisonner avec vous, monsieur ; mais il me semble que la chose est mauvaise et qu'elle déshonore Dieu ».* Elle s'en alla en pleurant. Le ministre réfléchit davantage sur la chose, reconnut son tort, le dit à son troupeau ; et dès qu'on eut cessé de mettre des si à la demande d'une effusion du Saint-Esprit, l'esprit de prière descendit avec puissance sur l'Église, et il s'en suivit un admirable réveil.

2° Vous avez la preuve que vous serez exaucé, lorsque l'Écriture renferme quelque promesse générale que vous pouvez appliquer raisonnablement aux cas particuliers que vous avez en vue.

Par exemple, je suppose que vous viviez à une époque d'une grande perversité, et que vous vous sentiez poussé à demander l'intervention de Dieu ; quelle promesse avez-vous ? Vous avez ce passage : « Quand l'ennemi viendra comme un fleuve, l'Esprit de l'Éternel lèvera l'étendard contre lui (Ésaïe 59 v. 19) ». Voilà une promesse générale, exposant un principe du gouvernement de Dieu, et que vous pouvez appliquer au cas qui vous occupe, comme un garant de la grâce qui vous sera faite.

Et, si le cas se présente de rechercher le moment auquel Dieu vous accordera vos prières, vous avez cette promesse : « Tandis qu'ils parlent encore, je les exaucerai (Ésaïe 65 v. 24) ».

Il y a une masse étonnante de promesses et de principes généraux contenus dans la Bible, dont les chrétiens pourraient faire usage s'ils voulaient seulement prendre la peine d'y penser. Toutes les fois que vous vous trouvez dans des circonstances auxquelles s'appliquent ces promesses ou ces principes, vous devriez vous en prévaloir. Un père ou une mère trouvent cette promesse

: « La miséricorde du Seigneur est à toujours et à perpétuité sur ceux qui le craignent ; et sa justice sur les enfants des enfants de ceux qui gardent son alliance et qui se souviennent de ses commandements pour les faire (Psaumes 103 v. 17) ».

Voilà une promesse faite à ceux qui présentent un certain caractère. Si quelque parent peut se rendre le témoignage qu'il possède ce caractère en quelque degré, il est en plein droit de s'appliquer la déclaration à lui et à sa famille ; et, si vous trouvez que ce soit votre cas, vous devez user de cette promesse dans la prière, et la croire même pour ce qui regarde les enfants de vos enfants. Si j'en avais le temps ce soir, je pourrais parcourir la Bible d'un bout à l'autre, et vous montrer une variété étonnante de textes, contenant des promesses en nombre très suffisant pour établir qu'en quelque circonstance que puisse se trouver un enfant de Dieu, Dieu a placé dans sa Bible une promesse, ou générale ou particulière, qu'il peut s'appliquer, et qui convient précisément à son cas.

Quelques-unes des promesses de Dieu sont très larges et couvrent un vaste terrain. Que peut-il y avoir de plus large que celle de notre texte : « Tout ce que vous demanderez quand vous prierez ? » Quel est l'homme de prière qui n'ait pas été surpris à la longueur, à la largeur et à la plénitude des promesses de Dieu, quand l'Esprit les a appliquées à son cœur ? Quel est le chrétien qui ne se soit pas étonné de son propre aveuglement pour n'avoir pas vu et senti plus tôt l'étendue de la richesse de ces promesses, quand elles sont vues dans la lumière de l'Esprit de Dieu ?

Dans des moments pareils, il s'étonne de sa propre ignorance ; il trouve que l'Esprit applique les promesses de la Bible dans un sens où, auparavant, il n'avait jamais songé qu'elles pussent l'être. La manière dont les apôtres appliquaient les promesses, les prophéties et les déclarations de l'Ancien Testament, place dans une éclatante lumière cette riche signification de la Parole de Dieu ; et celui qui marche dans la lumière de la face de Dieu, et qui est rempli de l'Esprit de Dieu, comme il doit l'être, fera souvent de ces promesses, à ses circonstances et à celles des êtres pour lesquels il prie, une application qui n'est jamais montée au cœur de celui qui ne professe la foi qu'en apparence.

3° Lorsqu'il y a quelque déclaration prophétique indiquant : Que la chose qu'on demande à Dieu est conforme à sa volonté, lorsqu'une prophétie annonce avec certitude qu'un événement doit arriver, vous devez y croire et appuyer votre foi sur cette promesse dans ce cas particulier.

Si le temps n'en est pas marqué dans la Bible, et qu'il ne soit pas désigné d'ailleurs avec clarté, vous n'êtes point tenu de croire que la chose doit arriver immédiatement. Mais quand le temps est indiqué, ou qu'il peut se découvrir par une sage étude de la prophétie, c'est alors le moment de comprendre et de croire. Prenez, par exemple, le cas de Daniel, relativement au retour de la captivité. Que dit-il ? « Je compris par les livres le nombre des années dont la Parole de l'Éternel avait parlé au prophète Jérémie (savoir) : qu'il accomplirait soixante-dix ans dans les désolations de Jérusalem (Daniel 9 v. 2) ».

Ici Daniel s'était donc instruit par des livres ; il avait, étudié les Écritures, et compris par ce moyen-là que la captivité devait être de soixante-dix ans. Que fait-il alors ? Est-ce qu'il s'assied devant cette promesse et se met à dire : *« Dieu a promis positivement de mettre un terme à la captivité au bout de soixante-dix ans ; le temps est arrivé, il n'y a donc plus besoin de rien faire »*. Oh ! Non, il dit au contraire : « Et je dressai ma face vers l'Éternel Dieu pour chercher par

des prières et des supplications, avec le jeûne, le sac et la cendre », aurez-vous quelque autre chose équivalente ? Non : Vous aurez ce que vous demandez.

IV. Et voici les preuves de ce que j'avance.

1° Si la foi n'obtient pas la bénédiction que nous demandons, nous ne poumons jamais savoir si nos prières sont exaucées, et nous pourrions alors continuer de prier, et de prier longtemps après avoir reçu le prétendu équivalent dont on parle.

2° Si nous ne sommes pas tenus d'attendre les choses mêmes pour lesquelles nous prions, c'est donc que l'Esprit de Dieu nous tromperait.

Pourquoi nous exciterait-il à demander une certaine bénédiction, lorsqu'il se proposerait de nous en accorder une autre ?

3° Que signifie ce passage : « Si un homme demande du pain, lui donnera-t-on une pierre ? (Luc 11 v. 11) »

Notre Sauveur ne repousse-t-il pas par-là l'idée que Dieu pût répondre à nos prières en nous donnant autre chose que ce que nous demandons ? Quel courage aurons-nous de prier pour un objet particulier si nous devons croire que nous recevrons autre chose ? Supposez qu'un chrétien demandât un réveil pour cet endroit-ci, serait-il bien exaucé par un réveil qui se ferait en Chine ?

Où le serait-il encore si, quand il demande un réveil, Dieu envoyait le choléra ou un tremblement de terre ? Toute l'histoire de l'Église montre que, lorsque Dieu répond à des prières, il donne à ses enfants les choses mêmes qu'ils ont demandées. Sans doute, il y a des bénédictions que Dieu répand également sur les justes et sur les injustes, sans qu'ils les lui aient demandées : c'est ainsi qu'il envoie la pluie.

Mais, quand Il répond à des prières, c'est en faisant ce qu'on Lui a demandé. Seulement, Il fait souvent plus qu'on Lui a demandé, et Il dépasse nos vœux.

4° Peut-être élèverez-vous ici une difficulté en alléguant une certaine prière de Jésus.

Ne demanda-t-il pas dans le jardin des Oliviers que la coupe fût éloignée de lui, et sa prière, dit-on ne fut pas exaucée ? Je réponds qu'il n'y a ici aucune difficulté, parce que la prière fut exaucée. C'est à cela que l'apôtre fait allusion lorsqu'il dit que : « ...durant les jours de sa chair, ayant offert avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort, Il fut exaucé de ce qu'il craignait (Hébreux 5 v. 7) ».

Or, je le demande, en quelle occasion fut-Il sauvé de la mort, si ce n'est en celle-ci ? Était-ce de la mort de la croix qu'il demandait d'être délivré ? Nullement : Voici le fait. Nous L'entendons dire à ses disciples, peu avant d'être trahi : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort (Matthieu 26 v. 38) ». Les flots de l'angoisse vinrent rouler sur Lui quand s'approchait son supplice. Il entra dans le jardin pour y prier ; et après avoir recommandé à ses disciples de

veiller, Il se retira seul pour dire : « Ô mon Père ! S'il est possible, que cette coupe passe loin de moi, toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! (Matthieu 26 v. 39) ».

Il se releva de sa prière ; Il revint vers ses disciples, qu'il trouva dormant ; Il retourna à ses supplications ; et la troisième fois, un ange vint du ciel pour Le fortifier. Aussitôt son âme retrouva la paix, et la coupe avait passé. Jusqu'alors, Il avait été dans une telle agonie, que sa sueur devint comme des grumeaux de sang ; mais alors tout fut fait.

Quelques-uns ont supposé qu'il priait pour être délivré de la mort de la croix ; mais, comme Il était venu dans le monde pour mourir sur la croix, Il ne put jamais vouloir le contraire ; ce qu'il put craindre, c'était de mourir dans le jardin avant d'en venir à la croix. Le poids qui accablait son âme était si excessif, et produisait en Lui une telle agonie, qu'il se sentait sur le point de défaillir totalement ; c'est de cette coupe qu'il demanda d'être délivré ; et son âme fut calmée, et, Il n'eut plus de souffrances spirituelles, pour ainsi dire, jusqu'au moment où il expira.

Il obtint donc réellement ce qu'il avait demandé ; selon cette parole : « Je savais bien que tu m'exauces toujours (Jean 11 v. 42) ». On cite encore, comme objection, un autre cas ; c'est celui de l'apôtre saint Paul, qui avait prié d'être délivré de son écharde en la chair : « Trois fois j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a dit: Ma grâce te suffit (2 Corinthiens 12 v. 9) ». Plusieurs théologiens, tels que le docteur Clarke et autres, croient que Paul fut exaucé dans l'objet même dont il s'agit ; et que l'écharde, l'ange de Satan dont il parle, était un faux apôtre qui avait troublé et divisé l'église de Corinthe. On dit que Paul avait prié contre son influence ; et qu'en effet la grâce de Dieu se montra suffisante pour donner le triomphe à l'apôtre de la Vérité.

Mais supposons que Paul n'ait pas été exaucé dans sa prière, qui prouvera alors qu'il eût prié dans la foi ? Il n'y a pas de raison pour affirmer que Paul, plus que tout autre chrétien, priât toujours dans la foi ; et dans le cas actuel, la manière même dont Dieu lui répondit montrerait qu'il n'avait pas prié de cette manière. La réponse de Dieu revient à dire : *« Cette écharde est nécessaire pour ta sanctification et pour t'empêcher de t'élever plus qu'il n'est juste. Je te l'ai envoyée dans l'amour et dans la fidélité, et tu ne dois point prier pour qu'elle te soit ôtée ; cesse de t'en occuper ».*

J'ajouterai même sur ce sujet que, loin que nous ayons la preuve que Paul ait prié dans la foi, il y a plutôt de fortes présomptions pour le contraire. D'après tout ce que nous savons des faits relatifs à ce cas, il semble qu'il n'avait aucun motif qui l'autorisât à prier avec foi. Il n'y avait aucune promesse expresse ni aucune promesse générale qui s'appliquât au cas ; aucun indice d'une Providence particulière, aucune prophétie, aucun enseignement de l'Esprit qui pût indiquer que Dieu voulût éloigner cette écharde. Bien loin de là : Les présomptions étaient pour le contraire.

Dieu lui avait envoyé son épreuve dans un certain but. La prière de Paul semble avoir été purement personnelle et intéressée : son but n'était peut-être que d'éviter une incommodité ou une épreuve individuelle, qui n'entravait en rien son activité évangélique, ou plutôt qu'il lui était donnée afin d'augmenter son influence en le tenant dans l'humilité. Ce ne fut donc probablement qu'à raison du désagrément qu'il éprouvait qu'il se mit à prier, de son propre mouvement, et sans y être conduit par l'Esprit de Dieu. Or qui pourrait dire que sans cet Esprit Paul ait pu prier avec foi ? Et qui pourrait soutenir que l'Esprit de Dieu le porta à demander

d'être délivré d'une écharde que Dieu lui-même lui avait envoyée dans un but spécial qui ne pouvait être atteint que par-là ?

Comment donc pourrait-on user de ce fait pour affaiblir la règle générale renfermée dans notre texte, qu'un homme recevra tout ce qu'il demandera avec foi ?

Je fus un jour aussi profondément étonné qu'affligé d'entendre alléguer ce cas, de même que celui de la prière de Jésus à Gethsémané, comme une preuve que la prière faite avec foi pourrait souvent n'être pas exaucée dans certains cas particuliers. Et c'était dans un examen public d'un séminaire de théologie qu'on obscurcissait ainsi, sur ce point particulier, le conseil de Dieu par des paroles sans intelligence ! Enseigner de pareilles choses, soit qu'on le fasse dans un séminaire théologique ou non, c'est se jouer de la Parole de Dieu et briser le pouvoir du ministère chrétien.

En sommes-nous venus à ce que nos graves docteurs, dans nos séminaires, enseignent aux sentinelles de Sion que la prière faite avec foi pourra manquer son objet ? « Oh ! Ne le dites pas en Gath, n'en laissez point arriver la nouvelle à Askalon ! » Que deviendra l'Église quand les vues de ses ministres les plus influents se faussent à ce point ! Je ne voudrais pas manquer d'égards ni de ménagements convenables ; mais, comme ministre de Christ, je me sens obligé de protester contre une pareille falsification de la Parole de Dieu.

5° Il est évident que la prière de la foi obtiendra son objet, par cette dernière considération.

C'est que notre foi, dans le cas dont il s'agit, repose sur une preuve que c'est la volonté de Dieu de nous accorder la chose même que nous demandons : Je dis cette chose-là, et non aucune autre. Nous avons déjà dit qu'on obtient souvent plus qu'on n'a demandé. Salomon pria pour obtenir la sagesse ; et avec la sagesse Dieu lui accorda les richesses et l'honneur. Une femme priera pour la conversion de son mari ; et si elle prie réellement avec foi, Dieu peut lui accorder non-seulement cette grâce, mais encore la conversion de son enfant et de toute sa famille. Il semble même quelquefois que les bénédictions soient attachées les unes aux autres, de sorte que, lorsqu'un chrétien en obtient une, il les obtient toutes.

V. Comment nous pouvons obtenir les dispositions nécessaires pour pouvoir prier avec foi.

« Comment dois-je m'y prendre pour cela », dit-on souvent ? *« Dois-je, pour ainsi dire, prendre un élan, et me dire ; à présent je veux me mettre à prier avec foi pour obtenir telle grâce ? »* Non, ce n'est pas de cette manière qu'agit l'esprit humain. Vous pourriez tout aussi bien entreprendre d'évoquer un esprit de l'autre monde. Voici donc ma réponse :

1° Il vous faut d'abord obtenir la preuve que Dieu veut accorder la bénédiction.

Comment Daniel s'y prit-il pour faire la prière de la foi ? Il se mit à étudier les Écritures. Or vous ne devez pas laisser votre Bible dans une armoire, et attendre que Dieu vienne vous révéler directement sa volonté lui-même. Sondez les Écritures, et voyez si vous pouvez y trouver quelque promesse générale ou particulière, ou quelque prophétie sur laquelle vous puissiez vous

appuyer pour prier. Parcourez la Bible, et vous la trouverez pleine de choses de ce genre et de précieuses promesses sur lesquelles vous pourrez vous fonder. Jamais vous ne manquerez de sujets de prière si vous voulez faire comme Daniel. Il y a beaucoup de personnes qui sont embarrassées sur ce sujet, parce qu'elles ne font jamais un usage convenable de la Bible.

Il arriva une chose curieuse dans une ville de l'occident de cet État. Il s'y était manifesté un réveil. Un certain ministre vint pour visiter l'endroit, et entendit beaucoup parler de la prière de la foi. Il fut étonné de ce qu'il entendait, car il n'avait jamais envisagé ce sujet sous son point de vue convenable. Il prit des informations auprès du ministre qui travaillait en cet endroit. Ce ministre l'invita avec douceur à retourner chez lui y prendre son Testament, à en tirer les passages qui se rapportent à la prière, à aller visiter ceux de ses paroissiens qui avaient l'esprit de prière en plus riche mesure, et à leur demander comment ils entendaient ces passages.

Comme ces vues lui étaient toutes nouvelles, mais qu'il était désireux de s'éclairer, il fit ce qu'on lui recommandait ; il alla auprès des hommes et des femmes de son troupeau, qui savaient le mieux prier, il leur lut les passages indiqués sans notes ni commentaires, et leur demanda ce qu'ils en pensaient. Il trouva que leur simple bon sens les avait conduits à entendre ces passages et à les croire précisément dans leur vrai sens. Il en fut vivement affecté ; le seul fait d'avoir ainsi fait le tour des meilleurs de son troupeau, en leur présentant les promesses de la Parole, réveilla chez ces gens mêmes l'esprit de prière, et il s'en suivit un réveil.

Je pourrais nommer bien des individus qui se sont mis à étudier la Bible à cet égard, et qui, avant même d'avoir achevé la moitié de leur travail, ont été remplis de l'esprit de prière. Ils ont trouvé que les promesses de Dieu comportaient précisément ce qu'un homme du plus simple bon sens y trouverait. Je vous conseille de faire le même travail. Vous avez des Bibles, parcourez-les ; et chaque fois que vous trouverez une promesse dont vous pourrez faire usage, fixez-y votre esprit avant d'aller plus loin, et j'ose vous prédire que vous n'aurez pas achevé le livre, sans trouver que les promesses de Dieu signifient précisément ce qu'elles disent.

2° Nourrissez les bons désirs que vous pourriez avoir.

Souvent les chrétiens perdent leurs bons désirs, faute d'y faire assez attention. Alors leurs prières ne sont plus que des paroles sans aucun sérieux et sans sincérité. Le moindre désir de ce genre doit être entretenu avec soin. Si vous étiez en danger de geler, et que vous eussiez en votre pouvoir la moindre étincelle de feu, quels soins n'en prendriez-vous pas ? De même, si vous avez le moindre désir d'obtenir une bénédiction, tant faible soit-il, ne le négligez pas ; ne contristez pas l'Esprit ; ne vous laissez pas détourner ; ne perdez pas vos bons désirs par la légèreté ou par des jugements peu charitables, ou par l'amour du monde.

Veillez et priez, et soutenez vos prières ; sans cela vous n'aurez jamais la prière de la foi.

3° Une entière consécration à Dieu est une condition indispensable de la prière de la foi.

Il vous faut mener une vie sainte, et consacrer à Dieu en entier votre temps, vos talents, votre influence, tout ce que vous avez et tout ce que vous possédez. Lisez les vies d'hommes

distingués par leur piété, et vous serez frappés de voir que la plupart avaient accoutumé de mettre à part certaines époques pour renouveler leur alliance avec Dieu, et pour se dévouer à lui tout de nouveau. Et toutes les fois qu'ils ont fait cela, ils en ont éprouvé immédiatement des bénédictions marquantes (Voici quelques mots d'Edwards à ce sujet : *« L'un des grands moyens de réformation pour un peuple, moyen recommandé par de fréquents exemples tirés des Écritures, c'est un renouvellement solennel et public d'alliance avec Dieu. Il n'y a aucun doute que l'œuvre de Dieu n'avançât grandement dans ce pays, si les divers troupeaux du Seigneur pouvaient en venir généralement à user de ce moyen ».*

4° Il faut persévérer.

Il ne vous faut pas, après avoir prié une fois pour une chose, vous arrêter, et appeler cela la prière de la foi. Voyez Daniel, il pria pendant vingt-et-un jours, et il ne s'arrêta qu'après avoir obtenu sa demande ; « il disposa son cœur et sa face vers le Seigneur, pour le chercher par des supplications, avec jeûne, et couvert du sac et de la cendre » ; puis il eut la réponse au bout de trois semaines. Pourquoi ne vint-elle pas plus tôt ? Dieu avait établi un archange pour porter le message ; mais le diable l'en empêcha pendant tout ce temps (Daniel 10 v. 12 et 13). Voyez ce que dit Christ dans la parabole du juge inique et dans celle des pains. Qu'est-ce qu'il nous enseigne par-là ? C'est que Dieu répond sûrement à nos prières quand elles sont importunes : « Dieu ne vengera-t-il pas ses élus qui crient à Lui jour et nuit ? (Luc 18 v. 7) ».

5° Si vous voulez prier avec foi, assurez-vous de marcher chaque jour avec Dieu.

Si vous le faites, Il vous dira pourquoi vous devez prier. Soyez rempli de son Esprit, et Il vous donnera assez de sujets de prières ; puis Il vous en donnera l'esprit, autant que vous aurez de forces corporelles pour en porter. Un brave homme me disait un jour : *« Oh ! Je meurs faute de forces pour prier ! Mon corps en est brisé ! Le monde entier me pèse dessus ! Comment pourrais-je ne pas prier ? »* J'ai vu cet homme se mettre au lit, complètement malade, abîmé sous le poids dont il parlait. Je sais qu'il priait, comme s'il eût voulu faire violence au ciel, et qu'on voyait ensuite la bénédiction arriver en réponse à sa prière aussi évidemment que si la chose eût été révélée d'avance, et de manière que personne ne doutait qu'il n'y eût eu là une réponse aussi claire que si Dieu avait parlé du ciel.

Vous dirai-je comment il mourut ? Il pria toujours plus ; il avait coutume de prendre devant lui la carte du monde, et de prier successivement pour tous les pays qu'il avait sous les yeux. Il finit par mourir dans sa chambre en priant. Homme heureux ! Il était un sujet de raillerie pour les impies, et aussi pour les hommes prétendus religieux qui n'avaient aucune vie réelle en leur âme. Mais c'était un favori du ciel, et un prince pour la puissance de la prière.

VI. Quelques objections qu'on élève contre cette doctrine.

1° Elle mène, dit-on, au fanatisme, et elle revient à établir de nouvelles révélations.

Nullement, car nous avons dit que la foi doit s'appuyer sur des preuves ; or, s'il plaît à Dieu de nous donner des preuves autres que celles des sens, que devient l'objection ? Sans doute il y a un sens dans lequel on peut dire qu'il y a vraiment de nouvelles révélations. C'est lorsque

l'Esprit nous fait connaître une chose. Mais c'est une révélation que Dieu a promis de donner, c'est précisément celle à laquelle nous devons nous attendre si la Bible est vraie, savoir que, lorsque nous ne savons ce que nous devons demander selon la volonté de Dieu, son Esprit subvient à nos infirmités et nous montre ce pour quoi nous devons prier. Nierons-nous l'enseignement de l'Esprit ?

2° On demande souvent : *« Est-ce notre devoir, par exemple, de faire la prière de la foi pour le salut de tous les hommes ? »* Et quelques-uns disent : *« Si nous faisions cette prière, tous ne « seraient-ils pas sauvés ? »* Sans doute, ils le seraient tous, si tous ils se repentaient ; mais ils ne le veulent pas (et nous ne devons pas prendre sur nous ce triste résultat).

3° On demande quelquefois : *« Pour qui devons-nous faire ces prières ? Nous avons besoin de savoir en quels cas, pour quelles personnes, quels endroits, quels temps, etc., nous devons faire la prière de la foi ».* Nous l'avons déjà dit : C'est quand nous avons quelque preuve, quelque promesse, prophétie ou direction de l'Esprit de Dieu, qui nous indique que Dieu veut faire les choses pour lesquelles nous le prierons.

4° *« Comment se fait-il que tant de prières de parents pieux ne soient pas exaucées ?*

Ne dit-on pas qu'il existe une promesse que des parents pieux peuvent appliquer à leurs enfants ? Pourquoi donc tant de parents, chrétiens et gens de prières, ont-ils des enfants impénitents qui meurent dans leurs péchés ? » Supposons qu'il en soit ainsi, qu'est-ce que cela prouve ? Que Dieu est véritable et tout homme menteur ! Lequel devons-nous croire, ou que la promesse de Dieu a fait défaut, ou que ces parents n'ont pas fait leur devoir ? Peut-être n'ont-ils pas cru à la promesse, ou à quelque chose qui ressemble à la prière de la foi. Partout où vous trouverez un homme qui professe croire à l'Évangile, et qui en même temps ne croit pas à cette prière, vous trouverez en même temps que ses enfants et ses domestiques vivent encore dans leurs péchés. Et ce n'est pas étonnant ! à moins qu'ils ne se convertissent au moyen des prières de quelqu'un d'autre !

5° « Est-ce que plusieurs ne se tromperont pas à ce sujet ? Est-ce qu'ils n'imagineront pas qu'ils prient par la foi quand ils font tout autre chose ? » C'est la même objection que font les sociniens contre la doctrine de la régénération. « Bien des gens, disent-ils, s'imaginent être régénérés quand ils ne le sont pas. » Mais c'est là une objection qu'on peut opposer à toute religion spirituelle quelconque. Il y aura toujours des gens qui s'imagineront avoir ce qu'ils n'ont pas, et qui seront de véritables fanatiques. Mais il y en a aussi qui savent ce qu'est la prière de la foi, et ce que sont les expériences spirituelles, quoique certains hommes religieux, au cœur droit, se heurtent à ces doctrines. Hélas ! Que de ministres qui s'exposent eux-mêmes aux reproches que Jésus fit à Nicodème : « Tu es maître en Israël et tu ne connais pas ces choses ! (Jean 3 v. 10) ».

Remarques additionnelles.

1° Des personnes qui ne savent pas par expérience ce qu'il en est de la prière dont nous parlons ont de fortes raisons de mettre en doute leur piété. Ce que nous disons ici n'est aucunement contraire à la charité. Que ces personnes s'examinent elles-mêmes. Il est bien à craindre qu'elles

ne comprennent la prière comme Nicodème entendait la nouvelle naissance. Ceux qui n'ont pas marché avec Dieu ne peuvent pas mieux comprendre la chose par une description, qu'un aveugle ne peut comprendre par des paroles ce que sont les couleurs.

2° Il y a de bonnes raisons de croire qu'il y a des millions de créatures humaines en enfer, parce que les hommes qui prétendaient être religieux n'ont pas fait la prière de la foi. Ils avaient des promesses sous les yeux, et ils n'avaient pas assez de foi pour en faire usage. C'est ainsi que des parents laissent descendre dans la mort leurs enfants, même leurs enfants baptisés, faute d'avoir cru aux promesses de Dieu. Aucun doute que plus d'un mari aussi aura péri pour jamais, tandis que sa femme aurait pu lutter avec Dieu par la prière et sauver le malheureux. Les signes du temps, les indications de la Providence étaient favorables peut-être ; l'Esprit de Dieu excitait des désirs pour leur salut ; la femme avait assez de raisons pour croire que Dieu était prêt à bénir ; il n'y fallait que la prière de la foi ; mais Dieu n'accorda pas sa grâce, parce qu'on ne prit pas garde aux indices de sa volonté.

3° Bien des gens qui font profession de piété vivent si loin de Dieu, que, lorsqu'on leur parle de la prière de la foi, ils n'y comprennent absolument rien ; et le plus grand scandale qu'on puisse leur causer, c'est de prêcher sur ce sujet,

4° Je désire faire aux hommes professant la piété, qui pourraient se trouver ici, un petit nombre de questions. Savez-vous ce que c'est que de prier par la foi ? Avez-vous jamais prié de cette manière ? Avez-vous jamais prié jusqu'à ce que votre esprit fût assuré de recevoir la bénédiction ? Jusqu'à ce que vous sentissiez ce repos en Dieu, et une confiance en lui aussi forte que si vous voyiez Dieu descendre du ciel pour vous accorder la grâce demandée ? S'il n'en est rien, vous avez grand besoin d'examiner sérieusement les fondements de votre foi. Comment pouvez-vous vivre sans jamais prier par la foi ? Comment pouvez-vous vivre, avec vos enfants sous les yeux, tandis que vous n'avez aucune certitude quelconque qu'ils seront convertis !

Il me semble qu'il y aurait là de quoi devenir fou ! J'ai connu un père dans l'Ouest, c'était un brave homme, mais il avait des vues erronées quant à la prière de la foi ; et tous ses nombreux enfants avaient grandi sans qu'un seul d'entre eux fût converti. A la fin, l'un de ses fils tomba malade et se vit en danger de mort. Le père priait ; mais son fils empirait toujours, et semblait descendre dans le tombeau sans espoir. Le père priait toujours ; et son angoisse devenait inexprimable. Enfin, quand il sembla qu'il n'y avait plus d'espoir du tout, il répandit son âme devant Dieu, comme s'il n'eût pas voulu recevoir un refus ; et il reçut l'assurance que non seulement son fils vivrait, mais qu'il serait converti, et non seulement lui, mais sa famille tout entière. Il rentra chez lui et dit aux siens que son fils ne mourrait pas. Tout le monde en fut étonné. *« Je vous dis, »* répéta-t-il, *« qu'il ne mourra pas, et que même aucun de mes enfants ne mourra jamais dans ses péchés ».* Il y a des années que tous ses enfants sont convertis en effet.

Que pensez-vous de cela ? Était-ce du fanatisme ? Si vous avez cette pensée, c'est parce que vous n'entendez rien à notre sujet. Priez-vous ainsi ? et vivez-vous de manière à pouvoir prier ainsi ? Je sais que les enfants de ceux qui professent la piété sans la posséder réellement, peuvent être convertis en réponse aux prières d'autres personnes ; mais devez-vous vivre ainsi ? Osez-vous vous en reposer sur la prière d'autrui, quand Dieu vous appelle à soutenir ce rapport important avec vos enfants ?

Enfin, voyez l'espèce de conjuration qui se forme dans le monde contre la Bible. Les méchants en retranchent les menaces ; et beaucoup d'hommes qui se donnent pour pieux en ôtent les promesses.

Qu'est-ce qu'il reste donc pour résultat, si ce n'est une Bible en blanc ? Il vous le dit avec amour : A quoi vous servent vos Bibles, si vous ne vous emparez pas de leurs précieuses promesses, et si vous ne les posez pas comme le fondement de votre foi quand vous demandez les bénédictions de Dieu ? Il vaudrait mieux envoyer ces Bibles aux païens où elles produiraient quelque bon effet, si nous ne voulons pas les croire et nous en servir. Je n'ai pas de preuves qu'il y ait dans cette église ou dans cette ville une grande mesure de prières faites dans la foi. Qu'en résultera-t-il ? Que deviendront vos enfants ? Vos voisins ? Les méchants ?

L'esprit de prière.6

L'Esprit-Saint intercède pour les saints. Il aide les chrétiens à prier selon la volonté de Dieu et à demander les choses pour lesquelles Dieu veut qu'on le prie.

« De même aussi l'Esprit nous assiste dans nos faiblesses. Car nous ne savons pas comme il faut ce que nous devons demander ; mais l'Esprit lui-même prie pour nous par des soupirs qui ne se peuvent exprimer. Mais Celui qui sonde les cœurs connaît quelle est l'affection de l'Esprit ; car il prie pour les saints, selon Dieu (Romains 8 v. 25 et 26) ».

Mon avant-dernier discours avait pour sujet la prière efficace ; et je fis observer alors que l'un des attributs les plus importants de la prière efficace est la foi. Ce sujet est si vaste que je le réservai pour un discours particulier, et qu'en conséquence je traitai, vendredi dernier, le sujet de la foi dans la prière, ou, comme on dit, la prière de la foi. Je m'étais proposé d'achever ce sujet en un seul discours ; mais, comme je fus obligé de me resserrer excessivement sur certains points, il m'a semblé, de même qu'à quelques autres personnes, que ce sujet fait naître certaines questions auxquelles il faut répondre plus abondamment, vu surtout qu'il règne sur ce même sujet tant d'obscurité. Un des grands objets de la prédication est d'exposer la vérité de manière à résoudre les questions qui s'élèvent naturellement dans l'esprit de ceux qui lisent la Bible avec attention, et qui désirent en connaître le vrai sens, afin de la mettre en pratique. Je me propose donc, en expliquant mon texte, de montrer aujourd'hui :

I. Quel est l'esprit dont il est parlé dans ces mots : « L'Esprit nous assiste dans nos faiblesses ».

II. Ce que cet Esprit fait pour nous.

III. Pourquoi il le fait.

IV. Comment il le fait.

V. Le degré de son influence sur l'esprit de ceux qui sont soumis à son action.

VI. Comment on peut distinguer ses influences de celles des mauvais esprits ou des suggestions du nôtre.

VII. Comment nous pouvons obtenir cette action du Saint-Esprit.

VIII. Qui sont ceux qui ont droit à s'attendre à ses influences, c'est-à-dire ceux pour qui l'Esprit fait les choses indiquées dans notre texte.

I. Quel est l'Esprit dont il est parlé dans notre texte.

Quelques-uns ont supposé qu'il s'agit là de notre propre esprit, de notre intelligence ; mais un léger degré d'attention à notre texte montrera clairement que ce n'est pas là son sens. Sans cela, nous aurions cette phrase : que notre esprit nous assiste dans les faiblesses de notre esprit, et que notre esprit fait intercession pour notre esprit. Vous voyez que la chose n'a pas de sens. Il résulte évidemment, de la manière dont notre texte est amené, qu'il s'agit ici du Saint-Esprit : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu... car vous avez reçu l'Esprit d'adoption, etc. ». Or, notre texte parle clairement du même Esprit.

II. Ce que fait cet Esprit.

Il intercède pour les saints. Il aide les chrétiens à prier selon la volonté de Dieu et à demander les choses pour lesquelles Dieu veut qu'on le prie.

III. Pourquoi le Saint-Esprit agit-il ainsi ?

À cause de notre ignorance ; parce que nous ne savons pas comment ni pour quels objets nous devons prier. Parce que nous ignorons tellement la volonté de Dieu, soit qu'il la révèle dans la Bible, soit qu'il ne le fasse pas, que nous avons souvent besoin d'apprendre par Lui-même à la connaître. Le genre humain est dans une profonde ignorance sur les promesses et les prophéties de la Bible ; il est aveugle quant aux directions de la Providence ; et l'ignorance est encore plus profonde dans les points sur lesquels Dieu ne s'explique que par les directions de son Esprit.

Vous vous rappelez que j'ai indiqué ces quatre moyens ou ces quatre sources pour y puiser la prière de la foi. Quand tous nous manquent, l'Esprit vient pour nous diriger.

IV. Comment fait-il intercession pour les saints ? De quelle manière est-ce qu'il opère pour nous soulager dans nos faiblesses ?

1° Ce n'est pas en rendant inutile l'usage de nos facultés.

Ce n'est pas en priant pour nous, tandis que nous ne faisons rien. Il prie pour nous en excitant notre action à nous-mêmes, non en nous suggérant immédiatement des paroles, ou en dirigeant notre langage, mais en éclairant nos esprits, et en faisant que la vérité s'en empare ; Il nous conduit à considérer l'état de l'Église et la condition des pécheurs autour de nous. Nous ne pouvons dire la manière dont Il présente la vérité à nos esprits et l'y tient jusqu'à ce qu'elle produise ses effets ; mais ce que nous savons, c'est qu'il nous conduit à une profonde considération des choses religieuses, et que le résultat naturel et logique de cette considération est une impression profonde.

Lorsque l'Esprit présente la vérité à un homme, il n'y a qu'un moyen par lequel cet homme puisse échapper aux impressions dont je parle : C'est en détournant ses pensées de dessus cette vérité pour les tourner sur d'autres objets. Les pécheurs ne peuvent échapper à de profondes émotions quand l'Esprit de Dieu leur présente la vérité. Ils se sentent mal à l'aise aussi longtemps qu'ils restent impénitents. Quand l'Esprit saint amène un sujet en contact avec un cœur chrétien, il est aussi impossible de ne pas en éprouver une impression, qu'il le serait de ne pas sentir de la chaleur en mettant sa main au feu. Quand l'Esprit de Dieu conduit un homme à réfléchir sur des objets qui sont faits pour exciter des sentiments pleins de puissance, si cet homme ne sent rien, c'est une preuve qu'il n'a aucun amour pour les âmes et qu'il ne sait ce qu'est l'Esprit de Christ ni l'expérience chrétienne.

2° L'Esprit apprend aux chrétiens à sentir le prix des âmes, et la culpabilité et le danger des pécheurs inconvertis.

C'est une chose qui confond que de voir l'insensibilité et la stupidité de bien des chrétiens à ce sujet. Oui ! Il y a des parents même chrétiens, qui laissent descendre leurs enfants droit en enfer, sous leurs yeux et qui semblent à peine éprouver quelque chose à leur égard ou faire le moindre effort pour les sauver ! Et pourquoi ? Parce qu'ils sont aveugles sur ce qu'est l'enfer, incrédules devant la Bible, et ignorants quant aux promesses précieuses que Dieu a faites aux parents fidèles ; ils repoussent l'Esprit de Dieu à force de l'affliger ; et il est inutile de leur dire de prier pour leurs enfants, puisque l'Esprit de Dieu les a abandonnés.

3° L'Esprit enseigne aux chrétiens à comprendre et à appliquer les promesses de l'Écriture.

C'est étonnant que jamais les chrétiens n'aient su appliquer pleinement les promesses de l'Écriture aux événements ordinaires de la vie. Ce n'est pas que ces promesses soient obscures, elles sont assez claires ; mais on a toujours une disposition excessive à méconnaître la lumière

que les Écritures répandent sur les événements de cette vie. Combien les apôtres n'étaient-ils pas surpris de l'application que Christ se faisait à lui-même de tant de prophéties ! On dirait qu'on les entend continuellement s'écrier : « C'est singulier ! Est-ce bien possible ? Jamais nous ne l'avions compris ! »

Quel est l'homme qui, considérant la manière dont ces apôtres, dirigés plus tard par le Saint-Esprit, appliquaient aux temps évangéliques les passages de l'Ancien Testament, n'ait été surpris de la richesse de signification que présentent les Écritures ? Il en a été de même de plus d'un chrétien qui, plein de l'esprit de prière, a vu des passages de l'Écriture recevoir une application dont il ne s'était auparavant jamais douté.

J'ai connu un individu qui était dans une grande obscurité spirituelle. Il s'était retiré pour prier, résolu de ne pas lâcher prise jusqu'à ce qu'il eût trouvé le Seigneur ; il se mit à genoux et s'efforça de prier. Mais tout était ténèbres, et les mots n'arrivaient pas. Il se releva pour un moment ; mais il ne pouvait renoncer à son entreprise, car il s'était promis à lui-même de ne pas laisser coucher le soleil avant de s'être donné à Dieu en entier.

Il se remet donc à genoux ; mais tout était encore ténébreux, et son cœur était aussi dur qu'auparavant. Il était près de désespérer, et il s'écriait comme en agonie : *« J'ai repoussé l'Esprit de Dieu en le consistant, et il n'y a plus pour moi de promesses ! L'accès auprès de Dieu m'est fermé ! »* Mais comme il avait résolu de ne pas lâcher prise, il se remit à genoux. Il n'avait prononcé que peu de paroles lorsque ce passage se présenta à son esprit aussi nouveau et aussi frais que s'il venait de le lire : « Vous me chercherez et vous me trouverez quand vous m'aurez recherché de tout votre cœur (Jérémie 29 v. 13) ».

Il comprit que cette promesse, quoique renfermée dans l'Ancien Testament et adressée aux Juifs, était aussi bien applicable à lui-même qu'à eux et son cœur en fut brisé en un moment comme par le marteau de l'Éternel ; il pria et se releva heureux en Dieu. (Conversion de Finney). C'est ainsi qu'il arrive souvent aussi à des gens qui n'avaient guère que la profession de la religion et qui prient pour leurs enfants. Ils prient d'abord dans l'obscurité et dans le doute, et il leur semble qu'il n'y a aucun fondement pour leur foi à cet égard, aucune promesse spéciale pour les enfants des fidèles.

Mais, tandis qu'ils plaident avec Dieu, Dieu leur a montré le sens étendu de quelque promesse qu'ils oubliaient, et leur âme s'appuie sur elle comme sur le bras du Tout-Puissant. J'ai entendu raconter qu'une veuve était vivement en peine au sujet de ses enfants, jusqu'à ce que ce passage se présentât puissamment à son esprit : « Laisse tes orphelins et je leur donnerai de quoi vivre (Jérémie 49 v. 11) ». Elle vit que cette déclaration était susceptible d'un sens étendu, et elle fut rendue capable de saisir ce sens, et, pour ainsi dire, de mettre la main dessus. Dès lors sa prière acquit de l'efficace et ses enfants furent convertis.

Le Saint-Esprit a été envoyé dans le monde par le Sauveur pour diriger son peuple, pour l'instruire et pour lui remettre en mémoire les enseignements divins, aussi bien que pour convaincre le monde de péché.

4° L'Esprit enseigne aux chrétiens à désirer et à demander les choses que la Parole écrite ne spécifie aucunement.

Prenez le cas d'un individu. Que Dieu soit disposé à sauver, voilà une vérité générale. Il est vrai de même qu'il est disposé à répondre aux prières. Mais comment connaîtrai-je la volonté de Dieu, quant à cet individu, pour savoir si je puis prier avec foi et selon la volonté de Dieu, pour la conversion et le salut de cet individu ou non ? C'est ici qu'intervient l'action de l'Esprit. Quand nous ne savons pour quel objet prier, l'Esprit nous apprend à insister sur tel ou tel objet, à en considérer les circonstances et la valeur, à prier et à éprouver comme des douleurs d'enfantement en faveur de telle ou telle personne, jusqu'à ce qu'elle soit convertie.

Je sais que cette sorte d'expérience est moins commune dans les villes que dans certaines parties de la campagne, à cause du nombre infini d'objets qui, dans les villes, détournent l'attention et contristent l'Esprit. J'ai eu beaucoup d'occasions de voir ce qu'il en était en certains lieux. J'ai connu un individu qui avait coutume de tenir une liste des personnes pour lesquelles il s'intéressait spécialement : et je sais une multitude de ces personnes qui furent immédiatement converties. Je l'ai vu prier dans une espèce d'agonie pour certaines personnes portées sur sa liste et je sais qu'il demandait même quelquefois à d'autres personnes de l'aider à prier pour tels ou tels. Son esprit s'attachait, se cramponnait quelquefois à tel individu d'un caractère endurci et désespéré qui ne pouvait sûrement être atteint par les voies ordinaires.

Dans une ville du nord de notre État, où était un réveil, il se trouvait aussi un adversaire violent et haineux de l'Évangile. Il tenait un cabaret et il prenait plaisir à jurer d'une manière effroyable toutes les fois qu'il pouvait être entendu par quelques chrétiens, afin de leur faire de la peine. Il était tellement pervers qu'un de ses voisins songeait à vendre son établissement et à quitter la ville pour fuir un jureur de cette force. Le chrétien dont je vous parle, passant par cette ville, apprit ces choses et fut profondément affligé au sujet de l'impie. Il le prit sur sa liste d'intercession ; le cas pesait sur son cœur, même pendant le sommeil, et il pensa à lui et il pria pour lui pendant quelque temps. La première chose que nous apprîmes du malheureux jureur, c'est qu'il vint peu après à une assemblée, qu'il se présenta pour confesser ses péchés : son comptoir devint aussitôt le lieu où se tinrent les prières.

Voilà comment l'Esprit de Dieu conduit des chrétiens à prier pour des choses ou pour des personnes auxquelles sans cet Esprit ils n'auraient pas songé, et comment on prie pour certains objets « selon la volonté de Dieu ». Quelques-uns diront peut-être qu'on peut accorder à une telle intervention de l'Esprit le nom de révélation. Je sais qu'on a fait beaucoup de mal en usant pour ce cas-là de cette expression ; mais le terme n'importe pas. Bien des gens seront effrayés de le voir employé dans ce cas, et ne voudront pas même s'arrêter à rechercher ce qu'il signifie, et si l'Écriture le justifie ou non. Le fait est que l'Esprit porte un homme à prier ; et quand Dieu nous porte à prier pour un de nos semblables, nous devons conclure avec la Bible que le dessein de Dieu est de sauver cet homme. Si donc nous trouvons, en examinant l'état de notre âme selon les Écritures, que nous sommes conduits par l'Esprit à prier pour un individu, nous avons une bonne présomption pour croire que Dieu veut le bénir.

5° L'Esprit guide encore les chrétiens, en leur donnant un discernement spirituel à l'égard des mouvements et des actes de la Providence.

Des chrétiens dévots, gens de prière, voient souvent les choses avec une telle clarté, et si loin devant eux, que c'est pour d'autres personnes un sujet d'étonnement ; ces chrétiens semblent quelquefois presque prophétiser. Sans doute on peut être trompé, et on l'est quelquefois en s'appuyant sur sa propre intelligence, tandis qu'on croit être conduit par l'Esprit ; mais il n'y a aucun doute qu'un chrétien ne puisse en venir à voir et à discerner clairement les signes du

temps, de manière à comprendre, par les voies de la Providence, ce à quoi il doit s'attendre, et ce qui peut, en conséquence, devenir pour lui l'objet d'une prière faite avec foi ; et c'est ainsi, qu'il pourra souvent s'attendre à un réveil, et le demander avec foi, lorsque personne d'autre n'en voit les moindres symptômes.

Il y avait, dans l'État de New-Jersey, une femme qui avait eu un réveil dans son endroit, et qui était assurée qu'il allait y en avoir un autre, Elle répétait qu'on avait eu les pluies de la première saison et qu'on allait avoir celles de l'arrière-saison. Elle demandait qu'on tînt ce que nous appelons des conférences, Mais le pasteur et les anciens, ne voyant rien qui les encourageât à cet égard, ne voulaient rien faire. Elle, au contraire, voyait qu'ils étaient aveugles, et elle alla en avant. Elle demanda à un charpentier de lui faire des bancs, parce qu'elle voulait avoir des assemblées dans sa maison, qu'il y aurait certainement un réveil.

A peine avait-elle ouvert les portes de ses assemblées que l'Esprit de Dieu descendit avec grande puissance ; et les membres endormis du troupeau se virent entourés tout à coup de pécheurs ébranlés ; de sorte qu'ils ne pouvaient que s'écrier : « Certainement l'Éternel était en ce lieu, et nous ne le savions pas (Genèse 28 v. 16) ». La raison pour laquelle des personnes de ce genre discernent les indices de la volonté de Dieu n'est point une sagesse supérieure qu'elles possèdent, mais l'action de l'Esprit de Dieu qui leur apprend à voir les signes du temps. Ce n'est pas une révélation : elles apprennent à voir converger en un seul point différentes directions de la Providence, ce qui leur suffit pour conclure, avec raison, à un résultat assuré.

V. En quel degré devons-nous nous attendre à voir l'Esprit de Dieu agir sur l'esprit des croyants ?

Notre texte répond que « l'Esprit intercède par des soupirs qui ne peuvent s'exprimer ». J'entends par là que l'Esprit excite des désirs trop grands pour qu'ils puissent s'exprimer autrement que par des soupirs : c'est quelque chose que le langage ne peut rendre, l'âme est trop pleine pour pouvoir mettre en paroles ce qu'elle éprouve. Le chrétien, dans ce cas, ne peut que soupirer ; et Dieu entend ce langage du cœur.

VI. Comment pouvons-nous connaître si c'est l'Esprit de Dieu qui agit sur notre esprit ou non ?

1° D'abord ce n'est pas en nous apercevant qu'il y a quelque influence ou quelque action extérieure qui s'applique à notre intelligence.

Il ne faut pas nous attendre à sentir nos esprits en un contact pour ainsi dire physique avec Dieu ; si pareille chose peut avoir lieu, nous ne savons absolument pas de quelle manière elle pourrait nous devenir sensible. Nous savons que nous exerçons notre esprit librement et que nos pensées s'appliquent à quelque chose qui excite nos sentiments ; mais nous ne devons pas nous attendre à ce qu'il se fasse un miracle comme si nous étions menés par la main, ou comme si nous

entendions dire quelque chose à l'oreille, ou comme s'il devait y avoir une manifestation surnaturelle de la volonté de Dieu.

Souvent on éloigne l'Esprit en le contristant, parce qu'on ne reçoit et ne cultive pas ses influences avec soin. Les hommes inconvertis tombent souvent dans cette faute sans s'en douter ; ils supposent que, s'ils étaient sous quelque conviction, de l'Esprit, ils éprouveraient telle ou telle sensation mystérieuse, ils recevraient un choc sur lequel ils ne pourraient se méprendre ; et même un grand nombre de chrétiens ignorent tellement ce que sont les influences de l'Esprit, et ont si peu réfléchi sur ce que c'est que d'avoir son assistance dans la prière, que, lorsqu'ils en ont quelque chose, ils ne le savent pas, ils n'en prennent pas soin, et ils ne cèdent pas à ces mouvements pour les entretenir. La vérité est que, dans ce cas, nous ne nous apercevons de rien que de l'effet produit sur notre esprit : il n'y a rien autre que l'on puisse sentir. Nous apercevons seulement que nos pensées s'appliquent avec intensité à un certain objet.

Les chrétiens s'inquiètent et s'égarent souvent sur ce point, dans la crainte mal fondée qu'ils n'ont pas l'Esprit de Dieu. Ils éprouvent des sentiments intenses, et ils ne savent reconnaître d'où ces sentiments leur viennent. Souvent ils s'occuperont des pécheurs impénitents pendant tout le jour, et ils seront en détresse à leur sujet ; or, le fait seul que vous pensez ainsi à ces êtres est une preuve que l'Esprit de Dieu vous conduit. Ne savez-vous pas réfléchir que la plupart du temps ces pensées ne vous affectent pas de la même manière, et que vous n'êtes pas toujours également inquiets sur l'état des pécheurs ?

Leur salut a toujours la même importance ; et, cependant, il y a des temps où, ayant tout le loisir de réfléchir sur ce sujet, vous vous sentez profondément indifférents. Lors donc qu'à d'autres époques vous vous occupez du sort éternel de vos semblables au milieu même de vos occupations les plus pressantes, quand vous priez avec ardeur pour eux au sein de travaux qui, en d'autres temps, auraient absorbé toute votre attention, d'où vient que toutes vos pensées reviennent ainsi à demander grâce pour les ennemis de Dieu ? C'est que leur cas se présente à vous sous un point de vue qui vous frappe. Et d'où vient ce changement dans vos dispositions, si ce n'est de l'Esprit de Dieu ? Ce ne sont pas les démons qui nous les inspireraient. Si donc vos dispositions portent le caractère de la bienveillance chrétienne, vous devez les considérer comme le produit du Saint-Esprit, qui vous pousse à prier pour des objets qui sont « conformes à la volonté de Dieu ».

2° Éprouvez les esprits par la Bible.

Quelquefois les gens sont trompés par de singulières imaginations et par de misérables idées. Si vous les comparez fidèlement à la Bible, vous ne serez jamais séduits ; vous pourrez toujours connaître si vos sentiments sont produits par l'Esprit, en comparant vos désirs avec l'esprit et le caractère de la religion tel qu'il est décrit dans la Bible. La Bible vous dit : « Bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits, s'ils sont de Dieu (1 Jean 4 v. 1) ».

VII. Comment pouvons-nous obtenir cette influence de l'Esprit de Dieu ?

1° Il faut la chercher par des prières pleines de ferveur et de foi.

Jésus dit : « Si vous donc qui êtes méchants savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent (Luc 11 v. 13) ». Si quelqu'un de vous disait qu'il a prié pour l'obtenir et qu'il ne vient pas, je lui dirais que c'est parce qu'il ne prie pas comme il faut.

« Vous demandez et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, afin de l'employer dans vos convoitises (Jacques 4 v. 3) ». Souvent des motifs impurs se mêlent même à notre insu à nos prières. Un homme qui professait hautement la piété, et qui était l'un des principaux membres de son église, demandait un jour à un ministre ce qu'il pensait de son cas : *« J'ai prié », lui dit-il, pendant des semaines pour l'Esprit et je n'ai rien obtenu ».* Le ministre lui demanda quel était le motif qui le portait à la prière. *« C'est pour être heureux. Je sais que ceux qui ont reçu l'Esprit sont heureux. Oh ! Dit le ministre, le diable pourrait prier ainsi. C'est par égoïsme* ». L'homme se détourna en colère, pour le moment. Il vit qu'il n'avait encore jamais su ce que c'était que de prier. Il fut convaincu qu'il avait été jusque-là un hypocrite, et que ses prières étaient toutes égoïstes.

David demandait à Dieu que son esprit d'affranchissement le soutînt : « Afin qu'il pût enseigner les transgresseurs et convertir les pécheurs à Dieu (Psaume 51 v. 13) ». Un chrétien devrait demander l'Esprit, afin de devenir plus utile et de glorifier Dieu davantage, et non pour être lui-même plus heureux. L'homme dont je vous parle vit clairement son erreur et fut converti. Peut-être en avez-vous fait autant que lui. Il faut vous examiner, et voir si vos prières ne sont pas toutes encore teintes et entachées d'égoïsme.

2° Usez des moyens propres à exciter vos esprits à ce sujet et à y fixer votre attention.

Si un homme demande l'Esprit et se détourne ensuite vers des objets temporels, s'il n'use pas d'autres moyens à côté de la prière, mais qu'après l'avoir faite il aille s'occuper à des objets mondains, il tente Dieu, il abandonne son but, et ce serait un miracle s'il obtenait ce qu'il demande. Comment un pécheur peut-il obtenir de profondes convictions ? Hé ! C'est en pensant à ses péchés. C'est là la manière dont un chrétien obtient des impressions profondes. Il faut qu'il pense à son objet ; Dieu n'ira pas vous donner ses grâces sans quelque effort de votre part ; il vous faut cultiver avec soin vos bonnes impressions, même les plus légères. Prenez la Bible, parcourez les passages qui montrent la condition et la perspective des mondains ; jetez les yeux sur l'humanité, sur vos enfants, sur vos voisins. Voyez l'état où ils se trouvent aussi longtemps qu'ils persévèrent dans leurs péchés, et persévérez dans la prière et dans vos efforts, jusqu'à ce que vous obteniez la grâce que l'Esprit de Dieu demeure en vous. C'est là sans doute le moyen qu'employait le docteur Watts pour entrer dans les sentiments qu'il décrivait dans le cantique II de son second livre, que vous ferez bien de lire chez vous quand vous serez de retour.

« Mes pensées roulent sur des sujets solennels, le trépas et la damnation. Quelles horreurs s'emparent d'une âme coupable sur le lit de mort ! Languissant sur les rives d'ici-bas, l'âme du pécheur voudrait ne les jamais quitter. Mais la mort, comme un torrent dévastateur, vient entraîner le misérable. Alors, avec la vitesse de la foudre, il descend vers l'étang de feu parmi des ennemis qu'il déteste et qui s'effraient à leur tour de son apparition. Là gisent des masses innombrables de méchants liés dans des chaînes d'obscurité. Ils crient dans les tortures du désespoir, en prévoyant des peines plus horribles encore.

Toute leur angoisse et leur sang est insuffisant pour expier leur impiété passée, et les compassions de Dieu n'écoutent plus leur gémissement. Grâce ineffable qui m'a conservé la vie et qui a retenu mon âme ici-bas, jusqu'à ce que j'aie appris à connaître la mort de mon Sauveur et que je me sois assuré de son amour ! Regardez, pour ainsi dire, à travers un télescope qui vous rapproche les objets, regardez en enfer et écoutez-en les gémissements ; puis tournez vos instruments vers les cieux, et voyez-y les saints dans leurs robes blanches avec des harpes dans les mains ! Écoutez-les chanter le cantique de l'amour d'un rédempteur, et demandez-vous à vous-mêmes : Serait-il possible que je pusse être vainqueur de l'Éternel et porter par mes prières un pécheur jusqu'à cette gloire ? Faites cela, et si vous n'êtes pas un misérable entièrement étranger à Dieu, vous obtiendrez bientôt de l'Esprit de prière autant que votre corps pourra en supporter ».

3° Il vous faut joindre la vigilance à votre prière, vous tenir en vigie et voir si Dieu vous accorde la bénédiction que vous lui demandez.

Quelquefois les gens prient sans regarder si Dieu les exauce. Ayez soin aussi de ne point contrister l'Esprit de Dieu ; confessez et abandonnez vos péchés. Jamais Dieu ne vous guidera comme un de ses intimes et ne vous admettra dans ses secrets avant que vous ayez confessé et abandonné vos péchés. Ne passez pas votre vie à confesser toujours et à n'abandonner jamais ; mais confessez et abandonnez. Redressez tous les torts que vous pouvez avoir commis ; vous ne pouvez vous attendre à recevoir d'abord l'esprit de prière et à vous repentir ensuite. Ce n'est pas là le moyen de percer les rangs ennemis. Les hommes qui affichent la religion et qui sont orgueilleux et revêches, et qui se justifient eux-mêmes, ne forceront jamais Dieu à demeurer avec eux.

4° Visez à obéir parfaitement à la loi écrite ; en d'autres termes, n'ayez aucune communion avec le péché.

Visez à vivre entièrement au-dessus du monde : « Soyez parfaits comme votre Père qui est au ciel est parfait (Matthieu 5 v. 48) ». Si pourtant vous péchez, que ce soit votre affliction journalière. L'homme qui ne se propose pas ce but consent à vivre dans le péché, et puisqu'il n'est pas sincère dans le désir de garder tous les commandements de Dieu, il ne doit pas s'attendre à sa bénédiction.

VIII. Pour qui le Saint-Esprit intercède-t-il ?

Réponse. Il intercède pour les saints, pour tous les saints, pour quiconque est saint.

Remarques additionnelles

1. Pourquoi attache-t-on si peu d'importance aux influences du Saint-Esprit sur la prière, tandis qu'on parle tant de ses influences dans l'œuvre de la conversion ? Il est difficile d'en découvrir la raison. Et cependant il y a des gens qui s'effraient qu'on oublie les influences du Saint-Esprit dans la conversion des pécheurs, et qui ne savent presque rien dire sur son influence dans la prière. Combien on semble être peu attentif à cet oubli presque général des chrétiens, quant à cette influence qui doit nous conduire à prier « selon la volonté de Dieu ! »

N'oublions jamais qu'un chrétien ne peut prier convenablement sans y être poussé par l'Esprit de Dieu. Sans doute il a un pouvoir naturel de prier ; et autant que la volonté de Dieu sur ce point nous est révélée, il est capable de le faire dès qu'il le veut ; et cependant il ne le fait jamais, à moins que l'Esprit de Dieu ne l'y pousse : Précisément comme les pécheurs sont capables de repentance et ne se repentent pourtant jamais sans cette même influence du Saint-Esprit.

2. Ce sujet nous découvre le fondement de la difficulté que soulèvent quelques personnes touchant la prière de la foi. On dit que la foi dans la prière n'est que la conviction que nous recevrons les choses mêmes que nous demandons ; et on ajoute qu'il n'existe aucun fondement, aucune preuve sur laquelle cette foi même pourrait s'appuyer. J'ai vu cette difficulté présentée dans toute sa force par l'auteur d'un sermon publié il y a peu d'années.

« Je n'ai », dit-il, aucune preuve que la chose pour laquelle je prie me sera accordée, jusqu'à ce que j'aie prié avec foi. Car c'est de prier avec foi qui est la condition sous laquelle je suis exaucé, et je ne puis naturellement m'appuyer sur la promesse jusqu'à ce que j'aie rempli la condition. Or, si cette condition est que je dois croire que je recevrai la bénédiction que je demande, il semble que la condition est impossible à remplir ».

Toute la force de cette objection résulte de ce qu'on oublie entièrement les influences que le Saint-Esprit exerce sur les individus en les portant à la prière. On a supposé que les passages de Marc 11 v. 22 à 24, et quelques autres promesses de ce genre sur la prière de la foi, se rapportaient exclusivement aux miracles. Supposons d'abord que ce fût vrai. Les apôtres, quand ils demandaient un miracle, ne devaient-ils pas croire qu'ils obtiendraient celui-là même qu'ils demandaient ? Évidemment. Dans les versets auxquels nous faisons allusion, Christ dit : « En vérité je vous dis que quiconque dira à cette montagne : Ôte-toi de là et te jette à la mer, et ne doutera pas dans son cœur, mais croira que ce qu'il dit arrivera, cet homme aura ce qu'il demande. C'est pourquoi je vous dis : Quoi que ce soit que vous demandiez quand vous priez, croyez que vous l'obtenez, et vous l'aurez ».

Ici il est évident que la chose qu'il s'agissait de croire et dont les disciples ne devaient pas douter dans leur cœur, c'étaient qu'ils recevaient la bénédiction demandée. Or, l'objection ci-dessus attaque aussi bien la foi pour le cas d'un miracle que pour un autre cas. Ou la promesse est complètement nulle et illusoire, ou au contraire il nous est possible d'en remplir la condition.

La difficulté qu'on élevait contre la prière de la foi ne provient donc que de ce qu'on perd de vue cette foi, qui est l'œuvre de Dieu. Oui, l'Esprit de Dieu peut nous donner une assurance suffisante pour croire qu'un miracle quelconque nous sera accordé ; Il peut apprendre à notre esprit à se reposer fermement sur Dieu ; et, de nos jours comme autrefois, Il peut nous donner la conviction que nous recevons les grâces que nous lui demandons par la prière. D'ailleurs les influences de l'Esprit ne sont miraculeuses ni dans un cas ni dans l'autre ; la prière est un même acte, soit que vous demandiez la conversion d'une âme ou un miracle.

La foi aussi est une même chose dans les deux cas ; elle s'applique seulement à deux objets différents ; et dans les deux cas elle ne s'exerce non plus qu'en rapport à une promesse. Or, on peut appliquer aussi légitimement une promesse générale à la conversion d'une âme, qu'à un miracle qu'on voudrait obtenir. Enfin, il est également vrai dans les deux cas que jamais personne ne prie dans la foi sans être influencé par l'Esprit de Dieu. Si l'Esprit pouvait porter un apôtre à faire un acte de foi en vue d'un miracle, il peut porter un autre chrétien à faire le même acte de foi pour recevoir quelque autre bénédiction, en se reposant dans ce dernier cas comme dans le premier sur une même promesse générale.

Quelqu'un demandera peut-être : « Dans quels cas nous sommes obligés de croire que nous recevons la grâce que nous demandons ». Je réponds :

1° Lorsqu'il y a quelque promesse particulière qui spécifie la grâce dont il s'agit, comme lorsque nous demandons le Saint-Esprit. Cette dernière grâce est désignée tout spécialement dans une promesse. Dans ce cas-là nous avons une preuve, et nous sommes tenus de croire, soit que nous éprouvions une influence divine ou non, précisément comme les pécheurs son tenus de se repentir, soit que l'Esprit conteste avec eux, soit qu'il ne le fasse pas. Leur obligation repose non sur les influences de l'Esprit, mais sur les pouvoirs moraux dont ils sont investis ; car comment prouveraient-ils leur incapacité d'accomplir un devoir ? Et quoiqu'il soit vrai que pas un d'entre eux ne se repentira jamais sans les influences de l'Esprit, ils n'en ont pas moins la capacité et l'obligation dont je parle. De même le chrétien est tenu de croire là où il a une déclaration devant lui ; et quoique le fait prouve qu'il ne croira jamais sans l'influence de Dieu, même en face d'une promesse positive, cependant son obligation de croire repose sur la capacité qu'il possède à cet effet et non sur l'action divine qui peut s'exercer en sus de la promesse.

2° Quand Dieu fait une révélation au moyen des directions de sa providence, nous sommes également tenus de croire, et cela à proportion de la clarté des indices providentiels.

3° De même pour le cas d'une prophétie ; là encore nous devons croire, sans attendre un secours divin.

Lorsqu'il n'y a ni promesse, ni direction providentielle, ni prophétie sur laquelle nous puissions appuyer notre foi, nous ne sommes point dans l'obligation de croire, à moins pourtant, comme je l'ai montré dans ce discours, que l'Esprit ne nous donne un autre genre de preuve en nous portant sensiblement à prier pour un certain objet. Dans le cas des promesses d'une nature générale où nous ne pouvons de bonne foi conclure avec certitude pour un cas particulier, on peut dire que c'est notre privilège plutôt que notre devoir de faire certaines applications spéciales. Mais quand l'Esprit de Dieu nous porte à cette application, alors nous nous retrouvons sous l'obligation d'y ajouter foi.

Dans ce cas Dieu explique sa propre promesse et montre comment il a voulu qu'elle s'appliquât.

3. Quelques personnes ont supposé que Paul avait prié par la foi pour être délivré de son écharde en la chair, et que malgré cela il n'avait pas été exaucé. Mais ces personnes ne peuvent prouver que Paul eût prié par la foi ; la présomption est toute pour le contraire, comme je l'ai déjà prouvé précédemment. Il n'avait, pour appuyer sa foi, dans ce cas, ni promesse, ni prophétie, ni direction particulière de la Providence, ni l'action de l'Esprit de Dieu ; et toute l'objection repose sur la supposition que l'apôtre a pu prier par la foi sans y être poussé par l'Esprit.

Mais c'est une manière trop expéditive de disposer des influences de l'Esprit dans la prière.

Supposer que dans ce cas Paul priait par la foi, c'est supposer ou qu'il priait par la foi sans être conduit par l'Esprit, ou que l'Esprit de Dieu le poussait à prier pour une chose qui n'était pas conforme à la volonté de Dieu. J'ai beaucoup insisté sur ce sujet, parce que je désire le rendre assez clair pour que vous soyez tous attentifs à ne point contrister l'Esprit. Je désire que vous ayez une haute idée du Saint-Esprit, et que vous sentiez que nous ne pouvons rien faire de bon sans ses influences. Ni prière, ni prédication ne servira de rien sans Lui ; quand Jésus-Christ lui-même descendrait ici et prêcherait aux pécheurs, pas un ne se convertirait sans cet Esprit. Ayez donc soin de ne pas L'éloigner en Le contristant, et en méprisant ou négligeant son influence sacrée quand Il vous porte à prier.

4. En priant pour un objet vous devez persévérer jusqu'à ce que vous obteniez votre demande.

Oh ! Avec quelle ardeur les chrétiens zélés poursuivent-ils souvent de leurs prières un pécheur égaré ! Il n'y a pas d'avare qui cherche son or avec une persévérance aussi opiniâtre.

5. La crainte d'être conduit par des impulsions a produit beaucoup de mal, faute d'être convenablement envisagée. Sans doute l'esprit d'une personne peut être égaré par un feu follet ; mais nous avons bien tort si, à raison de cette crainte, nous résistons aux bonnes impulsions du Saint-Esprit. Il ne faut pas s'étonner que les chrétiens ne reçoivent pas l'Esprit de prière quand ils refusent de prendre la peine de faire la distinction entre la réalité et l'illusion, et qu'ainsi ils résistent à toute impulsion intérieure et à toute direction d'un agent invisible.

On a dit sur le sujet du fanatisme bien des choses peu mesurées, et qui ont porté plus d'un chrétien à rejeter les directions de l'Esprit de Dieu. « Tous ceux qui sont enfants de Dieu sont conduits par l'Esprit de Dieu (Romains 8 v. 14) ». C'est donc notre devoir « d'éprouver les esprits pour savoir s'ils sont de Dieu ». Nous devrions faire à ce sujet un examen sévère et des distinctions scrupuleuses. Il faut qu'il y ait quelque chose de pareil à une direction de l'Esprit de Dieu ; et lorsque nous sommes sûrs de nous trouver sous cette direction, nous devrions la suivre hardiment et marcher en avant avec la pleine certitude que cet Esprit ne nous conduira pas à faux.

6. Notre sujet nous fournit une pierre de touche quant au caractère des hommes. L'Esprit intercède.....pour qui ? Pour les saints ; et de cette manière, si vous êtes véritablement saints, c'est-à-dire consacrés à Dieu, vous saurez par expérience ce que c'est que d'être sous l'action de l'Esprit de Dieu. Si vous ne l'éprouvez pas, c'est que vous avez contristé cet Esprit et qu'il ne veut pas vous diriger. Vous vivez de manière à ce que ce saint Avocat ne veut pas demeurer avec vous ni vous donner l'Esprit de prière. S'il en est ainsi, vous devez vous repentir ; soit que vous soyez chrétien ou non, hâtez-vous de mettre cette affaire en règle, et retournez-vous vers

Dieu comme si vous ne l'aviez encore jamais fait. Faites vos premières œuvres, ne regardez comme une affaire conclue que vous soyez chrétien, mais allez, comme de pauvres pécheurs, répandre votre cœur devant Dieu. Jamais sans cela vous ne recevrez l'Esprit de prière.

7. Considérons encore combien il importe de bien comprendre notre sujet.

A. Pour que nous devenions utiles dans le règne de Dieu. Sans cet Esprit il ne peut s'établir entre nous et Dieu cette sympathie qui nous rend capables de marcher avec Dieu ou de travailler avec Lui. Il faut que votre cœur batte puissamment en accord avec le sien ; ou vous ne devez pas vous attendre à être d'une grande utilité.

B. La chose importe encore pour votre sanctification. Sans cet Esprit vous ne serez pas sanctifiés, vous ne comprendrez pas la Bible ; vous ne saurez comment l'appliquer à votre cas. Je désire que vous sentiez l'importance d'avoir Dieu constamment avec vous. Si vous vivez comme vous le devez, Il dit qu'il viendra à vous et qu'il fera sa demeure chez vous, et qu'il soupera avec vous et vous avec Lui.

8. Les personnes qui ne savent ce que c'est que l'Esprit de prière sont très disposées à être incrédules, quant aux résultats de la prière. Elles ne voient pas ce qui se fait, ou elles n'en voient pas la liaison avec la prière ; elles n'attendent pas de bénédictions spirituelles. Si quelques pécheurs sont convaincus, elles pensent qu'ils ont seulement été effrayés par quelque terrible prédication. Quand les gens se convertissent, ces mêmes personnes n'éprouvent aucune confiance, et elles se bornent à dire : *« Nous verrons comme cela tournera »*. Ceux au contraire qui ont l'esprit de prière savent s'apercevoir de l'arrivée de la grâce. Il en était ainsi à l'avènement de Jésus-Christ. Siméon et Anne le reconnurent. Et comment ?

Remarquez leurs paroles ; comment ils priaient et comment ils vivaient. Ils priaient par la foi ; et ainsi ils ne furent point surpris lorsque la bénédiction survint. Il en est de même des hommes de prière. Ils ne s'étonnent point de voir des pécheurs convaincus ou convertis ; ils s'y attendaient au contraire. Ils reconnaissent Dieu quand il arrive, parce qu'ils attendaient sa visite.

10. Il y a dans l'Église trois classes de personnes qui se trompent ou qui méconnaissent la vérité sur le sujet qui nous occupe :

A. Ceux qui ont une grande confiance en la prière et qui n'usent d'aucun autre moyen. Ils s'alarment de tout ce qu'on peut faire au-delà et vous reproche de vouloir « faire un réveil. ». Nous avons montré qu'on peut y travailler à coup sûr.

B. Presque à l'opposite de ceux-là sont les hommes qui usent de moyens et qui prient aussi, mais qui ne pensent jamais aux influences de l'Esprit dans la prière. Ils parlent de prier pour obtenir l'Esprit ; ils sentent l'importance de l'action de l'Esprit pour la conversion des pécheurs ; et pourtant ils ne réalisent pas l'importance de cette action pour ce qui regarde la prière : leurs prières sont froides, elles ne pénètrent personne, elles ne s'emparent pas de Dieu.

C. Enfin il y a des gens qui ont des notions singulières sur la souveraineté de Dieu, et qui attendent que Dieu convertisse le monde sans la prière ni les moyens.

Il faut qu'il y ait dans l'Église un sentiment plus profond du besoin de l'Esprit de prière ; car, à parler en général, ceux qui usent le plus assidûment des moyens nécessaires, qui font les efforts les plus soutenus pour le salut des hommes, et qui ont les notions les plus correctes sur la manière de se servir des moyens convenables pour la conversion des pécheurs, sont aussi ceux qui prient le plus pour recevoir l'Esprit de Dieu et qui luttent le plus avec Dieu pour lui demander ses grâces. Et quel en est le résultat ? Voyez les faits ; voyez si l'Esprit de Dieu ne rend pas témoignage aux prières de ces personnes et n'accompagne pas leurs travaux de sa puissance.

11. Il règne dans l'Église en général un esprit bien différent de l'Esprit de prière. Rien n'excite l'agitation et l'opposition aussi vivement que cet esprit. Quelque personne est-elle comme chargée de la misère des pécheurs qui l'entourent de manière à prier pour eux avec ardeur..... « Hé ! Ce sont des femmes nerveuses ! » Et aussitôt ces âmes de prière sont accablées de reproches et d'opposition. J'abhorre de toute mon âme toute affectation d'un sentiment qui ne supporterait pas l'épreuve et même tout effort qu'on ferait pour s'exciter soi-même à des impressions artificielles.

Mais je soutiens de toute mon âme aussi qu'il y a tel état de l'esprit dans lequel on ne peut résister aux soupirs ineffables et aux gémissements de la foi, qu'en résistant au Saint-Esprit. J'étais présent un jour à une discussion sur ce sujet. On disait qu'il fallait comprimer et arrêter dans tous les cas les gémissements et les soupirs religieux dont je parle ici. Un interlocuteur demanda si Dieu ne pouvait pas produire en nous des sentiments tellement vifs, qu'il devînt impossible d'en comprimer l'essor. On répondit : *« Oui, sans doute, Dieu le peut ; mais Il ne le fait jamais ».* Alors il fallait ajouter que Paul était étrangement déçu lorsqu'il parlait de soupirs qui ne peuvent s'exprimer. Edwards aussi était dans l'illusion lorsqu'il écrivit son livre sur les réveils ; et les réveils eux-mêmes ne sont alors plus que du fanatisme !

Mais non ! Nul homme qui étudiera convenablement l'histoire de l'Église n'adoptera un sentiment semblable ; et ce sont de mauvaises tentatives que celles qui veulent ainsi exclure, étouffer, comprimer ou limiter l'Esprit de prière. J'aimerais mieux me couper la main droite que de repousser l'Esprit de prière, comme je l'ai entendu faire par une personne qui s'écriait avec mépris : *« Que je n'entende plus pousser de ces soupirs ! »* Bien-aimés ! Croyez-vous toutes ces choses ? Ou bien vous étonnez-vous de mon langage ? J'espère que quelques-uns d'entre vous ont déjà reçu quelques rayons de lumière sur ce sujet si important.

Voulez-vous maintenant vous livrer à l'exercice de la prière et vivre de manière à admettre constamment en vous l'Esprit qui la produit ? Oh ! Dieu veuille nous donner une' église qui sache prier ! J'ai connu une fois un ministre qui eut un réveil pendant quatorze hivers de suite. Je ne savais comment m'en rendre compte, jusqu'à ce que je vis l'un des membres de son troupeau prendre la parole dans une assemblée de prière et faire une confession. *« Mes frères, dit-il, j'ai eu longtemps l'habitude de prier chaque samedi soir jusqu'après minuit, pour demander la descente du Saint-Esprit parmi nous ; et maintenant (et ici il se mit à pleurer), je confesse que j'ai négligé ce soin depuis deux ou trois semaines ».* Le secret était éventé, le ministre avait une église qui priait.

Mes chers frères, dans l'état actuel de ma santé, je ne puis plus prier autant que je l'ai fait précédemment, et continuer de prêcher en même temps. Cela dépasse mes forces. Faut-il

maintenant que je cesse de prêcher pour concentrer toutes mes forces sur la prière ? J'en aurais regret. Ne voulez-vous donc pas, vous qui êtes en santé, vous appliquer vous-mêmes à cette œuvre, porter ce fardeau, et vous attacher à la prière jusqu'à ce que Dieu verse sur nous sa grâce ?

Quand Dieu nous commande de faire une chose, c'est la preuve que nous pouvons faire cette chose. Commander, de la part de Dieu, équivaut à un serment qu'il ferait que nous sommes capables de faire ce qu'il ordonne.

« Soyez remplis de l'Esprit (Éphésiens 5 v. 18) ».

Quelques-uns de mes derniers discours ont roulé sur le sujet de la prière et sur la nécessité de l'esprit de prière, ou sur l'intercession du Saint-Esprit. Il n'y a aucun doute que toutes les fois qu'on insiste, sur la nécessité et l'importance des influences de l'Esprit, les hommes ne soient exposés aux dangers d'abuser de cette doctrine, et de la pervertir à leur propre dommage. Lorsque vous dites par exemple aux pécheurs que jamais ils ne se repentiront que par le Saint-Esprit, ils sont très sujets à entendre par là qu'ils ne peuvent se repentir jusqu'à ce qu'ils sentent opérer le Saint-Esprit, et que, par conséquent, il n'y a jusque-là pour eux aucune obligation de le faire.

Il est souvent difficile de leur faire comprendre que leur « je ne peux pas » consiste dans un défaut de volonté et non dans quelque autre incapacité. De même, lorsque nous disons à des chrétiens qu'ils ont besoin, pour la prière, du secours de l'Esprit, ils sont très enclins à penser qu'ils ne sont point tenus à la prière de la foi jusqu'à ce qu'ils aient senti cette influence de l'Esprit. Ils ne peuvent comprendre que, dans tous les cas où ils ont un moyen quelconque de s'assurer des intentions de Dieu, ils ne dépendent des secours de l'Esprit pour la prière que par la même raison qui fait que les pécheurs en dépendent pour se repentir. Ils font souvent de leur faiblesse ou de leur espèce d'incapacité une excuse, tandis que toute leur impuissance provient d'un défaut de volonté.

Avant d'en venir à envisager une autre classe de moyens à mettre en œuvre pour un réveil, c'est-à-dire, ceux dont il faut user avec des pécheurs inconvertis, je désire vous montrer que, si vous vivez sans l'Esprit, vous êtes sans excuse. L'obligation de s'acquitter d'un devoir ne repose jamais sur la condition que nous devons, pour nous en acquitter, recevoir l'influence du Saint-Esprit : Elle repose simplement sur les pouvoirs moraux que possèdent tous les êtres moraux.

En cette dernière qualité, nous avons le pouvoir d'obéir à Dieu, dès que nous le voulons. Les influences de l'Esprit sont une grâce. Si elles étaient indispensables pour nous rendre capables de remplir nos devoirs, la jouissance de leur secours ne serait plus une grâce, mais un droit. L'Esprit est donné aux chrétiens, non parce qu'ils sont incapables de voir les promesses de Dieu

et les raisons qu'il ont de croire, mais parce que, sans ce secours, ils ne veulent ni voir, ni sentir, ni agir comme ils le devraient. Je me propose donc de vous montrer ce soir d'après notre texte :

I. Que des individus peuvent avoir l'Esprit de Dieu, ou être remplis de l'Esprit.

II. Que c'est leur devoir d'être remplis de cet Esprit.

III. Pourquoi ils n'ont pas l'Esprit.

IV. Le péché de ceux qui n'ont pas l'Esprit de Dieu pour les porter à leur devoir et à la prière.

V. Les conséquences de la réception de l'Esprit.

VI. Les conséquences de la privation de l'Esprit.

I. Des individus peuvent avoir l'Esprit de Dieu, ou être remplis de l'Esprit.

Je vais d'abord montrer que vous pouvez avoir le Saint-Esprit ; non que ce soit un acte de justice de la part de Dieu de vous donner son Esprit, mais parce qu'il l'a promis à ceux qui le lui demandent : « Si donc vous qui êtes mauvais savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ? (Luc 11 v. 13) ». Ainsi donc, si vous demandez le Saint-Esprit, Dieu a promis de vous le donner.

Mais, d'un autre côté, Dieu vous commande de l'avoir. Il dit dans notre texte : « Soyez remplis de l'Esprit ». Quand Dieu nous commande de faire une chose, c'est la preuve la plus puissante que nous pouvons faire cette chose. Commander, de la part de Dieu, équivaut à un serment qu'il ferait que nous sommes capables de faire ce qu'il ordonne. Il n'a pas le droit de commander, à moins que nous n'ayons le pouvoir d'obéir. Supposer le contraire, c'est supposer une tyrannie parfaite.

II. Je dois montrer secondement que c'est notre devoir d'être remplis de l'Esprit.

1° Parce que vous avez une promesse à cet égard.

2° Parce que Dieu le commande.

3° Parce que c'est essentiel à votre accroissement dans la grâce.

4° Parce que c'est aussi important qu'il l'est pour vous d'être sanctifiés.

5° Et aussi nécessaire qu'il l'est pour vous d'être utiles et de faire du bien dans ce monde.

6° Si vous n'avez pas l'Esprit de Dieu en vous, vous serez un déshonneur pour Dieu ; vous ferez le malheur de l'Église ; et à la mort vous irez en enfer.

III. Pourquoi plusieurs n'ont pas l'Esprit.

Il y a des gens, même parmi ceux qui prétendent avoir quelque piété, qui vous diront : *« Je ne sais rien absolument de ce que vous me dites là ; je n'ai jamais fait d'expériences pareilles ; ou la chose n'est pas vraie, ou je suis complètement dans l'erreur ».* Il n'y a aucun doute que vous ne soyez complètement dans l'erreur, si vous ne connaissez rien absolument de ce que c'est que l'influence de l'Esprit. Je désire vous présenter un petit nombre de raisons, qui peuvent empêcher, que vous ne soyez remplis de l'Esprit.

1° Il se peut que vous meniez une vie hypocrite.

Vos prières ne sont pas sérieuses et sincères ; non-seulement votre religion est une pure affaire d'ostentation, sans que le cœur soit aucunement de la partie, mais vous manquez peut-être aussi de sincérité dans les rapports ordinaires de cette vie avec vos semblables ; et alors vous contristez le Saint-Esprit et vous l'empêchez de demeurer en vous. Un ministre vivait un jour en pension dans une famille, dont la dame se plaignait continuellement de tristesse et d'abattement. Un jour quelques dames vinrent lui faire visite : Elle se mit à leur dire qu'elle était très offensée de ne les avoir pas vues venir plus tôt : Elle les presse de rester, et de passer chez elle tout le reste du jour, en ajoutant qu'elle ne pouvait absolument consentir à les laisser aller.

Cependant ces dames s'excusèrent et se retirèrent. Pas plutôt elles étaient parties, que la maîtresse dit à sa domestique qu'elle s'étonnait que ces gens eussent assez peu de bon sens pour venir continuellement la déranger et lui prendre son temps. Le ministre qui l'entendit, la reprit aussitôt et lui dit qu'elle pouvait voir maintenant pourquoi elle n'éprouvait nullement des consolations religieuses : C'est qu'elle était dans l'habitude journalière d'un défaut de sincérité qui équivalait au mensonge le plus positif. Comment l'Esprit de vérité aurait-il pu demeurer dans un cœur pareil ?

2° D'autres ont un tel esprit de légèreté, que l'Esprit ne veut pas demeurer en eux.

L'Esprit de Dieu est solennel et sérieux, et ne peut demeurer à côté de l'étourderie.

3° D'autres sont orgueilleux ou vains.

Ils tiennent à leur propre sens ou à des vêtements, au luxe, à des équipages, à la mode ; il n'est point étonnant qu'ils ne soient pas remplis de l'Esprit de Dieu. Et cependant l'on voit des personnes de ce genre ne pouvoir pas concevoir pourquoi elles sont privées des joies religieuses !

4° D'autres aiment le monde ou sont rongés par l'amour des richesses.

Or, comment l'Esprit de Dieu pourrait-il demeurer chez des hommes dont toutes les pensées portent sur les objets de cette vie, et dont toutes les puissances s'emploient à se procurer des richesses ? Ces hommes se cramponnent à ce qu'ils ont acquis, et se refusent d'obéir à leur conscience quand elle les presse de faire quelque sacrifice pour la conversion du monde.

Ils marchanderont et lésineront jusqu'au dernier sou avec un pauvre malheureux qui leur aura fait quelque ouvrage ; et s'ils sont plus libéraux dans de grandes affaires, ce ne sera encore que par calcul. Le pauvre méprisé et sans puissance, un cultivateur, un artisan, un petit marchand, un domestique, sera l'objet de leur avarice, jusqu'à la dernière pite, quelle que soit la valeur du travail dont il s'agit, et ils prétendront qu'il leur est impossible de le payer davantage. Et s'ils en usent autrement avec des personnes de leur rang, c'est qu'ils savent que la chose nuirait à leur réputation. Mais Dieu voit toutes ces œuvres, et il inscrit dans ses livres que ces gens sont des avares, malhonnêtes dans leur conduite avec le pauvre, et qu'ils ne font le bien que lorsqu'ils y trouvent leur intérêt. Comment de tels hommes recevraient-ils l'Esprit de Dieu ?

Il y a une multitude de choses pareilles par lesquelles on contriste l'Esprit. Les gens les appellent de petits péchés, mais non pas Dieu. J'ai été frappé de cette pensée en lisant un avis dans un journal religieux. Le rédacteur disait qu'il avait dans les mains des souscripteurs quelques milliers de dollars qui lui étaient justement dûs, mais qu'il lui coûterait la même somme pour envoyer recueillir toutes ces petites dettes par un agent. Je pense qu'il en est de même de beaucoup d'autres journaux religieux ; c'est-à-dire que les souscripteurs donnent au rédacteur la peine et la dépense d'envoyer recueillir ce qu'ils lui doivent ; ou qu'il le trompent d'autant.

Je ne doute pas qu'il n'y ait des milliers de dollars retenus de cette manière par des gens qui se prétendent religieux. Chacun d'eux pense que c'est une trop petite somme pour s'en occuper beaucoup ; ou bien encore ils jugent qu'ils sont trop loin pour qu'on puisse les poursuivre en justice. Et de pareilles gens prieront, prendront des airs de piété, et s'étonneront de n'avoir pas l'Esprit de Dieu, et de ne pas éprouver de jouissances religieuses ! Un relâchement pareil dans les principes moraux, ce défaut de scrupule dans les petites choses sont extrêmement répandus dans l'Église et repoussent l'Esprit saint en le contristant. Dieu ne voudra jamais demeurer dans des cœurs et avoir communion avec des personnes qui trompent leurs semblables quand elles le peuvent sans danger.

5° D'autres ne confessent pas pleinement et n'abandonnent pas leurs péchés.

Ceux-là non plus ne peuvent jouir de la présence de l'Esprit. Ils conviendront de leurs péchés en général peut-être ; ou bien ils en avoueront quelques-uns plus particulièrement ; mais seulement quelques-uns ; et encore avec réserve, avec orgueil, avec précaution, comme s'ils avaient peur d'en dire plus qu'il ne faut. Je parle en particulier des cas où l'on confesse des torts qu'on a faits à autrui. Les hommes que j'ai en vue, au lieu de confesser leurs péchés avec franchise et plénitude, le font comme si on leur arrachait les paroles et en marchandant avec leur conscience.

S'ils ont fait tort à quelqu'un, ils lui feront une réparation partielle, dure, hypocrite, puis ils diront : « *Maintenant, mon frère, êtes-vous satisfait ?* » Or, vous savez qu'on n'aime pas être exigeant dans des cas pareils, même quand la réparation n'est point partie du cœur ; et, je vous le dis, Dieu n'est pas satisfait ; il sait si vous avez rempli la mesure d'une honnête confession et pris sur vous tout le blâme que vous méritez ; ou si vos aveux ont été forcés et comme arrachés. Croyez-vous que vous pourrez tromper Dieu ? « Celui qui couvre ses péchés ne prospérera point, mais quiconque les confesse et les abandonne trouvera miséricorde. Celui qui s'abaisse sera élevé (Proverbes 28 v. 13) ». A moins de vous humilier à fond et de confesser vos péchés de bonne foi, et de réparer pleinement le tort que vous avez pu faire, vous n'avez aucun droit à vous attendre à recevoir l'Esprit de prière.

6° D'autres négligent quelque devoir connu ; tel ne prie pas dans sa famille, quoiqu'il sache bien qu'il devrait le faire.

C'est en vain qu'il s'efforcera d'obtenir l'Esprit de prière. Il y a plus d'un jeune homme qui sent en son cœur qu'il devrait se préparer pour le saint ministère, et qui ne reçoit pas l'Esprit de prière, parce qu'il y a quelque objet temporel qui préoccupe ses pensées et qui l'empêche de se dévouer à l'œuvre. Il a connu son devoir ; il refuse de le faire ; puis il demande les directions de l'Esprit de Dieu, mais ne les recevra pas. Tel autre a négligé de professer publiquement sa foi ; il sait ce qu'il devrait faire ; mais il refuse de se joindre à un troupeau. Il avait précédemment l'Esprit de prière, mais en négligeant son devoir il a contristé et éloigné l'Esprit.

Puis, il pense maintenant, que s'il pouvait retrouver la lumière de la face de Dieu et le témoignage céleste, il ferait son devoir et se joindrait à l'Église. Et voilà comment il prie et prie encore, tâchant d'amener Dieu à ses conditions. Mais aussi longtemps que vous en serez là, vous ne devez pas vous y attendre. Vous vivrez et mourrez dans les ténèbres, à moins de prendre votre parti de faire d'abord votre devoir, et de le faire avant que Dieu se montre à vous comme réconcilié. Vous pourriez mourir avant de recevoir la grâce si vous refusez d'obéir.

J'ai connu des femmes qui sentaient qu'elles auraient dû parler à leurs maris inconvertis et prier avec eux ; mais elles ont négligé ce devoir, et ainsi elles restent dans l'obscurité. En tournant la difficulté qu'elles auraient dû surmonter, elles ont perdu l'Esprit de prière.

Si vous avez négligé quelque devoir qui vous soit connu, et ainsi perdu l'Esprit de prière, il vous faut commencer par fléchir. Dieu a un procès avec vous ; vous avez refusé de lui obéir ; vous devez vous rétracter. Peut-être avez-vous oublié la chose, mais non pas Dieu, et vous devez travailler sur votre mémoire pour vous en souvenir et pour réparer votre faute. Jamais Dieu ne vous accordera son Esprit jusqu'à ce que vous ayez fait ce pas. Si j'avais maintenant des yeux qui vissent toutes choses, je pourrais appeler par leur nom ceux des membres de cette congrégation qui ont négligé quelque devoir qui leur était connu, ou commis quelque péché dont ils ne se sont pas repentis, et qui maintenant demandent l'Esprit de prière et ne peuvent réussir à l'obtenir.

Je veux vous raconter un trait pour expliquer cette pensée importante. Un brave homme de l'ouest de cet État avait longtemps servi dans l'œuvre de Dieu, et avait coutume de porter la parole dans son église où le sommeil spirituel s'était introduit. Peu à peu cette église s'offensa de ses avis, et quelques-uns le prièrent de les laisser tranquilles, disant qu'également il ne leur faisait aucun bien. Il les prit au mot, et tous s'enfoncèrent dans le sommeil pour deux ou trois ans. Alors cependant il vint un ministre qui ramena dans l'église un commencement de réveil.

Mais le vieux chrétien semblait avoir perdu sa spiritualité. Il avait été toujours en avant pour toutes les bonnes œuvres, et maintenant il restait immobile. Chacun en était étonné. A la fin, comme il rentrait un soir chez lui, sa véritable position se présenta à lui dans tout son jour ; et il se trouva pour quelques minutes plongé dans un profond désespoir. Ses pensées se reportèrent sur la partie coupable qu'il avait prise de laisser l'église marcher tranquillement dans ses péchés. Il lui parut qu'aucun langage ne pouvait décrire la noirceur de son action ; il comprit, dans ce moment, ce que c'était que d'être perdu et d'être en lutte avec Dieu : Il vit que c'était un mauvais esprit qui lui avait inspiré sa résolution, le même esprit que Moïse avait en vue en s'écriant : « Rebelles ! » Il s'humilia sur le champ et Dieu versa de nouveau sur lui son Esprit.

Peut-être quelques-uns de ceux qui m'entendent sont-ils dans la même position ; ou peut-être avez-vous dit à quelqu'un quelque parole malhonnête ou offensante ; peut-être quelque dureté à une domestique chrétienne ; peut-être avez-vous médit de quelque ministre ou de quelque autre personne ; ou bien vous vous serez irrité de ce qu'on n'avait pas eu égard à vos avis ou de ce qu'on vous avait manqué de respect. Cherchez avec soin cet interdit caché dans votre cœur, et que peut-être vous avez oublié. Je le répète, Dieu s'en souvient, et il ne vous pardonnera jamais votre conduite peu chrétienne, jusqu'à ce que vous vous soyez repentis ; Dieu ne peut l'oublier, et ce serait fâcheux s'il le faisait. A quoi servirait qu'il vous pardonnât, quand le péché continue de pousser des racines dans votre cœur et de l'empoisonner ?

7° Peut-être avez-vous résisté à l'Esprit de Dieu ; peut-être même êtes-vous dans l'habitude de lui résister.

Vous aurez entendu quelque prédication qui voua atteignait, et vous vous serez raidis contre l'avis. Il y a bien des gens qui aiment une prédication claire et sévère, aussi longtemps qu'elle ne les touche pas. Un caractère misanthrope peut trouver quelque plaisir à entendre faire des reproches à d'autres ; mais les mêmes gens s'irritent lorsque la prédication les atteint eux-mêmes, et ils crient à la personnalité. Est-ce votre cas ?

8° Le fait est probablement qu'à tout prendre, vous ne désirez pas recevoir le Saint-Esprit ; car c'est vrai, dans tous les cas où cet Esprit semble refusé à nos prières.

Ce que je vous dis là vous étonne peut-être ; mais comprenez-moi bien. Rien n'est plus commun que de voir les hommes désirer, sous quelque rapport, une chose, qu'à tout prendre, ils ne désirent pas. Une personne voit dans un magasin un objet qu'elle aimerait acheter ; elle y entre ; elle demande le prix ; elle réfléchit un peu ; puis elle ne l'achète pas. Elle aimerait avoir cet objet ; mais elle n'en aime pas le prix ; ou elle ne veut pas faire de dépense ; et en résultat elle renonce à l'emplette. C'est ainsi que bien des gens peuvent désirer, sous quelque rapport, recevoir l'Esprit de Dieu ; car on sait qu'il apporte au cœur de la joie et de la consolation : Si vous avez éprouvé précédemment ce que c'est que d'être en communion avec Dieu, quelles profondes douceurs sont cachées dans une vive repentance, la joie que l'âme éprouve à être remplie de l'Esprit, vous ne pouvez vous empêcher de désirer le retour de ce bonheur : Vous vous mettrez donc peut-être à le rechercher de nouveau par la prière et à demander un réveil.

Mais ce même réveil aura aussi ses inconvénients ; vous avez trop d'occupations pour pouvoir y prendre part ; ou bien il demandera trop de sacrifices ; il y a des choses que vous ne voudriez pas abandonner. Si vous persévériez à demander que l'Esprit vînt habiter en vous, il vous faudrait mener une autre vie, abandonner le monde, quitter de mauvaises connaissances et

confesser vos péchés ; et ainsi, à tout prendre, vous ne désirez pas de recevoir le Saint-Esprit, à moins qu'il ne vous laisse persévérer dans votre genre de vie, ce qu'il ne fera jamais.

9° Peut-être ne demandez-vous pas ce Saint-Esprit.

Ou bien que vous priez et n'usez pas des autres moyens qui doivent lui ouvrir l'entrée de vos cœurs, peut-être faites-vous à côté de vos prières des choses qui vont en sens contraire : Ou qu'après avoir déjà obtenu quelques-unes de ses influences, vous le contristez en ne marchant pas avec lui.

IV. Je veux montrer maintenant le péché de ceux qui n'ont pas l'Esprit de Dieu.

1° Votre péché est précisément aussi grand que l'autorité de Dieu, puisque Dieu vous commande d'être remplis de cet Esprit.

Lui désobéir sous ce rapport est une chose aussi coupable que de jurer d'une manière profane, ou de voler, ou de commettre adultère, ou de violer le sabbat. Pensez à ce que je vous dis là ; et voyez combien de personnes cependant ne se font aucun reproche de n'avoir pas l'Esprit de Dieu. On se croit bon chrétien parce qu'on va à des assemblées de prière, parce qu'on prend la cène, et qu'on fait d'autres choses semblables, quoiqu'on vive une année après l'autre sans l'Esprit de Dieu.

Vous convenez tous qu'un meurtrier ou un voleur n'est pas un chrétien, parce qu'il vit dans une désobéissance habituelle envers Dieu. Vous n'avez aucune communion avec un jureur ; vous ne conviendrez point avec lui que son cœur soit droit et que les mots ne soient que des mots ; vous seriez scandalisés de voir traiter un pareil homme comme un membre effectif de l'Église ; et cependant des hommes de ce genre ne sont pas d'un cheveu plus coupables de désobéissance envers Dieu, que vous qui vivez sans l'esprit de prière et hors de la présence de Dieu.

2° Pour avoir la mesure de votre péché, vous devez calculer tout le bien que vous pourriez faire si vous aviez l'Esprit de Dieu en aussi grande mesure qu'il est de votre devoir de l'avoir et que vous pourriez l'avoir.

Anciens de cette Église et autres personnes employées à son service, que de bien vous feriez si vous aviez l'Esprit ! Et vous, directeurs des écoles du Dimanche, et vous tous membres du troupeau, quelle immensité de bien ne feriez-vous pas si vous étiez remplis de l'Esprit ? Si vous ne l'êtes pas, votre péché est donc aussi grand que tout ce bien que vous auriez pu faire : Voici une bénédiction qui vous est promise, et vous pourriez l'obtenir en faisant votre devoir : ainsi vous êtes entièrement responsables de tout ce bien envers l'Église et envers Dieu.

3° Votre tort peut encore se mesurer par tout le mal que vous faites pour n'avoir pas reçu l'Esprit de Dieu.

Vous êtes un déshonneur pour la religion, et un scandale pour l'Église et le monde. Votre tort est encore augmenté par toute l'influence que vous exercez sous divers rapports, et cela se verra au jour du jugement.

V. Conséquences de la possession du Saint-Esprit.

1° On vous appellera excentriques, exagérés ; et probablement vous mériterez ces épithètes ; probablement vous serez excentriques en effet.

Je n'ai jamais connu une personne remplie de l'Esprit qui ne fût accusée d'être excentrique, enthousiaste, désordonnée ; et la raison en est que ceux qui ont l'Esprit de Dieu diffèrent effectivement de tous les autres hommes. C'est là le véritable terme de comparaison. Il n'est donc pas étonnant qu'un homme rempli de l'Esprit apparaisse extraordinaire. Il agit sous d'autres influences, il a d'autres vues, il se conduit par d'autres motifs, il est dirigé par un autre esprit que le reste des hommes.

Vous devez donc vous attendre à des observations de ce genre, Que de fois j'ai entendu dire de telles et telles personnes : *« C'est un brave homme, mais il est un peu exalté ».* Quelquefois j'ai demandé des détails sur cette exaltation, pour savoir en quoi elle consistait ; et en faisant le catalogue des accusations, j'ai vu que le tout revenait à être un homme spirituel. Préparez-vous donc à des accusations de ce genre ; il y a une exaltation (un méthodisme) affectée, Dieu nous en garde ; mais il y a aussi un état de l'âme où le fidèle est rempli de l'Esprit de Dieu au point de paraître étrange, extraordinaire aux yeux de tous ceux qui ne comprennent pas sa conduite, (On appartient au peuple particulier. Tite 2 v. 14).

2° Si vous avez l'Esprit de Dieu en abondance, il est assez probable que plusieurs vous jugeront fous.

Nous jugeons les hommes tels quand ils agissent d'une manière différente de ce qui nous paraît être prudent et conforme au bon sens, ou quand ils arrivent à des conclusions pour lesquelles nous ne voyons pas de raisons suffisantes. Paul fut accusé d'être fou par ceux qui ne comprenaient pas les vues en vertu desquelles il agissait. Aucun doute que Festus ne jugeât que cet homme avait perdu la tête à force d'études ou de savoir. Mais Paul lui dit : « Je ne suis pas fou, très excellent Festus (Actes 26 v. 25) ». Il passait donc pour extravagant.

Mais le fait est qu'il voyait son grand sujet avec une telle clarté, qu'il y mettait toute son âme. Une foule de gens ont paru désordonnés à. ceux qui n'avaient point de spiritualité, parce que Dieu dirigeait l'esprit des premiers d'une manière que les autres ne pouvait comprendre. Préparez-vous donc à tout ceci ; et d'autant plus que vous vivez plus au-dessus du monde et que vous marcherez plus avec Dieu.

3° Si vous avez l'Esprit de Dieu, il faut vous attendre à éprouver les grandes angoisses pour l'amour de l'Église et pour l'amour du monde.

Quelques épicuriens spirituels demandent l'Esprit, parce qu'ils se figurent que cette grâce leur procurera un bonheur sans nuage et une vie sans chagrin. Mais il n'y a jamais eu de plus grave

erreur. Lisez vos Bibles, et voyez comment les prophètes et les apôtres ont continuellement soupiré et souffert en vue de l'Église et du monde.

L'apôtre Paul dit qu'il portait toujours en son corps la mort du Seigneur Jésus : « *Je proteste, dit-il, que je meurs de jour en jour* ». On sait alors ce que c'est que de sympathiser (souffrir) avec le Seigneur Jésus, et d'être baptisé du baptême dont il fut baptisé ; quelle était son agonie pour les pêcheurs ! Dans quel travail d'enfantement était son âme pour le salut. Plus vous aurez de son Esprit, plus vous verrez clairement la triste condition des pécheurs, et plus vous éprouverez la détresse à leur égard. Il pourra vous sembler quelquefois que la vie n'est plus supportable devant leur infortune.

4° Souvent vous serez affligés de l'état des ministres de la Parole.

Il y a quelques années que je vis une femme qui appartenait à l'une des Églises de cette ville. Je lui demandai quel était ici l'état de la religion. Elle paraissait répugner à en parler beaucoup ; elle fit quelques remarques générales ; puis, comme suffoquée, et les yeux pleins de larmes, elle ajouta : « *Oh ! L'esprit de nos ministres semble enveloppé de profondes ténèbres !* » Souvent des chrétiens vraiment spirituels éprouvent un sentiment tout semblable, et répandent à cette pensée des larmes amères. Oui, j'ai vu souvent des chrétiens pleurer et soupirer ainsi en secret au sujet des ténèbres qui couvrent l'esprit des ministres, à la vue de leur amour du inonde et de la crainte qu'ils ont des hommes.

Mais ils n'osaient en parler, de peur d'être dénoncés, menacés, et peut-être exclus du troupeau. Je ne dis point ces choses pour faire des reproches à mes collègues, mais parce qu'elles sont vraies ; et il importe que les ministres sachent qu'il n'y a rien de plus commun parmi les vrais chrétiens qu'un sentiment de douleur et de détresse à la vue de la décadence où se trouve le ministère. Je ne voudrais éveiller aucun sentiment pénible contre les ministres ; mais il est temps qu'on sache que des âmes amenées à la vraie connaissance de l'Évangile, et qui commencent à sentir la flamme de la joie et de l'amour de Jésus, trouvent souvent que leurs pasteurs n'entrent pas dans leurs sentiments et sont bien inférieurs, quant à la spiritualité, à plusieurs des membres de leur église.

C'est un des maux les plus marquants et les plus lamentables de nos jours. La piété des pasteurs, même dans les cas où elle est réelle, est en général tellement superficielle, qu'ils ne peuvent sympathiser avec la portion plus spirituelle de leur troupeau. Leur prédication ne répond pas aux besoins des âmes avancées ; elle ne les nourrit pas ; elle n'est pas d'accord avec leurs expériences.

Ces ministres n'ont pas assez de profondeur pour savoir sonder et réveiller l'Église, pour soulager ceux qui sont dans la tentation, pour soutenir les faibles, pour diriger les forts et pour les conduire à travers tous les labyrinthes et les pièges par lesquels leurs pas peuvent être entravés. Quand un ministre en est venu à conduire une église aussi loin que le comporte sa propre expérience dans les choses spirituelles, il est forcé de s'arrêter ; et jusqu'à ce qu'il ait fait de nouvelles expériences, qu'il se soit reconverti, que son cœur soit de nouveau brisé, et qu'il ait fait de nouveaux pas dans la vie divine, il ne sera plus d'aucun secours à ses auditeurs.

Il peut prêcher la saine doctrine, car un homme inconverti peut en faire autant. Mais, après tout, sa prédication manquera de ce perçant qui s'attaque aux consciences, de cette portée pratique et de cette onction qui seules peuvent atteindre un chrétien spirituel : C'est un fait sur lequel

gémit l'Église, c'est que la piété des étudiants souffre tellement dans le cours de leur éducation, que lorsqu'ils entrent dans le saint ministère, quelles que puissent être d'ailleurs leurs connaissances intellectuelles, ils ne sont, quant à la spiritualité, que de pauvres et faibles enfants. Bien loin de pouvoir entreprendre de nourrir l'Église de Christ, ils ont encore besoin d'être nourris et allaités.

5° Si vous avez une grande mesure de l'Esprit de Dieu, il faut vous attendre à beaucoup d'opposition.

De la part de l'Église, soit de la part du monde ; et il est très probable que vous trouverez en tête des opposants les hommes les plus influents du troupeau. Il y a toujours eu de l'opposition dans l'Église ; il en était ainsi du temps de Christ ; si vous êtes beaucoup au-dessus de l'état spirituel du reste du troupeau, le troupeau même s'opposera à vous. « Si quelqu'un peut vivre selon la piété qui est en Christ, il doit s'attendre à la persécution (2 Timothée 3 v. 12) », et ainsi, si vous êtes rempli de l'Esprit de Christ, votre église même, ses anciens et son pasteur, pourront s'opposer à vous.

6° Dans le même cas vous devez vous attendre à des luttes fréquentes et acharnées contre Satan.

Satan a très peu de peine avec les chrétiens qui manquent de spiritualité et qui sont tièdes, lâches, paresseux et mondains. Ceux-là ne savent ce que c'est que des combats spirituels. Peut-être qu'ils souriront si vous leur en parlez ; et de cette manière le diable les laisse tranquilles. Ils ne le troublent pas, lui le leur rend. Le diable sait, au contraire, que les chrétiens spirituels lui causent un grand dommage, et c'est pour cela qu'il s'élève contre eux ; il leur suscite des tentations dont ils n'avaient jamais eu la pensée auparavant, des pensées blasphématoires, des idées d'athéisme, d'infidélité, de dépravation et autres semblables.

7° Avec vous-mêmes aussi vous aurez des luttes plus violentes qu'auparavant.

Vous trouverez quelquefois que votre corruption élève des oppositions étranges contre le Saint Esprit : « La chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair (Galates 5 v. 17) ». Souvent cette corruption se montre avec une puissance qui jette le chrétien dans la consternation. Un pasteur me racontait que l'un des commodores des États-Unis, membre de son troupeau, homme spirituel, avait eu à soutenir contre des tentations intérieures des luttes telles, qu'il passait une grande partie de la nuit couché sur le plancher, dans les gémissements et dans la prière. Il semblait que le diable fût résolu de le perdre, et que pour le moment le propre cœur de cet homme fût ligué avec son ennemi.

8° Mais, au milieu de tout cela, vous aurez aussi la paix avec Dieu.

Si l'Église même, les pécheurs et le diable s'opposent à vous, il y en aura Un avec lequel vous serez en paix. Souvenez-vous-en, vous qui êtes appelés à des épreuves, à des conflits et à des tentations ; vous qui gémissez et priez, et pleurez et rompez vos cœurs : votre paix, pour autant qu'il s'agira de vos dispositions envers Dieu, votre paix sera semblable à un fleuve.

9° Vous aurez pareillement la paix de la conscience, si vous êtes conduits par l'Esprit.

Vous ne serez pas continuellement aiguillonnés et torturés par des reproches intérieurs ; votre conscience sera calme comme un lac dont la surface n'est ridée par aucun souffle.

10° Si vous êtes remplis de l'Esprit, votre vie sera utile ; elle le sera nécessairement.

Lors même que vous seriez malade et incapable de sortir de votre chambre, ou de converser, ou de voir qui que ce soit, vous seriez incomparablement plus utile qu'une centaine de ces chrétiens vulgaires destitués de toute spiritualité. Un pauvre homme de notre contrée était malade de consomption depuis plusieurs années ; mais il était chrétien. Un négociant inconverti de son endroit, mais compatissant, avait coutume de lui envoyer de temps en temps quelque chose pour le soulager, lui ou sa famille. Le malade reconnaissant, mais incapable de le lui témoigner à la manière des hommes, finit par comprendre que ce qu'il pouvait faire de mieux était de prier pour le salut de son bienfaiteur. Il se mit donc à prier ; sa prière devint toujours plus ardente et il s'empara pour ainsi dire de la main de Dieu.

Il n'y avait pas de réveil en cet endroit ; mais, à l'étonnement de tout le monde, le marchand inclina peu à peu vers l'Évangile ; le feu se répandit dans tout l'endroit ; il y eut bientôt un réveil puissant ; et une multitude de personnes furent sauvées. Le pauvre homme languit de cette manière pendant quelques années et mourut. Je visitai alors son endroit, et sa veuve me montra son journal. Ce chrétien y disait entre autres : *« Je suis en relation avec environ trente ministres et autant d'églises ».* Il avait ensuite mis à part certaines heures du jour et de la semaine pour prier pour chacun de ces ministres et pour leurs églises. Il avait aussi marqué certains moments pour prier en faveur de différentes stations missionnaires.

Puis suivaient, sous différentes dates, des phrases comme celle-ci : *« Aujourd'hui j'ai pu faire la prière de la foi, pour que Dieu répande l'Esprit sur l'église de... ; et j'espère en Dieu qu'elle aura « bientôt un réveil ».* Sous une autre date : *« J'ai pu offrir aujourd'hui la prière de la foi pour (telle et telle) église, et j'espère qu'il y aura bientôt un réveil ».* Quant aux postes missionnaires, si je m'en souviens bien, il mentionnait en particulier la mission de Ceylan, et je crois que le dernier endroit dont il se souvint dans son journal, selon la prière de la foi, fut l'endroit dans lequel il vivait.

Peu de temps après qu'il eût noté ces choses dans son journal, le réveil commença et se répandit dans le pays, si je ne me trompe, approchant ou même absolument dans l'ordre des lieux qu'il avait mentionnés dans son journal ; et au bout du temps nécessaire, pour le trajet des nouvelles, on apprit qu'il y avait un réveil à Ceylan. Quant au réveil dans sa propre ville, il ne commença qu'après sa mort. Sa femme me dit qu'il priait pendant sa maladie avec une telle ferveur, qu'elle craignait souvent qu'il ne hâtât ainsi sa mort. Le réveil fut extrêmement grand et puissant dans toute la contrée, et le fait de sa proximité n'avait pas été caché à ce serviteur de Dieu, car, selon l'Écriture : « Le secret de l'Éternel est avec ceux qui le craignent (Psaume 25 v. 14) ».

Voilà comment cet homme, trop faible pour sortir de sa maison, fut cependant plus utile au monde et à l'Église de Dieu, que tous les chrétiens sans cœur qui couvraient le pays. Se tenant entre Dieu et les désolations de Sion, et répandant son cœur dans la prière de la foi, il fut maître ou prince, comme dit l'Écriture, et il eut pouvoir sur Dieu.

11° Si vous êtes remplis du Saint-Esprit, vous ne vous trouverez pas angoissés, irrités ou vexés, lorsqu'on parlera contre vous.

Quand je vois des personnes s'agiter ou s'impatienter pour quelque bagatelle qui les concerne, je suis sûr qu'elles n'ont pas l'Esprit de Dieu. On pouvait dire contre Jésus-Christ tout ce que la malice peut inventer sans qu'il en fût troublé le moins du monde. Si vous voulez être doux

sous la persécution et présenter une copie du caractère de Jésus et honorer ainsi la religion, il vous faut être remplis de l'Esprit.

12° Si l'Esprit de Dieu est en vous, vous serez sages dans l'emploi des moyens que vous emploierez pour la conversion des pécheurs.

Sans cet Esprit, personne n'aura la sagesse convenable pour préparer et seconder un réveil ; sans cet Esprit on fera des folies et on ne réussira à rien. Mais un homme conduit par l'Esprit de Dieu saura faire toute chose en son temps et de manière à obtenir le plus grand résultat possible.

13° Vous serez calmes dans l'affliction, et quand vous verrez la tempête arriver sur vous, vous n'en serez point troublés ni consternés.

Les gens qui vous entourent seront étonnés de votre paix et de votre sérénité au milieu des épreuves, parce qu'ils ne connaîtront pas les consolations intérieures dont jouissent ceux qui sont remplis de l'Esprit.

14° Vous serez résignés et même joyeux dans la mort.

Vous serez toujours prêts pour sa rencontre ; et après la mort vous serez proportionnellement heureux pour toujours dans le ciel.

VI. Conséquences résultant du fait qu'une âme n'est pas remplie de l'Esprit.

1° Vous douterez souvent, et avec raison, de votre qualité de chrétiens.

Les enfants de Dieu sont conduits par l'Esprit de Dieu ; or, si vous n'êtes pas conduits par cet Esprit, quelle raison avez-vous de croire que vous êtes ses enfants ? Sans doute vous tâcherez d'amasser quelques petites preuves à cet égard, et donner quelques coussins à vos espérances. Mais vous ne le pourrez, à moins que votre conscience ne soit cautérisée comme avec un fer rouge. Vous ne pourrez vous empêcher de retomber souvent dans le doute et dans l'incertitude la plus pénible concernant votre état.

2° Vous serez toujours chancelants dans vos vues au sujet de la prière de la foi.

Cette prière est quelque chose de si spirituel, c'est tellement une chose d'expérience et non de spéculation, qu'à moins d'être spirituels vous-mêmes, vous n'en aurez que des idées confuses. Vous pourrez dire beaucoup de choses à ce sujet, et pour un temps vous croire convaincus ; mais jamais vous ne serez affermis de manière à retenir toujours sur ce point la même attitude ; puis, au bout de quelque temps, vous vous verrez replongés dans le doute.

J'ai connu dans ce genre un fait frappant. Un vrai chrétien, ministre de l'Évangile, me disait : « *Quand j'ai l'Esprit de Dieu et que je jouis de sa présence, je crois fermement à la prière de la foi ; mais, quand je ne l'ai pas, je me trouve rempli de doutes sur cette question, et mon esprit*

est plein d'objections ». Je sais, par ma propre expérience, ce qu'il en est ; et, lorsque j'entends des personnes élever des difficultés sur les vues que je vous ai présentées à ce sujet dans mes derniers discours, je comprends parfaitement qu'elles puissent être embarrassées ; et j'ai souvent trouvé qu'aussi longtemps qu'elles étaient loin de Dieu, il était impossible de satisfaire leur intelligence, tandis qu'elles auraient tout compris sans aucun raisonnement si elles avaient fait l'expérience de la chose.

3° Si vous n'avez pas l'Esprit, vous serez disposé à vous scandaliser de ceux qui l'ont, ou vous douterez de la convenance de leur conduite.

S'ils paraissent sentir beaucoup plus vivement que vous, vous appellerez tout cela peut-être des émotions animales ; et peut-être douterez-vous de la sincérité de leurs démonstrations. « Je ne sais », direz-vous peut-être, *« que faire de tel ou tel. Il semble être très pieux ; mais je ne le comprends pas ; et il me semble qu'il s'appuie trop sur des sensations »,* et ainsi vous chercherez à censurer des hommes pieux pour vous justifier vous-mêmes.

4° Vous jouirez d'une bonne réputation auprès des pécheurs impénitents et des chrétiens charnels.

Ils vous loueront comme étant des chrétiens raisonnables, sobres et d'une sage orthodoxie. Vous serez bons pour marcher avec ces gens, car vous serez d'accord avec eux.

5° Vous craindrez vivement le fanatisme ; et, dès qu'il y aura quelque tendance à un réveil, vous serez dans l'inquiétude et dans la peur des excès.

6° Vous serez troublés à la vue de tous les moyens particuliers et directs qu'on emploiera pour favoriser un réveil.

Vous crierez aux innovations ; et, pendant que le ciel entier se réjouira de voir prendre des mesures salutaires pour le salut des âmes, vous serez décontenancés et effrayés de ce qui se passera, parce que votre aveuglement vous en cachera la convenance.

7° Vous serez un opprobre pour la religion.

Les impénitents vous loueront quelquefois, parce que vous leur ressemblerez ; et, d'autres fois ils se moqueront de vous comme d'un hypocrite.

8° Vous n'aurez que peu de connaissance de l'Écriture.

9° Si vous mourez sans avoir l'Esprit, vous prouverez que vous vous étiez séduit vous-même ou que vous avez vécu dans l'hypocrisie, et vous tomberez en enfer ; il n'y a aucun doute là-dessus.

Remarques additionnelles.

1° Les chrétiens sont aussi coupables de n'avoir pas l'Esprit, que les pécheurs de n'avoir pas la repentance.

2° Ils le sont même davantage, à raison des lumières plus grandes dont ils jouissent.

3° Tous les êtres ont droit de se plaindre des chrétiens qui n'ont pas l'Esprit. Dieu en a le droit, parce que, vous ne travaillez pas pour lui. Il a placé son Esprit à votre disposition ; et si vous ne l'avez pas, Il a le droit de vous regarder comme responsables de tout le bien que vous auriez pu faire quand vous auriez reçu cette grâce. Vous péchez contre le ciel, car vous auriez dû ajouter quelques bienheureux de plus à la multitude de ceux qui le peuplent. Les pécheurs, l'Église, les ministres ont également le droit de se plaindre de vous.

4° Vous embarrassez même l'œuvre du Seigneur. C'est en vain qu'un ministre essaiera de travailler par-dessus de vos têtes. Souvent les ministres gémissent, se fatiguent et s'exténuent en vain, en tâchant de faire le bien là où se trouve une église qui a le bruit de vivre et qui n'a pas l'Esprit de Dieu. Si jamais l'Esprit est répandu, une église de ce genre l'étouffera aussitôt et le contristera au point de le repousser absolument. Vous pouvez, de cette manière, lier les mains et briser le cœur d'un ministre, le faire mourir peut-être par le seul fait de votre résistance aux influences du Saint-Esprit.

5° Vous voyez les raisons pour lesquelles les chrétiens ont besoin de l'Esprit ; et le devoir de lui ouvrir vos cœurs est pressant à proportion.

6° Ne tentez pas Dieu en attendant son Esprit et en négligeant en même temps d'employer les moyens qui doivent vous le procurer.

7° Si vous voulez avoir l'Esprit, vous devez être comme des enfants, céder à ses influences avec la souplesse d'une sensitive. Dieu vous appelle à la prière, vous devez quitter tout autre chose pour céder à son doux attrait. Il n'y a aucun doute que vous n'ayez quelquefois senti le désir de prier pour quelque objet ; vous aurez résisté ou différé d'obéir, et Dieu vous a délaissés. Si vous voulez qu'il reste avec vous, il faut céder à ses mouvements les plus doux et les plus délicats, être vigilant à apercevoir les moindres indices de sa présence et à leur obéir pleinement.

8° Les chrétiens doivent être prêts à tout sacrifice quelconque pour obtenir la présence du Saint-Esprit. Une femme déjà âgée, et qui faisait profession de piété, disait un jour : *« Ou il faut que je cesse d'entendre tel ministre (qu'elle nommait), ou il faut que j'abandonne ma joyeuse compagnie »*. Elle abandonna les prédications et elle se tint à l'écart. Quelle différence avec un autre cas ! Une femme du même âge entendit le même prédicateur ; et de retour chez elle, elle résolut de quitter son train de vie mondain et dissipé. Elle renvoya la plupart de ses domestiques, changea toute sa manière de vivre et de converser, de sorte que ses joyeux amis la laissèrent volontiers jouir de sa communion avec Dieu, et passer son temps à faire le bien.

9° Vous voyez partout ceci, qu'il est bien difficile à ceux qui vivent dans le grand monde d'aller au ciel. Quelle calamité que de vivre dans un pareil élément ! Et qui peut y jouir de la présence de Dieu ?

10° Un grand nombre de gens qui professent être pieux sont aussi ignorants pour ce qui concerne la spiritualité, que l'était Nicodème au sujet de la nouvelle naissance. Je crains que de tels gens n'aient jamais été convertis. Si quelqu'un leur parle de l'Esprit de prière, c'est pour eux de l'algèbre. Le cas de ces personnes est effrayant. Combien différent était le caractère des apôtres !

Lisez l'histoire de leurs vies ; lisez leurs lettres, et vous verrez qu'ils étaient toujours spirituels et qu'ils marchaient journellement avec Dieu. Combien peu il y a maintenant de cette religion !

« Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre ? (Luc 18 v. 8) ». Mettez quelques-uns de ces faux chrétiens à l'œuvre pour un réveil ; et ils ne sauront que faire ; ils n'auront aucune énergie, aucune adresse ; ils ne produiront aucune impression. Quand est-ce que ceux qui se disent chrétiens se, mettront à l'œuvre, pleins de l'Esprit ? Si je pouvais voir cette église remplie de l'Esprit, je n'en demanderais pas davantage, pour ébranler toute la masse qui nous entoure, et il ne se passerait pas quinze jours avant que le réveil se fût étendu sur toute la ville.

Assemblée de prière.8

Je viens maintenant parler de la prière en commun, de la prière sociale, où deux personnes ou plus s'unissent à cet effet. Des assemblées de ce genre avaient lieu fréquemment dès le temps de Christ, et même des siècles avant lui.

« Je vous dis encore que si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander quoi que ce soit, la chose sera faite par mon Père qui est dans les cieux (Matthieu 18 v. 19) ».

En traitant du sujet de la prière, je me suis borné jusqu'à ce jour à parler de la prière secrète.

Je viens maintenant parler de la prière en commun, de la prière sociale, où deux personnes ou plus s'unissent à cet effet. Des assemblées de ce genre avaient lieu fréquemment dès le temps de Christ, et même des siècles avant lui ; et il est probable que le peuple de Dieu fut toujours habitué de prier en commun dès qu'il en a eu la facilité et le privilège. Je ne mettrai pas ici en question la convenance de cette pratique, ni je n'insisterai pour le moment sur le devoir de la prière sociale ; je ne discuterai pas non plus la question si deux chrétiens quelconques qui s'unissent pour demander une bénédiction seront sûrs de l'obtenir. Mon objet est de faire quelques observations sur les assemblées de prière, et je vais examiner :

I. Le but de ces assemblées.

II. La manière de les diriger.

III. Puis je mentionnerai différentes choses qui peuvent entraver une œuvre de ce genre.

I. But des assemblées de prière.

1° L'un des objets que peut se proposer une assemblée de ce genre, c'est de favoriser l'union des chrétiens entre eux.

Rien ne cimente plus les cœurs que de prier ensemble, Jamais les chrétiens ne s'aiment autant les uns les autres (pourvu qu'ils aient confiance en leur sincérité réciproque) que lorsqu'ils s'entendent les uns les autres répandre leurs cœurs en prières. A proportion que ces prières sont spirituelles, elles engendrent un sentiment d'union et de confiance qui est de la plus haute importance pour la prospérité de l'Église. Il est douteux que des chrétiens puissent manquer d'être unis quand ils sont dans l'habitude de prier ensemble réellement ; et quand ils ont pu éprouver des sentiments sévères les uns pour les autres ou remarquer entre eux des différences de vues, ces choses disparaissent toutes par la prière faite en commun ; le grand objet est obtenu dès que vous pouvez les amener à s'unir réellement en prières. Si ce point peut s'obtenir, toutes les autres difficultés disparaissent.

2° Un autre but de ces assemblées, c'est de propager l'Esprit de prière.

Dieu nous a constitués, dans l'économie de sa grâce, comme dans celle de sa nature, de manière que nous sommes des êtres sympathiques, et que nos sentiments se communiquent. Un ministre, par exemple, fera passer dans certains cas les battements de son cœur dans le cœur de son auditoire ; l'Esprit de Dieu qui anime son âme se sert de ses sentiments pour influencer ses auditeurs par chaque mot qu'il prononce. Rien n'est donc mieux calculé pour engendrer l'Esprit de prière que de s'unir pour des prières communes avec un homme qui a lui-même l'Esprit ; à moins que cet homme ne soit tellement en avant des autres qu'ils ne puissent le suivre.

Sauf ce dernier cas, où il arrive alors qu'une prière révolte et qu'on lui résiste, la prière d'un homme avancé dans la piété réveille les autres. Pour peu que ceux-ci ne soient pas trop en arrière des sentiments qu'il exprime, l'Esprit dont il est animé s'allumera et brûlera et se répandra tout autour de lui. Souvent il suffira d'un individu qui obtient l'Esprit de prière pour réveiller une église entière et pour répandre autour de lui un réveil général.

3° Un autre grand objet de la prière en commun est d'émouvoir Dieu.

Non que la prière change le caractère ou les dispositions de Dieu, comme je l'ai dit dans un précédent discours ; mais, quand les chrétiens font monter à Dieu les prières convenables, ils revêtent, eux, une disposition d'Esprit qui permet à Dieu de leur accorder des bénédictions correspondantes : « Alors ceux qui craignent l'Eternel se parlèrent l'un à l'autre ; l'Eternel fut attentif, et il écouta ; et un livre de souvenir fut écrit devant lui Pour ceux qui craignent l'Eternel et qui honorent son nom. Ils seront à moi, dit l'Eternel des armées, ils m'appartiendront, au jour que je prépare ; J'aurai compassion d'eux, comme un homme a compassion de son fils qui le sert (Malachie 3 v. 16 et 17) ». Ils sont alors en état de recevoir ses grâces, et il les accorde alors, précisément parce qu'il est toujours le même, toujours prêt à faire miséricorde, toujours heureux de le pouvoir. Lors donc que les chrétiens s'unissent pour prier comme ils le doivent, Dieu ouvre les fenêtres des cieux, et répand ses bénédictions jusqu'à ce qu'il n'y ait pas assez de place pour les recevoir.

4° Un autre objet important des assemblées de prière, c'est de convaincre et de convertir les pécheurs.

Dirigées d'une manière convenable, elles sont éminemment calculées pour produire cet effet. Les pécheurs éprouvent facilement un sentiment très solennel lorsqu'ils entendent des chrétiens en prière ; ils s'en aperçoivent toujours. Un impie, moins que socinien, disait un jour, en parlant

d'un certain ministre : *« Je supporte très bien sa prédication ; mais quand il prie je deviens tout tremblant ; il me semble que Dieu descend sur moi ! »*

Souvent des pécheurs sont convaincus à la seule ouïe d'une prière. Un jeune homme de talents distingués disait en parlant d'un pasteur auquel il s'était beaucoup opposé avant d'être converti : *« Aussitôt qu'il commença à prier, je commençai à être convaincu ; et s'il eût continué beaucoup plus longtemps, j'eusse été incapable de me contenir ».* Il en est toujours ainsi ; dès que les chrétiens prient, par l'Esprit, les pécheurs comprennent ce que c'est que la prière et sont saisis. N'ayant pas par eux-mêmes l'expérience de la chose, ils ne peuvent se faire une idée de ce que c'est que la spiritualité ; mais, à l'ouïe d'une véritable prière, ils s'aperçoivent qu'il y a là quelque chose et que Dieu est présent. Cela les pousse vers Dieu ; ils éprouvent une émotion solennelle ; et, s'ils ne se retirent pas, ils se rendent. Quand des chrétiens prient dans la foi, l'Esprit de Dieu se répand ; et souvent les pécheurs sont convertis à l'instant.

II. Manière de diriger des assemblées de prière.

1° Souvent il sera bon d'ouvrir une assemblée de ce genre par la lecture d'une courte portion de la Parole de Dieu.

Surtout si la personne qui dirige l'assemblée peut rappeler aux assistants quelque endroit qui soit applicable à l'objet ou à l'occasion qui réunit les frères, et qui soit impressif et aille au sujet. S'il n'a point de passage applicable, il vaudrait mieux ne pas lire du tout. Ne traînez pas la Parole de Dieu dans vos réunions dans le seul but d'employer une partie de l'heure, et par simple manière d'acquit. C'est insulter Dieu. Il n'est pas bien de lire autre chose que ce qui s'applique au sujet dont on veut s'occuper.

Il y a des gens qui croient toujours nécessaire de lire un chapitre entier, tant long qu'il soit, et lors même qu'il présenterait une variété de sujets. C'est aussi peu judicieux, dans des cas semblables, qu'il le serait de la part d'un ministre de prendre pour texte un chapitre entier, tandis qu'il se proposerait de faire pénétrer, dans l'esprit de ses auditeurs, une vérité particulière. Le but d'une assemblée de prière devrait toujours être d'amener les chrétiens à un objet positif et défini. En divaguant à travers un vaste champ d'idées, on ne fait que nuire à cet objet primitif.

2° Il est convenable que le directeur débute par quelques remarques courtes et appropriées au sujet, pour expliquer la nature de la prière et les encouragements que nous avons à cet effet, et pour présenter directement à l'esprit de l'assemblée l'objet spécial qu'on se propose.

Un homme ne peut pas plus prier sans avoir concentré ses pensées sur un objet qu'il ne peut faire autre chose. Le directeur doit donc y veiller attentivement ; il insistera pour savoir si les assistants sont venus avec un but précis, sinon il vaudrait mieux qu'ils s'en retournassent chez eux : C'est inutile de se tenir là pour se moquer de Dieu en prétendant qu'on vient prier, lorsqu'on ne sait trouver dans ce bas-monde aucun sujet positif de prières.

Après avoir établi nettement l'objet des prières, le directeur devrait rappeler quelque promesse ou quelque principe sur lequel les chrétiens peuvent s'appuyer pour attendre une réponse à leurs prières ; et s'il connaît dans ce genre quelque indice de la Providence, quelque promesse, ou quelque principe général du gouvernement de Dieu, qu'il le rappelle aux auditeurs, et qu'il ne

les laisse pas bavarder au hasard, sans savoir s'ils ont une raison quelconque de s'attendre à être exaucés.

Une des raisons pour lesquelles les assemblées de prière produisent si peu, c'est qu'on y apporte si peu de bon sens. Au lieu de chercher autour de soi quelque base solide sur laquelle on puisse appuyer sa foi, on se rassemble pour faire un déluge de paroles sans savoir ni s'inquiéter de savoir si l'on a quelque raison de s'attendre à une réponse. Sans explication positive à ce sujet, les trois quarts des assistants n'auront aucune idée de ce qu'ils font.

3° En invitant certaines personnes à prier, il est à désirer qu'on laisse toujours, autant que possible, prendre aux choses leur cours naturel, et qu'ainsi, par exemple, on laisse en général prier ceux qui s'y sentent portés.

Quelquefois il arrive que ceux mêmes qui sont habituellement le plus spirituels, et auxquels on pourrait le mieux s'adresser, se trouvent dans le moment peu disposés. Si c'est le cas, ils refroidiraient l'assemblée. En laissant prier ceux qui s'y sentent portés, vous éviteriez ce grave inconvénient. Mais cela même ne peut se faire toujours sans quelque danger, surtout dans de grandes villes où une assemblée de prière peut être interrompue par des gens qui n'ont aucun appel véritable à se mettre en avant, par quelque fanatique ou quelque esprit faible, par un hypocrite ou un ennemi dont tout le but serait de faire du bruit. Cependant il reste vrai, en général, que la marche libre peut être suivie avec sécurité.

Abandonnez l'assemblée à la direction de l'Esprit de Dieu ; laissez prier ceux qui désirent ; si le directeur s'aperçoit de quelque chose qui a besoin d'être redressé, qu'il le dise librement et avec charité ; qu'il redresse la chose et que l'on continue. Il faut seulement qu'il sache faire ses observations au moment convenable, de manière à ne pas interrompre le cours des sentiments ou à refroidir l'assemblée, ou à détourner les esprits du véritable objet qu'ils doivent avoir en vue.

4° Lorsqu'il est nécessaire de désigner individuellement ceux qui doivent prier.

Il vaut mieux commencer par les plus spirituels ; et si vous ne les connaissez pas, cherchez ceux qui vous paraîtront le plus naturellement devoir être dans ce cas. En priant dès le début, ils pourront répandre l'Esprit de prière sur l'assemblée et en élever le ton général. Si au contraire vous faites commencer ceux qui sont froids ou sans vie, ils pourront glacer la réunion dès l'ouverture. Le seul espoir d'avoir une assemblée de prière efficace et vivante, c'est qu'une partie au moins de la réunion soit animée de l'Esprit de Dieu, et qu'elle répande cet Esprit sur les autres. C'est là aussi la principale raison pour laquelle il vaut mieux, en général, laisser les choses suivre leur cours naturel ; car alors ce sont les mieux disposés qui prieront les premiers et qui imprimeront à l'assemblée le caractère convenable.

5° Les prières devraient toujours être très courtes (surtout quand on est nombreux.

Lorsque des individus se permettent de prier longuement, ils oublient où ils sont ; qu'ils ne sont que la bouche de l'assemblée, et qu'ils ne peuvent s'attendre à ce que cette assemblée sympathise avec eux au point de les suivre dans leurs prières, s'ils deviennent longs et ennuyeux, et s'ils font le tour du monde pour mentionner tous les objets qui peuvent se présenter à leur imagination. Ordinairement ceux qui prient longtemps dans une assemblée de ce genre font cela non parce qu'ils ont l'Esprit de prière, mais, au contraire, parce qu'ils ne l'ont pas, et

ils tournent et retournent pour filer des prières sans fin, pour dire à Dieu ce qu'il est ou qui Il est, ou pour l'exhorter à faire ceci ou cela ; d'autres vous exposeront tout un système de théologie, d'autres prêcheront ou exhorteront les gens, jusqu'à ce que chacun désire qu'ils en finissent, et que Dieu aussi le désire, je n'en doute pas. Ces gens devraient s'en tenir au point et à l'objet pour lequel ils sont venus, et ne pas courir après les folles pensées de leur cœur, à travers le monde entier.

6° Chacun devrait prier, généralement parlant, pour un objet unique.

Deux, trois ou plus peuvent prier pour le même objet ou chacun dans quelque point de vue spécial. Les divers individus s'attacheront d'eux-mêmes aux diverses branches d'un sujet qui en embrasse plusieurs. L'un priera particulièrement pour l'Église ; qu'un autre en fasse autant s'il s'y sent disposé. Peut-être que le suivant intercédera pour les pécheurs inconvertis ; un autre demandera, que les jeunes gens apprennent à confesser leurs péchés. Que chacun suive son cœur ; mais dès qu'il a fini, qu'il s'arrête. Toutes les fois qu'un homme est pénétré de quelque sentiment profond, c'est sur quelque point spécial. Aussi longtemps qu'il en sera occupé, il priera de l'abondance du cœur et il s'arrêtera quand il aura fini.

7° Si, pendant le cours de l'assemblée, il devient nécessaire de changer l'objet de la prière, que le directeur constate le fait et l'explique en peu de mots.

Soit qu'il s'agisse de prier pour l'Église ou pour des hommes tombés dans le relâchement, ou pour des pécheurs inconvertis, ou pour les païens, qu'il le dise clairement. Qu'il présente cet objet à l'assemblée en face et jusqu'à ce qu'on sache nettement pour quel nouvel objet on va prier. Rappelez-leur, si c'est nécessaire, les fondements sur lesquels ils peuvent appuyer leur foi relativement au nouveau point, et conduisez-les ainsi directement au trône de la grâce pour qu'ils sachent y saisir la main de Dieu. Telle est la marche à suivre, qu'indique la vraie philosophie de l'esprit humain. On fait toujours cela lorsqu'on prie pour soi dans le particulier et qu'on prie sérieusement.

8° Il importe que le temps soit pleinement employé et qu'il n'y ait jamais de longs silences.

Je parle de silences qui proviennent d'incertitude, de langueur ou d'hésitation. Ils produisent toujours une misérable impression et glacent l'assemblée. Je sais que certaines églises ont des moments de prière en silence ; mais dans ce cas il faut en avertir, de manière que tous sachent pourquoi il y a du silence. Alors l'effet est puissant : On sait qu'une congrégation entière élève ses pensées vers Dieu par des soupirs qui n'ont pas d'expression : mais c'est bien différent de ces insoutenables silences qui proviennent de ce que personne n'est disposé à prier. Dans ce cas l'assemblée se trouve comme plongée dans le froid d'un tombeau.

9° Il importe excessivement que celui qui dirige l'assemblée presse les pécheurs qui pourraient se trouver présents de se repentir immédiatement.

Il devrait même exhorter les chrétiens à prier de manière que les pécheurs sentissent qu'on s'attend à ce qu'ils se repentent ainsi. Cela inspire aux chrétiens des sentiments de compassion et d'amour pour les âmes. Les observations qu'on présente aux hommes inconvertis sont comme un feu qu'on jette sur le cœur des chrétiens pour les inciter à la prière et à faire des efforts pour la conversion de leurs semblables. Qu'ils sachent voir et sentir la culpabilité et le danger des pécheurs qui les entourent ; alors ils prieront.

III. Circonstances qui peuvent entraver des assemblées de prière.

1° Il n'y a aucune espérance d'un bon résultat dès que les membres de la réunion manqueraient, à droit ou à tort, de confiance dans le directeur.

J'en ai été témoin dans certaines églises où il régnait une répugnance contre quelque ancien ou diacre. Sans connaître si cette répugnance était fondée ou non, je sais que tout mourait sous l'influence d'un pareil directeur. Tout ce qu'il pouvait dire ou faire tombait à terre. La même chose est vraie d'un ministre.

2° Lorsque le directeur manque de spiritualité, ses remarques et ses prières seront sèches et froides.

Tout indiquera son défaut d'onction ; et toute son influence s'exercera au rebours de ce qui devrait être. J'ai connu des églises où il ne pouvait se maintenir aucune assemblée de prière : la cause n'en était pas évidente ; mais ceux qui comprenaient l'état des choses savaient que le directeur manquait de spiritualité au point de glacer toute l'assemblée. J'ai vu ce cas en particulier, dans certaines églises presbytériennes, où le ministre était jaloux de sa dignité et ne pouvait souffrir qu'aucun autre que lui dirigeât l'assemblée. Si quelque membre plus spirituel du troupeau essayait d'imprimer à l'assemblée une direction, il était aussitôt arrêté : *« Comment ! Vous n'êtes pas un ancien ! Il ne vous appartient pas de diriger une assemblée de prière en présence d'un ancien ».* Et ainsi on mettait une barrière devant toute l'œuvre, et l'église entière souffrait sous l'influence qui la frappait de stérilité.

Un homme qui sait qu'il n'a pas des dispositions spirituelles n'a donc rien à faire dans la direction d'une assemblée de prière ; il la tuera, et cela par deux raisons : D'abord il n'aura pas le discernement spirituel, et il ne saura que faire, ni il ne trouvera le moment de rien faire. Un homme spirituel s'aperçoit des mouvements de la Providence ; il sent l'Esprit de Dieu et il comprend sur quels objets il doit diriger les prières de ses frères, de manière à donner à chaque chose son temps et sa place, et à profiter des dispositions des chrétiens ; et il ne renversera pas tous les sentiments d'une assemblée en introduisant des incongruités ; car il sentira les directions et l'action de l'Esprit sur ceux qui prient, de manière à suivre lui-même ces directions.

Supposons qu'une assemblée soit dirigée par un homme sans spiritualité ; qu'on vienne de faire deux ou trois prières ; et que l'esprit de supplication se fasse sentir. Que deviendra l'assemblée si le directeur se met à faire des remarques sur quelque autre point ou se met à lire quelque chose dans un livre ? Il sera aussi loin des impressions de son auditoire que le pôle nord l'est de celui du midi. Des membres spirituels de l'assemblée, au contraire, sauront aussi distinctement quel doit être l'objet de leurs prières que si le Fils de Dieu lui-même était venu dans l'assemblée et eût nommé l'objet ; mais le conducteur bouleversa tout, parce qu'il n'entend pas le langage de son assemblée.

Un second défaut du conducteur s'il n'est pas spirituel, c'est qu'il sera sec et obtus dans ses remarques et dans tout ce qu'il fera ; il vous lira un long cantique du ton de quelqu'un qui s'endort, ou un long passage de l'Écriture d'un ton glacé, comme s'il jetait un drap mortuaire sur toute l'assemblée ; et tout y sera mort, aussi longtemps que ce cœur appesanti sera à la tête de toute l'entreprise.

3° Un autre obstacle serait le défaut des talents convenables chez le directeur.

S'il ne sait pas parler, ou s'il faisait des remarques déplacées, de manière à produire la légèreté ou le mépris, s'il manque de bon sens, de vigueur ou d'onction, il nuira à l'assemblée. Un homme peut être pieux et pourtant d'une faiblesse telle que, loin d'édifier par ses prières, il dégoûte ; alors il vaut mieux qu'il se taise.

4° Quelquefois les bienfaits d'une assemblée de prière sont détruits par un mauvais esprit qui se mêlerait aux dispositions du directeur.

Si, par exemple, dans le moment d'un réveil il se manifestait une grande opposition, et qu'un directeur vînt rappeler ces objections où même les injures, et s'étendre là-dessus en commentaires, il détournerait l'attention de l'assemblée de dessus son objet et saurait à peine de quel esprit il est animé lui-même. De pareilles choses sont toujours ruineuses pour une assemblée de prière. Que ceux qui dirigent l'Église prennent donc garde à leur propre esprit, de peur de la conduire à faux et de répandre de fâcheuses influences. La même chose est vraie pour quiconque est appelé à parler ou à prier. Si celui qui le fait introduit dans ses observations quelque chose de polémique, d'impertinent, de déraisonnable, de contraire aux Écritures, de ridicule ou seulement d'insignifiant, il éteindra presque aussitôt le feu doux et édifiant de l'Esprit de prière et ruinera l'œuvre.

5° Des personnes qui arrivent tard à l'assemblée la dérangent sensiblement.

Lorsqu'on a commencé à prier, que l'attention de tous est fixée, qu'on a fermé les yeux, et que les oreilles ne sont ouvertes que pour des accents de piété, c'est une chose très indécente que d'entrer et de marcher à travers la chambre au milieu d'une assemblée recueillie. Tout se dérange ; on est interrompu ; et si l'on recommence à se recueillir un moment, en voilà un autre qui arrive, et ainsi de suite. Je crois réellement que le diable n'a pas bien peur d'une assemblée de chrétiens, quelque nombreuse qu'elle soit, qui se rassemble pour la prière, si ces chrétiens ne veulent arriver qu'après que l'assemblée est commencée ; et il doit se réjouir dans tous les cas lorsqu'il en voit plusieurs arriver pieusement les uns à la suite des autres, comme des flâneurs, pendant que les autres sont déjà en prières.

6° Des personnes qui font des prières froides et des confessions de péchés sans vie sont sûres encore d'éteindre l'Esprit de prière.

Qu'un individu survienne au moment où l'assemblée jouit des influences de l'Esprit et au milieu de l'expression ardente des sentiments qui en animent plusieurs ; qu'il vienne y faire sentir un souffle glacé, et tout chrétien animé d'une meilleure vie voudrait aussitôt pouvoir sortir du cercle où il se trouvait si heureux.

7° En quelques endroits on a coutume de commencer une assemblée de prière par la lecture d'une longue portion des Écritures.

Ensuite un diacre ou un ancien indique un long cantique ; puis on le chante ; puis le diacre fait une longue prière, priant pour les Juifs et pour la plénitude des Gentils, et pour une foule d'autres objets qui n'ont rien à faire avec le but particulier de l'assemblée. Après cela il lira peut-être un long extrait de quelque livre ou de quelque magasin ; puis vient encore un autre long cantique et une autre longue prière, et l'on s'en va ! J'ai entendu une fois un ancien dire

qu'ils avaient une assemblée de prières depuis plusieurs années, et que cependant il n'y avait aucun réveil dans l'endroit. La vérité était que les conducteurs de l'église avaient accoutumé de conduire les réunions avec la majesté et la dignité que je viens de décrire, et que leur dignité ne voulait pas permettre qu'on y changeât rien.

Ce n'est pas étonnant qu'ils n'eussent point de réveil. De pareilles assemblées suffisent, au contraire, parfaitement pour empêcher tout réveil quelconque ; et, si jamais il en commençait un, elles le détruiraient aussitôt. Il y avait autrefois, à ce qu'on m'a dit, dans cette ville une assemblée de prière où il semblait qu'on voyait naître un peu de vie. Quelqu'un proposa qu'il se fît successivement deux ou trois prières pendant que l'assemblée restait à genoux, Un homme à dignité s'y opposa et dit qu'on n'avait jamais fait cela et qu'il espérait qu'on n'introduirait point d'innovations. Il n'aimait pas les innovations. Ce fut le dernier coup porté au réveil. Pour de pareilles personnes les assemblées de prière sont stéréotypées ; et ces gens ne sortent jamais de leur ornière, soit qu'ils obtiennent ou non une bénédiction. Une action trop vive serait une nouveauté, ils n'en veulent point.

8° Trop de chant est nuisible à une assemblée de ce genre.

L'agonie de la prière ne conduit pas naturellement au chant. Il y a temps pour toute chose, temps pour chanter et temps pour prier. Mais, si je sais ce que c'est que d'éprouver pour des âmes le travail de l'enfantement, les chrétiens ne sentent jamais moins le besoin de chanter que quand ils répandent leur cœur en prières pour les pécheurs. Le chant est l'expression naturelle des sentiments joyeux (Jacques) ; mais l'Esprit de prière n'est pas un esprit de joie, c'est un esprit de travail et de supplication, qui plaide souvent avec Dieu par de grands cris et par des soupirs qui peuvent s'exprimer.

Il n'y a rien qui ressemble moins à du chant. J'ai connu des états d'âme où vous ne pouviez causer une plus grande détresse aux chrétiens qui l'éprouvaient, qu'en vous mettant à chanter. Il est vrai que parfois le chant d'un cantique a produit de puissants effets sur des pécheurs inconvertis ; mais la cause de cet effet était le contraste frappant qu'ils trouvaient entre leurs sentiments et ceux des âmes heureuses qu'ils entendaient chanter. Si donc on introduit le chant dans une assemblée de prière, les cantiques devraient être courts, et choisis de manière à exciter des sentiments solennels. En général ils devraient être calculés de manière à continuer les prières et à entrer dans leur sens (Nous avons un peu abrégé et modifié notre auteur dans ce paragraphe, parce qu'il semble ne pas sentir suffisamment l'heureuse impression que produisent sur la généralité des cœurs quelques chants véritablement onctueux).

9° Nous avons déjà insinué que les sujets de controverse ne valent rien pour une assemblée de prière.

On ne doit en faire mention que dans le but de terminer les controverses. Elles doivent se traiter ailleurs, et les chrétiens ne doivent s'unir en prières que pour des sujets qui n'admettent aucune discussion.

10° Le directeur et les autres membres de l'assemblée devraient s'appliquer avec le plus grand soin à veiller sur les mouvements de l'Esprit de Dieu.

Il ne faut pas prier sans lui, mais suivre ses directions. Assurez-vous de ne pas éteindre l'Esprit sous prétexte de prier selon l'usage régulier ; évitez toute chose qui serait capable de détourner

votre attention de votre objet. Toute affectation d'un sentiment qu'on n'éprouverait pas en réalité doit surtout être évitée avec le plus grand soin.

Presque toujours les assistants s'aperçoivent de l'affectation ; et dans tous les cas l'Esprit de Dieu s'en aperçoit. Il s'en affligerait et abandonnerait l'assemblée. Il faut aussi, d'un autre côté, éviter toute résistance au Saint-Esprit. Ce péché ruinerait également la réunion ; or, il arrive plus d'une fois qu'il se trouve dans une assemblée des gens froids, capables de mépriser l'élan des âmes plus ardentes, de le traiter de fanatisme et même de le combattre séance tenante.

11° Une autre chose qui nuit aux assemblées de prière, c'est lorsque des personnes qu'on invite à prier refusent de le faire.

Il y a des gens qui prétendent toujours qu'ils n'ont point de dons. Quelquefois (dans des assemblées peu nombreuses, et auxquelles on ne peut pas appliquer le mot d'un apôtre qui défend aux femmes d'y parler) des femmes refusent d'y prier à leur tour, sous prétexte qu'elles n'en ont pas le don ; mais elles seraient bien fâchées si quelqu'un d'autre alléguait contre elles la même accusation. Je suppose que de pareilles personnes, hommes ou femmes, en entendissent une autre parler d'elles de cette manière et dire « qu'il ne faut pas leur demander de prier, qu'elles n'ont aucun don pour cela », n'en seraient-elles pas fâchées ?

La raison qu'on allègue n'est donc qu'un vain prétexte, qu'une défaite coupable. D'autres disent qu'ils ne peuvent pas prier, même en famille, prétendant aussi n'en avoir pas le don. Je répète là-dessus la même observation. Ces gens seraient très fâchés que d'autres parlassent ainsi sur leur compte. Les hommes n'ont pas l'habitude d'avoir d'eux-mêmes une si petite opinion ; et j'ai vu souvent la malédiction de Dieu tomber sur des gens religieux de cette sorte ; ils n'ont aucune excuse, et Dieu n'en acceptera aucune. L'homme a reçu une langue pour parler avec ses voisins et ses semblables ; et il peut parler avec Dieu aussitôt que le cœur le lui dit.

Vous verrez les enfants de pareilles gens inconvertis, leurs fils et leurs filles tourner mal. Dieu dit qu'il répandra sa fureur sur les familles qui n'invoquent pas son nom. Si j'en avais le temps, je pourrais ranger devant vous toute une armée de faits pour montrer que Dieu marque et stigmatise de sa désapprobation et de sa malédiction ceux qui refusent de prier quand ils le devraient. Jusqu'à ce que ces gens se repentent de ce péché, qu'ils se chargent de cette croix (s'ils veulent appeler la prière une croix) et qu'ils fassent leur devoir, ils ne peuvent s'attendre à aucune bénédiction.

12° Souvent les assemblées de prière sont trop longues.

On devrait toujours les terminer avant que le sentiment se fût refroidi, et non pas les prolonger indéfiniment jusqu'à ce que tout le monde soit fatigué et que l'Esprit se soit retiré.

13° Les confessions languissantes sont un autre obstacle.

Il y en a qui confessent leurs péchés sans les abandonner ; ils reviennent faire chaque semaine la même confession, longue, froide, pesante, stupide ; et la semaine suivante ils reviendront dire juste les mêmes choses sans avoir rompu avec aucun de leurs péchés. Et ils s'en ont aucune intention. Toute leur religion consiste à confesser des péchés qu'ils continuent. Mais, au lieu d'obtenir par là une bénédiction de Dieu, ils n'y gagneront que sa malédiction.

14° Un autre mal, c'est lorsque les chrétiens passent tout leur temps à prier pour eux-mêmes.

Ils auraient dû faire cela dans leur cabinet ; et lorsqu'ils viennent à une assemblée de prière, ils devraient être tout prêts à faire des prières ferventes pour autrui. Déjà dans leur cabinet ils auraient dû revêtir cette disposition. J'ai connu des hommes qui s'enfermaient des jours entiers pour prier pour eux-mêmes et qui jamais ne faisaient de progrès, parce que leur prière était toute égoïste. Il faut apprendre à s'oublier soi-même, à répandre son cœur autour de soi, sur ses semblables : C'est alors qu'on peut travailler pour eux. J'ai connu dans un réveil un homme qui s'enferma pour dix-sept jours, et qui priait comme s'il eût voulu forcer Dieu d'en venir à ses fins ; mais cela n'allait pas. Il sortit alors pour travailler au règne de Dieu, et immédiatement il sentit l'Esprit de Dieu dans son âme.

15° Quelquefois les assemblées de prière souffrent d'un défaut de propriété dans les observations qui précèdent ou accompagnent les prières.

Peut-être le directeur ne s'est pas préparé, ou qu'il n'a pas les dons requis pour diriger une église dans la prière et pour proposer les sujets convenables, ou autre chose du même genre. Il faut y veiller.

16° Il y a souvent des gens trop enclins à se mettre en avant et à se croire nécessaires.

Ils disent que c'est leur devoir de rendre témoignage à Dieu en toute occasion ; que sans doute ils sont peu capables d'édifier l'Église de Dieu, mais que personne ne peut s'acquitter de leur devoir, etc. ; mais peut-être que le seul endroit où ils aient jamais rendu témoignage pour Dieu est l'assemblée de prières, tandis que tout le reste de leur vie, en dehors de l'assemblée, témoigne contre Dieu. Ceux-là aussi feraient mieux de se taire.

17° Il y a des personnes, je ne dis pas sans éducation, mais encore sans aucun don naturel, qui prient d'une telle manière que la généralité des assistants en éprouve du repoussement.

Je ne prétends nullement qu'il faille avoir de l'éducation pour être capable de prier avec fruit et convenance : toute personne pieuse dès qu'elle a tant soit peu le don de s'exprimer et qu'elle a l'Esprit de prière, peut prier avec fruit au nom de ses frères. Mais je parle de gens, comme il y en a quelquefois, qui se servent d'expressions absurdes ou d'un langage par trop commun ; ces choses repoussent toute personne qui a un tant soit peu de goût ou d'instruction. Or, le repoussement ou le dégoût sont des impressions involontaires et presque insurmontables.

La piété même ne nous empêchera pas toujours de les éprouver dans le cas dont je parle. Le seul moyen de prévenir l'impression, c'est de retrancher la cause. On devrait avoir le courage d'en parler franchement et charitablement avec ceux qui produisent ce pénible, effet. Des chrétiens doivent se soumettre humblement a. des avis de ce genre ; et on ne peut sacrifier une assemblée de prière aux faiblesses d'une ou deux personnes. (On peut faire les mêmes remarques au sujet de certaines habitudes ou de certains tics déplaisants qui se retrouvent quelquefois dans des personnes d'ailleurs pieuses. Ces choses sont malheureusement d'une grande influence. Il faut y avoir égard).

18° Le défaut d'union dans la prière est aussi fort nuisible à ces réunions.

Si l'un parle et que les autres ne le suivent pas et pensent à autre chose, les cœurs ne s'unissent pas pour dire amen, et la bénédiction devient presque nulle.

19° Un dernier obstacle à l'effet des assemblées de prière, c'est lorsque ceux qui les composent négligent la prière secrète ou particulière. Des chrétiens qui ne prient pas en secret, et lorsqu'ils sont seuls, ne peuvent se joindre avec puissance à des assemblées de prière, car ils n'ont pas l'Esprit de prière.

Remarques additionnelles

1. Une assemblée de prière mal conduite fait souvent plus de mal que de bien. Dans plusieurs églises, la manière générale de diriger ces assemblées est telle, que les chrétiens n'ont pas la moindre idée du but ou du pouvoir de pareilles réunions. Alors le sentiment religieux et l'Esprit de prière en souffrent du dommage plutôt qu'ils n'y profitent.

2. Une assemblée de prière est un indice et une mesure exacte de l'état de la religion dans une église. Si elle néglige ces assemblées-là ou qu'elle y vienne sans l'Esprit de Dieu, soyez sûr que son état religieux est très bas. Laissez-moi assister à une assemblée de prière, et je vous dirai bientôt où en est la religion dans l'endroit.

3. Il importe que tout ministre sache que, si les assemblées de prière sont négligées, tout son travail sera en vain.

4. Il repose une grande responsabilité sur celui qui dirige une assemblée de ce genre. Si la réunion n'est pas ce qu'elle doit être, si elle ne fait pas faire de progrès à la religion, il faut que le directeur se mette sérieusement à examiner la chose ; qu'il demande l'Esprit de prière et qu'il cherche les mesures à prendre pour remédier au mal. Un directeur ne doit pas se mêler de sa vocation si sa tête et son cœur ne sont pas disposés à se conduire ainsi. Je désire que vous, en particulier, qui conduisez les assemblées de prière de ce district, vous preniez note de ces observations.

5. Les assemblées de prière sont celles qu'il est le plus difficile de bien conduire. Elles sont tellement spirituelles que, si le directeur n'est pas doué tout particulièrement pour le cœur et pour l'esprit, elles se fondront entre ses mains. C'est en vain qu'il se plaindrait que les membres de l'Église ne viennent pas aux réunions ; dans neuf cas sur dix c'est sa faute. S'il était animé et zélé comme il faut l'être, on trouverait l'assemblée si intéressante qu'on s'y jetterait avec empressement. C'est habituellement, si ce n'est même toujours, la froideur, la pesanteur et le manque de spiritualité des conducteurs qui glace et détruit ces réunions.

6. Les assemblées de prière sont de la plus haute importance pour l'Église, et les chrétiens ont toutes sortes de raisons de chercher à les maintenir et à les favoriser :

A. Elles favorisent l'union des chrétiens.

B. Elles accroissent l'amour fraternel.

C. Elles cultivent la confiance des chrétiens.

D Elles favorisent leur accroissement dans la grâce et leur spiritualité.

7. Ces assemblées devraient être assez nombreuses dans l'Église et assez bien constituées pour que les dons de chaque membre de l'Église, homme ou femme, pussent s'y développer.

Chacun devrait avoir l'occasion d'y prier et d'exprimer les sentiments de son cœur, s'il en a.

Les assemblées de prière des différentes sections de cette église sont établies dans ce but ; et si elles sont trop nombreuses à cet effet, qu'on les divise de manière à mettre en mouvement toute la masse, à exercer tous les dons, et à répandre partout l'union, la confiance et l'amour fraternel.

8. Il importe que les pécheurs inconvertis se rendent à ces réunions. S'ils n'y viennent pas d'eux-mêmes, allez les chercher. Il faut que les chrétiens sachent se donner de la peine, et une grande peine, pour amener aux assemblées de prière leurs amis et leurs voisins encore impénitents. Ils prieront mieux pour eux quand ils les auront sous les yeux. J'ai connu des assemblées de ce genre toutes composées de femmes, d'où l'on excluait des femmes inconverties, et cela parce que l'on avait honte de prier devant ces personnes. Quel esprit ! De pareilles prières ne peuvent faire aucun bien ; elles sont une insulte pour Dieu. Il ne suffit nullement de vous rendre seuls à ces assemblées. Quand toute l'Église néglige à ce point son devoir, et qu'elle se rend à la prière sans amener avec elle des pécheurs, les objets mêmes de la prière, qu'est-ce qu'elle prétend faire ?

9. Le grand objet de tous les moyens de grâce est de viser directement à la conversion des pécheurs. Vous devriez prier pour qu'ils fussent convertis sur place : je ne dis pas réveillés et convaincus, mais convertis et convertis à l'instant. Pas un seul chrétien ne devrait faire une prière ou aucune observation qui supposât qu'un seul pécheur pût se retirer avant d'avoir donné son cœur à Dieu. Vous devriez tous lui laisser l'impression que c'est sur le champ qu'il doit se soumettre. Et si vous le faites, Dieu vous entendra pendant que vous parlerez encore.

Si les chrétiens donnaient la preuve qu'ils en veulent réellement à la conversion des pécheurs, et s'ils priaient à cet effet avec l'instance convenable, il se passerait rarement une assemblée sans qu'il n'y eût quelque conversion, quelquefois c'est chacun des assistants qui serait entraîné. C'est là l'occasion, si jamais il y en a, où tous les pécheurs doivent se convertir nécessairement.

Je n'ai aucun doute que si vous faites votre devoir, vous n'obteniez des conversions dans chacune de vos sections. Amenez-y vos familles, vos amis, ou vos voisins ; donnez-leur les instructions convenables s'ils en ont besoin ; priez pour eux comme vous le devez ; et vous sauverez leurs âmes. Comptez dessus : Si vous faites votre devoir, Dieu ne retiendra pas ses bénédictions et la chose aura lieu.

À l'égard des inconvertis.9

L'un des grands desseins de Dieu, en laissant les chrétiens dans ce monde, après leur conversion, est qu'ils soient témoins pour Dieu, c'est-à-dire, qu'ils appellent sur Dieu l'attention de la multitude irréfléchie.

« Vous êtes mes témoins, dit l'Éternel, et mon serviteur aussi que j'ai élu (Ésaïe 43 v. 10) ».

Notre texte affirme que les enfants de Dieu sont ses témoins. Dans plusieurs de mes discours précédents j'ai insisté sur le sujet de la prière, c'est-à-dire sur cette classe de moyens à employer pour un réveil, qui tendent à obtenir de Dieu qu'il répande son Esprit sur les hommes. J'en viens maintenant à une autre classe de moyens, savoir : Aux moyens que nous devons employer nous-mêmes pour convaincre et convertir les pêcheurs.

En général, les hommes sont affectés par la religion à proportion de la conviction qu'ils ont de sa vérité. L'inattention à l'égard de la religion est la grande cause du peu d'effet qu'elle produit sur les cœurs. Aucun être ne peut contempler les vérités de la religion, en tant que vérités, sans en être profondément affecté : le diable ne le peut pas : Il en tremble : les anges au ciel en sont affectés : Dieu lui-même l'est. Une conviction, dès qu'elle est véritable, et dès qu'elle porte sur la religion est toujours accompagnée de quelque espèce d'impression.

L'un des grands desseins de Dieu, en laissant les chrétiens dans ce monde, après leur conversion, est qu'ils soient témoins pour Dieu, c'est-à-dire, qu'ils appellent sur Dieu l'attention de la multitude irréfléchie et qu'ils lui fassent sentir la différence de caractère et de destinée qui existe entre ceux qui croient à l'Évangile et ceux qui le rejettent. Cette inattention des masses est la grande difficulté qui s'oppose aux progrès de la religion, et l'œuvre du Saint-Esprit est de réveiller l'attention des hommes sur leurs péchés et sur le plan du salut.

Quelquefois les miracles ont servi à fixer ainsi l'attention des pécheurs ; et c'est en ce sens qu'ils peuvent devenir l'instrument de la conversion, quoique la conversion elle-même ne soit pas un miracle, et que les miracles à eux seuls n'aient jamais converti personne. Ils peuvent devenir un moyen de réveiller l'attention, mais même sous ce rapport ils ne produisent pas toujours leur effet. S'ils étaient trop longtemps continués ou qu'ils devinssent trop fréquents, ils perdraient même entièrement leur pouvoir. Ce dont le monde a besoin, c'est d'une espèce de témoignage présent partout, capable non-seulement d'attirer l'attention, mais de la fixer, et d'établir entre la vérité et l'esprit un contact vivant qui subjugue ce dernier.

Et voilà ce qui nous montre pourquoi Dieu a dispersé ses enfants de tous côtés, dans les familles et parmi les nations. Jamais il n'a voulu les tenir tous ensemble en un même lieu, quelque

agréable que la chose eût pu être pour eux. Lorsque l'église de Jérusalem se tenait parquée dans cette ville sans songer à aller, comme Jésus l'avait commandé, répandre l'Évangile par tout le monde, Dieu envoya sur elle une persécution et en dispersa tous les membres : « Alors, est-il dit, ils allèrent de toute part prêchant l'Évangile (Marc 16 v. 15) ». En examinant notre texte je me propose de rechercher :

I. Sur quels points particuliers les chrétiens doivent rendre témoignage à Dieu.

II. La manière dont ils doivent témoigner.

I. Sur quels points les enfants de Dieu doivent rendre témoignage.

En général, ils doivent rendre témoignage à la vérité de la Bible. Ils sont compétents pour le faire, car ils ont l'expérience de sa vérité. Le chrétien qui a éprouvé cette vérité n'a pas plus besoin pour lui-même de preuves extérieures à cet égard, qu'il n'en a besoin pour établir sa propre existence.

Le plan du salut est si pleinement développé et fixé dans sa conviction, qu'il serait aussi impossible de lui ôter sa foi en la Bible que de lui ôter l'idée de son existence. Quelquefois les hommes ont essayé de mettre en doute la réalité du monde matériel : mais ils n'ont pu y réussir. Un doute de ce genre va contre le sens intime. Vous pouvez embarrasser un homme par des arguments, l'inquiéter, le vexer, lui fermer la bouche : il peut n'être ni logicien, ni philosophe, ni en état de découvrir vos sophismes ; mais ce qu'il sait, il le sait. Il en est de même en religion. Le chrétien a la conscience que la Bible est vraie.

L'homme le plus simple en religion, pourvu qu'il soit converti, connaît par sa propre expérience la vérité de la Bible : Il peut entendre de la part des incrédules des objections auxquelles il n'aurait jamais songé, et auxquelles il ne saurait que répondre : On pourrait même le confondre, mais il ne peut être vaincu, il dira : *« Je ne puis vous répondre, mais je sais que la Bible est vraie »*. Quand un homme regarde dans un miroir, si vous lui demandez comment il sait qu'il voit son visage, il vous dira que c'est parce qu'il le voit. De même, quand un chrétien se reconnaît trait pour trait dans le tableau que la Bible fait de son cœur, il dit que la Bible est vraie.

Mais le monde a besoin d'un témoignage : Et, pour entrer dans quelques détails, les chrétiens rendent témoignage :

1° A l'immortalité de l'âme.

2° A la vanité et à l'insuffisance de tous les biens terrestres.

3° A la suffisance et à la glorieuse richesse de la religion.

4° Au péché et au danger des hommes inconvertis. Sur ce point, les chrétiens parlent par expérience aussi bien que d'après la Parole de Dieu. Ils ont vu leurs propres péchés et ils savent d'autant mieux quelle en est la nature et le danger.

5° A la réalité de l'enfer, comme lieu d'une punition éternelle pour les méchants.

6° A l'amour de Christ pour les pécheurs.

7° A la nécessité d'une vie sainte, si jamais nous voulons arriver au ciel.

8° A la nécessité du renoncement au monde.

9° A la nécessité d'une vie douce, céleste, humble et intègre.

10° A la nécessité d'un renouvellement complet du caractère et de la vie chez tous ceux qui veulent arriver au ciel.

Tels sont les sujets sur lesquels les chrétiens doivent être témoins de Dieu, et sur lesquels ils sont tenus de rendre témoignage de manière à amener les hommes à la foi.

II. Comment ils doivent témoigner.

Par le précepte et par l'exemple. En chaque occasion convenable, par leur parole, mais surtout par leur vie. Les chrétiens n'ont pas le droit de vivre bouche close ; ils doivent reprendre, exhorter et conjurer avec toute patience et doctrine. Mais leur principale influence, comme témoins, est dans l'exemple qu'ils donneront. Ils doivent témoigner par leurs œuvres, parce que l'exemple enseigne avec une force infiniment supérieure à celle du précepte. C'est une vérité généralement reconnue : les actions parlent plus haut que les paroles. Mais, quand le précepte et l'exemple viennent s'unir, l'esprit se trouve place sous le plus puissant degré d'influence possible.

Quant à la manière dont les chrétiens doivent rendre ce témoignage sur les points que nous avons énoncés plus haut, ils doivent en général vivre et parler tous les jours comme des gens qui croient réellement à la Bible, mais voici quelques détails.

1° Les chrétiens doivent vivre comme des gens qui croient à l'immortalité de l'âme et qui pensent que la mort n'est pas le terme de leur existence, mais l'entrée dans un état de choses qui sera éternel.

Ils doivent vivre de manière à produire cette impression sur tous ceux qui les entourent : car il est aisé de voir que, sur ce point, des préceptes sans exemple ne feraient aucun bien. Tous les arguments du monde ne convaincront pas les hommes que vous croyez à cette vérité, jusqu'à ce que vous viviez comme y croyant. En effet, vos raisonnements pourront être sans réplique ; mais, si vous ne vivez pas en conséquence, votre pratique démentira vos arguments. On dira que vous êtes un sophiste ingénieux, ou un bon logicien ; peut-être accordera-t-on qu'on ne peut vous répondre, mais on ajoutera que vous reconnaissez vous-même la fausseté de vos raisonnements, puisque votre vie contredit votre théorie ; ou qu'au moins, si la chose est vraie,

vous n'y croyez nullement vous-même. Et de cette manière, toute l'influence de votre témoignage sera perdue.

2° La vanité et l'insuffisance des choses de cette terre Vous devez lui rendre témoignage par votre vie.

L'infidélité sur ce point forme le grand scandale du monde à l'égard de l'Évangile. C'est ici que le témoignage des enfants de Dieu est plus nécessaire que partout ailleurs : les hommes sont tellement frappés par les objets sensibles, et s'en occupent si constamment, qu'ils sont extrêmement enclins à exclure l'éternité du champ de leurs réflexions. Un petit objet tenu près de l'œil peut nous cacher l'Océan placé à distance.

De même les choses de ce monde, qui sont sous nos yeux, se grossissent tellement devant l'esprit des hommes, qu'ils sont disposés à oublier tout le reste. L'un des grands objets donc, je le répète, pour lesquels Dieu garde les chrétiens dans le monde, c'est pour qu'ils enseignent aux hommes par leur pratique à ne pas travailler pour une nourriture qui périt. Supposez que ceux qui professent la religion déclament contre la vanité des choses du monde et contredisent leurs paroles par leur conduite ; supposez que les femmes soient juste aussi attachées à une mise élégante et autant esclaves de la mode, et les hommes tout aussi avides d'acquérir de belles maisons et de beaux équipages, quels sont les gens du monde qui ne voient le ridicule de leur témoignage sur la vanité des biens du monde et sur leur néant ?

Les gens du inonde savent sentir cette absurdité, et c'est là ce qui ferme la bouche aux chrétiens de paroles. Ils ont honte de parler à leurs voisins, tandis qu'ils courent eux-mêmes après les mêmes colifichets ; et à moins d'un aveugle charlatanisme, ils sentent que leurs œuvres disent juste le contraire de leurs déclamations. Quel air auraient quelques-uns des membres de l'église de cette ville, hommes ou femmes, s'ils allaient prêcher parmi les pauvres, et leur parler de la vanité du monde ? Qui les croirait ?

3° La suffisance de la religion.

Les chrétiens sont tenus de montrer par leur conduite qu'il leur suffit parfaitement des joies de la religion, sans qu'ils aient besoin des pompes et des vanités du inonde, de sorte que l'amour de Dieu et sa communion répondent à tous leurs besoins. Ils doivent manifester que ce monde n'est pas leur patrie, et professer que le ciel est une réalité, et qu'ils s'attendent à y demeurer pour toujours.

Supposons qu'ils viennent à contredire tout cela par leur conduite, et à vivre de manière à prouver aux hommes, qu'ils ne peuvent être heureux sans avoir leur bonne part des futilités et des vanités du monde, et qu'ils aimeraient beaucoup mieux vivre heureux sur la terre que d'aller au ciel, que dira-t-on de pareils prédicateurs ? Des chrétiens de ce genre démentent continuellement l'Évangile, et font croire par leur conduite que cet Évangile est insuffisant pour élever au-dessus du monde ceux qui le reçoivent.

4° Culpabilité et danger des pécheurs.

Les chrétiens sont tenus d'avertir leurs semblables du danger de leur condition ; ils doivent les exhorter à fuir la colère à venir, à saisir la vie éternelle. Mais qui ne sait que la manière de s'y prendre sur ce point fait presque le tout de la chose ? Souvent les pécheurs sont frappés d'une

idée par la manière même dont elle leur est présentée. On demandait un jour à un homme pourquoi il éprouvait tant de répugnance pour un certain prédicateur. Il répondit : *« Je ne puis souffrir de l'entendre parler, parce qu'il prononce le mot enfer d'une telle manière, qu'il me semble entendre retentir ce mot à mes oreilles encore longtemps après ».*

Ici le pécheur se plaignait de la force avec laquelle ce mot agissait sur lui : mais la manière de parler peut être telle, qu'elle produise un effet directement opposé au sens de ce qu'on dit. Un homme pourra venir vous dire : Votre maison est en feu, sur un ton qui vous donnerait la certitude que ce n'est pas de votre maison qu'il s'agit ; et le guet pourrait se mettre à crier au feu, de manière à faire croire à chacun qu'il est ivre ou à moitié endormi.

Jamais les mots seuls ne suffisent à exprimer pleinement une pensée. Allez parler à un pécheur du danger où se trouve son âme : Suivant la manière dont vous le ferez, votre témoignage produira justement l'effet opposé à celui que vous avez en vue. Or, si vous vivez de manière à montrer que vous n'éprouvez aucune compassion pour les pécheurs qui vous entourent ; si vos yeux, vos traits, votre voix n'expriment aucune tendresse envers eux ; si votre manière de vous y prendre n'est pas solennelle et sérieuse, comment peuvent-ils croire à votre sincérité ? Je suppose qu'une femme dise à son mari inconverti, sur un ton léger et indifférent : *« Mon cher, je crois que vous allez en enfer »,* la croira-t-il ? si la vie de cette femme est gaie et légère, elle montrera, ou qu'elle ne croit pas qu'il y a un enfer, ou qu'elle ne craint pas d'y voir aller les siens, et qu'elle cherche même à écarter de leur esprit toute impression sérieuse de ce genre.

5° Je suppose que vous ayez des enfants inconvertis et que vous ne leur parliez jamais de religion ; ou que, lorsque vous le faites, ce soit avec sécheresse, sans cœur, sans âme : vous imaginez-vous qu'ils vous croiront ? Ils ne vous voient pas aussi froids dans d'autres affaires.

D'ordinaire tous vos traits sont ceux d'une femme sensible ; on le voit dans vos yeux, on l'aperçoit au ton de votre voix ; on sent chez vous le cœur d'une mère. Pensez-vous que vos enfants vous croiront, lorsque sur le point seul de la religion vous deviendrez tout autre ? Celui à qui vous parlerez de cette manière du salut de son âme se moquera de vous, et dira que vous-même vous ne croyez pas à un enfer.

6° Vous devez rendre témoignage à l'amour de Christ, en montrant du respect pour ses commandements et pour tout ce qui concerne son royaume spirituel.

Vous devez vivre comme un homme qui croit effectivement que Christ est mort pour les péchés du monde entier, et en gémissant de ce que les pécheurs rejettent un si grand salut. Mais plusieurs chrétiens, au contraire, vivent de manière à produire chez les gens du monde l'impression que Christ est assez miséricordieux pour que personne ne doive penser à Lui avec crainte. C'est étonnant de voir avec quelle persévérance certains chrétiens veulent qu'on ne prêche jamais que l'amour de Christ.

Lorsqu'on prêche le devoir, et qu'on demande aux chrétiens de vivre saintement et de travailler pour Jésus, ils disent qu'on prêche la loi et qu'ils veulent entendre l'Évangile. Mais comment rendent-ils témoignage par leur vie qu'ils croient à cet amour ? Très souvent leur mondanité prouve jusqu'à l'évidence qu'ils n'en croient pas un mot, et qu'ils ne prennent l'amour de Christ que pour un manteau derrière lequel ils cachent leurs péchés. Ils n'ont par le fait aucune sympathie avec les compassions de Christ, aucune foi en leur réalité, et rien de commun avec les sentiments qu'éprouve le Sauveur à la vue de l'endurcissement des pécheurs.

7° Le chrétien doit rendre témoignage à la nécessité de la sanctification chez celui qui veut voir le Seigneur.

Il est absolument inutile de dire là-dessus beaucoup de paroles si la pratique ne les appuie. Il s'agit de vivre saintement. On vit si généralement dans le préjugé de l'impossibilité d'être délivré du péché, qu'une foule de chrétiens ne visent pas même sérieusement à cette délivrance. S'ils parlent en conscience, ils avoueront que le désir de cette délivrance complète ne s'est pas même présenté à eux ; ils se traînent comme la marée les pousse, menant une vie lâche, malheureuse et pleine de péchés, qui fait plaisir au diable sans aucun doute, car c'est de tous les moyens le plus assuré pour aller en enfer.

8° Le chrétien doit rendre témoignage à la nécessité du renoncement à soi-même, de l'humilité et de la recherche des choses célestes.

C'est là, après tout, la prédication la plus puissante, et celle qui a le plus de chance d'acquérir de l'influence sur le pécheur impénitent : il s'agit de montrer à ce dernier la grande différence qui existe entre le chrétien et lui. Il y a bien des gens qui tâchent d'amener les hommes à la foi par une autre voie, c'est-à-dire en se conformant en beaucoup de choses à la vie des mondains et en abaissant jusqu'à eux l'étendard de la sainteté chrétienne, pensant en quelque sorte que, plus ils mettront la religion à la portée du monde, plus le monde l'embrassera.

Mais tout cela est aux antipodes de la manière évangélique et vraiment philosophique d'amener les hommes à la foi : c'est la politique des hommes charnels qui pensent merveilles de leur sagesse et de leur prudence à ne pas effrayer les gens par la sainteté de l'Évangile. C'est une erreur fondamentale ; le pécheur se dit alors : *« Je ne vois pas qu'il me manque tant de choses pour être chrétien, et que Dieu puisse m'envoyer en enfer pour la différence qu'il y a entre moi et ceux qui me prêchent. Il est vrai qu'ils font quelque chose de plus que moi ; ils prennent la Cène, ils ont un culte de famille et quelques autres choses de ce genre ; mais il n'y a pourtant pas là une différence du ciel à l'enfer ».* Non ! La véritable méthode de gagner les âmes est de montrer le contraste puissant qui existe entre le monde et l'Évangile : jamais, sans cela, les pécheurs ne sentiront la nécessité du renouvellement de leur cœur ; ce n'est qu'ainsi qu'ils comprendront la nécessité et la nature de la régénération.

Les faits viennent à l'appui de ces raisonnements d'une véritable philosophie. Voyez les missions des Jésuites dans le Japon, j'entends celles de François Xavier et de ses compagnons. Sans doute il y avait dans leurs principes quelque chose de véritablement légal ; mais quelle vie menaient-ils !

Quel contraste entre leur religion et celle des païens ! Et aussi quels résultats ! Eh bien ! Je lisais tout à l'heure une lettre d'un de nos missionnaires en Orient dont le contenu revenait à ceci : C'est qu'un missionnaire doit être en état de marcher de pair avec la noblesse anglaise et de recommander ainsi sa religion au respect des mahométans ou des païens. Est-ce là de la philosophie ? Est-ce là effectivement le moyen de convertir le monde ? Vous n'y réussirez pas plus ainsi qu'en soufflant dans la corne d'un bélier, car la chose n'a aucune tendance vers son but.

Que faisaient au contraire les Jésuites ? Ils marchaient au milieu du peuple, pratiquant tous les jours sous ses yeux le renoncement à eux-mêmes, enseignant et priant, et prêchant, et travaillant sans fatigue et sans crainte, se mêlant à toutes les castes et à toutes les conditions, et abaissant

leurs instructions à la capacité de chaque individu. De cette manière, ils chassèrent devant eux, comme une vague de l'Océan, l'idolâtrie du pays ; leur religion s'étendit irrésistiblement sur tout le vaste empire du Japon ; et s'ils ne s'étaient pas mêlés de politique, ni engagés dans des collisions plus qu'inutiles avec le gouvernement, ils auraient, sans aucun doute, conservé leur terrain jusqu'à ce jour.

Je ne dis rien de la religion même qu'ils enseignaient, car je ne sais au sûr en quelle proportion s'y trouvait la vérité. Je parle de ce fait seul, c'est qu'ils suivirent la véritable politique des missions, en montrant par leur propre vie que leur religion était en contraste absolu avec la mondanité et les folies du paganisme. Ce trait seul de leur politique se présentait à la conscience du peuple avec une force irrésistible. Quand des chrétiens se contredisent sur ce point et s'efforcent d'accommoder leur religion aux goûts du monde, ils rendent le salut du monde impossible. Comment persuaderez-vous au peuple qu'il faut se renoncer soi-même et se séparer du monde, tandis que vous n'en faites rien vous-même ?

9° Le chrétien doit rendre témoignage à la douceur, à l'humilité et aux dispositions célestes que recommande l'Évangile.

Le peuple de Dieu devrait toujours montrer des dispositions semblables à celles du Fils de Dieu qui, lorsqu'il était maltraité, ne maltraitait pas à son tour. Si un homme qui professe la foi chrétienne est irritable et cherche les mêmes moyens que le monde pour se faire justice en allant plaider ou en faisant d'autres choses semblables, comment peut-il persuader aux gens qu'il y a quelque réalité dans le changement de son cœur ? On ne peut recommander la religion aussi longtemps qu'on est animé d'un pareil esprit.

Si vous avez l'habitude de ressentir les injures, si vous ne savez les supporter avec douceur et prendre les choses par leur meilleur côté, vous contredisez l'Évangile. Une personne qui prend feu à la moindre bagatelle prouve qu'elle manque de cette charité qui « espère tout, croit tout, et supporte tout (1 Corinthiens 13 v. 7) ». Celui au contraire qui montre de la douceur quand il est injurié, confondra toujours les contredisants. Rien ne produit sur les pécheurs une impression plus solennelle, et ne pèse plus puissamment sur leur conscience que de voir un chrétien, comme Christ, supportant les affronts et les injures avec la douceur d'un agneau. C'est une épée à deux tranchants.

Je veux vous raconter un trait de ce genre. Un jeune homme insultait un ministre en face et d'une manière inouïe. Le ministre posséda son âme par la patience et répliqua avec douceur, disant au jeune homme la vérité exacte, mais d'une manière pleine d'amabilité. Cette conduite ne fit d'abord qu'irriter le jeune homme, qui finit par s'en aller furieux en disant qu'il n'était pas fait pour se tenir là et supporter ces reproches ; comme si c'était le ministre qui l'eût insulté.

Mais les flèches de l'Éternel étaient enfoncées dans son cœur, et en moins d'une demi-heure, plein d'une agonie insupportable, il revint trouver le ministre dans sa maison, lui demanda pardon en pleurant, et brisé devant Dieu, son cœur fléchit sous l'empire de Jésus. La conduite calme et douce du ministre l'avait écrasé, plus que ne l'aurait pu faire un millier d'arguments. Or, si le ministre eût été, au contraire, décontenancé et eût répondu avec violence, il n'y a aucun doute qu'il n'eût perdu l'âme du jeune homme.

Combien d'entre vous y en a-t-il peut-être qui ont déjoué d'avance par une faute de ce genre tous les efforts qu'ils pourraient faire à l'avenir pour gagner des amis ou des voisins impénitents

! Si dans quelque occasion vous vous êtes montré irritable, vous vous êtes fermé vos lèvres à vous-même, et vous avez mis une pierre de scandale devant un pécheur pour le faire tomber en enfer. Si vous vous rappelez quelque cas de ce genre, n'allez pas vous coucher avant d'avoir fait tout votre possible pont réparer ce mal, et jusqu'à ce que vous ayez confessé votre péché pour y remédier selon vos moyens.

10° Un chrétien doit rendre témoignage à l'Évangile par une parfaite probité dans sa conduite.

Oh ! Quel vaste champ s'ouvre ici devant nous ! Il m'est impossible de le parcourir en tous sens ; ce devoir s'étend sur toutes les actions de la vie. Si chaque chrétien voulait être scrupuleux à cet égard, et se conduisait toujours avec une droiture consciencieuse, le monde recevrait une impression puissante de la réalité des principes religieux. Une femme achetait un jour des œufs dans une boutique, et le garçon se trompant lui en donna un de trop.

La femme le vit et ne dit rien ; mais quand elle fut arrivée chez elle, elle se sentit troublée, elle vit qu'elle avait péché, elle retourna chez le jeune homme, avoua sa faute et paya la différence Cette intégrité consciencieuse perça le cœur du jeune homme. C'était en effet un grand péché que cette femme avait commis en trompant sur une si petite somme, car, si elle était disposée à tromper pour un œuf, c'était preuve qu'elle aurait volé au jeune homme tout son magasin si elle avait pu le faire sans être découverte.

Mais sa confession prompte et humble montra une conscience honnête. Je suis heureux de pouvoir dire qu'il y a quelques hommes qui se conduisent par des principes de ce genre ; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les méchants les haïssent pour cela. Ils se moquent d'eux, ils crient dans les comptoirs que jamais ils n'achèteront d'un tel et d'un tel ; que jamais un hypocrite de ce genre ne touchera un sou de leur argent ; et autres choses semblables.

Néanmoins, ils ne manqueraient pas de venir acheter auprès d'eux, parce qu'ils savent qu'on les traitera avec probité. C'est là en effet un témoignage de la vérité de l'Évangile, qui se fait entendre d'un bout du pays à l'autre ; et supposez que tous les chrétiens agissent de cette manière, quelle en serait la conséquence inévitable ? C'est qu'ils emporteraient tout le commerce, et auraient bientôt dans leurs mains toutes les affaires du monde.

Le grand argument de quelques-uns, savoir qu'ils ne peuvent lutter avec le monde, s'ils ne suivent sa méthode de demander un prix et d'en recevoir un autre, est absolument faux ; faux en philosophie, faux en histoire. Faites-vous une règle invariable d'agir avec droiture en toutes vos affaires, et c'est vous qui serez les maîtres du marché. Les gens du monde seront obligés d'en venir à votre méthode ; il est parfaitement au pouvoir de l'Église de régler le commerce du monde, pourvu qu'elle se maintienne elle-même dans une parfaite intégrité.

Et si les chrétiens veulent faire la même chose en politique, ils entraîneront également les destinées des nations, sans entrer pour leur part dans ces disputes de partis, si pleines de bassesse et de corruption. Que les chrétiens se déterminent seulement tous à ne jamais nommer pour aucun office un homme qui ne soit un honnête homme, connu pour sa moralité. ; qu'on sache partout que, quelles que puissent être leurs différences de vues politiques, ils s'accordent sur ce point-là, et que personne ne serait plus élu sans présenter ce caractère ; au bout de trois ans on dirait dans tous les cabarets, on publierait dans tous les journaux, sur tout candidat au sujet d'un office quelconque : *« C'est un homme de bien ; c'est un homme moral ; c'est un homme pieux* ».

Et aucun parti politique ne présentera plus pour candidat un homme connu pour violer le Dimanche, ou connu pour un joueur, un libertin, un jureur, un marchand de liqueurs, pas plus qu'on ne nommerait le Diable pour président. Cette politique charnelle de quelques personnes qui se donnent pour religieuses et qui veulent modifier la marche politique par les moyens qu'emploient les méchants en votant avec tel ou tel parti, alors même que le candidat serait un homme de mauvaises mœurs, cette politique ne vaut rien. Elle est mauvaise en principe, contraire à une saine philosophie et au bon sens, et ruineuse pour les intérêts les plus précieux de l'humanité.

Le défaut de droiture dans l'Église est une malédiction pour le monde. Je ne prétends pas vous faire ici un sermon politique, je vous l'assure ; mais je veux vous montrer que, si vous voulez que votre vie produise une impression favorable à votre religion, il vous faut être d'une stricte droiture en tout ce que vous faites, en affaire, en politique et en toute autre chose. Que croyez-vous que pensent de votre religion ces diplomates sans conscience, qui savent eux-mêmes qu'ils jouent un jeu malhonnête en poussant telle ou telle élection, lorsqu'ils vous voient vous unir avec eux. Ils pensent, et avec raison, que vous êtes un hypocrite.

Remarques additionnelles.

1° Il n'est pas raisonnable de la part des gens qui professent être religieux, de s'étonner de l'insouciance des pécheurs. Tout bien considéré cette insouciance est naturelle. Nous sommes affectés par le témoignage, et à savoir par un témoignage reçu dans nos esprits. Les pécheurs sont tellement absorbés par les affaires, par les plaisirs et par les objets du monde, qu'ils ne prennent pas même le temps d'examiner la Bible pour voir si la religion est vraie.

Leurs sentiments ne sont excités que par des objets du monde, parce qu'il n'y a que ces objets qui se présentent vivement en contact à leurs esprits, tandis qu'il n'y a que peu de circonstances qui viennent les affectera l'égard de l'éternité et de la religion. Sans doute, s'ils examinaient ces grands sujets, ils sentiraient leur importance ; mais le fait est qu'ils ne les examinent pas, ils n'y pensent pas, ils ne s'en inquiètent pas. Et jamais ils ne le feront, à moins qu'il ne s'élève devant eux des témoins de Dieu pour attirer leur attention.

Aussi longtemps au contraire que la masse des chrétiens vivra par le fait de manière à donner un témoignage opposé à celui que demanderait la religion, comment veut-on que les pécheurs aient sur ce point des vues convenables ? Presque tous les témoignages et toutes les influences qui se présentent à eux agissent en sens contraire ! Dieu place un grand débat devant le genre humain. Il charge les siens de témoigner pour lui, et voici qu'ils témoignent tous en sens inverse. Comment voulez-vous que les pécheurs parviennent à la foi ?

2° Nous voyons donc comment il arrive que la prédication produise si peu d'effet, et comment il se fait que tant de pécheurs s'endurcissent devant elle. Que l'Église se réveille, qu'elle vive conformément à sa foi, et les pécheurs s'en ressentiront bientôt. Si l'Église vivait huit jours seulement comme croyant réellement à la Bible, les pécheurs se fondraient en sa présence.

Supposez que je fusse un avocat : que je me présentasse devant la cour et que j'y exposasse le cas de mon client : le débat s'engage, je tire mes conclusions, j'annonce ce que je vais prouver, et j'appelle mes témoins. Le premier arrive et prête serment ; puis il s'élève contre moi et

contredit tout ce que j'ai avancé. Quel bien fera tout mon plaidoyer ? Je parlerais bien au jury pendant tout un mois, et j'aurais l'éloquence d'un Démosthènes, que, si mes témoins me contredisent, tout mon plaidoyer est perdu. Il en est de même d'un ministre qui prêche au milieu d'une église glacée et morte qui déshonore Dieu.

C'est en vain qu'il étale toutes les grandes vérités de la religion quand chaque membre du troupeau le contredit ; dans une église pareille, la seule manière dont on en sort contredit tout le sermon. On se presse aux portes, aussi gaîment et avec autant d'insouciance que si rien n'eût été dit ; on se fait des révérences, et on cause de tout, sauf de ce qui devrait vous occuper. Combien de ministres prêcheront tous les jours avec larmes et ne produiront cependant aucun effet ? Le Diable lui-même ne pourrait désirer que les choses allassent mieux dans ses intérêts.

Et cependant, l'on voit des ministres continuer pendant des années à prêcher ainsi par-dessus la tête d'un troupeau dont la vie contredit chaque parole qu'on lui annonce ; ces ministres croient qu'il est de leur devoir de faire ainsi. De leur devoir ! de prêcher à une église qui détruit tout leur ouvrage, qui contredit tout leur témoignage, et qui ne veut pas changer ! non ! qu'un ministre dans ce cas secoue la poussière de ses pieds en témoignage contre un pareil troupeau, et qu'il s'en aille chez les païens ou auprès de quelque autre troupe au nouvellement formé. Cet homme dépense son énergie et consume sa vie à rouler dans son berceau une église endormie, qui s'emploie tout entière à assurer les pécheurs qu'il n'y a point de danger pour eux. Il est probable que les quatre-vingt dix-neuf centièmes de la prédication qui se fait dans ce pays sont perdus, parce que l'église les contredit. (1) Voir Finney à Evan's Mill.

3° Il est évident que le degré de sainteté dans la vie des chrétiens doit s'élever de beaucoup, si jamais le monde doit être converti. Si nous avions maintenant autant de membres effectifs de nos églises que nous avons de familles, que ces chrétiens fussent répandus par tout le monde, qu'il y eût partout un ministre pour cinq cents âmes, que chaque enfant fréquentât une école du dimanche et chaque jeune personne une classe biblique, nous aurions là toute la machine dont nous aurions besoin ; mais même alors, si l'église contredisait la vérité par sa conduite, nous n'aurions jamais un réveil. Au contraire, je n'ai jamais vu que l'emploi des moyens restât stérile pour un réveil, lorsque les chrétiens se conduisaient conformément à leur foi. Mais la grande affaire est de donner aux vérités de l'Évangile un corps par sa conduite, de sorte que la sainteté de la vie soit une enseigne qui frappe tous les yeux.

Il y a bien des églises qui s'attendent à ce que le pasteur fasse tout. Quand il a prêché : *« Quel beau sermon », diront-ils, quel excellent pasteur ! Sans doute que nous aurons bientôt un réveil ! »* Mais quand Jésus-Christ lui-même viendrait prêcher, si l'Église le contredisait, il prêcherait en vain. La nouveauté peut produire pour quelque temps une apparence d'effet, mais sans la vie et la sainteté il ne se fera jamais rien.

4° Tout chrétien produit par sa conduite un effet quelconque, et rend témoignage d'un côté ou de l'autre. Ses regards, son vêtement, toute sa tenue parle constamment pour ou contre la religion.

Ou il rassemble avec Christ, ou il disperse ; et à chaque pas que vous faites, vous marchez sur quelque corde qui vibre jusque dans l'éternité ; et tous vos pas retentissent dans le ciel ou sous les voûtes de l'enfer. A chaque mouvement de votre vie, vous exercez une influence importante qui réagit sur toutes les âmes immortelles qui vous entourent. Comment pouvez-vous donc dormir au milieu d'un tel mouvement ?

Marchez-vous dans la rue ? Prenez garde à votre mise. Qu'est-ce que je vois là sur votre tête ? Que disent ces rubans, ces plumes, et tous ces ornements à tous ceux que vous rencontrez ? Ils disent que vous cherchez à être admirée. Prenez garde ! Autant vaudrait écrire sur tous vos vêtements : *« La religion n'est qu'un conte ».* Ils disent : *« Donnez-moi de la parure, donnez-moi de la mode, donnez-moi de la flatterie et je serai heureuse ! »* Et le monde comprend ce témoignage que vous portez dans les rues. Vous êtes des « épîtres vivantes connues et lues de tous les hommes (2 Corinthiens 3 v. 3) ».

Si vous montrez de l'orgueil, de la légèreté, de la mauvaise humeur, ou autres dispositions semblables, c'est comme si vous déchiriez de nouveau les plaies du Sauveur. Combien Christ pourrait-il pleurer en voyant des gens qui professent croire en Lui et qui attachent sa sainte cause à un poteau, à tous les coins de rue, pour l'exposer au mépris. Qu'au contraire l'ornement des femmes « ne soit point celui de dehors qui consiste dans la frisure des cheveux, dans une parure d'or et dans la magnificence des habits ; mais que leur ornement consiste dans l'homme caché dans le cœur, c'est-à-dire dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible qui est d'un grand prix devant Dieu (1 Pierre 3 v. 4) » ; et le ciel se réjouira autant que l'enfer en sera confondu. Qu'au contraire elles déploient de la vanité ; qu'elles cherchent à s'embellir, qu'elles adorent la déesse de la mode, qu'elles chargent leurs oreilles d'ornements et leurs doigts d'anneaux, qu'elles se couvrent de fleurs et de bracelets, qu'elles se lancent jusqu'à ne, pouvoir plus respirer, *« se parent d'atours et marchent sur la pointe des pieds »,* et tous les effets seront renversés, le ciel sera dans le deuil et l'enfer dans la jubilation.

5° Ce n'est donc point étonnant que les grandes cités présentent si peu de réveils. Voyez donc ces témoins de Dieu ! Ne semblent-ils pas s'accorder à mentir au Saint-Esprit ? Ils se jettent aux pieds de la mode, puis s'ils s'étonnent qu'il n'y ait pas de mouvement religieux. Croyez-vous donc que j'aie une telle opinion de mon habileté que d'attendre un réveil de mes seuls efforts, tandis que vous vivez comme vous le faites ? Vous vous contredisez vous mêmes ; vous vous contredisez l'un l'autre ; vous contredisez votre pasteur, et la somme de tous ces témoignages, c'est qu'il n'est pas besoin d'être pieux.

Croyez-vous que tout ce que je viens de dire soit la vérité ? Ou le prenez-vous pour des rêves d'un esprit dérangé ? Si j'ai dit vrai, reconnaissez-vous que ces choses se rapportent à vous ? Peut-être dites-vous : *« Ah ! Je voudrais qu'une de nos riches églises entendît tout cela ».* Mais, ce n'est pas à elle que je prêche, c'est à vous. Admettez-vous ou niez-vous ce que je viens de dire ? Que porte à ce sujet et sur votre compte la feuille du grand livre qui concerne le jour présent ? Avez-vous manifesté quelque sympathie pour le Fils de Dieu quand son cœur saigne à la vue des plaies de Sion ? Est-ce que vos enfants, vos domestiques, vos commis ont vu qu'il en est ainsi ? Se sont-ils aperçus qu'à la pensée des âmes qui périssent, votre air est solennel et vos yeux se remplissent de larmes ?

Finalement, je termine en faisant observer que Dieu et tous les êtres moraux ont le droit de se plaindre du faux témoignage que vous rendez contre l'Évangile. Vous vous avancez vers le jour du jugement, tout couverts du sang des pécheurs sur lesquels vous avez exercé une influence désastreuse. Peut-être que des centaines d'âmes vous rencontreront en ce jour, et vous maudiront (s'il leur est permis de parler) pour les avoir conduites en enfer en reniant l'Évangile par votre vie.

Que deviendra cette ville, que deviendra le monde, si nous continuons ainsi ? On prêche par sa conduite que, pourvu qu'on professe la foi chrétienne et qu'on vive en honnête homme, c'est

tout ce qu'il faut de religion. Quelle doctrine des démons ! C'est tout ce qu'il faut pour ruiner le genre humain tout entier.

L'objet de ce discours est donc de diriger les chrétiens vers les moyens les plus propres pour atteindre leur but infiniment désirable, le salut des âmes.

« Celui qui gagne les âmes est sage (Proverbes 11 v. 30) ».

La définition la plus ordinaire de la sagesse est, qu'elle consiste dans le choix des moyens les plus convenables pour atteindre un but. L'objet de ce discours est donc de diriger les chrétiens vers les moyens les plus propres pour atteindre leur but infiniment désirable, le salut des âmes. Ce soir je me bornerai à traiter des efforts particuliers des individus pour obtenir la conversion et le salut des hommes. Dans une autre occasion peut-être je me servirai du même texte pour traiter de la sagesse à employer dans la prédication publique de l'Évangile et dans le travail du ministère. Pour le moment, je vais donner quelques directions pour assister les simples fidèles dans cette œuvre, et je montrerai comment ils doivent se conduire :

I. Avec des pécheurs encore indifférents.

II. Avec des pécheurs réveillés.

III. Avec des pécheurs convaincus.

I. Manière de se conduire avec des pécheurs encore indifférents.

1° A l'égard du temps.

Il importe de choisir le moment convenable pour produire des impressions sérieuses sur l'esprit d'un pécheur indifférent, et c'est de ce choix que dépend en grande partie le succès. Sans doute, vous pourrez dire que c'est votre devoir en tout temps d'avertir les pécheurs et de tâcher de les réveiller pour les faire penser à l'état de leur âme. C'est très vrai, et pourtant si vous n'avez pas égard au temps et à l'opportunité, vous avez bien peu de chances de succès. Je donnerai là-dessus quelques détails.

a) Il est désirable de ne s'adresser autant que possible à une personne indifférente que lorsqu'elle est libre d'autres affaires. Il sera difficile de la porter à s'occuper de religion à proportion que son attention sera fixée sur quelque chose d'autre. Un homme indifférent à la religion, si vous venez lui en parler au milieu de quelque affaire importante et légitime,

s'offensera de votre démarche beaucoup plutôt qu'il n'en sera édifié. Par exemple, un pasteur ira peut-être visiter la famille d'un négociant, d'un artisan ou d'un fermier, et le trouva absorbé dans ses affaires.

Peut-être qu'il lui fait quitter son ouvrage dans un moment de presse. Cet homme en sera mécontent, fâché, ce sera pour lui une sorte d'intrusion de votre part. Dans un cas pareil, vous ne pouvez vous attendre à un grand succès. Sans doute il est vrai que la religion est infiniment plus importante que tous ces travaux mondains et qu'il devrait négliger toute autre affaire pour le salut de son âme. Mais il ne le sent pas ; car s'il le sentait ce ne serait plus un pécheur indifférent, et c'est pourquoi votre visite ne peut se justifier à ses yeux. Il vous faut le prendre tel qu'il est, comme un pécheur insouciant, impénitent, et le traiter en conséquence. Il est absorbé dans d'autres affaires et fort disposé à s'offenser si vous prenez ce moment pour l'occuper de religion.

b) Il importe encore de prendre une personne, s'il est possible, à un moment où elle ne soit pas vivement excitée par quelque autre objet. Dans ce dernier cas un homme n'est pas capable de s'occuper de religion. Peut-être pourriez-vous l'atteindre ; on en a vu des exemples ; mais la chose n'est pas probable.

c) Assurez-vous qu'une personne est parfaitement sobre, au moins dans ce moment-là. Il y a des gens qui s'enivrent tous les jours, et à proportion qu'ils sont dans cet état, ils sont incapables de vous entendre sur un sujet religieux. J'ai vu des personnes amies de la religion m'amener des hommes qu'elles me disaient travaillés quant à leur état spirituel ; et en effet, vous savez qu'un homme qui a bu aime généralement beaucoup à parler de religion ; mais dès que je m'approchais de ces gens et que je sentais leur haleine, je refusais de leur parler. *« Il n'est pas ivre », me disait-on ; « il a seulement un peu bu ». « Et ce peu l'a rendu un peu ivre ; car pour ivre il l'est : Je le vois et je le sens ».* Les cas où un homme pris de vin a été réellement convaincu de péché sont extrêmement rares.

d) Lorsque vous cherchez à converser avec une personne au sujet du salut, tâchez s'il est possible de la prendre au moment où elle est d'une humeur convenable. Si vous ne la trouvez pas bien disposée, il est probable qu'elle se fâchera et vous recevra mal : laissez-la seule pour le moment, autrement vous risquez d'éteindre l'Esprit. Peut-être pourrez-vous lui parler de manière à l'apaiser, mais ce n'est pas probable. La vérité est que les hommes haïssent Dieu, et quoique cette haine sommeille habituellement, il ne faut cependant que peu de chose pour l'exciter ; et si vous leur présentez Dieu en face pendant qu'ils sont déjà disposés à la colère, ce sentiment éclatera avec d'autant plus de facilité et de force.

e) Autant que possible, quand vous voulez parler avec un pécheur insouciant, tâchez de le faire quand vous serez seul avec lui. La plupart des hommes sont trop fiers pour qu'on puisse parler librement d'eux-mêmes en présence d'autrui, même devant leur propre famille. Dans une pareille circonstance, un homme, qui pris à part se serait peut-être soumis à la vérité, mettra tous ses moyens en œuvre pour se défendre lui-même ; il résistera, tournera la chose en ridicule, de peur que, s'il manifestait quelque sentiment, on n'allât rapporter qu'il commence à devenir méthodiste.

Tâchez donc lorsque vous visitez une famille, au lieu de parler à tous à la fois, de les prendre chacun à part. Je vous citerai un cas de cette espèce. Plusieurs jeunes demoiselles, fières, gaies

et du bon ton (comme on dit) vivaient ensemble dans une famille qui présentait les mêmes caractères.

Deux chrétiens désiraient extrêmement leur parler de religion, mais ils ne savaient comment s'y prendre, et craignaient de les voir se coaliser pour repousser toute impression sérieuse. A la fin ils prirent le parti d'envoyer demander nommément l'une de ces demoiselles. Elle descendit ; ils mirent aussitôt la conversation sur le sujet du salut, et comme elle était seule, non-seulement elle les traita avec politesse, mais elle parut recevoir la vérité dans un cœur sérieux. Un jour ou deux après, ils en appelèrent une autre de la même manière, puis encore une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils eussent parlé à chacune d'elles séparément. En peu de temps elles furent toutes, à ce que je crois, réellement converties à Dieu. Ces jeunes personnes n'avaient pas eu leurs amies en face d'elles pour les gêner ou pour exercer sur elles une mauvaise influence, et le succès couronna la conduite qu'on tint à leur égard.

Une femme pieuse tenait une pension de jeunes gens. Elle en avait vingt-et-un ou vingt-deux, et désirait les amener au salut. Elle priait Dieu pour cela, mais sans succès. A la fin elle comprit qu'il fallait faire plus que des prières ; mais elle ne savait quoi. Un matin, comme ils se retiraient après le déjeuner, elle pria l'un d'eux de rester quelques moments. Elle t'amena dans sa chambre, lui parla avec tendresse sur le sujet de la religion et pria avec lui. Elle cultiva les impressions qu'elle avait produites, et en peu de temps elle eut lieu d'espérer que le jeune homme était converti.

Elle s'adressa à un second, puis à un troisième, qui bientôt s'unirent dans un même sentiment. Elle continua ainsi en tenant chacun de ces jeunes gens à part sans les alarmer, et chacun d'eux finit à être amené à Dieu. Or, il est bien probable que, si elle avait porté son sujet devant tous ces jeunes gens réunis, ils eussent tourné la chose en ridicule ; peut-être même eussent-ils été offensés et auraient-ils quitté sa maison, tandis que, les prenant tous à part et leur parlant avec douceur et avec ménagement, elle réussit dans son œuvre excellente.

f) Saisissez pour parler à un pécheur insouciant les moments où les événements providentiels semblent favoriser votre dessein. Profitez fidèlement de tous les cas particuliers qui seraient propres à produire une impression sérieuse.

g) Mais cherchez en même temps l'occasion la plus prochaine pour parler aux pécheurs indifférents qui vous entourent. Ne renvoyez pas de jour en jour, dans le désir de trouver une occasion plus favorable. Il faut les chercher ces occasions, et s'il ne s'en trouve point il faut en créer. Fixez un moment et un endroit pour cela, et demandez à votre ami ou à votre prochain une entrevue où vous puissiez lui parler franchement. Envoyez-lui un mot de billet, allez chez lui tout exprès, présentez-lui la chose comme une véritable affaire, et qu'il voie que vous êtes vivement occupé de rechercher le salut de son âme. Alors il sentira que la chose est importante, au moins à vos yeux. Persévérez ainsi jusqu'à ce que vous réussissiez ou que vous ayez acquis la conviction qu'il n'y a pour le moment rien à faire.

h) Vous sentez-vous particulièrement porté vers une personne à cet égard ? Cherchez quelque occasion de lui parler pendant que vous éprouvez ce besoin. Si c'est un sentiment de véritable bienveillance qui vous anime, vous êtes fondé à croire que c'est l'Esprit de Dieu qui vous pousse à désirer le salut de cette âme et que Dieu est prêt à bénir vos efforts pour sa conversion. Dans un cas pareil, faites de la chose le sujet de prières spéciales et instantes ; et cherchez quelque

occasion prochaine de répandre votre cœur devant la personne dont il s'agit et de l'amener à Christ.

2° Quant à la manière de vous y prendre.

a) Quand vous vous approchez d'un pécheur insouciant pour tâcher de réveiller son âme sur ses intérêts éternels, tâchez avant tout de le traiter avec bonté, qu'il voie que vous vous adressez à lui non pour lui chercher querelle, mais parce que vous aimez son âme et que vous désirez son plus grand bien dans le temps et dans l'éternité. Si vous êtes dur et rude avec lui, vous l'offenserez probablement, et vous l'éloignerez du chemin de la vie encore plus qu'il ne l'était.

b) Soyez solennel ; évitez toute légèreté dans les manières ou dans le langage. La légèreté produit la plus mauvaise impression. Vous devez vous rappeler que vous êtes engagé dans une action extrêmement solennelle qui peut décider pour l'éternité du sort de votre ami ou de votre prochain. Qui pourrait être léger devant des pensées semblables ?

c) Soyez respectueux. Il y en a qui croient nécessaire de traiter les pécheurs impénitents avec dureté ; mais il n'y a pas de plus grande erreur. L'apôtre Paul nous a donné sur ce sujet une règle bien meilleure lorsqu'il nous dit : « Soyez doux les uns envers les autres, remplis de compassion, ne rendant pas mal pour mal ni injure pour injure, mais au contraire bénissant (1 Pierre 3 v. 9) ». Une manière rude et brutale de parler aux gens n'est propre à leur donner qu'une idée défavorable et de vous et de la religion.

d) Attachez-vous à être parfaitement clair et franc. Ne vous permettez pas de fermer les yeux sur aucun trait du caractère de la personne à qui vous parlez, ou sur aucun de ses rapports avec Dieu. Mettez toutes choses au grand jour, non pour blesser la personne à qui vous parlez, mais parce que c'est nécessaire. Avant de panser une plaie, il faut la sonder à fond. Ne retenez aucune vérité ; exposez-les toutes avec une franchise complète.

e) Adressez-vous à la conscience de celui auquel vous parlez. Dans des discours publics, les ministres ne s'adressent quelquefois qu'aux sentiments, qu'aux passions ; et ils réussissent ainsi à agir sur les esprits. Mais dans la conversation particulière, vous ne pouvez guère vous servir de ce levier ; et si vous ne serrez pas la conscience de près, vous ne pouvez vous emparer de l'esprit de celui à qui vous avez à faire.

f) Mettez-le en face des grandes vérités fondamentales de l'Évangile. Les pécheurs sont très disposés à vous échapper sous quelque prétexte, ou en se jetant sur quelque point secondaire, surtout sur quelque point qui tienne à l'esprit de secte. Vous aurez à faire par exemple à un presbytérien ; il tâchera de tourner la conversation sur quelqu'un des points qui distinguent les presbytériens d'avec les méthodistes ; vous parlera de dissidence, d'église nationale, de questions d'église, en un mot, ou de quelque vieux point de théologie. N'entrez pas sur son terrain ; vous ne lui feriez aucun bien quelconque. Dites-lui que l'affaire dont il s'agit pour le moment, c'est de sauver son âme, et non de régler des controverses théologiques, et retenez-le sur les grands points fondamentaux par lesquels il sera sauvé ou perdu.

g) Soyez d'une grande patience. Si celui à qui vous parlez a dans son esprit une difficulté véritable, cherchez patiemment où elle gît, puis éclaircissez-la. Si vous trouvez que ce ne soit

qu'une vaine subtilité, faites-lui voir ce qu'il en est. Dans ce cas, ne vous mettez pas en frais de raisonnement, mais montrez au pécheur qu'il n'est pas sincère. Montrez-lui que c'est un péché de s'attacher à de vaines chicanes et attirez ainsi sa conscience de votre côté.

h) Veillez soigneusement sur vous-même et sur vos mouvements. Il y a des gens qui ne sont pas bien propres à parler avec les ennemis de la religion. Ces derniers ne désirent rien de plus que de vous voir en colère, et ils s'en iront tout joyeux d'avoir mis hors des gonds un de ces saints hommes qui les prêchent toujours.

i) Quand un pécheur se montre disposé à se retrancher contre Dieu, ayez soin de ne prendre son parti sous aucun rapport. S'il vous dit qu'il ne peut accomplir son devoir, ne le croyez pas, et ne dites rien pour le soutenir dans sa fausseté.

Ne l'assistez pas dans la controverse qu'il élève contre son Créateur. Il cherchera, peut-être, à trouver des fautes chez les chrétiens. Dites-lui qu'il n'a pas à répondre de leurs péchés, et qu'il ne doit s'occuper que de ses propres affaires. Si vous l'approuvez, il sent qu'il vous tient de son côté.

Montrez-lui que c'est un méchant esprit de censure qui le pousse à faire ces remarques, et nullement le zèle pour la gloire de Dieu ou pour la religion.

j) Faites tourner la conversation sur les péchés particuliers de celui qui vous parle. Il est absolument inutile de parler contre le péché en termes vagues et généraux ; vous devez montrer à votre homme que c'est lui-même que vous avez en vue. Un ministre qui ne peut faire sentir à ses auditeurs qu'il s'agit d'eux-mêmes dans son discours, ne peut s'attendre à beaucoup de succès. Il y a des personnes qui évitent avec soin de mentionner les péchés particuliers dont est coupable celui à qui elles parlent : elles ont peur de l'offenser. Cette méthode ne vaut rien. Si vous connaissez son histoire, rappelez-lui ses péchés avec douceur, mais franchement ; non pour l'offenser, mais pour réveiller sa conscience et pour donner pleine force à la vérité.

k) En général il faut tâcher d'être bref, et de ne pas trop délayer ce que nous avons à dire.

Poussez l'attention aussitôt que possible sur le point important ; dites peu de choses, mais faites qu'elles arrivent au cœur et à une conclusion. S'il est possible, amenez le pécheur à la repentance pour qu'il se livre à Christ sur le champ. Voilà votre but. Faites que celui à qui vous parlez comprenne qu'il doit se convertir sur le moment et non plus tard.

l) Autant que possible, tâchez, quand vous parlez à des pécheurs, de prier aussi avec eux. Si vous leur parlez et que vous les quittiez sans prier, vous avez peu de chance d'avoir eu du succès.

II. Manière de traiter des pécheurs réveillés.

Ayez soin de distinguer entre un pécheur simplement réveillé et un pécheur déjà convaincu de péché. Quand vous voyez un homme commencer à s'occuper un peu de religion, n'allez pas croire aussitôt qu'il sent convenablement ses péchés. Vous négligeriez alors de travailler à les lui faire découvrir. Souvent quelques personnes sont réveillées par quelques circonstances

providentielles, telle qu'une maladie, une épidémie, un cas de mort dans la famille, un chagrin, que sais-je ?

Un coup de tonnerre ou quelque autre chose semblable. Quelquefois c'est directement par l'Esprit de Dieu, de sorte que leurs oreilles sont ouvertes et qu'elles sont disposées à écouter avec attention et sérieusement des avis religieux. Si vous trouvez une personne de ce genre, ne perdez pas de temps pour jeter de la lumière dans son esprit ; ne craignez pas de lui montrer l'étendue de la loi divine et la précision de ses préceptes. Montrez-lui que cette loi condamne ses pensées et sa vie précédente.

Sondez son cœur et placez-lui devant les yeux tout ce que vous pouvez y trouver, forcez-là, s'il est possible, à se rendre sur le coup. Il ne fois que vous avez gagné l'attention d'un pécheur, sa conviction et sa conversion peuvent être l'affaire d'un instant, et vous avancerez alors plus en cinq minutes que vous n'auriez fait durant des années entières ou même toute une vie avec un pécheur insouciant.

J'ai souvent été confondu en voyant des parents cruels, des chefs de famille laisser vivre sous leurs yeux, pendant des jours et des semaines entières, un pécheur réveillé sans lui adresser une seule parole à ce sujet. Ils disent que, si l'Esprit de Dieu a commencé en lui une œuvre, il ne manquera pas de la continuer. Peut-être cette personne désire-t-elle un entretien religieux ; peut-être qu'elle se met elle-même sur le chemin des chrétiens pour qu'ils lui parlent : Et ceux-ci ne lui disent mot. Chose horrible ! On devrait s'occuper d'un pécheur réveillé du moment où on s'en aperçoit, et jeter à l'instant même un rayon de lumière dans son âme. Dès que vous avez quelque raison de croire qu'une personne à laquelle vous pouvez parvenir est réveillée, vous ne devez pas vous accorder un instant de sommeil jusqu'à ce que vous ayez réussi à l'amener à la repentance.

C'est alors le moment de s'en occuper avec efficace ; si vous négligez cette occasion favorable, elle ne reviendra peut-être jamais. J'ai souvent vu dans des réveils des chrétiens se tenir comme en sentinelles pour voir s'il n'y avait pas quelqu'un qui parût se réveiller du sommeil du péché. Dès qu'ils s'apercevaient qu'an des assistants paraissait ému de la prédication, ils le notaient ; et quand l'assemblée était terminée, ils l'invitaient à venir chez eux pour parler et prier avec lui, afin, s'il était possible, de ne pas le laisser aller qu'il ne fût converti. Il y eut un cas remarquable de ce genre dans une ville de l'ouest.

Un marchand y arrivait de loin pour faire des emplettes. C'était le moment d'un puissant réveil dans cet endroit ; mais ce négociant avait arrêté qu'il se préserverait de son influence et qu'il refuserait absolument de se rendre à une assemblée quelconque. A la fin, il vit que tout le monde était tellement occupé de religion, qu'on lui en parlait de tous les côtés ; il en fut ennuyé, et voyant qu'il ne pouvait point faire d'affaires, il retint une place à la diligence qui devait partir la nuit suivante, à quatre heures.

Quand ce fut fait, un jeune homme de la maison, nouveau converti, apprenant qu'il devait quitter la ville, lui demanda s'il ne voulait pas se rendre une fois à l'assemblée avant de s'en aller. Il s'y laissa entraîner. Le sermon lui fit quelque effet, mais pas assez pourtant pour le convertir ; il retourna dans son logement et demanda à payer son compte. Le maître de la maison, lui-même nouvellement converti, vit que cet homme était agité. Il lui parla en conséquence de religion, et tout d'un coup le marchand fond en larmes. Alors le maître de la maison fit venir aussitôt trois ou quatre autres nouveaux convertis qui prièrent avec lui et

l'exhortèrent. A quatre heures du matin, au départ de la diligence, le marchand partit se réjouissant en Dieu.

De retour chez lui, il rassemble sa famille, lui confesse ses péchés, déclare sa résolution de changer de vie et prie avec elle pour la première fois. La chose était si inattendue, que le bruit s'en répandit rapidement ; une foule de monde s'en occupa, et il éclata un réveil dans cet autre endroit. Maintenant, supposé que les chrétiens dont je viens de vous parler eussent été insouciants comme tant d'autres, et qu'ils eussent laissé partir cet homme avec des impressions superficielles et imparfaites, peut-être n'eût-il jamais été sauvé : Des occasions de ce genre sont souvent perdues pour toujours quand on laisse passer le moment favorable.

III. Manière de se conduire avec des pécheurs convaincus de péché.

Par un pécheur convaincu, j'entends un homme qui se sent condamné par la loi de Dieu comme pécheur coupable. Il est suffisamment instruit pour entrevoir l'étendue de cette loi ; il voit et sent ses péchés, et il sait même quel en est le remède. Il faut quelquefois une grande sagesse pour traiter convenablement des hommes de ce genre, et il y a souvent des cas extrêmement difficiles à cet égard.

1° Lorsqu'une personne est convaincue et n'arrive pas jusqu'à la conversion, mais reste dans l'inquiétude, il y a presque toujours pour cela quelque raison particulière.

Dans ces cas, il est inutile d'exhorter la personne à se repentir ou de lui expliquer la loi. Elle sait tout cela, et cependant elle ne se repent point. Il doit donc y avoir là quelque obstacle spécial à surmonter : vous pouvez prêcher, prier, exhorter jusqu'à la fin du monde sans rien obtenir. Vous devez donc vous mettre à rechercher quelle est la difficulté particulière qui s'oppose à vous. Lorsqu'un médecin est appelé auprès d'un malade, il lui administre d'abord les remèdes généralement applicables à son cas.

S'ils ne produisent pas d'effet et que le malade continue, il faut qu'il examine le cas de plus près, et qu'il cherche à connaître la constitution spéciale de l'individu, ses habitudes, son régime, manière de vivre, etc., et tâche ainsi de découvrir pourquoi les remèdes ne produisent pas d'effet.

Il en est de même du cas dont nous parlons. La difficulté particulière dont il s'agit est souvent connue de l'individu lui-même, quoiqu'il ne veuille pas l'indiquer. D'autres fois pourtant elle échappe à sa propre observation.

a) Peut-être l'individu a-t-il quelque idole, quelque chose qu'il aime mieux que Dieu et qui l'empêche de se livrer entièrement. Il vous faut chercher ce point ; c'est peut-être la richesse, peut-être quelque affection du cœur, peut-être la toilette ou quelque plaisir particulier. Dans tous les cas, il y a dans ce cœur quelque chose de positif qui le retient de se donner à Dieu.

b) Peut-être la personne a-t-elle fait tort à quelqu'un et ne veut-elle pas confesser ce péché ou le réparer convenablement. Or, jusqu'à ce qu'elle l'avoue et l'abandonne, elle ne trouvera pas son pardon. Peut-être a-t-elle fait tort à quelqu'un dans ses biens ou dans sa réputation. Il faut réparer ce mal. Si vous pouvez découvrir quelque chose de ce genre, déclarez franchement à

cette personne qu'il n'y a pour elle aucun espoir jusqu'à ce qu'elle soit disposée à confesser son tort et à le réparer.

c) Quelquefois c'est tel péché tout-à-fait particulier qu'on ne veut pas abandonner. On prétend que ce n'est qu'une bagatelle, ou même que la chose est innocente ; mais ici la prétendue petitesse du péché ne fait rien du tout. Vous ne pouvez entrer dans le royaume de Dieu que vous ne l'ayez abandonné. Peut-être un homme aura-t-il vu qu'il y a chez lui quelque péché à fumer sans nécessité. Dans ce cas il ne trouvera jamais la paix jusqu'à ce qu'il ait quitté son tabac. Que parle-t-il de petits péchés ? Dans des cas pareils, Dieu n'en connaît pas de petits. Quel est votre péché ?

Peut-être, sous prétexte de santé, nuisez-vous à votre santé ; vous donnez un mauvais exemple et vous employez à du tabac l'argent de Dieu que vous devriez employer à son service. Que dirait un négociant s'il voyait un de ses commis lui prendre de l'argent dans son coffre pour se fournir des cigares ? Dirait-il que c'est un petit péché ? Non ; il dirait que cet homme mérite d'être mis en prison.

Je mentionne ce péché particulier, parce que j'ai vu que c'est une des choses auxquelles s'arrêtent souvent des hommes convaincus de péché et qui savent mal faire en vivant dans cette habitude. Ils ont bien tort de s'étonner de ne pas trouver la paix de la conscience.

d) Voyez s'il n'y a pas quelque restitution à faire à laquelle on se refuse. Peut-être le pécheur que vous avez devant vous a-t-il fait tort à quelqu'un dans le commerce ou s'est-il procuré quelque avantage contraire à cette règle d'or de faire à autrui comme nous voudrions qu'on nous fît ; puis il refuse de faire satisfaction. C'est un péché très commun parmi les négociants. J'ai connu un grand nombre d'exemples profondément affligeants d'hommes qui ont contristé le Saint-Esprit de Dieu et qui ont été conduits tout près du désespoir parce qu'ils refusaient de réparer des péchés de ce genre ; car il est évident qu'on ne peut trouver la paix que sous cette dernière condition.

e) Peut-être un pécheur se sera-t-il retranché quelque part avec obstination dans quelque point particulier sur lequel il ne veut pas céder. J'ai connu un homme qui avait résolu de ne jamais aller prier dans un certain bosquet où plusieurs personnes se rendaient à l'époque d'un réveil pour y prier, y méditer et s'y consacrer à Dieu. C'était un avocat, et l'un de ses clercs avait été converti en cet endroit.

L'avocat lui-même était réveillé, mais il lui prit l'idée de ne jamais aller dans ce bosquet. Il marcha pendant plusieurs semaines sous de puissantes convictions de péché, sans trouver la paix. Il s'efforçait de prouver à Dieu lui-même que ce n'était pas l'orgueil qui l'empêchait d'aller à Christ. On le voyait quelquefois, au retour de l'assemblée, se jeter à genoux dans la rue même, au milieu de flaques d'eau, pour s'y mettre en prières. Une fois il passa une nuit tout entière à prier dans sa chambre, mais il ne voulait pas se rendre au bosquet. Sa détresse devint si grande qu'il était tenté de s'ôter la vie et qu'un jour il jeta loin de lui son couteau, de peur de s'en servir pour se couper la gorge. Finalement il céda et se rendit dans le bosquet, où il fut immédiatement converti et rempli de joie en son Dieu.

Les exemples de ce genre sont aussi nombreux que singuliers. On ne voudra pas se rendre dans telle ou telle assemblée, ou bien prier avec telle ou telle personne, ou se placer dans certains bancs, ceux par exemple qu'on réserve en quelques endroits pour les personnes inquiètes sur

leurs péchés. On dit qu'on peut tout aussi bien être converti sans fléchir sur des bagatelles de ce genre, et que la religion ne consiste pas à se rendre dans telle ou telle assemblée, à prendre telle ou telle attitude ou à se placer dans certains bancs.

C'est vrai ; mais ceux qui raisonnent ainsi font eux-mêmes d'une bagatelle une affaire importante ; et aussi longtemps qu'ils s'y obstinent et qu'ils veulent obliger Dieu à en venir à leurs fins, ils ne peuvent se convertir. Vous verrez souvent un pécheur faire toute autre chose au monde et plier sur tout autre point que sur celui dans lequel il s'est entêté pour résister à Dieu. Mais il ne pourra s'humilier réellement que lorsqu'il aura soumis sa volonté et abandonné sa résolution. Que si jamais il parvient à la paix par une autre voie, il n'aura trouvé qu'une fausse paix.

f) Peut-être le pécheur a-t-il des préjugés contre quelqu'un ; peut-être contre un membre de l'Église ; on aura été fidèle à son égard au-delà de ce qui lui plaisait ; ou bien il y a chez tel ou tel une chose qui lui inspire de la répugnance. Voyez encore ce qu'il en est à cet égard, et dites-le franchement à celui qui cherche la paix, mais sans la trouver.

g) La colère ou la rancune sont encore un obstacle invincible à l'établissement de la paix de Dieu dans notre âme. « Lorsque vous voulez prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père aussi qui est au ciel vous pardonne vos péchés. Mais si vous ne pardonnez pas, votre Père céleste non plus ne vous pardonnera pas vos péchés (Matthieu 6 v. 14 et 15) ». Peut-être que celui dont il s'agit, nourrit quelque erreur de doctrine ou quelque fausse notion sur ce qu'il s'agit de faire ou sur la manière de le faire, peut-être qu'il s'attend à ce que Dieu fasse tout.

Il est convaincu qu'il mérite l'enfer, et qu'à moins de se convertir il y sera jeté. Mais il attend que Dieu agisse avant de se soumettre lui-même ; c'est-à-dire, par le fait, qu'il attend que Dieu fasse pour lui ce que Dieu veut que fasse le pécheur. Peut-être attend-il une conviction de péché plus profonde ; car bien des gens ignorent ce que c'est que cette conviction : et ils croient n'en point éprouver quand ils en sont déjà profondément travaillés. Souvent l'on pense n'en avoir pas à moins d'éprouver une grande peur de l'enfer ; mais le fait est qu'il y a des hommes profondément convaincus de péché, et qui éprouvent très peu ce dernier sentiment. Montrez-leur la vérité sur ce point, et faites-leur voir ainsi qu'ils n'ont aucun besoin d'attendre plus longtemps.

Peut-être le pécheur attend-il d'éprouver certaines impressions que d'autres ont ressenties, avant d'obtenir miséricorde. C'est un cas très commun dans des réveils où quelques-uns des premiers convertis ont pu parler d'expériences remarquables. Alors d'autres personnes réveillées sont très disposées à s'imaginer qu'elles doivent passer par les mêmes expériences. J'ai connu un jeune homme dans ce cas ; un de ses amis avait été converti d'une manière frappante ; et il voulait, lui, l'être de la même manière. Il se tourmenta longtemps en vain, puis il trouva pourtant à la fin qu'il était chrétien sans avoir passé par la même suite d'impressions que son ami.

Souvent les pécheurs se figurent tout un plan d'expériences et d'impressions d'après lequel ils décident que Dieu doit les conduire ; et ils ne veulent marcher que dans cette manière. Dites-leur que cela ne vaut rien ; qu'ils ne doivent pas se tracer ainsi d'avance un sentier, mais qu'ils doivent se laisser conduire par la sagesse de Dieu, qui sait mieux qu'eux ce qui leur convient. Dieu conduit toujours les aveugles par un chemin qu'ils ne connaissent pas, et peut-être jamais

un pécheur n'a-t-il été introduit dans le royaume à travers la suite d'expériences et d'impressions qu'il avait d'abord imaginées.

Très souvent certaines personnes s'attendent à devenir le sujet des prières d'autrui ; ou bien elles cherchent à se corriger elles-mêmes. Elles sont si perverties, disent-elles, qu'elles ne peuvent venir à Christ ; elles cherchent à s'en rendre plus capables par des humiliations, par des souffrances et par des prières. Il faut aller les traquer dans toutes ces retraites. C'est étonnant dans combien de cachettes de ce genre un pécheur ira souvent se blottir avant d'aller à Christ. J'ai vu des personnes avoir l'esprit dérangé, faute d'avoir reçu quelques simples directions sur ces sujets.

D'autres fois, les gens s'imaginent que leurs péchés sont trop grands pour être pardonnés, ou bien qu'ils ont à jamais repoussé l'Esprit de Dieu ; tandis que c'est cet Esprit même qui travaille tout ce temps à les convaincre ; et ils croient que leurs péchés sont plus grands que les compassions de Christ, en insultant ainsi, sans le vouloir ce Seigneur lui-même. D'autres fois, les pécheurs s'imaginent qu'ils sont abandonnés de Dieu et qu'ils ne peuvent plus être sauvés. Il est souvent très difficile de retirer un homme de dessus ce terrain, et ça été le caractère d'un grand nombre des cas les plus pénibles que j'aie rencontrés.

Dans une ville où je travaillais à un réveil, arrivant un jour à l'assemblée, j'entendis, avant de commencer, un bruit sourd, lugubre et qui ne semblait pas d'une voix humaine. Je regardai autour de moi, et je vis quelques femmes rassemblées autour de celle qui poussait ces gémissements. Elles me dirent que c'était une femme au désespoir et depuis longtemps dans cet état. Son mari était un ivrogne. Il l'avait amenée à l'assemblée et était allé, lui, au cabaret. Je parlai avec elle, et je vis qu'il était bien difficile de la soulager. Je m'éloignai pour commencer le service ; et alors elle voulut sortir, disant qu'elle ne pouvait entendre ni prier ni chanter. Mais je lui dis de ne pas se retirer : Et je recommandai aux femmes autour d'elles de la retenir, même par la force s'il le fallait ; car je sentais que, si le diable s'était emparé d'elle, Dieu était plus fort que lui et pouvait la délivrer.

L'exercice commença, et elle fit d'abord quelque bruit ; mais peu à peu son regard se releva. J'avais choisi mon sujet en vue de son cas ; et à mesure que j'avançais, son attention se captivait davantage ; ses yeux se fixaient, jamais je n'oublierai ce coup-d'œil, les yeux et la bouche ouverts, la tête haute, elle était sur le point de se lever de sa place à mesure que la vérité pénétrait dans son âme. A la fin, lorsque cette vérité eut renversé tous les appuis sur lesquels avait reposé son désespoir, elle poussa un cri inarticulé, puis baissa la tête et se tint parfaitement tranquille jusqu'à l'issue de l'assemblée. Alors je m'approchai d'elle et la trouvai calme et heureuse en Dieu. Je la revis longtemps après et elle avait persévéré dans cet état.

C'est ainsi que la Providence l'amena en un lieu où elle ne s'attendait pas à se trouver, et la força d'entendre une instruction adaptée à son cas. Vous ferez souvent un bien incalculable en découvrant exactement où est la difficulté qui arrête un pécheur, et en faisant ensuite porter la vérité sur ce point. D'autres fois, les gens soutiendront avec force qu'ils ont commis le péché irrémissible ; et une fois cette idée fixée dans leur esprit, ils tourneront tout contre eux.

Dans certains cas de ce genre il est bon de prendre ces personnes sur leur propre terrain et de leur dire : *« Je suppose que vous ayez commis ce péché irrémissible, n'est-il pas raisonnable pourtant de vous soumettre également à Dieu, d'être affligé de vos péchés, de les abandonner, et de faire tout le bien qui est en votre pouvoir, même dans le cas où vous devriez aller en enfer*

? » Insistez sur cette pensée, et la retournez devant le pécheur, jusqu'à ce que vous puissiez la lui faire comprendre et adopter.

Généralement, les personnes de ce genre fixent les yeux sur elles-mêmes, et ne regardent qu'à leurs ténèbres, au lieu de se détourner pour regarder à Christ. Si vous pouvez obtenir qu'elles jettent les yeux sur le Sauveur, au lieu de couver continuellement leurs impressions et leurs sentiments, vous leur apprendrez à connaître le salut et la joie de l'Évangile.

2° Ayez soin, en conversant avec des pécheurs convaincus, de ne faire avec eux aucun compromis sur quelque point qui les empêche de se donner entièrement à Dieu.

Si vous le faites, ils en prendront avantage pour se permettre de fausses espérances. Souvent des pécheurs de cette classe sont retenus par quelque péché favori, et refusent de plier sur quelque point, où la conscience et le Saint-Esprit leur font la guerre. S'ils viennent à rencontrer un individu qui leur cède sur ce point, ils se sentent plus à l'aise et se croient en règle. Le jeune homme qui vint à Christ était de ce caractère-là : Il avait une difficulté, et Jésus la connaissait ; il aimait ses richesses, et Jésus, au lieu de lui rien céder et d'essayer de le consoler, met juste le doigt sur la plaie et lui dit : « Va ; vends tout ce que tu as ; donne-le aux pauvres, puis viens et suis-moi (Matthieu 19 v. 21) ». Quel en fut le résultat ? Le jeune homme s'en alla tout chagrin. Très probablement, si Christ lui eût dit de faire autre chose, il se serait senti soulagé, il aurait fait profession d'être un disciple, puis il serait entré dans l'Église et de là en enfer.

Souvent les gens sont étonnamment avides de faire les compromis dont je parle. Ils vous demanderont si vous ne croyez pas qu'une personne puisse être chrétienne, et pourtant faire telle et telle chose ou ne pas faire telle ou telle autre. Gardez-vous, dans ce cas, de céder un pouce de terrain. Ces questions elles-mêmes vous montreront souvent le point précis qui arrête le pécheur : ce sera l'orgueil, l'amour du monde ou quelque autre chose semblable.

Ayez soin de faire sur ce dernier point, de l'amour du monde, un travail solide et sérieux. Je crois qu'il s'est bâti plus de fausses espérances sur ce point-là que sur aucun autre. J'entendis un jour un docteur en théologie essayer de persuader ses auditeurs de renoncer au monde, en leur disant *« que, s'ils voulaient seulement y renoncer d'intention, Dieu le leur rendrait Dieu veut bien, ajouta-t-il, que vous jouissiez de ce monde ».*

Misérable ! Jamais Dieu ne rend le monde au chrétien dans le même sens que celui dans lequel il exige que le pécheur y renonce ! Il veut que nous renoncions à la propriété de toutes choses, pour reporter cette propriété en entier sur Lui ; de manière à ne plus jamais regarder aucune chose comme appartenant à nous. Un homme n'a pas le droit de décider par lui-même combien il doit mettre à part de ses biens pour Dieu. L'un pensera qu'étant maître de sa fortune, il a le droit de dépenser trente mille francs pour l'entretien de sa famille ; un autre en mettra cent mille du même droit.

Il y a quelques jours, un homme disait qu'il ne donnerait jamais rien de son argent pour élever des jeunes gens au saint ministère ; et lorsqu'on s'adresse à lui à cet effet, il répond : *« J'ai dit que je ne donnerai jamais rien dans ce but, et j'en reste là ».* Ô homme ! Est-ce que Jésus ne vous a jamais dit d'en user ainsi avec son argent ? Souvenez-vous que c'est de son argent que vous pariez ainsi, et que s'il en a besoin pour élever des jeunes ministres, c'est à vos périls que

vous le lui refusez ! Cet homme a encore besoin d'apprendre les premiers principes de la religion ; savoir qu'il ne s'appartient pas à lui-même et que toute sa fortune est à Jésus-Christ.

C'est ici la grande raison pour laquelle l'Église de Christ est si pleine de fausses espérances. On a laissé les hommes supposer qu'ils peuvent être chrétiens tout en restant attachés à leur argent, ce qui a opposé une barrière aux plus grandes entreprises. C'est un fait assuré que l'Église a des fonds suffisants pour fournir immédiatement au monde entier tout ce qu'il lui faut de Bibles, de traités et de missionnaires. Mais ceux qui professent la religion ne croient pas que « la terre est au Seigneur, avec tout ce qu'elle renferme (1 Corinthiens 10 v. 26) ». Chacun suppose qu'il a le droit de décider de l'emploi qu'il doit faire de son argent ; et on oublie que c'est à Jésus de nous dicter notre devoir à ce sujet.

Ayez donc soin de traiter ce point à fond : L'Église est maintenant pleine d'hypocrites, parce qu'on ne leur a jamais appris à renoncer au monde. On ne leur a jamais appris que, à moins de se consacrer à Christ tout entiers avec tout leur temps, tous leurs talents et toute leur influence, il n'y aura pas de croissance spirituelle. Plusieurs pensent qu'ils peuvent être chrétiens et traverser pourtant la vie comme un songe, en usant pour eux-mêmes de leur temps et de leur fortune, en donnant de temps à autre une bagatelle qui ne leur coûte rien, pour sauver les apparences ; mais c'est une erreur fatale ; et ils le verront à la fin, s'ils n'emploient pas pour Dieu tout ce qu'ils ont reçu de facultés.

En traitant donc avec un pécheur convaincu, ayez soin de le chasser de tout refuge, et de ne lui pas laisser un pouce de terrain aussi longtemps qu'il résiste à Dieu ; il ne faut pas pour cela de bien longs discours. Quand l'Esprit de Dieu est déjà à l'œuvre et lutte avec un pécheur, il est facile de le chasser de ses retranchements. Vous verrez que la vérité est comme un marteau qui brise tout ce qu'il frappe ; balayez le terrain, de sorte que le pécheur se livre à Dieu tout entier ; et traitez ce point comme étant le point capital. Ayez soin en même temps d'empêcher que le pécheur ne voie en tout cela un calcul bien entendu d'égoïsme ; comme si l'homme, en abandonnant ses péchés pour recevoir son pardon et le salut en échange, faisait un bon marché. Ce ne serait là qu'un troc et non de la soumission envers Dieu.

Une autre fois j'attirerai votre attention sur certaines choses qu'il faut éviter, en conversant avec les pécheurs dont il s'agit.

Remarques additionnelles.

1. Qu'un objet constant de vos recherches, de vos réflexions et de vos prières de chaque jour soit d'apprendre la manière dont il convient de se conduire avec les pécheurs pour avancer leur conversion. Sauver les âmes est la grande affaire de chaque chrétien ici-bas. Souvent on se plaint de ne savoir comment s'y prendre ; mais la raison en est toute simple ; on n'a jamais étudié ce sujet ; on n'a jamais pris la peine nécessaire pour se mettre en état de faire un si beau travail. Si les hommes ne mettaient pas plus d'attention et de peine à se rendre habiles dans les affaires de cette vie qu'ils n'en mettent à sauver les âmes, quel succès croyez-vous qu'ils

auraient ? Et si vous négligez ainsi la plus grande affaire de la vie, quel est donc le but de votre existence ? Dans tous les cas, votre conduite, comme chrétiens, est misérable et absurde.

2. Plusieurs de ceux qui professent la foi en Christ font plus de mal que de bien lorsqu'ils cherchent à conduire des pécheurs à la vérité. Ils ont si peu de connaissance et de savoir-faire, que leurs paroles détournent l'attention plus qu'elles ne l'attirent.

3. Ayez soin de chercher le point précis sur lequel l'Esprit de Dieu attaque un pécheur ; et faites porter toutes vos remarques sur ce même endroit. Si vous en détournez son attention, vous courrez grand risque de détruire les convictions qu'il a déjà. Cherchez à connaître l'état de son esprit, ce qu'il en pense lui-même, le sentiment qui l'occupe le plus ; puis pressez ce point sans lui parler d'aucune autre chose. Il y a des gens qui craignent de pousser une âme dans un sentiment qui la préoccupe déjà avec force, de peur, disent-ils, de la jeter dans quelque excès et de la troubler.

Mais quand il est évident que l'Esprit de Dieu presse le même sujet dans l'âme du pécheur, c'est vouloir être plus sage que Dieu, que de concevoir des craintes pareilles. Il faut tout éclaircir, entourer de lumière le point ténébreux et forcer l'âme à se soumettre ; c'est alors seulement qu'elle trouve le repos.

4. On a fait bien du mal et créé bien des fausses espérances en ne distinguant pas entre un pécheur simplement réveillé et un pécheur convaincu, en exhortant les premiers « à se repentir, à se soumettre à Dieu », quand ils ne sont pas encore convaincus de leur état de péché. On leur parle alors de choses qu'ils ne peuvent pas encore comprendre. Plus d'un réveil a été entravé par une semblable méthode.

5. Il faut considérer des pécheurs angoissés comme étant dans un état très solennel et critique.

En effet, ils sont arrivés à un embranchement de leur route, à un moment où il est probable que se décide leur destinée éternelle ; l'Esprit de Dieu ne conteste pas à toujours. Il faut que les chrétiens éprouvent pour eux des sentiments profonds ; car, sous plusieurs rapports, on pourrait dire que l'état actuel de ces âmes est plus solennel que le jour même du jugement.

Ce dernier jour manifestera la chose : Celui-ci la décide ; car le moment où cela se fait, c'est quand l' Esprit de Dieu conteste avec le pécheur. Les chrétiens devraient se rappeler l'immense responsabilité qui pèse sur eux dans ce moment-là. Un médecin, qui connaît tant soit peu son devoir, éprouve quelquefois un sentiment de ce genre. Son patient est dans un état critique, suspendu, tremblant entre la vie et la mort, et la moindre erreur peut le perdre.

Si nous sentons le poids de cette responsabilité quant au corps, que devons-nous éprouver quand nous voyons l'âme flottant dans la même alternative entre la vie et la mort éternelle. Une seule impression faussée, une remarque indiscrète, une sentence mal comprise peut pousser cette âme dans une fausse voie et la perdre ! Jamais ange ne fut employé à une œuvre plus solennelle que celle d'un chrétien qui traite un pécheur.

Finalement, s'il y a ici dans cette maison un pécheur inconverti, qu'il me laisse l'exhorter à abandonner toutes ses excuses. On vous a dit ce soir qu'elles étaient toutes inutiles. Le ciel ou l'enfer vont faire retentir aujourd'hui jusqu'aux extrémités de l'univers le parti que vous allez

prendre. Cette heure-ci peut décider de votre destinée éternelle ; voulez-vous vous soumettre à Dieu ce soir, à ce moment ?

Un ministre fidèle et sage aura du succès.11

Le ministre est chargé de surmonter les pouvoirs de la terre et de l'enfer : Comment n'aurait-il pas un pressant besoin de sagesse ? Le diable est constamment à l'œuvre, cherchant à empêcher les succès des serviteurs de Dieu.

« Celui qui gagne les âmes est sage (Proverbes 11.30) ».

Je prêchai vendredi dernier sur le même texte, pour indiquer la manière dont les simples membres de l'Église doivent s'y prendre pour traiter les pécheurs. Mon objet aujourd'hui est de m'occuper des moyens de grâce qui tiennent publicité et surtout des Devoirs des ministres.

Nous avons dit que la sagesse consiste à employer les moyens propres à atteindre un but donné.

Le grand but du ministère chrétien est de glorifier Dieu dans le salut des âmes. Je me propose de montrer à ce sujet :

I. Qu'il faut une grande sagesse pour s'acquitter convenablement des devoirs du ministère.

II. Que (toutes choses d'ailleurs égales) le succès du ministère est proportionné à la sagesse dont il a été accompagné. Je reprends.

I. Il faut une grande sagesse pour s'acquitter convenablement des devoirs du ministère.

1° Il la faut à cause des oppositions qu'il rencontre.

L'objet du ministère a contre lui par sa nature la plus puissante opposition des pécheurs eux-mêmes. Si les hommes étaient disposés à recevoir l'Évangile, et qu'il ne fallût absolument autre chose que de raconter l'histoire de la rédemption, chaque enfant pourrait s'acquitter de ce message. Mais les hommes sont opposés à l'Évangile ; ils s'opposent à leur propre salut quand il leur vient par cette voie ; souvent leur opposition est violente et raisonnée.

J'ai vu une fois un fou qui avait formé le projet de s'ôter la vie, et qui développait la dernière sagacité et toutes les ruses imaginables pour arriver à ses fins. Il faisait croire à ses gardiens qu'il n'avait plus aucune pensée de s'ôter la vie ; il paraissait doux et de sens rassis ; mais au moment où le gardien ne s'y attendait pas, il recommençait ses efforts pour s'ôter la vie. Les pécheurs usent des mêmes artifices pour échapper à ceux qui veulent les sauver ; et c'est pour cela que les ministres ont besoin d'une grande sagesse.

2° Les moyens qui doivent être employés dans cette œuvre prouvent également la nécessité d'une grande sagesse chez le ministre.

Si les hommes se convertissaient par un acte de toute-puissance physique qui créerait chez le pécheur de nouveaux goûts ou autres choses semblables, et si la sanctification n'était autre chose que cette même toute-puissance qui déracinât de l'âme les mauvais germes qu'elle contenait, il ne faudrait pas, pour gagner les âmes, tant d'habileté et d'adresse, et notre texte n'aurait plus de sens. Mais la vérité est que la régénération et la sanctification ne s'effectuent que par des moyens moraux, par des motifs et non par la force. La vérité évangélique est le moyen extérieur présenté d'abord par l'homme, puis par le Saint-Esprit.

Considérez l'opposition que fait le pécheur, et vous verrez que c'est la sagesse de Dieu et le pouvoir moral du Saint-Esprit seul qui peut détruire cette opposition et soumettre l'âme à Dieu ; mais Dieu a voulu que cette œuvre se fît par des moyens appliqués avec attention, sagesse et discernement.

3° Le ministre est chargé de surmonter les pouvoirs de la terre et de l'enfer.

Comment n'aurait-il pas un pressant besoin de sagesse ? Le diable est constamment à l'œuvre, cherchant à empêcher les succès des serviteurs de Dieu, à détourner leur propre attention de dessus les choses religieuses, et à repousser le pécheur loin de Dieu et sur le chemin de l'enfer. Presque toute la constitution de la société est hostile à la religion ; presque toutes les influences qui entourent un homme depuis le berceau jusqu'à la tombe travaillent à l'encontre du ministère évangélique. Quand les pouvoirs des ténèbres et l'influence du monde presque entier s'unissent aux mauvaises dispositions du pécheur, ne faut-il pas de la sagesse pour s'opposer à tant d'ennemis ?

4° La même conclusion ressort de l'importance infinie du but même que se propose le ministre.

Cette importance comparée aux difficultés de l'œuvre ne fait-elle pas facilement répéter avec l'apôtre : « Qui est suffisant pour de telles choses ? »

5° Le ministre doit savoir réveiller l'Église et l'empêcher de s'opposer à la conversion des pécheurs.

C'est souvent la partie la plus difficile du travail d'un ministre ; et une fonction qui demande plus de sagesse et de patience qu'aucune autre. Aussi est-ce un point sur lequel presque tous les prédicateurs se montrent faibles. Ils ne s'entendent pas à réveiller l'Église, à y relever le ton de la piété et à aplanir ainsi le chemin de la conversion des pécheurs. Il y en a un grand nombre qui savent très bien prêcher aux inconvertis, mais qui obtiennent pourtant peu de succès, parce que l'influence contradictoire de l'Église résiste à leur action, et qu'ils n'ont pas l'habileté nécessaire pour écarter ce dernier obstacle.

Il n'y a dans nos contrées qu'un très petit nombre d'hommes qui sachent sonder l'Église lorsqu'elle est dans un état de froideur et d'incrédulité, de manière à la réveiller. Les membres de l'Église pèchent contre une si grande lumière, que, lorsqu'ils tombent dans le relâchement, il est très difficile de les exciter de nouveau. Ils ont une forme de piété qui repousse la vérité avec une sorte de vigilance, et leur religion manque absolument de puissance et d'efficace. Des gens de cette espèce sont les êtres qu'il est le plus difficile de ranimer. Je ne veux pas dire qu'ils soient toujours plus méchants que des pécheurs impénitents. Ce sont souvent des hommes employés à la partie machinale de la religion, et qui passent pour de très bons chrétiens ; mais ils sont inutiles dans un réveil.

Il y a quelquefois des ministres qui s'étonnent d'entendre dire qu'une église soit dans le sommeil ; il ne faut pas être surpris que des hommes de cette sorte ne sachent comment s'y prendre pour réveiller une église. Nous avons entendu, l'autre jour, prêcher un jeune candidat qui semblait vouloir tout mettre en feu ; mais il était si parfaitement aveugle sur ce sujet, qu'il croyait toutes les églises de New-York en plein réveil. Il y eut de même grand bruit et grande dispute il y a quelques années, parce que plusieurs disaient que les églises étaient assoupies. C'était parfaitement vrai ; mais plusieurs ministres, qui n'y connaissaient rien, s'étonnaient d'entendre parler ainsi.

Quand les choses en sont venues au point que les ministres eux-mêmes ne savent ce que c'est qu'une église endormie, il ne faut pas s'étonner s'il n'y a point de réveil. Je fus invité un jour à prêcher en un certain endroit. Je demandai au pasteur quel était l'état de l'église. *« Oh ! » Me dit-il, ils sont réveillés jusqu'au dernier homme ! »* Je me réjouissais à l'idée de travailler dans une église pareille ; car je n'avais encore jamais vu toute une église dans cet état. Mais quand j'y arrivai, je trouvai tout le troupeau endormi, et peut-être jusqu'au dernier homme.

Tenir l'église éveillée est donc la grande difficulté lorsqu'on veut réveiller les pécheurs ; car ce sont deux choses bien différentes d'être secoué un moment et de faire grand bruit pendant quelques jours, ou bien d'avoir les yeux habitués à la lumière, d'avoir déjà vécu à l'école du Saint-Esprit, et de savoir trouver Dieu et travailler pour Christ.

6° Le ministre doit savoir employer l'Église quand elle est éveillée.

Un ministre qui se met seul à l'œuvre essaie de rouler un rocher jusqu'au haut d'une montagne. L'Église doit coopérer ; et elle peut beaucoup faire ; on a vu des réveils puissants se faire sans l'entremise d'un prédicateur. Mais quand un ministre sait s'y prendre avec une église déjà réveillée, quand il sait s'asseoir au gouvernail et la diriger, il peut se sentir fort ; et souvent il trouvera qu'elle fait plus que lui-même pour la conversion des pécheurs.

7° Pour obtenir du succès, le ministre doit déployer de la sagesse dans la manière dont il emploie l'Église.

Souvent les membres du troupeau ressemblent à des enfants : Mettez les enfants à un ouvrage, ils vous paraîtront d'abord tout occupés ; mais pas plutôt vous aurez tourné le dos qu'ils s'arrêteront et iront s'amuser. C'est ici qu'est la grande difficulté pour la continuation d'un réveil.

Il faut une grande sagesse pour savoir ramener à l'humilité une église qui s'élève pour avoir reçu des grâces, ou qui se relâche après avoir fait quelques efforts. Et cependant si un ministre

désire gagner des âmes, il faut qu'il sache connaître quand le troupeau qui lui est confié commence à s'enorgueillir ou à perdre l'Esprit de prière. Il faut qu'il sache la sonder de nouveau et ramener ses ouvriers dans le champ pour y recueillir la moisson du Seigneur.

8° Il faut aussi qu'il comprenne l'Évangile.

Vous me demanderez peut-être si tous les ministres ne le comprennent pas. Je réponds que certainement ils ne le comprennent pas tous de même, puisqu'ils ne le prêchent pas tous de même.

9° Il doit savoir le « distribuer » de manière à avancer telles et telles vérités particulières en tel ou tel ordre, et à les faire porter sur les sujets et dans les moments les plus propres à produire de l'effet.

Un ministre doit connaître la philosophie de l'esprit humain pour distribuer ses travaux de la manière la plus efficace possible. Il doit savoir présenter la vérité de manière à humilier les chrétiens ou à exciter leur sympathie envers les pécheurs, ou à réveiller et convertir ces derniers.

Souvent, après avoir réveillé les pécheurs, on perd le terrain qu'on avait gagné, faute de savoir pousser son avantage. Peut-être a-t-on prêché un sermon propre à émouvoir, et les pécheurs ont-ils été ébranlés ; puis, le dimanche suivant, on amènera quelque chose qui n'a aucun rapport avec l'état de l'assemblée. Il faut savoir suivre et entasser ses coups pour briser le pécheur et l'amener captif. Il se perd un grand nombre de bons sermons par le défaut de sagesse que j'indique ici.

L'auditoire se voit porté sans suite d'un sujet à l'autre, et un ministre peut se tuer de peine à prêcher ainsi au hasard sans jamais produire un grand effet. Il convertira par-ci par-là quelques âmes isolées ; mais il ne mettra point en mouvement toute une congrégation, à moins de savoir donner à son action une suite, et de calculer son plan d'opérations. Il ne doit pas seulement être en état de sonner de la trompette avec assez de force pour réveiller le pécheur de sa léthargie ; mais il doit savoir, quand celui-ci est réveillé, le conduire au Sauveur par le chemin le plus court. Il faut bien se garder, quand les pécheurs ont été réveillés par un discours, de se mettre d'abord après à prêcher sur quelque sujet tout différent.

10° Il faut encore une grande sagesse pour atteindre différentes classes de pécheurs.

Par exemple : on a prêché un sermon sur un sujet particulier qui a frappé une certaine classe des auditeurs ; peut-être qu'ils deviennent sérieux et qu'ils en parlent, ou peut-être qu'ils s'en moquent. Si le ministre est sage, il saura observer ces différents indices et les suivre avec soin, par des sermons adaptés à la portion de ses auditeurs qui a été touchée et jusqu'à ce qu'il les ait introduits dans le royaume de Dieu. Il retournera ensuite en arrière pour s'attacher à une autre classe de ses auditeurs, pour découvrir où ils se cachent et se retranchent, pour renverser leurs retraites et les suivre à leur tour jusqu'à ce qu'il les introduise, eux aussi, dans le royaume de Dieu.

Il devra aussi battre chaque buisson dans lequel se cachent quelques pécheurs, comme la voix de Dieu criait à Adam dans le jardin : « Adam, où es-tu ? » Jusqu'à ce qu'une classe après l'autre soit prise, et qu'ainsi l'auditoire tout entier soit amené à Christ. Il faut bien de la sagesse

pour faire tout cela ; car un ministre doit s'attacher à poursuivre tous les groupes de ses auditeurs, vieux et jeunes, hommes et femmes, riches et pauvres.

11° Un ministre a besoin de sagesse pour chasser les pécheurs de leur refuge sans leur en susciter lui-même de nouveaux.

J'ai vécu pendant quelque temps sous le ministère d'un homme qui avait conçu une grande alarme au sujet des hérésies, et qui s'employait constamment à réfuter les unes ou les autres. Il avait coutume d'en traiter une quantité dont son troupeau n'avait jamais entendu parler ; car il puisait ses idées dans des livres, et il se mêlait fort peu avec ses paroissiens pour savoir ce qu'ils pensaient. Le résultat de tous ses travaux fut souvent que le peuple adoptait l'hérésie, plutôt que la réfutation : parce que la nouveauté de l'erreur attirait tellement leur attention, qu'ils oubliaient ce qu'on lui avait opposé. Si un homme ne se mêle pas assez avec ses semblables pour connaître les pensées du jour et les erreurs courantes, il ne peut s'attendre à avoir la sagesse nécessaire pour repousser les objections et les difficultés.

J'ai entendu prêcher contre les universalistes (contre ceux qui croient que tous les hommes finiront par être sauvés) bien des sermons qui ont fait plus de mal que de bien, parce que les prédicateurs ne savaient pas comment résonnent les universalistes d'aujourd'hui ; ils n'ont jamais conversé avec eux, et ils n'ont puisé leurs idées sur l'universalisme que dans des livres écrits depuis longtemps, et qui sont surannés chez les universalistes eux-mêmes. La conséquence en est que, lorsque ces ministres prêchent sur ce sujet, ils se battent contre un homme de paille et non contre l'universalisme qui pourrait se trouver dans leur auditoire. Et alors les gens se moquent du prédicateur, ou disent qu'il n'avance que des faussetés.

Presque tous ceux qui prêchent ou écrivent contre cette doctrine se croient appelés à combattre l'idée qu'il n'y a en Dieu d'autre attribut que la miséricorde ; ils croient que c'est là la doctrine des universalistes, tandis qu'il n'en est rien. Ceux d'à présent rejettent, au contraire, entièrement l'idée de miséricorde dans le salut des hommes, et prétendent que chaque homme est puni dans la pleine proportion de ce qu'il a mérité.

A quoi sert donc de prouver contre les universalistes que Dieu est un Dieu de justice aussi bien que de miséricorde, quand ils regardent la justice de Dieu toute seule comme le fondement de leur salut ? De même, et encore contre la doctrine des universalistes, j'ai entendu attaquer l'idée que les hommes seraient sauvés dans leurs péchés. Or, les universalistes ne croient à rien de pareil ; car ils disent, au contraire, que tous les hommes finiront par être sanctifiés, et que c'est de cette manière qu'ils seront sauvés.

Ceci montre combien il importe de connaître les sentiments des gens avant d'essayer de les redresser. Il est inutile de faire, en face d'un homme, une fausse exposition de ses doctrines pour essayer ensuite de le mieux instruire. Si vous établissez mal les vues ou les arguments d'un adversaire, ou il se fâchera, ou il rira sous cape de l'avantage que vous lui donnez, et il dira : « *Cet homme ne peut raisonner avec moi loyalement, et pour réfuter ma doctrine il est obligé de la défigurer* ». Sans doute, des ministres ne font pas pareille chose à dessein ; mais le résultat est toujours que de pauvres misérables créatures descendent en enfer, victimes de l'erreur, parce que des ministres ne prennent pas soin de s'informer par eux-mêmes de ce que sont réellement les erreurs régnantes. Là donc encore, il faut du travail, du soin et de la sagesse.

12° Les ministres doivent savoir qu'elles sont les mesures le mieux calculées pour atteindre le grand but de leur ministère, le salut des âmes.

Il y a certaines mesures qui sont d'une nécessité évidente pour gagner l'attention des hommes et les amener à écouter la vérité. Il faut bâtir des lieux de culte, visiter de maisons en maisons, et une foule d'autres choses qui ont toutes pour objet d'attirer l'attention des gens sur l'Évangile. Or pour toutes ces choses il faut beaucoup de sagesse.

Que font les hommes qui s'occupent de politique ? Ils ont des assemblées ; ils font circuler des billets et des brochures ; ils publient leurs idées dans les gazettes ; ils mettent sur des roues des bateaux chargés d'étendards et de bateliers pour parcourir les rues et attirer l'attention ; ils envoient par toute la ville des voitures chargées de cartes de convocation pour enregistrer des votants et amasser des suffrages. Tout cela sont des mesures sagement calculées pour atteindre leur objet ; ces hommes veulent gagner le peuple et le réunir ; or, ils savent qu'ils ne peuvent arriver à leurs fins que par l'excitation. Je ne prétends point que ces mesures soient pieuses, bonnes en elles-mêmes ; je dis seulement qu'elles sont sages, en ce sens qu'elles sont bien calculées pour atteindre leur objet.

Or l'objet du ministère est d'amener les hommes à sentir que le diable n'a pas le droit de gouverner ce monde ; mais que leur devoir à tous est de se donner à Dieu et de donner leurs votes au Seigneur Jésus-Christ, comme au Maître légitime de l'univers. Que faut-il donc faire ? *« Gardez-vous des innovations »,* disent quelques-uns. Singulière chose ! Je dis, au contraire, que notre objet étant d'attirer l'attention, il nous faut avoir quelque nouveauté.

Comptez que, dès le moment où une mesure est stéréotypée, elle cesse d'attirer l'attention, et il vous faut chercher quelque chose de nouveau. Je ne dis pas qu'il faille tout changer ; mais toutes les fois que les circonstances exigent quelque chose de plus, il faut quelque chose de nouveau, sans cela vous manquez votre but. Sans doute un ministre ne devrait jamais introduire d'innovations sans nécessité ; s'il le fait, elles l'embrasseront ; il ne peut altérer l'Évangile ; l'Évangile reste le même ; mais il faut de temps en temps quelques nouvelles choses pour attirer l'attention du public sur cet ancien Évangile ; et alors un ministre doit savoir introduire des nouveautés de manière à créer le moins possible de résistance. Les hommes sont avides de formes en religion ; ils aiment que leurs devoirs à cet égard soient pétrifiés de manière à les laisser à l'aise ; et c'est pour cela qu'ils sont enclins à repousser toute innovation qui a pour but d'exciter chez eux quelque vie et quelque mouvement. Mais c'est pour cela aussi qu'il importe au plus haut degré d'introduire quelques sages innovations, de manière à ne pas fournir inutilement des occasions de résistance.

13° Il ne faut pas moins de sagesse chez le ministre pour arrêter des innovations qui seraient superflues.

Lorsqu'une mesure présente à elle seule assez de nouveauté pour attirer l'attention sur la vérité, il faut ordinairement n'en pas introduire d'autres. Vous avez atteint le but que se propose la nouveauté ; tout ce que vous feriez de plus risquerait de détourner l'attention publique de dessus votre grand objet et de la fixer sur vos mesures elles-mêmes. Le champ des innovations est si vaste, que, si vous abusez de ces mesures, vous finirez par choquer l'esprit public.

Soyons donc économes sur ce point. En usant avec sagesse du moyen de la nouveauté, nous pourrons rester dans le champ de celles qui sont sans reproche, puis, au bout de quelques années,

ramener celles que nous avons introduites aujourd'hui et que nous pourrons abandonner dans quelque temps.

14° Pour gagner des âmes, un ministre doit savoir se conduire avec les pécheurs suivant qu'ils sont insouciants, déjà réveillés ou inquiets sur leur salut, de manière à les conduire à Christ par le chemin le plus court et le plus direct.

C'est une chose étonnante, que le nombre des ministres qui ne savent que dire aux pécheurs dans leurs différents états spirituels. Une bonne femme d'Albany me racontait qu'à l'époque où elle était fort travaillée, elle alla chez son pasteur pour le prier de lui indiquer ce qu'elle avait à faire pour trouver le repos. Il lui répondit que Dieu ne lui avait pas donné beaucoup d'expérience sur ce sujet, et l'adressa à tel et tel diacre, qui peut-être pourrait mieux lui parler. Le fait était qu'il ne savait que dire à un pécheur travaillé par l'Esprit de Dieu quoiqu'il n'y eût rien de particulier dans le cas dont il s'agit. Or, si vous croyez que ce ministre fût une rare exception, vous vous trompez grandement. Il y a des ministres qui ne savent que dire aux pécheurs.

Un ministre convoqua un jour une assemblée destinée aux pécheurs angoissés (an anxious meeting) ; puis, au lieu d'entrer successivement en quelque conversation avec les assistants, il se mit à leur faire cette question du catéchisme : *« En quoi est-ce que Christ remplit l'office d'un sacrificateur ? »* Question qui allait aussi bien au cas de plusieurs des assistants que toute autre question de théologie.

Je connais un autre ministre qui tenait une assemblée du même genre, et qui y arriva avec un discours écrit, qu'il avait préparé pour l'occasion. C'était juste aussi sage que si un médecin, avant d'aller faire ses visites, s'asseyait tranquillement pour mettre par écrit toutes sortes de recettes avant d'avoir vu ses malades. Un ministre doit connaître l'état spirituel des gens avant de pouvoir décider laquelle des vérités évangéliques il convient de leur administrer. Je dis ces choses non pour mon plaisir, mais parce que la vérité et l'objet que j'ai devant moi exigent que je les dise ; car des exemples du genre de ceux que j'ai mentionnés sont loin d'être rares.

Un ministre devrait surtout savoir appliquer la vérité à tous les cas d'un pécheur mourant, sur le point de tomber en enfer. En général, il devrait savoir prêcher, savoir prier, savoir tenir des assemblées de prière, et appliquer les doctrines aux différents cas. Ne faut-il pas pour toutes ces choses de la sagesse ?

II. Toutes choses d'ailleurs égales, le succès du ministère est proportionné à la sagesse dont il a été accompagné.

1° La chose est clairement décidée dans notre texte : « Celui qui gagne des âmes est sage ».

C'est-à-dire qu'il adapte avec habileté les moyens à sa fin ; et il se montrera plus sage, à proportion que le nombre des pécheurs qu'il sauvera sera plus grand. Un homme stupide pourra sans doute de temps à autre tomber sur quelque vérité ou sur une manière de la présenter qui sauve une âme. Ce serait bien malheureux, si un ministre n'avait pas de temps en temps dans ses discours un mot qui s'appliquât à quelque individu.

Mais la sagesse du ministère se montre, toutes choses d'ailleurs égales, par le nombre des conversions réelles qu'il opère (je dis réelles et non apparentes). Prenons encore le cas d'un médecin. Le plus misérable charlatan de New-York peut bien mettre la main de temps à autre sur une cure merveilleuse, et se faire ainsi une réputation auprès des ignorants ; mais les hommes sobres et judicieux jugent de l'habileté d'un médecin par l'uniformité de ses succès à guérir les maux, par la variété des maladies qu'il sait traiter, et par le nombre de cas où il a sauvé des malades. C'est le plus habile qui en sauve le plus ; voilà le bon sens, voilà la vérité.

2° Ce principe n'est pas seulement affirmé dans notre texte ; c'est une vérité de fait : « Celui qui gagne des âmes est sage » ; il a employé les moyens les plus propres à atteindre son objet.

3° Le succès à sauver les âmes est une preuve qu'un homme comprend l'Évangile.

Qu'il connaît la nature humaine ; qu'il a du bon sens, et qu'il a cette espèce de tact, ce discernement pratique qui nous apprend comment nous pouvons arriver au cœur des autres. Si son succès est étendu, cela prouve qu'il sait se conduire avec une grande variété de caractères et dans des circonstances très différentes, toutes également hostiles à l'œuvre de Dieu.

4° Le succès à gagner des âmes prouve non-seulement qu'un ministre est sage, mais aussi qu'il sait où puiser ses forces.

Vous savez qu'on exprime souvent des craintes au sujet des ministres qui visent le plus directement et le plus sérieusement à la conversion des pécheurs. *« Cet homme »,* dit-on, *« travaille dans sa propre force ! On dirait qu'il s'imagine qu'il va convertir les âmes lui-même »*. Mais combien de fois l'événement a prouvé que cet homme savait bien ce qu'il faisait, et qu'il savait bien aussi où était sa force. Il travaillait à convertir les pécheurs, comme si tout dépendait de lui : mais c'était, en effet, son devoir : il devait raisonner et plaider avec les pécheurs, aussi fidèlement et aussi ardemment que s'il n'avait attendu aucune interposition de l'Esprit de Dieu, et comme si cet Esprit n'existait pas. Mais quand un homme fait ces choses avec succès, cela prouve qu'après tout il sait très bien que tout son succès dépend de Dieu seul. Mais il faut planter et arroser.

Objection.

Il y a des personnes qui puisent une objection contre ce que je viens d'avancer, dans une certaine vue qu'elles se sont faite du ministère de Jésus-Christ. *« Jésus n'était-il pas sage » dit-on, « et quel fut cependant le succès visible de son ministère ? »* Sans doute il était infiniment sage ; mais nous répondrons à cette objection :

1° Que son ministère eut bien plus de fruits qu'on ne le pense en général. Nous lisons, dans un des écrivains sacrés : « ...qu'il fut vu, après sa résurrection de plus de cinq cents frères à la fois (1 Corinthiens 15 v. 6) ». S'il se trouva en une seule fois cinq cents frères réunis, il doit y en avoir eu un bien grand nombre répandus dans le pays.

2° Mais considérez surtout le dessein particulier de son ministère. Son grand objet était de faire expiation pour les péchés du monde, et non de susciter momentanément un réveil. La « dispensation de l'Esprit » n'était pas encore donnée. Il ne prêcha pas l'Évangile aussi

ouvertement que le firent plus tard ses apôtres ; parce que les préjugés du peuple étaient si enracinés et si profonds, qu'il n'aurait pu supporter cette prédication.

Et la preuve qu'en effet il ne jugea pas à propos d'annoncer encore l'Évangile dans sa pleine clarté, c'est que ses apôtres, qui vécurent constamment avec Lui pendant quelques années, n'avaient pas encore compris de son vivant la doctrine de la rédemption, ni pu se persuader qu'il allait mourir : quand ils apprirent sa mort, ils se désespérèrent et pensèrent que tout était perdu.

Il y a beaucoup de ministres qui, n'ayant que peu ou point de succès, se cachent derrière ce ministère de Jésus-Christ ; mais ils ne réfléchissent pas que, comparativement aux circonstances dans lesquelles il travaillait, et que, prêchant avant sa propre mort expiatoire et avant l'effusion du Saint-Esprit, il eut des succès proportionnellement immenses. D'ailleurs, cette place est bien la dernière au monde où un ministre qui manque de succès devrait aller se cacher.

Remarques additionnelles.

1. Un ministre peut être très savant et manquer de sagesse. Il y a, en effet, des ministres qui savent toutes les sciences physiques, morales et théologiques ; ils connaissent toutes les langues mortes, et cent autres objets de ce genre ; mais l'expérience prouve qu'ils ne sont pas sages : « Celui qui gagne des âmes est sage ».

2. Un ministre peut être pieux et instruit, et cependant manquer de sagesse. Il n'est pas équitable de conclure de ce qu'un ministre n'a pas de succès, qu'il est un hypocrite : Il peut y avoir eu quelque chose de défectueux dans son éducation, il peut manquer de bon sens jusqu'à un certain degré, et cependant être sauvé ; « mais comme à travers le feu (1 Corinthiens 3 v. 15) ».

3. Un ministre peut être très sage sans être savant. Il peut ne pas connaître les langues mortes ou la théologie dans le sens ordinaire du mot, et savoir cependant précisément ce que doit savoir un ministre de l'Évangile. Savant et sage sont deux choses très différentes : L'histoire de l'Église de Christ dans tous les âges le prouve abondamment. Les Églises sont très disposées, lorsqu'elles cherchent un pasteur, à chercher un homme savant. Je ne veux nullement mépriser la science ; plus un ministre en aura, mieux cela vaudra, pourvu qu'il soit en même temps sage sur le grand point qui constitue sa vocation. Mais s'il manque, sur ce dernier point, toute sa science lui deviendra inutile et souvent même nuisible.

4. Le défaut de succès chez un ministre (toutes choses d'ailleurs égales) prouve :

A. Ou qu'il n'a jamais eu de véritable vocation pour son œuvre, et qu'il n'a agi que de son propre, mouvement.

B. Ou qu'il a été mal élevé et mal instruit.

C. Ou qu'il est paresseux ou infidèle.

5. Ceux-là sont les ministres les mieux élevés qui gagnent le plus d'âmes. Souvent on méprise un prédicateur, et on l'appelle ignorant, parce qu'il ne connaît pas les sciences et les langues, quoiqu'il soit loin d'ignorer le grand objet pour lequel il est ministre. C'est très mal. La science est importante et habituellement utile ; mais après tout, c'est « l'homme qui gagne le plus d'âmes qui est le plus sage ».

6. Il y a évidemment un grand défaut dans la méthode actuelle de former des ministres. Ceci est un fait solennel sur lequel l'attention de l'Église doit être vivement dirigée, savoir que la grande masse des jeunes ministres qu'on forme dans les séminaires produit fort peu d'effet.

Sont-ils propres, en effet, je le demande, à entrer dans un réveil ? Voyez les endroits où il s'en est déclaré un, et où l'on a besoin d'un pasteur. Qu'on l'envoie chercher dans un séminaire ; le jeune homme saura-t-il entrer dans l'œuvre, la maintenir et la continuer ? Bien rarement.

Comme David chargé de l'armure de Saül, il arrive chargé, d'une lourde friperie théologique dont il ne sait que faire. Laissez-le là quinze jours et le réveil est à bout. Les églises savent et sentent que la grande majorité de ces jeunes gens ne savent absolument comment s'y prendre pour conduire un mouvement religieux, et qu'ils restent loin en arrière, des troupeaux. Vous trouverez cet état de choses dans toute l'étendue des États-Unis ; quelle calamité !

L'éducation des jeunes ministres devrait, les préparer à l'œuvre spéciale à laquelle ils se destinent ; mais au lieu de cela, on leur donne une éducation générale qui s'appliquerait à tout ; et on les entretient même souvent de matières insignifiantes. Leur esprit se promène à travers un champ trop vaste, qui détourne leur attention de son grand objet, et ainsi ils se refroidissent sur le point de la religion, et deviennent complètement malhabiles et maladroits à gagner des âmes. Que l'éducation apprenne donc aux jeunes gens ce qu'ils doivent savoir et non ce dont ils n'ont aucun besoin.

Gardez-vous surtout de les élever de manière à ce qu'après avoir passé à l'étude six, huit ou dix ans, ils ne vaillent pas la moitié moins de ce qu'ils valaient en commençant. Un ancien d'une église du voisinage me disait dernièrement qu'un jeune homme avait travaillé pendant quelque temps au milieu d'eux comme laïque ; qu'il y avait conduit des assemblées de prière, et s'y était montré extrêmement utile. On l'envoya au séminaire. Mais lorsqu'au bout de quelque temps on eut besoin de son secours, il était complètement changé, il ne produisait plus aucune impression, et l'église déclara que tout périrait sous sa conduite.

Il dut donc quitter cette œuvre, parce qu'il était absolument incapable de la conduire. C'est un fait très commun parmi de jeunes ministres qui s'emploient avec fruit à l'œuvre de Dieu, d'affirmer que leur cours d'études ne leur a fait que peu ou point de bien, et qu'il leur a fallu même oublier bien des choses avant de pouvoir agir avec fruit. Je ne dis pas ceci dans un esprit de censure, mais c'est sérieux et grave ; je le dis dans l'amour de Dieu et de mon prochain.

Supposons que vous vouliez former un chirurgien pour la marine ; il faut l'envoyer à l'école de médecine. Mais si vous lui apprenez la navigation, vous en ferez un marin, et non un chirurgien. On devrait apprendre aux ministres à connaître ce qu'est la Bible, et ce qu'est l'esprit de l'homme, puis leur montrer comment on applique l'un à l'autre.

7. Je recommande encore une fois le bon sens. Il ne se trouve pas toujours avec la piété et le savoir.

8. Nos jeunes gens sont trop enfermés dans leurs écoles et confinés dans les livres, ce qui fait qu'ils ignorent la manière de penser de la masse du peuple. C'est ce qui explique comment il se fait que des gens simples, habitués aux affaires et qui connaissent la nature humaine, sont dix fois mieux qualifiés pour gagner des âmes et dix fois plus propres au ministère, que ceux qui sont élevés dans le principe dont je parle. On les appelle des gens sans éducation. C'est une grande erreur. Ils ne sont pas instruits dans les sciences, mais ils le sont dans les choses dont ils ont besoin comme ministres ; et ainsi ils sont plus propres à leur œuvre que s'ils avaient traversé tout l'attirail des études ordinaires.

9. Le succès d'une mesure quelconque prise pour favoriser un réveil en démontre la sagesse, sauf ces deux exceptions.

A. Une mesure peut n'être introduite que pour l'effet et que pour produire une excitation momentanée. Si elle est telle qu'en la considérant après coup on y trouve quelque chose de déplacé ou de ridicule, elle apparaîtra comme une mesure de charlatanisme, et elle finira par faire du mal.

B. Souvent un puissant réveil peut avoir lieu par des causes qui n'ont pas été apparentes et malgré certaines mesures peu convenables qu'on aura prises. Mais quand il est évident que la bénédiction est arrivée à la suite d'une certaine mesure, alors cette mesure est sage, quoique puissent en penser la timidité ou le préjugé de plusieurs. Alors c'est une chose profane que de dire que cette mesure fera plus de mal que de bien. Dieu sait ce qu'il a à faire. Son but est de produire la plus grande somme de bien possible ; et certainement il n'accordera pas sa bénédiction à une chose qui ferait plus de mal que de bien.

Quelquefois peut-être il ne bénira pas une mesure qui semble faite pour produire du bien, parce que ce serait aux dépens d'un autre bien plus grand encore ; mais jamais il ne bénira une mesure mauvaise en elle-même. On ne peut tromper Dieu. Il pourra bénir certains travaux malgré quelques défauts qu'on y mêlera ; mais quand il semble évident que c'est le moyen même qu'on a employé qui a été béni, c'est faire un reproche à Dieu même que d'accuser ce moyen de manquer de sagesse. Que celui qui voudrait le faire y prenne garde.

10. Il est évident qu'on a souvent critiqué à tort les mesures éminemment et continuellement bénies de Dieu pour l'avancement d'un réveil. Sans doute les horribles imprécations d'un impie ont pu être en telle occasion le moyen dont Dieu s'est servi pour réveiller un pécheur moins endurci que le jureur ; mais les cas de ce genre sont rares, et Dieu ne fait pas d'ordinaire tourner l'impiété à cette fin. Mais, lorsqu'une mesure est continuellement ou habituellement bénie, alors que l'homme, qui se croit plus sage que Dieu, prenne bien garde de contester avec lui !

11. Les chrétiens devraient beaucoup prier pour les ministres. Frères, si vous sentiez combien les ministres ont besoin de sagesse pour remplir avec fruit les devoirs de leur vocation, combien tous sont ignorants, « incapables par eux-mêmes de penser quelque chose, comme d'eux-mêmes », vous prierez pour eux beaucoup plus que vous ne le faites, pour peu du moins que vous vous intéressiez au succès de leurs travaux. Se plaindre des ministres, lorsqu'on ne les soutient pas par ses prières, c'est tenter Dieu.

Vous n'êtes pas fondés à attendre quelque heureux résultat des travaux d'un ministre, ni à voir vos familles converties par sa prédication, si vous négligez de prier pour lui. Il en est de même pour les païens et partout. Au lieu de toujours demander à Dieu uniquement de pousser

davantage d'ouvriers dans la mission, vous devez lui demander de donner aux ministres sa sagesse pour gagner les âmes, et de faire de tous ceux qu'il envoie des scribes bien instruits dans le royaume de Dieu.

12. Les membres de l'Église qui, sans être ministres, savent gagner les âmes, doivent être réputés sages ; et ce n'est pas à eux qu'on peut appliquer l'épithète « d'ignorant ». Et ces ecclésiastiques qui ne savent pas comment convertir les pécheurs ne devraient pas, en tant que chrétiens, être appelés sages. Celui-là seul qui gagne les âmes est sage. Ils pourront bien être versés dans la politique, dans toutes les sciences, habiles dans l'administration des affaires ou d'autres choses semblables, et jeter les yeux avec dédain sur ceux qui gagnent les âmes, comme sur des hommes simples et ignorants ; mais s'il s'en trouvait parmi vous qui fussent dans ces tristes dispositions, et qui méprisassent ceux qui gagnent les âmes, comme n'étant pas aussi sages ni aussi habiles qu'eux-mêmes, je leur dirais : *« Vous vous décevez »*. Vous possédez quelques connaissances qu'ils n'ont pas, mais ils savent, eux, ce qu'il importe le plus à un chrétien de connaître ; et vous, vous l'ignorez.

Supposons, pour mieux me faire comprendre, un ministre qui se rende à bord d'un navire, et qui, quoique instruit, ne sache nullement comment s'y prendre pour organiser un vaisseau. Il commence à questionner les matelots sur ceci, sur cela ; à quoi servent ces câbles, etc. *« Comment ! » lui répondront-ils, « ce ne sont pas là des câbles, nous n'avons qu'un câble dans le vaisseau ; on appelle cela des agrès. Ce que cet homme dit là n'a pas le sens commun ».* Et ce ministre, par son ignorance en marine, deviendra peut-être la risée des matelots. Mais, s'il leur débitait la moitié seulement de sa science sur d'autres points, il serait peut-être pris alors pour un sorcier qui sait tout. C'est ainsi que des étudiants peuvent parfaitement savoir leur hic, hoc, se moquer d'un chrétien humble et vivant, en le traitant d'ignorant, quoiqu'il s'entende à gagner plus d'âmes que cinq cents d'entre eux.

Je fus un jour vivement peiné d'entendre un ministre parler avec mépris d'un jeune prédicateur dont la conversion avait été accompagnée de circonstances remarquables, et qui fut autorisé à prêcher sans avoir fait d'études régulières. Ce ministre qui n'avait jamais, ou du moins très peu, été connu pour convertir les âmes, parlait de ce jeune homme d'un ton hautain et dédaigneux, parce qu'il n'avait pas eu l'avantage de jouir d'une éducation libérale, tandis qu'en réalité il était l'instrument de la conversion de vingt fois plus d'âmes que lui.

Je ne voudrais rien dire qui dépréciât, ou qui fit déprécier, une éducation complète pour les ministres. Mais je n'appelle pas complète celle qu'ils reçoivent dans les collèges et dans les écoles de théologie. Cette éducation est loin de les rendre propres pour leur vocation ; l'expérience est là pour le prouver. Parcourez les rapports de la Société des missions indigènes. Si je ne me trompe, en 1830, le nombre des conversions opérées par les missionnaires de cette Société était de cinq par missionnaire ! Je crois qu'il s'est accru depuis lors ; mais il reste encore excessivement petit comparé à ce qu'il aurait pu être si les missionnaires avaient reçu une éducation plus en rapport avec l'œuvre à laquelle ils se vouaient. Je ne dis pas cela pour leur faire des reproches ; au contraire, je les plains de tout mon cœur ; et je plains aussi l'Église d'être obligée de supporter des ministres pareils, ou de n'en point avoir ; car ce sont les meilleurs qu'ait pu se procurer la Société.

On trouvera peut-être que j'aurais mieux fait de ne pas en parler, mais la chose est trop vraie et trop pénible pour que je la tienne cachée. Ceux qui ont élevé nos jeunes ministres sont des hommes estimables ; mais ils n'appartiennent pas à notre temps et ont d'ailleurs une trempe

autre que celle que requièrent ces jours de réveil dans lesquels nous vivons et où le monde et l'Église naissent à de nouvelles pensées et à de nouvelles actions.

Ces chers frères ferment les yeux là-dessus, je suppose ; et ils trouvent que je parle un peu rudement. Mais je plaide la cause de Christ. Quelques-uns d'entre eux, affaiblis par la vieillesse, vont laisser leur place à de plus jeunes, qui, par leur âge, ne seront pas physiquement incapables de suivre les mouvements progressifs de l'Église. A mes yeux, il est de toute évidence que, à moins que nos professeurs en théologie ne prêchent beaucoup, ne communiquent avec l'Église et ne sympathisent avec elle dans tous ses mouvements, il est moralement impossible qu'ils puissent élever des jeunes gens dans l'esprit de leur siècle.

C'est une honte et un péché de ne prêcher qu'à de rares intervalles et d'abandonner les devoirs actifs du ministère, pour s'asseoir dans son cabinet et envoyer de là par écrit des avis, des conseils, des ordres aux églises et ministres qui seuls sont capables de discerner ce qui convient d'avec ce qui ne convient pas, et de juger de l'utilité ou du danger de telle ou telle mesure. Autant vaudrait pour un général s'établir dans sa chambre à coucher pour livrer une bataille.

Deux ministres s'entretenaient un jour d'un autre ministre peu instruit, mais dont les travaux avaient été couronnés par la conversion de plusieurs milliers d'âmes. L'un d'entre eux disait : *« Cet homme devrait discontinuer ses prédications et entrer dans un séminaire pour y suivre un cours régulier d'études ; il pourrait ainsi devenir très utile ».* L'autre lui répondit : *« Et croyez-vous qu'il serait plus utile pour avoir été dans un séminaire ? Montrez-moi tous ceux qui en sont sortis, et je vous défie d'en trouver un seul qui ait porté plus de fruits que lui. Non, monsieur, le fait est que, depuis que cet homme a embrassé le saint ministère, il a été un instrument plus béni pour la conversion des âmes que tous les jeunes gens qui, dans le temps, sont sortis de cette école ».* Quelle logique ! S'arrêter, se rendre dans un séminaire, s'y préparer pour convertir les âmes, quand actuellement on en convertit plus que tous ceux qui en sont sortis !

Je désire vous demander, en terminant, lequel d'entre vous peut prétendre à la possession de la divine sagesse dont nous venons de parler. Le pouvez-vous, vous laïques ? Vous ministres ? Le puis-je, moi ? Travaillons-nous avec sagesse pour gagner les âmes ? Ou tenterions-nous peut-être de nous persuader que le succès n'est pas le critérium de la sagesse ? Je dis que s'en est la pierre de touche d'après laquelle chacun peut s'examiner. Toutes choses étant égales, les fruits donnent la mesure de la sagesse qu'un ministre a employée dans l'exercice de ses fonctions.

Qu'ils sont peu nombreux parmi vous ceux qui n'ont jamais eu assez de sagesse pour gagner un seul pécheur ! N'allez pas dire : *« Je ne puis convertir les pécheurs ? Comment cela me serait-il possible ? C'est Dieu seul qui le peut ».* Regardez notre texte : « Celui qui gagne les âmes est sage », et ne croyez pas pouvoir échapper à cette sentence.

Oui, c'est Dieu qui convertit les pécheurs ; mais dans un sens se sont aussi les ministres. Et vous avez quelque chose à faire ! Et si vous le faites bien, vous serez sûrs de la conversion des pécheurs, en proportion que vous aurez déployé plus de sagesse. Si vous ne l'avez jamais fait, il est grand temps d'y penser pour vous-mêmes, et de vous demander si vous avez assez de sagesse pour sauver vos propres âmes.

Hommes ! Femmes ! Cette sagesse vous est imposée comme un devoir ; et c'est pour l'avoir négligée que vous avez peut-être des amis, des enfants qui se trouvent en enfer. Cette ville, le

monde entier marche et tombera dans la perdition si l'Église ne s'occupe pas sérieusement de ce qu'elle doit faire pour gagner les âmes. Les hommes politiques sont sages ; les enfants de ce monde sont prudents en leur génération, et savent fort bien les moyens qu'il faut employer pour en venir à leurs fins ; et nous, ignorant ce que nous devons faire, comment et par quel bout mettre la main à l'œuvre, nous laissons les pécheurs tomber dans la perdition !...

L'Écriture attribue la conversion à quatre agents différents : Les hommes, Dieu, la vérité et le pécheur lui-même. Les passages qui l'attribuent à la vérité sont les plus nombreux.

« Celui qui gagne les âmes est sage (Proverbes 11.30) ».

Une des dernières remarques que j'ai faites dans mon discours précédent, c'est que notre texte attribue la conversion à l'homme. Gagner les âmes, c'est convertir les hommes. Je désire vous montrer ce soir :

I. Que plusieurs passages de l'Écriture attribuent, en effet, la conversion à l'homme.

II. Que ces passages sont parfaitement d'accord avec d'autres qui l'attribuent à Dieu.

III. Je me propose d'examiner avec vous certains points réputés importants relativement à la prédication de l'Évangile, et qui montrent clairement que pour gagner des âmes à Christ il faut une grande sagesse pratique.

I. La Bible attribue la conversion à l'homme.

Nous lisons dans Daniel 12 v. 3 : « Ceux qui auront été sages luiront comme la splendeur de l'étendue ; et ceux qui en auront amené plusieurs à la justice luiront comme des étoiles à toujours et à perpétuité ». Ici, la conversion est bien l'œuvre de l'homme. De même : 1 Corinthiens 4 v. 15 : « Car, quand vous auriez dix mille maîtres en Christ, vous n'avez pourtant pas plusieurs pères ; car c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Évangile ».

L'apôtre dit bien explicitement aux Corinthiens, qu'il les a faits chrétiens par l'Évangile et par la vérité qu'il prêchait. La même chose nous est enseignée par saint Jacques 5 v. 19 et 20) où nous lisons : « Mes frères, si quelqu'un d'entre vous s'égare de la vérité et que quelqu'un l'y

ramène, qu'il sache que celui qui aura ramené un pécheur de son égarement sauvera une âme de la mort, et couvrira « une multitude de péchés ». Ces passages, auxquels j'en pourrais ajouter d'autres, suffisent pour établir clairement et abondamment cette doctrine, que la Bible attribue la conversion à l'homme.

II. Ces passages sont parfaitement d'accord avec d'autres, qui l'attribuent à Dieu.

J'ai souvent trouvé bien étrange que des hommes puissent voir la moindre contradiction entre ces deux doctrines ; il faut qu'ils aient examiné la chose bien superficiellement ; car, quoi de plus facile à comprendre qu'il y a un sens dans lequel la conversion est l'œuvre de Dieu, et un autre dans lequel c'est celle de l'homme ?

L'Écriture attribue la conversion à quatre agents différents : Les hommes, Dieu, la vérité et le pécheur lui-même. Les passages qui l'attribuent à la vérité sont les plus nombreux. Que les hommes aient négligé cette distinction et regardé la conversion comme une œuvre où Dieu seul agit exclusivement, c'est une chose non moins étonnante que la contradiction inexplicable qu'on s'obstine à trouver entre ces différentes classes de passages.

La Bible tient, sur ce point, précisément le même langage que nous emploierions pour des sujets ordinaires. Voilà un homme qui relève d'une grave maladie ; n'est-ce pas bien naturel à lui de dire, montrant son médecin : *« Cet homme m'a sauvé la vie ? »* Entend-il par-là que le médecin l'a guéri sans que Dieu soit pour rien dans son rétablissement ? Certainement non, à moins d'être un impie.

C'est Dieu qui a fait le médecin, et qui a fait les remèdes aussi ; et son intervention est aussi nécessaire dans ce cas qu'elle l'est pour que la vérité puisse opérer à salut sur une âme. Affirmer le contraire ne serait que pur athéisme. Il est donc vrai que c'est le médecin qui a sauvé le malade, et il est vrai aussi que c'est Dieu qui l'a sauvé ; il est également vrai que la médecine lui a sauvé la vie, est vrai aussi qu'il s'est sauvé la vie en prenant la médecine ; autrement, s'il avait refusé de la prendre et de soumettre son corps à ses effets, elle n'aurait pas produit le moindre bien.

Il est vrai que c'est Dieu qui donne à la vérité le pouvoir de convertir le pécheur. Dieu est un agent actif, volontaire, puissant pour changer le cœur ; mais il n'est pas l'unique agent ; celui qui annonce la vérité en est aussi un. Nous avons l'habitude d'appeler simples instruments les ministres ou autres hommes qui convertissent les pécheurs : Appliquée à la vérité en elle-même, cette expression serait correcte ; mais appliquée à l'homme, elle est inexacte, parce que l'homme est plus qu'un instrument ; il se met à l'œuvre comme un agent responsable, volontaire. Dans le premier numéro de mes sermons imprimés, que vous avez peut-être lus, j'ai éclairci cette idée en prenant le cas d'un individu sur les bords du Niagara. Je le répète ici.

Supposons que vous vous trouviez vous-même près de la cataracte, à quelques pas de l'abîme.

Vous voyez un homme, enseveli dans une profonde rêverie, s'approchant du bord sans avoir la conscience de son danger. Il s'approche toujours plus, toujours plus. Il lève déjà le pied pour

faire le dernier pas qui le précipitera dans le gouffre. Dans ce moment terrible, vous lui criez d'une voix qui surmonte le mugissement des ondes écumantes : *« Arrêtez ! »* Cette parole parvient à ses oreilles et rompt le charme qui le tenait lié ; il recule à l'instant, pâle, éperdu et se retire tremblant des bords du précipice qui allait devenir son tombeau ; il chancelle : Et sa terreur est si grande, qu'il est sur le point de tomber évanoui.

Vous le suivez ; l'agitation peinte sur son visage attroupe les gens autour de lui. Vous approchez : Il vous montre à ceux qui l'entourent, en disant : « *Cet homme-là m'a sauvé la vie ».* Ici, il vous attribue son salut ; et certainement, sous un certain rapport, c'est à vous qu'il le doit. En réfléchissant encore à ce qui vient de lui arriver, il répète : *« Arrêtez ! Comme ce mot retentit à mes oreilles ! dit-il. Oh ! ç'a été pour moi une parole de vie ! »* Maintenant il attribue son salut à la parole qui l'a réveillé et fait revenir sur ses pas. En y réfléchissant encore, il dit : *« Si je ne m'étais retourné à l'instant, j'étais un homme mort ».*

Il en parle ici comme d'un acte de sa volonté propre, et il a raison. Mais aussitôt après vous l'entendez ajouter : « Oh ! Quelle grâce de Dieu ! Sans sa miraculeuse intervention, j'étais perdu ! » Le seul trait qui ne soit pas entièrement juste dans cette comparaison, c'est que, dans le cas que nous venons de supposer, l'intervention de Dieu n'était que providentielle ; et ce n'est que dans ce sens que cet homme pouvait attribuer son salut à Dieu, tandis que dans la conversion des pécheurs il y a plus que la providence de Dieu : Dieu ne leur fait pas seulement crier par les ministres : *« Arrêtez ! »* Mais l'Esprit de Dieu lui-même les étreint par la vérité avec une si grande puissance, qu'il les pousse à se convertir.

Non seulement le prédicateur crie : *« Arrêtez ! »* mais l'Esprit aussi, parlant par sa bouche, crie : *« Arrêtez ! »* Le prédicateur crie : *« Retournez-vous ; pourquoi voudriez-vous mourir ! »* L'Esprit applique ce reproche au pécheur avec une telle force, que le pécheur se retourne. Donc, en parlant du changement qui s'est opéré en lui, il est parfaitement juste de dire que c'est l'Esprit qui l'a converti, comme vous diriez d'un homme qui aurait fait changer d'opinions à son ami au sujet de la politique : *« Il l'a converti ».* Il est également exact de dire que c'est la vérité qui a converti le pécheur, de même que, dans le cas où les sentiments politiques d'un homme ont été changés par tel ou tel argument, nous attribuerions ce changement à l'argument.

Nous pourrons donc parfaitement attribuer le changement du cœur à celui qui en a présenté les motifs, qu'il soit prédicateur ou simple fidèle : tout comme nous dirions d'un avocat dont l'argumentation aurait convaincu le jury, qu'il l'a converti à son avis, qu'il a gagné sa cause. C'est encore avec justice qu'on peut attribuer la conversion à l'individu lui-même ; nous dirions qu'il s'est repenti ; qu'il a changé de disposition, et c'est vrai dans le sens le plus élevé et le plus absolu que cet acte lui est propre, qu'il s'est converti lui, après y avoir été sollicité par la Parole de Dieu.

Vous voyez donc dans quel sens c'est l'œuvre de Dieu, et dans quel sens c'est l'œuvre de l'homme. L'Esprit de Dieu, au moyen de la vérité, pousse le pécheur à se convertir ; dans ce sens-là il est la cause efficiente de la conversion. Mais le pécheur se convertit effectivement, et, dans ce sens il en est l'auteur. Plusieurs personnes, en lisant leur Bible, arrêtent leurs yeux sur les passages où cette œuvre est attribuée à l'Esprit de Dieu et paraissent mettre de côté ceux qui l'attribuent à l'homme ; et s'appuyant alors sur la première classe de ces passages, elles croient avoir prouvé que l'homme ne joue dans tout cela qu'un rôle purement passif.

Il y a quelque mois que parut un traité intitulé : La Régénération, effet de la puissance divine. L'auteur y prouve que cette œuvre est accomplie par l'Esprit de Dieu, puis il s'arrête là. Or il eût été aussi vrai, aussi philosophique et aussi scripturaire de dire que la conversion est l'œuvre de l'homme. L'écrivain n'avait donc montré que la moitié de la vérité ; le titre de son traité est une pierre d'achoppement ; et le pécheur qui l'aurait lu pourrait demeurer pécheur, les armes de la rébellion dans la main, résistant aux ordres et aux sommations de son Maître, et attendant passivement que Dieu lui donnât un nouveau cœur.

Vous voyez donc la liaison qu'il y a entre ce que demande notre texte et le fait évident, que c'est Dieu qui renouvelle le cœur. Dieu vous commande de le faire, il attend que vous le fassiez ; et si jamais cela se fait, ce sera par vous. Pécheur ! Laisse-moi te dire que, si tu refuses de le faire, tu iras en enfer, et que durant toute l'éternité tu sentiras que tu as mérité ton châtiment pour avoir négligé ce devoir.

III. Certains points réputés importants relativement à la prédication de l'Évangile, et qui montrent clairement que pour gagner des âmes à Christ il faut une grande sagesse pratique.

Comme je me le suis proposé, je vais vous rendre attentifs à certains points importants qui se rapportent à notre texte en se rattachant à la prédication de l'Évangile, et qui montrent qu'il faut une grande sagesse pratique pour gagner des âmes à Christ.

Et d'abord, pour ce qui regarde l'objet de la prédication.

1° Elle devrait toujours être pratique.

Le but véritable de toute doctrine, c'est la pratique. Ce n'est pas prêcher l'Évangile que d'avancer quoi que ce soit comme doctrine qui ne puisse être mis à exécution. Cette sorte de prédication ne se trouve pas dans la Bible. Tout y est pratique. « Toute l'Écriture est divinement inspirée et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger et pour instruire selon la justice ; afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement instruit pour toute bonne œuvre (2 Timothée 3 v. 16 et 17) ». Un grand nombre de prédications de nos jours et des temps passés sont appelées prédications de dogme, en opposition aux prédications de pratique.

Mais l'idée de cette distinction est une abominable ruse de Satan. Vous entendrez parfois des personnes vous dire des choses merveilleuses sur la nécessité « de nourrir les hommes de doctrines », c'est-à-dire, de leur enseigner certaines vérités, certaines doctrines abstraites sans aucun rapport à la pratique : J'ai connu un ministre qui, au milieu d'un réveil, entouré de pécheurs angoissés, cessa de travailler à la conversion des âmes, afin d'enseigner la saine doctrine aux nouveaux convertis, de peur qu'un autre le fît avant lui ; et le réveil fut arrêté ! De deux choses l'une : Ou sa doctrine était fausse, ou il s'y prenait mal pour l'enseigner. Il est absurde de prêcher la doctrine d'une manière abstraite. Dieu la donne toujours pour régler la pratique : L'enseigner dans un autre but ; c'est non seulement irréfléchi, mais coupable.

D'un autre côté, quelques personnes n'aiment pas qu'on prêche la doctrine. Si elles l'ont habituellement entendu prêcher d'une manière froide et abstraite, cette répugnance de leur part

n'a rien qui doive étonner, tous doivent s'opposer à un pareil genre de prédication. Mais que pourrait donc prêcher un homme s'il ne prêche pas de doctrine ? S'il ne prêche pas la doctrine, il ne prêche pas l'Évangile. Il ne le prêche pas non plus s'il ne pousse pas à la pratique. Prêcher sans précision ou n'en n'insistant que sur des devoirs, peut produire quelque excitation, mais ne suffit aucunement pour assurer de solides conversions. D'un autre côté, la doctrine annoncée d'une manière abstraite peut remplir la tête de connaissances mais ne sanctifiera jamais le cœur ni la vie.

2° La prédication devrait être directe.

On doit parler aux hommes et non des hommes ou devant les hommes. Le ministre doit s'adresser à ses auditeurs, leur parler d'eux-mêmes, et ne pas leur laisser l'impression qu'il parle d'autrui ; jamais il ne pourra leur faire de bien avant de les avoir individuellement convaincus que c'est à eux qu'il parle. Mais beaucoup de prédicateurs n'ont pas ce courage-là. Ils prêcheront avec force contre certains péchés sans avoir rien à faire avec le pécheur ; c'est au péché qu'ils en veulent ; et ils n'en parlent pas comme s'ils supposaient qu'aucun de leurs auditeurs en fût coupable. Or, cette prédication sera tout ce que vous voudrez, sauf l'Évangile. Ce n'est pas ainsi que faisaient les prophètes, ni Jésus, ni les apôtres : Ce n'est pas non plus ainsi que font les ministres qui savent gagner des âmes à Christ.

3° Un autre point très important de la prédication, c'est que le ministre poursuive les pécheurs et les chrétiens partout où ils se seraient retranchés dans l'inaction.

Il faut leur parler pour qu'ils agissent, et non pour qu'ils restent tranquilles, à leur aise, dans un coupable repos. On ne fait pas venir un médecin pour qu'il donne des narcotiques et des palliatifs jusqu'à ce que le mal soit sans remède et que la mort vienne mettre un terme au mal, mais c'est pour qu'il en découvre la racine et qu'il l'extirpe. Ainsi, lorsqu'un homme, qui fait profession de christianisme, est tombé dans le relâchement et se trouve assailli de doutes et de craintes, le devoir d'un ministre n'est pas de le tranquilliser sur ses péchés, ni de le consoler, mais de faire la guerre à son erreur, à son infidélité, et de lui manifester son état et la cause de ses terreurs et de ses doutes.

Un ministre doit rechercher quels sont les sentiments religieux de chacun des membres de son troupeau, et il est inexcusable s'il ne le fait pas. En effet, comment pourrait-il leur parler ?

Comment serait-il à même de tirer des choses vieilles et des choses nouvelles pour adapter la vérité à la position et au cas de chacun ? Comment pourrait-il les chasser de leurs retraites s'il ne sait pas où ils se cachent et se retranchent ? Il prêcherait jusqu'au jour du jugement la repentance et la foi, la foi et la repentance, qu'il ne ferait aucune impression sur beaucoup d'entre eux. Chaque pécheur a son lieu de refuge où il se tient comme dans une forteresse, son mensonge favori, qui le plonge dans une fausse sécurité. Il faut l'y trouver et l'en chasser, soit dans la prédication, soit dans le particulier : autrement il tombera en enfer, et son sang sera trouvé dans les pans de la robe du ministre.

4° Un autre point important à observer, c'est qu'il faut appuyer fortement sur les points qui sont le plus nécessaires, et que les pécheurs négligent. Je m'explique.

Si vous avez à faire à des personnes qui mettent une grande confiance dans leurs propres résolutions et qui se persuadent que peu à peu, et quand il leur plaira, elles pourront se repentir

sans le secours du Saint-Esprit, vous devez détruire ces fausses espérances et leur montrer qu'elles sont entièrement contraires aux Écritures ; que, si le Saint-Esprit attristé se retire, le pécheur, avec toute sa bonne volonté, ne se repentira jamais, et que, lorsqu'il lui conviendra de le faire, il ne s'y sentira nullement disposé. Il faut mettre alors en avant les passages qui prouvent combien ces pensées sont fausses et dénuées de raison.

D'un autre côté, si vous trouvez des personnes qui, par suite de leurs vues sur l'élection et sur la souveraineté de Dieu, pensent qu'elles n'ont qu'à attendre que les eaux soient troublées sans rien faire pour cela, il vous faut les attaquer de front et leur indiquer les devoirs et les obligations qu'elles ont à remplir envers Dieu, appuyant avec force sur ce qu'elles ont, au fond du cœur, le pouvoir de lui obéir. Rectifiez les vues erronées, perverties qu'elles se sont faites à ce sujet ; portez la lumière dans la retraite même où le pécheur s'est retranché ; autrement il ne bougera jamais.

C'est inutile de le combattre par des vérités qu'il admettrait, quelque contraires qu'elles soient, même à ses fausses notions ; il les suppose parfaitement d'accord avec son état, et votre peine sera perdue ; vous ne pourrez l'amener ainsi à la repentance.

J'ai ouï parler d'un ministre, dans la Nouvelle-Angleterre, qui fut établi sur un troupeau depuis longtemps nourri des doctrines de l'arminianisme. Ce ministre, dans sa prédication, insista fortement sur les points opposés, l'élection, la souveraineté de Dieu, la prédestination, etc. ; et il y mit tant d'habileté et de sagesse, que, comme on pouvait s'y attendre, un puissant réveil éclata dans son église.

Quelque temps après il fut appelé dans un autre champ de travail, où les âmes étaient fortement imbues d'antinomianisme. Aussitôt il se met à leur prêcher l'élection ; et comme on lui disait qu'il était imprudent de tout appuyer sur une doctrine qui enfonçait les âmes dans un, sommeil toujours plus profond, il répondit que c'était la même classe de vérités dont la prédication avait été accompagnée ailleurs d'un si grand réveil, sans réfléchir que les vues des deux troupeaux étaient entièrement opposées l'une à l'autre. Si je suis bien informé, il continue toujours de prêcher l'élection et s'étonne de n'avoir pas là un réveil comme il en avait eu un dans son autre champ de travail. Les pécheurs auxquels il parle ne seront probablement jamais convertis. Vous devez rechercher l'état de vos auditeurs et prêcher en conséquence.

Je me suis trouvé, dans beaucoup d'endroits, en des temps de réveil, et je n'ai jamais pu suivre précisément la même marche dans l'un que dans l'autre. Tantôt c'est l'Église qui a besoin d'être enseignée ; tantôt ce sont les pécheurs ; ici c'est une classe de vérités, là une autre.

5° Un ministre qui désire un réveil doit se garder soigneusement de toucher à la controverse.

Il contristerait le Saint-Esprit. La controverse a probablement éteint plus de réveils que toute autre chose ; il n'y a qu'à lire l'histoire de l'Église pour s'en assurer. Quand les ministres mettent sur le tapis des sujets de controverse, qu'ils discutent et prennent feu, l'Église les imite, et l'Esprit contristé se retire. Je crois que nos ministres d'aujourd'hui sont coupables de l'état où se trouve l'Église ; et ce que je dis là se trouvera vrai au jour du jugement. Qui de vous n'en a pas entendu quelques-uns parler contre les « hérésies », les « innovations », les « dangers des réveils », jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à jeter le trouble et la confusion dans l'Église ?

Voyez la pauvre église presbytérienne et ses ministres, recourant à leur décret et à leur témoignage, et faisant une guerre continuelle ! Ô Dieu, aie pitié des ministres ! Ils parlent de leurs jours de jeûne et de prière ; mais sont-ils hommes à les faire observer aux autres ? Ils ont grand besoin de jeûner et de prier eux-mêmes ; il est temps qu'ils se réunissent pour s'humilier devant Dieu de tous les maux qu'ils ont causés par la controverse, car c'est bien à eux qu'on doit attribuer ces maux. L'Église ne s'en serait jamais occupée si les ministres eux-mêmes n'en avaient donnés l'exemple, et les chrétiens vivants ne se soucient ni de la lire, ni de l'entendre. Mais on parle de telle ou telle « hérésie » qui ravage l'Église, peu à peu on s'engage dans des disputes qui s'enveniment, et alors adieu le réveil !

Lorsqu'un ministre croit nécessaire de discuter un point quelconque sur lequel les chrétiens diffèrent d'opinion, il devrait à tout prix éviter d'y mettre un ton et un esprit de controverse.

6° Si l'on veut que l'Évangile exerce son influence sur les âmes, il faut le prêcher tout entier.

Sans appuyer sur une classe de vérités aux dépens d'une autre, ce qui ôterait au caractère chrétien ses justes proportions et en détruirait la symétrie. S'arrêter presque exclusivement sur la classe des vérités qui exige un grand effort d'intelligence, sans parler au cœur ni à la conscience, n'aboutit qu'à remplir la tête de notions, mais ne donnera ni force ni activité, comme d'un autre côté une prédication uniquement excitante et passionnée sans enseignement rendra l'Église semblable à un vaisseau qui a plus de voiles que son lest ne le peut comporter.

Elle courra un grand danger de se voir balayée par la première tempête de sentiments qui éclatera, si elle n'a pas la connaissance suffisante pour éviter d'être entraînée à tout vent de doctrine. Si l'élection et la souveraineté de Dieu sont trop exclusivement annoncées, l'antinomianisme se glissera dans l'église, et les pécheurs se retrancheront derrière leur incapacité. Si par contre on appuie trop sur la liberté de l'homme, l'arminianisme fera invasion, et le pécheur tombera dans l'orgueil et la propre justice.

Lorsque j'entrai dans le saint ministère, on avait tant parlé d'élection et de souveraineté de Dieu, que je trouvai indispensable d'exciter les pécheurs et l'Église elle-même qui gisaient dans l'inaction, au moyen des nombreuses vérités qui relèvent la liberté, l'obligation et la responsabilité de l'homme ; car, partout où j'allais, je voyais la nécessité de tenir ferme l'étendard de ces doctrines, comme seules capables alors de soumettre les pécheurs, de produire et de continuer un réveil.

Il n'en était pas ainsi aux jours où le président Edwards et Whitefield se livraient à leurs immenses travaux ; alors les églises de la Nouvelle-Angleterre étaient plongées dans l'arminianisme et se reposaient toutes sur leurs propres forces. Ces serviteurs fidèles et courageux proclamèrent hautement les doctrines de la grâce, de l'élection et de la souveraineté de Dieu sur lesquelles ils appuyèrent avec beaucoup de fermeté et de persévérance, sans cependant les prêcher à l'exclusion des autres. Et leurs travaux furent considérablement bénis de Dieu. Mais parce que, dans ces circonstances, les prédications de ce genre portèrent beaucoup de fruits, les ministres qui vinrent ensuite continuèrent à prêcher les mêmes doctrines, presque exclusivement ; et ils le firent pendant si longtemps que l'Église et le monde s'en servirent comme d'un bouclier qui les mettait à l'abri de leur responsabilité, et attendirent que Dieu fît lui-même ce qu'il demandait au pécheur de faire.

C'est ainsi qu'il n'y eut plus de réveils durant de longues années. Mais les ministres ont ouvert les yeux ; et depuis longtemps ils sont occupés à chasser les hommes des retraites de mensonges où ils s'étaient cachés. Toutefois, il importe de bien faire attention à une chose : Si, en voulant détruire l'illusion des âmes qui croient n'avoir rien à faire et devoir tout attendre de Dieu, vous appuyez trop sur la liberté de l'homme et sur sa responsabilité, vous courez le risque de les faire tomber dans l'arminianisme, et elles ne feront que changer de retraite. Il faut accompagner une vérité des autres qui lui font équilibre.

Des vues claires et justes sur les deux classes de vérités que nous venons de développer ne pourront que faire du bien ; elles sont éminemment calculées pour convertir les pécheurs et fortifier les saints, et c'est en les comprenant mal que l'Église se refroidit, que les pécheurs ferment les yeux, s'endorment et tombent en enfer. Si j'en avais le temps, je vous dirais de quelle manière j'ai parfois entendu prêcher les doctrines de l'élection, de la liberté de l'homme, etc. On les mettait en contradiction irréconciliable l'une avec l'autre. Mais ce n'est pas là prêcher l'Évangile, ni montrer au pécheur son devoir.

Quand je dis qu'il faut prêcher la vérité dans les proportions convenables, je n'entends pas par là qu'il faille mêler le tout dans un sermon, de manière que le pécheur n'en puisse voir les liaisons ni l'accord. Un ministre demandait un jour à un de ses collègues pourquoi il ne prêchait pas l'élection.

Parce que je trouve, lui répondit-il, que les pécheurs sont retranchés derrière leur incapacité. Sur quoi le premier dit qu'il avait jadis connu un ministre qui le matin prêchait l'élection, et l'après-midi la repentance. Merveilleuse grâce que celle qui aurait pu produire un réveil avec de tels moyens ! Je vous demande quelle liaison il y a entre ces deux prédications ! au lieu de révéler au pécheur ses transgressions dans la prédication du matin, et l'après-midi de le convier à la repentance, il lui parle d'élection, puis ensuite de repentance. Se repentir de quoi ?

De la doctrine de l'élection ? Ce n'est pas là ce que j'appelle prêcher la vérité dans de justes proportions ; et celui-là manque de sagesse qui dit au pécheur des choses qui servent uniquement à l'embarrasser et à le perdre dans les nuages de la métaphysique. Le ministre qui parle au pécheur d'élection ne lui parle pas de ses devoirs ; cette pensée n'y a aucun rapport. L'élection appartient au gouvernement de Dieu ; c'est une portion des immenses richesses de sa grâce, qui montre son amour et non pas le devoir du pécheur. Unir de cette manière l'élection et la repentance, c'est détourner les pécheurs du chemin du devoir. Pendant longtemps, on avait coutume, dans plus d'un endroit, de ne laisser passer aucune prédication sans y parler d'élection ; en sorte que très souvent les pécheurs ont entendu dire dans le même sermon qu'ils devaient se repentir et qu'ils ne pouvaient pas se repentir.

On a employé beaucoup de subtilité et d'industrie à s'efforcer de mettre d'accord la responsabilité de l'homme avec son incapacité et son insouciance : élection, prédestination, libre arbitre, devoir, obligation, tout cela s'est vu mêlé dans une si grande confusion, que beaucoup de prédications méritent l'objection qu'on a faite, que les ministres disent tout à la fois *« vous pouvez et vous ne pouvez pas, vous ferez et vous ne ferez pas, et si vous ne faites pas vous serez condamnés »*. Un tel alliage de vérité et d'erreur, de lumière et de ténèbres, a été la source féconde de l'universalisme et de toute espèce d'incrédulité et de mensonge.

7° Il importe hautement de faire sentir au pécheur sa culpabilité, et de ne pas le laisser sous l'impression qu'il est à plaindre.

Je crois cette erreur très commune et très répandue, surtout dans les livres qu'on a publiés sur ce sujet. Ils entretiennent plus le pécheur de ses afflictions que de ses péchés, et semblent considérer son état plutôt comme un état malheureux que comme un état criminel. Plusieurs de vous ont peut-être lu un livre charmant, publié dernièrement sous le titre de

« Discours de Todd pour les enfants ». Cet ouvrage d'un goût exquis a cependant ce défaut bien sérieux dont je parle. Presque aucune de ses explications n'est calculée de manière à produire chez le pécheur l'impression qu'il est coupable, et à lui faire sentir à quel point il mérite d'être couvert de blâme. C'est déplorable. Si le livre eût été mieux composé sous ce rapport, je ne vois pas comment un enfant pourrait le lire en entier sans se convertir.

Dans les vingt années qui viennent de s'écouler, une foule d'ouvrages, écrits pour les enfants et pour les jeunes gens, sont tombés dans cette erreur à un degré alarmant ; ceux de M (me) Sherwood, en particulier, s'en trouvent entachés presque à chaque page. Ce n'est pas ainsi que l'Évangile pourra produire de grands effets.

8° Un des principaux objets que le prédicateur doit avoir en vue, c'est de faire sentir l'obligation présente de se convertir.

J'ai parlé, je crois, avec des milliers de pécheurs troublés dans leur conscience, et j'ai trouvé qu'ils n'avaient jamais senti auparavant l'obligation de se repentir maintenant, obligation sur laquelle les ministres n'insistent guère ; s'ils croient le faire, ils se trompent eux-mêmes ; car très communément les pécheurs ne s'en aperçoivent pas, et reçoivent de la prédication une toute autre impression. Or, qu'est-ce qu'un évangile pareil, et qu'une impression semblable ! Est-elle d'accord avec la prédication de Jésus-Christ ? Quand le Saint-Esprit conteste avec le pécheur, lui laisse-t-il croire qu'il ne doit pas se repentir maintenant ? La prédication des apôtres tendait-elle à ce but ? Comment se fait-il donc que tant de ministres prêchent d'une telle manière, que, par le fait, les pécheurs restent sous le préjugé qu'ils peuvent différer de se repentir. Oh ! Quelle extension alarmante n'a pas prise dans le monde et dans l'Église parmi les impénitents l'idée fatale qu'ils doivent attendre le temps du bon plaisir de Dieu pour se repentir.

9° On doit faire sentir au pécheur qu'il a quelque chose à faire, savoir de se repentir.

Que c'est là une chose que nul autre ne peut faire que lui-même ; pas plus Dieu que l'homme ; qu'il peut le faire, et le faire maintenant. La religion est une chose à faire, non une chose à attendre. Il faut agir maintenant, ou courir le danger de tomber d'un instant à l'autre dans la mort éternelle.

10° Les ministres ne devraient jamais être satisfaits avant d'avoir anéanti toutes les excuses et les prétextes des pécheurs.

La pire de ces défaites, c'est « l'impuissance ». Il faut faire sentir au pécheur la véritable nature de cette excuse, qui est de calomnier Dieu, de l'accuser de tyrannie, en supposant qu'il commande aux hommes des choses qui leur sont impossibles. Faites-lui sentir que tout ce qu'il prétexterait pour ne pas se soumettre à Dieu, ne serait que pure rébellion. Arrachez-lui jusqu'au dernier mensonge auquel il pourrait se cramponner, et qu'il se voie condamné devant Dieu.

11° Faites-lui sentir en outre que, s'il contriste maintenant le Saint-Esprit, il est très probable qu'il sera perdu pour toujours.

Qu'il comprenne pourquoi il est dépendant de l'Esprit de Dieu ; que ce n'est pas à cause qu'il ne peut pas faire ce que Dieu lui commande, mais parce qu'il le refuse, et qu'il le refuse à tel point qu'il est tout aussi certain que sans l'Esprit de Dieu il ne se convertira pas, que s'il était déjà dans l'enfer, ou que si réellement il ne le pouvait pas actuellement. Dites-lui encore qu'un pécheur qui entend annoncer la vérité, s'il se convertit jamais, le fait en général quand il est jeune ; s'il ne se convertit pas dans sa jeunesse, il est ordinairement abandonné de Dieu ; les exemples du contraire sont rares. L'Évangile prêché en vain endurcit le pécheur, Dieu convertit en général des jeunes gens.

Je voudrais maintenant, en second, lieu, faire quelques remarques sur la manière de prêcher.

1° Pour qu'une prédication soit comprise, elle doit être dans le genre de la conversation.

Un ministre qui désire être pleinement entendu, doit prêcher comme il converserait. Bien n'est mieux calculé pour faire croire au pécheur que la religion est quelque chose de mystérieux et d'incompréhensible que cette manière de parler cérémonieuse, guindée, ampoulée, généralement employée dans la chaire, et qui ne produit aucun bien. Un avocat qui désire se faire parfaitement comprendre par le jury, parle et ne fait pas de belles phrases.

2° La prédication doit être faite dans le langage ordinaire de la vie.

Les mots mêmes doivent être choisis parmi les plus connus, si l'on veut être compris de tous. Lisez le Nouveau Testament, vous verrez que c'est la marche que Jésus-Christ a invariablement employée, à peine trouveriez-vous quelques mots dans ses instructions qu'un enfant ne pourrait pas comprendre. Le langage de l'Évangile est clair, net, simple, et intelligible par-dessus tous les autres. Un ministre qui néglige ce devoir fait mal. Il y en a qui dans leurs discours se servent de termes purement techniques, et qui pensent en avoir évité l'inconvénient lorsqu'ils ont donné une pleine explication de ces termes.

Cela n'est pas. S'ils emploient une expression qui n'est pas dans le dictionnaire du peuple, leur explication aura beau être parfaitement claire, leurs auditeurs l'oublieront, et alors le terme qu'ils auront employé sera pour eux du grec. De même si le ministre détourne une expression connue de son sens ordinaire, toutes ses explications n'y feront rien ; les auditeurs ne tarderont pas à les oublier, et, se rappelant seulement l'expression employée, ils lui donneront le sens qu'elle a de coutume, et n'auront dans l'esprit qu'une idée fausse de ce que le ministre leur voulait dire. On aurait de la peine à croire combien il se trouve, dans les assemblées, d'esprits raisonnables et judicieux qui ne comprennent pas les plus communs des termes techniques employés par les ministres, tels que régénération, sanctification, etc.

Servez-vous donc de mots parfaitement intelligibles. N'allez pas, de crainte de passer pour un ignorant, parler moitié latin, moitié grec. L'apôtre Paul appelle barbare l'homme qui parle de manière à ne pas être entendu : « Et si la trompette rend un son inintelligible, qui est-ce qui se prépare à la bataille ? (1 Corinthiens 14 v. 8) ». Aux jours des apôtres, il se trouvait des prédicateurs qui déployaient avec une merveilleuse complaisance la variété des langues qu'ils possédaient et pouvaient parler : L'apôtre censure vivement cet esprit : « J'aimerais mieux »,

dit-il, « prononcer dans l'Église cinq paroles de manière à être entendu, afin que j'instruise aussi les autres, que dix mille paroles en une langue inconnue (1 Corinthiens 14 v. 19) ».

En entendant prêcher certains ministres, même dans les temps de réveil, je me suis demandé quelquefois ce que ferait la portion de leurs auditeurs qui n'avait pas de dictionnaire. Il y avait tant de phrases entassées les unes sur les autres, évidemment pour embellir le discours plutôt que pour enseigner les pécheurs, que je ne sais ce qui me retenait de dire au prédicateur : « *Asseyez-vous, et ne déconcertez plus ces âmes par votre langage barbare auquel elles n'entendent rien* ».

3° La prédication devrait être parabolique ; c'est-à-dire qu'on devrait constamment donner des explications tirées de faits réels ou supposés.

C'est ainsi que Jésus donnait ses instructions. Il avançait un principe, et pour le faire bien comprendre il se servait d'une parabole, c'est-à-dire d'une histoire courte sur un événement ou un incident réel ou imaginaire ; d'autres fois, il introduisait simplement le principe dans la parabole même. On pourrait se servir dans ce but d'une multitude de faits ; et cependant il est peu de ministres qui l'osent, craignant que quelqu'un ne leur en fasse un reproche et ne dise : « Oh ! Il raconte des histoires ». Raconte des histoires ! Mais c'est ainsi que Jésus prêchait ; c'est la seule manière véritablement bonne. Des vérités sans explication sont aussi propres à convertir les pécheurs qu'une démonstration mathématique. En sera-il toujours ainsi ? Reprochera-t-on toujours aux ministres de prendre Jésus pour modèle de prédication ? Que ces ministres laissent ces gens parler contre leurs histoires ; ils ont pour eux Jésus-Christ et le sens commun.

4° Il faut prendre ses comparaisons dans les choses qui se passent journellement sous les yeux, ou au moins que chacun peut facilement comprendre.

J'entendais un jour un ministre se servir, pour développer son idée, de la comparaison d'un négociant qui traite une affaire. Un de ses collègues, qui était présent, lui fit quelques remarques, particulièrement sur sa comparaison qui, disait-il, était trop familière et abaissait la dignité de la chaire. Il ajouta qu'il fallait puiser ses faits dans l'histoire ancienne ou à toute autre source élevée pour conserver à la chaire sa dignité. Quelle dignité ! C'est bien là le langage du Malin ! L'objet d'une comparaison est-il de soutenir la dignité de la chaire, ou de se faire admirer ?

Nullement ; c'est de jeter du jour sur son sujet ; et le but n'est pas atteint quand on a recours à l'histoire ancienne à laquelle un grand nombre n'entendent rien. La nouveauté de la chose pourra, il est vrai, exciter l'attention, mais ce sera aux dépens de la vérité elle-même, qu'on perdra de vue pour ne considérer que le trait d'histoire, comme tel. Une comparaison ne doit être que le véhicule d'une vérité, un moyen par lequel on la fait comprendre ; voilà pourquoi elle doit être claire et à la portée de tous. J'ai été plus d'une fois vivement peiné de voir faire de ces citations, qui, à la manière dont elles étaient faites, dénotaient de la vanité, pour ne pas dire plus, et un grand désir d'éblouir les auditeurs par un étalage de science.

Notre Sauveur se servait des images avec lesquelles on était le plus familiarisé, et descendait souvent bien au-dessous de ce qui est de nos jours réputé essentiel pour ne pas déroger à la dignité de la chaire ; il parlait de poules et de poussins, d'enfants sur les places publiques, de brebis et d'agneaux, de bergers, de laboureurs, de vignerons, de marchands de farine et de levain, etc. ; et quand il parlait de rois, comme dans la parabole du roi qui fit les noces de son fils, et dans celle de l'homme noble qui s'en alla dans un pays éloigné pour se mettre en

possession d'un royaume, il faisait allusion à des faits historiques qui étaient bien connus du peuple dans ce temps-là.

5° Il ne faut pas avoir peur de se répéter dans la prédication, toutes les fois qu'on croit remarquer n'être pas parfaitement compris de ses auditeurs.

C'est là que se trouve un des grands inconvénients des sermons écrits. Le prédicateur lit ou récite sans interruption jusqu'à ce qu'il soit arrivé au bout. Or, ce n'est pas avec les yeux fixés sur son papier qu'il pourra voir s'il est compris ou non. Et s'il interrompt sa lecture ou sa récitation pour lire dans l'expression de ses auditeurs et leur expliquer les points qu'ils paraissent ne pas entendre, il se perd, se trouble, et finalement lâche prise. Celui qui regarde son auditoire et qui s'aperçoit qu'une explication n'est pas bien saisie, en donne une autre avant que d'aller plus loin, jusqu'à ce que tous l'aient compris parfaitement.

Je parlais avec un des premiers avocats de l'Amérique. Il me disait que la difficulté que les ministres trouvaient à se faire comprendre, venait de ce qu'ils ne répétaient pas assez ce qu'ils disaient : *« Quand je parle à un jury »*, ajoutait-il, *« je m'attends à dire pour le moins deux fois tout ce que je désire lui faire remarquer ; et souvent je le répète jusqu'à trois ou quatre fois, ou encore plus. Autrement je ne l'entraîne pas avec moi, et il ne peut sentir la force de ce qui vient ensuite »*. Or, si un jury, lié par un serment, appelé à juger les affaires de ce monde, ne peut saisir un argument sans qu'il soit souvent répété, comment peut-on s'attendre à ce que l'homme ordinaire comprenne la prédication de l'Évangile, si l'on ne revient pas plusieurs fois sur le même sujet ?

Un ministre devrait donc tourner une vérité importante dans tous les sens, jusqu'à ce que les enfants mêmes la saisissent bien. Ne dites pas que les esprits cultivés se dégoûteront de vos redites : cela n'est point ; ce n'est pas là ce qui dégoûte des hommes raisonnables ; au contraire, ils se plaisent à voir un ministre s'efforcer de se faire bien comprendre, et plus ses explications seront claires, plus ils y prendront intérêt : Et je sais qu'il y a tel de nos meilleurs esprits auquel des comparaisons faites pour mettre l'Évangile au niveau de l'intelligence d'un enfant, donnent des idées qu'il n'avait jamais eues auparavant. Les hommes sont ordinairement si occupés des choses de ce monde, qu'ils ne pensent pas à la religion, et que la prédication la plus claire et la plus explicite est celle qui leur convient le mieux sous tous les rapports.

6° Un ministre doit toujours être profondément pénétré de son sujet.

Il doit être très sérieux dans ce qu'il dit. J'entendais dernièrement une critique fort judicieuse à ce sujet : *« De quelle importance n'est-il pas que le ministre sente ce qu'il dit, et que tout en lui corresponde exactement à ses paroles ! S'il entreprend de faire des gestes, ses bras pourront aller comme les ailes d'un moulin à vent, sans qu'il produise aucune impression »*.

Ce n'est qu'après une grande étude de l'art et bien des peines qu'un acteur parvient à jouer son rôle d'après nature ; et il lui faut pour cela prendre force leçons. Mais un homme pleinement pénétré de son sujet n'en aura pas besoin ; il le fera tout naturellement, et sans étude. Voyez donc dans la rue quelque homme que ce soit, engagé dans une conversation animée ; avec quelle force ne gesticule-t-il pas ? Voyez une femme ou un enfant qui se fâchent ; quel naturel dans leurs gestes, dans leurs inflexions de voix ! Il ne leur en coûte pas plus de bien assortir leurs mouvements, que de remuer la langue ou les lèvres ; c'est la perfection de l'éloquence.

Qu'un ministre, pénétré de ce qu'il dit, parle donc et agisse comme il sent, et on ne manquera pas de le trouver éloquent ; mais qu'il ne s'assujettisse pas à son cahier, comme ces écoliers qui récitent leur morceau en se tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre.

Il ne faut pas s'étonner de ce que la plupart des prédications produisent si peu d'effet : L'action est de plus d'importance qu'on ne le croit généralement. De simples mots ne donneront jamais une idée complète de l'Évangile ; et la manière de l'annoncer fait presque tout. Supposons que l'une d'entre vous, une mère, rentrant chez elle ce soir et mettant le pied sur le seuil de la porte, voie sa bonne d'enfant se précipiter à sa rencontre, l'âme peinte sur le visage, et lui disant que son enfant a péri dans les flammes : elle le croirait et le sentirait aussitôt. Mais si la nourrice le lui disait d'un air froid et insouciant, la croirait-elle ? Non. C'est la précipitation de ses gestes, la véhémence de sa voix, et la détresse de ses regards qui disent toute l'histoire. Avant même qu'elle ait ouvert la bouche, on pressent qu'il est arrivé quelque chose d'affreux.

J'ai entendu faire sur la prédication d'un jeune ministre une remarque qui renferme une grande leçon. Il était sans éducation, dans le sens ordinaire de ce mot ; mais il avait celle qui est nécessaire pour gagner les âmes. On disait de lui : *« La manière dont il entre, dont il s'assied en chaire, dont il se lève pour parler est déjà à elle seule un sermon ».* Et en effet, il produisait une profonde impression sur tout son auditoire, tandis que les mêmes paroles, dites sans chaleur et sans vie, n'auraient eu aucun résultat.

Le fait suivant constaté par un des premiers professeurs d'éloquence aux États-Unis, devrait être sérieusement pesé par les ministres. Cet homme était lui-même un incrédule ; or il disait : *« J'ai donné des leçons pendant quatorze ans à des ministres ; et je sais qu'ils ne croient pas à la religion chrétienne. La Bible peut être vraie, ce n'est pas là ce dont je m'occupe ; mais je dis que ces ministres n'y croyaient pas, et je pourrais le prouver s'il le fallait. Je devais leur enseigner à parler naturellement sur leur sujet ; et pour cela j'entrais dans leur chambre d'étude ; je conversais avec eux et je trouvais qu'ils ne manquaient pas d'éloquence. Je leur disais alors : Messieurs, si vous voulez prêcher avec le naturel que vous mettez à tout autre sujet, vous n'aurez aucun besoin de leçons, car c'est là ce que je m'efforce de vous enseigner. Quand vous parlez, d'autre chose que de religion, vous le faites avec une vigueur et une éloquence admirables ; mais dès que je vous vois monter en chaire, vous parlez et agissez comme si vous ne croyiez pas un mot de tout ce que vous prêchez. Je leur ait dit et redit de parler au public exactement comme ils le faisaient lorsqu'ils étaient seuls avec moi ; mais je n'ai pu en venir à bout. Il ne m'en faut pas davantage pour conclure qu'ils ne croient pas au christianisme ».*

J'ai mentionné ce fait uniquement pour montrer combien on s'accorde universellement à reconnaître que pour bien gesticuler il faut bien sentir. La seule chose qui manque au prédicateur pour parler naturellement, c'est la conviction. Celui chez qui elle ne se trouve pas est obligé d'emprunter à l'art des manières guindées, qu'on ne tarde pas à reconnaître comme telles, et qui ne font aucun effet sur l'âme des auditeurs.

7° Un ministre doit viser à convertir son auditoire.

Mais, me demanderez-vous, n'est-ce pas là que tend toute prédication ? Je réponds que non. Il se prononce une foule de sermons dans lesquels le ministre a évidemment un autre but ; et c'est tellement vrai, que, si quelques pécheurs venaient à se convertir à la prédication de plus d'un ministre, celui-ci en serait surpris. On m'a cité là-dessus un fait que je vais vous raconter. De

deux jeunes ministres qui étaient entrés dans l'œuvre à la même époque, l'un avait de grands succès, l'autre point. Un jour ce dernier demanda à son collègue la raison de cette différence : *« Elle est claire », lui répondit celui-ci, c'est que je vise à convertir les pécheurs, et vous, vous aspirez à un but différent ; puis vous allez votre train, attribuant à la souveraineté de Dieu la stérilité de vos prédications. Tenez, voici un de mes sermons, prêchez-le à vos auditeurs, et vous verrez l'effet qu'il produira ».* Cet homme suivit ce conseil, et le sermon opéra. Mais le ministre fut effrayé de voir les pécheurs fondre en larmes ; et lorsqu'à l'issue du service l'un d'entre eux se rendit auprès de lui, demandant ce qu'il devait faire, le prédicateur lui fit ses excuses. « Je n'avais pas le dessein de vous blesser », lui dit-il, « et je serais bien peiné d'avoir heurté vos sentiments ». Quelle horrible histoire !

8° Un ministre doit prévenir les objections des pécheurs et y répondre.

Que fait un avocat qui plaide devant un jury ? Oh ! Comme la grande et noble cause de Jésus-Christ est plus mal défendue que les causes d'ici-bas ! Un avocat remarquait que c'était celle qui avait le moins de défenseurs habiles ; et je le crois vraiment ! Un avocat ne tire-t-il pas au clair tout ce qui, dans son sujet, pourrait avoir quelque obscurité ? Ne va-t-il pas au-devant des objections de son antagoniste ? S'il en était autrement, il perdrait sa cause ; et pour la gagner, cet avocat, qui ne plaide que pour de l'argent, éloigne et écarte les objections afin que le jury voie clair dans son sujet et soit convaincu sur tous les points ; tandis qu'un ministre laisse souvent intactes des difficultés que les pécheurs voient et sentent, qu'ils ne sauraient résoudre ni éloigner ! Puis l'on s'étonne de ne pas voir de réveils ni de conversions ! Il n'y a rien là cependant de bien extraordinaire.

9° Pour prêcher l'Évangile avec fruit, le ministre doit se garder de la monotonie ; elle endort les auditeurs.

C'est l'effet que produit sur le système nerveux tout bruit uniforme, fort ou faible, dès qu'il est prolongé ; une cataracte, le mugissement de l'Océan, la pluie, etc. Vous n'entendrez presque jamais de conversations monotones ; et un ministre qui sent ce qu'il dit évitera ce défaut.

10° Il faut exciter les sentiments pour réveiller l'attention, puis parler à la conscience, sonder la place et tailler dans le vif.

S'adresser uniquement aux sentiments ne convertira pas les pécheurs ; ils ne seront qu'excités ; ils se berceront de fausses espérances et seront entraînés par un torrent d'émotions qui ne produiront aucun bon résultat ; le seul moyen d'obtenir des conversions solides, réelles, c'est de parler fidèlement à la conscience Si l'attention se ralentit, appelez-en de nouveau aux sentiments pour la réveiller ; mais revenez ensuite à la conscience, c'est là qu'est votre travail.

11° Autant que possible, un ministre devrait savoir l'effet qu'a produit un sermon avant d'en prêcher un autre.

Qu'il recherche s'il a été compris, si le sujet n'a pas fait naître quelque difficulté qui aurait besoin d'être expliquée ; si l'on a élevé des objections, etc. Une fois qu'il saura tout cela, la matière de son sermon prochain lui est donnée. Que dirait-on si un médecin administrait à son malade un remède qu'il lui ferait prendre de nouveau avant de s'être informé si la première fois il a bien opéré, ou si même il n'a pas opéré du tout ? Jamais un ministre ne pourra traiter les pécheurs de la manière convenable, à moins de rechercher soigneusement s'il en a été compris

ou non, et s'il leur a frayé la route vers le Sauveur, en sorte qu'ils ne bronchent pas de chute en chute jusqu'à ce que leurs âmes soient perdues.

Je m'étais proposé de noter encore plusieurs autres points, mais le temps ne me le permet pas.

Je désire terminer par quelques remarques additionnelles.

Remarques additionnelles.

1. Nous voyons pourquoi il y a, dans tant de troupeaux, si peu d'esprits supérieurs qui parviennent à la conversion. Jusqu'aux derniers réveils qui ont éclaté, on ne se servait guère de la Bible que pour soutenir l'idée qu'on ne pouvait être converti. Les ministres n'avaient pas recommandé l'Évangile à la conscience de cette classe d'esprits absorbée par les occupations de la vie ; ils n'avaient pas raisonné avec eux de manière à leur en faire sentir la puissance et la vérité ; en sorte que, par une conséquence bien naturelle, ces personnes regardaient le christianisme comme une chose indigne de leur attention. Mais depuis bien des années le cas est changé ; et en plusieurs endroits l'expérience a montré qu'il y a eu proportionnellement plus de conversions dans la classe des hommes qui pensent que dans toute autre.

En effet, lorsqu'on leur montre que la raison est du côté de la religion, quand on leur fait comprendre les droits et les réclamations de l'Évangile, ils sont plus capables que d'autres de saisir et de recevoir ces arguments ; et ils ont tellement coutume de céder à la force de la raison, que, dès que l'Évangile commence à les captiver, ils tombent aux pieds de Jésus-Christ.

2. Pour que l'Évangile produise un effet universel, il nous faut avoir une classe de prédicateurs qui sachent improviser ; et cela par les raisons suivantes :

A. Personne ne peut supporter le travail des sermons écrits, dès qu'il s'agit de prêcher plusieurs fois par semaine.

B. Les sermons écrits ne présentent pas, en général, la vérité dans de justes proportions, ni avec la vie convenable ; ils ne produiront donc pas l'effet requis.

3° Il est impossible à un homme qui écrit ses sermons d'arranger son sujet, de choisir et de tourner ses pensées avec autant de succès que s'il parlait directement à ses auditeurs et leur faisait sentir que c'est à eux qu'il s'adresse. Les sermons écrits ont pris naissance dans les temps de difficultés politiques : cette coutume était inconnue aux jours des apôtres. Je ne conteste pas que des sermons écrits n'aient fait considérablement de bien ; mais ils ne donnent jamais à l'Évangile toute sa puissance. Peut-être y a-t-il une foule de ministres qui ont tellement pris cette habitude qu'il serait plus prudent pour eux de continuer sur ce pied. Peut-être, en voulant changer de méthode, feraient-ils de mauvais ouvrage, non par suite de leur manque de moyens, mais par suite du faux pli qu'ils ont reçu.

Cette mauvaise habitude date de bien loin : elle a commencé par l'écolier appelé à « réciter son morceau ». Plutôt que de lui faire exprimer ses propres pensées et ses sentiments, dans son

langage à lui, et de la manière la plus naturelle, on lui donne à apprendre de mémoire ce qu'une autre personne a composé ; puis il le déclame pompeusement, avec raideur et affectation. La même chose se répète quand il entre au collège, puis au séminaire. Au lieu de l'habituer à l'improvisation, on lui fait écrire son morceau, et l'apprendre par cœur. Je suivrais dès le commencement la méthode diamétralement opposée.

Je chargerais l'étudiant de méditer un sujet, et il devrait exposer les pensées que ce sujet lui suggère. Peut-être fera-t-il d'abord quelques méprises, quelques erreurs : c'est bien ; on peut s'y attendre de la part d'un commençant ; mais il se formera. Supposons qu'il ne soit pas éloquent du premier coup ; c'est très bien encore ; mais il peut faire des progrès, il peut se perfectionner ; et il est en bon chemin pour cela ; car cette méthode d'éducation pourra, seule former des ministres qui convertissent le monde, parce que seule elle est rationnelle.

On objecte à la prédication improvisée, que ceux qui n'écrivent pas leurs sermons ne penseront pas. Cette objection n'aura de poids que pour ceux qui ont déjà contracté l'habitude de coucher par écrit toutes leurs pensées ; mais pour les autres elle n'en aura aucun. Écrire n'est pas penser. Et si je voulais porter un jugement sur beaucoup de sermons écrits que j'ai entendu prêcher, je serais disposé à croire que leurs auteurs ont songé à tout autre chose qu'à penser. Le travail mécanique de l'écriture est ; un obstacle réel au développement, à la concision et à la rapidité des pensées.

Il est vrai que parmi les improvisateurs il s'en est trouvé qui ne pensaient pas ; mais il est tout aussi vrai que la même chose est arrivée à des prédicateurs qui écrivaient leurs sermons. Un homme qui s'est accoutumé à n'avoir de pensées que lorsque son esprit descend au bout de sa plume, pourra d'abord trouver difficile de courir après ces mêmes pensées s'il met de côté son écritoire, et se trouver embarrassé de se lancer dans l'improvisation ; mais cela ne provient que du manque d'exercice et de la mauvaise habitude qu'il a prise. Qui oserait dire que les avocats ne sont pas des hommes qui pensent ? Que leurs arguments devant une cour, devant un jury ne sont pas souvent incisifs, convaincants, pleins de raison et de maturité ?

Et cependant tout le monde sait qu'ils n'écrivent pas leurs plaidoiries. J'ajoute d'ailleurs qu'ils seraient encore bien plus puissants dans leurs argumentations, et bien plus éloquents, si, au lieu de leur faire suivre, quand ils étaient au collège, la même méthode désavantageuse qu'on fait suivre aux ministres, d'écrire leurs pensées, on les avait habitués à l'improvisation. Ils ne s'y mettent que lorsqu'ils ont déjà commencé leur carrière.

Depuis que je suis entré dans le saint ministère, on m'a souvent objecté, au sujet de mes vues sur la prédication improvisée, que des hommes qui suivraient ce principe n'instruiraient pas l'Église, qu'ils se répéteraient fréquemment, et qu'on ne tarderait pas à les trouver insipides, tournant continuellement dans le même cercle d'idées. Mais l'expérience de chaque année a mûri chez moi la conviction que c'est le contraire de l'objection qui est vrai. L'homme qui écrit moins, peut, s'il le veut, penser plus, et s'exprimer beaucoup mieux que s'il lisait ; moins il se servira de sa plume, plus son corps sera libre pour l'exercice, et son esprit capable de penser avec suite et avec vigueur.

La grande raison pour laquelle on suppose qu'un improvisateur répète plus fréquemment que les autres les mêmes pensées, c'est que ses paroles sont ordinairement mieux retenues par ses auditeurs que s'il avait lu ou récité son discours. J'ai connu maint et maint prédicateur qui au bout de quelques mois pouvait répéter un sermon écrit sans que son église s'en aperçût. La

même chose n'arriverait pas pour une prédication improvisée : dans ce cas les paroles produisent généralement une impression trop grande pour pouvoir s'effacer de sitôt.

Nous n'aurons jamais d'orateurs puissants, terrassant, soit dans les cours de justice, soit dans les chaires, soit ailleurs, avant d'avoir changé le système d'éducation adopté, et de les avoir habitués à penser avec concision, avec rapidité, avec ordre. Mettre ses pensées en style soutenu, comme on dit, ce n'est pas le moyen de leur donner de la force, ni de les exprimer clairement et de manière à produire une profonde impression : ce style n'est pas laconique et direct ; il ne mord pas. Ce n'est pas le langage de la nature. Il est d'ailleurs impossible d'y adapter un débit convenable. Ceux qui débitent ces sermons gesticulent d'une manière si tendue qu'ils font de la prédication une caricature. Le feu de la pensée, la puissance des regards et de l'attitude, tout cela est perdu par cette triste habitude d'écrire les sermons dans un style sacerdotal : et vous ne donnerez jamais une idée vive de l'Évangile avant d'avoir jeté au feu toutes vos piles de cahiers.

3. Les études d'un ministre, son éducation entière devraient être exclusivement théologiques.

Je ne veux pas même discuter ici la thèse qu'on a posée, que toute éducation, en général, devrait être théologique : je ne parle ici que de celle d'un ministre, et je dis qu'elle doit l'être entièrement. Mais, me demanderez -vous, ne faut-il pas qu'un ministre possède quelques sciences ? Certainement ; et le plus ne sera que le mieux : je voudrais que les ministres possédassent toutes les sciences ; mais elles devraient toutes se rapporter directement à la théologie. Étudier les sciences, c'est étudier les œuvres de Dieu ; étudier la théologie, c'est étudier Dieu.

Demandez, par exemple, à un étudiant, s'il y a un Dieu ; et que, pour y répondre, il mette l'univers à contribution ; qu'il entre dans tous les départements de la science, afin d'y trouver les preuves d'un plan, et d'apprendre ainsi l'existence d'un Dieu. Qu'il recherche ensuite combien il y a de dieux ; et qu'à cet effet il examine le monde entier, pour voir s'il y trouve une telle unité d'intention que l'on puisse y reconnaître clairement l'existence d'un seul Dieu. Qu'il recherche de la même manière quels sont les attributs et le caractère de Dieu. Il apprendra ainsi la science ; mais ce sera comme une partie de la théologie.

Il découvrira dans toutes les sciences un plan de Dieu ; et il verra qu'il n'y a pas la moindre chose dans l'univers qui, à moins d'être pervertie, n'ait été créée pour procurer le bonheur. Comment le cœur de l'étudiant pourrait-il rester froid et dur s'il étudiait la science de cette manière ? Chaque leçon le mettra en présence de Dieu, en communion avec Lui, réchauffera son cœur, le rendra plus pieux, plus solennel, plus saint. La distinction entre les études classiques et théologiques est une malédiction pour l'Église, et une malédiction pour le monde.

L'étudiant se livre aux premières dans le collège pendant quatre ans, sans qu'on lui parle de Dieu, puis, quand il entre dans le séminaire, l'y voilà pour trois ans seulement à étudier la théologie.

Pauvre jeune homme ! Mettez-le à l'œuvre, et souvent vous verrez qu'il n'est pas fait pour le ministère. Il prêchera sans onction, sans puissance, et l'Église en souffrira. C'est son éducation qui l'aura gâté.

4. Nous devons apprendre ce que c'est qu'une prédication d'appel et de réveil : il ne devrait pas y en avoir d'autres ; et toutes doivent en même temps pousser à la sainteté. Plusieurs qui

reconnaissent la nécessité des prédications d'appel, disent qu'il faudrait, à côté des prédicateurs qui prêchent le réveil, d'autres prédicateurs pour former l'Église à la doctrine.

Mais, c'est étrange ! Ils ignorent donc qu'un réveil enseigne mieux et plus sûrement la doctrine que tout autre moyen ? Jamais un réveil n'a lieu que par des doctrines présentées avec force et clarté. La prédication, telle que je l'ai décrite, est pleine de doctrines, mais d'une doctrine qu'il faut mettre en pratique. Voilà ce qui constitue la prédication d'appel et de réveil.

5. On fait quelquefois deux objections contre le genre de prédication que je viens de recommander.

A. *« Prêcher d'une manière si familière et dans le style des avocats, c'est déroger à la dignité de la chaire ; les auditeurs s'en offensent ».* Mais, si ce dernier cas arrive, c'est uniquement à cause de la nouveauté de la chose et nullement pour quelque défaut que la prédication aurait en elle-même.

Un de nos hommes d'état éminents disait, en parlant d'un jeune ministre aux prédications duquel il avait assisté : *« C'est le premier que j'aie compris de tous ceux que j'ai entendus, et le premier qui parle comme s'il était convaincu de sa doctrine et persuadé de ce qu'il dit ».* Il le prenait d'abord pour un esprit faible et borné ; mais il n'a pas tardé à s'apercevoir que tout ce qu'il annonçait était la vérité, à laquelle il s'est alors soumis, comme à la puissance de Dieu pour le salut de son âme ». Qu'appelez-vous, en effet, la dignité de la chaire ?

Qu'un ministre monte en chaire pour soutenir sa dignité ! Quelle misère ! Dans un voyage que je fis à l'étranger, j'entendis un ministre anglais prêcher de cette manière pompeuse. Je crois que c'était un brave homme, et que, hors de la chaire, il parlait comme quelqu'un qui sait ce qu'il veut dire ; mais pas plus tôt il y était, monté, que l'on aurait dit un parfait automate, enflant les joues, parlant à pleine bouche, et psalmodiant de manière à endormir son auditoire à fond. Il éprouvait le besoin de soutenir la dignité de la chaire !

B. La seconde objection (presque opposée à la précédente) qu'on fait à ce genre de prédication, c'est qu'il est théâtral. Mais c'est une erreur. L'évêque de Londres demandait un jour au célèbre acteur Garrick comment il se faisait que des acteurs, en représentant une pure fiction, parvenaient à émouvoir le public jusqu'aux larmes, tandis que les ministres, présentant les réalités les plus solennelles, avaient quelquefois toutes les peines du inonde à se faire écouter. En vrai philosophe, Garrick lui répondit : « C'est que nous représentons une fiction comme une réalité, et vous représentez la réalité comme une fiction ». Voilà toute l'histoire. Quel est, en effet, le but de l'acteur, quand il joue son rôle ? C'est de tellement s'identifier avec l'esprit et l'intention de l'écrivain, qu'il parvienne à s'approprier ses sentiments et à les rendre siens : il leur donne un corps, et les représente comme une réalité vivante. Et maintenant quelle objection fait-on à tout cela, pour ce qui regarde la prédication ?

L'acteur fait marcher les mouvements de pair avec les paroles, et les paroles avec les mouvements ; ses regards, ses mains, son attitude, tout, en un mot, s'accorde pour exprimer pleinement l'intention de l'auteur. Or, voilà ce que le prédicateur doit rechercher. Et si par « théâtrale » on entend la représentation la plus forte possible des sentiments exprimés, alors plus une prédication le sera, mieux elle vaudra.

Et si le ministre est trop entêté, et son auditoire trop délicat, trop dédaigneux pour se résigner à apprendre, même d'un acteur, ou de la scène, la meilleure méthode de gouverner l'esprit, d'exciter les sentiments, et de répandre la chaleur d'une pensée brûlante sur toute une congrégation, qu'il continue de lire ou de réciter ses majestueuses compositions et de débiter son empois sacerdotal. Mais qu'il se rappelle alors que, pendant qu'il déclamera contre le talent et l'habileté d'un acteur et s'efforcera de soutenir « la dignité de la chaire », la multitude, qui veut entendre parler comme il faut et qui y trouve du plaisir, se pressera tous les soirs aux portes du théâtre, et se jettera en enfer plutôt que de se convertir à son pathos.

6. Une Église doit apprendre à choisir un ministre.

Lorsqu'une place est vacante, et qu'on cherche un ministre pour la remplir, il y a ordinairement deux points principaux sur lesquels on fixe son attention :

1° Qu'il soit populaire ;

2° Qu'il soit savant. C'est bien ; mais la chose qu'il faudrait rechercher avant tout, c'est s'il a « la sagesse pour gagner les âmes. » Peu importe combien il est éloquent ou instruit, peu importe combien il est agréable et populaire, s'il est reconnu que sa prédication ne convertit pas les pécheurs. Dans ce cas, il n'a pas la sagesse qui lui est nécessaire, et avec ce ministre savant et populaire, vos enfants et vos proches iront en enfer.

Je suis heureux de savoir qu'il y a beaucoup d'églises pour lesquelles cette question est capitale.

Si elles trouvent qu'un ministre n'a pas cette qualité essentielle, vitale, elles ne le prendront pas ; si elles en trouvent qui sachent gagner les âmes, elles feront leur possible pour les avoir, soit qu'ils soient instruits ou non. C'est en vain qu'on voudra s'élever contre cette conduite. C'est en vain qu'on voudrait contraindre ces églises à recevoir des ministres versés dans toutes les sciences sauf la seule nécessaire ; elles se sont nettement prononcées contre le système d'éducation, si notoirement défectueux, qu'on a adopté à l'égard des ministres.

Je sais que le sujet est délicat : en le traitant on risque de donner une fausse impulsion à l'esprit qui devrait animer les églises envers les ministres. Beaucoup de personnes sont disposées à critiquer ceux-ci quand elles n'ont aucune raison de le faire ; de sorte qu'il est difficile de parler sur ce sujet, sans que ces personnes ne prennent occasion de l'exagérer et d'en faire un abus coupable. Je ne voudrais pas pour tout au monde prononcer la moindre parole qui pût faire du tort à l'influence d'un ministre de Christ, réellement et consciencieusement attaché à son œuvre ; et je voudrais qu'il eût cent fois plus d'influence et d'autorité qu'il n'en a.

Mais la vérité ne fera aucun mal à des ministres qui prouvent par leur prédication et par leur vie entière que leur objet le plus cher est de faire du bien et de gagner des âmes à Christ. Ceux-là reconnaîtront la vérité de tout ce que j'ai dit, et de tout ce que je pourrais dire encore. Ils l'avouent eux-mêmes, et ils en gémissent. Quant à ceux qui ne font aucun bien, et qui se paissent eux-mêmes en laissant leur troupeau souffrir la faim, ils ne méritent aucune autorité, et devraient sur-le-champ poser leur robe et embrasser une autre carrière. Ce ne sont que des sangsues attachées au cœur de l'Église ; ils sont inutiles et pire qu'inutiles. Ils devraient être destitués, et remplacés par de véritables soldats de Christ. Le plus tôt ne serait que le mieux.

Je termine. L'Église doit prier pour nous, ministres. Nul d'entre nous n'est encore ce qu'il devrait être. Comme Paul, nous pouvons dire : « Qui est suffisant pour ses choses ? » Et qui de nous, d'ailleurs, est semblable à Paul ? Où trouver un ministre comme lui ? Je n'en connais point ici. Nous avons tous reçu une mauvaise éducation. Priez pour les écoles, priez pour les collèges, priez pour les séminaires.

Priez pour les jeunes gens qui se préparent au saint ministère. Priez pour les ministres, que Dieu leur donne la sagesse de gagner les âmes. Priez Dieu d'accorder à l'Église entière la sagesse et les moyens d'élever une génération de ministres qui se mettent vaillamment à l'ouvrage et convertissent le monde. L'Église doit combattre pour cette grâce par une prière constante ; et elle doit être en travail d'enfantement jusqu'à ce qu'elle l'ait reçue.

Un renfort de ministres vraiment bons, voilà maintenant pour l'Église la perle de grand prix ; et si elle les obtient, le règne de Dieu est à la porte dans toute sa gloire. Mais nous les aurons, car les promesses de l'Éternel sont fermes. Le monde doit être converti, seulement ce ne sera pas par des ministres comme l'Église nous les fait aujourd'hui, Dieu en veut d'autres : « Priez donc le Maître de la moisson de pousser des ouvriers dans sa moisson (Matthieu 9 v. 38) ».

Comment aider les ministères.13

Une Église qui entretient un ministre devrait se rappeler qu'il n'est qu'un conducteur chargé de la diriger dans ce qu'elle doit faire pour la cause de Christ. On trouverait étrange à des hommes de se choisir un général et de le laisser ensuite aller seul à la bataille.

« Et il arrivait que, lorsque Moïse élevait sa main. Israël était alors le plus fort ; mais quand il reposait sa main, alors Hamalec était le plus fort. Et les mains de Moïse étant devenues pesantes, ils prirent une pierre et la mirent sous lui, et il s'assit dessus ; et Aaron et Hur soutenaient ses mains, l'un deçà et l'autre delà ; et ainsi ses mains furent fermes jusqu'au soleil couchant. Josué donc défit Hamalec et son peuple, au tranchant de l'épée (Exode 17 v. 11 à 13) ».

Vous qui lisez vos Bibles, vous vous rappelez le récit d'où ces paroles sont tirées. Le peuple de Dieu livrait bataille aux Hamalécites, et c'est à cette occasion que Moïse, suivi d'Aaron et de Hur, monta au sommet du coteau, tenant en main la verge de Dieu. Il serait difficile de concevoir pourquoi le fait que Moïse élevait ses mains se trouve rapporté ici avec tant d'importance, à moins d'entendre par cette expression l'attitude de la prière. Alors cette action et le succès qui la couronna serviront à nous faire comprendre le besoin pressant que nous avons de prier Dieu de nous assister dans tous nos combats avec ses ennemis. On a généralement reconnu que Aaron et Hur, soutenant les mains de Moïse, représentent l'Église, qui doit secourir et fortifier les ministres dans leurs travaux, et l'importance de cette coopération pour le succès de la prédication de l'Évangile.

Et c'est dans ce sens que je désire vous développer mon texte. Après avoir parlé des devoirs imposés aux ministres, je vais considérer l'importance de la coopération de l'Église pour produire un réveil et pour l'entretenir.

Il y a nombre de choses dont l'importance pour produire un réveil n'a pas été dûment considérée par l'Église et par les ministres, et qui, si elles sont négligées, rendront impossible l'extension ou même la durée d'un réveil. Dans mes deux derniers discours, j'ai insisté sur les devoirs des ministres ; il m'était impossible de prononcer une série de discours sur les réveils sans aborder ce sujet avec plus ou moins d'étendue, quoique je n'aie fait encore que l'effleurer. Pour aujourd'hui, j'ai estimé nécessaire de discuter quelques points dans lesquels une église qui désire un réveil doit prêter secours à son pasteur. J'examinerai :

I. Différentes choses que les chrétiens doivent éviter, s'ils tiennent à soutenir les ministres.

II. Différentes choses qu'ils doivent faire dans le même but.

I. Ce que les chrétiens doivent éviter.

1° En pratique, comme en théorie, repoussez loin de vous l'idée que c'est au ministre seul de réveiller les âmes.

Nombre de personnes inclinent à prendre une attitude passive sur ce sujet, et croient n'avoir rien à faire du tout. Elles ont un ministre qu'elles paient pour les instruire et qu'elles vont régulièrement écouter, puis, elles s'imaginent avoir beaucoup fait, et n'avoir plus d'autre soin que de s'asseoir dans le temple et de recevoir la nourriture qu'il leur donne. Lui, de son côté, est tenu de prêcher une doctrine bonne, solide, agréable, qui leur fasse de bons coussins ; et c'est ainsi qu'elles s'attendent à aller au ciel Je vous dis qu'elles iront en enfer, si c'est là leur religion. Le chemin du ciel est ailleurs. Soyez sûrs que partout où cet esprit régnera, l'Église, quelque bon ministre qu'elle ait, restera plongée dans la mort. Elle pourra voir son ministre déployer toute sa fidélité, mettre en jeu tous ses talents, toute son éloquence, et finalement se tuer d'efforts sans avoir rien obtenu, ou presque rien.

Sans doute un réveil pourra éclater sans la coopération du troupeau dans un endroit où il ne se trouvera pas d'église, ou bien lorsqu'elle ne serait composée que de quelques membres ; j'en ai vu des exemples frappants ; dans ce cas-là Dieu accommode sa grâce aux circonstances, comme il le fit quand les Apôtres tiraient chacun de son côté pour annoncer l'Évangile au monde. Mais où les moyens se trouvent, Dieu veut qu'on les emploie.

J'aimerais mieux qu'il n'y eût pas d'église du tout dans un endroit où je voudrais produire un réveil, que d'en sentir une qui refuserait de mettre la main à l'œuvre. Dieu veut que son peuple crie à lui pour obtenir des bénédictions. L'influence d'une église qui ne veut pas travailler est pire que l'infidélité. Quoi qu'en puissent penser quelques-uns, il n'y a pas possibilité d'occuper un terrain neutre quand il s'agit de réveil. Celui qui n'y travaille pas s'y oppose.

Qu'un homme essaie de rester neutre et dise qu'il veut attendre pour voir comment l'ouvrage avancera, c'est justement sur ce terrain que le diable voudra le voir ; cette attitude lui est plus avantageuse qu'une franche opposition. Si cet homme combattait ouvertement le réveil, on dirait de lui qu'il n'a pas de religion, et on l'éviterait ; mais en restant entre deux eaux, il conservera son influence, et accomplira pleinement les désirs du diable.

Une Église qui entretient un ministre devrait se rappeler qu'il n'est qu'un conducteur chargé de la diriger dans ce qu'elle doit faire pour la cause de Christ. On trouverait étrange à des hommes de se choisir un général et de le laisser ensuite aller seul à la bataille ; mais ce ne serait ni plus absurde, ni plus pernicieux que de jeter toute la charge d'une œuvre sur un ministre et se

contenter d'assister à ses sermons. C'est méconnaître le but du ministère : le pasteur donne la parole du commandement et l'église doit y obéir.

2° N'allez pas vous plaindre de votre ministre lorsqu'il n'y a point de réveil, si vous-mêmes ne faites pas votre devoir, et si vous êtes endormis.

C'est inutile, et abominable. Il y a des chrétiens qui se glorifient ainsi, et qui cherchent à tranquilliser leur conscience en disant : *« Jamais nous n'aurons de réveil avec un ministre comme le nôtre »*, lorsque le ministre est plus réveillé qu'eux tous.

Voici une autre réflexion relative à ce point qui mérite d'être considérée. Quand l'église s'est relâchée, ceux qui se disent chrétiens sont très disposés à se lamenter sur son triste état, sur sa froideur. Ils gémissent sur cet être abstrait, intangible, irresponsable, qu'ils appellent « l'Église » ; semblant ignorer que l'Église est composée d'individus, et que, aussi longtemps que chacun ne s'occupera pas de son propre cas, ne se plaindra pas de lui-même, ne s'humiliera pas devant Dieu, ne se repentira pas, ne se réveillera pas, l'Église n'aura jamais de force, de puissance, et que par conséquent il ne pourra jamais y avoir de réveil. Mais lorsque vous pourrez vraiment dire que vous travaillez de tout votre possible, vous, à la conversion des pécheurs et que vous êtes nets de leur sang, alors le ministre sentira la justice de vos plaintes, ou, s'il ne le sent pas, Dieu le sentira, Lui, et éloignera ou convertira le pasteur infidèle.

3° Ne laissez pas votre ministre se tuer lui-même en s'efforçant de faire seul l'ouvrage dans lequel vous refuseriez de l'aider.

Il arrive quelquefois qu'un ministre, trouvant que l'arche de l'Éternel ne bouge pas, déploie seul toutes ses forces, et ne se voyant pas secouru par l'Église, tombe mort d'épuisement. Je connais plusieurs cas de ce genre, mais je n'en citerai qu'un.

Il y a quelques années qu'un ministre, travaillant dans un endroit où il y avait un réveil, fut visité par l'ancien d'une église située à quelque distance de là, qui lui demanda de vouloir bien y aller prêcher. Cette Église n'avait jamais eu de réveil ; et l'ancien, déplorant ce triste état de choses, disait qu'ils avaient eu deux excellents ministres dont l'un avait succombé à la tâche, et dont l'autre, épuisé aussi, et découragé, les avait abandonnés. Il priait instamment le ministre dont je vous parle de venir au secours de cette église si pauvre, si faible, et dont l'avenir menaçait d'être très sombre, à moins qu'un réveil n'y éclatât.

Cet ancien paraissait profondément affligé. Le ministre lui demanda pourquoi il n'y avait pas encore eu de réveil. *« Je n'en sais rien »* répondit l'ancien, « mais notre ministre avait beau travailler de toutes ses forces, l'église ne semblait pas sortir de son sommeil ». *« Bien »*, lui répondit alors le ministre, *« je vois ce qu'il vous faut ; vous avez tué un serviteur de Dieu, vous en avez épuisé un autre, de sorte qu'il s'est vu contraint de vous quitter ; et maintenant vous voudriez en avoir un troisième pour le tuer comme les précédents ; et le diable vous a envoyé ici pour me prier de vous aller bercer. Vous êtes restés endormis, vous ne vous êtes pas éveillés pour agir, et dans votre désespoir, vous venez ici chercher un autre ministre ! A Dieu ne plaise que vous en trouviez jamais un seul, tant que vous continuerez de faire comme jusqu'ici ! »*

L'ancien fut confus d'entendre ces paroles, car c'était un brave homme. Des larmes remplirent ses yeux : Et il répondit que c'était bien là ce qu'ils méritaient. *« Si vous voulez être fidèle »*, ajouta le ministre, *« et que retournant chez vous, vous disiez à l'Église ce que vous venez*

d'entendre, et que vous vous réveilliez pour faire votre devoir, vous aurez un ministre, je vous le garantis ». L'ancien y consentit. Il dit à l'Église combien il était cruel de demander un autre ministre, à moins qu'on ne voulût travailler de concert avec lui et le soutenir de toutes ses forces : l'Église le reconnut, confessa ses péchés, et elle ne tarda pas à voir venir un ministre dont la prédication fut suivie alors d'un précieux et puissant réveil.

Les Églises ne voient pas combien de fois leur tiédeur, leur négligence sont la cause absolue et unique de la mort des ministres. L'état des pécheurs pèse sur eux : Ils sont en souffrance jour et nuit, travaillant en temps et hors de temps, bien au-delà de ce que l'homme peut supporter, jusqu'à ce qu'enfin ils tombent sans force et rendent le dernier soupir. L'Église ne connaît pas cette agonie du cœur d'un pasteur qui, faisant tous ses efforts pour la réveiller et obtenir d'elle du secours, voit sans cesse tout retomber, et s'enfoncer dans le sommeil de la mort. Quelquefois elle se réveille ; elle fait quelques efforts convulsifs ; puis, au bout de peu de jours, elle retombe dans la froideur. C'est ainsi que bien des ministres se consument en vain ; pendant que ces lâches chrétiens sont des tous premiers à les blâmer de ce qu'ils travaillent tant.

Je me rappelle le cas d'un bon ministre qui, s'étant rendu dans un lieu où il y avait un réveil, entendit un sermon sur les devoirs du ministre. Il reçut la parole dans son cœur, comme un homme de Dieu ; il ne se rebella pas contre la vérité ; et il fit vœu de ne prendre aucun repos avant que d'avoir vu un réveil dans son troupeau. Il se mit donc à l'œuvre ; mais, à l'exception de quelque peu d'âmes, l'église ne sortit pas de son sommeil ; Dieu bénit ces âmes-là et leur donne son Esprit ; mais le ministre se mit au lit, et mourut au milieu du réveil.

4° Prenez garde de vous plaindre d'une prédication franche, directe, même quand elle s'attaque à vous.

L'Église oublie trop souvent que les ministres ne sont responsables que devant Dieu ; elle voudrait leur donner des règles pour qu'ils prêchassent de la manière qui lui convient à elle.

Lorsque les prédicateurs exposent les péchés de l'Église, on dit qu'ils font des personnalités, et l'on se révolte. Ou encore, l'on dit qu'il ne faudrait pas prêcher si franchement à l'Église devant le monde. *« Vous exposez la religion »*, dit-on quelquefois, *« il serait mieux de prendre les chrétiens en particulier et de les avertir eux seuls, que de dévoiler leurs misères aux yeux des pécheurs »*. Mais il y a des cas où un ministre doit montrer à la maison de Jacob ses péchés. Pourquoi ne pas nous prendre à part ? Dit-on. Comme si les incrédules, vous répondrai-je, ne voyaient pas votre mauvaise conduite ? Je vous parlerai à vous seuls, sur vos propres péchés, quand vous ne pécherez qu'entre vous ; mais l'Éternel est si vivant, que si vous péchez devant le monde, vous serez certainement repris devant le monde. N'est-ce pas un fait que vous êtes aux pécheurs une pierre de scandale qui les fait broncher et tomber en enfer ? Cessez de blâmer les ministres qui font leur devoir en reprenant publiquement ceux qui font mal, et ne criez plus contre la prédication trop franche sur les fautes de l'Église. On ne peut jamais prêcher trop franchement.

5° On craint quelquefois que cette prédication ne soit en scandale aux inconvertis.

« Il faudrait les ménager », dit-on, *« et adoucir ses expressions »*. Cette crainte se manifeste surtout dans les cas où quelque membre de l'Église, riche, influent, aurait été heurté ; on a peur qu'il ne se retire et ne discontinue de fournir sa quote-part pour le salaire du ministre, et qu'ainsi la charge ne soit plus pesante pour l'Église. Mais une pareille Église n'aura jamais de réveil.

L'Église ne doit-elle pas désirer avant toutes choses que la vérité fonde comme du feu sur les impies ? Ils seront offensés ? Eh bien ! Christ saura parfaitement se passer de leur argent. Ah ! Ne blâmez pas votre ministre, et ne lui demandez pas de prêcher autrement pour plaire aux impies et pour se les rendre favorables. Il est inutile de leur prêcher autre chose que la pure vérité. Et que leur servira-t-il à eux de donner de l'argent pour soutenir l'Évangile, à moins que cet Évangile ne leur soit prêché de manière à ce qu'ils soient sauvés ?

Il arrive quelquefois que ceux des membres de l'Église qui se récrient contre l'imprudence du ministre, se réunissent et font un parti animé d'un mauvais esprit. Il y avait un endroit où, à côté d'un puissant réveil, il se leva une grande opposition. L'Église, alarmée, et craignant que, si le ministre continuait à prêcher si ouvertement, quelques-uns des inconvertis n'allassent se joindre à une autre congrégation, lui députa un de ses principaux membres pour lui communiquer son appréhension et le prier d'adoucir sa prédication. Le ministre lui demanda si ce qu'il prêchait n'était pas la vérité. Oui. Dieu n'y met-il pas sa bénédiction ? Oui. Avez-vous jamais vu une si belle œuvre auparavant dans cet endroit ? Non, jamais.

Jamais ? Alors arrière de moi, Satan ! C'est le diable qui vous a chargé de ce message. Vous voyez que Dieu bénit la prédication, que l'ouvrage avance, que chaque jour les pécheurs se convertissent, et vous venez me demander de parler moins fortement, pour mettre les impies à leur aise ! Cet homme sentit le reproche, et le prit en chrétien ; il vit son erreur et jamais on ne l'entendit plus trouver à redire à une prédication trop franche.

Dans une autre ville où il y avait un réveil, une femme sans piété, mais qui jouissait de quelque influence, se plaignait aussi des prédications « trop crues, claires, personnelles », comme elle les appelait. Mais ayant été elle-même amenée à Christ, quelques-unes de ses amies impénitentes lui rappelèrent ce qu'elle avait coutume de dire au sujet du prédicateur. Elle répondit que ses vues étaient bien changées, et que peu lui importait maintenant la force avec laquelle la vérité était prêchée ; pas même quand elle brûlerait comme un fer rouge.

6° Gardez-vous d'épouser en aucune manière la cause des méchants.

Pour peu que vous le fassiez, vous fortifierez leurs mains. S'ils taxent le ministre d'imprudence et l'accusent de tomber dans des personnalités offensantes, et que l'Église, sans admettre qu'il agit ainsi, reconnaisse cependant que les applications personnelles sont déplacées, les méchants se trouveront fortifiés par ces remarques. Ne vous unissez pas du tout avec eux ; autrement ils vous sentiront de leur côté et contre le ministre.

Et en adoptant leurs principes et leur langage, vous leur feriez croire que vous sympathisez avec eux. Qu'est-ce donc, après tout, que la prédication personnelle ? La seule qui puisse faire du bien à l'individu, en lui prouvant que c'est lui qu'on a en vue, que c'est à lui qu'on s'adresse,

la conscience des méchants leur fait tellement regarder la prédication comme dirigée sur eux, qu'ils tremblent d'entendre prononcer leur propre nom en pleine église.

Un ministre peignait un jour certains caractères, et disait : *« Si je possédais l'omniscience, je pourrais appeler par leur nom les personnes qui répondent au portrait que je viens de tracer »*. Un homme s'écria : *« Nommez-moi seulement ! »* Il semblait atterré. Plus tard il dit qu'il n'avait pas la moindre idée de se nommer ainsi ; mais que le ministre l'avait si parfaitement décrit, qu'il pensait réellement qu'il allait prononcer son nom d'un moment à l'autre ; tandis que le ministre ignorait qu'il y eût un tel homme au monde.

Il est très commun de voir des hommes, qui pensent que c'est leur propre conduite qu'on décrit, se demander avec irritation ou tristesse : *« Mais qui est-ce donc qui a parlé de moi à ce ministre ? Il faut qu'on l'ait prié de prêcher pour moi seul ! »* J'ai connu de ces cas-là par centaines. Or, si le ministre a tort, à, votre avis, d'avoir en vue les individus dans sa prédication, vous feriez tout aussi bien de le renvoyer. A qui prêcherait-il si ce n'est à des individus ? Et comment leur parler s'il ne leur applique pas ce qu'il dit ?

7° Si vous désirez seconder votre ministre, ne contredisez pas sa prédication par votre vie.

S'il annonce que les pécheurs iront en enfer, n'allez pas lui donner un démenti par votre légèreté et votre insouciance. J'ai entendu des pécheurs parler de l'effet que produisait sur leurs esprits la légèreté des chrétiens après un discours pénétrant. Eux, les gens du monde, commençaient à s'alarmer de leur triste état ; des pensées solennelles et émouvantes s'emparaient de leurs âmes ; mais ils voyaient ceux qui s'appellent chrétiens, au lieu de pleurer sur eux, se conduire avec une frivolité qui semblait leur dire : *« Ne craignez pas, pécheurs ! Après tout, cela n'ira pas si mal ; ne vous faites pas tant de mauvais sang ! Croyez-vous que nous serions dans la joie, et que nous ririons de si bon cœur si vous deviez tomber si certainement en enfer ? Nous ne le ferions pas quand votre maison serait en flammes ; encore moins si nous vous y voyions brûler ! »* Dans un pareil état de choses, que sert-il à un ministre de parler aux pécheurs ?

8° N'occupez pas sans nécessité le temps de votre ministre, ce temps plus précieux que l'or, puisqu'il peut être employé à ce que l'or ne saurait procurer.

Le ministre aime à voir ses amis, et est même souvent trop disposé à entrer en conversation avec ceux qu'il est chargé de nourrir et que son cœur aime et estime ; mais il y a un grand péché à l'arracher à sa Bible et à ses études, à le faire relever de dessus ses genoux pour lui parler de, choses de peu d'importance, et lui voler ainsi un temps précieux. Quand vous avez de bonnes raisons pour le faire, alors ne craignez pas de lui prendre tout le temps qui sera nécessaire ; mais si vous n'avez rien de particulier à lui dire, laissez-le tranquille. J'ai connu un homme d'une de nos villes qui, oisif lui-même, avait coutume de voler au ministre des semaines entières ; il allait dans son cabinet, et s'y asseyait commodément pendant des heures entières, causant par la seule raison qu'il n'avait lien à, faire. Mais le ministre finit par le censurer vivement et lui reprocher le péché qu'il commettait en cela.

9° Évitez absolument tout ce qui tendrait à détourner les esprits du sujet de la religion.

Souvent, l'hiver, lorsque les nuits sont longues, telle personne, tel membre de l'Église se met à donner une soirée, mais en y invitant des chrétiens, afin que la soirée soit religieuse. On se croit ensuite obligé à la réciprocité ; on rend les invitations ; et l'hiver se consume ainsi dans ces

divertissements qui semblent innocents, propres à lier et unir les chrétiens entre eux, et à favoriser et entretenir de bons sentiments. Mais, au lieu de réunion de prières, on a des soirées, et les maux qui en résultent sont très grands ; on y dépense des sommes considérables et plusieurs y font preuve de gourmandise.

On m'a dit que certaines personnes, qui portent le nom de chrétiens, trouvaient moyen d'excuser l'impie abus qu'elles faisaient de l'argent de Jésus-Christ en donnant aux pauvres les restes du festin, et qu'elles se faisaient ainsi une vertu de vivre dans la joie, dans les fêtes, dans les excès de table, sous prétexte de bienfaisance ! C'est la même chose qu'un bal splendide qui fut donné, il y a quelques années dans une ville voisine, au bénéfice des pauvres.

Chaque personne devait donner une certaine somme ; et, quand le bal fut fini, tout l'argent qui n'avait pas été dépensé en frais, etc., revint aux pauvres. Singulière, ou plutôt effroyable charité ! Boire, manger, danser ! Et quand on n'en peut plus, donner aux pauvres les miettes qui tombent de votre table ! Mais je ne vois pas ce qu'un bal pareil a de moins évangélique que bien de ces soirées données entre chrétiens. Le mal qu'il y a aux bals n'est pas seulement dans l'exercice de la danse, mais dans la dissipation, dans les excès et dans les tentations qui y sont attachées.

On dit que dans ces soirées il n'y a que des chrétiens, ou du moins fort peu d'autres personnes, et qu'en outre ces soirées sont souvent terminées par la prière. J'estime que c'en est là un des traits les plus malheureux. Après avoir perdu son temps, son argent, fait peut-être des excès dans le manger et dans le boire, tenu de vaines conversations, folâtré, on s'efforce de sanctifier ces soirées et d'en imposer à Dieu en les terminant par la prière ! Dites ce que vous voudrez, il ne serait pas plus absurde ni plus impie de terminer de la même manière un bal, un spectacle ou une partie de cartes.

En sommes-nous donc venus au point que ceux qui se disent chrétiens et qui professent avoir à cœur le salut du monde, quand des quatre vents des cieux on leur crie, on les supplie de propager l'Évangile, de répandre des Bibles, des traités, et d'envoyer des missionnaires pour sauver le monde de la mort, aillent dépenser une centaine de francs pour une soirée, puis sel rendent plus tard à la réunion mensuelle pour y prier en faveur des païens ?

Il y en a qui trouvent des excuses pour leur conscience dans le fait que leur ministre fait partie de soirées semblables. Cette circonstance donne ordinairement du poids à une telle pratique J car un membre invite une fois le ministre à sa soirée, il n'y a pas de raison pour qu'un second ne l'imite pas, et ainsi de suite. Quelles en seront les conséquences ? Une fois ce pas franchi, ils pourront plus tard donner un bal, que sais-je ? En confier la direction à leur pasteur, qui peut-être finira par leur accorder la faveur de jouer du violon. Et pourquoi pas ? A mon avis, il le pourrait tout aussi bien que de terminer des soirées pareilles par la prière.

J'ai appris avec douleur qu'à Rochester, cette ville si hautement favorisée de l'Éternel, on a organisé de ces soirées. Mais je voudrais conjurer toute Église qui emploie ainsi son temps de renvoyer en même temps son pasteur, et de le laisser aller, lui, prêcher à ceux qui voudront l'écouter et mettre ses paroles à profit, au lieu de rester et de se tuer à avancer la religion parmi des gens qui sont engagés corps et âme au service du diable.

Des chrétiens ne devraient jamais entreprendre quoi que ce soit qui pût détourner l'attention publique de dessus la religion, sans avoir consulté leur ministre et sans en avoir fait eux-mêmes

le sujet de prières spéciales. Si, en examinant la chose sérieusement, ils trouvent, qu'après tout, elle ferait plus de mal que de bien, et qu'elle mettrait obstacle à un réveil, ils doivent y renoncer et n'y plus penser.

Quant aux grandes soirées, dites tant qu'il vous plaira que ce sont des récréations innocentes, j'en appelle à tous ceux d'entre vous qui pourraient s'y être trouvés, et je vous demande si elle vous ont jamais disposés à la prière. Ont-elles augmenté votre spiritualité ? Y avez-vous jamais vu des pécheurs se convertir, ou des chrétiens prier avec angoisse pour le salut des âmes qui périssent ?

II. Différentes choses qu'ils doivent faire dans le même but.

Je vais maintenant mentionner différentes choses que doivent faire les Églises qui désirent soutenir leur ministre et avancer un réveil.

1° Il faut d'abord qu'elles pourvoient à ses besoins temporels et à ceux de sa famille.

Un ministre qui se jette tête baissée dans son œuvre ne peut pas, ne doit pas s'occuper des affaires de ce monde, et naturellement il dépend à cet égard entièrement de son troupeau. Je n'ai pas besoin de m'étendre sur ce sujet que vous comprenez tous parfaitement. Dieu ordonne que « ceux qui prêchent l'Évangile vivent de l'Évangile (1 Corinthiens 9 v. 14) ». Or, jetez les yeux autour de vous, et dites-moi ce que font une multitude d'églises à cet égard.

Il y en a qui, lorsqu'elles ont besoin d'un ministre, se demanderont combien il leur coûtera ; et calculant jusqu'à un sou ce qu'il aura à dépenser de sel, de farine, lui donneront un salaire si mesquin, si vil, que c'est à peine s'il pourra vivre, lui et sa famille. Un ministre devrait avoir l'esprit libre de soucis pareils, pour se livrer avec succès à ses travaux, et ne pas être obligé de rechercher par tous les moyens possibles comment il pourra se procurer ce qui lui est nécessaire sans dépasser les bornes étroites de son traitement.

S'il le faisait, son esprit serait préoccupé au détriment de ses auditeurs ; car comment se donnerait-il entièrement à son ouvrage, s'il est absorbé par la vue de ses besoins temporels ? Soyez donc équitables et loyaux envers votre ministre, et ne supputez pas avec anxiété combien de sel et de boisseaux de blé il lui faudra pour se tirer d'affaire. Rappelez-vous que vous avez à faire à Christ, qui vous demande de placer ses ministres dans une situation telle, qu'avec une prudence ordinaire ils soient sans aucun souci au sujet de la nourriture et du vêtement.

2° Soyez ponctuels avec lui.

Quelquefois des Églises resteront en arrière de deux, trois, quatre ans, pour une partie du paiement de leur ministre, puis elles pensent qu'il leur fera grâce de ce qu'elles lui doivent. Et elles s'étonnent de ne pas voir de réveil ! Mais la raison en est claire, c'est que l'Église a menti ; elle avait promis de payer une paie ; et elle a violé ses engagements. Dieu ne lui donnera pas son Esprit.

Donnez donc son salaire au pasteur sans vous le faire demander. Rien n'est souvent plus embarrassant pour un ministre que d'être obligé de presser les gens pour cet objet ; il s'expose

à les offenser et à s'en faire des ennemis. Ils auraient payé depuis longtemps sans doute si leur crédit avait pu en souffrir. Mais comme il ne s'agit que de leur conscience et de la bénédiction de Dieu, ils ne se sont pas fait scrupule de négliger la chose ! S'ils avaient une lettre de change à payer à la banque, ils se garderaient bien de l'oublier, ils courraient longtemps avant trois heures, de peur que leur billet ne fût protesté.

Mais, pour leur ministre, ils savent qu'il n'ira pas les poursuivre en justice s'ils ne lui donnent pas son salaire. Cette idée les laisse dans l'insouciance et l'oubli de leur devoir ; et le pauvre ministre en pâtit. Ces cas sont moins fréquents dans les villes que dans les campagnes, où j'ai connu des Églises dont la négligence et la cruauté à retenir au ministre son salaire l'avaient mis dans une misère et une détresse qui brisaient le cœur. Et puis allez donc vous étonner de ne voir que mort autour de vous, lorsque vous vivez dans le mensonge et dans la fraude.

3° Priez pour votre ministre.

Les apôtres eux-mêmes avaient coutume de presser les Églises de prier pour eux ; et la chose est plus importante que vous ne le pensez ! Les ministres ne demandent pas qu'on se souvienne d'eux simplement comme hommes, et qu'on demande à Dieu qu'ils soient remplis du Saint-Esprit uniquement pour leur bonheur personnel ; mais ils savent que, si l'Église ne demande pas avec insistance la bénédiction de Dieu sur leurs travaux, elle ne fera que le tenter en s'attendant à un réveil.

Que de fois un ministre ne monte-t-il pas en chaire sentant son cœur prêt à se fendre, pour demander une bénédiction qu'il sait n'avoir pas sujet d'attendre, puisque l'Église ne s'en soucie pas. Il a peut-être passé deux heures à genoux en ardentes supplications ; et comme l'Église n'est pas dans les mêmes dispositions, il lui semble que ses paroles vont retomber sur lui sans avoir trouvé aucune entrée.

J'ai vu des chrétiens qui, lorsqu'ils voyaient le ministre monter en chaire, étaient comme à l'agonie, dans la crainte que son esprit ne fût enveloppé d'un nuage, ou que son cœur ne fût froid, ou qu'il ne manquât d'onction, et qu'ainsi il n'y eût pas de bénédiction. J'ai même travaillé avec un de ces hommes. Il priait jusqu'à ce qu'il eût reçu en son esprit l'assurance que Dieu serait avec moi dans ma prédication ; quelquefois il priait avec tant d'ardeur et de persévérance qu'il en devenait malade. Souvent aussi il était comme enveloppé d'obscurité pendant que l'on se rendait au temple, et son cœur plein d'anxiété le poussait à prier et toujours à prier de nouveau, jusqu'à ce que finalement il vînt me dire avec sérénité : « Le Seigneur est venu ; il sera avec nous ». Je ne sache pas l'avoir jamais trompé dans son attente.

J'ai connu une Église qui chaque jour portait son ministre sur les bras de la prière, et veillait avec une anxiété inexprimable à ce que le Saint-Esprit reposât sur lui dans ses travaux. Oh ! Quelle bienheureuse congrégation que celle-là ! Et quand, après avoir demandé si instamment que la parole fût puissante et efficace, ils se sont vus exaucés, et ont entendu une parole chaleureuse venant du cœur et produisant de l'effet parmi les auditeurs. Oh ! Vous eussiez pu voir leur âme briller entière dans leurs regards ! Quelle différence d'avec une Église qui pense que, pourvu que le ministre prie, il n'y a pas besoin qu'elle prie aussi ! Quelle triste erreur ! Dieu veut être recherché « par la maison d'Israël » ; et je voudrais vous voir convaincus que rien ne peut remplacer les prières de l'Église.

Une chose déplorable que j'ai vue, même dans les réveils, c'est que, pour ce qui regarde la prière, on mettait les membres du troupeau presque entièrement de côté pour donner la parole à des personnes du dehors. Je ne doute pas d'avoir quelquefois offensé de ces dernières, parmi lesquelles se trouvaient des ministres et de vrais chrétiens, en invitant les seuls membres de l'église à prier. Et cependant ce n'était ni par mépris ni faute de respect ; mais je voulais poursuivre mon but, qui était de pousser à la prière l'Église elle-même et non d'autres personnes.

Dans un certain endroit, on tenait depuis longtemps des réunions qui non-seulement n'étaient suivies d'aucune bénédiction, mais dont il résultait même beaucoup de mal. J'en cherchai la cause, et je m'aperçus qu'à chaque fois c'étaient des personnes du dehors qui étaient invitées à prier, tandis que les membres de l'Église elle-même n'ouvraient jamais la bouche. Il n'y avait donc pas lieu de s'étonner si, malgré toute la bonne volonté du conducteur, les choses allaient en empirant.

Les Églises doivent prier pour leurs ministres comme pour des hommes qui doivent briser les pécheurs par le marteau de la vérité ; mais leurs prières doivent partir du cœur et ne pas être récitées et dites avec ce ton de cérémonie qui n'est que trop ordinaire : *« Éternel, bénis le ministère de ton serviteur que tu as établi sur cette portion des murs de ta sainte Sion »*. Mieux vaudrait ne rien dire que de déclamer. Allez d'abord dans votre cabinet, fermez-en la porte, luttez avec Dieu pour qu'il donne plein succès aux travaux et aux efforts de votre ministre. Ce n'est pas assez d'en souffler quelques mots dans les réunions de prière, car ce n'est pas là le véritable lieu, ou du moins le plus important. Retirez-vous seul avec Dieu, et priez là sans relâche pour que les pécheurs soient convertis.

J'ai entendu parler d'un ministre dont la santé était délabrée, et qui tomba dans un si grand abattement et dans une telle obscurité d'esprit, qu'il lui sembla qu'il ne pourrait plus prêcher. Dans son église se trouvait une personne qui se sentit pressée de prier pour lui et de demander à Dieu de répandre son Saint-Esprit sur sa prédication. Un certain dimanche, cette personne se mit en prières dès que le jour commença à poindre ; et elle pria, pria constamment en demandant à Dieu de répandre sa bénédiction sur cette journée. Elle lui exposait ce qu'elle pensait du ministre et de l'état de son âme, demandant à Dieu de le bénir, mais le faisant avec l'instance de celui qui ne veut pas être refusé. Le Seigneur permit que le ministre entendît cette prière. Il monta en chaire, il fut inondé de lumière, et sa parole fut accompagnée d'une telle puissance, qu'un réveil commença dès ce jour-là.

Mais je retourne à des détails qui, pour être plus matériels, n'en ont pas moins leur importance ; et j'ajoute d'abord quelques mots sur l'entretien du pasteur.

4° Le salaire d'un ministre devrait être fourni par le troupeau proprement dit, et rester indépendant de la bonne ou mauvaise volonté des incrédules qui forment une partie de l'auditoire.

Autrement le pasteur se trouvera dans la nécessité ou de laisser sa famille manquer du nécessaire, ou de taire les vérités qui pourraient offenser les pécheurs. Je parlais un jour à un ministre qui me semblait craindre d'annoncer pleinement la vérité ; et je lui témoignais combien j'étais surpris de ne pas l'entendre appuyer sur certains points. Il me répondit que, dépendant presque uniquement des impies pour son salaire, il se trouvait par sa situation presque obligé de ménager ces personnes-là.

Peut-être cette Église, qui laissait ainsi son ministre à la merci des impies, lui faisait-elle des reproches sur son manque de foi et sur sa crainte des hommes. Quelle exigence ! Une Église devrait toujours dire à son ministre : *« Nous vous soutiendrons, allez seulement à votre ouvrage, prêchez la vérité tout entière, et ne vous inquiétez pas du reste ; nous ne vous ferons pas défaut* ».

5° Veillez à ce qu'on soit assis commodément dans l'église.

Si l'on est gêné, il est difficile de prêter une attention soutenue aux paroles du prédicateur ; et si l'on n'est pas attentif, on ne saurait se convertir. Les auditeurs devraient n'avoir qu'à s'occuper de leur âme, et non de leur corps ; et pour que cela ait lieu, il faut qu'ils soient à leur aise. On oublie trop ce point, qui est très important. Je ne dis pas qu'il faille du luxe, de la pompe. Tous vos lustres, vos candélabres avec leur lumière éblouissante, vos riches tapis, vos chaires splendides, tombent dans un extrême opposé, et ne sont qu'un moyen différent mais tout aussi efficace de détourner l'attention des pécheurs de dessus l'objet pour lequel ils se rendent au temple. N'attendez pas de réveil au milieu de ce luxe.

6° Veillez à ce que la maison de Dieu soit propre.

Elle doit l'être autant que les vôtres ; or ce n'est pas toujours ce qui arrive. J'ai vu des églises où l'on prenait tant de tabac qu'il était impossible d'y prêcher à son aise. Un jour, dans une réunion, on accusait l'église de dépenser plus d'argent pour le tabac que pour les missions, et elle fut obligée de reconnaître la vérité de ce reproche. On n'osait s'y agenouiller sur les bancs, et les dames ne pouvaient s'asseoir sans veiller continuellement sur leurs vêtements. Que servira-t-il aux pécheurs de venir entendre parler de Dieu, s'ils ne peuvent le faire parce qu'ils sont incommodés par de mauvaises odeurs et par la vue d'objets dégoûtants ? Ce point-là est trop négligé. Voyez cet homme ! Je lui parle de la vie éternelle ; et il est tout occupé d'une ordure qu'il trouve sur un banc !

7° Il faut que l'église soit chaude, et pas trop.

Supposez qu'un ministre arrive et qu'il la trouve froide. Il s'aperçoit aussitôt qu'il ferait tout aussi bien de l'ester chez lui ; on tremble, on a les pieds gelés, on est mal à son aise ; et si ce n'était la crainte de désappointer ses auditeurs, le ministre aimerait mieux ne pas prêcher du tout, parce qu'il sait qu'il ne pourra faire aucun bien.

Il pourrait aussi trouver la maison trop chaude ; et alors, au lieu d'écouter, on fait aller les éventails, on soupire après l'air frais ; puis c'est une femme qui se trouve mal, etc. Pendant ce temps le prédicateur va son train, et tout ce qu'il dit est perdu. Ces petits détails empêchent qu'on ne porte son attention sur les paroles de la vie éternelle ; et les pécheurs peuvent tomber en enfer, à cause de l'insouciance de l'église sur ces petits détails.

8° L'église devrait être bien aérée.

Elle en a plus besoin que toute autre maison ; et j'ai été souvent étonné de voir qu'on s'en occupât si peu. L'air vital s'épuise en passant à travers tant de poumons, on respire avec peine, on sent un désir presque irrésistible de dormir, et la prédication est perdue et plus que perdue. Les anciens, mieux placés, écouteront peut-être d'un bout à l'autre ; mais le reste de la congrégation étouffera faute d'air, et le ministre dépensera ses forces à parler dans une

atmosphère empoisonnée. Que l'air de l'église soit donc pur et sa température convenable. De quelle importance n'est-il pas qu'un ministre puisse voir ses auditeurs attentifs à la vérité qui peut sauver leurs âmes.

Il n'est pas rare, quand les choses vont mal, d'en entendre jeter la faute tout entière sur le sacristain. Mais ce n'est pas toujours juste. Souvent ce n'est pas le sacristain qui est à blâmer. Si l'église est froide et incommode, c'est que très souvent le bois n'est pas bon ou que le poêle est insuffisant, ou que l'église a trop d'ouvertures pour conserver la chaleur ; ou bien, si elle est trop chaude, c'est peut-être qu'en l'absence du sacristain quelqu'un aura entassé trop de bois dans le poêle.

Et en supposant même que ce soit la faute du sacristain, cela ne viendrait-il pas de ce qu'on le rétribue trop peu pour qu'il puisse donner toute l'attention nécessaire à ce que l'église soit maintenue en bon état ? On lui pleure la vie et il fait son ouvrage à la légère ; ou, pour n'avoir pas trop à dépenser, on prend un homme qui ne s'y entend pas, et rien ne va. La faute en est à l'Église, qui devrait proportionner le salaire aux travaux, et qui dès lors verrait tout s'exécuter avec fidélité.

Si un sacristain ne s'en acquitte pas bien, un autre le fera mieux, l'Église doit l'exiger, ou, si elle ne le fait pas, qu'elle renvoie son ministre, au lieu de le contredire par ses actions. Quelle économie ! Payer un ministre ; puis, pour ne pas donner au sacristain quelques écus de plus, chaque chose est tellement en désordre, que les travaux du ministre sont perdus.

Quelquefois cette malpropreté, cette négligence, cette confusion, doivent être attribuées au ministre lui-même. Peut-être prend-il du tabac, et donne-t-il ainsi lui-même l'exemple du mépris pour la maison de Dieu. J'ai parlé quelquefois des chaires qui étaient trop dégoûtantes pour être occupées par des êtres humains. Il n'est pas étonnant qu'avec un ministre qui n'a pas plus de piété ni de décence, les choses soient dans un mauvais état.

9° Il faut laisser à la maison les chiens et les tout petits enfants.

J'ai vu des disputes s'élever entre des chiens et des enfants crier, juste au moment le plus important du service. Emmenez tout de suite tout enfant qui crie. J'ai vu des mères et des nourrices s'occuper à apaiser leur enfant dans l'église, à la grande distraction de ceux qui s'y trouvaient. Quant aux chiens, il vaudrait infiniment mieux qu'ils fussent morts que de déranger les auditeurs. Voyez ce diacre ! Il ne sauvera jamais autant d'âmes que son chien en a peut être détruit. (1) (1) Ouest américain.

10° Les membres de l'Église devraient encore seconder les ministres en visitant de maison en maison, et, en s'efforçant ainsi de sauver des âmes, ils devraient s'occuper vivement de ce devoir et ne pas le laisser reposer en entier sur le ministre, qui n'y tiendrait pas, alors même que pour cela il abandonnerait toute autre occupation.

11° On devrait tenir des réunions bibliques pour l'instruction des jeunes gens et pour les personnes qui seraient réveillées ou seulement touchées par la prédication.

Le plus grand soin devrait être apporté au choix des directeurs de ces réunions, et le plus grand zèle déployé pour qu'elles fussent fréquentées et nombreuses. La chose s'est faite dans cette église ; on a l'œil sur les âmes qui paraissent avoir reçu quelque impression de la prédication ;

on les invite à se rendre à cette autre réunion, et quelquefois elles y trouvent la paix et se convertissent. Je ne dis pas que nous fassions à cet égard tout ce que nous devrions ; il nous faut encore plus de personnes capables d'enseigner, et qui veuillent prendre cette charge.

12° Les églises devraient entretenir les écoles du Dimanche, et travailler de cette manière avec leurs ministres au salut des âmes.

Qu'elles s'en occupent soigneusement, afin que le ministre ne soit pas écrasé par trop de charges ; qu'elles réveillent à fond ; qu'elles amènent à ces écoles un grand nombre d'enfants, les enseignent fidèlement, et travaillent de tout leur possible à les réveiller.

13° Que les membres de l'Église veillent les uns sur les autres.

Qu'ils se visitent mutuellement pour s'informer de leur état spirituel, et s'exciter à l'amour et aux bonnes œuvres. Le ministre ne le pourrait pas faire seul, il n'en a pas le temps. Il est impossible qu'il étudie la Parole, qu'il se prépare pour sa prédication, et qu'il trouve, à côté de cela, tout le temps nécessaire pour visiter chaque membre de l'Église aussi souvent qu'il le faudrait pour le faire avancer convenablement.

L'Église est liée par serment de veiller sur ses membres ; mais le fait-elle ? Beaucoup ne se connaissent même pas. Ils se rencontrent et se traitent comme des étrangers sans jamais se demander l'un à l'autre dans quelle disposition se trouve leur âme ; et cependant, dès qu'ils entendent du mal au sujet de quelqu'un, ils vont aussitôt le dire à d'autres ; et ils n'ont de vigilance que pour s'arrêter mutuellement dans le bon chemin. Mais comment pourraient-ils veiller pour se faire du bien lorsqu'ils ne se connaissent pas même ?

14° L'Église doit veiller sur l'effet de la prédication ; et elle le fera si elle prie Dieu d'y poser sa bénédiction.

Que ses membres soient vigilants à reconnaître toute personne sur laquelle la Parole aurait eu quelque prise, à ne pas laisser éteindre les impressions qu'elle pourrait avoir reçues, à la visiter, à lui parler, et à lui parler avec instance, à l'amener ou aux réunions bibliques, ou à celles qui sont destinées aux pécheurs convaincus et réveillés, ou encore au ministre lui-même. Si les chrétiens ne le font pas, ils négligent leur devoir ; mais s'ils le font, il peut en résulter un bien incalculable.

Il y avait une jeune femme pieuse qui vivait dans un endroit entièrement mort quant à la vie spirituelle. Seule, elle avait l'esprit de prière, et elle luttait avec Dieu pour qu'il donnât pleine efficace à la prédication de sa Parole. A la fin elle eut la joie de voir une personne qui paraissait avoir été touchée ; elle se rendit en tremblant auprès du prédicateur dès qu'il fut descendu de la chaire, et le pria de vouloir bien parler à cette personne immédiatement.

Le ministre le fit ; la personne fut convertie, et un réveil s'ensuivit. Un chrétien, comme il s'en trouve tant de nos jours, n'aurait pas su voir que cette personne était réveillée ; il en aurait une demi-douzaine sous ses pas qu'il ne les aurait pas davantage remarquées ; et il les aurait laissées tomber en enfer. Tout chrétien doit veiller à chaque sermon pour voir s'il y a quelque effet produit. Je ne dis pas qu'il doive allonger le cou et regarder tout le monde au blanc des yeux ; mais il doit observer de son mieux, et conduire au Sauveur toute âme sur laquelle la prédication aurait fait quelque impression.

15° Gardez-vous d'appliquer uniquement à autrui toute la prédication.

Si vous n'en prenez pas une bonne portion pour vous-mêmes, vous dépérirez et ne serez bientôt plus que des squelettes spirituels. Soyez attentifs à reconnaître ce qui vous regarde ; repassez-le sincèrement dans votre cœur, et, en le pratiquant, vous vivrez. Autrement vous ne retirerez de la prédication aucun bien.

16° Soyez prêts à secourir votre ministre dans l'exécution de ses divers plans.

Une église qui travaille de concert avec son ministre dans les projets d'utilité qu'il a conçus peut balayer les obstacles et tout entraîner avec elle. Mais si elle ne se met à l'œuvre que quand elle y est traînée de force, si elle s'oppose à tout dessein, même matériel, pour la réalisation duquel il faudrait dépenser quelque chose, elle ne fera que peser lourdement sur le ministre. Faut-il acheter un poêle ? Oh ! Cela reviendrait trop cher ! Est-il besoin de lampes pour qu'on n'ait pas à prêcher dans l'obscurité ? C'est dispendieux. Et alors ils ne brûleront que quelques chandelles, ou ils renonceront aux réunions du soir. Dans le premier cas, les chandelles ne donneront pas de lumière, ou bien il faudra aller continuellement de l'une à l'autre pour les moucher ; et l'attention sera distraite et la prédication perdue.

Je me rappelle qu'un soir, dans une réunion, nous nous trouvions fort embarrassés de ce qu'il n'y avait pas de lampes. Je pressai les gens d'en aller chercher ; mais ils trouvaient que la dépense serait trop grande. Je dis alors que j'allais m'en procurer moi-même, et j'étais sur le point de le faire, lorsque la réflexion me vint que cela pourrait être pris en mauvaise part, et que je ferais mieux de rester tranquille.

La réunion eut donc lieu telle quelle ; mais on n'en retira que peu de bénédiction. Comment aurait-il pu en être autrement, l'église ayant commencé par calculer jusqu'à un centime tout ce qu'il faudrait dépenser, et étant résolue de ne pas dépasser la somme fixée, même quand il s'agissait de sauver des âmes ? Et puis attendez un réveil dans une église qui sacrifie ainsi les réunions à l'argent ! Ils seront prêts à tout donner, à offrir au Seigneur ce qui ne leur coûtera rien ! Misérables aides que ceux-là ! Véritable meule de moulin attachée au cou du ministre !

S'ils ne veulent pas mieux recevoir instruction, il serait mille fois préférable que le ministre les quittât pour aller là où il ne serait pas gêné par l'avarice.

17° Les membres de l'Église devraient se faire un devoir d'assister aux réunions de prières.

D'y être à temps. Il s'en trouve qui iront toujours et de bon cœur à la prédication, parce que là ils n'ont qu'à s'asseoir et à écouter ; mais qui refuseront d'assister aux réunions de prière, de peur qu'on ne les appelle à faire quelque chose. Ces personnes-là sont une entrave pour le ministre et découragent son cœur. Est-ce qu'elles s'imaginent qu'on a un ministre pour qu'il vous amuse par ses prédications ? N'est-ce pas pour qu'il vous enseigne la volonté de Dieu, et que, la connaissant, nous l'accomplissions.

18° Les membres de l'Église doivent étudier et rechercher soigneusement ce qu'ils peuvent faire, puisqu'ils doivent le faire.

Que les ministres élèvent et forment les chrétiens comme une troupe bien disciplinée ; qu'ils leur apprennent à se rendre utiles, qu'ils les dirigent de manière à exercer le plus d'influence

morale qu'il leur sera possible ; et qu'alors ces chrétiens fassent leur devoir et tiennent ferme ; sans cela ils seront un embarras et non un recours.

Il y a plusieurs autres choses que je m'étais proposé de vous dire, mais je n'en ai pas le temps maintenant. Je terminerai par quelques remarques additionnelles.

Remarques additionnelles.

1° Vous venez de voir qu'il ne faut pas attribuer entièrement au manque de sagesse du pasteur le peu de succès qu'il pourrait avoir. Ce n'est pas que je veuille excuser les ministres négligents ; au contraire : je dirai toujours aux ministres la vérité toute nue, et je ne donnerai à personne des titres flatteurs. Si les ministres sont blâmables, je les blâmerai ; et sans doute ils le sont plus ou moins toutes les fois que leur prédication est sans effet.

Mais il s'en faut bien qu'ils soient toujours, dans ce cas, les principales personnes à blâmer. Souvent c'est l'église qui devrait l'être le plus sévèrement : il y a telle église où un apôtre, un ange même venant du ciel pourrait prêcher sans qu'il y eût aucun réveil. Elle est peut-être déloyale avec son ministre ou ambitieuse ; ou encore elle ne se soucie guère de faire quelque dépense pour rendre le service public plus commode et plus décent. Hélas ! combien ne s'en trouve-t-il pas où tout est gênant, et où les labeurs du ministre sont perdus, parce qu'on a refusé de sacrifier quelques centaines de francs. Ils habitent eux-mêmes des appartements lambrissés ; et ils laissent la maison de Dieu dans un état de ruine. En vivant sans piété, ils contredisent la prédication, qui alors ne peut faire aucun bien ; et leurs soirées et leurs vanités anéantissent l'influence de l'Évangile.

2° Je ne saurais assez rappeler aux Églises l'immense faute qu'elles commettent en laissant le ministre travailler tout seul. Le Seigneur Jésus-Christ envoie aux pécheurs un ambassadeur qui devait les détourner de leurs mauvaises voies ; mais cet ambassadeur n'y a pu réussir, parce que l'Église refusait de faire son devoir ; bien plus, parce qu'au lieu de soutenir ses mains, de le seconder dans son message et d'appuyer ses sollicitations, elle s'est mise sur son chemin, l'a contrarié et combattu, en sorte que les âmes ont dû périr.

Ces obstacles sont tellement communs dans la plupart des églises des États-Unis, que les ministres qui les desservent feraient tout aussi bien d'aller passer une bonne partie de leur temps à missionner dans l'étranger. Et cependant ces mêmes Églises ne voudraient pas permettre que leur ministre s'absentât, ne fût-ce que pour quelques jours. « Nous ne pouvons pas nous en passer ; c'est notre ministre ; nous tenons à conserver notre ministre au milieu de nous. » Puis, tout en parlant ainsi, elles s'opposent à tout ce qu'il pourrait faire.

Il voudrait pouvoir s'arracher à son Église, pour se rendre dans un lieu où il n'y a pas de pasteur et où l'on serait disposé à recevoir l'Évangile ; mais il est obligé de rester où il se trouve, alors même que son Église ne saurait voir un réveil y durer quelques mois de suite, tous les trois ou quatre ans. Il serait bien fondé en droit à dire à son Église : *« Si vous êtes déterminés à dormir pendant un si long espace de temps, je vous prie de me le faire savoir, afin que je puisse aller dans quelque autre endroit et y travailler jusqu'à ce que vous soyez disposés à vous réveiller »*.

3° Un grand nombre d'Églises ne sont pas bénies par des réveils, parce que, au lieu de soutenir elles-mêmes leur ministre, ce qu'elles pourraient très facilement, elles le font aux dépens du trésor du Seigneur, et en soutirant la substance des autres Églises. Peut-être qu'elles s'appuient sur la Société des missions indigènes, sur telle ou telle autre association religieuse, au lieu de s'exercer à renoncer à elles-mêmes, et à s'imposer des privations pour la cause de l'Évangile. J'en ai vu une qui avouait dépenser plus d'argent pour du tabac que pour.la cause des missions, et qui n'avait pas de ministre, vu que « ses moyens ne le lui permettaient pas ». Elle n'en a encore pas à l'heure qu'il est ; et cependant elle compte parmi ses membres un homme qui, à lui seul, pourrait payer le salaire d'un ministre.

On n'a pas enseigné aux Églises les devoirs qu'elles avaient à remplir à cet égard. L'été dernier, je me trouvais dans un endroit où il n'y avait pas de prédications. J'interrogeai là-dessus un des anciens, et lui demandai pourquoi il en était ainsi. Il me répondit qu'ils étaient trop pauvres.

« Quelle est votre fortune ? » lui dis-je. Il ne me répondit pas directement, mais il me parla d'un autre ancien, dont les revenus annuels étaient d'environ 2,700 dollars. Je vis plus tard que cet homme en avait lui-même presque autant. *« Voilà »,* lui dis-je alors, *« deux anciens ; chacun de vous pourrait, à lui seul payer le salaire d'un ministre ; et, parce que vous ne pouvez obtenir du secours du dehors, vous préférez garder votre argent pour vous et vous passer de ministre ! Eh ! lors même que vous en auriez un, sa prédication ne pourrait être suivie d'aucune bénédiction parmi des personnes qui pillent ainsi le trésor de l'Éternel ».* Cet homme reconnut qu'il pouvait fort bien entretenir un ministre, et tous deux convinrent qu'ils le feraient.

Je le répète ; les Églises qui, par égoïsme, vont demander au dehors des secours dont elles n'ont aucun besoin, ne doivent s'attendre qu'à la malédiction de l'Éternel ; l'Évangile ne saurait être pour elles qu'en odeur de mort et non de vie. Oh ! De combien de ces Églises ne pourrait-il pas être dit qu'elles ont « pillé Dieu ? » J'en connais une qui se disait incapable de fournir le salaire entier d'un ministre, et qui ne l'employait que la moitié du temps. Des dames d'une ville voisine, qui formaient une société de travail, disposèrent d'une partie de leurs fonds à cet objet, et l'Église eut son ministre pour toute l'année.

Comme on pouvait s'y attendre, l'Église n'en retira que peu de bien ; car le principe par lequel elle agissait neutralisait l'effet des prédications. Là aussi il y avait un homme qui, à lui seul, aurait pu entretenir un ministre ; et j'appris même, par un des membres du troupeau, que l'Église était réputée riche de plus d'un million. Or, si cela est, comme j'ai lieu de le croire, voilà une église qui, possédant au sept pour cent un revenu annuel de près de 76,000 d., se dit trop pauvre pour en donner 1000 à son ministre, en ne le prenant même que la moitié du temps, et laisse une société d'une ville voisine travailler de ses propres mains pour payer le reste ! Parmi les anciens de cette Église, j'en trouvais plusieurs qui prenaient du tabac par simple habitude. Ceux d'entre eux, qui vivaient ensemble, signèrent un engagement écrit sur le feuillet blanc de leur Bible, par lequel ils prenaient la résolution de renoncer à ce péché pour toujours.

C'était en grande partie par manque de bonnes directions que cette Église se conduisait de cette manière ; car dès qu'on eut abordé et éclairci le sujet, et qu'on eut montré au troupeau son devoir, l'homme riche dont j'ai parlé plus haut dit qu'il se chargerait à lui seul de l'entretien du ministre s'il ne craignait pas que cela ne fît plus de mal que de bien et n'indisposât les esprits contre lui ; mais que, si l'Église elle-même s'offrait à payer une partie du salaire, il ferait volontiers le reste.

C'est ce qui est arrivé ; et maintenant ils peuvent s'apercevoir qu'ils en retirent de la bénédiction et du profit. Dans les différentes localités que j'ai visitées en travaillant à des réveils, j'ai toujours trouvé les Églises bénies en proportion de leur libéralité ; bénies même spirituellement et temporellement ; et j'ai observé, comme règle générale, que les nouveaux convertis se joignent de préférence à celles de ces Églises qui donnent le plus pour soutenir l'Évangile.

Mais quelle obscurité recouvre encore ce sujet ! Que d'Églises qui, faute de lumière, restent dans l'inaction, tandis qu'en leur exposant leurs devoirs à cet égard on les trouverait souvent très disposées à les accomplir ! J'ai connu un ancien qui parlait de prendre un ministre pour la moitié du temps seulement, vu la pauvreté de l'Église. Sur la demande que je lui fis, si son revenu à lui seul ne suffisait pas pour employer un ministre toute l'année, il me répondit affirmativement, et convint avec moi que l'argent dont le Seigneur l'avait rendu dépositaire ne saurait être dépensé plus avantageusement qu'à cet effet. On a donc fait venir un ministre pour toute l'année, et je ne crois pas le troupeau embarrassé de lui donner tout son salaire.

Le fait est qu'un ministre ne peut faire grand-chose en ne prêchant que la moitié du temps. Une impression reçue un dimanche a bien le temps de s'évanouir pendant les quinze jours qui s'écoulent avant qu'une autre prédication se fasse entendre. Même par un motif d'économie, l'Église devrait payer le salaire entier d'un ministre. Quand elle en aura un bon, qui ira fidèlement à son œuvre, un réveil pourra y éclater d'un instant à l'autre, les impies se convertiront, entreront dans l'église et lui apporteront des secours et de nouvelles forces. Mais un ministre qui n'est employé que la moitié du temps pourra prêcher d'année en année sans aucun résultat ; et l'église verra les pécheurs tomber dans la perdition, les impies persévérer dans leurs voies, et ses propres forces diminuer de jour en jour davantage.

On a trop négligé de faire sentir à ceux qui font profession de religion que leurs richesses appartiennent au Seigneur ; et c'est pourquoi l'on entend si souvent parler des personnes qui ont donné tout ce qui était à elles pour soutenir la cause de l'Évangile, comme si le Seigneur Jésus-Christ était un mendiant qui les priât de lui donner l'aumône dans la personne de ses serviteurs !

Dans une ville de nos États, où se trouvait un négociant qui fournissait une grande partie du salaire de son ministre, un membre de l'Église parlait à un autre ministre du sacrifice que ce négociant faisait. En ce moment le négociant entra. « *Frère* », lui dit le ministre, *« vous êtes dans le commerce, n'est-ce pas ? Supposons que vous ayez un commis établi sur vos affaires, et un précepteur pour instruire vos enfants ; puis, que vous chargiez ce commis de tirer de votre caisse et de donner au précepteur l'argent qui lai est dû pour son salaire. Que diriez-vous si ce commis allait répandre le bruit que c'est lui qui l'a payé, et parlait des sacrifices qu'il a dû faire, lui, pour cela ? »*

Qu'en diriez-vous ? « Eh ! Je dirais que c'est absurde ». « Bien », reprit le ministre ; *« Dieu vous a établi sur ses biens, et il emploie votre ministre à instruire vos enfants. Il vous ordonne de payer ce ministre avec l'argent qu'il vous a confié : appelez-vous cela un sacrifice de votre part ? Non, vous ne le pouvez pas. Et vous êtes tout aussi bien obligé de faire le commerce pour soutenir l'œuvre de Dieu que le ministre l'est de prêcher ».*

Vous êtes tenu d'y mettre autant de piété, de franchise et de droiture que le ministre doit en mettre dans la prédication de l'Évangile. Comme lui, vous devez donner votre temps tout entier au Seigneur. Vous pouvez, à juste titre, vous et votre famille, vivre sur les revenus de vos biens

; mais lui aussi. En faisant votre commerce dans cet esprit, vous servirez Dieu aussi fidèlement qu'un ministre qui prêche la vérité. Tout homme est tenu de servir Dieu dans sa vocation : le ministre en prêchant, le négociant en s'occupant de ses affaires ; le laboureur en cultivant ses champs ; l'avocat, le médecin en accomplissant les devoirs de leur profession.

Il est également illégitime pour tous ceux-là de travailler en vue de la nourriture qui périt. Ils doivent, les uns comme les autres, tout rapporter à Dieu, et consacrer à la propagation de l'Évangile et au salut du monde ce qui leur reste d'argent après avoir pourvu équitablement à l'entretien de leurs familles.

On a trop longtemps supposé que les ministres devaient être plus pieux que les autres hommes ; qu'eux ne devaient pas aimer le monde, qu'eux devaient travailler pour le Seigneur, vivre le plus frugalement possible, consacrer tout leur temps, leur santé, leurs forces, leur vie à l'édification du corps de Christ, Tout cela est vrai. Mais celui qui n'est pas appelé à travailler dans ce même champ et à instruire publiquement, n'en est pas moins obligé de considérer, lui aussi, son temps comme appartenant exclusivement à Dieu, aussi bien que celui du ministre ; il n'a pas plus le droit que le ministre d'aimer le monde, d'amasser des richesses pour lui ou pour ses enfants, ou de les dépenser en vains plaisirs. Il est grand temps que l'Église connaisse ces principes.

La Société des Missions indigènes pourrait travailler jusqu'au jour du jugement à la conversion des hommes, et cependant n'avoir aucun succès, aussi longtemps que les Églises ne comprendront pas, ne sentiront pas leurs devoirs à cet égard ; et la véritable cause de l'impuissance dont sont frappés les travaux de tel ou tel ministre vient probablement de ce que son Église s'adresse à la Société que je viens d'indiquer pour obtenir des secours, tandis qu'elle pourrait facilement trouver des ressources suffisantes en elle-même.

Je voudrais que cette Société fût cent fois plus en état qu'elle ne l'est d'assister les églises véritablement trop faibles et trop pauvres pour entretenir un ministre. Mais il est contraire à l'économie comme au bon sens, comme à la piété, de donner des fonds pour soutenir l'Évangile, à ceux qui pourraient s'en charger, mais qui ne veulent pas le faire de leur propre bourse.

Quand la Société des Missions indigènes posséderait une tonne d'or et la donnerait à une pareille Église, elle ne ferait pas en cela un acte de charité. Que l'Église « apporte les dîmes aux lieux ordonnés pour les garder, et qu'il y ait provision dans la maison de l'Éternel (Malachie 3 v. 10) », alors l'Éternel « ouvrira les canaux des cieux et répandra la bénédiction ». Hélas ! Combien n'y en a-t-il pas qui dépensent leur argent à du thé, à du café, à du tabac, et qui ensuite vont mendier des secours à une Société ! Je m'opposerai à ce qu'on vienne jamais en aide à une Église qui a du luxe, ne fût-ce qu'en thé et en tabac, qui vit sans renoncer à elle-même et qui ne veut offrir à Dieu que ce qui ne lui coûte rien.

Enfin, je recommande à toute Église qui désire être bénie de faire son devoir, tout son devoir, de revêtir l'armure de l'Évangile, de pousser à la roue, et d'aller en avant avec courage. Quand l'Église se met en campagne, alors le char du salut se meut malgré tous les efforts réunis de l'enfer ; et les pécheurs se convertissent et sont sauvés. Mais une Église qui laisse travailler son ministre tout seul, qui, loin de l'aider, se contente de le regarder faire, ou même se plaint de lui, non seulement ne verra pas de réveil, mais encore, en persévérant dans son esprit de censure et de mollesse, finira peu à peu par tomber en enfer à cause de sa désobéissance et de son inutilité dans le service de Christ.

Mesures pour favoriser les réveils.14

L'objet des apôtres devait être de faire connaître l'Évangile de la manière la plus efficace, de lever le plus haut possible l'étendard de la vérité, et de manière à attirer l'attention et à s'assurer l'obéissance du plus grand nombre.

« Ces hommes-ci, qui sont juifs, troublent notre ville ; car ils annoncent des maximes qu'il ne nous est pas permis de recevoir, ni de garder, vu que nous sommes romains (Actes 16 v. 20 et 21) ».

« Ces hommes, » dont il est parlé ici, étaient Paul et Silas qui s'étaient rendus à Philippes pour y prêcher l'Évangile. Les habitants de cette ville, craignant que cela ne portât atteinte à leur gain terrestre, traînèrent les apôtres de la place publique devant les magistrats et les gouverneurs, en les accusant d'enseigner des maximes, et particulièrement d'employer des mesures qui n'étaient pas légitimes.

Je me propose, en discourant sur ces paroles, de montrer :

I. Que, sous la dispensation évangélique, le Seigneur n'a établi, pour faire fleurir la religion, aucun système particulier de mesures à employer, auxquelles il faudrait être invariablement attaché.

II. Que nous ne sommes arrivés que par degrés, et par une succession de mesures nouvelles aux formes de service public que nous avons présentement, et qu'en général ce n'est que par gradation qu'on arrive à des mesures quelconques, relatives au règne de Dieu.

I. Sous l'Évangile, Dieu n'a pas déterminé de mesures particulières à employer.

Sous la dispensation juive, il y avait des formes spéciales enjointes et prescrites par Dieu lui-même, et desquelles il était illégitime de s'écarter. Mais toutes ces formes-là étaient des types, une ombre dont le corps était en Christ ; ou du moins elles se rapportaient de manière ou d'autre à la nouvelle dispensation que Jésus allait introduire ; et c'est pourquoi elles étaient établies par l'autorité divine, jusque dans les moindres détails. Mais sous l'Évangile il n'en fut jamais ainsi. A la venue de Jésus-Christ la dispensation cérémonielle ou typique fut abrogée, parce que, le but de ces formes étant atteint, leur dessein effectué, elles ne pouvaient plus désormais être d'aucun usage.

Les types firent place à l'anti-type. Alors c'est l'Évangile lui-même qui fut prêché, comme le véritable moyen d'avancer et de répandre la religion ; mais les mesures à employer, les formes à suivre pour lui donner sa puissance, furent laissées à la discrétion de l'Église. Si l'on en excepte quelques lueurs, quelques insinuations qui percent occasionnellement clans le livre des Actes, et qui peuvent alors nous guider dans notre conduite à cet égard, nous sommes dans une complète obscurité sur les mesures qu'adoptèrent et suivirent les apôtres et les premiers prédicateurs de l'Évangile.

Nous ne savons pas le temps qu'ils mettaient à chanter, à prier, dans leurs réunions, ou si même ils chantaient ou priaient du tout lorsqu'ils s'assemblaient pour la prédication. Jésus, étant sur la terre et travaillant parmi ses disciples, n'eut rien à faire avec des formes ni des mesures fixes. De temps en temps, il est vrai, il s'en servait ; mais c'était dans des cas où tout homme aurait fait la même chose, mais il n'y était nullement assujetti : C'est ce dont les Juifs se plaignaient, ce dont ils l'accusaient.

Son objet, son but était de prêcher et d'enseigner au genre humain la véritable religion. Et quand, après lui, les apôtres, revêtus de l'Esprit d'en haut, prêchèrent l'Évangile, nous ne voyons nulle part qu'ils aient reçu l'ordre de suivre, non plus, aucun système particulier, aucun plan dressé pour les diriger dans leur œuvre ; ou que l'un d'eux embrassât telle mesure par la seule raison qu'elle était employée par d'autres : « Allez par tout le monde, prêchez l'Évangile à toute créature, et enseignez toutes les nations (Marc 16 v. 15) ». Tel est l'ordre qu'ils reçurent de leur maître, et cet ordre n'impliquait aucune forme, c'est en vain qu'on prétendrait y trouver des directions particulières.

Exécutez cet ordre, du mieux que vous le pourrez ; demandez à Dieu la sagesse qui vous manque, utilisez les facultés qu'il vous a données ; recherchez les directions du Saint-Esprit, et mettez-vous à l'ouvrage. L'objet des apôtres devait être de faire connaître l'Évangile de la manière la plus efficace, de lever le plus haut possible l'étendard de la vérité, et de manière à attirer l'attention et à s'assurer l'obéissance du plus grand nombre. Prêcher l'Évangile ; voilà ce qui importe, voilà la grande affaire. Quant aux formes, il n'en est pas question.

Je ne disconviens pas que, relativement à la prédication de l'Évangile, il n'y ait telles ou telles mesures qui doivent être adoptées. Il faut que les pécheurs l'entendent, et pour qu'ils le puissent, on prend les mesures nécessaires ; on bâtit des églises, on tient des réunions régulières ou non, etc. Il est évident que, sans des mesures quelconques, l'Évangile ne pourra jamais produire d'effet parmi les hommes ; mais l'Écriture n'en précise aucune.

II. Notre culte n’est parvenu aux formes qu’il a maintenant, que par gradation et par une suite d’innovations.

1. Et d’abord, pour ce qui regarde le ministère.

Il y a déjà bien des années que les ministres portaient tous un costume particulier, comme cela se voit encore maintenant dans les pays catholiques. Il en était de même dans cette contrée. Les ministres avaient leur uniforme comme les soldats ont le leur. Ils portaient des chapeaux à bords relevés, un rabat au lieu de col ou de cravate, des culottes courtes et la perruque. Qu’un homme eût peu de cheveux ou beaucoup, peu importait, il devait se les couper et porter la perruque ; puis venait la robe. Il eût été inconvenant d’officier sans être arrangé de la sorte. Or, bien certainement l’on n’est parvenu à ce costume que par une longue série d’innovations, car nous sommes fondés à croire que les apôtres, et les ministres qui les suivirent dans les premiers temps, ne se distinguaient en rien des autres hommes par leur mise.

Maintenant ces choses sont tombées en désuétude, l’une après l’autre, par suite de mesures nouvelles ; en sorte qu’il y a beaucoup d’églises où un ministre pourrait prêcher, vêtu comme ses auditeurs sans qu’on y fit le moins du monde attention. Cependant l’Église qui voyait partir une à une toutes les pièces du costume de ses ministres criait à l’innovation, et s’en plaignait comme si ces choses eussent été d’institution divine. Quand les chapeaux à bords relevés firent place à des chapeaux ordinaires, les vieilles gens en furent très vexés : *« C’est déshonorant pour un ministre »*, disaient-ils, *« de porter des chapeaux ronds »*. Lorsqu’en 1827 je pris un bonnet fourré, un ministre me fit la remarque que c’était *« indécent »*.

Il y a peu d’années qu’on se récria contre ceux qui portaient des chapeaux blancs ; beaucoup de personnes pensèrent que c’était là une triste et indigne innovation. Actuellement même, on est si bigot dans quelques endroits, qu’un ministre me disait, il y a peu de jours, qu’il avait remarqué, dans un voyage qu’il fit l’été dernier dans la Nouvelle-Angleterre, que son chapeau blanc avait porté atteinte à son autorité.

Cet esprit est loin d’être excusable ; j’ai de bonnes raisons pour en être certain. Quelques hommes sensés ne virent là que de la bigoterie ; mais ils risquent bien de considérer sous ce même jour tout ce qui regarde la religion. Cette crainte des innovations est une chose grave. A peine trouveriez-vous, à l’heure que je vous parle, un seul ministre, dans ce pays, qui ne se sente tenu et obligé de porter un chapeau noir, comme si cet usage était établi de Dieu. Or, le respect pour ces choses est poussé jusqu’à la superstition ; et c’est une pierre d’achoppement pour un grand nombre d’esprits.

Il en fut de même quand les ministres déposèrent leurs rabats pour prendre des cravates, ou des cols. On disait qu’ils allaient devenir séculiers ; on y trouvait beaucoup à redire ; et actuellement encore, il y a telle église où un ministre n’oserait pas paraître en cravate, et où l’on croirait être sans ministre si on ne lui voyait pas de rabat. Il y en a un dans cette ville qui demandait l’autre jour si cela ferait quelque chose de prêcher en cravate blanche. Il en portait ordinairement une, mais il ne savait pas s’il était convenable de la mettre lorsqu’il monterait en chaire.

De même pour les pantalons à mi-jambe, qu'on regardait comme essentiels au caractère et à la vocation du ministre, et que l'on porte encore, actuellement dans les pays catholiques. Vous savez que de petits garçons même, élevés pour la prêtrise, portent nécessairement ce vêtement-là, de même que le chapeau retroussé et les bas noirs. Chez nous la chose paraîtrait maintenant ridicule : Mais un temps fut où les braves gens eussent tremblé pour l'église et cru voir crouler ses fondements, si un ministre était monté dans la chaire en pantalon.

On m'a dit que dans la Nouvelle-Angleterre (il y a déjà quelques années, il est vrai), un vieux prédicateur était tellement opposé au pantalon, qu'il ne voulut en aucune manière laisser monter en chaire un jeune homme qui devait prêcher pour lui, et qui venait ainsi vêtu. *« Comment ! »* disait-il, *« mes auditeurs croiraient que je leur présente un faquin s'ils vous voyaient un pantalon, et il s'élèverait certainement une grande rumeur parmi eux ».* En sorte que ce jeune homme fut obligé d'emprunter le haut-déchausses du vieux papa, qui se trouva trop court pour lui et où il faisait une figure assez ridicule. Mais toute autre chose était préférable à la terrible innovation de prêcher en pantalon ! Heureusement que la raison a triomphé sur ce point-là comme sur quelques autres.

Même observation pour les perruques. Je me rappelle un ministre qui, quoique tout jeune, portait cependant une énorme perruque blanche. Les gens parlaient de la chose comme d'un droit divin, et ils eurent presque autant de peine à y renoncer que s'il se fût agi de la Bible. Les robes aussi étaient comme un des attributs du caractère ministériel ; et à l'heure qu'il est, dans beaucoup d'églises de ce pays, on ne pourrait voir un ministre monter en chaire, s'il n'avait une robe de soie flottante avec d'énormes manches aussi amples que son corps. Même dans quelques églises congrégationalistes de la Nouvelle-Angleterre, on ne saurait y renoncer. Or, je le demande, comment en est-on venu à supposer qu'un ministre, pour prêcher avec succès, doive avoir une robe et une perruque ? D'où vient que chaque ecclésiastique était obligé de se servir de ces choses ?

Comment se fait-il qu'on ait pu en abandonner aucune sans qu'il y ait eu froissement dans les églises ? Sans qu'elles aient été troublées pour un temps plus ou moins long par ces innovations ? Qui prétendrait que la cause de la religion en a reçu la moindre atteinte ? Or, il semblait pourtant que sans ces choses on pouvait difficilement rendre un culte à l'Éternel ; tandis que cet attachement à un usage ne faisait en aucune manière partie de la religion, je veux dire de la religion chrétienne.

C'était de la superstition toute pure. Lorsqu'on enleva aux hommes ces objets de prédilection, ils faisaient la même plainte que Micah : « Vous avez dérobé mes dieux ». Mais en les dépouillant d'un respect superstitieux, l'Église n'a fait qu'y gagner, et son caractère religieux n'en a pris que plus de développement. En résumé vous voyez donc que le costume des ministres de nos jours n'est parvenu au point où il en est que par une série d'innovations.

2. Venons-en à l'ordre du culte public.

Les mêmes difficultés ont surgi quand on voulut y apporter le moindre changement ; l'Église en effet croyait que Dieu lui-même avait établi le mode qu'elle suivait. J'entre dans quelques détails.

A. Livres de Psaumes. Autrefois on chantait les Psaumes mêmes de David. Peu à peu on essaya d'en faire admettre la traduction en vers. On le trouva très mal ; aussi y eut-il dans les églises

grand tumulte et violente opposition quand les ministres tentèrent cette innovation. Mais la nouvelle mesure triompha.

Plus tard, lorsqu'on proposa une autre version mieux soignée, il y eut de nouveau beaucoup de débats et de disputes. Enfin arriva la version de Watts, qui maintenant encore est rejetée par beaucoup d'Églises. Plus tard qu'en 1828, me trouvant à Philadelphie, je fus informé qu'un ministre y prêchait à son troupeau une suite de discours sur la psalmodie, dans l'intention de lui faire adopter une meilleure version d'hymnes et de cantiques que celle qu'il possédait.

Encore aujourd'hui, vous trouverez dans beaucoup d'Églises des personnes qui sortiront, si vous indiquez un psaume ou un cantique dans un livre nouveau : Et si, par exemple, les psaumes de Watts étaient adoptés, ces personnes se retireraient et formeraient un troupeau distinct, plutôt que d'admettre une pareille innovation. Les mêmes oppositions ont été réveillées, quand, dans les réunions de prières, on voulut introduire les « Hymnes villageoises ».

Dans une congrégation presbytérienne de cette ville, la femme d'un ministre désirait, il y a peu d'années, introduire ces hymnes villageoises dans les réunions de prière pour femmes. Elle pensait qu'une mesure si modérée n'éprouverait pas la moindre difficulté. Mais quelques âmes scrupuleuses, ayant trouvé que ce livre avait été composé à la Nouvelle-Angleterre, refusèrent de l'admettre

B. Lecture des cantiques ligne par ligne. Autrefois que l'on ne possédait que peu de livres, le diacre avait coutume de se tenir devant la chaire et de lire une ou deux lignes à la fois d'un psaume ou d'un cantique ; puis on les chantait ; et il en lisait de nouveau une ou deux et ainsi de suite. Peu à peu, les livres devenant moins rares, on commença à chanter chacun sur le sien et de suite. Oh ! Quelle innovation ! Hélas ! Quelle confusion, quel désordre elle produisit ! *« Comment les gens pouvaient-ils chanter les louanges de Dieu, quand ils n'entendaient plus la sainte voix du diacre lire ligne après ligne ! »* car la sainteté de la chose paraissait, pour eux, consister principalement dans le ton que le diacre y mettait, et qui était tel que vous auriez difficilement pu dire s'il chantait ou s'il lisait.

C. Chœurs. Une autre innovation eut lieu. Pour que le chant fût mieux soigné, on jugea à propos d'avoir un chœur de chanteurs à part. L'opposition fut ardente. Oh ! Combien d'Églises furent divisées, partagées en deux, parce que le désir des ministres et de quelques personnes influentes était de former des chœurs de chanteurs pour favoriser les progrès de la musique sacrée ! On parlait toujours d'innovations, de nouvelles mesures ; l'on voyait déjà fondre de grands maux sur l'Église, parce que les chanteurs avaient des places qui leur étaient réservées et apprenaient des airs que les vieilles gens ne pouvaient pas chanter. Pareilles choses ne s'étaient pas passées dans leur jeunesse ; et ils ne pouvaient tolérer dans l'église ces lumières nouvelles !

D. Diapasons. Lorsqu'on cultiva la musique et qu'on forma des chœurs, le besoin d'un diapason se fit sentir. Auparavant, quand le diacre ou le clerc lisait une ligne après l'autre d'un cantique, il entonnait tant bien que mal, et le reste suivait de son mieux. Mais aussitôt que ceux qui conduisaient les chœurs se servirent de diapasons pour donner le ton avec plus de sûreté, quelle vaste confusion cela ne produisit-il pas ! Un ecclésiastique disait que dans la ville, il y avait un ancien qui se levait et quittait le temple toutes les fois que le choriste soufflait dans son instrument. *« Allez-vous-en avec votre siffle, »*, disait-il ! *« Comment, siffler dans la maison de Dieu ! »* Il regardait la chose comme une profanation.

E. Musique instrumentale. Dans quelques congrégations on en vint graduellement à introduire divers instruments pour aider et soutenir les chanteurs. Dès qu'on se servit du violoncelle, il y eut une grande commotion, et les gens dirent qu'il n'y avait tout d'un temps qu'à avoir un violon dans la maison de Dieu ! *« Quoi, disaient-ils, mais c'est un violon ! c'en a toute la forme ; c'est seulement un peu plus grand ! et qui peut se joindre à un culte où il y a un violon ! On en viendra bientôt à danser dans la maison de Dieu ! »*... Qui n'a entendu parler de ces choses comme étant d'une importance capitale pour la cause de la religion et la pureté de l'Église ?

Des ministres, dans de graves assemblées ecclésiastiques, ont passé des jours entiers en discussion sur ce sujet. Il n'y a que peu d'années que, dans un synode de l'église presbytérienne, on parla sérieusement, et comme d'une chose digne de blâme, d'une église qui avait des orgues ; et, encore aujourd'hui, il y a beaucoup d'églises, où l'on ne souffrirait pas un orgue ; et si l'on disait à quelques-uns que les pécheurs vont tous en enfer, et ils n'en seraient pas la moitié aussi émus que si on leur annonçait l'acquisition d'un orgue.

Oh ! Combien n'y a-t-il pas d'endroits où vous pourrez pousser l'église à faire toute autre chose plutôt que de suivre une route naturellement tracée, une route facile, et de prendre les moyens les plus nécessaires, les plus propres et les plus sages pour accréditer la religion et sauver les âmes !

Pour toute coutume, toute pratique qui leur a été transmise ou qu'ils ont suivie eux-mêmes longtemps, quelque nuisible et absurde qu'elle soit, ils agissent comme s'ils avaient devant eux un ordre de Dieu, un « ainsi a dit l'Éternel ».

6° Prières spontanées. Que de personnes n'y a-t-il pas dans l'église anglicane, qui parlent du livre de prières comme s'il était d'institution divine ! C'est là ce que croient des multitudes ; et dans certains endroits on ne permettrait pas à quelqu'un de prier sans avoir son livre devant lui.

7° Prédication improvisée. Il n'y a que peu d'années, une dame de Philadelphie, invitée à entendre prêcher un certain ministre, s'y refusa parce qu'il ne lisait pas ses sermons. Elle semblait croire que ce serait une profanation à un homme de monter en chaire et de parler, juste comme s'il parlait aux gens de quelque sujet important et d'un grand intérêt. Comme si Dieu avait enjoint de prendre des notes et d'écrire ses sermons !

On ignore donc que les sermons écrits sont eux-mêmes une innovation, et une innovation moderne qui fut introduite en Angleterre dans les temps de difficultés politiques. Les ministres craignaient qu'on ne les accusât de prêcher contre le gouvernement, à moins qu'ils ne pussent montrer ce qu'ils prêchaient, l'ayant auparavant écrit d'un bout à l'autre. Et s'accommodant aux circonstances, ils cédèrent à ces considérations politiques et imposèrent à l'Église un joug pesant et détestable. Actuellement on y est habitué ; et dans beaucoup de localités on ne veut pas entendre parler de prédications improvisées.

8° Prier à genoux. Ceci encore a causé de grands troubles dans plusieurs parties du pays. Un temps était dans les églises congrégationalistes de la Nouvelle-Angleterre, où un homme, une femme auraient rougi d'être vus à genoux dans une réunion de prière, et d'être pris ainsi pour des méthodistes. J'ai prié dans des familles où j'étais la seule personne qui se mît à genoux, tous les autres restaient debout, de peur, je suppose, d'imiter les méthodistes et d'appuyer ainsi, de favoriser des innovations dans les formes établies. D'autres, au contraire, parlent comme si d'être à genoux était la seule posture acceptable devant Dieu.

3. Action des laïques.

A. Prières des laïques. Autrefois l'on s'opposait fortement à ce qu'un homme priât ou eût la moindre part à la direction d'une assemblée de prière, à moins qu'il ne fût ecclésiastique. On avait coutume de dire que, pour un laïque, prier en public c'était déroger à la dignité des ministres, et que ce n'était pas à tolérer. Un ministre de Pennsylvanie me disait qu'il avait voulu, il y a peu d'années, établir une réunion de prières dans l'église, mais que les anciens s'y opposèrent, et qu'on fut obligé d'y renoncer. Ils disaient qu'ils ne voulaient pas d'une œuvre I semblable ; qu'ils payaient un ministre pour qu'il fît la prière, et qu'il devait la faire ; qu'ils ne se souciaient pas de voir prier les hommes du commun.

Les ministres mêmes et beaucoup d'autres personnes se sont longtemps opposés à ce qu'un laïque priât en public, surtout en présence d'un ministre, disant que ce serait porter atteinte à l'autorité du clergé. Lors d'un synode qui se tint dans cet État, on arrêta une réunion synodale de prières. Pour faire la chose avec ordre, le comité désigna les personnes qui devaient y prendre part, et nomma deux ecclésiastiques et un laïque. Le laïque était un homme de talent et qui avait de l'instruction autant que la plupart des ministres. Mais un docteur en théologie fit de sérieuses objections à ce qu'on demandât à un laïque de prier devant ce synode. Il disait que ce n'était pas la coutume, qu'en le faisant on empiéterait sur les droits du clergé, et qu'il ne fallait pas d'innovations. Quelle superstition !

B. Exhortations des laïques. Une question de haute importance, et qui a agité toute la Nouvelle-Angleterre et beaucoup d'autres parties du pays, a été de savoir s'il était permis aux laïques d'exhorter dans les réunions publiques. Nombre de ministres se sont efforcés de leur fermer entièrement la bouche. Mais ces personnes oubliaient la pratique des églises primitives. Il y a près de cent ans qu'on s'opposait tellement à ces pratiques, que le président Edwards s'empara du sujet et écrivit une défense bien élaborée des droits et des devoirs des laïques.

Et malgré cela, cette opposition n'a pas encore entièrement cessé jusqu'à aujourd'hui. *« Comment un homme qui n'est pas consacré, parle t'il en public ! Cela jettera de la confusion, abaissera le ministère ; que dira-t-on de nous, ministres, si nous permettons aux hommes du commun de faire les mêmes choses que nous ? »* Mais, maintenant, il y a beaucoup de localités où les laïques peuvent prier et exhorter sans la moindre objection. Les maux qu'on craignait devoir résulter des travaux des laïques ne se sont pas réalisés, et bon nombre de ministres sont heureux d'utiliser pour le bien des âmes les dons des laïques.

C. Réunions de prières entre femmes. On a vivement combattu ces réunions dans ce pays, pendant les dernières années qui viennent de s'écouler, comme une chose terrible. Un ministre, qui est mort maintenant, disait que, lorsqu'il voulut établir ces réunions, tout le clergé se mit contre lui. *« Faire prier des femmes ! Il n'y aura bientôt plus qu'à les faire prêcher ! »* On craignait sérieusement pour la sûreté de Sion, en voyant des femmes se réunir pour prier ! A présent encore il y a des églises où cela ne serait pas toléré.

D. Il en a été de même par rapport à tous les mouvements un peu actifs de l'Église. Les missions, les écoles du Dimanche, toute autre chose de ce genre, tout a rencontré de l'opposition, toutes ces institutions ne sont parvenues au point où elles en sont que par une suite non interrompue de combats, d'efforts et d'innovations. Il y a quelques années qu'une association baptiste, dans

la Pennsylvanie, rompit d'avance et en principe toute communion avec quelque ministre que ce fût, qui aurait reçu une éducation libérale ou qui soutiendrait les sociétés de missions, les sociétés bibliques, les écoles du Dimanche, les sociétés de tempérance, etc.

Toutes ces choses étaient dénoncées comme des mesures nouvelles qui ne se trouvaient pas dans la Bible et qui devaient nécessairement semer le trouble et la confusion dans les églises. La même chose s'est vue dans quelques églises d'Allemagne ; et dans beaucoup d'églises presbytériennes, il se trouve des gens sur ce même terrain qui dénonceront toutes ces choses comme des innovations, de nouvelles mesures, de nouvelles lumières, marchant dans leur propre force, etc., et calculées pour faire beaucoup de mal.

E. Je vais maintenant mentionner plusieurs hommes qui, par la Providence divine, se sont rendus remarquables en introduisant des innovations.

1° Les Apôtres étaient de grands innovateurs, comme vous le savez tous. Après la résurrection, et quand le Saint-Esprit eut été répandu sur eux, ils se mirent en effet à remodeler l'Église. Ils brisèrent, déracinèrent le système juif avec ses formes accoutumées, de manière à n'en laisser presque aucune trace.

2° Luther et les réformateurs. Vous connaissez tous les difficultés qu'ils eurent à combattre, difficultés qui provenaient de ce qu'ils travaillaient à introduire de nouvelles mesures, de nouveaux modes pour accomplir les devoirs publics de la religion, de nouveaux expédients pour appliquer l'Évangile avec puissance au cœur de l'homme. On retenait avec une opiniâtre obstination, comme étant d'autorité divine, tous les usages ridicules, étranges ou même idolâtres de l'Église catholique romaine ; et quand on voulut les changer, le trouble et l'excitation furent si grands, que peu s'en fallut que l'Europe entière ne fût mise à feu et à sang.

3° Wesley et ses collaborateurs. Wesley ne se sépara pas d'abord de l'Église établie d'Angleterre, mais il forma partout de petites classes qui devinrent comme des églises dans d'autres églises. Il resta dans l'Église épiscopale ; mais il y introduisit tant de nouvelles mesures, que l'Angleterre fut remplie de troubles, de soulèvements et d'opposition. Partout on le dénonçait comme un novateur, un séditieux qui enseignait des choses « nouvelles qu'il n'était pas permis de recevoir. » Whitefield était un homme de la même école, et, comme Wesley, novateur.

Je crois que lui et plusieurs de ses associés furent exclus du collège pour avoir introduit la mesure si nouvelle des réunions de prières en commun. Ils priaient ensemble et sondaient les Écritures ; et cette innovation ne put être tolérée. Lorsque Whitefield vint dans cette contrée, quelle opposition violente ne souleva-t-il pas ? Il courut souvent le danger de perdre la vie, et il ne s'en tira quelquefois qu'avec une grande difficulté. Maintenant chacun le regarde comme la gloire de son siècle Et, quant à Wesley, il y en a beaucoup, dans notre propre dénomination, qui ont assez déposé leur partialité pour voir en lui non-seulement un homme pieux, mais encore un homme sage et suréminemment utile. Mais, de leur vivant, l'Église presque tout entière les regardait avec animosité, craignant de périr par ces innovations.

4° Le président Edwards. Ce grand homme fut fameux en son temps pour les innovations. Il refusait, entre autres, de baptiser les enfants de parents impénitents. La pratique de baptiser les

enfants, même ceux des impies, avait été introduite cent ans auparavant dans les églises de la Nouvelle-Angleterre, et était devenue presque universelle. Le président Edwards vit qu'elle était mauvaise et refusa de s'y conformer. Ce refus heurta violemment toutes les églises de la Nouvelle-Angleterre. Une centaine de ministres se réunirent et déterminèrent de le combattre. Il écrivit alors un livre sur ce sujet, et défit complètement ses ennemis. Cela produisit une excitation des plus puissantes qui aient jamais éclaté dans la Nouvelle-Angleterre ; et une guerre de révolution seule pourrait produire un bouleversement pareil à celui que causa cette innovation. Pourtant elle a passé.

L'association générale du Connecticut refusa de soutenir Whitefield : *« C'était un si grand novateur ! Comment ! Il veut « prêcher en rase campagne ! partout ! Quelle chose effroyable », « qu'un homme qui prêche dans les rues, dans les campagnes ! Chassez ce misérable ! »* Voilà ce qu'on disait.

Or, tous ces hommes-là étaient dévoués et recherchaient les meilleurs moyens de sauver les âmes et de faire du bien. Tous éprouvèrent le même genre d'opposition ; encombrés, entravés dans leur chemin, ils virent les églises chercher à anéantir leur œuvre et leur influence. On peut encore se procurer un livre écrit du temps d'Edwards par un docteur en théologie, et signé par une foule de ministres ; ce livre était dirigé contre Whitefield, Edwards et leurs associés.

Dans le temps de la dernière opposition qui eut lieu à New-York contre les réveils, on remit, à l'éditeur d'un journal religieux périodique, la copie d'une lettre qui avait été composée contre Whitefield, avec prière de la publier. Il refusa, donnant pour raison que, s'il la publiait, beaucoup de personnes en feraient l'application à la controverse qui avait eu lieu alors. Je n'en parle que pour montrer quelle parfaite identité il se trouve dans l'opposition élevée en tout temps contre les nouvelles mesures qui tendent à favoriser les progrès de la religion.

6. De nos jours, il s'est introduit dans l'Église plusieurs pratiques dont l'utilité a été reconnue, mais contre lesquelles on s'opposait pendant longtemps, par le motif que c'étaient des innovations. Et comme il y a encore aujourd'hui beaucoup de personnes qui n'ont pas une vue claire de ces pratiques, j'ai pensé qu'il serait bon de faire là-dessus quelques remarques.

Trois choses surtout ont particulièrement attiré l'attention : Les réunions pour les âmes travaillées (anxious meetings), les réunions prolongées, et le banc des âmes travaillées. Ces trois choses sont encore attaquées par plusieurs, et appelées de nouvelles mesures.

1. Réunions pour les âmes travaillées. C'est dans la Nouvelle-Angleterre que j'en entendis parler pour la première fois sous ce nom ; elles étaient destinées à des conversations personnelles avec les pécheurs inquiets, les instructions y étaient appropriées aux individus suivant leur cas, et tendaient à les conduire immédiatement à Jésus-Christ. Le but en est évidemment philosophique ; mais on s'y est opposé parce que c'était une chose nouvelle.

Il y a deux manières de conduire ces assemblées ; les deux sont également propres à atteindre leur objet.

1° La première, c'est de consacrer quelques moments à un entretien personnel, mais pourtant général, pour connaître l'état de l'âme de chacun de ceux qu'on a en vue ; puis, dans une exhortation adressée à tous, on combat leurs erreurs et on résout en même temps leurs difficultés.

2° La seconde, c'est d'aller de l'un à l'autre ; de prendre à part et d'examiner de même le cas de chaque individu ; puis de lui faire promettre, à lui, pris à part, de donner son cœur à Dieu. L'un et l'autre de ces moyens sont importants et ont été couronnés d'un grand succès dans la pratique.

2. Assemblées prolongées.

Celles-là ne sont point nouvelles ; elles ont toujours été pratiquées sous une forme ou sous l'autre depuis qu'il existe une église sur la terre. Les fêtes des Juifs n'étaient autre chose que des assemblées prolongées. Pour ce qui regarde la manière dont elles étaient conduites, on s'y prenait autrement que maintenant. Mais le but en était le même ; c'était de consacrer un certain nombre de jours consécutifs à des services religieux pour produire sur les esprits une impression plus puissante des choses divines. Les chrétiens de presque toutes les dénominations tiennent des réunions prolongées, quand la religion prospère réellement parmi eux.

En Écosse, elles avaient lieu à toutes les communions, depuis le jeudi jusqu'après le dimanche. Les épiscopaux, les baptistes, les méthodistes, tiennent tous des réunions de ce genre. Mais, encore maintenant, elles rencontrent de l'opposition, particulièrement chez les presbytériens ; on les a appelées des innovations, et on les a regardées comme un tissu de maux, quoiqu'elles aient été si grandement et si manifestement bénies. Je vais dire ici quelques-unes des choses qu'il faut considérer relativement à ces réunions.

a. Pour les établir, il faut avoir égard aux circonstances où se trouvent les personnes, et s'assurer que l'Église aura le temps d'y assister, et pourra y donner une attention convenable. Cette règle a été quelquefois négligée. Il y en a qui ont jugé bon de ne tenir aucun compte des affaires pressantes et des travaux obligés de la communauté, et qui, à la campagne, prenaient pour ces réunions le temps de la moisson, et à la ville celui où les hommes sont le plus affairés, où ils ont des occupations obligatoires et sont pressés de travaux temporels.

On dit, à l'appui de cette manière d'agir, que nos affaires doivent toujours passer après celles de Dieu ; que les choses éternelles sont d'une importance tellement supérieure aux temporelles, que les affaires de ce monde quelles qu'elles soient, et en tout temps, doivent céder le pas et faire place à une réunion prolongée. Mais les affaires de ce monde, quand ce sont des devoirs, ne sont pas nos affaires : ce sont les affaires de Dieu, tout autant que nos devoirs religieux, nos prières et nos réunions prolongées. Celui qui ne considère pas ses affaires sous ce point de vue n'a pas encore pris sa première leçon de religion, n'a pas appris à faire toutes choses pour la gloire de Dieu. Avec une telle vue de ce sujet, séparant nos affaires d'avec la religion, nous vivrions six jours pour nous-mêmes, et le septième pour le Seigneur !

Les devoirs réels ne se contredisent jamais l'un l'autre.

Les jours ouvriers ont leurs devoirs respectifs ; et les Dimanches ont aussi les leurs, et nous devons être également pieux tous les jours de la semaine et dans l'accomplissement de nos devoirs de chaque jour. Nous devons labourer, semer, vendre, en un mot, exercer chacun sa profession en vue de la gloire de Dieu avec autant de sincérité et de franchise que nous en

mettons à nous rendre tous les Dimanches à l'église, à prier dans nos familles et à lire nos Bibles.

C'est là un principe fondamental de la religion. Celui qui ne connaît pas ce principe et n'agit pas en conséquence n'a pas appris jusqu'à présent l'A.B.C. de la piété. Or, il y a dans l'année des moments où Dieu, dans sa providence, appelle l'homme, tout particulièrement, à s'occuper des affaires de ce monde, parce que, dans ces moments, ces affaires sont particulièrement pressantes, et qu'elles doivent être faites dans ce temps-là ou jamais ; pour le laboureur c'est le temps des semailles et celui de la moisson ; pour le marchand ce sont certaines autres époques. Et nous n'avons aucun droit de dire, dans ces moments-là, que nous voulons laisser nos affaires à nous, et établir une réunion prolongée, parce que ces affaires ne sont pas les nôtres.

Et à moins que Dieu, par quelque signe spécial de sa Providence, ne nous montre qu'il veut nous voir négliger ces affaires et tenir une réunion prolongée dans ces temps d'occupation, ce serait tenter Dieu que de les établir. *« Ô Dieu, dit-on quelquefois, ces affaires du monde sont nos affaires, et nous voulons les mettre de côté pour nous occuper des tiennes ! »* Mais si Dieu n'a pas fait voir clairement que c'est son bon plaisir de répandre son Esprit et de donner une nouvelle vie à son œuvre dans ces moments-là, et qu'il a ainsi appelé les hommes à quitter pour le moment actuel leurs occupations ordinaires, et à tenir une réunion prolongée, il me semble qu'il pourrait alors nous dire dans ces circonstances : « Qui a requis cela, de vos mains ? »

Sans doute, Dieu a le droit de disposer de notre temps comme il lui plaît ; et il peut exiger de nous que nous donnions une partie de ce temps ou tout notre temps aux devoirs de l'instruction et de la dévotion ; et quand les circonstances nous y appellent clairement, c'est alors notre devoir de laisser là toute autre occupation, et de faire pour le salut des âmes des efforts soutenus et continuels. Si nous conduisons nos affaires, mus par de justes motifs, basés sur des principes droits, et en vue de la gloire de Dieu, nous ne refuserons jamais de les quitter pour tenir des réunions prolongées, toutes les fois que la Providence de Dieu nous en manifestera le besoin.

Un homme qui ne se considère que comme un intendant ou un commis ne regardera pas comme une peine, mais bien comme un privilège, de se reposer le Dimanche des travaux de la semaine. Le propriétaire égoïste peut n'avoir aucune envie de suspendre ses travaux le Dimanche ; mais le commis qui travaille, non pour lui-même, mais pour celui qui l'emploie, considère comme un privilège de pouvoir se reposer ce jour-là. De même, si nous travaillons en vue de Dieu, nous ne regarderons pas comme une chose dure le devoir qu'ils nous imposera de suspendre le cours de nos affaires terrestres et de nous rendre à une réunion prolongée ; nous la regarderons au contraire comme un jour saint.

Toutes les fois donc que vous entendrez une personne dire que ses affaires ne lui permettent pas d'aller à une réunion prolongée, que c'est son devoir de s'occuper de ses affaires, vous aurez sujet de craindre qu'elle ne regarde ses affaires comme les siennes propres, et les réunions comme l'affaire de Dieu. Si elle sentait que ce qui concerne les magasins et les métairies est aussi bien l'affaire de Dieu que les réunions, elle serait sans aucun doute, dans la plupart des cas, très disposée à se reposer des travaux de la vie, et à se rendre dans la maison de Dieu pour y rafraîchir son âme, à s'y rendre, dirai-je encore, toutes les fois que Dieu aurait montré en quelque manière que la communauté y était appelée ; car il est extrêmement remarquable que les fêtes des Juifs avaient lieu aux époques de l'année où les affaires indispensables de ce monde étaient le moins pressantes.

On a vu des cas où des réunions ont été établies aux moments les plus défavorables, dans les jours de grande presse ; et où elles n'ont aussi été suivies d'aucun bon résultat, évidemment parce que l'on n'avait pas fait attention à la règle ci-dessus mentionnée. Il est vrai qu'en certains autres cas, ces réunions se sont tenues dans des moments où les affaires de ce monde étaient pressantes, et ont été couronnées de bénédictions signalées ; mais alors la bénédiction provenait de ce que ces réunions avaient été établies par obéissance à quelques indications de la volonté de Dieu, indications que reconnurent ceux qui avaient du discernement spirituel et qui comprenaient les signes des temps. Souvent, sans doute, tels individus y ont assisté, en supposant qu'ils abandonnaient leurs propres affaires pour s'occuper de celles de Dieu ; dans ces cas-là, ils faisaient ce qu'ils estimaient être un sacrifice réel ; et Dieu, dans sa miséricorde, leur accordait sa bénédiction.

b. Ordinairement une réunion prolongée devrait être conduite d'un bout à l'autre par le même ministre. Quelquefois elles ont dépendu de ministres qui arrivaient les uns après les autres, et elles n'ont été suivies d'aucune bénédiction. La raison en est claire. Ces ministres ne venaient pas dans l'esprit que l'œuvre demandait, ils ne connaissaient pas l'état des âmes ; et ils ne savaient, en conséquence, pas que prêcher. Supposez qu'une personne malade prenne chaque jour un autre médecin. Celui-ci ne sera pas au fait des symptômes qui se sont manifestés précédemment, ni du cours qu'a pris la maladie, ni des traitements qui ont été suivis, ni des remèdes qu'on a donnés, ni de ce que pourrait supporter le patient ; et il tuera le malade. Il en est exactement de même pour une réunion prolongée, tenue tantôt par un ministre, tantôt par un autre. Aucun d'eux ne saura entrer dans l'esprit de ces réunions, qui généralement feront alors plus de mal que de bien.

Ordinairement ces réunions ne devraient être annoncées que lorsqu'on sera bien assuré des moyens de les soutenir, et d'un ou deux ministres qui s'accorderont à les conduire jusqu'à la fin. Alors on pourra compter sur une riche bénédiction.

c. Les réunions publiques ne devraient pas être nombreuses au point de faire négliger les devoirs de la prière secrète et ceux de la famille. Autrement les chrétiens perdront leur spiritualité, cesseront de s'attacher à Dieu, et par là même assureront la ruine de ces réunions.

d. Les familles ne devraient pas s'occuper des étrangers qu'elles reçoivent au point de négliger la prière et autres devoirs. Il arrive souvent que, lors d'une réunion prolongée, telle des principales familles de l'Église, j'entends celles sur lesquelles on se repose le plus pour le soutien de la chose, n'entre pas du tout dans l'œuvre. La raison en est qu'elle est souvent tout occupée à servir les étrangers qui viennent de tous côtés se rendre à la réunion, et à les traiter quelquefois avec une grande somptuosité. Une chose devrait être toujours bien comprise dans ces cas : c'est que le devoir des familles est d'avoir le moins d'ouvrage et d'étalage que possible, de se livrer à l'hospitalité de la manière là moins assujettissante, pour avoir le temps de se rendre de son côté à la réunion, de prier et de s'occuper des affaires du royaume de Dieu.

e. Faites tout ce qui est en votre pouvoir pour que ces réunions ne se tiennent pas sans nécessité à une heure avancée. Si, une nuit après l'autre, l'heure de la réunion est trop avancée, le corps ne tardera pas à s'épuiser ; la santé des assistants s'altérera, et une réaction aura lieu. On se laisse quelquefois aller à l'excitation au point de perdre le sommeil ; on met de l'irrégularité dans les repas, jusqu'à ce qu'on soit brisé. A moins que l'on prenne le plus grand soin de conserver de la régularité, l'excitation pourra devenir si grande, que la nature n'y tiendra plus et que l'œuvre s'arrêtera.

f. Tout esprit, de secte doit être évité, soit dans la prédication, soit dans la prière, soit dans la conversation. Il neutraliserait tout le bien que la réunion pourrait faire.

g. Soyez vigilants à ne pas vous reposer sur une réunion prolongée, comme si elle pouvait d'elle-même produire un réveil. Ceci est un grand écueil, et l'a toujours été. C'est la principale raison pour laquelle l'Église a toujours été obligée, de génération en génération, d'abandonner les mesures qu'elle avait prises pendant quelque temps, parce que les chrétiens en étaient venus à se reposer sur elle pour le succès. Il en a été ainsi en divers endroits pour ce qui regarde les réunions prolongées. Elles ont été tellement bénies, que les hommes se flattaient de voir les pécheurs convertis et de recevoir de grandes bénédictions dès qu'ils pourraient avoir une réunion de ce genre. Et alors ils en établissaient une, lorsque l'Église ne s'y était nullement préparée ; et ils faisaient venir de l'étranger quelque ministre de distinction, qu'ils invitaient à prêcher, comme si cela devait convertir les pécheurs. Il est clair que la bénédiction ne pouvait reposer sur une réunion établie de cette manière-là

h. Gardez-vous de croire qu'un réveil ne saurait avoir lieu sans une réunion prolongée. Quelques églises ont eu à ce sujet des sentiments qui leur ont fait beaucoup de mal ; leur zèle est devenu spasmodique et fiévreux ; elles pensaient ne pouvoir produire de réveil que de cette manière.

Lorsqu'une réunion prolongée avait lieu, elles paraissaient merveilleusement zélées ; puis, elles retombaient dans un état de torpeur, jusqu'à ce qu'une autre réunion prolongée revînt produire une autre secousse. Maintenant des multitudes dans l'Église croient nécessaire d'abandonner ces réunions, parce qu'elles ont donné lieu à des abus. Mais cela encore est un abus, toute église doit se garder soigneusement de renoncer à ces réunions, de peur de perdre tout le bien qu'elles sont destinées à produire.

3. Le banc des âmes travaillées.

J'entends par là un banc réservé, dans le lieu de la réunion, sur lequel viennent s'asseoir les âmes troublées, auxquelles on s'adresse alors particulièrement, qui sont un sujet de prière, et avec lesquelles on converse quelquefois individuellement. De tout temps cette mesure a rencontré une opposition plus vive qu'aucune autre. Et cependant quelle objection fondée peut-on y faire ? Je ne saurais la voir. Le but du banc des angoissés est indubitablement philosophique et conforme aux lois de l'esprit : ce but est double.

1° Lorsqu'une personne est sérieusement troublée dans son âme, chacun sait qu'il y a en elle un penchant extrême à cacher son état aux yeux des hommes ; et qu'on a beaucoup gagné sur elle une fois qu'on est parvenu à la faire consentir à ce que son état soit connu des autres. Quand une personne est écrasée du sentiment de sa misère, et que vous pouvez obtenir qu'elle consente à ce que son état soit connu, en l'amenant ainsi à briser les chaînes de l'orgueil, vous lui avez fait faire un pas immense vers la conversion. Ceci est parfaitement d'accord avec la philosophie de l'esprit humain. Combien de milliers d'âmes n'y aura-t-il pas qui béniront Dieu pendant toute l'éternité, de ce que, pressées par la vérité, elles se sont vues obligées de faire le pas dont il s'agit, en rejetant l'idée que c'était une chose terrible de faire connaître à qui que ce fût qu'elles étaient sérieusement occupées de leurs âmes.

2° Un autre but qu'on se propose en réservant aux âmes angoissées une place particulière, c'est de dissiper les illusions et de prévenir ainsi de fausses espérances. On s'est opposé à cette mesure en alléguant qu'elle était propre à créer des illusions et des espérances vaines. Mais

cette objection est déraisonnable ; et elle convient parfaitement à la manière d'agir opposée. Je prêcherais, je suppose sur la tempérance ; je montrerais les maux occasionnés par l'intempérance ; je dépeindrais un ivrogne avec sa famille, et je parlerais sur les malheurs que ce vice traîne à sa suite, jusqu'à ce que tous les cœurs palpitassent d'émotion.

Je dépeindrais alors le grand danger qu'il y a, pour un homme plongé dans ce vice, à boire même modérément, comment cette demi-mesure le ramènera à l'ivrognerie et à la ruine ; et je montrerais qu'il n'y a pour lui de sûreté que dans une abstinence totale, jusqu'à ce qu'une centaine d'auditeurs soient prêts à dire : *« Je ne veux plus jamais boire une seule goutte de liqueur ; car, si je le fais, je ne puis attendre autre chose que le tombeau de l'ivrogne ».* Je m'arrête alors, et je fais circuler un engagement par lequel on prend la résolution de ne plus boire de spiritueux du tout, et que doivent signer tous ceux qui veulent fermement prendre ce parti.

Combien n'y en aura-t il pas alors qui reculeront et qui hésiteront quand vous les appellerez à signer l'engagement : *« Faut-il signer ou non ? Je croyais avoir bien pris mon parti ; mais signer l'engagement de ne plus boire jamais, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ! »* Vous voyez ainsi que lorsqu'une personne est appelée à signer un engagement, si elle est encore indécise, elle prouve clairement par un refus palpable, qu'elle n'était pas sincère, c'est-à dire que ses résolutions n'ont jamais été assez fortes pour pouvoir influer sur sa vie future. Il en est souvent de même du pécheur qui se croit réveillé.

Prêchez ; et aussitôt il se croira prêt à faire quelque chose, et déterminé à suivre le Seigneur. Mais mettez-le à l'épreuve, appelez-le à faire un pas qui l'identifie avec le peuple de Dieu ou qui crucifie son orgueil, aussitôt son orgueil s'élève et il refuse ; ses illusions sont dissipées, et il se trouve encore comme auparavant, un pécheur perdu ; au lieu que si vous ne l'aviez pas mis à l'épreuve, il s'en serait peut-être allé se flattant lui-même d'être chrétien. Dites-lui donc : *« Voilà le banc des âmes travaillées ; venez et confessez devant les hommes que vous êtes déterminé à vous ranger du côté de l'Éternel ».* Si le pécheur n'est pas disposé à faire une chose si facile, il ne veut rien faire du tout ; et sa propre conscience lui montre alors ce qui est.

Cette manière d'agir découvre donc la tromperie du cœur humain, et prévient une quantité de fausses conversions en manifestant d'une manière matérielle ceux qui, sans cela, pourraient s'imaginer être disposés à faire quelque chose pour Christ, tandis que dans le fait ils ne veulent rien faire du tout.

De tous temps l'Église a senti la nécessité d'avoir une épreuve, un acte de ce genre pour atteindre directement ce but. Aux jours des apôtres c'était le baptême. L'Évangile était annoncé au peuple ; puis l'on faisait venir, pour les baptiser visiblement, tous ceux qui voulaient être du côté de Christ. Cette cérémonie remplissait précisément l'un des offices du banc des âmes travaillées ; c'était une manifestation publique de la ferme résolution qu'ils prenaient d'être chrétiens. Et dans les temps modernes, ceux qui ont repoussé l'usage du banc dont nous parlons ont été obligés de lui chercher quelque équivalent, sous peine de renoncer à tout réveil.

Il y en a, par exemple, qui ont invité les personnes travaillées à rester après que la congrégation se serait retirée. Mais où est la différence entre les deux pratiques ? Dans les deux cas l'épreuve est la même. D'autres ont fait venir les âmes angoissées dans une chambre spéciale. Mais leur objet est toujours le même, et leur principe aussi : C'est de dépouiller les pécheurs de la fausse honte derrière laquelle ils se réfugient.

J'ai entendu parler d'un homme qui était allé bien loin dans son opposition aux nouvelles mesures, et qui, dans une réunion qu'il présidait, demanda que tous ceux qui étaient résolus à se soumettre à Dieu, ou qui désireraient qu'on priât pour eux, le fissent savoir en inclinant leur tête en avant sur le banc qui était devant eux. Qui ne voit que c'est là un pur déguisement du banc des âmes travaillées, que le but de cette formalité était le même, et que ce ministre sentait bien l'importance d'une mesure de ce genre ? Ainsi donc, quelle objection fait-on à ces diverses mesures ?

Elles n'ont toutes qu'un même but ; et en principe elles ne sont même nullement des nouveautés. Pour le fond, la chose a toujours été faite ; aux jours de Josué, ce général somma le peuple de se décider pour ce qu'ils feraient, et ils répondirent ouvertement dans l'assemblée : « Nous servirons l'Éternel ; l'Éternel notre Dieu est celui que nous servirons et à la voix duquel nous obéirons (Josué 24 v. 24) ».

Remarques additionnelles.

1. Si nous parcourons l'histoire de l'Église, nous trouverons qu'il n'y a jamais eu de réformation étendue que par des innovations. Toutes les fois que les églises s'établissent dans quelque forme d'action, elles en viennent bientôt à se reposer sur l'extérieur et à ne retenir que la forme de la religion en en perdant la force et la substance. Et alors on n'a jamais pu les exciter, les réveiller, ou y produire un réveil en suivant simplement la forme établie ; et ce ne serait peut-être pas trop de dire qu'il est impossible à Dieu lui-même de faire une réformation sans employer de nouvelles mesures.

Du moins, c'est un fait constaté que Dieu a toujours choisi ce moyen comme étant le plus sage et le meilleur qu'il pût adopter. Et quoique les mesures que Dieu lui-même a employées et bénies pour donner une nouvelle vie à son œuvre aient toujours été dénoncées comme des mesures nouvelles, qu'elles aient toujours trouvé, en conséquence, de l'opposition, cependant Dieu continue d'agir par le même principe. Lorsqu'il voit que tel moyen a perdu de son efficace en ne devenant plus qu'une vaine forme, il amène une nouvelle mesure qui fait violence aux habitudes de paresse, et qui réveille l'Église assoupie. Il en résulte donc toujours un grand bien.

2. Les mêmes distinctions qui existent actuellement ont toujours existé sous une forme ou sous l'autre dans tous les temps de réformation et de réveil. Il s'est toujours trouvé des personnes qui étaient particulièrement attachées à leurs formes et à leurs idées, et qui, dans le moindre de leurs moyens d'agir, prétendaient n'agir qu'en vertu d'eux. « Ainsi dit l'Éternel. » Puis ils donnaient à ceux qui avaient une opinion différente de la leur, et qui s'efforçaient de pousser en avant l'arche du salut, les noms de méthodistes, de nouvelles lumières, de radicaux, de nouvelle école, de nouvelle théologie et différents autres noms injurieux. Le relâchement qui a été la suite d'un pareil principe d'immobilité est dû uniformément à deux causes sur lesquelles l'Église ne devrait point passer avec légèreté.

1° La vieille école, ou le parti des anciennes mesures, a persévéré dans son opposition, et s'est avidement emparée de quelques indiscrétions, réelles ou apparentes, des amis du réveil.

Dans ces cas, les églises qui ont voulu chercher la vie ont graduellement abandonné leur opposition aux nouvelles mesures ; et les cris de « théologie nouvelle et d'innovation » ont

cessé de les alarmer. Elles voient la bénédiction de Dieu reposer sur ceux qui sont traités de novateurs ; et l'opposition incessante de la vieille école, jointe aux succès constants de la nouvelle, ont fait évanouir chez elle les préjugés. En sorte que la balance a fini par pencher de l'autre côté, et que les églises ont prononcé un verdict de condamnation sur la vieille école, et se sont déclarées pour la nouvelle.

2° Mais remarquez maintenant ce qui arriva. Le diable a profité de cette oscillation ; des individus se sont levés, qui, voyant les églises dégoûtées de l'opposition et disposées à faire quelque chose pour le royaume de Christ, se sont jetées à l'étourdie dans l'œuvre nouvelle, et ont ainsi entraîné les églises dans le gouffre même des difficultés que les opposants avaient signalées. Ainsi, quand le combat s'est engagé et que la victoire a été remportée, le zèle inconsidéré de quelques individus bien intentionnés, mais étourdis, a amené une réaction qui a recouvert l'Église comme d'un linceul durant plusieurs années. Tel a été le cas, personne ne l'ignore, aux jours du président Edwards.

Or, voilà un écueil sur lequel on a maintenant construit un phare ; et si l'Église vient à y échouer, les deux partis seront également inexcusables. On sait, ou on devrait maintenant savoir parfaitement, que la décadence qui suivit ces jours de réveil, et qui s'est depuis lors manifestée à plusieurs reprises, est due à la combinaison de l'influence de l'opposition persévérante et opiniâtre de la vieille école et à la négligence ou au mauvais esprit de quelques-uns des membres de la nouvelle.

Voilà donc où il faudrait sonner l'alarme pour les deux partis, de peur que le diable ne gagnât de nouveau la bataille sur un point et dans des circonstances où il a si souvent déjà eu l'avantage.

L'Église ne recevra-t-elle donc jamais instruction de l'expérience ? Combien de fois, oh ! combien de fois faudra-t-il que ces scènes se passent avant que le règne de Dieu arrive effectivement dans sa gloire ? Quand viendra l'heureux jour où l'Église pourra recevoir une nouvelle vie et voir fleurir la religion dans son sein, sans qu'on ait l'a douleur de voir se réveiller, dans l'Église même, une opposition si grande, qu'elle amène éventuellement une réaction !

3° Le cri qu'on élève de nos jours contre les nouvelles mesures est souverainement ridicule, quand on considère d'où il vient et dans quelles circonstances. On est stupéfait de voir des ministres graves s'alarmer réellement des nouvelles mesures d'aujourd'hui, comme si elles étaient quelque chose de nouveau sous le soleil, et comme si les formes où ils se trouvent enveloppés, ainsi que leurs moyens d'action, descendaient en droite ligne des apôtres, ou venaient de la bouche même de l'Éternel ; tandis que chacun des pas que l'Église a faits hors des profondes ténèbres du papisme, n'est dû qu'à l'introduction d'une innovation après une autre.

Nous voyons maintenant avec étonnement, je dirais presque avec mépris, les cris « d'innovation » qui se sont fait entendre dans le siècle précédent ; et lorsque nous passons en revue les craintes qu'une multitude dans l'Église entretenaient, il n'y a que peu de temps encore, au sujet de certaines innovations, maintenant admises, nous ne savons comment qualifier les objections et les difficultés sans fondements, absurdes ou ridicules, qu'on s'efforçait d'y trouver.

N'est-il donc pas étonnant que de nos jours, après l'expérience tant de fois répétée que l'Église a faite à ce sujet, il se trouve des hommes graves et pieux qui soient sérieusement alarmés de

l'introduction des mesures simples, philosophiques et prospères des dix dernières années ? Comme si les nouvelles mesures avaient en elles-mêmes quelque chose d'intolérable, qui eût une tendance désastreuse et qui dût faire retentir dans tous les coins et recoins de l'Église les sons et les échos de la cloche d'alarme !

4° Nous voyons maintenant comment il se fait que ceux qui se sont tant élevés contre les nouvelles mesures n'aient pas eu de succès dans leurs efforts pour produire un réveil.

Ils ne se sont occupés que des maux, réels ou imaginaires, qui accompagnaient cette œuvre si grande et si évidemment bénie de Dieu. Certainement il s'y est mêlé du mal, personne ne le nie.

Mais je crois que, depuis le commencement du monde, aucun réveil n'a été accompagné de moins de mal que celui qui a éclaté avec tant de puissance et d'extension dans les dix dernières années.

Et cependant une grande portion de l'Église a pris l'alarme et l'a communiquée aux autres, en donnant une attention permanente et exclusive aux maux qui peuvent éventuellement résulter des réveils. Un des professeurs d'une école de théologie presbytérienne crut de son devoir d'adresser aux presbytériens une série de lettres, qui circulèrent à de grandes distances, et dont l'objet semblait être de donner l'alarme jusqu'aux extrémités de l'Église, pour qu'on prît garde aux maux qui résulteraient d'un réveil.

Or, quand, au lieu de regarder à l'excellence d'une œuvre bénie de Dieu, les hommes ne jettent les yeux que sur le mal qui pourrait s'y mêler ou en découler, comment peut-on s'attendre à ce que ces mêmes hommes puissent être de quelque utilité pour l'avancer ? Je veux n'en parler qu'avec charité ; mais c'est encore un point sur lequel je ne saurais me taire.

5° Sans nouvelles mesures il est impossible que l'Église réussisse à porter l'attention du monde sur la religion. Il y a tant de sujets excitants qui passent devant les yeux des hommes, I tant de mouvement, tant de cris *« Venez ici »*, et *« Venez là ! »* Que l'Église ne saurait rivaliser avec le monde si elle n'a pas de prédications vivantes et des mesures assez nouvelles pour obtenir l'attention publique.

Les mesures des politiques, des incrédules, des hérétiques, l'acharnement après les richesses, les progrès croissants du luxe et les mille et une influences contraires qui agissent sur l'Église et sur le monde, captiveront l'attention des hommes et les détourneront des autels et du sanctuaire de l'Éternel, à moins que nous ne croissions en sagesse et en piété, et n'adoptions prudemment telle ou telle nouvelle mesure calculée pour rendre les hommes attentifs à l'Évangile de Christ. J'ai déjà dit, dans un de mes discours précédents, que les innovations ne doivent pas être introduites plus tôt qu'il ne le faut réellement, et qu'on doit alors le faire de manière à causer le moins d'opposition possible, avec la plus grande sagesse et précaution, et dans un esprit de prière.

Mais il nous en faut des innovations. Et que Dieu préserve l'Église de s'établir dans des formes quelconques, ou de stéréotyper ses mesures actuelles, ou quelque autre forme que ce soit !

6° Il est évident que nous devons avoir une prédication plus vivante qu'elle ne l'était jusqu'ici, qui puisse satisfaire aux besoins et répondre au caractère de l'époque où nous vivons. Les ministres commencent généralement à le sentir, quelques-uns même vont jusqu'à s'en plaindre,

en disant qu'on est redevable de ce besoin aux nouvelles mesures, comme ils les appellent. *« Des ministres »*, disent-ils, *« que nos pères eussent été heureux d'entendre, ne trouvent maintenant aucun accès, et ne savent où aller pour trouver un auditoire qui les reçoive ! »* Et ils pensent que les nouvelles mesures ont perverti le goût du peuple. Mais ce n'est pas là qu'est le mal. Le caractère de notre siècle est changé, et les hommes qui se plaignent ne s'y sont pas conformés, mais ils ont retenu cette manière de prêcher tendue, sèche, raide et ampoulée qui était en usage il y a un demi-siècle.

Voyez, au contraire, les méthodistes. Plusieurs de leurs ministres sont ignorants, dans le sens ordinaire de ce mot ; beaucoup d'entre eux sont sortis directement des boutiques ou des fermes, et cependant ils ont fondé des réunions, fait leur chemin au milieu des obstacles et gagné des âmes partout où ils allaient. Peu de ministres presbytériens ont amené à Jésus autant d'âmes ou fondé des réunions aussi nombreuses que les méthodistes ; leur prédication simple, claire, incisive, mais chaude et vivante, attire toujours une foule d'auditeurs.

Or, parmi tous ces changements qui ont lieu autour de nous, nous laisserons-nous persuader que notre devoir est de nous conformer à une vieille routine ? Les eaux des fleuves remonteraient plutôt à leur source, que le monde ne serait converti par une telle prédication ; et nous verrions les hommes s'éloigner de nous pour s'attacher à ceux qui adopteront, comme les méthodistes l'ont fait, une manière de prêcher plus en rapport avec les besoins de l'époque. Certainement le monde ne tardera pas à échapper à l'influence de cette prédication à la vieille mode, ou plutôt à la moderne.

Il est impossible, je le répète, que l'esprit public puisse être captivé par une prédication sans naturel. Il nous faut une prédication puissante, vivante ; autrement le diable aura tous les hommes, excepté ceux que les méthodistes pourront sauver. Il n'est pas possible que nos ministres continuent à faire du bien s'ils ne se soumettent à introduire des innovations dans leur manière de prêcher. Beaucoup d'entre eux s'aperçoivent déjà qu'un prédicateur simple mais ardent, sans avoir l'avantage d'une éducation libérale, se formera un auditoire plus nombreux qu'un ministre prêcheur ne le saurait faire, parce qu'il n'a pas, tant s'en faut, l'ardeur de l'autre et ne répand aucun feu sur ses auditeurs lorsqu'il les sermonne.

7. Nous voyons de quelle importance il est que nos jeunes ministres aient des vues claires et justes sur les réveils. Dans une foule de cas j'ai vu qu'on s'efforçait d'effrayer nos jeunes gens qui se préparaient pour le ministère, au sujet des réveils, des innovations et d'autres choses semblables. Dans quelques écoles de théologie on enseigne même aux jeunes gens à regarder les nouvelles mesures comme si c'étaient autant d'inventions du diable.

Comment, sur ce pied-là, pourraient-ils avoir des réveils ? Dès qu'ils entrent en fonctions, ils ont l'œil au guet, ils veillent et tressaillent, comme s'ils voyaient tous les maux de l'enfer. Il n'y a que peu d'années, quelques jeunes gens sortirent de Princeton avec un Essai sur le « danger des réveils ». Or, je serais curieux de savoir combien d'entre eux ont eu des réveils dans leurs troupeaux, depuis qu'ils sont entrés dans le ministère ; et s'ils en ont eu, je voudrais bien savoir s'ils maintiennent toujours les principes de cet écrit sur les dangers des réveils.

Si ma voix pouvait arriver jusqu'à Princeton, je leur parlerais, je voudrais y faire entendre de sérieux avertissements sur ce sujet ; car il est grand temps qu'il soit convenablement connu. De toutes les extrémités de l'Église des gémissements se font entendre sur le manque de ministres convenables. Des hommes pieux travaillent et désirent travailler jour et nuit pour les jeunes

gens qui se préparent au saint ministère, afin qu'ils puissent produire des réveils ; et quand ces jeunes gens sortent du séminaire, il y en a qui redoutent les mesures les plus bénies de Dieu, aussi vivement qu'ils redoutent le papisme lui-même.

En sera-t il toujours ainsi ? élèverons-nous des jeunes gens pour le ministère afin de les voir sortir des études ennemis de toute innovation, comme si pareille chose ne s'était jamais vue ? Laissez-les se mettre à l'œuvre eux-mêmes, et ne leur inspirez pas ces vaines terreurs. J'ai vu avec peine des hommes qui, en rendant compte de certains réveils, ont jugé indispensable d'entrer dans le détail des mesures qui avaient été employées pour montrer qu'elles n'étaient pas nouvelles ; ils croyaient probablement que l'Église mépriserait un réveil, s'il eût été entaché de nouvelles mesures.

Mais je crains bien qu'avec ces préjugés il ne se soit déjà fait beaucoup de mal, et si cela continue on en viendra à juger d'un réveil par le seul fait qu'il ait eu lieu, ou non, par suite de mesures nouvelles ou de mesures anciennes. Jamais je ne saurais approuver un pareil esprit, ni consentir à une règle semblable ; car ce n'est pas faire une objection raisonnable à une mesure quelconque, que de dire qu'elle est ancienne ou nouvelle.

Que le ministre entre donc pleinement dans son œuvre ; qu'il répande son cœur en la présence de Dieu pour obtenir sa bénédiction, et qu'il adopte sans crainte toute mesure qu'il jugera nécessaire pour présenter la vérité avec plus de puissance à ses auditeurs. Dieu ne lui retiendra pas sa grâce. Mais les ministres qui ne voudront pas aller en avant et prêcher avec force et ardeur ; ceux qui resteront dans leur ornière, refusant de rien faire de nouveau pour le salut des âmes, ceux-là contristeront le Saint-Esprit, Dieu les visitera de sa malédiction ; et il suscitera d'autres ministres pour travailler dans le monde.

8. D'après tout ce que nous venons de dire, c'est donc le droit et le devoir des ministres d'adopter de nouvelles mesures pour produire un réveil. Dans quelques endroits tel ministre, qui avait essayé de ces mesures bénies de Dieu pour les réveils, s'est vu combattu par sa propre église, qui en est même venue jusqu'à abandonner les réunions de prière, à abandonner le travail pour le salut des âmes, enfin à se tenir à l'écart, dans une complète inactivité, par la raison que son ministre avait adopté ce qu'elle appelait de nouvelles mesures. Peu importe la sagesse, l'à-propos d'une chose en elle-même, ou la bénédiction que Dieu peut y faire reposer ; il suffit qu'elle soit nouvelle mesure ; on ne veut pas en entendre parler. C'est ainsi qu'on tombe, que l'on contriste le Saint-Esprit, et qu'on met obstacle à tout réveil, tandis que le monde se précipite en enfer !

Finalement. On attachement passionné à des formes ou à des moyens d'agir particuliers, cet attachement qui porte l'Église à résister aux innovations dans les mesures à employer, cette disposition sent fortement le fanatisme. Et ce qui est assez singulier, c'est que les fanatiques de cette trempe sont toujours les premiers à crier au « fanatisme ». Or, qu'est-ce, dans l'Église romaine, autre chose que du fanatisme, qui la fait adhérer avec une telle opiniâtreté à ses coutumes, à ses formes, à ses cérémonies et à ses folies ? Les papistes s'imaginent que toutes ces choses sont d'autorité divine, que pour chacune d'elles il y a un « Ainsi a dit l'Éternel ».

Or, si nous appelons avec raison cet esprit, un esprit de fanatisme ; et si nous le regardons comme très blâmable, il est tout aussi fanatique de la part de l'Église presbytérienne ou de toute autre, de tenir avec acharnement à des formes particulières et d'agir comme si ces formes-là étaient d'institution divine. Le fait est que Dieu n'a établi aucune espèce de formes particulières

destinées à régler le culte et à avancer les intérêts de la religion. Sous la dispensation évangélique, les Écritures gardent le plus profond silence sur ces points-là, qui sont entièrement laissés à la discrétion de l'Église. C'est pourquoi j'espère qu'on ne m'accusera pas de manquer de charité, si je répète que le zèle amer et irritable qu'on apporte souvent à ces questions, que les cris outrageants et exterminateurs que l'on élève contre les nouvelles mesures sentent fortement le fanatisme.

La seule chose sur laquelle la dispensation évangélique insiste dans ces matières, c'est qu'on y mette de l'ordre et de la bienséance. « Que toutes choses se fassent avec ordre et avec bienséance (1 Corinthiens 14 v. 40). Mais qu'est-ce que la bienséance, et qu'est-ce que l'ordre ? Prétendra-t-on qu'une réunion pour les pécheurs angoissés, qu'une assemblée prolongée, qu'un banc réservé aux âmes travaillées, sont incompatibles avec l'ordre et la bienséance ? Je m'élèverai sincèrement et avec force contre tout ce qui serait malséant et désordonné dans le culte qu'il faut rendre à Dieu dans sa maison. Mais je ne dis pas que par « ordre » il nous faille entendre un mode particulier dans lequel l'Église aurait été accoutumée à servir Dieu.

Obstacles aux réveils.15

Le coup le plus fatal que puisse recevoir un réveil, c'est celui que lui portent ses amis en prédisant qu'il va s'arrêter. Toutes les fois donc que les amis d'un réveil prophétisent qu'il va rester stationnaire, ils devraient être repris à l'instant au nom de l'Éternel.

« Je fais un grand ouvrage, et je ne saurais descendre ; pourquoi cesserait l'ouvrage lorsque je l'aurais laissé, et que je serais descendu vers vous ? (Néhémie 6 v. 3) ».

Néhémie, qui parle dans notre texte, était descendu de Babylone pour reconstruire le temple et rétablir le culte de Dieu à Jérusalem, la ville des sépulcres de ses pères. Lorsque Samballat et certains individus, ses alliés, qui s'étaient réjouis longtemps des désolations de Sion découvrirent qu'on s'occupait de reconstruire le temple et la sainte cité, ils élevèrent une grande opposition.

Samballat et les autres chefs tentèrent en diverses manières de détourner de son projet Néhémie ainsi que ses amis, et de les empêcher de continuer leur ouvrage ; ils les menacèrent et les accusèrent de se révolter contre le roi. Puis ils affirmèrent que le dessein des Israélites n'était pas religieux, mais politique, ce à quoi Néhémie donna un démenti prompt et simple : « Ce que tu dis n'est point, mais tu l'inventes de toi-même (Néhémie 6 v. 8) ».

Finalement Samballat envoya à Néhémie un message par lequel il le priait de se trouver dans les plaines d'Ono pour y discuter l'affaire à l'amiable et y régler toute difficulté ; mais son intention était de lui faire du mal. Ayant trouvé que leurs menaces n'avaient pu effrayer Néhémie, ils voulaient se servir de lui par la ruse et la fraude, et faire ainsi cesser l'ouvrage qui se poursuivait vigoureusement. Mais Néhémie répond à de perfides invitations : « Je fais un grand ouvrage, et je ne saurais descendre ; pourquoi cesserait l'ouvrage lorsque je l'aurais laissé et que je serais descendu vers vous ? »

Il s'est toujours trouvé, partout où les serviteurs de Dieu travaillaient à sa cause avec quelque probabilité de succès, que Satan cherchait au moyen de ses agents à détourner l'esprit et à anéantir les travaux de ces fidèles. C'est ce qui est arrivé dans ces deux dernières années, où d'un bout à l'autre du pays il y a eu des réveils si remarquables, grands, puissants, et très étendus. On estime qu'il n'y a pas eu moins de deux cent mille personnes converties à Dieu dans ce laps de temps. Alors le diable a fait jouer tous ses artifices, tous ses instruments pour

détourner l'attention du peuple de Dieu de dessus une œuvre si importante, et pour donner un autre cours à l'énergie avec laquelle on travaillait à la grande œuvre du salut.

En parlant sur ce sujet, je me propose :

I. De montrer qu'un réveil religieux est une grande œuvre.

II. De mentionner diverses choses qui pourraient y mettre obstacle.

III. De montrer ce qu'il faut faire pour nourrir et continuer le grand réveil de nos contrées.

I. Un réveil religieux est une grande œuvre.

C'est une grande œuvre, parce que de grands intérêts y sont engagés, savoir, la gloire de Dieu, autant du moins qu'elle regarde le gouvernement de ce monde, puis le salut des âmes, deux choses qui sont d'une importance inappréciable. La portée d'une œuvre doit être estimée d'après les conséquences qui en résultent ; et les deux points que je viens d'indiquer sont d'une importance incalculable.

II. Diverses choses qui peuvent mettre obstacle à un réveil.

Quelques personnes ont dit sur ce sujet des choses bien pitoyables, en avançant que rien ne pouvait arrêter un véritable réveil. *« Si votre réveil est de Dieu »,* ont-elles dit, *« il ne saurait être entravé ; y a-t-il une créature qui puisse s'opposer à Dieu ? »* Or, je le demande, est-ce là du sens commun ? Le laboureur pourrait bien aussi faire le même raisonnement, et penser qu'il n'a qu'à prendre la faucille en main et récolter son blé, parce que c'est Dieu qui fait croître le grain ! Si un réveil est l'œuvre de Dieu, la récolte l'est aussi ; mais, dans les deux, le résultat est également dépendant des moyens que l'on emploie. C'est pourquoi un réveil est sujet aux mêmes obstacles et peut recevoir des atteintes aussi graves qu'un champ de blé.

1. Un réveil s'arrêtera toutes les fois que l'Église croira qu'il va cesser.

L'Église est l'instrument que Dieu emploie à l'avancement de son œuvre ; elle doit y travailler de bon cœur, et avec une franche volonté. Le coup le plus fatal que puisse recevoir un réveil, c'est celui que lui portent ses amis en prédisant qu'il va s'arrêter. Les ennemis de l'œuvre pourraient en dire tout ce qu'ils voudraient, crier qu'elle va crouler et périr totalement ; l'œuvre ne saurait être entravée par-là, pourvu que ceux qui y sont attachés travaillent et prient avec foi.

Mais c'est une contradiction de supposer qu'ils travailleront et prieront avec foi pour cette œuvre, lorsqu'ils auraient en même temps la pensée qu'elle ne doit pas tarder à finir. Il est clair qu'elle s'arrêtera dès qu'ils perdront la foi. Toutes les fois donc que les amis d'un réveil prophétisent qu'il va rester stationnaire, ils devraient être repris à l'instant au nom de l'Éternel.

Si cette idée commence à prévaloir tellement que tous vos efforts ne puissent, parvenir à la déraciner, le réveil cessera infailliblement, car je le répète, il est indispensable, pour que l'œuvre continue, que, ses amis travaillent avec foi et dans un esprit de prière, ce qui n'est pas, ne peut pas être, quand à côté de cela ils nourrissent la triste pensée qu'elle va s'arrêter.

2. Un réveil cessera toutes les fois que les chrétiens consentiront à ce qu'il cesse.

Quelquefois les chrétiens s'aperçoivent que, si l'on ne fait quelque chose qui produise un grand effet, le réveil s'arrêtera. Si cette vue les jette dans une grande détresse et les pousse à prier, et à faire de nouveaux efforts, l'œuvre ne cessera pas. Lorsque l'amour des chrétiens pour l'œuvre de Dieu et pour le salut des âmes est si grand, qu'à la moindre appréhension d'un relâchement ils sont dans l'angoisse, cette, œuvre ne discontinuera pas, parce qu'ils feront de nouveaux efforts pour la soutenir. Mais si, à la vue du danger, ils ne font pas leur possible pour le détourner, c'est preuve qu'ils consentent à ce que le réveil cesse.

Il y a de nos jours, dans tout ce pays, beaucoup de personnes qui voient les réveils se ralentir, menacer de tomber entièrement, et, qui, toutefois, ne manifestent pas grande détresse à ce sujet, et n'ont guère l'air de s'en soucier. Des églises entières se voient dans cet état, et ne se dissimulent pas ce qui arrivera bientôt si elles ne se réveillent ; et néanmoins elles sont tranquilles, à leur aise, loin de gémir devant Dieu et de le prier avec instance de répandre une nouvelle vie sur son œuvre. Il y en a même qui vont jusqu'à prédire qu'il ne tardera pas à y avoir une grande réaction, et qu'une grande disette fondra sur l'Église comme après Whitefield et Edwards. Mais leurs propres présages ne leur causent aucune frayeur ; ils y consentent ! On les dirait des trompettes du démon, envoyés pour jeter la terreur dans les rangs des élus de Dieu. (J'espère qu'ils se trompent, et que nous verrons des jours plus beaux que jamais).

3. Un réveil cessera toutes les fois que les chrétiens finiront par n'y travailler que comme des machines.

Quand leur foi est grande, que leurs cœurs sont chauds et pleins d'onction, leurs paroles puissantes ainsi que leurs prières, l'œuvre ne peut que prospérer. Mais quand leurs prières deviennent froides et languissantes, que leurs sentiments profonds s'évanouissent pour ne faire place qu'à des actes mécaniques et à des paroles qui ne viennent pas du cœur, alors le réveil est près de cesser.

4. Il cessera encore toutes les fois que les chrétiens concevront l'idée que l'œuvre pourra bien marcher sans leur secours.

Les chrétiens sont ouvriers avec Dieu, et l'œuvre ne marchera pas qu'autant qu'ils la feront marcher, et pas plus. Voilà dix-huit cents ans que Dieu s'efforce de faire travailler l'Église ; il a employé à cet effet les appels, les sollicitations, les commandements, les instances, les supplications, les encouragements ; il a toujours été disposé à lui prêter la force de son bras, à coopérer avec elle. Mais l'Église n'a pas voulu agir, elle paraît déterminée à laisser à Dieu seul le soin de convertir le monde, en disant : *« S'il veut que le monde se convertisse, qu'il le fasse »*. Elle devrait savoir que cela n'est pas possible.

Autant que nous pouvons le savoir, ni Dieu, ni l'homme ne pourront convertir le monde sans la coopération de l'Église. Les pécheurs ne sauraient être convertis sans qu'ils agissent eux-mêmes ; car la conversion, c'est le retour à Dieu. Ils ne sauraient l'être non plus sans les

influences morales qui favoriseraient ce retour ; c'est-à-dire, sans que la vérité et la réalité des choses éternelles soient pleinement présentées à leur esprit, soit par la révélation directe, soit par les hommes. Dieu ne convertit pas le monde par une omnipotence physique ; il veut se servir pour cela de l'influence morale de l'Église.

5. L'œuvre s'arrêtera lorsque l'Église préférera ses propres intérêts à ceux du royaume de Dieu.

Je ne puis admettre, moi, que les hommes aient quelque affaire qui soit proprement à eux ; mais c'est là ce qu'ils pensent, et ils préfèrent ce qu'ils regardent comme leur propriété au travail qu'ils feraient pour le Seigneur. Ils pensent que leurs occupations temporelles ne leur laissent pas assez de temps pour entretenir un réveil ; et ils prétendent être obligés de renoncer à s'occuper de religion. Nécessairement alors toute œuvre religieuse s'arrêtera.

6. Le réveil cesse aussi quand les chrétiens commencent à s'enorgueillir de leur grand réveil.

J'entends par là ceux des chrétiens qui en auraient auparavant été les instruments. Il arrive toujours dans un réveil qu'une portion de l'Église est trop fière et trop mondaine pour prendre la moindre part à cette œuvre ; elle se tient à distance et elle attend pour voir ce qui aura lieu et comment cela finira. L'orgueil de cette portion de l'Église ne mettra aucun obstacle au réveil, car le réveil n'a jamais reposé sur elle ; il a commencé sans elle et marchera aussi sans elle.

Qu'ils croisent les bras et ne fassent qu'épier et critiquer ; tout cela n'empêchera pas l'œuvre d'avancer. Mais quand ceux de l'Église qui ont travaillé commencent à regarder avec complaisance au grand succès qu'ils ont eu, aux efforts et aux prières qu'ils ont faits, au zèle et au courage qu'ils ont déployé, à la grande utilité dont ils ont été, alors très probablement leur œuvre déclinera. On aura peut-être publié dans les papiers quel réveil il y a eu dans cette église, et avec quelle ardeur les membres s'en occupaient ; ceux-ci pensent alors combien ils seront haut placés dans l'estime des autres églises du pays ; l'orgueil les enfle ; ils deviennent présomptueux ; dès lors ils ne peuvent plus jouir de la présence de Dieu ; l'Esprit contristé se retire et l'œuvre s'arrête.

7. Le réveil cessera lorsque l'Église s'épuisera à force de travail.

C'est là un point sur lequel une multitude de chrétiens se trompent grandement, dans des temps de réveil. Ils sont si étourdis et ont si peu de jugement, qu'ils bouleverseront leur manière de vivre, négligeront de prendre leurs repas et de dormir aux heures convenables, et se laisseront tellement aller à l'excitation que leur corps n'y tiendra plus, s'épuisera, et les mettra dans une impossibilité absolue de continuer leur œuvre. C'est bien souvent pour avoir commis cette imprudence que ceux qui avaient travaillé à un réveil l'ont vu se ralentir, puis tomber tout à fait.

8. Un réveil cessera aussitôt que l'Église commencera à spéculer sur des doctrines abstraites, qui n'ont rien à faire avec la pratique. Si l'Église détourne son attention des choses qui regardent le salut pour étudier ou discuter des points abstraits, le réveil se trouvera nécessairement arrêté.

9. Lorsque les chrétiens commencent à faire des prosélytes de parti à parti.

Quand les Baptistes sont tellement opposés aux Presbytériens, ou les Presbytériens aux Baptistes, ou les deux aux Méthodistes, ou encore les Épiscopaux à tous les autres, qu'ils en viennent à s'efforcer de gagner les âmes à leur église, vous ne tarderez pas à voir la fin complète

du réveil. Peut-être un réveil marchera-t-il pendant un certain temps, libre de toute opposition sectaire, jusqu'à ce que telle personne fasse circuler secrètement un livre destiné à faire des prosélytes : peut-être un diacre, aveuglé par son zèle, ou quelque brouillon de femme, ou encore un ministre emporté par l'ardeur du prosélytisme ne saura demeurer plus longtemps tranquille et commencera à faire l'œuvre du démon en s'efforçant de gagner des prosélytes à lui, en aigrissant ainsi les cœurs, et en contrastant le Saint-Esprit par les luttes égoïstes dont il sera l'auteur, et par la division qu'il sèmera parmi les chrétiens. Alors plus de réveil.

10. Lorsque les chrétiens refusent de donner à l'Éternel en proportion des bienfaits qu'ils en ont reçus.

C'est là une source féconde de relâchement spirituel. Dieu a ouvert les canaux des cieux à une église, et répandu la bénédiction sur elle ; alors il s'attend raisonnablement à ce qu'elle apporte les dîmes dans sa maison, et fasse de plein gré et libéralement quelque chose pour Sion ! Eh voici, ils ont refusé, ils ne se sont pas mis à l'œuvre pour avancer la cause de Christ ; et l'Esprit a été contristé, la bénédiction a été retirée, et dans quelques cas il y a une grande réaction, parce que l'Église ne voulait pas être libérale, lorsque Dieu avait été si bon. J'ai connu des églises qui, pour avoir suivi ce train, ont été évidemment frappées de stérilité. Elles avaient eu un glorieux réveil ; peut-être le lieu de la réunion avait-il besoin d'être réparé, ou le besoin se faisait sentir de quelque chose qui devait coûter quelque argent ; l'Église refuse de le faire, et pour ce seul acte d'avarice Dieu les abandonne.

11. Quand l'Église contristé le Saint-Esprit, en quelque manière que ce soit, le réveil s'arrête.

A. Quand elle ne sent pas qu'elle dépend du Saint-Esprit. Toutes les fois que les chrétiens se fortifient dans leurs propres forces, Dieu « maudit leurs bénédictions ». Dans beaucoup de cas les chrétiens pèchent contre les grâces qu'ils ont reçues, en s'élevant à la vue de leurs succès et se les attribuant à eux-mêmes au lieu d'en donner à Dieu toute la gloire. Comme il dit : « Si vous n'écoutez point et que vous ne preniez point à cœur de donner gloire à mon nom, dit l'Éternel des armées, j'enverrai sur vous la malédiction, et je maudirai vos bénédictions ; et déjà même je les ai maudites parce que vous ne les prenez point à cœur (Malachie 2 v. 2) ».

Sans aucun doute, cet esprit de vanterie a été fort répandu dans ce pays ; j'ai vu dans les journaux beaucoup de choses qui s'en ressentaient, et où l'on voyait percer des dispositions à se glorifier en soi-même du succès dont jouissait le réveil. Nous y sommes fortement enclins ; et voilà pourquoi nous devrions redoubler de vigilance, tant les troupeaux que les ministres, et nous garder de contrister le Saint-Esprit en tirant une vaine gloire des hommes.

B. L'esprit sera contristé si l'on fait trop de bruit du réveil. Quelquefois, lorsqu'un réveil ne fait que commencer, vous le verrez annoncé dans les papiers publics, ce qui très communément lui porte un coup mortel. Dans un état voisin, un réveil avait commencé. A l'instant parut une lettre du pasteur, annonçant cet événement. Je vis cette lettre, et je me dis en moi-même : *« C'est la dernière lettre qui nous parlera de ce réveil »*. Et la chose arriva : En peu de jours l'œuvre cessa totalement. De pareils cas ne sont pas rares. Je pourrais vous parler de plusieurs églises qui, voyant ce qu'on avait publié sur leur compte, s'élevèrent, tombèrent dans l'orgueil et ne firent plus grand-chose pour avancer le réveil.

Il en est qui, tout en prétendant ne publier des faits qu'à la louange et à la gloire de Dieu, trahissaient si fortement une disposition à s'exalter elles-mêmes, se sont mises elles-mêmes si évidemment en montre, que cela faisait un mauvais effet. Lors d'une réunion prolongée, qui se tint dans cette église, il y a dix-huit mois, on vit cinq cents personnes converties, dont un nombre considérable s'attacha à cette église, et plusieurs autres se joignirent à d'autres troupeaux.

Nous les pourrions nommer, et indiquer leur résidence. Mais il n'en fut rien dit dans les journaux. On me demandait à plusieurs reprises pourquoi nous étions si silencieux sur ce sujet : je ne pouvais répondre autre chose, sinon qu'il y avait dans les églises une si grande tendance à se glorifier, que je craignais de rien publier sur les grâces que nous avions reçues. J'avais tort peut-être.

Mais j'ai été si souvent à même de voir le mal produit par des publications prématurées, que je crus bon de me taire entièrement. Auparavant déjà, il y a quatre ans, on lut dans les journaux au sujet du réveil qui avait lieu dans cette même ville, tant de choses qui paraissaient dictées par la vaine gloire et par la présomption, que je craignais, cette dernière fois, de rien publier du tout. Ce n'est pas que je m'élève contre l'usage en lui-même de rendre compte des réveils ; mais il est de la plus haute importance de prendre garde à la manière dont on le fait. Si c'est de manière à exciter la vanité, le réveil en ressentira toujours de funestes atteintes.

C. L'Esprit est aussi contristé lorsqu'on publie ou qu'on dit des choses qui tendent à déprécier l'œuvre de Dieu. Quand on parle avec légèreté d'une œuvre bénie de Dieu, ne rendant pas à Dieu la gloire due à son nom, l'Esprit en est contristé. Si vous avez à dire quelque chose sur un réveil, donnez simplement et avec clarté les faits comme ils sont, et laissez-les passer pour ce qu'ils valent.

12. On peut s'attendre à voir cesser un réveil quand les chrétiens perdent l'amour fraternel.

Jésus-Christ ne continuera de travailler à un réveil avec son peuple qu'aussi longtemps qu'ils exerceront l'un envers l'autre l'amour fraternel. Lorsque les chrétiens sont animés de l'esprit du réveil, ils éprouvent cet amour, et vous les entendez s'appeler affectueusement du nom de frère et de sœur. Mais dès qu'ils commencent à se refroidir, ils perdent ce feu et cette ardeur d'affection qu'ils avaient l'un pour l'autre ; et ils s'abstiendront alors de se nommer frère ou sœur, ce qui ne leur paraîtra plus que ridicule ou méprisable.

Il y a des églises où l'on ne prononce pas même ces noms, mais partout où il y a réveil, ils se trouvent naturellement dans la bouche des chrétiens. Je ne sache pas qu'il y ait à cela une seule exception ; moi, du moins, je n'en connais aucune. Et du moment où ces dénominations si naturelles et si scripturaires disparaissent, l'Esprit de Dieu est contristé et se retire.

13. Un réveil tombera si les chrétiens ne sont pas fréquemment reconvertis.

J'entends par là que les chrétiens, pour conserver l'esprit d'un réveil, ont communément besoin de recevoir de fréquentes convictions, de s'humilier de nouveau avec un cœur brisé devant le Seigneur, ce qui s'appelle être reconvertis. Quand nous parlons ainsi, plusieurs n'y comprennent rien ; mais il est de fait que, dans un réveil, le cœur du chrétien est sujet à s'encroûter et à perdre le goût exquis qu'il prenait aux choses divines. La force et l'onction de

ses prières vont en diminuant ; et alors il faut qu'il soit converti de nouveau, et même que cela ait lieu à de fréquents intervalles ; autrement il ne saurait demeurer dans un état favorable au réveil.

Jamais je n'ai travaillé à un réveil avec qui que ce fût, qui voulût pousser à l'œuvre et travailler continuellement, sans que ces personnes ne suivissent la marche que je viens d'indiquer et ne s'abattissent devant Dieu à compte nouveau toutes les deux ou trois semaines. Très souvent les réveils perdent leur force parce que l'Église ne s'humilie pas devant Dieu dans le sentiment de sa culpabilité et de son entière dépendance.

Il serait vivement à désirer que les ministres comprissent cela et apprissent à faire tomber l'Église aux pieds de l'Éternel, et à s'y jeter eux-mêmes. Sans cela ils verront les chrétiens devenir des machines et perdre leur ferveur et leur puissance dans la lutte avec Dieu. C'est par cette nouvelle conversion que passa l'apôtre Pierre après qu'il eut renié son Sauveur ; et c'est par cette humiliation que le Seigneur le prépara à la grande effusion de la Pentecôte.

J'ai été surpris, depuis quelques années, de voir que ce mot « être brisé » fût une pierre d'achoppement pour certains ministres et pour des personnes qui faisaient profession de religion. Ces chrétiens ne voyaient pas qu'ils s'exposaient au reproche adressé à Nicodème : « Tu es un docteur en Israël, et tu ne sais pas ces choses ? (Jean 3 v. 10) ». Je soutiens que les ministres n'auront jamais de réveil, à moins qu'ils ne sachent ce que c'est que « d'être brisé ».

14. Un réveil ne saurait être continué lorsque les chrétiens ne pratiquent pas le renoncement.

Quand l'Église est favorisée d'un réveil et qu'elle commence à s'engourdir et à se complaire en elle-même, le réveil ne tardera pas à s'arrêter. Si elle ne sympathise pas avec le Fils de Dieu, qui abandonna tout pour sauver les pécheurs, si elle n'est pas résolue de jeter au loin son luxe, ses aises et de se donner tout entière à l'œuvre à laquelle elle est appelée, elle ne saurait que faire d'attendre que le Saint-Esprit soit répandu sur elle.

C'est là, sans aucun doute, une des principales causes de relâchement pour les individus. Que les chrétiens d'un réveil se gardent bien des premiers mouvements qui pourraient les porter à moins de renoncement et à se permettre l'une après l'autre des choses qui flatteraient leur amour du monde. C'est une des ruses de Satan de les exciter à se retirer de l'œuvre de Dieu pour s'engraisser, pour laisser appesantir leur cœur, pour devenir lâches, mous, mutiles et sensuels, afin que, l'Esprit se trouvant contristé, le réveil s'arrête aussitôt.

15. Faire de la controverse sur les innovations est encore une chose qui, autant qu'aucune autre, mettra obstacle à un réveil. Mais je n'ai pas besoin d'insister davantage sur ce point, en ayant fait le sujet de mon dernier discours.

16. Les réveils peuvent être arrêtés par l'opposition continue de la vieille école, combinée avec un mauvais esprit dans la nouvelle.

Si ceux qui ne font rien pour le réveil continuent leur opposition, et que ceux qui y travaillent se laissent aller à l'impatience et se livrent à un méchant esprit, le réveil cessera. Quand ceux de la vieille école publient dans les journaux des lettres contre les réveils ou contre ceux qui les font, et que ceux de la nouvelle y répliquent avec amertume, colère et contention, entamant ainsi une controverse querelleuse, le réveil cesse bientôt.

Que chacun s'occupe de son ouvrage, et ne parle ni ne prêche ni n'imprime contre l'opposition. Laissez les autres publier leurs calomnies. Pour vous, serviteurs de l'Éternel, demeurez à votre poste et y travaillez fidèlement. Les calomnies et tout ce qu'on pourra écrire ne sauraient arrêter le réveil, lorsque ceux qui y sont engagés ont à cœur leur affaire et s'en occupent sérieusement. Les faits donnent une confirmation étonnante à ce que je vous dis là.

Dans un endroit où il y avait un réveil, certains ministres firent une cabale contre le pasteur de l'Église, et conçurent le projet de le perdre. Ils le poursuivirent devant son consistoire, où il subit une espèce de procès de six semaines, au beau milieu du réveil, qui n'en continua pas moins sa marche. Ceux des membres de l'Église qui avaient l'esprit de prière s'étaient mis à l'œuvre avec tant d'ardeur, qu'elle continua sa marche triomphale pendant tout le temps que dura cette guerre.

Le pasteur se croyait forcé de laisser son troupeau pour assister à des débats ; mais il y avait là un autre ministre qui le remplaçait et qui travaillait parmi le troupeau ; les membres mêmes de l'Église n'allaient pas, en général, assister aux débats, mais ils continuaient de prier pour les âmes et de travailler à leur salut, en sorte que le réveil survécut à l'orage. En plusieurs autres endroits il s'est élevé de l'opposition dans l'Église même ; mais quelque peu d'âmes humbles sont demeurées à l'ouvrage, et le Seigneur miséricordieux a étendu son bras et fait prospérer le réveil en dépit de toute l'opposition.

Mais toutes les fois que ceux qui se trouvaient activement engagés dans un réveil s'emportaient contre l'injustice et l'opiniâtreté de l'opposition, perdaient patience, disaient que les choses ne pouvaient plus aller ainsi, et croyaient bon de répondre aux chicanes, de réfuter les calomnies, « ils descendaient alors dans les plaines d'Ono (Néhémie 6 v. 2) », et l'ouvrage s'arrêtait.

17. Tout ce qui parvient à distraire l'esprit public met obstacle à un réveil.

Dans le cas que j'ai rapporté où le ministre avait à être examiné devant son consistoire, la raison pour laquelle le réveil ne fut pas ruiné, c'est que les hommes de prière de l'Église ne voulurent pas être distraits ni détournés de l'œuvre.

Ils ne se rendirent même pas aux débats, mais ils s'en tinrent à prier et à travailler pour les âmes, de sorte que l'attention publique demeura fixée sur le sujet dont on l'occupait, en dépit de tous les efforts du Malin.

Mais toutes les fois qu'il réussit à absorber l'attention publique sur un autre sujet quelconque, il met un terme au réveil : peu importe quel sujet que ce soit. Peut-être que, si un ange venait à descendre du ciel et à prêcher dans les rues, ce pourrait être la chose du monde la plus fatale pour un réveil, en détournant l'attention des pécheurs de dessus leurs péchés, et empêchant l'Église de continuer ses prières pour les âmes ; tous se jetteraient sur les traces de cet être glorieux pour le contempler, et peut-être le réveil cesserait.

18. Il cessera encore si l'on résiste à la réforme de la tempérance.

Le temps est venu où l'Église ne saurait plus être tenue pour innocente, si elle se tient à l'écart de cette glorieuse réforme. Il y avait un temps où ce pouvait être fait par ignorance ; où des ministres, des chrétiens, pouvaient avoir des réveils, quoiqu'il s'en trouvât parmi eux qui usassent dans l'occasion de liqueurs spiritueuses. Mais depuis qu'on a jeté du jour sur ce sujet,

et qu'on a prouvé qu'il ne pouvait résulter de cette pratique que du mal, nul membre de l'Église, nul ministre, ne saurait être innocent, s'il reste neutre dans cette cause ; tous doivent se prononcer et se mettre d'un côté ou de l'autre. Ce qu'ils ne combattent pas, ils l'appuient.

Montrez-moi un ministre qui se soit opposé à la réforme de la tempérance et qui ait eu un réveil ! Montrez-m'en un qui s'en tienne maintenant éloigné, et qui ait un réveil ! Montrez-m'en un qui temporise maintenant, qui hésite à se déclarer en faveur de la tempérance, et qui ait un réveil ! Il n'en était pas ainsi auparavant. Mais à présent que le sujet a été discuté et qu'il est bien compris, nul ne peut fermer les yeux et se refuser à l'évidence de la vérité. Elles sont rougies de sang, les mains de celui qui ne combat pas pour la cause de la tempérance. Pourrait-il avoir un réveil ? (Et le temps vient qu'on en dira autant de ceux qui fument sans nécessité).

19. Un autre obstacle aux réveils, c'est quand les ministres et les Églises embrassent un principe erroné sur des questions qui concernent les droits de l'homme.

Prenez, par exemple, le sujet de l'esclavage. Il y eut un temps où ce sujet n'était pas présent à l'esprit public. Jean Newton continuait à faire la traite des noirs, même après sa conversion ; son esprit avait été tellement perverti, sa conscience si complètement cautérisée, quant à ce trafic atroce, qu'il ne pensa au grand péché qu'il commettait que quelque temps après qu'il fut devenu enfant de Dieu. S'il avait été éclairé là-dessus avant sa conversion, il n'aurait jamais pu être converti sans avoir préalablement abandonné ce péché.

Et même après sa conversion, et lorsqu'il fut convaincu du mal qu'il commettait, il ne put plus jouir de la présence de son Dieu avant d'avoir renoncé à ce péché pour toujours. C'est ainsi que sans aucun doute une foule de marchands et de maîtres d'esclaves, dans notre pays, ont été convertis quoiqu'ils participassent à cette abomination, parce que l'iniquité dont elle regorge n'apparaissait pas à leur esprit.

C'est ainsi encore que nombre de ministres et d'églises, par tout le pays, ont gardé le silence et ne sont pas élevés en témoignage contre cette exécrable abomination qui existait dans l'Église et dans le peuple. Mais on a maintenant discuté ce sujet, la Providence de Dieu l'a mis distinctement devant les yeux de tous les hommes ; et des flots de lumières ont été versés sur cette question, comme sur celle de la tempérance : on a produit des faits, établi des principes, éclairé l'esprit des hommes ; ce monstre est maintenant tiré hors de sa caverne, et on le fait voir à l'Église à laquelle on demande : « Est-ce là un péché ? »

Elle doit maintenant donner son témoignage sur ce sujet : Les chrétiens sont les témoins de l'Éternel ; ils sont tenus par serment de dire « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ; » il est impossible qu'ils ne se prononcent ni d'un côté, ni de l'autre. Leur silence ne saurait plus être mis sur le compte de l'ignorance ; ils ne pourraient avancer que leur attention ne s'est jamais portée sur ce sujet. Conséquemment leur silence dira virtuellement, et en tout autant de termes, qu'ils ne regardent pas l'esclavage comme un péché.

C'est là un sujet sur lequel on ne saurait se taire sans être coupable. Le moment est venu où le moindre souffle que nous apportent les brises du Sud est chargé de cris de lamentation, de douleur et de deuil. Deux millions de païens dégradés étendent dans notre propre pays des mains ensanglantées et chargées de fers, et poussent des cris de détresse en regardant à l'Église pour en obtenir du secours. L'Église dans ses efforts pour sauver le monde fermera-t-elle l'oreille à

ces cris d'agonie et de désespoir ? A Dieu ne plaise ! L'Église ne saurait éluder cette question. C'est une question qui regarde et que doivent décider l'Église et la nation ; Dieu les y forcera.

C'est en vain que les Églises donneraient pour raison qu'elles craignent que cette question ne produise des troubles, des disputes, des querelles. C'est en vain qu'elles voudraient faire passer pour un acte de piété leur refus d'ouvrir l'oreille à ce cri de détresse. L'Église doit témoigner de la vérité sur ce sujet-là ; si elle ne le fait pas, elle sera parjure, et l'Esprit de Dieu la quittera. Elle est tenue par serment de rendre son témoignage ; et les ministres et les Églises qui ne le font pas pèchent, et sont de faux témoins de Dieu. Il n'est que trop vrai qu'une des causes du triste état où se trouve actuellement la religion, c'est que, dans une multitude d'églises on s'est mis du mauvais côté quant à la question de l'esclavage ; les préjugés et les intérêts l'ont emporté sur les principes ; on a craint d'appeler cette infamie par son vrai nom.

20. Une autre chose encore vient arrêter un réveil.

C'est de négliger de faire droit à ce que les missions réclament. Si les chrétiens n'éprouvent aucune sympathie pour les païens, négligent les assemblées mensuelles ; et bornent leur attention à leur propre Église, ne lisant pas même les feuilles des missions, ou enfin s'ils n'usent d'aucun autre moyen qui pourrait les instruire des besoins du monde, et s'ils rejettent la lumière que Dieu fait luire à leurs yeux, refusant de faire ce que Dieu exige qu'ils fassent pour sa cause, l'Esprit de Dieu se retirera d'eux.

21. Quand une église rejette les appels que Dieu lui adresse d'élever des jeunes gens pour le saint ministère, elle arrête ou détruit le réveil.

Voyez l'église presbytérienne ; voyez ces deux cent mille âmes converties dans l'espace de dix ans ; voyez les ressources bien suffisantes de cette église pour remplir le monde de ministres ; et cependant le ministère ne s'y accroît pas en proportion de notre population ; et si l'on ne fait quelque chose de plus pour nous fournir de ministres, nous deviendrons des païens nous-mêmes. Les églises ne font pas sentir assez fortement aux jeunes gens leur devoir d'entrer dans le saint ministère. Dieu répand son Esprit sur les églises, convertit des centaines de milliers d'âmes ; mais si les ouvriers n'entrent pas dans la moisson, à quoi pourrait-on s'attendre, si ce n'est à voir la malédiction de Dieu fondre sur ces mêmes églises, son Esprit se retirer, et le réveil parvenir à sa fin ? C'est là un sujet sur lequel nul ministre, nulle église ne saurait se taire ou rester inactif.

22. Calomnier les réveils est encore un moyen qui les fait souvent tomber.

Le grand réveil qui eut lieu aux jours du président Edwards souffrit grandement de la conduite de l'Église à cet égard. Il faut, il est vrai, s'attendre à voir les ennemis de Dieu outrager, peindre sous un mauvais jour et calomnier les réveils. Mais lorsque l'Église elle-même s'engage dans cette œuvre, que beaucoup de ses membres les plus influents aident, appuient les ennemis, en calomniant eux-mêmes et en peignant sous un faux jour une œuvre glorieuse de l'Éternel, il est naturel que l'Esprit soit contristé. On ne saurait nier que ceci n'ait été fait d'une manière étendue, affligeante et déshonorante pour le Seigneur.

On a estimé que dans une année, depuis que le réveil a commencé, cent mille âmes ont été converties à Dieu dans les États-Unis. C'est, sans aucun doute, le plus grand nombre de conversions qui ont jamais eu lieu dans une année, depuis que le monde existe. On ne pouvait

pas s'attendre à ce que, dans une œuvre aussi étendue parmi les êtres humains, il n'y eût rien du tout de fautif ; il eût été déraisonnable et absurde de s'attendre à y trouver la perfection. Il s'y est mêlé du mal. Il fallait s'y attendre, et en même temps s'en préserver autant que possible. Mais je ne crois pas qu'en parcourant l'histoire entière on trouve un cas dans lequel un réveil, approchant de celui-ci en grandeur et en influence, ait été suivi de si peu de maux et de maux si peu grands.

Et cependant comment n'a-t-on pas traité cette œuvre de Dieu ? En admettant que tous les maux dont on s'est plaint soient réels, ce qui est loin d'être la vérité, ce ne seraient que des taches sur le disque d'un soleil plein de gloire ; des riens presque, en comparaison de la grandeur et de l'excellence infinie de cette œuvre. Et cependant comment cette œuvre bénie de Dieu a-t-elle été reçue et traitée par une grande portion de l'église presbytérienne ?

Lors de l'assemblée générale, et au milieu de cette grande œuvre, le grave corps qui représente l'église presbytérienne, au lieu d'établir un jour d'actions de grâces, de louer et d'exalter le Seigneur pour ses œuvres magnifiques, n'a su que faire entendre une voix de reproches et de mécontentement. D'après les extraits des discours qui y furent prononcés, il paraît que la maison retentissait de plaintes. Bien loin d'aviser aux moyens à employer pour pousser vigoureusement cette œuvre, l'attention des ministres semblait être absorbée par les quelques abus qui s'y étaient glissés incidemment, et qui, comparativement, n'étaient que des riens.

En sorte qu'après beaucoup de lamentations, ils formèrent un comité et publièrent dans les églises une « Lettre pastorale » qui tendait à éveiller des soupçons, à éteindre le zèle du peuple de Dieu et à lui faire pointilleusement regarder aux maux, au lieu de rendre gloire à Dieu pour la grandeur de sa bénédiction. Quand j'ouïs ce qui venait de se passer à cette assemblée générale, que je lus leurs discours, que je vis leur lettre pastorale, mon âme en devint malade ; un sentiment de détresse inénarrable s'empara de mon esprit, et il me sembla que Dieu allait « visiter » l'Église presbytérienne pour une conduite pareille. Et en effet, depuis lors, la gloire s'est retirée, et les réveils y sont devenus toujours moins fréquents, toujours moins puissants.

Oui, je voudrais qu'on sût partout si ces ministres, qui firent tant de plaintes dans l'assemblée générale et qui eurent part à la rédaction de la lettre pastorale, ont depuis lors été bénis pour l'avancement des réveils, si l'Esprit de Dieu a reposé sur eux et si leurs églises peuvent rendre le témoignage qu'elles ont l'onction du Saint !

23. Les difficultés ecclésiastiques tendent aussi à contrister l'Esprit et à détruire les réveils.

Telle a toujours été la politique du diable, de détourner l'attention des ministres de dessus l'œuvre de l'Éternel, pour la porter sur des disputes et sur des contestations ecclésiastiques.

Le président Edwards fut obligé de passer un long temps en disputes devant des conseils ecclésiastiques ; et de nos jours, et au milieu de ces grands réveils religieux, ces difficultés se sont multipliées à un degré honteux et alarmant. Quelques-uns des ministres les plus bénis dans l'Église ont été enlevés à leurs travaux, pour passer des jours et quelquefois des semaines entières à répondre à des accusations qui s'élevaient contre eux ou leurs collègues, et qui n'étaient jamais fondées.

Voyez Philadelphie. Oh ! Combien l'Église de Dieu, qui se trouvait dans cette ville, combien tout le pays n'a-t-il pas été troublé et affligé par des disputes interminables et honteuses. En

général, les maux que ces difficultés ecclésiastiques ont produits dans l'église presbytérienne, pourraient faire pleurer la création. On eut l'effronterie, la méchanceté d'arracher le frère Beman à ses travaux, pour l'examiner devant son propre consistoire au sujet d'accusations également fausses et ridicules.

Et il semble que, depuis cette époque, une grande partie du temps de ce fidèle ouvrier a été employée à accommoder des difficultés ecclésiastiques. La même chose est arrivée pendant nombre d'années aux frères Duffield de Carliste, Barnes de Philadelphie et à d'autres éminents serviteurs de Dieu. Oh ! Ne l'allez point dire dans Gath ! Quand est-ce que des ministres et des chrétiens, qui ne font eux-mêmes que fort peu ou rien du tout, laisseront les autres tranquilles et libres de travailler pour le Seigneur ?

Ces choses dans l'église presbytérienne, ces contentions, ces querelles sont si ridicules, si iniques, si énormes qu'il doit y avoir chaque année, au moment où se réunit l'assemblée générale des jubilations dans l'enfer. Et s'il y avait des larmes dans le ciel, là encore on en répandrait sur ces misères. Chaque année l'on peut voir des ministres arrachés à leurs travaux, laissant peut-être un réveil plein d'espérances, pour se rendre à l'assemblée générale, y entendre des débats, et y être témoins de débats qui trop souvent ont nui à leurs propres âmes, endurci leurs cœurs, et dont ils sont revenus, ayant honte de leur église, et honte de demander à Dieu de répandre son Esprit sur un corps aussi disputeur.

24. Une autre chose qui peut s'opposer aux réveils, c'est la médisance, de quelque côté qu'elle vienne, et spécialement du côté de ceux qui ont pris une part active au réveil.

Il faut s'attendre à ce que les adversaires de l'œuvre veillent minutieusement aux moindres défectuosités qui pourraient se trouver dans les amis de cette œuvre, et trouvent souvent à redire à leur conduite lors même qu'elle est irréprochable. On doit s'attendre surtout à ce que les remarques malveillantes et anti-chrétiennes soient faites sur ceux qui sont les instruments les plus éminents pour l'avancement de l'œuvre. Néanmoins cette disposition à critiquer, de la part des adversaires, qu'ils soient dans l'Église ou hors de l'Église, ne saurait d'elle-même former un obstacle au réveil.

Tant que ceux qui y travaillent resteront dans l'humilité, dans l'esprit de prière, n'usant point de représailles, mais possédant leurs âmes dans la patience, tant qu'ils se garderont de se laisser aller à la distraction, aux récriminations, et de contrister l'esprit de supplication, l'œuvre prospérera, comme c'était le cas dans l'Église de ce ministre dont j'ai parlé, qui, au milieu d'un réveil, fut obligé de subir un examen de six semaines.

Le troupeau resta humilié dans la poussière, et pria, non pas tant pour son ministre, car elle l'avait laissé entre les mains de son Dieu ; mais elle plaida avec cris et avec larmes pour les pécheurs. Dieu entendit ces chrétiens, il les bénit, et l'œuvre prospéra. La médisance chez ceux qui sont opposés à l'œuvre n'est pas beaucoup à craindre ; car ils n'ont pas l'Esprit ; et rien ne dépend d'eux, parce qu'ils ne peuvent entraver la marche de l'œuvre qu'en proportion de leur faible influence personnelle. Mais les autres ont la puissance de l'Esprit de Dieu ; et l'œuvre dépend de l'esprit dont ils seront animés.

S'il est mauvais, ils consisteront le Saint-Esprit, et le mal sera sans remède ; l'œuvre cessera. Ainsi donc, quelles que soient les provocations qu'auraient reçues ceux qui travaillent à cette œuvre bénie, si cette œuvre cesse, la responsabilité en pèsera sur eux.

Et l'un des faits les plus alarmants, dans ce sujet, c'est que dans beaucoup de cas ceux qui ont été employés à l'avancement de l'œuvre paraissent avoir perdu le Saint-Esprit au bout de quelque temps. Ils se sont laissés détourner par l'opposition, se disant qu'il ne la fallait pas soutenir plus longtemps, qu'il fallait se montrer, et répliquer dans les journaux à ce qui était avancé contre eux.

Une chose qui devrait être connue et universellement comprise, c'est que toutes les fois que ceux qui sont attachés à un réveil et qui y travaillent s'arrêteront à se défendre, se laisseront aller à des querelles de journaux, et répliqueront à ceux qui écrivent contre eux, l'Esprit de prière se retirera complètement et l'œuvre s'arrêtera. Rien n'est plus nuisible à un réveil (et cela s'est toujours vu) que lorsque ses promoteurs prêtent l'oreille à l'opposition, et s'arrêtent à y répondre. Cela s'est trouvé vrai aux jours du président Edwards, comme le pourront dire ceux de vous qui connaissent son livre sur les Réveils.

III. Ce qu'il faut faire pour nourrir et continuer le grand réveil de nos contrées.

Je vais maintenant mentionner différentes choses qui doivent se faire pour continuer le grand et glorieux réveil qui a lieu depuis dix ans.

1. Il devrait y avoir une grande et profonde contrition chez les ministres.

Oui, nous, mes frères, nous devons nous humilier devant Dieu. N'allons pas croire qu'il nous suffise d'appeler les hommes à la repentance. Nous devons nous repentir, nous, nous devons donner les premiers l'exemple du repentir, et appeler ensuite les églises à nous suivre.

Ceux-là surtout ont grand besoin de repentance qui ont été les promoteurs de l'opposition, et qui ont jeté les premiers sentiments de défiance sur les réveils ; lors même que quelques ministres ont borné leur opposition aux réveils de leur propre congrégation.

Ils ont fait naître dans leur troupeau des soupçons qui y ont arrêté l'œuvre. Ils feraient bien de considérer sérieusement les remarques du président Edwards sur ce sujet : « *Les ministres auraient beau prêcher la saine doctrine et travailler avec plus d'ardeur et de peine que jamais à leur œuvre particulière, s'ils montrent en un temps de réveil à leurs troupeaux qu'ils ne sont pas attachés à cette œuvre-là, qu'au contraire ils ne savent trop qu'en dire et qu'ils s'en méfient même, il est certain qu'ils feront beaucoup plus de mal que de bien. Car la réputation seule d'une œuvre de Dieu, si grande et si extraordinaire, si l'on permettait à ces troupeaux de croire que c'est en effet une œuvre de Dieu, et l'exemple des autres villes qui se réveillent, joint à telle prédication qu'ils pourraient entendre dans l'occasion, aurait certainement une influence plus considérable sur leur esprit, et les réveillerait plus fortement que tous les travaux de leurs propres ministres. Mais l'opinion de leur pasteur, si elle est défavorable, leur donnera de la méfiance sur l'œuvre dont ils entendent parler au-dehors ; cette méfiance détruira sur leurs esprits le pouvoir de cette main de Dieu qui, sans cela, apparaît si visiblement dans un réveil ; elle tendra encore à leur donner des soupçons sur tout autre mouvement de la même nature qui pourrait se manifester parmi eux-mêmes, et dont ils se méfieront alors comme d'un mal devenu*

épidémique dans le pays ; ce qui n'aboutira après tout à rien moins qu'à jeter de la défiance sur toute religion vitale, et à exciter les hommes contre elle partout où elle apparaîtra.

Oui, si nous, ministres, nous regardons cette œuvre avec défaveur, nous éloignerons les brebis du pâturage au lieu de les nourrir comme des bergers fidèles ; et alors il serait infiniment préférable que dans un temps de réveil nos troupeaux n'eussent aucun pasteur. D'autres, ne se bornant pas à leur troupeau pour résister au réveil, ont eu recours à une plus grande publicité. Il y en a qui ont écrit dans les journaux : quelques personnages de haut rang dans l'Église ont fait circuler des lettres qui ne furent jamais livrées à l'impression : on eût dit que par tout le pays on s'était fait un système d'écrire des lettres destinées à créer de la méfiance et à faire concevoir des soupçons sur les réveils. C'est là, pour le fond, ce qui avait déjà lieu aux jours du président Edwards ; voici ce qu'il en dit dans son ouvrage sur les Réveils ».

Le plus grand soin devrait être mis à ce que la presse ne fût en rien contraire aux intérêts de cette œuvre. Nous voyons au livre des Juges (Juges 5 v. 14) que, lorsque Dieu combattait contre Sisera pour délivrer son Église opprimée, ceux qui maniaient la plume du scribe vinrent en aide à l'Éternel dans cette affaire. Quels que soient les hommes d'Israël qu'on puisse entendre par là, comme ces paroles ont été inspirées par le Saint-Esprit, qui avait une vue claire et parfaite de tout ce qui devait arriver dans ce monde, et qui dans ce cantique avait principalement en vue le grand événement de la délivrance de l'Église aux derniers jours, dont la délivrance d'Israël était un type, il ne serait pas invraisemblable qu'elles se rapportassent aux écrivains, aux auteurs qui doivent plus tard combattre le royaume de Satan avec la plume.

Ceux donc qui publient des brochures pour nuire à cette œuvre, et qui tendent directement ou indirectement à faire naître des soupçons sur elle ou à décourager ceux qui y travaillent, feraient bien d'examiner sérieusement si le réveil n'est pas en effet une œuvre de Dieu, et si, dans le cas où c'en serait une, ils ne doivent pas s'attendre à voir Dieu s'avancer comme un feu, pour consumer tout ce qui s'oppose à son passage, pour brûler leurs ouvrages, et s'il n'est pas à craindre que les mêmes flammes qui dévoreront leurs écrits ne consument en même temps leurs auteurs.

Tous ces hommes donc doivent se repentir. Dieu ne leur pardonnera jamais, ne mettra jamais sa bénédiction sur leur prédication, ne leur accordera jamais l'honneur de travailler eux-mêmes à un réveil jusqu'à ce qu'ils se repentent. C'est ce devoir que le président Edwards recommandait avec la plus vive instance aux ministres de son temps. Sans aucun doute, aujourd'hui, comme alors, il y a eu des fautes commises dans les deux partis ; c'est pourquoi il faut qu'il y ait profonde repentance des deux côtés et confessions mutuelles.

« Nous devons des deux côtés (dit encore Edwards) faire ample confession de nos péchés, car, sans aucun doute, grandes et nombreuses sont les fautes qui ont été commises en querelles, en disputes, et par le mélange de lumières et de ténèbres qui a eu lieu dernièrement. Je sais qu'on aurait de la peine à trouver un devoir plus contraire à nos dispositions corrompues et qui contrarie davantage l'orgueil de l'homme que l'humiliation, ; mais il faut le remplir. La repentance est d'une obligation toute particulière, quand le royaume des cieux est proche, quand nous l'attendons spécialement, ou que nous désirons sa venue ; cela est évident par la prédication de Jean-Baptiste.

Et quand le Seigneur nous appelle avec force à nous repentir, il nous appelle aussi à donner des manifestations de notre repentance. Je suis convaincu que ceux qui se sont ouvertement

opposés au réveil, ou qui en ont parlé avec légèreté, ne pourront être nets aux yeux de l'Éternel, qu'après avoir confessé publiquement leur faute, surtout si ce sont des ministres. Si en quelque manière que ce soit, directement ou indirectement, ils ont combattu cette œuvre, si dans l'accomplissement de leurs devoirs publics ou dans leurs conversations particulières ils se sont conduits de manière à indisposer les esprits contre cette œuvre ; que plus tard ils soient convaincus de la bonté et de la divinité (le ce qu'ils combattaient, ils ne doivent en aucune façon pallier leur délit, ni s'excuser en prétendant qu'ils ont toujours pensé de la sorte et que leur opposition n'avait en vue que telle ou telle imprudence ; il faut qu'ils manifestent ouvertement leur conviction, et jettent le blâme sur leur conduite passée ; car c'est contre Christ qu'ils se sont élevés en parlant légèrement de cette œuvre, et en lui nuisant dans l'esprit d'autrui ; bien plus, c'est contre le Saint-Esprit. Et lors même qu'ils l'auraient fait par ignorance et dans leur incrédulité, du moment où ils voient à qui ils s'opposaient, Dieu exige d'eux qu'ils le confessent publiquement ».

D'un autre côté, si ceux qui ont travaillé avec zèle à L'avancement de cette œuvre se sont, en aucune des manières ci-dessus mentionnées, écartés du bon chemin, et ont par quelque transgression fait tort à autrui, ou violé l'ordre et la bienséance, et nui par là même aux intérêts de la religion, ils doivent, eux aussi, le confesser publiquement, s'humilier, et préparer le chemin du peuple de Dieu en enlevant les pierres qu'ils y ont placées. Ceux qui par leur transgression publique ont mis une grande pierre d'achoppement sur le chemin d'autrui, doivent l'enlever par une repentance publique.

Il y a de nos jours des ministres qui semblent avoir passé la plus grande partie de leur temps à agir, à parler, à écrire de manière à jeter de la défaveur et des soupçons sur les réveils. Je le dis, non par malveillance, mais par fidélité ; et je voudrais en ce moment les voir tous devant moi pour le leur dire avec la même liberté. Je ne puis douter que leurs églises, comme le disait si bien le président Edwards, ne se trouvassent mieux de n'avoir aucun ministre du tout que de voir ces hommes à leur tête, à moins qu'ils ne se repentent et ne regagnent la bénédiction de Dieu.

2. Les églises qui se sont opposées aux réveils doivent pareillement s'humilier et se repentir, autrement Dieu ne sera pas avec elles.

Regardez-les maintenant. Ont-elles un réveil quelconque ? Est-ce que le Saint-Esprit est descendu sur elles pour les agrandir et les édifier ? Il y a dans cette ville une église dont les directeurs ont publié dans les journaux ce qu'ils appellent « Acte et Témoignage », destiné à éveiller des soupçons déraisonnables et sans fondement sur beaucoup de ministres qui avaient travaillé avec fruit aux réveils. Dans quel état se trouve cette église ? A-t-elle eu un réveil ?

Loin de là ; le rapport officiel de l'assemblée générale nous la montre diminuée en un an de vingt-sept pour cent, et toute église pareille continuera à perdre ses membres l'un après l'autre en dépit de tout ce qu'elle pourrait faire pour éviter cette honte, à moins qu'elle ne se repente et ne revienne ainsi à un réveil. Elle afficherait une puissante piété et une grande jalousie pour la gloire de Dieu, que Dieu ne croirait pas à sa sincérité ; et il manifesterait son déplaisir en ne répandant pas son Saint-Esprit. Oh ! Si ma voix pouvait se faire entendre à ces églises, à ces ministres qui ont calomnié les réveils, je leur crierais que, pour leur part, ils ont couvert l'Église d'un linceul et que la malédiction de Dieu pèse déjà sur eux, et restera jusqu'à ce qu'ils se

repentent. Dieu a déjà envoyé « la maigreur sur leurs âmes », et beaucoup d'entre eux ne le savent que trop !

3. Ceux-là aussi doivent se repentir qui ont travaillé à l'avancement de l'œuvre.

Quels que soient leurs torts, petits ou grands, ils doivent les réparer, s'ils veulent revoir des réveils comme aux jours d'autrefois. S'ils ont manifesté un mauvais esprit, s'ils se sont irrités de l'opposition, s'ils ont eu de l'aigreur ou confondu le zèle amer avec la fidélité chrétienne, ils doivent s'en repentir. Ceux qui s'opposent à un réveil ne l'arrêteront jamais, à moins que ceux qui y travaillent n'y mettent eux-mêmes un mauvais esprit. Nous devons donc nous humilier de tout ce que nous pourrions avoir dit de médisant, d'orgueilleux, d'arrogant ou de dur. Notre premier devoir est de nous repentir ; ce n'est pas maintenant le moment de nous justifier. Que chacun se repente de ses propres péchés et ne recherche personne de plus blâmable que soi.

4. Il faut que l'Église se place par rapport à la politique sur un bon terrain.

N'allez pas croire que je veuille vous prêcher un sermon politique ou vous demander de former en politique un parti chrétien, Non. Mais le temps est venu où les chrétiens doivent voter dans ce qui regarde la politique pour les hommes honnêtes ; autrement l'Éternel les maudira. Ils doivent eux-mêmes être des personnes honnêtes, et au lieu de voter pour un homme, parce qu'il est de leur parti, ils doivent rechercher s'il est droit, sincère et digne de confiance ; ils doivent montrer au monde que l'Église ne veut maintenir en place aucun homme connu pour escroc, adultère, violateur du dimanche ou joueur.

Telle est la propagation des nouvelles et la facilité des communications de notre pays que chaque homme est à même de savoir à qui il donne son vote ; s'il ne le donne qu'à des hommes droits, loyaux, le pays sera bien forcé d'avoir des gouverneurs honnêtes ; et tous les partis se verront à la fin dans l'obligation de ne présenter à la candidature que des hommes sincères. C'est là un sujet dans lequel les chrétiens se sont rendus excessivement coupables ; mais le temps est venu où ils doivent agir différemment, s'ils ne veulent voir le Seigneur leur retirer son Esprit.

Il en est de cette question comme de celle de la tempérance, comme de celle de l'esclavage ; l'Église doit s'y conduire avec droiture, ou le pays tombera en ruine. Dans un pays comme le nôtre, la politique fait partie de la religion ; et les chrétiens doivent remplir leurs devoirs envers le pays comme une portion de leurs devoirs envers Dieu. Il semble quelquefois que les fondements de la nation commencent à devenir vermoulus ; et les chrétiens agissent comme s'ils croyaient que Dieu a les yeux fermés sur ce qu'ils font en politique. Mais, je vous le dis : Dieu le voit ; et il bénira ou maudira cette nation, selon, qu'elle prendra un bon ou un mauvais parti dans cette affaire.

5. Les églises doivent prendre une position convenable dans la question de l'esclavage.

(Ce que Finney disait de l'esclavage aux États-Unis s'applique si bien à d'autres sujets que nous aurions garde de le supprimer. Éditeur.). J'entends ici quelqu'un demander quelle est cette position convenable. Je vais d'abord établir quelques unes des choses qu'il faut éviter dans cette question.

A. En tout premier lieu, gardez-vous d'y apporter un mauvais esprit. Rien ne peut nuire davantage à la religion et aux esclaves eux-mêmes, que des controverses pleines d'aigreur de la part des chrétiens sur ce sujet ; elles en doivent être soigneusement écartées. Ceux qui font commerce d'esclaves, pourront faire des efforts pour se justifier, comme ceux qui vendent des liqueurs, et s'irriter contre ceux qui serrent de près leur conscience, en les sommant d'abandonner leurs péchés. Ces orgueilleux qui, tout en professant encore le christianisme, regardent comme une honte, comme un vice d'avoir une peau noire, pourront être aveuglés par leurs préjugés, au point de fermer les oreilles et de s'irriter contre ceux qui les pressent sur ce sujet. Mais, je le répète, le sujet de l'esclavage est un sujet sur lequel les chrétiens, les hommes de prière, ne doivent et ne peuvent différer.

B. Une autre chose à éviter dans cette question, c'est de demeurer neutre. Les chrétiens ne sauraient pas plus demeurer neutres sur ce sujet, depuis qu'on l'a discuté, qu'ils ne pourraient l'être sur celui de la sanctification du dimanche. Le maintien de l'esclavage est un grave péché national. C'est un péché de l'Église. Les églises, par leur silence et par la permission qu'elles donnent aux marchands d'esclaves d'appartenir à leur communion, montrent qu'elles y consentent.

Toutes les dénominations ont été plus ou moins coupables, quoique les quakers s'en soient lavé les mains depuis quelques années. En vain les églises prétendraient-elles n'y trouver qu'un mal politique ; je le répète, c'est le péché de l'Église, et toutes les dénominations y ont donné leur consentement ; elles ont virtuellement déclaré qu'il était légitime ; le fait seul que les églises voient tranquillement rester dans leur sein des marchands d'esclaves, exprime de la manière la plus forte et la plus publique qu'elles ne regardent pas la chose comme un péché.

Il est donc absurde au plus haut degré pour l'Église de prétendre se placer sur un terrain neutre. Le fait est qu'elle ne saurait s'y maintenir en aucune façon. En tolérant dans sa communion les marchands d'esclaves, elle justifie cette pratique. Un ennemi de Dieu pourrait tout aussi bien dire qu'il n'est ni un saint, ni un pécheur, qu'il va prendre un terrain neutre, et prier le Seigneur et le diable, parce qu'il ne sait lequel des deux sera le plus populaire.

C. Des deux côtés, il faudrait prendre bien garde d'éviter un esprit de médisance. C'est un sujet sur lequel il y a eu parmi les chrétiens, et y aura peut-être encore pendant quelque temps, une différence d'opinion quant à la meilleure méthode de poser la question ; des deux côtés, il faudrait y mettre le plus grand support et la plus grande charité. Un esprit accusateur, ne cherchant qu'à anéantir les raisons d'autrui est anti-chrétien, contriste le Saint-Esprit, tue le réveil et nuit également à l'Église et aux esclaves eux-mêmes.

En second lieu, je mentionnerai plusieurs choses que l'Église, à mon jugement, est formellement tenue de faire à ce sujet.

A. Les chrétiens de toute dénomination devraient déposer sur ce point tout préjugé, et chercher par eux-mêmes, et sans aucun délai, à s'éclairer sur ce qui le concerne. Il y en a une multitude qui ont poussé le préjugé jusqu'à refuser de lire et d'écouter ce qui pouvait les éclairer là-dessus. Mais, dans un tel état d'esprit, les chrétiens ne peuvent pas prier. Je défie qu'on trouve l'esprit de prière chez celui qui est trop prévenu pour examiner le devoir dont je parle ou quelque autre.

Si la lumière n'avait pas paru sur ce sujet, les chrétiens pourraient posséder l'esprit de prière tout en restant dans l'obscurité sur cette question.

Mais dès qu'ils refusent de venir à la lumière, ils ne peuvent prier. Maintenant je vous interpelle, vous tous qui êtes ici présents, et qui, par suite de préventions, n'avez pas examiné ce sujet, avez-vous l'esprit de prière ?... Là où des ministres, des chrétiens, des églises entières résistent à la vérité sur ce point, maintenant si clairement et si abondamment présenté à la conscience des hommes, je ne crois pas qu'ils aient ou puissent jamais avoir de réveil religieux.

B. Des écrits contenant une discussion modérée et judicieuse de ce sujet, des développements de faits à la connaissance du public seraient une bonne chose à faire circuler en paix, mais avec profusion ; et l'Église entière les devrait examiner avec un esprit de prière. Je n'entends pas qu'elle s'occupe de cette question au point de ne plus travailler au salut des âmes qui sont dans son sein ; je ne veux pas dire non plus qu'il faille faire sur ce sujet des mouvements prématurés pour étourdir et troubler l'Église. Ce que j'entends, c'est que des hommes de prière agissent judicieusement ; et que, dès qu'il y aura eu dans la communauté des informations suffisantes, les églises prennent, avec douceur mais avec fermeté, un parti franc sur ce sujet, et expriment, à la face de la nation et du monde entier, l'horreur qu'elles ont de ce péché.

L'excitation anti-maçonnique (1), qui eut lieu il n'y a que peu d'années, causa un tel ravage dans les églises, et aliéna tellement l'esprit des ministres et des troupeaux, l'introduction de ce sujet particulier fut suivie de si violentes commotions, que beaucoup d'excellents ministres, entièrement opposés à l'esclavage, craignirent une agitation semblable s'ils introduisaient cette dernière question devant leurs troupeaux. Ils ne croyaient pas ces troupeaux assez religieux pour pouvoir considérer ce sujet avec calme et dans l'esprit de la religion. Pareille chose est à craindre, je ne l'ignore pas ; mais néanmoins il faut présenter ce sujet aux églises ; seulement il faut y apporter de la, discrétion et beaucoup de prières.

(1) Un franc-maçon de l'État de New-York, qui avait publié les secrets de la société, fut assassiné peu de temps après. On crut généralement que c'étaient, des francs-maçons qui avaient commis ce meurtre. De là une telle agitation, surtout parmi les baptistes, qu'on fit de la chose une question d'admission à la Cène ou d'excommunication, suivant qu'une personne renonçait ou non à la franc-maçonnerie. Plusieurs troupeaux se divisèrent ; d'autres se dispersèrent ; et la fermentation dura plusieurs années. (Éditeur).

Alors il n'y aura guère d'églises qui aient eu des réveils, ou qui les voient s'approcher, qui refusent de recevoir la vérité sur ce point.

Notre église, plus peut-être qu'aucune autre, a fait une expérience bien sérieuse des troubles que peut engendrer cette question. Elle était composée de chrétiens jeunes et pour la plupart inexpérimentés ; et en mon absence une foule de circonstances ont contribué à jeter chez eux du trouble, de la confusion et de l'aigreur. Mais autant que je connais ses sentiments actuels, je ne sache pas que sur ce sujet il y règne plus aucune irritation.

Le Seigneur nous a bénis, son Esprit a distillé sur nous comme une rosée rafraîchissante ; et depuis, mon retour, chaque mois a vu un nombre considérable de personnes se joindre à notre communion. Sans doute il se trouve dans cette église des personnes qui diffèrent plus ou moins

de vues sur quelques points particuliers de ce sujet ; mais je puis le dire librement, je ne vois pas la moindre différence entre nous quant aux sentiments. Dès le, commencement, et avant mon voyage à l'étranger, nous avons pris, dans la question de l'esclavage, la même position que dans celle de la tempérance.

Nous avons exclu du milieu de nous ceux qui faisaient la traite des noirs, et tous ceux qui y prenaient, quelque part. Il y en a, hors de cette église, qui ont blâmé ce procédé comme injuste et peu charitable ; je ne voudrais nullement donner mon avis, ni l'exemple de cette église, comme une règle de conduite pour les autres ministres et les autres églises ; mais je suis persuadé dans ma conscience que le temps n'est pas bien éloigné auquel les églises seront unanimes à exprimer l'horreur qu'elles ont de ce péché. Si je ne donne pas à l'esclavage un nom doux et chrétien ; si je l'appelle par son nom, un péché, alors je suis à la fois conséquent et consciencieux, en disant que ceux qui persévèrent dans ce péché, ceux qui le commettent ne peuvent être propres à être reçus dans la communion chrétienne.

Je ne veux nullement dire que les ministres et les membres de l'Église qui ont des esclaves soient tous des hypocrites, et ne soient chrétiens que de nom. Mais voici ce que je dis : c'est que tant qu'ils resteront dans cette attitude, la cause de Christ et celle de l'humanité demandent qu'ils ne soient pas reconnus comme chrétiens, à moins que nous ne voulions participer aux péchés d'autrui.

Il n'y a pas plus d'inconséquence à exclure les maîtres d'esclaves, parce qu'ils appartiennent à l'église presbytérienne, qu'il n'y en a à repousser ceux qui vendent ou boivent des liqueurs ; car il ne manque pas de marchands de liqueurs qui appartiennent à cette église.

Je crois, et sans être prophète, on verra cependant que je suis fondé à croire, que le temps est venu où le réveil des États-Unis ne continuera pas, et se relâchera au contraire, si l'Église ne prend pas sur ce sujet le seul bon parti qu'elle ait à prendre. L'Église doit être le témoin de Dieu. Or le fait est que l'esclavage est très éminemment le péché de l'Église, puisque, en tenant des esclaves, les ministres et ceux qui portent le nom de chrétiens, de quelque dénomination qu'ils soient, sanctionnent cette abomination aux yeux des impies. Qui ne sait que pour ce qui regarde la tempérance, tout ivrogne de ce pays se retranchera derrière tel diacre qui vend du rhum et tel ministre qui boit des liqueurs ?

L'objection la plus commune, le refuge des buveurs, intempérants ou modérés, c'est que ceux qui font profession de christianisme leur en donnent eux-mêmes l'exemple. Voilà ce qui nous fait un devoir pressant et impérieux d'exclure de la communion ceux qui font commerce de spiritueux et qui s'adonnent au rhum. Que les églises de toute dénomination se prononcent sur la tempérance, ferment leurs portes à tous ceux qui ont directement ou indirectement à faire avec cette abomination meurtrière, et la cause de la tempérance triomphera ; et en peu d'années ce trafic aura disparu. Or il en est de même pour l'esclavage.

C'est principalement l'Église qui entretient ce péché. Un témoignage unanime de sa part sur ce sujet liquiderait la question.

Que les chrétiens de toute dénomination se prononcent avec douceur mais avec fermeté ; qu'ils purifient leurs communions ; qu'ils lavent leurs mains ; que sur la tête et sur le front de cette grande abomination ils écrivent PÉCHÉ !... et dans trois ans l'opinion publique aurait tout

entraîné, et il n'y aurait plus dans ce pays d'esclave dans les fers ni de cruel despote pour l'en menacer.

On dira encore que, dans beaucoup d'églises, ce sujet ne pourrait être introduit sans créer de la confusion et des haines. Cela se peut. Il en a été ainsi pour la tempérance, et même pour les réveils. On s'est opposé aux écoles du Dimanche, aux travaux missionnaires, à toutes les choses de ce genre ; elles ont toutes produit des divisions. Mais est-ce là une raison suffisante pour exclure ces sujets ? Et les églises qui les ont écartés pour éviter des contentions ont-elles donc eu des réveils ?

Chacun sait que non. Mais celles-là en ont eu qui ne se sont pas laissé effrayer par l'opposition de quelques individus, ou quelquefois d'un grand nombre, et qui se sont nettement et fermement prononcées. Là où l'un de ces importants sujets est introduit avec prières, soigneusement, charitablement, où l'on attache à chaque chose son importance relative, s'il y a des personnes qui résistent et qui sèment le trouble et la confusion, alors que le blâme retombe sur elles. Il y a des hommes qui sont d'avance disposés à chercher chicane sur des sujets pareils et toujours prêts à crier : *« N'introduisez pas ces choses dans l'Église, elles ne sont bonnes qu'à soulever l'opposition ! »* Et lorsque le ministre et ceux de son troupeau qui ont l'esprit de prière, croient de leur devoir d'examiner publiquement ces questions, ces hommes causent eux-mêmes des troubles, puis ils disent : « Vous voyez bien ; ne vous l'avais-je pas prédit ? Voyez ce que vous avez fait en introduisant ces sujets ! Vous allez déchirer l'Église. » Et ils en jettent la faute sur les questions mêmes quand ils font, eux, tout ce qu'ils peuvent pour semer la division.

En toute église on pourra trouver quelques-unes de ces personnes ; et ni les écoles du Dimanche, ni les missions, ni les réveils, ni l'abolition de l'esclavage, ni rien qui honore Dieu ou puisse faire du bien aux hommes ne pourra être proposé sans que ces âmes vigilantes ne s'en trouvent offensées.

Néanmoins toutes ces choses ont été introduites l'une après l'autre, dans telle église avec plus, dans telle autre avec moins d'opposition, dans telle autre peut-être sans opposition du tout. Or, aussi vrai que Dieu est le Dieu de l'Église, aussi certainement que le monde doit être converti, le sujet de l'esclavage doit être examiné par l'Église et flétri par elle du nom de péché. Il vaudrait infiniment mieux qu'il n'y eût point d'Église au monde que d'y en avoir une qui restât neutre, ou qui rendît un faux témoignage sur un sujet si important que celui de l'esclavage, surtout depuis qu'il a été discuté, et que par la nature même du cas il est impossible que l'Église ne se décide pas d'un côté ou de l'autre.

Si vous me demandez : *« Qu'y a-t-il à faire ? Ce sujet devra-t-il absorber toutes nos conversations et nous faire oublier celui beaucoup plus important, du salut des âmes ? »* Je répondrai que non. Que chaque église exprime nettement son avis sur ce sujet, et. reste ensuite tranquille. Autant que j'en puis juger, nous sommes ici d'une parfaite tranquillité sur ce point. Nous avons émis notre opinion, fermé nos portes aux maîtres d'esclaves, et nous nous occupons maintenant d'autre chose. Je ne connais personne parmi nous qui ait sur ce sujet des sentiments erronés ; et si dans quelques endroits on en a fait le sujet unique de toutes les conversations, je suppose que cela est dû, dans la plupart des cas, à l'opposition persévérante et obstinée d'un petit nombre d'individus qui refusaient, quant à eux-mêmes, d'en entendre parler.

6. Si l'Église désire avancer les réveils, elle doit sanctifier le dimanche.

On le viole beaucoup dans ce pays ; les négociants le violent ; les voyageurs le violent ; le gouvernement le viole. Il n'y a pas longtemps qu'on essaya, dans la partie occidentale de cet État, d'établir et de soutenir une ligne de bateaux et de voitures publiques qui observerait le dimanche. Mais il se trouva que l' Église ne voulait pas appuyer cette entreprise. Il y eut beaucoup de personnes, entre ceux mêmes qui prétendaient pourtant avoir de la religion, qui refusèrent de prendre des voitures et de faire transporter leurs marchandises dans des bateaux qui ne fonctionneraient pas le dimanche.

Un temps était où les chrétiens pétitionnaient avec ardeur auprès du Congrès pour obtenir que le service des postes fût suspendu ce jour-là ; mais maintenant ils semblent en avoir honte. Toutefois, il est certain que, si l'on ne fait promptement quelque chose pour que l'Église garde le jour du dimanche, ce jour deviendra nul ; et non-seulement nous verrons nos diligences rouler pendant ce saint jour et l'hôtel des postes rester ouvert, mais peu à peu nous verrons tenir publiquement nos cours de justice et de législation. Or, que pourra faire une église, que pourra faire un pays sans sabbat ?

7. En général, l'Église doit prendre en main toute question de moralité pratique à mesure qu'elle se présente.

Il se trouve dans l'Église de ces personnes qui se tiennent à l'écart des sujets de réforme morale, et qui sont aussi effrayées d'entendre parler en chaire contre la dissolution, que si elles y voyaient entrer des démons Mais encore une fois, l'Église ne peut rester neutre sur ces sujets. Dans la providence de Dieu il est temps de les discuter ; on en a montré les maux ; un appel a été fait pour la réforme ; et comment les hommes se réforment-ils, si ce n'est par la vérité ? Et qui présentera la vérité, sinon l'Église et les ministres ? Loin de nous donc, l'idée que les chrétiens pourraient demeurer neutres, et en même temps jouir de l'approbation et de la bénédiction de Dieu !

Dans tous les cas de ce genre, le ministre qui se tait est rangé parmi ceux du parti ennemi.

Chacun sait qu'il en est ainsi dans un réveil. Il n'est pas nécessaire qu'une personne s'acharne contre l'œuvre ; pourvu seulement qu'elle se taise et prenne le parti du silence, les ennemis du réveil la regarderont connue étant de leur côté. Il n'est pas besoin, dans la question de la tempérance, d'attaquer en ricanant « la société de l'eau froide » pour être bien avec les ivrognes et les buveurs modérés ; buvez seulement du vin pour votre plaisir, et vous êtes bien sûrs de voir les ivrognes vous compter dans leur parti. Celui qui refuse, son adhésion à la cause de la tempérance, est naturellement, regardé comme un ami par le parti opposé. Voilà des sujets sur lesquels, à mesure qu'ils se présentent, l'Église et les ministres doivent se prononcer et tenir bon, s'ils désirent voir le Seigneur les bénir par des réveils. Ils doivent rejeter de leur communion tous les membres qui, méprisant la lumière répandue sur eux, continuent à vivre dans quelque péché signalé, et, en particulier, à boire ou à vendre des liqueurs spiritueuses.

8. Il faut faire plus qu'on n'a fait jusqu'ici pour toutes les entreprises de bienfaisance chrétienne.

Il faut faire beaucoup plus d'efforts pour la cause des missions, de l'éducation, de la Bible, en un mot pour toute entreprise religieuse ; autrement l'Église déplaira à Dieu. Voyez donc. Pensez aux grâces que nous avons reçues, aux richesses et à la prospérité de l'Église. Avons-nous donné à l'Éternel selon les bienfaits que nous en avons reçus, au point de montrer que l'Église est généreuse et disposée à donner son argent et à travailler pour Dieu ?

Loin de là ! Avons-nous multiplié nos moyens, agrandi nos plans en proportion que l'Église s'est accrue ? Dieu est-il satisfait, a-t-il lieu d'être satisfait de ce qui a été accompli ? Hélas ! Dans un réveil comme celui qu'ont eu les églises d'Amérique ces dix dernières années, nous devrions avoir fait dix fois plus de sacrifices et d'efforts pour les missions, pour la Bible, pour les traités, pour les églises indépendantes, pour tout ce qui tend à favoriser les progrès de la religion et à sauver les âmes. Si nos églises ne veillent pas là-dessus, ne travaillent pas sur une échelle plus grande, elles peuvent compter que le réveil cessera aux États-Unis.

9. Si les chrétiens des États-Unis désirent voir les réveils s'étendre avec puissance jusqu'à ce que le monde entier soit converti, ils doivent se mettre tous à l'œuvre, et ne rien écrire ni publier qui puisse faire concevoir des soupçons ou naître de la jalousie sur les réveils.

Si l'Église entière, comme un seul corps, avait, il y a dix ans, poursuivi cette œuvre, comme l'ont fait un petit nombre d'individus que je pourrais nommer, il n'y aurait pas, à l'heure qu'il est, un seul pécheur impénitent dans le pays, et le règne de Dieu serait déjà établi pleinement dans les États-Unis. Au lieu de demeurer tranquilles ou d'écrire des lettres contre nous, que les ministres qui nous croient dans l'erreur endossent le harnais et aillent en avant pour nous montrer un chemin plus excellent, et qu'ils nous enseignent, par leur exemple, à faire mieux.

Je ne nie pas que nous n'ayons eu nos erreurs et commis quelques imprudences dans les réveils ; mais l'attaque et le mépris sont-ils donc les seuls moyens d'y remédier et de nous corriger ? Ce n'est pas ainsi que Paul s'y prenait. Il corrigea ses frères en leur disant avec bonté qu'il allait leur montrer un chemin plus excellent. Que nos frères se mettent donc à l'œuvre et aillent en avant. Que de toutes leurs chaires on entende crier : *« A l'ouvrage ».*

Qu'ils marchent là où l'Éternel ira avec eux et manifestera la force de son bras. Je m'associerai volontiers à eux. Mais qu'ils marchent en effet ; que les États-Unis se convertissent à Dieu et que les questions secondaires disparaissent. Sinon, si les réveils cessent dans ce pays, les ministres et les églises seront responsables de la perte de toutes les âmes qui tomberont en enfer par les conséquences de cette conduite. L'œuvre ne doit pas s'arrêter. Si l'Église veut faire tout son devoir, le règne de Dieu pourra venir sur ce pays avant trois ans. Mais si l'on persiste à écrire des lettres pour semer les soupçons et les jalousies par tout le pays, si les deux tiers de l'Église sont dans un recul permanent et ne s'occupent qu'à critiquer les réveils, la malédiction de Dieu tombera sur cette nation avant qu'il soit peu.

Remarques additionnelles.

1° Il est grandement temps que les chrétiens et les ministres sondent leur cœur, ou, pour parler avec l'Écriture, qu'il y ait de grandes considérations dans leurs cœurs. Mes frères ! Ce n'est pas le moment de résister à la vérité ni de s'offenser de ce que la vérité est prêchée franchement. Ce n'est pas le moment de récriminer ni de contester, mais nous devons sonder nos cœurs et nous humilier devant Dieu.

2° Nous devons nous repentir et renoncer à nos péchés, corriger nos voies et nos actions, autrement le réveil cessera. Il faut absolument que nos difficultés ecclésiastiques cessent et que toutes les nuances qui ne portent que sur des choses secondaires disparaissent, pour que nous

puissions travailler en commun aux intérêts du christianisme. Sinon, les réveils finiront chez nous, et le sang de millions d'âmes perdues sera trouvé dans les pans de notre robe.

3° Si l'Église faisait tout son devoir, elle compléterait bientôt le triomphe de la religion dans le monde. Mais si l'on entretient la guerre, si l'on poursuit toujours le même système d'espionnage, d'insinuations perfides et de dénonciations, non-seulement les réveils seront arrivés à leur terme, mais les millions d'âmes qui tomberont en enfer avant que l'Église ait terminé le combat s'élèveront en jugement contre ceux qui auront soulevé et entretenu cette terrible contention.

4° Ceux qui ont fait circuler des rapports et courir des bruits calomnieux sur les réveils doivent se repentir. On a beaucoup parlé d'hérésie, d'hommes qui niaient l'influence de l'Esprit, et l'on a dit là-dessus des choses qui étaient sans aucun fondement. Ceux qui ont semé ces faux rapports, comme ceux qui les ont inventés doivent se repentir et prier Dieu de leur pardonner.

5° Nous voyons la tendance constante qu'il y a chez les chrétiens au relâchement et au naufrage quant à la foi, et cela s'est montré chez tous les convertis, dans tous les réveils. Voyez, par exemple, le réveil aux jours du président Edwards : L'œuvre avança au point que l'on compta trente mille convertis ; niais alors un grand nombre de chrétiens et de ministres écrivirent de part et d'autre des pamphlets animés d'un si mauvais esprit, que le réveil cessa. Ceux qui s'étaient opposés à l'œuvre devinrent obstinés et violents ; ceux qui y avaient travaillé perdirent leur douceur, s'aigrirent, et finalement tombèrent dans les maux dont on les avait auparavant faussement accusés.

Et maintenant que ferons-nous ? Cette grande et glorieuse œuvre de Dieu semble pencher vers un déclin. Mais le réveil n'est pas mort, Dieu en soit béni ! Non, il n'est pas mort ! Nous entendons de toutes parts que les chrétiens lisent ce qui s'est écrit sur ce sujet et qu'ils s'informent de ce qu'il en est. Il y a maintenant en quelques endroits de puissants réveils. Que ferons-nous donc pour lever l'étendard, pour remuer la nation entière et convertir ce grand peuple au Seigneur ? Nous devons faire ce qui est lien. Nous devons être animés d'un meilleur esprit que jusqu'à ce jour, nous devons nous humilier dans la poussière, nous devons agir avec union et travailler de tout notre cœur à cette grande œuvre. Alors Dieu nous bénira et l'œuvre prospérera.

Quelle est la condition de notre nation ? Sans aucun doute, Dieu tient suspendue sur la tête de ses chefs la verge de la guerre. Avant d'exercer ses jugements, il attend, pour voir si l'Église fera ce qui est juste. La nation a encouru sa disgrâce, parce que l'Église s'est indignement conduite à l'égard des réveils. Et maintenant, supposé que la guerre éclate, que deviendront nos réveils ? Avec quelle promptitude la guerre ne détruirait-elle pas l'œuvre de Dieu ? L'esprit guerrier est tout autre chose que l'esprit des réveils. Qui fera droit aux réclamations de la religion quand l'esprit public sera absorbé par la guerre ?

Ne voyez-vous pas qu'elle est imminente pour toute la nation ? Dieu brandit sur nos têtes son épée flamboyante. L'Église se repentira-elle ? car c'est l'Église que Dieu a principalement en vue. Comment éviterons-nous la malédiction de la guerre ? Uniquement par une réforme dans l'Église. C'est en vain que nous nous tournerions vers les diplomates pour qu'ils éloignassent de nous ce fléau ; ils pencheraient eux-mêmes peut-être généralement pour la guerre, ou bien ce qu'ils feraient pour l'éviter n'aboutirait probablement qu'à nous y précipiter plus rapidement. Où chercher du secours si l'Église ne veut pas sentir, ne veut pas se réveiller, ne veut pas agir

? Si absolument l'Église ne veut pas bouger, si elle ne veut pas trembler à la vue des justes jugements de Dieu suspendus sur nos têtes, nous sommes certainement sur le point d'être maudits, en tant que nation.

6° Quoi que l'on fasse, il faut le faire promptement. Le moment est critique. Si nous n'avançons pas, nous reculons nécessairement. Les choses ne peuvent rester au point où elles en sont. Si l'Église ne s'éveille pas, si nous n'avons pas un réveil plus puissant que celui que nous avons eu, nous ne tarderons pas à n'en avoir plus du tout. Nous avons eu un réveil si grand, que les esprits ne s'intéressent plus à des réveils plus petits. Nous devons agir tous, chacun individuellement. Faites votre propre devoir. Vous êtes responsables ; repentez-vous sur le champ. N'attendez pas à une autre année. Dieu seul sait quel sera l'état de ces églises si les choses continuent ainsi pendant une autre année, sans un grand et général l'éveil religieux.

7° Il n'est pas rare, quand tout va de travers dans l'Église, de voir chaque individu en jeter la faute sur l'Église et sur ses frères, sans se reconnaître lui-même coupable, pour sa part. Ne perdez pas votre temps à critiquer cet être impalpable, abstrait, que l'on appelle « l'Église ». Comme membre du corps de Christ, que chacun de vous agisse et agisse bien, s'humilie dans la poussière et ne profère jamais de paroles orgueilleuses ni médisantes.

Allez en avant ! Qui voudrait laisser un tel travail pour écrire de mauvaises brochures, pour descendre dans la vallée d'Ono et s'y épuiser en vains efforts, pour calmer de misérables disputes ? Pensons à notre œuvre et la poursuivons, puis abandonnons le soin du reste au Seigneur. Faisons notre devoir, et laissons l'issue à Dieu.

La nécessite et l'effet de l'union.16

Le dessein évident du Seigneur était de nous y enseigner l'importance et l'influence de l'union dans la prière et dans les efforts pour l'avancement de la religion.

« Je vous dis aussi que si deux d'entre vous s'accordent sur la terre dans tout ce qu'ils demanderont, la chose leur sera donnée par mon Père qui est aux cieux (Matthieu 18 v. 19) ».

Il y a quelques semaines que je me servis de ce texte au sujet des réunions de prière. Maintenant je désire entrer davantage dans l'esprit et dans le sens de mon texte. Le dessein évident du Seigneur était de nous y enseigner l'importance et l'influence de l'union dans la prière et dans les efforts pour l'avancement de la religion. Il établit le cas plus saillant possible en prenant le nombre « deux », comme le moindre des nombres qui puissent admettre un accord, et il dit : « Là où deux d'entre vous s'accordent sur la terre dans tout ce qu'ils demanderont, la chose leur sera donnée par mon Père qui est aux cieux ».

Le point essentiel pour lui, c'est le fait de leur accord, et en mentionnant le nombre « deux », il semble avoir eu purement en vue d'encourager le moindre nombre possible de personnes qui pourraient s'accorder. Mais que devons-nous entendre par ces paroles « s'accorder » dans les choses à demander ? Je répondrai à cette question par les deux chefs suivants :

I. Je montrerai que nous devons nous « accorder » pour prier.

II. Que nous devons être d'accord dans toutes les choses essentielles, pour obtenir la bénédiction cherchée.

I. Nous devons nous « accorder » pour prier.

Pour nous approprier la promesse, il nous faut être tous d'accord dans la prière, ce que le texte nous enseigne particulièrement. C'est-à-dire :

1. Que nous devons nous accorder dans nos désirs pour obtenir notre objet.

Il est nécessaire que nous désirions notre objet, et que ce désir soit commun. Très souvent des personnes prient en paroles pour une même chose, tandis qu'elles ne s'accordent pas réellement à la désirer. Je dis plus : Quelques-unes désirent peut-être dans leur cœur le contraire de ce qu'elles demandent. On fait prier les gens pour tel objet ; ils prient en paroles ; mais Dieu sait que souvent ils ne le désirent pas, et il voit peut-être le cœur de plusieurs résister, dans le fond, à la prière, pendant tout le temps qu'elle se fait.

2. Nous devons nous accorder dans les motifs qui nous poussent à désirer l'objet.

Il ne suffit pas que nous soyons unis dans nos désirs, nous devons l'être aussi dans nos motifs. Tel souhaitera un réveil pour que Dieu soit glorifié et les pécheurs sauvés. Tel autre pourra aussi désirer un réveil, mais par des raisons tout à fait différentes ; ce sera peut-être pour que la congrégation augmente et que l'on ait plus de facilité à subvenir aux dépenses que nécessite le soutien de l'Évangile. Un autre pourra désirer un réveil pour voir de nouveaux membres se joindre à l'Église et la rendre plus respectable. D'autres encore souhaiteront un réveil par esprit de contradiction, parce qu'on s'y est opposé, et qu'ils voudraient voir leurs ennemis convaincus que, quoi qu'ils puissent penser ou dire, Dieu les bénira. Quelquefois il s'en trouve qui ne désireront des réveils que par affection naturelle, afin de voir leurs amis convertis et sauvés.

Mais s'ils veulent être unis dans la prière, au point d'obtenir la bénédiction, ils doivent non-seulement la désirer et être d'accord dans leur désir, mais encore s'accorder dans leurs motifs.

3. Nous devons nous accorder à désirer une bénédiction par de bons motifs.

Notre suprême motif doit être d'honorer Dieu et de le glorifier. On pourrait s'accorder à désirer un réveil, et s'accorder dans les motifs de ce désir ; que si ces motifs ne sont pas bons, Dieu n'exaucerait pas les prières. Des parents s'accorderont à prier pour la conversion de leurs enfants, et ne se trouveront néanmoins pas exaucés s'ils n'ont pas de motifs plus élevés que le seul attachement à leurs enfants. Leurs motifs, quoique identiques, ne sont pas bons.

De même, un nombre quelconque de personnes s'accorderont dans leurs désirs et leurs motifs ; que si ces motifs sont égoïstes, leur accord n'en sera qu'une plus grande offense faite à Dieu.

« Pourquoi avez-vous fait un complot entre vous de tenter l'Esprit du Seigneur ? (Actes 5 v. 9) ». J'ai vu de nombreux exemples d'églises priant pour tel objet par un motif purement égoïste. Vous les apercevez quelquefois priant pour un réveil ; et à la vue de leur ardeur et de leur union, vous penseriez qu'elles vont certainement arracher à Dieu la bénédiction qu'elles demandent. Mais cherchez le motif de cette ardeur ! Quel est-il ? Ces chrétiens voient leur congrégation diminuer et près de se dissoudre, à moins qu'ils ne puissent y porter remède ; ou encore ils voient une autre dénomination qui gagne du terrain et à laquelle ils ne pourraient faire face qu'au moyen d'un réveil dans leur église ; toutes leurs prières ne sont donc qu'un effort pour que le Tout-Puissant leur vienne en aide, et leurs motifs égoïstes ne sont qu'une offense faite à Dieu.

Une femme à Philadelphie fut invitée à se rendre à une réunion de prière pour femmes, qui se faisait en un certain endroit. Elle demanda pourquoi elles s'y réunissaient et quel était le but de leurs prières. On lui répondit que c'était pour demander une effusion de l'Esprit sur la ville. «

Bon ! » Dit-elle, *« je me garderai bien d'y aller. Si elles priaient pour notre congrégation, à nous, je m'y rendrais ; mais je ne veux pas y aller prier pour d'autres églises ! »* Quel esprit effroyable !

J'ai reçu nombre de lettres et d'invitations à me rendre dans tel et tel endroit pour y travailler à un réveil ; et ces demandes s'appuyaient souvent sur beaucoup de considérations pressantes. Mais quand j'en venais à les examiner de près, à les peser, je trouvais souvent qu'elles étaient purement égoïstes, et que Dieu ne pouvait que les avoir en horreur.

Que de fois, dans les réunions de prière, entendons-nous des personnes donner pour leur désir de telle et telle bénédiction des motifs qui ne sont pas légitimes devant Dieu, motifs qui, s'ils sont les véritables mobiles de ceux qui prient, suffiraient pour faire rejeter leurs prières.

Et que de mauvais motifs de ce genre, par exemple, n'a-t-on pas souvent avancés en faisant un appel en faveur des missions ! Que de fois n'avons-nous pas entendu parler de ces six cents millions de païens qui sont en danger de tomber en enfer, sans qu'on ait souvent soufflé mot de la culpabilité de ces païens rebelles engagés et ligués contre leur Créateur, ni du déshonneur et du mépris que jette sur l'Éternel une pareille multitude de proscrits !

Je sais que Dieu a égard à ces motifs, qui en appellent à notre compassion et à des affections purement naturelles, et qu'il les met quelquefois lui-même en usage, mais c'est toujours en les plaçant au-dessous des intérêts de sa gloire. Si l'on place ces motifs en premier rang, le résultat en sera une piété défectueuse, imparfaite, et une quantité de notions fausses et erronées. A moins que l'Église ne regarde au déshonneur fait à Dieu, elle n'avancera pas beaucoup dans son œuvre. C'est là ce qui devrait être fortement rappelé au monde, une pensée dont l'Église aurait besoin de se sentir profondément pénétrée, et qu'elle devrait déployer sans cesse aux yeux des pécheurs.

Jamais les parents ne s'accorderont convenablement dans leurs prières pour la conversion de leurs enfants et la manière à recevoir une réponse favorable à leur requête, s'ils ne sont pénétrés de la pensée que leurs enfants sont, par nature, des rebelles comme le reste des hommes. Souvent ils prieront ardemment pour leurs enfants, parce qu'ils désirent que Dieu les sauve ; et ils seraient presque disposés à regarder comme une cruauté de sa part s'il ne sauvait pas ces enfants-là. Mais s'ils veulent être exaucés, il faut qu'ils prennent le parti de Dieu contre leurs enfants, même dans la supposition où, par suite de leur perversité, Dieu serait forcé de les envoyer en enfer.

J'ai connu une femme qui était dans une grande anxiété sur le salut de son enfant ; elle luttait pour lui dans la prière ; et néanmoins le cœur de son fils demeurait impénitent. Enfin elle eut la conviction que ses prières et ses luttes n'avaient eu pour motif qu'une affection charnelle, et n'avaient pas été dictées par une vue claire et juste du caractère de son fils rebelle, pervers et obstiné contre Dieu.

Et jamais la moindre impression ne fut faite sur son esprit, jusqu'à ce qu'elle se mît directement et fortement contre lui, comme un rebelle qui méritait d'être jeté en enfer. Et alors il fut converti.

La raison en est que sa mère n'avait jamais été auparavant guidée par le bon motif de la prière, désirer son salut en regardant avant toute chose à la gloire de Dieu.

4. Si nous voulons être unis de manière à voir nos prières exaucées, nous devons nous accorder dans la foi, c'est-à-dire, nous accorder à attendre, sans aucun doute, la bénédiction demandée.

Nous devons comprendre pourquoi il faut l'attendre, voir la preuve sur laquelle notre foi repose, et croire absolument que la bénédiction viendra ; sinon nous ne nous mettrons pas dans la position que requiert la promesse. La foi est une des conditions indispensables de la prière efficace ; elle s'y trouve impliquée dans tous les cas, qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas, car cette prière seule peut être efficace, qui est offerte dans la foi.

Et pour que des prières unies soient efficaces, il faut que la foi aussi soit une.

5. Nous devons encore nous accorder quant au moment où nous désirons la bénédiction.

Si deux personnes ou plus s'accordent à demander une bénédiction particulière, et que l'une d'elles la désire maintenant, et que l'autre ou les autres ne soient pas encore disposées à la recevoir, il est clair qu'elles ne s'accordent pas. Il y a un point essentiel dans lequel elles ne sont pas unies. Si la bénédiction doit venir en réponse à leurs prières réunies, elle doit venir selon qu'ils la demandent. Et si elle vient, elle doit venir à un temps quelconque ; si ceux qui prient ne s'accordent pas pour le temps auquel ils désirent la recevoir, elle ne peut naturellement pas venir en réponse à leurs prières.

Supposons qu'une église se mette à prier pour un réveil, et que tous s'accordent à le désirer, mais non pour le même temps. Supposons qu'il y en ait qui veuillent avoir le réveil maintenant ; ils y sont préparés ; leurs cœurs attendent une effusion de l'Esprit de Dieu, ils sont disposés à y consacrer leur temps et leurs attentions, et à travailler maintenant dans ce but ; d'autres ne seront pas ainsi disposés ; ils auront pour le moment présent quelque chose d'autre à faire, quelque affaire mondaine à terminer, quelque ouvrage qui presse et qui a besoin d'être accompli, et ensuite ils se prépareront à recevoir, le Seigneur.

Dans ces dispositions il leur est impossible de trouver le temps nécessaire pour travailler à un réveil ; ils ne sont pas prêts à s'humilier, à sonder leurs cœurs, à rompre les mottes de leur champ. N'est-il pas clair que, ces chrétiens n'étant pas d'accord en ce qui est essentiel, il n'y a pas d'union réelle entre eux ? Les uns prient pour que le réveil ait lieu maintenant ; et les autres, avec la même ardeur, prient qu'il n'arrive pas maintenant.

Supposé que la question se pose actuellement devant cette église-ci : « *Êtes-vous d'accord à demander ici un réveil religieux ?* » Désirez-vous tous un réveil, et le voudriez-vous tous voir venir maintenant ? Vous accorderiez-vous cordialement à vous humilier dans la poussière et à ouvrir votre cœur au Saint-Esprit, au cas qu'il dût descendre ce soir ? Je ne demande pas ce que vous diriez si je vous adressais cette question. Si je la posais actuellement devant vous, il se pourrait que vous fussiez tous d'un commun accord à vous lever et à voter pour un réveil, et pour un réveil maintenant, car vous savez ce que vous devriez sentir, ce que vous devriez dire à ce sujet, vous savez que vous devriez être prêts à demander un réveil pour maintenant.

Mais ce que je demande, c'est si Dieu qui sonde vos cœurs verrait que vous êtes effectivement d'accord sur ce point. Y a-t-il eu un temps, depuis mon retour de l'étranger, où tous les membres

de cette église se soient accordés à demander un réveil, et à le demander pour le moment présent ? Y en a-t-il eu, parmi vous, de ces « deux » qui se soient accordés sur ce point et qui aient prié conformément à ce désir ?

Et s'il ne s'en est point trouvé, quand vous accorderez vous donc à prier pour un réveil ? Et si les membres de cette église ne peuvent s'accorder entre eux, comment pouvez-vous vous attendre à un réveil ? Il ne vous servira de rien de vous unir matériellement et de prendre au dehors un air de commun accord, si Dieu, qui lit dans les cœurs, voit que vous êtes loin d'être véritablement unis.

Voici la promesse : « Je vous dis aussi que, si deux d'entre vous s'accordent sur la terre dans tout ce qu'ils demanderont, la chose leur sera donnée par mon Père qui est aux cieux ». Or, ceci est vrai ou faux. Si c'est vrai, il est vrai alors que vous n'êtes pas d'accord, que vous ne l'avez jamais été, sauf les cas où vous avez effectivement eu un réveil.

Mais nous devons nous accorder non-seulement sur un temps quelconque, mais ce temps doit être le moment présent, autrement il ne sera pas vrai que nous nous accordons en tout point essentiel à cette œuvre. A moins de nous accorder à demander un réveil pour maintenant, nous ne nous servirons pas non plus maintenant des moyens convenables ; or,le réveil ne peut venir que, lorsque les moyens convenables sont employés. Il est donc clair que nous devons nous accorder pour ce qui concerne le moment présent, et que nous ne sommes d'accord, dans le sens du texte, que lorsque nous nous accordons à demander la bénédiction pour maintenant, et que nous nous conduisons conformément à notre attente. S'accorder pour l'avenir est complètement inutile, une fois ce temps futur arrivé, nous devrons également nous accorder pour un temps qui sera devenu le présent. Encore une fois, vous ne serez jamais véritablement d'accord qu'en reconnaissant que c'est à présent le moment favorable.

II. Nous devons être d'accord dans toutes les choses essentielles, pour obtenir la bénédiction cherchée.

Nous devons en outre, pour obtenir la bénédiction cherchée, nous accorder dans toutes les choses essentielles.

Vous voyez ce qui dit notre texte : « Si deux d'entre vous s'accordent dans un objet quelconque qu'ils demanderont ». Il y a beaucoup de personnes qui ne voient là qu'un accord dans la demande, et qui y voient la promesse que, toutes les fois qu'il y en aura deux qui s'accorderont à demander une bénédiction quelconque, elle leur sera donnée. Mais Christ nous dit qu'il faut qu'il y ait accord « dans » les choses que nous demandons. C'est-à-dire que cet accord, cette union doit comprendre tout ce qui est essentiel au don et à la réception de la bénédiction.

1. Si les chrétiens veulent jouir des bienfaits de cette promesse lorsqu'ils prient pour un réveil, ils doivent donc s'accorder à croire que les réveils sont des réalités.

Il y a beaucoup d'individus, même dans l'Église, qui, en leurs cœurs, ne croient pas que les réveils qui ont eu lieu soient l'œuvre de l'Éternel. Quelques-uns prieront donc de bouche, pour une effusion de l'Esprit, pour un réveil, tandis que dans leur cœur ils sont encore à douter si

pareilles choses ont jamais été connues dans les temps modernes. Dans la prière faite en commun il ne doit pas y avoir d'hypocrisie.

2. Ceux qui demandent un réveil doivent s'accorder à reconnaître et à sentir la nécessité des réveils.

Il y en a qui, tout en étant persuadés que les réveils sont l'œuvre de Dieu, ne sont cependant pas convaincus qu'ils sont absolument nécessaires à l'avancement et aux progrès de l'Évangile. Ils pensent qu'il y a bien dans les réveils une œuvre évidente de l'Esprit, mais, qu'après tout, les pécheurs pourront se convertir et se joindre à l'Église d'une manière plus tranquille, plus graduelle et sans de si grandes excitations.

Toutes les fois qu'ils entendront parler de réveils à l'étranger, de réveils prospères et étendus, ils pourront paraître bien disposés en leur faveur et même les soutenir de leurs froides prières ; et néanmoins, dans le même temps, ils seraient fâchés de voir un réveil éclater parmi eux. Ils estiment plus sûr et préférable d'enseigner aux hommes la saine doctrine d'une manière calme, comme ils disent, et de les y mener par gradation, pour ne pas courir le danger de voir éclater dans leurs congrégations ce qu'ils appelleront peut-être des émotions animales ou des feux follets.

3. Les chrétiens doivent s'accorder sur l'importance des réveils.

Souvent on n'obtient pas la bénédiction d'un réveil, parce qu'on le demande avec trop peu d'ardeur. Il faut sentir l'importance infinie d'un réveil pour pouvoir le demander avec efficace ; car des bénédictions de cette espèce ne sont accordées qu'en réponse à des prières qui proviennent du sentiment que l'on a de leur importance. Comme je l'ai déjà dit en parlant de la prière efficace, c'est lorsqu'on désire la bénédiction avec une ardeur, une agonie inexprimable que l'on peut offrir à Dieu la prière infailliblement efficace.

Autrement, si l'on n'est pas pénétré de l'importance d'un réveil, on pourra prier beaucoup, mais ce ne sera qu'en paroles, et la bénédiction ne viendra pas. Jamais une église unie dans la prière et réellement convaincue de l'importance d'un réveil ne s'est vue trompée dans son attente ; je n'en connais aucun exemple. Un tel accord, s'il est sincère, garantira, entraînera l'accord dans toutes les autres choses qui y sont indispensables.

4. Les chrétiens doivent encore s'accorder à admettre des notions scripturaires et correctes sur différentes vérités qui ont rapport aux réveils.

A. La nécessité d'une action divine pour obtenir un réveil.]1 ne suffit pas d'y croire en théorie et de prier pour cela en paroles seulement. Il faut de plus comprendre et sentir pleinement et profondément cette nécessité, et comprendre l'entière dépendance dans laquelle on se trouve de l'Esprit de Dieu ; autrement toute l'œuvre croulera.

B. Il faut comprendre aussi la raison pour laquelle cette action divine est nécessaire. Les chrétiens doivent reconnaître, d'un commun accord et avec intelligence que cette action divine est indispensable. Si les chrétiens ont des idées fausses sur ce point, ils seront arrêtés dans leur marche. S'ils s'imaginent que le besoin de cette influence d'en haut vient d'une impuissance

absolue des pécheurs, ou s'ils croient que Dieu est obligé de donner le Saint-Esprit pour rendre les pécheurs capables d'obéir à l'Évangile, ils insultent à l'Éternel, et leurs prières seront perdues. Car, dans ce cas, ils supposent que Dieu exige, des hommes plus qu'ils ne peuvent faire, et la justice, la pure justice exigerait de Dieu qu'il répandît son Esprit sur l'Église, avant de demander aux chrétiens de travailler, ou aux pécheurs de se repentir.

Supposons qu'une église conçoive la pensée que les pêcheurs sont de pauvres infortunées créatures, venant au monde avec une telle nature qu'ils ne peuvent se retenir de pécher, aussi incapables de se repentir et de croire à l'Évangile que de voler à la lune : comment pourra-t-elle sentir que le pécheur est un rebelle envers Dieu, et qu'il mérite d'être précipité en enfer ?

Comment pourra-t-elle sentir que le pécheur mérite le blâme ? Comment dans ses prières pourra-t-elle prendre le parti de Dieu contre les pécheurs ? Et si elle ne le fait pas, elle n'a pas le droit de s'attendre à ce que Dieu exauce ses prières, car ses prières seraient basées sur de mauvais principes. Sans aucun doute, une des raisons principales pour lesquelles tant de prières demeurent sans réponse, c'est que ceux qui les font prennent, de fait, le parti du pécheur contre Dieu. Ils prient pour le pécheur comme pour un être malheureux, digne de commisération, plutôt que comme un misérable rebelle, méritant d'être sévèrement puni. La raison en est qu'ils ne croient pas le pécheur capable d'obéir à Dieu, sans l'influence du Saint-Esprit. Avec ces vues il leur est impossible d'offrir à Dieu la prière efficace pour le pécheur ; aussi y en a-t-il beaucoup qui doutent en leur cœur du pouvoir de la prière faite avec foi.

N'avez-vous pas souvent entendu prier pour les pécheurs de cette manière : *« Oh ! Seigneur ! Aide à cette pauvre âme à faire ce que tu exiges d'elle ; ô Seigneur ! Rends-la capable de faire telle et telle chose »*. Ce langage prouve qu'on se met du côté du pécheur contre Dieu. Je ne trouverais pas tant de mal à cette prière si ceux qui la prononcent l'entendaient comme on l'a expliquée quelquefois.

Mais le fait est que ceux qui tiennent ce langage veulent souvent dire par là : *« Seigneur ! Tu commandes à ces pauvres pécheurs de se repentir, quand toi, ô Seigneur ! Tu sais qu'ils ne le peuvent, à moins que tu ne leur donnes ton Esprit pour les en rendre capables ; et quoique tu aies déclaré que, s'ils ne le font pas, tu les enverras en enfer, Seigneur, cela paraît bien dur ; nous te prions d'avoir pitié de ces pauvres créatures et de ne pas les traiter si durement, pour l'amour de Christ ».*

Qui ne voit qu'une telle prière, ou une prière qui signifierait la même chose, quelles que soient les paroles qui d'ailleurs l'enveloppent, n'est qu'une injure faite à l'Éternel ? On l'accuse d'une injustice inouïe, s'il continue à imposer aux pécheurs des devoirs qu'ils ne sauraient accomplir sans un secours qu'il ne veut pas leur accorder. On pourrait prier de cette manière jusqu'au jour du jugement, sans jamais obtenir de bénédiction, parce que l'on prendrait ainsi fait et cause pour le pécheur contre Dieu. Les chrétiens ne pourront prier avec succès que lorsqu'ils auront compris que le pécheur est un rebelle, obstiné dans sa rébellion, si obstiné que jamais, sans le Saint-Esprit, il ne fera ce qu'il pourrait pourtant faire sur-le-champ s'il le voulait ; et cette obstination est la raison et la seule raison pour laquelle il a besoin de l'influence du Saint-Esprit pour sa conversion.

Le seul point sur lequel le pécheur ait besoin de l'action divine, c'est pour surmonter son obstination, et lui donner la volonté de faire ce qu'il pourrait, s'il le voulait, et ce que Dieu exige qu'il fasse. Et une église n'est jamais dans l'état que Dieu requiert pour exaucer des prières

communes que lorsqu'elle s'accorde, tout en comprenant qu'elle dépend de Dieu, à reconnaître tout le blâme que mérite le pêcheur. Sinon ses prières et ses demandes de secours divins en faveur de l'infortuné pécheur seront destituées de toute force, seront une insulte à Dieu, et n'obtiendront jamais accès dans les cieux.

C. Les chrétiens doivent s'accorder à comprendre que des réveils ne sont pas des miracles, mais qu'ils sont produits comme tout autre événement par l'usage des moyens convenables. Il n'est pas étonnant que naguère les réveils aient été si rares et de si courte durée ; on les regardait généralement comme une ondée rafraîchissante qui tombait sur un endroit, pendant quelque temps et puis se dissipait, sans que nous eussions aucun contrôle à exercer sur elle. Car que peut-on faire pour avoir une ondée ? Ou comment faire durer la pluie plus longtemps qu'elle ne tombe ? Il est donc nécessaire que ceux qui prient s'accordent à comprendre qu'un réveil doit être amené par des moyens ; autrement jamais ils ne s'accorderont à employer ces moyens.

D. Ils doivent, en conséquence, s'accorder à comprendre que l'action de l'homme est aussi indispensable à un réveil que celle de Dieu. J'ose dire que jamais réveil religieux n'a éclaté quand l'une ou l'autre de ces actions manquait. Que de fois n'entendez-vous pas cette phrase banale : « Dieu pourra bien, s'il le veut, avancer l'œuvre sans le secours de l'homme. » Mais je n'en crois rien, parce qu'il n'y en a pas d'exemple. Qu'est-ce, en effet, que la religion ? L'obéissance à la loi de Dieu. Mais cette loi doit être connue pour qu'on s'y conforme. Comment Dieu peut-il faire obéir les pécheurs, si ce n'est en faisant connaître ses commandements ? Et comment les fera-t-il connaître, si ce n'est en les révélant lui-même ou en les faisant annoncer par les hommes, c'est-à-dire, en faisant porter, agir la vérité sur l'esprit de la personne jusqu'à ce qu'elle l'écoute. Jamais Dieu n'a converti et ne convertira un pécheur que par la vérité ? Dieu peut, il est vrai, communiquer lui-même directement la vérité au pécheur ; mais même alors l'action du pécheur est indispensable, car la conversion consiste dans l'emploi convenable de l'action et des facultés du pécheur.

Cependant Dieu emploie d'ordinaire l'action d'autrui, des écrits, des conversations, la prédication.

Dieu a mis le trésor de l'Évangile dans des vases de terre. Il a jugé convenable d'employer les hommes à la prédication de la parole, c'est-à-dire qu'il a vu que l'action de l'homme est le meilleur moyen qu'il puisse employer pour sauver les pécheurs. Et si jamais le contraire s'est vu (ce dont je n'ai aucune preuve), il n'y a pas une âme sur mille ou même sur un million qui ait été convertie autrement que par la vérité annoncée et proclamée par l'homme. Et de même que l'Église doit être une dans l'emploi de ces moyens, il est de toute nécessité qu'elle soit aussi une à comprendre la véritable raison pour laquelle il faut employer des moyens, et les véritables principes qui doivent la diriger dans cet emploi.

5. Il est important qu'on s'accorde sur les mesures spéciales à employer pour l'avancement d'un réveil.

Les chrétiens pourraient s'accorder sur toute autre chose, que, s'il y a parmi eux diversité d'opinions sur les mesures à prendre, ils ne feront que se contrecarrer. Jamais ils ne quitteront le rivage si, voulant mettre à la voile, ils ne peuvent pas s'entendre. S'ils voulaient agir comme négociants et qu'ils ne s'accordassent pas entre eux, que feraient-ils de bon ? Ils ne feraient que

détruire mutuellement leur ouvrage et se contrecarrer l'un l'autre. Tout ceci est particulièrement vrai pour ce qui regarde l'œuvre d'un réveil. Sans accord, les membres de l'église neutraliseront mutuellement leur influence, et ils ne pourront pas s'attendre à voir jamais de réveil.

A. L'église doit être d'accord sur le genre, le nombre, le lieu, l'époque des réunions qui devront avoir lieu. Il y en a qui désirent multiplier les réunions d'un réveil, comme s'ils avaient nécessairement plus de piété en proportion que ces réunions seront plus fréquentes, plus nombreuses. D'autres, au contraire, ne veulent jamais dans un réveil aucune espèce de nouvelles réunions. Les uns demandent toujours des réunions prolongées, d'autres n'en veulent jamais.

Quelque variété qu'il puisse y avoir à ce sujet, il est essentiel que l'église en vienne à avoir une intelligence saine de ce qu'elle veut tenter, afin que l'on puisse travailler avec harmonie, avec zèle, et porter des fruits.

B. Elle doit s'accorder dans la manière de tenir ses réunions. C'est là un point sur lequel elle devrait être cordialement unie, si elle veut pouvoir offrir ses prières avec fruit. Il y a des individus qui ont une espèce de besoin d'adopter chaque nouvelle chose dont ils entendent parler ou qu'ils imaginent, tandis que d'autres ne veulent absolument pas la moindre altération dans la manière de diriger, de conduire les réunions ; cependant, il faut bien qu'ils « s'accordent » d'une manière ou de l'autre, ou à faire subir aux réunions quelques changements, ou à les tenir de la même manière qu'auparavant.

Ce que l'église aurait de mieux à faire, ce serait de s'accorder à laisser les réunions prendre la forme et suivre l'impulsion que l'Esprit de Dieu leur donnerait, sans même essayer d'en avoir jamais deux qui se ressemblent parfaitement. Jamais l'église ne verra la vérité produire tout son effet que lorsqu'elle se sera bien entendue sur ce principe : Que, pour avancer un réveil, elle approprie ses mesures aux circonstances, sans jamais tenter d'interrompre le cours naturel qu'indiqueront des sentiments pieux et un jugement solide et sain ; qu'elle se laissera entièrement diriger et conseiller par le Saint-Esprit, pour introduire les mesures convenables toutes les fois que la providence de Dieu lui montrera qu'elles sont nécessaires, sans s'occuper du tout si elles sont vieilles ou nouvelles.

6. Les chrétiens doivent s'accorder sur la manière de se conduire envers les pécheurs impénitents.

Voilà un point d'une immense importance et dans lequel l'église devrait absolument être parfaitement d'accord. Autrement, si l'un dit au pécheur une chose, l'autre une autre, quelle confusion ne s'ensuivra-t-il pas ? Comment s'accorderont les chrétiens dans la prière s'ils ne s'accordent pas dans les choses à demander ? Rendez-vous dans une église pareille, et écoutez-en les membres prier pour les pécheurs. L'un prie pour que les pécheurs qui sont présents se repentent ; une autre demande seulement qu'ils soient convaincus ; ou, s'il est plein d'ardeur, il demandera qu'ils le soient profondément.

Un troisième priera pour que les pécheurs retournent chez eux animés de sentiments solennels, pensifs et silencieux, méditant la vérité qu'ils ont entendue. Un autre priera de manière à ce que vous pourrez voir qu'il redouterait de voir les pécheurs convertis sur le moment ou d'une manière trop vive. Un autre encore demandera avec beaucoup de solennité qu'ils n'essaient pas

de faire la moindre chose dans leur propre force. Et ainsi de suite. Or, une église qui n'est pas d'accord dans les choses à demander n'aura d'ordinaire aucune part à la promesse. Ces mêmes chrétiens ne s'accorderont pas davantage si vous les faites parler avec les pécheurs ; ils n'auront pas de vues claires sur ce qu'un pécheur doit faire pour être sauvé, ou sur ce qui doit lui être dit pour qu'il se repente.

Que s'ensuit-il alors ? C'est que les pécheurs qui sont réveillés et troublés perdent la tête, ne savent que faire, et peut-être abandonneront tout dans un moment de désespoir, ou concluront qu'il n'y a rien de rationnel ni de conséquent dans la religion. L'un dira au pécheur qu'il doit se repentir immédiatement. Un autre lui mettra un livre dans les mains ; un autre lui conseillera la prière et la persévérance, lui promettant la bénédiction dans le temps favorable de Dieu. Jamais un réveil ne pourra subsister au milieu de tous ces embarras.

S'il commence, il croulera bientôt ; à moins toutefois que le corps de l'église, demeurant tranquille, n'en laisse d'autres faire l'ouvrage à eux seuls ; mais alors même l'œuvre souffrira matériellement du manque de coopération et de soutien : une église doit absolument être unie ; chaque chrétien devrait avoir une intelligence claire de son sujet ; tous devraient dire la même chose, donner les mêmes directions, les mêmes conseils. Alors le pécheur, ne voyant personne qui prenne son parti, n'aura de repos et de soulagement que lorsqu'il se sera repenti.

7. Les chrétiens doivent s'accorder à lever les obstacles qui s'opposeraient à un réveil Une église qui attend un réveil doit ôter du chemin les pierres d'achoppement ; et elle doit le faire :

A. Par l'exercice de la discipline. S'il se trouve dans l'église des membres corrompus, ils devraient être écartés : l'église devrait être unanime à les retrancher. S'ils demeurent dans l'église, le déshonneur qu'ils jetteront sur la religion suffira seul pour empêcher un réveil. Quelquefois il arrive, si on a trop laissé aggraver le mal, qu'en essayant de rejeter des personnes de ce genre, on crée de la division et que l'œuvre s'en trouve arrêtée : quelquefois ces membres corrompus sont des personnes influentes, ou ont dans leur famille des amis qui prendront fait et cause pour eux et formeront un parti ; et le mauvais esprit qui les animera et qu'ils souffleront chez autrui empêchera le réveil.

B. Par les confessions mutuelles. Toutes les fois qu'on a offensé quelqu'un on devrait le reconnaître pleinement. Et je n'entends pas par là une confession froide et forcée, comme quand on dit : *« Si j'ai mal fait, j'en suis fâché ! »* J'entends une confession du cœur, embrassant la faute dans toute son étendue, et montrant que la réparation provient d'un cœur contrit.

C. Par le pardon de ses ennemis. Un grand empêchement aux réveils se trouve souvent dans le fait que des individus actifs, et placés en tête de l'œuvre, nourrissent au fond de leur cœur des pensées de rancune et de haine envers ceux qui les ont offensés ; pensées qui détruisent absolument leur spiritualité, leur donnent une humeur âpre, rendent leur commerce désagréable et les privent de la communion de Dieu dans la prière et de sa bénédiction sur leurs travaux. Que les membres de l'église s'accordent véritablement à s'humilier et à confesser leurs fautes, et qu'ils nourrissent à l'égard de ceux qui les ont offensés un esprit de pardon, de tendresse et de miséricorde ; alors l'Esprit leur sera donné sans mesure.

8. Ils doivent s'accorder à faire tous les préparatifs nécessaires à un réveil, et à prendre leur part des travaux ou des dépenses que le réveil nécessitera.

On devrait mettre de l'égalité, et ne pas laisser toute la charge à un petit nombre, tandis que le reste ne ferait que peu de chose ou rien du tout. Chacun doit agir dans la proportion de ses forces et de ses moyens.

Alors il n'y aura ni envie, ni jalousie, ni aucune de ces récriminations mutuelles, ni de ces altercations, ni de ces remarques irrévérentes des uns sur les autres, qui sont si incompatibles avec l'amour fraternel et une si grande pierre de scandale pour les pécheurs.

9. Les chrétiens doivent s'accorder à faire du cœur tout ce qui est nécessaire aux progrès du réveil.

Il suffit quelquefois d'un léger désaccord sur une chose de fort peu d'importance pour qu'un réveil en soit détruit. Un ministre me racontait qu'il s'était une fois rendu dans tel endroit pour y travailler comme évangéliste ; l'Esprit de Dieu y était présent d'une manière évidente ; les pécheurs commençaient à chercher la paix, tout en un mot se présentait sous les auspices les plus favorables, lorsque quelques-uns des membres de l'église se mirent à agiter entre eux la question du paiement du ministre pour ses travaux. Ils dirent : *« S'il reste plus longtemps parmi nous il s'attendra nécessairement à ce que nous lui remboursions ses dépenses »* ; et ils ne voyaient pas comment ils pourraient lui fournir son salaire. Enfin, ils en parlèrent au point que l'esprit de leurs frères en fut distrait, partagé ; et le ministre s'en alla.

Voyez donc ! Dieu se trouvait là sur le seuil de cette église, les mains pleines de grâces et de miséricorde ; mais ces chrétiens avares et mesquins pensèrent qu'il leur en coûterait quelque chose d'avoir un réveil ; ils dépensaient déjà bien assez à leur avis ; en sorte qu'ils laissèrent partir le ministre, et que le réveil cessa. Le ministre ne les aurait certainement pas quittés par la seule raison qu'ils ne lui donnaient rien ; car pour lui la question d'argent était parfaitement nulle. Mais l'église, par son esprit parcimonieux, contrista le Saint-Esprit, et il s'aperçut que de rester plus longtemps parmi eux ne leur ferait aucun bien. Oh ! Qu'éprouveront ces chrétiens en rencontrant les pécheurs de cette ville au jour du jugement, en ce jour où l'on verra, d'un côté, que Dieu attendait pour leur accorder sa bénédiction et qu'il y était tout prêt, et d'un autre côté qu'ils se laissèrent aller à des divisions funestes au sujet d'une misérable somme qu'ils devaient débourser !

10. Ils doivent s'accorder à faire marcher l'œuvre.

Il ne suffit pas qu'ils soient d'accord à prier pour un réveil, il faut encore qu'ils le soient à le continuer. Ils devraient se mettre systématiquement, et comme s'il s'agissait de leurs affaires, à visiter leurs voisins, à parler, à prier avec eux, à rechercher avidement les occasions de faire du bien, à veiller sur l'effet de la parole, à discerner les signes des temps, afin de connaître quand il est nécessaire ou convenable de faire quelque chose, et pour la faire alors en réalité.

Ainsi ils devraient être d'accord à travailler ; ils devraient être d'accord sur la manière de travailler ; Ils devraient être d'accord à vivre en conséquence.

11. Ils doivent prendre tous la résolution bien déterminée de persévérer.

Il ne suffit pas que quelques membres de l'église commencent à se remuer et à faire du bruit pour se décourager dès que la moindre chose leur paraîtra défavorable, et pour lâcher prise, la moitié d'entre eux. Ils devraient tous être décidés à persévérer et à travailler et à prier jusqu'à ce que la bénédiction arrive.

En un mot, si les chrétiens désirent être unis dans leurs prières et dans leurs efforts de manière à fléchir Dieu, ils devraient s'accorder à dire et faire les mêmes choses, à suivre la même règle, à maintenir les mêmes principes, et à persévérer jusqu'à ce que la bénédiction soit obtenue, en sorte que leurs efforts ne se paralysent pas l'un l'autre. Tout ceci est évidemment impliqué dans ces paroles : *« S'accorder dans tout ce que l'on demande ».*

Remarques additionnelles.

1. Nous voyons, par ce qui précède, comment il se fait qu'un si grand nombre d'enfants de parents chrétiens soient inconvertis. C'est que les parents ne s'accordent pas dans les choses qu'ils ont à demander pour leurs enfants. Ils ne se sont peut-être jamais accordés sur ces choses ; ne se sont peut-être jamais entendus sur ce qu'il y avait de mieux à demander pour eux. Il y a, hélas ! Des parents qui ne s'accordent jamais en rien ; leurs opinions se choquent ; ils sont perpétuellement en désaccord ; et ce n'est pas étonnant alors que les enfants qui voient cela ne soient pas convertis.

Peut-être ces parents ne sont pas même d'accord sur ce qui concerne directement le salut de leurs enfants. Sont-ils sincères à le désirer ? S'accordent-ils à le désirer par des motifs honorables ?

S'accordent-ils à en voir toute l'importance ? S'accordent-ils sur la conduite à tenir avec leurs enfants pour effectuer leur conversion ? Sur ce qui devra leur être dit ? Sur la manière dont les choses devront être dites, et quand et par qui ? Hélas ! Dans combien de cas ne voit-on pas évidemment qu'ils ne sont pas d'accord ! Il est probable que, dans presque tous les cas où des enfants demeurent inconvertis, cela provient de ce qu'il n'y a pas d'accord véritable chez leurs parents dans ce qu'ils avaient à demander pour le salut de leurs enfants.

Souvent ce désaccord est si grand qu'on ne peut en attendre d'autre résultat que la ruine et la perdition des enfants. Mari et femme sont souvent aux antipodes l'un de l'autre pour ce qui regarde la manière d'élever leurs enfants. La femme est peut-être amie de la toilette, de la parure, des sociétés, tandis que le mari est simple, humble, et gémit et prie avec tristesse pour ses enfants qu'il voit enflés de vanité. Ou il se peut, au contraire, que le père soit ambitieux, veuille voir ses filles élevées à la mode et capables de figurer dans le grand monde, et ses fils devenir de grands hommes. Alors il enverra ses filles dans un pensionnat où elles apprendront tout autre chose que leurs devoirs envers Dieu ; et il poussera sans relâche ses fils en excitant et aiguillonnant leur ambition, tandis que la pauvre mère, dont l'influence sera nulle, dévorera secrètement le chagrin qu'elle éprouve de voir ses chers enfants se précipiter dans la destruction, en apprenant à servir le dieu de ce monde.

2. On voit l'hypocrisie de ceux qui professent de prier pour un réveil, tandis qu'ils ne font rien pour l'avancer. Il y en a beaucoup qui paraissent pleins de zèle et d'ardeur dans leurs prières pour des réveils, mais qui ne font réellement rien pour en obtenir un. Que veulent-ils ?

S'accordent-ils dans les choses qu'ils demandent ? Certainement pas. Ils ne pourront offrir à Dieu d'un commun accord la prière de la foi que lorsqu'ils seront prêts à faire ce que Dieu exige d'eux pour obtenir le réveil qu'ils demandent. Que diriez-vous d'un laboureur qui prierait Dieu de lui donner une riche moisson, et qui négligerait en même temps de labourer ses terres et de les ensemencer ? Verriez-vous dans ces prières de la piété, ou une insulte envers Dieu ?

3. Nous voyons encore comment il se fait que tant de prières, dans l'église demeurent sans aucune réponse : c'est que ceux qui les font n'ont jamais été d'accord dans les choses qu'ils demandaient. Le ministre ne leur a peut-être jamais présenté ce sujet, jamais expliqué ce que c'est que s'accorder, jamais montré l'importance de cet accord ni les bénédictions que donne la promesse à ceux qui s'accorderont. Les membres de l'église ne se sont peut-être jamais réunis pour s'exposer réciproquement leurs vues sur ce sujet, pour les comparer, et pour voir si elles sont les mêmes, s'ils se trouvent d'accord sur les motifs, les raisons et l'importance qu'il y a d'être unis dans ses prières et dans ses travaux pour obtenir un réveil.

Supposons que vous parcouriez toutes les églises de cette ville pour apprendre les vues précises et les sentiments de leurs membres à ce sujet : combien en trouveriez-vous qui s'accordassent, même dans les choses essentielles et indispensables, touchant lesquelles il est nécessaire que les chrétiens soient d'accord s'ils veulent s'unir dans la prière efficace ?

Vous n'en trouveriez peut-être pas deux qui fussent dans cet état, et s'il y en avait deux dont les vues et les désirs fussent semblables, on trouverait probablement qu'ils ne se connaissent pas l'un l'autre, et que par conséquent ils n'agissent ni ne prient ensemble.

4. Nous voyons aussi qu'on a généralement donné à ce texte une signification différente de celle qu'il a réellement. D'abord on l'a mal lu. On l'a lu comme s'il y avait : « Si deux d'entre vous s'accordent à demander quelque chose, cette chose leur sera faite » ; et combien de chrétiens se sont souvent accordés à demander telle et telle grâce, et que cette grâce ne venait pas en réponse à leurs demandes, ils se sont dit : *« La signification littérale de ce texte ne peut être vraie ; car nous l'avons, essayé et nous avons trouvé que la chose n'allait pas. Que de réunions de prière n'avons-nous pas tenues, que de requêtes n'avons-nous pas fait monter à Dieu, dans lesquelles nous nous accordions parfaitement à demander des bénédictions, et néanmoins elles n'ont pas été accordées ».*

Or, le fait est que jamais ils n'ont bien compris ce que c'est que s'accorder *« dans toutes les choses à demander »*. Et je suis convaincu que je ne fais souffrir aucune violence au texte pour lui donner ce sens ; c'est le sens simple, vrai, que pourra trouver tout homme pieux qui examinera ce texte sérieusement et sans prévention. Il faut s'accorder non-seulement dans l'action de demander, Triais encore dans tout ce qui est indispensable à l'existence des choses demandées. Je suppose que deux d'entre vous s'accordent à désirer de se rendre ensemble à Londres. Jamais vous n'y parviendrez si vous n'êtes d'accord sur les moyens, sur la route que vous prendrez, sur le vaisseau que vous monterez Il en est exactement de même lorsque vous demandez un réveil : vous devez être pleinement d'accord sur les moyens à employer, sur les circonstances, en un mot, sur tout ce qui est essentiel et nécessaire à l'existence et aux progrès d'un réveil.

5. Ordinairement nous n'avons lieu de nous attendre à ce qu'un réveil religieux s'étende à ceux qui sont en dehors de l'église qu'en proportion que les efforts et les prières au-dedans seront unis. Si dans le sein de l'église il y a union générale, le réveil sera général. Si l'union continue,

le réveil continuera. Si une chose quelconque vient le rompre, le réveil commencera à être circonscrit. Qu'il serait grand et plein de puissance le réveil dans cette ville, si toutes les églises qu'elle renferme étaient unies pour l'avancer !

Il y a un autre fait dont j'ai été moi-même le témoin, et qui est digne de remarque. J'ai observé que le réveil en dehors de l'église a lieu dans la même classe de la société que celle où le réveil se fait dans l'église. Si ce sont les femmes qui sont le plus réveillées et remplies de l'esprit de prière, l'œuvre s'étendra d'ordinaire en dehors de l'église chez les femmes, et il y aura plus de femmes converties que d'hommes.

Si dans l'église ce sont les jeunes gens de l'un ou de l'autre sexe, ou des deux sexes, où se manifeste le réveil, l'œuvre, au dehors de l'église, aura lieu aussi, le plus souvent, chez les jeunes gens de l'un ou de l'autre sexe, ou des deux sexes, comme dans l'église. Si ce sont les chefs de famille, les membres distingués de l'église, qui sont réveillés, le réveil s'étendra hors de l'église sur cette classe de personnes. J'ai connu un réveil borné presque exclusivement aux femmes, et dans lequel peu d'hommes ont été convertis ; apparemment à cause de l'indifférence des hommes qui étaient dans l'église même ; comme, d'un autre côté, j'ai vu nombre de fois des réveils où le plus grand nombre de conversions avaient lieu parmi les hommes, ce qui était dû apparemment au fait que les hommes, membres de l'église, étaient ardemment attachés à l'ouvrage.

Quand on voit telle classe particulière d'impénitents chez laquelle le réveil ne trouve point d'accès, il faudrait réveiller la portion de l'église dont les membres se trouvent au même rang et dans la même position sociale, et les exciter à faire plus d'efforts pour leur propre conversion. Ce fait, qui a souvent été constaté, me paraît un fait tout à fait philosophique. Les diverses classes de chrétiens éprouvent naturellement de la sympathie pour les impénitents de leur propre sexe et du même rang qu'eux ; naturellement aussi ils prient davantage pour eux, ils conversent plus avec eux, et ils exercent sur eux une influence plus grande que sur les autres classes. Voilà ce que les chrétiens devraient bien comprendre, et où ils devraient sentir surtout leur responsabilité.

Une grande raison pour laquelle il y a quelquefois peu de personnes de haut rang converties dans les réveils, c'est que ceux de leur classe qui se trouvent au nombre des membres de l'église sont eux-mêmes si mondains qu'on ne saurait les réveiller. Généralement, le réveil éclatera dans les familles qui comptent dans leurs membres des personnes réveillées ; tandis que les impénitents appartenant aux familles où il y a des chrétiens sans vie, demeureront dans leur impénitence. Et en voici une autre, et une des principales raisons. Lorsqu'on a dans sa famille ou dans son voisinage des chrétiens réveillés, il ne se fait pas alors des prières uniquement en faveur des pécheurs en général ; mais les chrétiens exercent encore des influences correspondantes qui agissent sur les impénitents autour d'eux.

Aussitôt que quelques personnes sont réveillées, leurs regards, leur vie, leurs avertissements, tout tendra à convertir leurs amis impénitents. Mais si les chrétiens mêmes dorment, toute leur influence ne fera qu'empêcher la conversion de leurs alentours. Leur froideur contriste l'Esprit ; leur mondanité contredit l'Évangile ; tout le commerce qu'ils ont avec leurs amis impénitents est en faveur de l'impénitence et tend à la perpétuer.

6. Nous voyons comment, sous le gouvernement de la providence de Dieu, il est arrivé que différentes dénominations aient surgi du sein de l'Église.

Il arrive souvent que les chrétiens déplorent les maux que font à l'Église les sectes et les discordes, et qu'ils s'étonnent et s'effraient de la patience avec laquelle Dieu souffre un tel état de choses. Mais à la lueur des principes que nous venons de poser, et considérant les diversités d'opinions et de vues qui existent actuellement dans l'Église, nous en voyons résulter beaucoup de bien.

Vu cette diversité d'opinions, un grand nombre ne pourraient pas s'accorder au point de travailler et de prier avec succès ; et il est donc bien préférable, dans ce cas, de s'unir plus étroitement à ceux-là seuls avec lesquels on se trouve d'accord. Dans tous les cas où il ne peut y avoir union cordiale dans le travail, et aussi longtemps que cette différence d'opinions existera, il vaut mieux que chaque dénomination travaille de son côté. J'ai vu souvent des réveils s'étendre par les efforts qu'on tentait pour unir dans la prière et dans les travaux des chrétiens de différentes dénominations, tandis qu'ils ne s'accordaient en aucune manière ni sur les principes, ni sur les mesures à employer pour continuer l'ouvrage. Ils détruisaient mutuellement ce qu'ils faisaient, anéantissaient l'un l'autre leur influence, plongeaient les âmes timorées dans une grande perplexité et donnaient en outre aux ennemis de Dieu une occasion de blasphémer. Bientôt leurs sentiments s'aigrissaient ; et, le Saint-Esprit contristé se retirant, l'œuvre s'arrêtait pour faire place peut-être à des controverses et à des désordres pénibles.

7. Nous voyons aussi pourquoi Dieu permet quelquefois que les églises soient partagées. C'est parce qu'il trouve que les membres sont d'opinions si différentes qu'ils ne pourront pas travailler et prier ensemble avec fruit. Des églises, qui se trouvent dans un état pareil, demeureront quelquefois ensemble par des considérations purement mondaines ou par pure politique ; chacune pour n'avoir pas toutes les charges du culte.

Les deux partis peut-être tiennent à garder le lieu de réunion ou à conserver leur ministre ; ils ne consentent pas à s'en départir l'un pour l'autre ; et alors ils marchent ensemble des années durant, se portant envie l'un à l'autre, se querellant, et n'accomplissant que fort peu de chose, ou rien du tout pour le salut des pécheurs. Dans ces cas-là, Dieu permet souvent qu'il éclate chez eux une telle collision qui occasionnera une rupture ouverte, un déchirement ; et alors chacun travaillera de son côté, et les deux partis pourront le faire avec succès.

Tant que ces chrétiens restaient dans la même église, leurs opinions opposées se faisaient la guerre et ne leur permettaient pas d'avancer en paix ; mais aussitôt après leur séparation, tout s'établit tranquillement, et montre avec une pleine évidence qu'il valait mieux être séparé. J'ai connu dans ce pays des cas où une rupture a été suivie des résultats les plus réjouissants, et où les deux partis n'ont pas tardé à voir éclater parmi eux des réveils.

8. Il est manifeste qu'il y a plusieurs églises qui ont besoin de divisions de ce genre. Combien qui, tontes unies qu'elles sont matériellement, ne font cependant aucun bien, par la seule raison qu'elles ne s'accordent pas suffisamment ? Leurs pensées ne sont pas les mêmes quant aux sujets qui se rattachent à la question des réveils, et tant qu'il en, est ainsi, elles ne pourront jamais travailler ensemble ; et à moins qu'il ne s'opère en elles un changement de vues qui les unisse, elles ne feront qu'opposer mutuellement des obstacles à l'œuvre de Dieu.

Souvent les chrétiens voient et sentent qu'il en est ainsi ; et néanmoins ils restent ensemble, consciencieusement, craignant que leur division ne jette de l'opprobre sur la religion, tandis qu'en réalité la division qui existe maintenant parmi eux ne fait de la religion, qu'une comédie et un déshonneur. Oh ! Qu'il vaudrait mieux se quitter amicalement, comme Abraham et Lot :

« Si tu choisis la gauche, je prendrai la droite ; et si tu prends la droite, je m'en irai à la gauche (Genèse 13 v. 9) ». Qu'ils se séparent, et qu'ils travaillent, chacun de son côté ; alors ils pourront s'attendre des deux côtés à être bénis dans leurs travaux.

9. Nous voyons maintenant comment il se fait qu'un petit nombre d'individus parfaitement unis peuvent avec succès former une église, et faire mieux qu'un nombre considérable de chrétiens qui ne s'accorderaient pas entre eux. Si je devais fonder une nouvelle église dans cette ville, j'aimerais mieux n'avoir que cinq personnes, ou trois, ou même deux qui s'accordassent dans tout ce qu'elles demanderaient, et dans leur manière d'agir, et dans tout ce qui est essentiel à la prospérité d'une église ; qui se tiendraient à mes côtés et me soutiendraient et se soutiendraient l'une l'autre, que de commencer avec cinq cents membres qui ne s'accorderaient pas.

10. Nous voyons encore les choses glorieuses que l'on pourra attendre pour Sion toutes les fois que les églises s'accorderont généralement. Quand les ministres mettront de côté leurs préjugés, leurs interprétations privées, et surtout leurs jalousies ; et quand les églises comprendront la Bible, ainsi que leur devoir, d'une même manière ; quand elles prieront de la même manière et s'accorderont dans les choses à demander, alors une nation naîtra en un jour. Qu'elles ne soient qu'un cœur, et qu'elles s'accordent sur ce qui doit être fait pour le salut du monde, et le règne de Dieu sera là.

11. Il repose, en général, sur les églises un voile épais d'ignorance quant au sujet des réveils.

Après tous les mouvements de ce genre qu'on a eus, après tout ce qui s'est dit, écrit et imprimé sur ce sujet, on ne trouve encore qu'un fort petit nombre de personnes qui en aient une connaissance solide et réelle ; ils sont rares encore ceux qui, dans un réveil, savent mettre la main à l'œuvre et travailler avec connaissance de cause ; elles sont rares les personnes qui ont regardé les réveils comme un sujet digne d'être étudié, et clairement compris.

Chacun sait, je ne l'ignore pas, que dans un réveil les chrétiens doivent prier, et faire des choses qu'ils n'avaient pas l'habitude de faire. Mais une foule d'entre eux ne connaissent pas la raison pour laquelle telle chose devrait être faite, ne savent pas pourquoi telle chose est préférable à telle autre, et n'ont ordinairement aucun principe qui les dirige dans leur marche ; aussi, dès qu'il se présente à eux quoi que ce soit d'inattendu, les voilà ne sachant que faire ni où donner de la tête.

Des hommes qui voudraient bâtir une chapelle et qui ne s'y entendraient pas plus que tel ministre, tel chrétien, ne s'entend à édifier le temple spirituel du Seigneur, ces hommes ne pourraient jamais en venir à bout. Et cependant beaucoup de chrétiens s'imaginent édifier l'Église de Dieu, tandis qu'ils ne savent au monde où ils en sont ni ce qu'ils font, ni la raison pour laquelle ils font une chose plutôt qu'une autre. Il y a dans l'Église des multitudes qui semblent totalement ignorer que l'œuvre destinée à avancer un réveil religieux est une œuvre qui requiert une étude profonde de la pensée, la connaissance des principes du sujet, et de l'habileté et de la prudence à appliquer la Parole de Dieu, pour donner à chacun sa part en son temps. En sorte qu'ils vont, qu'ils marchent, ne faisant généralement que peu ou rien, parce qu'ils n'essaient rien ; ou, si jamais ils ouvrent les yeux, ils se jettent à l'étourdie sur l'ouvrage, sans aucun plan ni système, comme si Dieu avait laissé cette partie de notre devoir hors de la portée du jugement solide et du bon sens.

12. Ce sujet est très peu connu des ministres ; et la raison de cette ignorance, c'est que beaucoup d'entre eux s'imaginent savoir déjà toutes ces choses, lorsque, en réalité, ils n'en savent presque rien. Je connais un ministre qui, étant venu un jour en un endroit où il y avait un puissant réveil, y faisait grand fracas, blâmait à tort et à travers une foule de choses qu'il voyait, et parlait de ses connaissances sur les réveils, en disant qu'il en avait vu dix-sept et autres choses pareilles, tandis qu'il était évident qu'il ne savait rien comme il faut sur cet important sujet.

13. Combien il est important que l'Église soit instruite et enseignée de manière à connaître ce qu'il y a à faire pour un réveil ! Elle devrait être formée et élevée comme des soldats le sont à l'armée ; chacun ayant sa place à remplir, un poste à occuper, quelque chose à faire, sachant où il va, ce qu'il a à faire, et comment il doit le faire. Au lieu de cela, combien de fois ne voyez-vous pas une église, dans un temps de réveil, se mettre à l'œuvre comme une troupe d'enfants, qui voudraient construire une maison. Combien peu qui s'entendent vraiment à faire quoi ? La chose même pour laquelle Dieu laisse les chrétiens dans ce monde.

Oui ; la chose pour laquelle seule il les retient ici-bas et il retarde leur entrée dans le ciel est justement celle de toutes qu'ils n'étudient pas et qu'ils ne s'efforcent pas de comprendre !

14. Nous voyons comment il se fait que les réveils sont souvent de si courte durée, et produisent même souvent une réaction nuisible. C'est parce que l'Église ne comprend pas le sujet. Les réveils sont de courte durée parce que les chrétiens ont un genre d'action spasmodique. Ils se mettent à l'œuvre plutôt par impulsion que par une conviction de devoir bien délibérée, et ils se laissent conduire par leurs sentiments plutôt que par une intelligence saine, claire et solide de ce qu'ils auraient à faire. Dans la plupart des cas, l'Église ignorait ce qu'elle devait faire, ce qu'elle pouvait et ce qu'elle ne pouvait pas ; elle ne savait non plus cultiver ni exercer ses forces ; elle ignorait ce que pourrait comporter l'état de choses actuel ; son zèle devenait peut-être indiscret ; et perdant alors son appui en Dieu, l'ennemi la surmontait.

Je le répète, l'Église devrait être formée de manière à ne jamais ignorer son devoir, à ne jamais fléchir ni souffrir d'échec, de réaction dans son travail pour produire un réveil. Elle devrait comprendre toutes les machinations de Satan, savoir se prémunir contre ses ruses, le discerner lorsqu'il se déguise en ange de lumière pour venir lui donner des leçons de sagesse au sujet des réveils. Alors seulement elle pourra sagement coopérer avec ses ministres et avec le Saint-Esprit à l'avancement et aux progrès de l'œuvre. Toutes les personnes familiarisées avec les réveils s'accorderont à dire que l'ignorance des chrétiens concernant les réveils et que leurs bévues sont une des causes les plus fréquentes de la déchéance de ces réveils, et des réactions, quelquefois terribles, qui en sont la suite.

Frères ! Combien de temps cela durera-t-il encore ? Il n'y a pas de nécessité qu'il en soit ainsi ; cela ne doit pas être. En sera-t-il donc toujours ainsi ?

15. Nous voyons par ce qui précède que chaque église est responsable des âmes qui se trouvent dans son sein. Si Dieu a donné la promesse que nous méditons, s'il est vrai que là où deux personnes s'accordent dans les choses qu'elles demandent il leur sera fait selon leur désir, alors certainement les chrétiens sont responsables ; et si les pécheurs se perdent, leur sang sera trouvé reposer sur l'église. Si les églises peuvent avoir ce qu'elles demandent aussitôt qu'elles s'accordent, alors certainement la condamnation du monde sera redemandée de leurs mains.

16. Nous voyons la culpabilité des ministres qui négligent pour eux-mêmes ce sujet si important et qui ne l'enseignent pas à leurs troupeaux avec zèle et sans altération. Comment ! Quel est donc le but du ministère ? Qu'ont à faire les ministres, si ce n'est à instruire et à discipliner l'armée sainte, et à dresser ses mains à la bataille et aux victoires ? Quoi ! laisser l'église ignorer la seule chose, le seul devoir pour l'accomplissement duquel ils sont dans ce monde, le travail pour le salut des pécheurs !

Il est quelques ministres qui ont laissé ce sujet couvert d'un voile aussi mystérieusement que s'ils croyaient les chrétiens ou incapables de savoir diriger cette œuvre, ou libres de l'ignorer. Mais c'est très mal. Nul ministre n'a encore commencé à comprendre ou à faire son devoir, qui a négligé d'enseigner à son troupeau les moyens de travailler pour le Seigneur à un réveil. Que veut-il donc faire ? Quelle est son occupation ? Pourquoi est-il ministre ? Dans quel but a-t-il revêtu ces charges sacrées ? Est-ce afin de pouvoir « manger un morceau de pain ? »

17. Nous voyons que des parents pieux peuvent s'assurer la conversion de leurs enfants. Qu'ils prient seulement dans la foi et s'accordent dans les choses qu'ils demandent ; et Dieu leur donnera ce que leur cœur désire ; car il l'a promis. Or, qui pourrait mieux s'unir et s'accorder que des parents ? Qu'ils s'accordent donc à prier, à agir, à faire leur devoir dans toute son étendue ; qu'ils fassent marcher leurs enfants dans le vrai chemin qu'ils doivent suivre ; et lorsque ceux-ci seront devenus vieux ils ne s'en retireront pas.

Et maintenant, mes frères, croyez-vous être d'accord dans le sens de la promesse que nous avons méditée. Là où un nombre d'individus s'accordent dans une chose, ils peuvent produire quelque effet. Et cependant, tant qu'il n'y aura pas accord dans la masse de l'Église, il y aura toujours tant d'influences contraires à celle du petit nombre, que ces quelques individus n'accompliront pas grand-chose. Il faut que l'église soit d'accord.

Oh ! Si nous pouvions trouver une église qui le fût parfaitement et cordialement sur tous ces points, en sorte qu'elle pût prier et travailler d'un commun consentement, quel bien immense, incalculable, n'en résulterait-il pas ! Mais, hélas ! dans un état de choses tel que le nôtre actuellement, nous voyons multitude après multitude descendre en enfer, parce que l'Église n'est pas d'accord ! Oh ! que pensent donc les chrétiens ! Comment peuvent-ils demeurer tranquilles quand Dieu a tellement placé ses bénédictions à leur portée, que, si Jeux seulement d'entre eux s'accordaient dans les choses à demander, cela leur serait départi !

Hélas ! Qu'il sera plein d'amertume pour l'Église, le souvenir de ses discordes et de ses querelles, lorsqu'elle verra des multitudes d'âmes immortelles qui auront été précipitées en enfer, par la raison qu'elle n'était pas d'accord pour prier et travailler en faveur de leur salut éternel !

Finalement. A la clarté de cette promesse, nous voyons la culpabilité effrayante de l'Église. Le précieux héritage du peuple de Dieu, dans tous les temps et dans tous les lieux, c'est que, s'il s'accorde, ses prières seront certainement exaucées. Nous y voyons la culpabilité effrayante de cette église-ci, qui se rend ici pour m'entendre parler sur les réveils et se retirer sans avoir de réveil ; et la culpabilité des autres églises qui entendent ces discours et qui, retournant chez elles, refusent de faire leur devoir. Comment pourrez-vous vous trouver à la barre du tribunal de Dieu face à face avec ces milliers de pécheurs inconvertis qui vous entourent, et les voir tomber dans les flammes éternelles ? Vous êtes-vous donc accordés en vos cœurs à prier pour

eux ? Si vous ne l'avez pas fait, quelle en est la raison ? Pourquoi, ayant cette promesse, n'avez-vous pas prié jusqu'à ce que vous eussiez remporté la victoire ?

Maintenant donc, ou vous serez d'accord et vous demanderez le Saint-Esprit, et vous le recevrez avant même de sortir de ce lieu-ci, ou la colère de l'Éternel sera sur vous. Si vous étiez maintenant d'accord, dans le sens de notre promesse, à prier que le Saint-Esprit se répandît sur cette ville, la colombe céleste y descendrait en effet et en parcourrait toutes les rues au milieu de la nuit ; elle réveillerait les consciences et romprait le charme qui tient les méchants plongés dans le sommeil de la mort.

Est-ce que leur culpabilité n'est donc pas rouge comme le cramoisi, de ces chrétiens qui dorment à la vue d'une pareille promesse ! Ils semblent l'avoir entièrement jetée de côté. Des pécheurs en foule et dans toutes les directions tombent en enfer, et cette promesse bénie se trouve négligée ! Je dis plus, elle est méprisée de fait par l'Église. Et cependant elle est là, consignée dans le registre solennel ; l'église pourrait en profiter pour sauver un nombre considérable de pécheurs ; mais elle n'est pas d'accord ; et les âmes périront ? De quel côté se trouvera la responsabilité ? Qui pourra saisir cette promesse, et regarder en face au jour du jugement ceux qui iront aux peines éternelles ?

Fausses consolations aux pécheurs.17

Les hommes doivent être convertis, non par la force physique, ou par un changement opéré dans leur nature ou leur constitution au moyen d'un pouvoir créateur, mais par la vérité rendue efficace par le Saint-Esprit.

« Comment donc me donnez-vous des consolations vaines, puisqu'il y a toujours de la fausseté dans vos réponses ? (Job 21 v. 34) ».

Les trois amis de Job insistaient sur ce que les afflictions, sous le poids desquelles Job gémissait, lui avaient été envoyées en punition de ses péchés, et prouvaient évidemment qu'il était un hypocrite et non un homme de bien comme il voulait le donner à croire. Il s'en suivit une longue discussion, dans laquelle Job en référait à toute l'expérience du passé pour prouver que dans ce monde les hommes ne sont pas traités suivant leur conduite, et que cette distinction n'est pas observée dans les lots que la Providence départit à chacun.

Ses amis maintenaient le contraire et lui donnaient à entendre que ce monde est un lieu de punitions et de récompenses, dans lequel les hommes reçoivent des biens ou des maux selon que leurs actions le méritent. Dans ce chapitre, Job, en appelant au sens commun et à l'observation et à l'expérience de tout homme, dit que ce ne peut être la vérité, parce qu'il est de fait que, dans ce monde, les méchants sont souvent dans la prospérité, et cela quelquefois pendant toute leur vie ; de là il conclut que leur jugement et leur punition doivent être réservés pour un état futur : « Le méchant est réservé pour le jour de la ruine, pour le jour que les fureurs seront envoyées (Job 21 v. 30) ».

Et comme ses amis venaient pour le consoler, mais qu'étant dans l'obscurité Sur ce point fondamental ils n'avaient pu comprendre son cas, et conséquemment lui donner la moindre consolation réelle, qu'au contraire ils avaient augmenté sa douleur, Job insista sur ce qu'il attendait dans l'avenir un état de choses où il recevrait ces consolations-là ; et il réprimanda ses amis dans l'amertume de son âme : « Comment donc me donnez-vous des consolations vaines, puisqu'il y a toujours de la fausseté dans vos réponses (Job 21 v. 34) ». Mon dessein est de faire quelques remarques sur les différentes méthodes employées pour consoler et rassurer les pécheurs troublés ; et je me propose :

I. De montrer rapidement la nécessité d'instruire convenablement les pécheurs troublés, et le but de cet enseignement.

II. De montrer que les pécheurs dans le trouble cherchent toujours des consolations. Leur plus grand désir est d'être rassurés dans leur détresse.

III. Enfin, de montrer quelques-unes des fausses consolations qu'on leur donne trop souvent.

I. La nécessité et le but de l'instruction donnée aux pécheurs troublés.

Le fait même de ce trouble implique l'idée de quelque instruction qu'ils ont déjà. Un pécheur ne serait nullement inquiet sur son état futur s'il n'avait déjà assez de lumière pour connaître qu'il est pécheur, qu'il court le danger d'être sévèrement puni et qu'il a besoin de pardon. Mais, cela ne suffit pas, les hommes doivent être convertis, non par la force physique, ou par un changement opéré dans leur nature ou leur constitution au moyen d'un pouvoir créateur, mais par la vérité rendue efficace par le Saint-Esprit.

La conversion consiste à céder, à obéir à la vérité : et par conséquent, plus l'individu entend la vérité, toutes choses d'ailleurs égales, plus sa conversion est probable ; et à moins que la vérité ne se fasse entendre à lui, il est certain qu'il ne se convertira pas. Ce n'est pas à dire que la vérité produise absolument son effet dans tous les cas ; mais la probabilité est en proportion du degré auquel la vérité sera présentée à l'esprit. Le grand but à poursuivre lorsqu'on parle à un pécheur qui est troublé en son âme, c'est de dissiper toute obscurité, de lever tous les doutes, de détruire les illusions, les erreurs, et de saper le fondement des espérances qui reposeraient sur la propre justice de l'homme, et de balayer tout vestige de consolation qu'il pourrait puiser en lui-même. La chose est souvent bien difficile, et requiert une grande connaissance.

Les pécheurs s'attachent quelquefois avec un acharnement désespéré, avec une sorte d'agonie, à leurs fausses espérances ; et ce n'est presque jamais que lorsqu'ils n'ont plus d'autre refuge qu'ils se rendent à Jésus-Christ pour y trouver le repos de leurs âmes. Ils voudraient pour tout au monde trouver un autre moyen de salut ; ils feront pour cela de grands sacrifices et des dépenses considérables ; ils préféreront endurer des souffrances de toute espèce, plutôt que de se jeter comme des coupables et des rebelles aux pieds de Jésus-Christ et de regarder à Lui seul pour être sauvés. Ils ne le font, en un mot, que comme un pis-aller.

Leur propre justice en souffre de si cruelles atteintes, et cela détruit si complètement leur orgueil et leur amour-propre, qu'ils ont une répugnance excessive à s'y soumettre. Mais il reste invinciblement vrai, en philosophie comme de fait, que Jésus est après tout le seul chemin qui puisse donner du repos au pécheur. Dieu lui-même ne pourrait pas, quand il le voudrait, donner du repos et du soulagement aux pécheurs et les sauver sans humilier leur orgueil et les détourner de leurs péchés. Or, le but de l'instruction donnée à un pécheur troublé, c'est de l'amener à cette fin de la manière la plus prompte et la plus courte ; c'est de lui faire tirer le plus tôt possible

cette conclusion pratique, qu'il n'y a dans le fait d'autre moyen de salut et de repos que le renoncement à soi-même et une pleine confiance en Christ seul.

Pour être enseignée avec fruit, la chose demande une grande prudence et beaucoup d'habileté. Elle demande une connaissance parfaite du cœur humain, une intelligence claire du plan de la rédemption et une idée précise et définie de ce qu'un pécheur doit faire pour être sauvé. Savoir se tirer de ce pas si difficile est une des qualifications les plus rares du ministère de nos jours. On a vraiment le cœur serré de voir le peu de ministres et de chrétiens qui aient une idée tellement distincte de la chose à faire qu'ils puissent, en face d'un pécheur troublé, lui dire exactement ce qu'il doit faire, comment il doit le faire, lui montrer clairement qu'il n'y a pour lui d'autre moyen possible de salut que celui que vous lui présentez, et le convaincre profondément qu'il doit faire la chose, au risque d'être damné s'il s'y refuse.

II. Je veux montrer maintenant qu'un pécheur dans le trouble cherche toujours des consolations.

Souvent les pécheurs s'imaginent chercher Jésus-Christ et s'enquérir de la religion, tandis qu'ils se trompent sur ce point même. Jamais homme ne recherche vraiment la religion, et ne reste néanmoins un impie. Qu'est-ce que la religion ? C'est obéir à Dieu. Rechercher la religion, c'est rechercher l'obéissance à Dieu. L'âme qui a. faim et soif de la justice est l'âme d'un chrétien. C'est une absurdité de dire qu'une personne cherche à obéir à Dieu, et que cependant elle ne lui obéit pas ; car, si elle le recherche, elle n'est donc pas impénitente. Chercher donc où la religion implique un consentement à obéir à Dieu, et consentir à obéir à Dieu, c'est là la religion.

Dire qu'un pécheur impénitent cherche la religion, c'est dire qu'il désire actuellement à obéir à Dieu, mais que Dieu ne le lui permet pas ; qu'il voudrait embrasser Christ, mais que Christ le repousse et ne lui permet pas de venir à Lui. Le fait est qu'un pécheur troublé cherche simplement l'espérance, cherche le pardon, la consolation, cherche la délivrance de l'enfer. Il se tourne avec anxiété vers des personnes qui puissent le tranquilliser, sans toutefois l'obliger de se conformer à des conditions aussi humiliantes que celles de l'Évangile. Et son angoisse et sa détresse demeurent les mêmes, augmentent peut-être, et uniquement parce qu'il ne veut pas se rendre et accepter ces conditions-là.

Les pécheurs troublés ne manquent certes pas de consolateurs à leur goût, mais ce sont des consolateurs misérables, « puisqu'il y a de la fausseté dans leurs réponses (Proverbes 6 v. 12) ». Je ne doute nullement qu'il n'y ait dans l'enfer des millions et des millions de pécheurs perdus, parce que ceux qui les entouraient leur donnaient de fausses consolations, et recelaient, dans leur entendement tant de fausse pitié ou tant de ténèbres, qu'ils ne pouvaient se résoudre à laisser ces pécheurs dans l'angoisse jusqu'à ce qu'ils eussent soumis leur cœur à Dieu ; et alors ils les consolaient faussement, et ils perdaient ainsi leurs âmes.

III. Quelques-unes des fausses consolations que l'on donne trop souvent aux pécheurs.

Je vais maintenant examiner quelques-uns des moyens par lesquels, trop souvent, on donne de fausses consolations aux pécheurs.

Ces consolations varient, je pourrais dire, à l'infini. A mesure que j'avance dans l'expérience de la vie et du cœur humain, et que j'aperçois la manière dont des personnes même pieuses et bien intentionnées se conduisent à l'égard des pécheurs dont l'âme est dans le trouble, j'éprouve un accroissement de douleur à la vue de ces folies et des erreurs sans fin qu'on met en usage pour les consoler, et qui n'aboutissent, par le fait, qu'à tromper les pécheurs et à les priver du salut en leur donnant de fausses espérances. Cela me rappelle souvent la manière dont on se comporte avec les malades.

Je suppose que l'un de vous se trouve retenu par une indisposition quelconque. Vous verrez que toutes les personnes qui se rendront auprès de vous auront chacune pour ce mal-là un remède infaillible, un spécifique, une panacée ; en sorte que, si vous ne prenez pas garde à ce charlatanisme, et ne repoussez pas tous ces remèdes, vous perdrez certainement la vie. L'homme doit, dans ce cas-là, se servir de sa raison et de son jugement ; car il peut s'attendre à trouver autant de recettes que d'amis, dont chacun recommandera opiniâtrement sa médecine comme étant au-dessus de toutes les autres ; et pourra trouver mal de votre part si vous ne la prenez pas.

Sans aucun doute, ce charlatanisme a précipité des milliers de malades dans le tombeau.

Or, ceci est vrai pour l'âme comme pour le corps. Chacun a ses spécifiques et ses panacées à faire prendre aux âmes dans la détresse ; en sorte que, si ces âmes n'y prennent pas garde et ne s'en réfèrent pas à la Parole de Dieu, elles seront infailliblement détruites par ces fausses consolations. Je vais mentionner quelques-unes de ces faussetés que l'on met en avant pour consoler un pécheur troublé. Le temps me manquerait pour parler de toutes, même quand je voudrais seulement les nommer.

L'objet direct de beaucoup de personnes est de soulager les pécheurs ; et elles y sont tellement attachées qu'elles ne s'inquiètent souvent pas des consolations qu'elles leur donnent, si elles sont bonnes ou mauvaises. Elles voient leurs amis dans l'angoisse, et elles en ont pitié ; leur cœur en est ému de compassion. *« Oh ! »* Disent-elles, *« je ne puis décidément les voir souffrir si fort ; il faut que je les console d'une manière ou de l'autre ».* Puis elles vont à la recherche de toutes les consolations possibles pour les leur appliquer. Mais faites attention à une chose.

Dieu désire le soulagement de ces pécheurs plus que qui que ce soit. Il est plein de bonté et de compassion ; ses entrailles sont douloureusement émues en leur faveur ; il souffre de les voir dans une si grande détresse ; mais il sait, il voit qu'il n'y a qu'un seul moyen de leur donner un soulagement réel ; et il a posé les conditions, aussi inébranlables que son trône, auxquelles le pécheur pourra recevoir le repos et la paix. Il ne les changera pas. Il sait que le pécheur ne trouvera de vrai bien, de vrai bonheur, qu'en se repentant de ses transgressions, qu'en y renonçant et se tournant vers Lui. C'est pourquoi Dieu tiendra bon et ne cédera pas.

Notre objet, notre but devrait être le même que celui du Seigneur. Comme Lui, nous devons être pleins de compassion et de bienveillance ; comme Lui, nous devons être prêts à soulager ; mais il faut que ce soulagement soit véritable. Le fait est qu'en tout premier lieu nous devons pousser le pécheur à obéir à Dieu. Pour nous comme pour lui le soulagement, la consolation, ne devraient être qu'un objet secondaire ; et si nous sommes plus occupés à le tranquilliser qu'à lui faire abandonner une conduite qui déshonore le Seigneur, il est très probable que par nos instructions nous ne lui ferons aucun bien réel.

C'est là une distinction fondamentale à observer lorsqu'on parle avec des âmes travaillées ; mais il est évident qu'un grand nombre la mettent de côté et ne semblent avoir pour le pécheur de but ni de motif plus élevé que celui de sympathiser avec lui et d'en avoir compassion. Si en prêchant l'Évangile ou en donnant des instructions dans le particulier, notre objet suprême n'est pas la gloire et l'honneur de l'Éternel, si nos désirs se bornent à calmer et consoler les pécheurs, nous n'allons pas plus loin que pourrait nous mener une sympathie et une compassion de tempérament purement animales. Beaucoup de chrétiens se sont fourvoyés en négligeant ce principe ; et lorsqu'ils en ont entendu d'autres parler aux pécheurs troublés le langage de la fidélité, ils les ont accusés de cruauté.

J'ai vu souvent des chrétiens m'amener des pécheurs angoissés, en me priant de les soulager ; mais quand j'en venais à sonder la conscience du pécheur, ces chrétiens eux-mêmes frissonnaient et prenaient même quelquefois le parti du coupable. Il est impossible quelquefois d'agir avec efficace sur des jeunes gens troublés dans leur âme, lorsque leurs parents sont présents ; car, ces parents ont plus de compassion pour leurs enfants que de jalousie pour la gloire de Dieu. Tout cela est très mal ; avec de telles vues et de pareils sentiments, vous feriez infiniment mieux de vous taire que de dire quoi que ce soit à une âme effrayée.

1. Une de ces fausses consolations données aux pécheurs, c'est de leur dire : *« Mais qu'avez-vous donc fait ? vous n'êtes cependant pas si méchants ».*

Vous les voyez effrayés à la vue de leurs péchés, et vous vous écriez : *« Qu'avez-vous donc fait ? »* Comme si de leur vie ils n'avaient commis aucun mal et comme s'ils avaient tort d'être dans la détresse ! Je puis mentionner le cas d'une dame de bon ton qui fut réveillée dans cette ville, et qui alla voir un ministre pour avoir un entretien avec lui. Un de ses amis la rencontra, et la dissuada de son projet et la tranquillisa en s'écriant : *« Mais qu'avez-vous donc fait qui vous inspire de telles frayeurs ? Je suis bien sûr que vous n'avez jamais commis de péché qui puisse vous mettre dans de telles dispositions ».*

Des cas de ce genre ne sont pas rares ; j'en ai vu un grand nombre. Une mère dont l'enfant cherche avec quelque inquiétude la paix de l'âme lui représentera, à lui-même, quel enfant docile il a toujours été ; combien il a été bon et aimable ; et qu'il ne doit pas se laisser ainsi troubler. Un mari dira à sa femme, ou une femme à son mari, que sa conduite est sans reproche ; ils se demanderont réciproquement : *« Qu'as-tu donc fait ? »*

Ils se consoleront ainsi mutuellement et faussement dans la détresse : *« Tu n'es pas si méchant ! »* Se diront-ils pour étouffer la voix de leur conscience : *« Tu es allé entendre ce terrible ministre, qui jette l'épouvante dans les âmes ; et tu en as été troublé. Mais rassure-toi, tu n'as rien fait qui puisse te causer une angoisse si grande ».* Et néanmoins, le fait est qu'ils sont

beaucoup plus coupables qu'ils ne le croient. Jamais pécheur n'a eu de ses péchés une idée trop grande. Jamais pécheur n'a même vu comme il faut voir la grandeur de ses péchés : car je ne crois pas qu'un homme pût survivre à une vue complète de ses péchés.

Dieu a, dans sa miséricorde, épargné à ses créatures le plus hideux des spectacles : celui du cœur humain dans son affreuse nudité. La culpabilité du pécheur est beaucoup plus grande et condamnable qu'il ne le pense, de même que l'imminent danger qu'il court. Il est vrai qu'un pécheur peut avoir, sur ce qui le plonge dans la détresse, de fausses notions destituées de tout fondement : il peut croire avoir commis le péché irrémissible, ou éteint l'Esprit, ou méconnu le jour de sa visitation. Mais dire à la personne la plus morale et la plus naturellement aimable qu'il y ait au monde, qu'elle est assez bonne comme elle est, ou qu'elle se croit plus méchante qu'elle ne l'est réellement, ce n'est pas lui donner un soulagement rationnel, c'est la séduire et ruiner son âme. Que ceux qui le font y prennent bien garde !

2. D'autres diront au pécheur que « la conversion (je dis la conversion) est une œuvre progressive, » ce qui ne manquera pas de mettre son cœur à l'aise.

Lorsqu'un homme est effrayé de se voir si grand pécheur, et que sa conscience lui dit qu'à moins de se convertir il sera damné, quelle consolation n'est-ce pas pour lui d'entendre quelques amis officieux lui assurer qu'il peut devenir meilleur graduellement, et qu'il y travaille déjà petit à petit ?

On lui dira : *« Vous ne devez pas vous attendre à y arriver d'un seul bond ; je ne me fie pas à ces conversions subites ; attendez ; laissez faire ; vous avez bien commencé ; et peu à peu vous trouverez du repos ».* Tout cela est faux comme le puits de l'abîme. La vérité est que la régénération ou la conversion n'est pas et ne peut être une œuvre progressive. Qu'est-ce, en effet, que la régénération, sinon le commencement de l'obéissance à Dieu ? Et direz-vous que le commencement d'une chose est progressif ? C'est le premier acte d'une véritable obéissance à Dieu, la première action volontaire de l'esprit que Dieu approuve, ou qui peut être regardée comme de l'obéissance à Dieu. Ceux qui parlent de conversion comme d'une œuvre progressive, disent une absurdité. Ils font voir qu'ils en savent sur la conversion ou sur la régénération juste autant que Nicodème ; et ils ne sont pas plus capables que lui de conduire une assemblée de pécheurs troublés, ou d'avertir et d'instruire sainement ces pécheurs.

3. Une troisième fausse consolation pour les pécheurs, c'est de leur conseiller de renvoyer le sujet pour le moment.

Des hommes réputés sages et pieux sont devenus tellement plus sages que Dieu, que, lorsque Dieu agit sur le pécheur par son Esprit et s'efforce de l'amener à une décision immédiate, ils pensent que Dieu va trop vivement et que leur intervention est nécessaire. Ils conseilleront à la personne en question d'aller faire un tour en voiture ou à cheval, d'aller en société, de s'occuper d'affairés, ou de tel autre objet, qui pourrait tranquilliser quelque peu son esprit, du moins pour le présent. Ils feraient tout aussi bien de dire à Dieu, en tout autant de termes : *« Ô Dieu ! tu es trop sévère ; tu vas trop vite ; il y a de quoi rendre cette personne folle ou même la tuer ; cette pauvre créature n'y tiendra pas si elle est si vivement pressée ».*

Ils se mettent ainsi contre Dieu ; et c'est comme s'ils disaient au pécheur lui-même : *« Vous deviendrez fou si vous ne détournez vos regards de dessus ce sujet, si vous ne résistez pas à l'Esprit, et ne le chassez de votre cœur ».* Un conseil comme celui-là, quand c'est une véritable

conviction de péché qui angoisse le pécheur, n'est en aucun cas sûr ni légitime. Jamais les efforts de l'Esprit pour amener le pécheur à soi ne lui nuiront ou ne dérangeront son esprit. Le pécheur, lui, pourra par sa résistance se faire beaucoup de mal ; mais il est blasphématoire de penser que l'Esprit de Dieu, si béni, si sage, si bienveillant, pourrait jamais agir avec si peu de prudence que de déranger et détruire l'âme qu'il est venu sanctifier et sauver.

La véritable ligne de conduite qu'il faut suivre avec le pécheur que les assauts de l'Esprit jettent dans la détresse, c'est de l'instruire, d'éclaircir ses vues, de redresser ses erreurs, et de tellement aplanir le chemin du salut qu'il puisse le voir droit devant lui : c'est, non de renvoyer le sujet à une autre fois, mais d'être d'accord avec l'Esprit, et de calmer ainsi cette terrible agonie produite par une résistance à l'Esprit-Saint. Souvenez-vous que, si un pécheur réveillé renvoie une fois volontairement le sujet dont il devrait s'occuper, il ne le reprendra peut-être jamais.

4. On rassure quelquefois un pécheur en lui disant que la religion ne consiste pas à éprouver des sentiments pénibles.

J'ai entendu un docteur en théologie donner ce conseil à un pécheur qui souffrait horriblement en son cœur, blessé par les flèches du Tout-Puissant. *« La piété »*, disait-il, *« n'est pas sombre ; elle est enjouée ; ne nourrissez pas ces anxiétés, n'y pensez pas ; soyez sûr que vous vous en trouverez mieux »* ; et autres pareilles misérables consolations. Cependant le pécheur avait bien raison d'être angoissé ; car il résistait au Saint-Esprit, et il courait un grand danger de le voir se retirer de lui pour toujours.

Il est vrai, j'en conviens, que la religion ne consiste pas à éprouver des sentiments pénibles ; mais le pécheur a raison d'être dans la détresse, parce qu'il n'a pas, lui, de la religion. S'il en avait, il ne se trouverait pas dans ces sentiments. S'il était chrétien, il se réjouirait. Mais dire à un pécheur impénitent d'être joyeux ! Vous pourriez tout aussi bien prêcher cette doctrine en enfer et dire à ceux qui s'y trouvent : *« Réjouissez-vous, réjouissez-vous ! Ne soyez pas si malheureux ! »*

Le pécheur est sur le bord de l'enfer, il est en rébellion ouverte contre son Dieu, et le danger qu'il court est infiniment plus grand qu'il n'imagine. Oh ! Quelle doctrine satanique que de dire à un pécheur ainsi rebellé contre le ciel de n'être pas inquiet ! Sa détresse même est-elle autre chose que de la rébellion ? Il n'est pas soulagé parce qu'il refuse du soulagement. Dieu est prêt à le soulager. N'allez donc pas vous croire plus compatissants que Dieu !

En un instant Dieu le remplira de consolation, s'il veut se soumettre. Mais le pécheur se tient là, résistant de toutes ses forces, résistant au Saint-Esprit, résistant à sa conscience, près de mourir d'angoisse et de détresse ; et néanmoins ne voulant pas céder ! Or, voilà une personne qui s'approche de lui et lui dit : *« Je ne puis souffrir de vous voir si effrayé ; ne vous laissez pas saisir ainsi par la détresse ; courage ! courage ! La piété n'est pas une sombre tristesse ».* Quelle chose horrible !

5. Tout ce qui enveloppe d'un faux mystère le sujet de la religion est propre à donner au pécheur de fausses consolations.

L'obligation du moment est justement ce qui opprime le pécheur et ce qui cause son trouble et ses frayeurs. Éclairez-le sur ce point, expliquez-le-lui ; il cédera, ou bien sa détresse augmentera.

Mais dites-lui que la régénération est un mystère insondable, une chose qu'il ne saurait comprendre, enveloppez ce sujet de brouillards et de ténèbres, vous êtes sûr par-là de lui donner du répit et de calmer son anxiété. Ce qui produit son anxiété, c'est une vue claire de la nature et du devoir de la repentance. C'est la lumière même qui jette la détresse dans son esprit, aussi longtemps qu'il refuse d'obéir. C'est cette clarté qui mettra le comble aux tourments de la géhenne. Et pourvu qu'elle éclate, elle allume les feux de l'enfer dans le sein du pécheur. Mais couvrez cette lumière ; et son angoisse deviendra immédiatement moins aiguë et moins perçante. En jetant sur son âme une lumière sûre et vive, s'il ne cède pas, vous allumerez, je le répète, les tourments de l'enfer dans son sein ; et cela même peut-être le ramènera.

6. Tout ce qui peut diminuer ou adoucir chez un pécheur le sentiment de sa faute et de sa culpabilité, est propre à lui donner de fausses consolations.

Plus un homme se sent coupable, plus il est troublé dans sa conscience ; ce trouble est ordinairement diminué lorsque quoi que ce soit que le pécheur entend diminue le sentiment de sa culpabilité ; mais alors cette consolation est mortelle. Si une chose quelconque lui apprend à partager sa faute pour en jeter une partie sur le Seigneur, il se trouvera moins malheureux, mais ce repos-là détruira son âme.

7. Lui parler de son impuissance est encore une fausse consolation. Dites à un pécheur troublé : « Que pouvez-vous y faire ? Vous n'êtes qu'une pauvre et faible créature ; vous ne pouvez faire la moindre chose de vous-même ».

Vous le jetterez ainsi dans une espèce d'abattement, de désespoir, qui ne sera néanmoins plus ce remords aigu, acéré, qui sous la main et par la volonté de Dieu déchirait son âme et avait pour but de l'abattre et de l'amener au repentir.

Si vous lui dites qu'il est incapable de se soumettre à l'Évangile, il embrassera naturellement cet avis comme pouvant le soulager. Il se dira à lui-même : *« En effet je suis incapable de faire la moindre chose ; je ne suis qu'une chétive créature ; et certainement Dieu ne m'enverra pas en enfer pour n'avoir pas fait ce qui m'était impossible ».* Certes, si je croyais le pécheur incapable de tout, je lui dirais simplement : *« Ne craignez pas ; vous n'êtes pas coupable de ne pas vous soumettre à l'Évangile ; vous n'en avez pas le pouvoir ; et Dieu ne vous jettera point en enfer pour ne pas faire ce que vous n'avez pas la force de faire. Le juge de toute la terre ne fera-t-il pas justice ? »* Je sais que beaucoup de ceux qui parlent de l'incapacité du pécheur sont conséquents avec leur principe et suivent cette marche. Mais tout cela est faux ; et toutes les consolations qui en dérivent ne font qu'amasser sur le pécheur la colère pour le jour de la colère.

8. Tout ce qui produit chez le pécheur l'impression qu'il doit être passif en religion est propre à lui donner de fausses consolations.

Suggérez-lui l'idée qu'il n'a autre chose à faire que d'attendre le temps favorable de Dieu ; dites-lui que la conversion est l'œuvre de Dieu seul, et qu'il doit la lui laisser faire, qu'il lui faut soigneusement éviter de prendre l'ouvrage d'entre les mains de Dieu ; il en inférera, comme auparavant, qu'il n'est pas coupable, et il se sentira plus tranquille. Il le sera, comme un homme reste tranquille lorsqu'on doit lui amputer le bras. Mais des instructions pareilles sont mauvaises à fond. Le pécheur qui demeure passif, laissant tout faire à Dieu, en conclut instantanément qu'il n'est pas coupable de ne pas agir lui-même ; et cette conclusion est non-seulement naturelle, mais encore juste et légitime. Si ce principe est vrai, il n'est pas coupable.

Sans doute il est vrai que, dans un sens, la conversion est l'œuvre de Dieu. Mais on représente souvent cette vérité d'une manière très fausse ; car il est vrai aussi que, dans un sens, la conversion est l'acte du pécheur. Il est donc ridicule de dire qu'un pécheur demeure passif dans la régénération, ou passif en se convertissant ; la conversion, la chose qui doit être faite par lui, ne peut être faite que par lui. C'est quelque chose qu'il doit faire lui, ou qui autrement ne sera jamais faite.

9. Dire à un pécheur qu'il doit attendre le temps favorable de Dieu.

Il y a quelques années que je vis à Philadelphie une femme depuis longtemps angoissée pour le salut de son âme. Je conversai avec elle et m'efforçai de connaître son état. Elle me parla de beaucoup de choses ; puis elle finit par me dire qu'elle savait devoir attendre le Seigneur aussi longtemps que le Seigneur avait attendu pour elle. Elle disait que le Seigneur avait attendu de longues années avant qu'elle fît attention à ses appels et qu'elle pensait que maintenant son devoir était d'attendre le temps favorable où le Seigneur lui ferait grâce et convertirait son âme. Elle disait que c'était là l'instruction qu'elle avait reçue ; qu'elle devait patienter, attendre le moment favorable ; et que peu à peu elle trouverait le repos. Inconcevable folie ! Je vois un pécheur rebelle.

Dieu vient à lui, portant d'une main le pardon et la miséricorde ; de l'autre une épée : Il dit au pécheur de se repentir et de recevoir grâce, ou de refuser et périr misérablement. Mais voici venir un ministre qui dit au pécheur : *« Attendez le moment favorable ! »* Ce qui signifie en tout autant de termes que Dieu n'est pas disposé à voir le pécheur se repentir maintenant, et ce qui jette de fait sur Dieu la faute du pécheur qui reste dans l'impénitence. Au lieu de montrer la culpabilité du pécheur en ne se soumettant pas de suite à Dieu, on représente Dieu comme manquant de sincérité en faisant une offre, lorsque dans le fait il n'est pas prêt à accorder sa bénédiction.

J'ai pensé souvent que l'on pourrait bien faire à de pareils maîtres et docteurs le reproche d'Élie aux prêtres de Bahal : « Criez à haute voix, car il est Dieu ; mais il pense à quelque chose, ou il est après quelque affaire, ou il est en voyage ; peut-être qu'il dort et il s'éveillera (1 Rois 18 v. 27) ». Car le ministre qui ose avancer que Dieu n'est pas prêt, qui dit au pécheur qu'il doit attendre le moment favorable de l'Éternel, pourrait tout aussi bien lui dire que pour le moment Dieu dort, ou qu'il est allé en voyage et qu'il ne peut s'occuper de lui maintenant.

Misérables consolateurs, en vérité ! Tout cela n'est guère autre chose qu'un affreux blasphème. Et combien n'y en a-t-il pas qui ont comparu en jugement tout couverts du sang des âmes qu'ils ont trompées et détruites, en leur disant que Dieu n'était pas disposé à les sauver, et que ce n'était pas actuellement le temps favorable. Sans aucun doute cette doctrine est excessivement propre à donner un repos momentané au pécheur inquiet. Il se dit : *« Si Dieu n'est pas prêt, mon temps n'est pas encore venu, et je puis ainsi demeurer dans le péché et continuer pendant quelque temps jusqu'à ce que le Seigneur soit disposé à s'occuper de moi ; alors je deviendrai pieux ».*

10. C'est donner à un pécheur angoissé une fausse consolation que de lui dire de faire, pour trouver le repos, une chose qu'il veut faire sans soumettre son cœur à Dieu.

Souvent le pécheur, agité de craintes, fera tout au monde, sauf précisément ce que Dieu lui demande. Il sera disposé à aller aux extrémités du globe, ou à donner de l'argent, ou à souffrir

patiemment, ou enfin à faire quoi que ce soit d'autre plutôt que de se soumettre à Dieu pleinement et instantanément. Or, si vous voulez arranger la chose avec lui, et lui dire ce qu'il a à faire en passant ce dernier point sous silence, il se trouvera à l'aise. Il recevra avec joie cet avis, cette instruction : *« J'aime bien ce ministre, dira-t-il ; il n'est pas aussi sévère que les autres ; on dirait qu'il comprend mon cas, ma situation ; on voit qu'il est indulgent ».*

Cela me représente la conduite d'un patient qui serait très malade, mais qui aurait une profonde aversion pour tel médecin et tel remède. Cependant c'est le seul médecin qui s'entendrait à soigner sa maladie, et le seul remède qui pourrait le sauver. Le patient est disposé à tout faire, à écouter tout autre médecin ; il est dans la détresse ; il demande à ses amis s'ils ne peuvent lui dire ce qu'il doit faire ; mais il prendra tous les remèdes, toutes les recettes de charlatan qu'il y aura au monde, avant de se soumettre au seul traitement qui pourra lui donner sa guérison. Petit à petit, cependant, après avoir essayé vainement de tout, et si ses tristes expériences ne l'ont pas tué, il abandonnera sa folle opposition ; et faisant venir le bon médecin, il prendra le bon remède, et guérira. Il en est exactement de même avec les pécheurs. Ils feront évidemment et avec empressement tout ce que vous leur direz, pourvu que cela ne les amène pas à l'obligation présente de se soumettre à Dieu, obligation qui leur est un poids insoutenable. Je vais mentionner ici quelques-unes des choses qu'on dit à un pécheur de faire.

A. On lui dit d'embrasser certaines pratiques, d'employer certains moyens. Dites à un pécheur de mettre en usage des moyens, et il sera tranquille. *« Oh ! Je veux bien le faire, dira-t-il, si c'est ce qu'il me faut. Je pensais que Dieu exigeait que je me repentisse et me soumisse maintenant. Mais si je n'ai qu'à employer tels et tels moyens, je le ferai de tout mon cœur ».* Auparavant il était dans la détresse, parce qu'il se trouvait serré et pressé de manière à ne savoir de quel côté se tourner pour échapper aux poursuites de sa conscience qui l'entourait comme d'une muraille de feu, et le pressait de se repentir maintenant. *« Mais cet avis lui a rendu le calme ; il est mieux ; il est reconnaissant, dit-il, d'avoir trouvé dans sa détresse un si bon conseiller... »*

Le malheureux ! Il pourrait employer des moyens, comme il dit, jusqu'au jour du jugement, et cependant n'avoir pas fait un seul pas dans le bien ; bien plus, tout son travail ne servirait qu'à hâter sa perdition ; car, est- ce autre chose que rébellion devant et contre Dieu que cet usage de moyens autres que la conversion, même de la part d'un pécheur ? Dieu se sert de moyens, sans doute ; l'Église aussi se sert de moyens pour convertir et sauver les pécheurs, pour les renverser et les amener à la soumission.

Mais qu'est-ce que le pécheur a à faire avec des moyens et des pratiques ? Peut-il employer des moyens pour se rendre soumis à Dieu ? Les lui conseiller, c'est lui dire : *« Il n'est pas nécessaire que vous vous soumettiez à Dieu maintenant ; mais servez-vous de tel ou tel moyen et voyez si vous ne pourrez pas attendrir le cœur de Dieu, de sorte qu'il vous cède le point de la soumission inconditionnelle ».* C'est une pure défaite pour esquiver le devoir d'une soumission à Dieu entière et instantanée. Il est vrai que des pécheurs, mus par la seule considération de leur bonheur propre, s'occupent quelquefois de religion, vont aux assemblées, prient, lisent et font diverses autres choses ; mais en tout cela ils ne s'occupent point de la gloire de Dieu, et ils ne pensent pas même à lui obéir. Leur but n'est pas l'obéissance ; car autrement ils ne demeureraient pas impénitents.

Ils ne se servent pas des moyens qu'on leur indique, pour devenir de vrais chrétiens ; mais uniquement pour obtenir le pardon et trouver lieu à l'espérance. Il est absurde de dire qu'un

pécheur impénitent mettra en usage les moyens de se repentir, car ce serait la même chose que de dire qu'il est disposé à se repentir, ce qui est déjà de la repentance. Dire qu'un pécheur inconverti emploie certains moyens dans l'intention de devenir chrétien, c'est une contradiction ; car c'est dire qu'il veut être un chrétien, ce qui revient à dire qu'il l'est déjà.

B. Dire à un pécheur qu'il doit demander à Dieu un nouveau cœur. J'entendais une fois un célèbre catéchiste (c'était presque le père des écoles du Dimanche de ce pays) appeler à lui une jeune fille et converser avec elle. *« Ma petite fille, êtes-vous une chrétienne ? » « Non, monsieur. » « Bien ! Pouvez-vous devenir une chrétienne par vous-même ? Le pouvez-vous ? » « Non, monsieur. » « Non, vous ne pouvez pas être une chrétienne de vous-même ; vous ne pouvez changer votre cœur vous-même ; mais vous devez demander un nouveau cœur ; c'est tout ce que vous pouvez faire ; priez Dieu, Dieu vous donnera un nouveau cœur. » Ce catéchiste était un homme âgé et vénérable, mais je ne sais ce qui me retint de le reprendre au nom de l'Éternel ; car je ne pouvais souffrir de l'entendre tromper cette enfant, en lui disant qu'elle ne pouvait être une chrétienne. Dieu dit-il jamais ? « Demandez un nouveau cœur ? »* Jamais. Il dit : *« Faites-vous un nouveau cœur ».* Or, il ne faut pas dire au pécheur de prier Dieu de faire son devoir pour lui ; il doit aller et le faire lui-même.

Je sais que le Psalmiste disait : « Crée en moi un cœur net et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien remis (Psaume 51 v. 10) ». Mais il avait la foi, et il priait avec foi. C'est bien autre chose qu'un rebelle encore inconverti et qui demande un nouveau cœur. Sans aucun doute ce faux avis pourra tranquilliser et réjouir un pécheur dans le trouble. *« Comment ! Je savais qu'il me fallait avoir un nouveau cœur ; que je devais me repentir ; mais je croyais que je devais le faire moi-même. Je suis trop heureux de demander à Dieu de le faire pour moi ; je répugne fortement à le faire moi-même ; mais je n'ai pas d'objection à ce que Dieu s'en charge. Quant à moi je prierai volontiers, si c'est là tout ce qu'il faut ».*

C. Dire au pécheur de persévérer dans la position où il se trouve. Supposons qu'il y persévère. Il est aussi certain d'être damné que s'il avait été en enfer depuis la fondation du monde. Son anxiété ne provient que de sa résistance ; elle cesserait s'il voulait se soumettre. Or, voulez-vous lui dire de persévérer dans la disposition qui cause précisément sa détresse ? Supposé que mon enfant, dans un mouvement de colère, jetât un livre ou autre chose sur le parquet. Je lui dis de le relever. Au lieu de cela il se sauve et va jouer : *« Relève ce livre ! » Il me voit fâché et commence à devenir sérieux. « Relève ce livre ou je prends la verge. » Et j'étends le bras pour la prendre. Il demeure tranquille, sans bouger. « Relève-le, ou tu seras châtié ».*

Il avance alors tout doucement et commence à pleurer : *« Enlève-le, mon enfant, ou tu seras certainement puni ».* Le voilà dans la détresse, il soupire, il sanglote comme si son cœur allait se fendre ; mais il demeure aussi obstiné que s'il savait que je ne pourrais pas le punir. Alors je le presse d'obéir et de se soumettre ; mais il se tient là, dans le trouble, dans l'angoisse, puis il éclate par ces paroles : *« Ô papa ! Je me sens si malheureux ; mais je crois que je deviens meilleur ».* Et maintenant, supposons qu'un voisin entre à ce moment et voie l'enfant se tenant là, malheureux, entêté. Le voisin lui demande ce qu'il fait, pourquoi il reste là : *« Je cherche à relever ce livre ».* Et si ce voisin disait à mon enfant : *« Persévère, persévère, mon garçon, tu l'auras petit à petit » ;* que croyez-vous que je ferais à cet homme ? Je le chasserais de ma maison comme encourageant mon enfant dans sa rébellion.

Or, Dieu somme le pécheur de se repentir ; il le menace ; il tire son épée de feu, le convainc, le persuade, et le pécheur tremble de tous ses membres, parce qu'il se voit dans la terrible

alternative de renoncer à ses péchés ou d'aller en enfer. Il devrait à l'instant briser son cœur et poser les armes de la rébellion. Mais il résiste, et regimbe contre ses convictions ; voilà d'où provient sa détresse. Voulez-vous donc lui conseiller la persévérance ? La persévérance dans quoi ?

Dans la révolte contre Dieu ? Mais c'est précisément le conseil que lui donnerait le démon. Tout ce que le diable désire, c'est de le voir persévérer dans la route qu'il suit, car alors sa destruction est infaillible ; et Satan n'a qu'à s'endormir tranquillement.

D. Dire au pécheur d'aller en avant, de continuer, c'est-à-dire : *« Vous êtes dans le bon chemin, avancez seulement et vous arriverez au ciel ! »* On suppose ainsi que la face du pécheur est tournée vers le ciel, lorsque de fait c'est vers l'enfer que se portent ses pas, et qu'il court avec une rapidité plus grande que jamais en résistant au Saint-Esprit. Je n'ai pas entendu rarement donner ce conseil à des pêcheurs qui se trouvaient dans le plus mauvais chemin du monde. Ce que vous devriez dire au contraire, c'est : *« Pécheur, arrête ! arrête ! Ne fais pas un pas de plus dans ce chemin : Il conduit en enfer ! »* Dieu lui dit de s'arrêter, c'est parce qu'il ne le veut pas qu'il se trouve misérable. Or, pourquoi voudriez-vous le rassurer dans ces dispositions ?

E. Dire à un pécheur qu'il doit essayer de se repentir et de donner son cœur à Dieu. *« Oh oui »,* dit le pécheur, *« je consens volontiers à l'essayer, je l'ai déjà fait souvent, mais j'essaierai encore ! »*

Ah ! Dieu vous dit-il d'essayer de vous repentir ? Tout le monde serait disposé à se repentir en continuant de suivre son train de vie. Donner ce conseil implique l'idée qu'il est très difficile et peut-être impossible de se repentir, et que la meilleure chose qu'un pécheur puisse faire est d'essayer s'il le peut ou non. Qu'est-ce autre chose que de substituer au commandement de Dieu notre propre commandement ? Dieu ne demande autre chose que la repentance et un cœur saint ; tout ce que l'on pourrait dire d'autre au pécheur ne servirait qu'à lui donner de vaines consolations, *« vu qu'il y a de la prévarication dans vos réponses ».*

F. Lui dire de demander la repentance ! *« Oui ! Je demanderai la repentance, si c'est là tout. J'étais dans l'angoisse parce que je croyais que Dieu voulait que je me repentisse, moi, mais si c'est lui qui veut le faire, je puis attendre ».* Et ainsi il se trouve plus tranquille et mieux à son aise.

G. Dire à un pécheur de demander une conviction profonde ou de prier le Saint-Esprit afin qu'il lui montre ses péchés ; ou lui dire de rechercher une plus grande lumière sur sa culpabilité afin de fortifier ses convictions. Tout cela est ce qu'il faut au pécheur, parce qu'il n'y est pas question d'une obligation présente.

Il désire justement avoir un peu plus de temps devant soi. Tout ce qui peut retarder l'obligation où il se trouve de se repentir immédiatement est un repos pour lui. Qu'a-t-il besoin de plus de conviction ? Est-ce là ce que Dieu demande au pécheur impénitent ? Dieu trouve qu'il a déjà une conviction suffisante. Et c'est la vérité. Direz-vous qu'il ne peut sentir vivement tous ses péchés.

S'il en peut sentir seulement un seul de cette manière, qu'il se repente de celui-là, et il sera un chrétien ? Et en supposant qu'il pût les voir tous, avez-vous lieu de croire qu'il se repentirait de tous plus qu'il ne se repentirait de celui qu'il connaît et qu'il voit ? Tout cela n'aboutit qu'à

rassurer le pécheur en lui faisant faire ce qu'il lui est possible de faire sans néanmoins soumettre son cœur à Dieu.

H. Une autre manière de donner au pécheur de fausses consolations c'est de lui dire que Dieu éprouve sa foi en le tenant dans la fournaise, et qu'il doit attendre patiemment l'Éternel.

Comme si Dieu avait tort ou l'empêchait de devenir chrétien ; ou comme si un pécheur impénitent avait la foi ! Quelle abomination ! Supposé que quelqu'un dît à mon enfant debout près du livre, comme je viens de le dire : *« Attends patiemment, mon garçon, ton père éprouve ta foi »*. Non, c'est le pécheur qui éprouve la patience et le support de Dieu. Dieu ne se met pas à torturer un pécheur pour lui donner des leçons de patience ; mais il attend, il cherche à amener de suite son âme dans un état qui lui permette de la remplir de la paix du ciel. Et le pécheur prendra-t-il courage dans sa résistance, à l'idée que Dieu se joue de lui ?

Prenez garde ! Dieu a dit que son Esprit ne contesterait pas à toujours.

I. Autre fausse consolation, c'est de dire au pécheur : Faites votre devoir et laissez votre conversion à Dieu ; il la fera en son temps et de la manière qu'il jugera convenable.

Voilà ce que j'ai entendu dire à un pécheur troublé par un ancien d'une certaine église ; ce qui revenait toujours à dire que son devoir n'était pas de se convertir maintenant. On ne lui disait pas : *« Faites votre devoir et laissez à Dieu le soin de votre salut »*. Cela du moins eût été assez juste, car c'eût été simplement lui dire de se soumettre à Dieu et eût compris sa conversion comme le premier devoir. Mais on lui disait : *« Laissez à Dieu le soin de votre conversion ! »* Et l'ancien qui donnait un tel avis était pourtant un homme instruit. Quelle absurdité ! Comme si ce pécheur pouvait faire son devoir de n'être pas converti ! Comme si Dieu allait convertir un pécheur pendant que celui-ci le regarderait faire

J. Quelquefois des chrétiens chercheront à calmer les angoisses du pécheur en lui disant : *« Ne vous découragez pas ; moi aussi j'ai été comme vous assez longtemps avant de trouver du repos »*. Ils lui diront : J'ai passé sous le poids d'une conviction atterrante tant de semaines ; ou peut-être tant de mois, ou encore tant d'années ; j'ai éprouvé les mêmes sentiments pénibles que vous éprouvez maintenant ; j'ai passé par cet état d'âme, par les mêmes expériences, et j'ai fini par trouver du repos ; je ne doute pas que vous n'y parveniez aussi peu à peu.

Ne désespérez pas ; Dieu vous soulagera bientôt. Dire à un pécheur de prendre courage dans sa rébellion ! Quelle horreur ! Supposez que vous vous soyez effectivement trouvé tant de semaines sous le poids de vos convictions, et que vous ayez ensuite trouvé le repos, c'est la dernière chose que vous devriez dire au pécheur. Cela ne fait que l'encourager à résister quand son devoir est de plier. Vous avez, dites-vous, persévéré pendant tant de semaines où l'Esprit contestait avec vous ? Eh bien ! vous en méritiez d'autant plus d'être damné pour votre obstination et votre stupidité.

Pécheur ! ces expériences d'autrui ne sont pas une preuve que Dieu vous épargnera longtemps, ou que son Esprit demeurera en vous pour que vous ne fassiez que lui résister. Rappelez-vous que si vous contristez le Saint-Esprit, et que le Saint-Esprit se retire, vous serez envoyé en enfer.

K. « J'ai raison de croire que vous serez converti ». Vous croyez cela ? Et sur quoi se fonde votre foi ? Sur la promesse de Dieu ? Sur les influences du Saint Esprit ? Alors vous agissez

contre votre propre foi. Le but et l'objet de l'Esprit de Dieu est précisément d'arracher au pécheur jusqu'au dernier lambeau d'espérance tant qu'il demeure dans le péché ; de pulvériser tout appui sur lequel il pourrait se reposer. Vous devriez avoir le même dessein ; vous devriez être d'accord avec Dieu. C'est ainsi seulement que vous ne pourriez jamais faire du bien ; c'est en forçant le pécheur à se mettre directement à l'œuvre, à se soumettre de suite entièrement et à remettre son âme entre les mains de Dieu. Mais si quelqu'un que ce pécheur suppose chrétien lui dit : *« J'espère que vous serez converti »,* alors il se voit soutenu et fondé dans ses fausses espérances. Vous le détournez du Christ pour le faire se reposer sur votre foi et le tranquilliser par l'espérance que vous avez pour lui. Tout cela n'est que fausse consolation qui donne la mort !

L. *« Je prierai pour vous »*. Que de fois des chrétiens disent cela à un pécheur troublé pour le calmer. Mais c'est encore une mauvaise consolation ; elle l'amènera à se reposer sur vos prières au lieu de se reposer sur Christ. Le pécheur dit : C'est un homme pieux, et Dieu entend les prières de ses enfants, sans doute ses prières seront efficaces et je serai converti ; je ne crois pas que je serai perdu, Et dès lors ses craintes cessent. Une femme disait à un ministre : *« Je suis sans espérance maintenant ; mais j'ai foi en vos prières ».* C'est précisément la foi que le démon aime à trouver chez les hommes : la foi aux prières au lieu de la foi en Christ.

M. *« Je me réjouis de vous voir dans ce chemin-là, j'espère que vous serez fidèle et que vous tiendrez ferme »*. Est-ce autre chose que de se réjouir de voir le pécheur révolté contre Dieu ?

Il résiste à ses convictions, il résiste à sa conscience, il résiste au Saint-Esprit ; et cependant vous vous réjouissez de le voir dans cet état et vous espérez qu'il sera fidèle et tiendra ferme. Sans doute dans un certain sens, son état donne plus d'espérance que celui où il était auparavant, plongé dans le sommeil ; car Dieu l'a convaincu et pourra réussir à le convertir et à le soumettre. Mais ce n'est pas dans ce sens que le pécheur entendra vos paroles. Il supposera que vous le croyez dans un bon chemin parce qu'il va mieux qu'auparavant ; et néanmoins sa culpabilité et le danger qu'il court sont plus grands que jamais. Et au lieu de vous réjouir, vous devriez être dans la perplexité et dans l'angoisse de le voir résister au Saint-Esprit ; car d'un instant à l'autre il est en danger d'être abandonné de Dieu et laissé à la dureté de son cœur et au désespoir.

N. *« Vous serez dédommagé de votre angoisse ; peu à peu Dieu vous en récompensera »*. Oui sans doute, pécheur, Dieu vous récompensera si vous continuez ainsi ; il vous jettera dans les flammes de l'enfer. Vous récompenser de vos angoisses ! J'ai entendu un pécheur s'écrier : *« Que je me sens malheureux ! j'espère grandement que j'en serai récompensé ».* Mais ensuite il s'écria : *« Nulle part on ne saurait trouver un pécheur aussi noir que moi, aucun péché de ma vie ne me paraît aussi épouvantable ni condamnable que cette expression »*. Ce pécheur était donc accablé de contrition pour avoir jamais eu l'idée que Dieu le récompenserait pour des souffrances qu'il se causait inutilement à lui-même en résistant au Saint-Esprit. A la vérité, ceux qui désirent ainsi consoler le pécheur, sont eux-mêmes dans une totale obscurité sur le sujet de la religion.

O. Une autre fausse consolation, c'est de dire au pécheur qu'il ne s'est pas assez repenti. Ce qui est vrai, c'est qu'il ne s'est pas repenti du tout. Toujours Dieu soulage le pécheur dès qu'il se repent. Ce conseil fait croire au pécheur que ses sentiments sont droits et justes. Lui dire qu'il a un peu de repentance, c'est lui dire un mensonge et perdre son âme par la tromperie.

P. Vous entendrez quelquefois des chrétiens consoler un pécheur en lui disant : *« Si vous êtes un élu, vous serez amené à Christ »*. J'ai entendu citer le fait d'une personne vivement tourmentée dans son âme qui fut envoyée auprès d'un ministre dans son voisinage afin d'avoir un entretien avec lui. Cet entretien dura longtemps. La personne se disposait déjà à partir lorsque le ministre l'arrêta : *« Attendez »*, lui dit-il, *« je vous prierai de porter quelques lignes à votre père »*. Le père de la personne était un enfant de Dieu. Le ministre écrivit la lettre, et oublia de la cacheter.

En retournant chez lui, le pécheur s'aperçut que la lettre n'était pas cachetée, et pensant en lui-même qu'il y était probablement question de lui, sa curiosité le porta à l'ouvrir. Voici ce qu'il y lut : *« Cher Monsieur, je trouve que votre fils est sous le poids d'une profonde conviction qui le rend si malheureux, que je ne crois pas facile de lui dire rien qui puisse le soulager. Mais s'il est un élu, il est sûr de traverser heureusement cet état et d'être sauvé ».* Ce ministre avait écrit cela pour rassurer le père ; il le croyait nécessaire. Mais remarquez ceci : cette lettre faillit perdre l'âme du jeune homme ; il posa rudement la doctrine de l'élection et se dit : *« Si je suis un élu, je ne périrai pas »* ; et dès lors ses convictions s'évanouirent. Plusieurs années après il fut réveillé et converti, mais non sans de rudes combats et sans avoir effacé de son esprit la fausse impression qui s'y était faite ; il vit qu'il n'avait absolument rien à faire, lui, avec la doctrine de l'élection ; mais que, s'il ne se repentait, il serait damné.

Q. Il n'est pas rare d'entendre dire à un pêcheur réveillé : *« Vous êtes dans un chemin qui me donne beaucoup d'espérance ; je suis heureux de vous voir dans ces dispositions, et cela m'encourage pour vous ».* Il semble quelquefois que l'Église soit liguée avec le démon pour aider aux pécheurs à résister au Saint-Esprit. Ce que le Saint-Esprit veut faire sentir au pécheur, c'est que ses voies sont perverses et qu'elles aboutissent à l'enfer. Et chacun conspire à produire en lui l'impression contraire. L'Esprit cherche à le décourager, eux lui donnent des encouragements ; l'Esprit s'efforce de le jeter dans la détresse en lui montrant que sa conduite est mauvaise ; eux le tranquillisent en lui disant qu'elle est bonne. En sommes-nous venus au point que la pire opposition à la vérité et le plus grand obstacle au Saint-Esprit doivent surgir du sein de l'Église ? Pécheur ! Ne croyez rien de tout cela ! Vous n'êtes pas dans un chemin qui puisse donner des espérances. Vous n'agissez pas droitement ; en résistant au Saint-Esprit, vous agissez mal ; aussi mal que cela vous est possible.

R. Une autre manière très fatale de donner des consolations au pécheur, c'est d'appliquer à son cas certaines promesses de l'Écriture qui ne sont que pour les saints. C'est là une grande ruse du démon, dans laquelle les universalistes surtout sont tombés souvent. Les chrétiens le font souvent aussi. Par exemple :

- « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés (Matthieu 5 v. 4) ». Que de fois ce passage n'a-t-il pas été appliqué à des pécheurs inquiets qui se trouvaient dans la détresse parce qu'ils ne voulaient pas se soumettre à Dieu. Heureux en vérité ceux qui pleurent ! Cela est vrai quand ces larmes viennent d'une tristesse selon Dieu. Mais de quoi le pécheur pleure-t-il ? Il pleure de ce que la loi de Dieu est sainte et que le salut est placé à des conditions qu'il ne peut changer ni mettre au niveau de sa volonté. Allez dire à un pécheur rebelle : Heureux ceux qui pleurent ! Vous pourriez tout aussi bien appliquer ce passage à ceux qui sont en enfer ! Là aussi il y a des pleurs.

Le pécheur se lamente de ce qu'il n'y a pas d'autre moyen de salut, de ce que l'Éternel, le Saint des saints, le somme d'abandonner tous ses péchés ; et il sent que le temps est venu où il doit

ou les abandonner ou être damné. Lui dirons-nous qu'il sera consolé ? Allez dire au diable : « *Pauvre diable, tu pleures maintenant ; mais la Bible dit : vous êtes heureux, vous qui pleurez ; et peu à peu tu seras consolé !* »

- « Ceux qui cherchent trouvent (Matthieu 7 v. 8) ». Dire cette parole au pécheur implique l'idée qu'il cherche la piété. Mais cette promesse a été donnée pour les chrétiens qui demandent avec foi, et qui cherchent à faire la volonté de Dieu ; elle n'est nullement applicable à ceux qui courent après l'espérance, ou après des consolations ; elle est pour ceux qui recherchent la sainteté. L'appliquer à un pécheur impénitent, c'est le séduire, car ses recherches ne portent pas ce caractère ; c'est nourrir en lui de fatales illusions. Tant qu'il demeure dans son impénitence il n'a aucun désir que le diable ne puisse avoir tout en restant diable.

S'il désirait faire son devoir, s'il cherchait à faire la volonté de Dieu et à abandonner ses péchés, il serait déjà chrétien.

- « Ne vous relâchez point en faisant le bien ; car vous moissonnerez en la propre saison si vous ne devenez point lâche ». Voilà une promesse qu'il est absurde d'appliquer à un pécheur pour le consoler. Comme s'il faisait quelque chose qui plût à Dieu ! Jamais il n'a bien fait ; jamais plus qu'à présent il n'a fait le mal. Supposons que mon voisin, qui était entré pendant que je cherchais à soumettre mon enfant, allât lui dire : « *Tu moissonneras en la propre saison si tu ne deviens point lâche* ». Que dirais-je ? « *Moissonner ? certainement tu moissonneras ; si tu persistes dans ton entêtement, tu moissonneras en effet, car je me servirai de la verge* ». C'est ainsi que le pécheur moissonnera la damnation de l'enfer, s'il ne renonce pas à ses péchés.

S. Il y a des chrétiens qui en conversant avec des pécheurs réveillés, se plaisent grandement à leur dire : « *Je vais vous faire part de mon expérience* ». C'est là un piège fort dangereux qui est fort utile souvent au diable pour conduire en enfer le pécheur qui s'efforce d'imiter votre expérience et de la prendre pour modèle. Si vous lui dites votre expérience, et qu'il pense que c'est une expérience chrétienne, il s'efforcera presque infailliblement de l'imiter et au lieu de suivre l'Évangile ou les directions de l'Esprit sur sa propre âme, il suivra votre exemple. C'est absurde aussi bien que dangereux. Jamais il n'aura précisément les mêmes sentiments que vous aviez. Jamais deux personnes ne furent conduites exactement par la même voie.

L'expérience des hommes est aussi variée que leurs physionomies. Ce moyen donc est propre, très propre à induire le pécheur en erreur : cela ne fait souvent que l'encourager, précisément sur le point où il devrait n'être pas encouragé avant de s'être soumis à Dieu ; et l'œuvre de Dieu dans son âme pourra s'en trouver empêchée.

T. Que de fois n'entendez-vous pas dire à un pécheur réveillé que Dieu a commencé une bonne œuvre en lui et qu'il la continuera ! J'ai connu des parents qui parlaient ainsi à leurs enfants, et qui, dès qu'ils les voyaient réveillés, n'avaient plus aucune crainte, et se tranquillisaient à la pensée que Dieu, ayant commencé une œuvre dans leurs enfants, la continuerait. Il serait aussi rationnel à un fermier de parler ainsi au sujet de son blé ; et de dire aussitôt qu'il le voit sortir de terre : « *Bien ! Dieu a commencé une bonne œuvre dans mon champ et il la continuera sans que je ne fasse plus rien* ». Que dirait-on du laboureur qui négligerait d'enclore son champ parce que Dieu a commencé de lui donner une récolte ? Si vous parlez à un pécheur dans ce sens et

qu'il vous croie, ce sera certainement pour sa destruction, car cela l'empêchera de faire ce qui est absolument indispensable à son salut.

Si, du moment où il est réveillé, le pécheur s'entend dire que Dieu a commencé en lui une bonne œuvre qui n'a besoin que d'être continuée, et que Dieu continuera sûrement, il voit qu'il n'a plus aucune raison d'être dans la crainte ; puisque de fait il n'a plus rien à faire, et par conséquent le poids insupportable de l'obligation où il est de se soumettre présentement sera ôté de dessus ses épaules, et jamais il ne se repentira.

U. Quelques-uns diront au pécheur : *« Vous avez rompu avec vos péchés, n'est-ce pas ? » « Oh oui ! »* Dira le pécheur ; et ce sera entièrement faux ; il n'a jamais un seul instant renoncé à ses péchés ; il n'a fait que changer une forme de péché contre une autre ; il a seulement pris une nouvelle attitude pour résister. Lui dire qu'il a rompu avec le péché, c'est lui donner une fausse consolation.

V. Quelquefois pour calmer les angoisses d'un pécheur, on lui dira : *« Faites ce que vous pouvez, et Dieu se chargera du reste » ;* ou *« faites ce que vous pouvez, Dieu vous aidera »*. Ce qui revient à dire : *« Vous ne pouvez faire ce que Dieu demande de vous, mais si vous faites ce que vous pouvez, Dieu vous aidera »*. Or, souvent les pécheurs s'imaginent avoir déjà fait tout ce qu'ils peuvent, quand réellement ils n'ont rien fait du tout que résister de toutes leurs forces au Saint-Esprit. Je les ai souvent entendus dire : *« J'ai fait mon possible ; et néanmoins je ne trouve aucun repos ; que puis-je faire de plus ? »* Vous voyez là combien sera consolante pour lui la venue d'un chrétien qui lui dira : *« Si vous faites votre possible, Dieu vous secourra »*. Sa détresse est enlevée soudain ; il pourra se trouver encore un peu inquiet ou malheureux ; mais son angoisse a disparu.

W. On dit encore : *« Vous devriez être reconnaissant de ce que vous avez, et espérer de recevoir davantage »*. Si le pécheur se trouve convaincu, on lui dit de remercier Dieu de sa conviction, et d'attendre avec espérance sa conversion. S'il éprouve quelque sentiment, il doit en être reconnaissant, comme si ce sentiment était pieux, et comme s'il avait plus de piété que Satan. Il a raison en effet d'être reconnaissant, reconnaissant de ce qu'il n'est pas en enfer, reconnaissant de la longue attente de Dieu. Mais il est ridicule de lui dire d'être reconnaissant de l'état où se trouve son âme, puisqu'il est en pleine révolte contre son Créateur.

Erreurs commises en priant pour les pécheurs.

Je mentionnerai ici quelques-unes des erreurs que l'on commet en priant pour des pécheurs en leur présence, erreurs par lesquelles leur esprit reçoit de fâcheuses impressions, en conséquence desquelles ils obtiennent dans leur détresse de fausses consolations.

1. On prie souvent pour les pécheurs comme s'ils méritaient de la compassion plutôt que du blâme. On prie pour eux comme pour des affligés. *« Seigneur, viens en aide à ces pauvres affligés tout abattus ! »* On les plaint comme une personne qui aurait perdu un ami, ou qui serait frappée d'un grand malheur. On suppose les pécheurs sur le bord du tombeau tant ils sont tristes, et tant ils soupirent ; il faut donc avoir beaucoup de compassion pour eux. Ce n'est pas là le langage de la Bible. Elle a pitié des pécheurs sans doute ; mais elle en a pitié comme de rebelles coupables et insensés ; coupables, méritant d'aller dans la géhenne, et non comme de pauvres

pleureurs tout abattus qui ne savent que faire pour adoucir leurs maux, qui ont besoin de paix et de consolation, et qui ne peuvent que s'asseoir et gémir.

2. Prier pour eux comme pour de pauvres pécheurs. La Bible parle-t-elle jamais ainsi ? Nulle part elle ne les appelle de *« pauvres pécheurs »,* comme s'ils avaient droit à la pitié plutôt qu'aux reproches. Christ a pitié du pécheur, et Dieu aussi en a pitié. Il sent pour eux dans son cœur tous les élans d'une brûlante compassion en les voyant obstinément et volontairement se complaire en leurs propres convoitises et s'exposer à la colère éternelle. Mais jamais il ne fera croire au pécheur qu'il le regarde comme une « pauvre créature » qui mérite sa commisération et qui ne sait que faire pour calmer sa douleur. L'idée qu'il est malheureux plutôt que méchant, infortuné plutôt que coupable, donne au pécheur un grand soulagement.

J'ai vu un pécheur se tordre d'angoisse dans une réunion sous le poids accablant de la vérité jusqu'à ce qu'une personne se mît à prier pour lui comme pour une « pauvre créature. » Alors il fondit en larmes et crut avoir reçu beaucoup de bien de cette prière. *« Oh ! Quelle bonne prière c'était ! »* Allez maintenant auprès de ce pécheur, parlez-lui, et vous trouverez qu'il se plaint lui-même comme une créature intéressante, et qu'il pleure peut-être sur sa souffrante condition ; mais sa conviction de péché, ses profondes impressions d'une terrible culpabilité sont entièrement effacées.

3. Prier que Dieu aide au pécheur à se repentir. *« Ô Seigneur, donne à ce pauvre pécheur de pouvoir se repentir maintenant ».* Cela fait croire au pécheur qu'il cherche maintenant de toute sa force à se repentir, et qu'il ne peut le faire ; qu'en conséquence les chrétiens demandent à Dieu de lui aider et de lui donner la force de le faire. Bon nombre de chrétiens demandent à Dieu pour les pécheurs, non de leur donner la volonté de se repentir, mais de les en rendre capables. Il n'est pas étonnant alors que leurs prières ne soient pas exaucées.

Elles tranquillisent le pécheur sur sa responsabilité et calment ses angoisses. Mais c'est une insulte à Dieu, comme si Dieu exigeait d'un pécheur ce qu'il ne peut pas faire.

4. Quelquefois l'on prie ainsi : *« Seigneur, ces pécheurs que voici te cherchent étant en grande peine ».* Ces paroles font allusion à ce qui se passa lorsque Jésus était encore un jeune enfant et se rendit au temple pour y discuter avec les rabbins et les docteurs. Ses parents, vous vous le rappelez, revenaient de Jérusalem, et ne s'aperçurent point qu'il y était resté ; mais croyant qu'il était de la troupe des voyageurs, ils marchèrent une journée ; puis ils le cherchèrent entre leurs parents et ceux de leur connaissance, et ne le trouvant point ils s'en retournèrent à Jérusalem où, trois jours après, ayant cherché de côté et d'autre, ils le trouvèrent dans le temple discutant avec les docteurs. Et sa mère lui dit : *« Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi ? Voici ton père et moi te cherchions étant en grande peine ».* En sorte que cette prière représente les pécheurs comme cherchant Jésus, et Jésus se cachant de devant eux ; les pécheurs comme cherchant de tous côtés, guettant, courant, tâchant de le découvrir, et se demandant avec étonnement où il pourrait être : *« Seigneur, voici trois jours que nous avons cherché Jésus, étant en grande peine ».* Tout cela n'est qu'un mensonge !

Jamais pécheur n'a cherché Jésus de tout son cœur pendant trois jours, ni même trois minutes sans pouvoir le trouver. Voilà Jésus qui se tient à la porte et qui frappe ; le voilà qui plaide, qui conteste avec le pécheur en détruisant impitoyablement toutes ses fausses prétentions. Le cherchant ! Le pécheur peut se lamenter et crier : *« Oh ! Que je suis en peine ! Avec quelle ardeur je recherche Jésus ! »* Mais cela n'est point, pécheur ! C'est Jésus qui vous cherche !

Et néanmoins que de consciences chargées qui trouvent du repos et du soulagement après avoir entendu une de ces prières !

5. *« Seigneur prends pitié de ces pécheurs qui cherchent à connaître ton amour ».* C'est l'expression favorite d'un grand nombre ; comme si les pécheurs cherchaient à connaître l'amour de Christ et ne le pouvaient pas ! Cela n'est point. Ils ne recherchent nullement l'amour de Jésus ; ils cherchent d'aller au ciel sans Jésus-Christ. On dirait, d'après cette prière, qu'ils cherchent cet amour, mais que Jésus a le cœur si dur qu'il ne veut pas le leur accorder.

6. Seigneur, aie pitié de ces âmes repentantes, appelant ainsi des pécheurs troublés. S'ils sont repentants, ils sont chrétiens. Laisser au pécheur inconverti l'impression qu'il est repentant, c'est lui faire croire un mensonge, mais c'est aussi en même temps le consoler : Il aime à relever cette expression, à la mettre dans toutes ses prières : *« Ô Seigneur, je suis une pauvre âme repentante ; je suis très repentant, je me trouve si malheureux ; Seigneur, aie pitié d'un pauvre pécheur qui se repent ».* Terrible illusion !

7. D'autres fois on prie pour des pécheurs troublés comme pour des âmes humbles. *« Ô Éternel ! Ces pécheurs se sont humiliés ».* Cela n'est point vrai ; ils ne se sont pas humiliés ; s'ils l'avaient fait, le Seigneur les eût relevés et consolés, selon sa promesse. Il y a un cantique dans ce genre qui a fait beaucoup de mal. Il commence ainsi : *« Approche, humble pécheur, dans le sein duquel Roulent des pensées sans nombre ».* Un ministre donna un jour ce cantique à un pécheur réveillé, comme étant applicable à son cas.

Il commença à lire : *« Approche, humble pécheur » ;* mais là il s'arrêta. *« Humble pécheur ! Cela ne peut s'appliquer à moi, je ne suis pas un humble pécheur ».* Ah ! Qu'il était heureux pour lui que le Saint Esprit l'eût mieux enseigné que ce cantique ! Si au moins ce cantique eût dit : Approche, pécheur troublé, ou pécheur coupable, ou pécheur tremblant, c'eût été assez bien ; mais il ne pouvait s'entendre appeler humble pécheur. Il y a une foule de cantiques qui tombent dans ce défaut. On voit très souvent des pécheurs s'appuyer sur les sentiments erronés exprimés dans tel cantique, pour excuser leur rébellion contre Dieu.

Un ministre me disait qu'il avait entendu tout récemment prier en ces termes : *« Ô Seigneur ! ces pécheurs se sont humiliés et viennent à toi du mieux qu'ils peuvent ; s'ils pouvaient faire mieux, ils feraient mieux ; mais, ô Seigneur ! puisqu'ils sont venus à toi de leur mieux, nous te prions de les recevoir et de leur faire miséricorde ».* Tout cela est faux et même horrible.

8. On prie souvent : *« Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ».* C'est la prière que Jésus-Christ fit pour ses assassins ; et dans leur cas c'était vrai ; ils ne savaient ce qu'ils faisaient, car ils ne croyaient que Jésus-Christ fût le Messie. Mais on ne pourrait en dire autant des pécheurs sous la dispensation de l'Évangile ; ils savent ce qu'ils font. A la vérité ils n'en voient pas toute l'étendue : Mais ils savent cependant qu'ils pèchent contre Dieu et qu'ils rejettent Christ. Le difficile, c'est qu'ils ne veulent pas se soumettre à Dieu.

Une pareille prière n'est propre qu'à reposer le pécheur qui dira : *« Seigneur, comment peux-tu me trouver si coupable ? Je suis une pauvre créature ignorante ; je ne sais réellement pas faire ce que tu exiges de moi ; si je le savais, je le ferais ».*

9. Une autre expression est celle-ci : *« Seigneur, dirige ces pécheurs qui cherchent les chemins de Sion et qui ont tourné leur face de ce côté ».* Ce langage ne s'applique qu'aux chrétiens. Les

pécheurs n'ont pas la face tournée du côté de Sion, ils l'ont du côté de l'enfer ! Et comment un pécheur qui n'est pas disposé à se rendre dans Sion, peut-il en « chercher le chemin ? » Le fait est qu'il ne veut pas marcher dans le chemin où il sait qu'il devrait entrer.

10. On prie encore *« pour que les pécheurs soient plus profondément convaincus, ou qu'ils retournent chez eux le cœur plein de pensées solennelles, considérant sérieusement le sujet » ;* au lieu de prier qu'ils se repentent maintenant. Ou bien l'on prie comme si le pécheur était disposé à faire ce qui est exigé de lui. Toutes ces prières-là sont ce qu'il faut à Satan ; il les aime, et je puis dire qu'il ne craint pas d'en voir offrir une multitude de pareilles.

J'ai vu quelquefois que dans une assemblée pour les pécheurs troublés, ou quand les pécheurs étaient appelés à venir prendre place sur un banc mis à part pour eux, et quand le ministre avait entièrement aplani devant eux le chemin du salut, dissipé l'obscurité où leur esprit se trouvait sur tel ou tel point, et qu'ils étaient prêts à céder, on appelait telle personne à prier, et qu'au lieu de demander que les pécheurs se repentissent sur le champ, cette personne demandait vaguement *« qu'ils fussent sérieux, profondément pénétrés de leur état de péché et de leur déplorable condition ; qu'ils ne fissent rien de leur propre force ; qu'ils ne perdissent pas leur conviction, et que Dieu, en son temps et comme il lui plairait, les amenât dans la glorieuse lumière de la liberté des enfants de Dieu ».*

Au lieu d'amener les pécheurs à une soumission immédiate, ces prières leur donnent du répit et du soulagement. En sorte que lorsque le pécheur est amené, pour ainsi dire, aux portes du ciel, cette prière, au lieu de l'y pousser, le fait revenir sur ses pas : *« Là, pauvre créature, reste là jusqu'à ce que Dieu te vienne en aide ! »*

11. Quelquefois les chrétiens prient de manière à faire croire aux pécheurs que Christ est l'ami des pécheurs, dans un autre sens que le vrai. Dire à Jésus : « Ami des pécheurs ! » Comme si Dieu, le Père, était plein de fureur contre eux et prêt à les écraser sous sa vengeance, à moins que Christ n'intervienne en faveur du misérable, c'est complètement faux. Le Père et le Fils sont parfaitement un dans leurs sentiments miséricordieux à l'égard du pécheur. La compassion du Père est la même que celle du Fils. Et si le pécheur en vient à se faire à cet égard de fausses idées, comment pourra-t-il jamais dire de cœur : « Abba, c'est-à-dire Père ? »

12. Je rappelle que, selon la manière dont les chrétiens prient ils produisent quelquefois sur le pécheur l'impression qu'ils ne s'attendent pas à ce qu'il se repente maintenant ; et qu'ils s'attendent au contraire à ce que Dieu fasse, lui, le devoir du pécheur, ou bien on le porte à se confier aux prières d'autrui. C'est la ruine des pécheurs. Ne priez jamais de manière à leur faire croire que vous les croyez déjà chrétiens, quand ils ne sont pas encore convertis, ou que vous espérez qu'ils se convertiront peu à peu. Des multitudes ont été trompées par ces fausses consolations, et arrêtées juste au moment critique où elles allaient céder et se rendre à Dieu.

Mes frères, le champ m'apparaît si vaste qu'il m'est impossible de dire là-dessus tout ce que j'aurais voulu. Je termine par un petit nombre d'observations.

Remarques additionnelles.

1. Un grand nombre de ceux qui égarent le pécheur de la manière que nous avons indiquée, le font par suite d'une fausse pitié : on a peur de leur dire la vérité entière. Autant vaudrait pourtant qu'un chirurgien, qui voit qu'il faudrait faire à un homme l'amputation d'un bras pour prévenir une gangrène mortelle, se prît pour son patient d'une fausse pitié, et lui appliquât simplement un emplâtre ou lui donnât un opiat. La vraie charité porterait au contraire le chirurgien à comprimer ses impressions, à se montrer calme et ferme, et à prendre ses instruments pour couper le bras, et sauver la vie.

J'ai vu un jour une femme plongée dans l'angoisse et qui semblait près du désespoir depuis quelques mois. Ses amies avaient essayé auprès d'elle toutes les fausses consolations imaginables, et fini par l'amener à un ministre, dans un état de maigreur et de désespoir qui faisait pitié. Le ministre fixa les yeux sur elle avec un regard perçant, lui annonça la vérité dans toute sa force, et lui fit des reproches qu'il croyait qu'elle méritait. Une amie voulait intercéder pour la « pauvre femme. *« Consolez-la », s'écriait-elle ; « ne la troublez pas davantage ; elle est dans la désolation ! »* Le ministre se tourna vers cette autre femme, la reprit, elle aussi, la renvoya, et continua de verser sur l'âme angoissée, comme des torrents de feu, la vérité dont elle avait besoin. Cette sage conduite eut son effet : Les angoisses disparurent ; et au bout d'un moment la pécheresse se réjouit en Dieu.

2. Ce faux traitement appliqué aux âmes angoissées n'est, par le fait, que de la cruauté, puisqu'il jette les âmes dans l'abîme. Sans doute le chrétien doit avoir compassion ; mais il doit appliquer ce sentiment, comme le chirurgien dont nous parlions, avec sagesse et raison.

Le chrétien doit prendre le parti de Dieu contre le pécheur ; il doit montrer à ce dernier toute l'horreur de son cas et de son danger, puis l'amener à la croix, et insister sur une soumission instantanée. Il faut faire l'ouvrage à fond, et presser le pécheur jusqu'à ce qu'il plie.

Il est vrai qu'il faut quelquefois pour cela une véritable force des nerfs. Je me suis vu entouré de pécheurs angoissés dont la détresse faisait trembler par tout le corps ceux qui en étaient témoins ; quelques-uns couchés par terre ; d'autres prêts à s'évanouir ; d'autres poussant des cris comme s'ils allaient descendre en enfer. Supposez qu'un chrétien arrivât au milieu de ces scènes pour donner de fausses consolations, et qu'il n'eût pas la vigueur de nerfs nécessaire pour exiger des pécheurs qu'ils se rendissent à Dieu entièrement et sur-le-champ, quel ouvrage aura-t-il fait dans ce cas ?

3. Quelquefois le désespoir fait perdre la tête aux pécheurs angoissés ; mais c'est presque toujours parce qu'on leur a donné de fausses consolations, et qu'on les a ainsi encouragés à lutter contre le Saint-Esprit. On essaie de les relever, pendant que Dieu veut les abaisser et les briser. L'esprit du pécheur se trouble par ces contradictions : de là la folie ou le désespoir.

4. Quand vous vous occupez d'un pécheur, souvenez-vous que vous le reverrez bientôt en jugement ; et conduisez-vous avec lui de manière que, s'il périt, ce ne soit pas par votre faute. Ne lui donnez pas maintenant des consolations qui puissent alors vous être reprochées.

Que la vérité toute nue brise le pécheur jusque dans les jointures et les moelles, plutôt que de se cacher à lui sous de fausses et caressantes apparences.

5. Et toi, pécheur ! quand des chrétiens te conseilleront de faire telle ou telle chose, demande avant tout : *« Si je le fais, sera ce pour être sauvé ? »* Tu peux éprouver des angoisses sans être sauvé pour tout cela. Tu peux prier, lire ta Bible et mille autres choses, et n'être pas sauvé.

Tout ce qu'on te dira de faire, si tu peux le faire sans être sauvé par là, ne le fais pas. Tous ces palliatifs sont faits pour détourner ton attention de ton grand objet et pour te conduire à ta perte.

Enfin, ne dites jamais à un pécheur un seul mot qui le porte à s'arrêter en deçà d'une soumission qui plaise à Dieu. Je suppose que vous fussiez à une assemblée de pécheurs inquiets sur le salut de leur âme, et que vous disiez à un pécheur qu'il lui faut prier, lire un certain livre ou faire quoi que ce soit d'autre que de se repentir directement, et que la même nuit il fît une chute et se tuât, de qui son sang serait-il redemandé ?

Un jeune homme de la Nouvelle-Angleterre rencontra un jour un ministre dans la rue et lui demanda ce qu'il devait faire pour être sauvé. Le ministre lui dit de retourner chez lui, de se mettre à genoux dans sa chambre, et d'y donner son cœur à Dieu : *« Oh ! Monsieur, lui répondit le jeune homme, je me sens si mal ; j'ai peur de ne pas vivre jusqu'à ce que je sois de retour chez moi ! »*

Le ministre reconnut son erreur et sentit le reproche que lui faisait un enfant sans s'en douter. *« Eh bien ! Dit-il, donnez votre cœur à Dieu ici, sur-le-champ ; puis, retournez chez vous pour en parler à votre Dieu ».* Oh ! Il y a de quoi faire saigner le cœur, lorsqu'on voit tant de fausses consolations qui se donnent aux pécheurs. Combien de chrétiens qui manquent de la fermeté nécessaire pour porter l'épée de l'Esprit sur l'âme coupable, et pour mettre à nu le cœur de l'homme ! Quel malheur qu'il y ait tant de ministres qui ne savent pas arracher au pécheur les bases vermoulues de sa fausse expérience pour l'amener brisé aux pieds de Jésus-Christ !

Je vais expliquer quelle réponse devrait être donnée à ceux qui s'écrient : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

« Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? (Actes 16 v. 30) ».

Cette question fut adressée par le geôlier de Philippes aux envoyés célestes Paul et Silas, lorsqu'ils étaient confiés à sa garde comme prisonniers. Satan s'était opposé en bien des manières aux serviteurs du Seigneur dans leur œuvre d'évangélisation ; mais autant de fois il avait été battu et humilié. A Philippes il imagina l'emploi d'un moyen nouveau et singulier pour faire manquer l'œuvre évangélique.

Il y avait dans cette ville une certaine femme, possédée du diable, et à qui cet esprit de ténèbres communiquait l'esprit de divination. Comme elle était esclave, elle apportait un grand gain à ses maîtres par l'exercice de son art infernal. Le diable poussa cette créature à suivre Paul et Silas dans les rues, pour que, aussitôt que l'attention du public serait éveillée sur eux, elle se mît à dire à haute voix : « Ces hommes sont les serviteurs du Dieu souverain, et ils vous annoncent la voie du salut (Actes 16 v. 17) ». Ainsi elle entreprit d'appuyer de son témoignage les instructions et les exhortations des prédicateurs.

Elle obtint un résultat tel que Satan le désirait. Tous les habitants de Philippes savaient que cette devineresse était une femme méchante et méprisable, de sorte que, lorsqu'ils apprirent qu'elle tâchait de recommander la nouvelle doctrine, ils en furent dégoûtés d'avance, et ils en conclurent que l'œuvre des apôtres et celle de cette femme n'étaient qu'une seule et même chose. Le diable n'ignorait pas qu'en excitant une telle personne contre les serviteurs du Seigneur il servirait leur cause plutôt que la sienne. Le moment ne permettait pas l'application de cette tactique. C'est pourquoi il suivit une marche tout opposée ; il tira de la bouche de sa créature des louanges pour les envoyés de Dieu, et un témoignage souillé en faveur de leur instruction, pour faire croire au peuple qu'un même esprit animait les prédicateurs de l'Évangile et la diseuse de bonne aventure, et pour empêcher ainsi que la bonne nouvelle du salut ne fût reçue. Mais Paul prévit que, si les choses prenaient une telle tournure, il échouerait complètement dans son projet d'établir une église à Philippes.

Il se tourna donc vers la devineresse, et, au nom de Jésus-Christ, il commanda à l'esprit immonde de sortir d'elle. Lorsque ses maîtres s'aperçurent que l'espérance de leur gain était perdue, ils excitèrent une grande persécution, se saisirent de Paul et de Silas, firent un grand

tumulte, traînèrent leurs adversaires devant les magistrats qui, à cause de la clameur, les firent mettre en prison, où leurs pieds furent serrés dans des ceps.

Ils pensaient avoir ainsi mis fin à l'excitation qui avait été produite dans la ville. Mais voici, sur le minuit, pendant que Paul et Silas priaient et chantaient les louanges de Dieu, les prisonniers l'entendant, les murs épais de cette ancienne prison, qui avait si longtemps répété la voix du blasphème et des jurements, et qui, maintenant, retentissait du chant sacré, ces murs, qui n'avaient pas encore été ébranlés, tremblèrent par l'efficacité de la prière. Les ceps des captifs furent déliés, les portes s'ouvrirent ; tous les liens furent brisés ; le geôlier fut réveillé ; et lorsqu'il vit les portes de sa prison ouvertes (sachant que, si les prisonniers se sauvaient, il serait puni de mort), il tira son épée et il allait se tuer.

Mais Paul, qui n'avait pas la moindre idée de s'évader, lui cria à l'instant même : « Ne te fais point de mal, car nous sommes tous ici (Actes 16 v. 28) ». Alors le geôlier demanda une lumière, s'élança dans la prison ; tout tremblant, il se jeta aux pieds de Paul et de Silas et les mena dehors, en leur disant : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Dans mon dernier discours, je me suis arrêté assez longtemps sur les fausses directions qui sont données aux pécheurs convaincus de péché, et sur les fausses consolations qui ne leur sont que trop souvent administrées.

Mon dessein est maintenant de montrer quelles sont les directions qui devraient être données aux pécheurs inquiets sur leur état de péché, pour leur conversion prompte et efficace ; en d'autres termes, je vais expliquer quelle réponse devrait être donnée à ceux qui s'écrient : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » En conséquence je prendrai en considération les points suivants :

I. Quelles ne sont pas les directions à donner aux pécheurs qui sont en peine de leur salut.

II. Quelle est la seule bonne réponse à faire à la question de mon texte.

III. Enfin, je spécifierai plusieurs erreurs dans lesquelles les pécheurs sont enclins à tomber.

I. Quelles ne sont pas les directions à donner aux pécheurs qui sont en peine de leur salut.

Jamais question plus importante ne fut faite que celle du geôlier de Philippes : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Quant aux questions que dans le monde on ne cesse de faire : *« Que mangerons-nous, et que boirons-nous ? »* On peut y répondre de bien des manières, sans qu'il puisse en résulter un grand mal. Mais quand un pécheur demande sérieusement : *« Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »* Il est de la plus haute importance qu'il obtienne la bonne réponse.

1° Il ne faut pas que, par la direction qui est donnée au pécheur, celui-ci soit porté à demeurer dans un lien d'iniquité.

Telle réponse qui serait donnée à celui qui s'enquiert du moyen de salut, n'est pas bonne, si elle ne met pas l'âme qui la reçoit à l'instant même en état d'être admise dans le ciel.

2° Aucune direction ne doit être donnée qui n'amène pas un changement de cœur ou une obéissance de cœur à Christ.

Il faut que par elle le pécheur devienne instantanément un vrai chrétien. Toute direction, qui n'a pas cette tendance régénératrice, n'est d'aucune utilité pour le pécheur. Elle ne le rapproche pas du royaume des cieux ; au contraire, elle le porte à renvoyer l'œuvre qu'il doit faire pour être sauvé. Il s'agit de dire, une fois au moins, d'une manière positive au pécheur ce qu'il doit faire pour ne pas périr ; mais rien ne doit lui être dit, qui ne suppose et ne nécessite chez lui un cœur droit. Sans cette droiture de cœur, ô pauvre pécheur ! Tout ce que vous pouvez faire n'est que péché.

Que vous lisiez votre Bible, ou que vous ne l'ouvriez pas, vous péchez aussi longtemps que vous demeurez dans un état de rébellion. Que vous assistiez aux réunions religieuses, ou que vous n'y alliez pas, que vous priiez, ou que vous ne le fassiez pas, vous êtes à tout moment rebelle, vous ne faites que pécher. On ne comprend même pas comment un pécheur peut s'imaginer qu'il sert Dieu par le seul fait qu'il prie ou qu'il lit sa Bible. Se pourrait-il qu'un citoyen, rebelle au gouvernement de son pays, s'occupât à lire le Code des lois, tandis qu'il n'a pas du tout l'intention d'obéir et qu'il persiste dans sa rébellion. Se pourrait-il que les armes à la main il demandât grâce et pardon ?

Viendrait-il à la pensée de quelqu'un qu'il rend ainsi service à son pays, et que celui-ci est obligé de lui être favorable. Nullement, car on dirait plutôt que ses lectures et ses prières ne sont qu'une insulte faite au législateur et aux lois. De même, vous pécheur, vous qui demeurez dans l'impénitence, vous insultez Dieu, vous le défiez, en quelque sorte, soit que vous lisiez sa Parole, que vous lui adressiez des prières, ou que vous laissiez tout cela de côté. N'importe en quel lieu vous soyez, quelle soit la posture de votre corps ; aussi longtemps que votre cœur n'est pas droit, que vous résistez au Saint-Esprit et que vous rejetez Jésus-Christ, vous êtes rebelle à votre Créateur.

II. Mais quelle est donc la bonne réponse à faire à cette question : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

En règle générale, toute direction, qui nécessite un cœur droit, peut être donnée au pécheur ; et, s'il comprend bien cette direction, il sera sauvé. L'Esprit de Dieu, en contestant avec les pécheurs, accommode ses luttes à la disposition morale dans laquelle il les trouve. Le grand objet qu'il a en vue, c'est de les faire sortir de leurs cachettes et de les porter à se soumettre à Dieu complètement. Autant il y a d'individus, autant il y a d'objections à surmonter, de difficultés à lever, de dispositions d'âme à prendre en considération. Les caractères des humains, aussi bien que les circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés, présentent une diversité sans bornes. La conduite à tenir à l'égard de chacun pour qu'il soit converti, dépend

de ses erreurs particulières. Il est donc nécessaire de constater ces erreurs, de découvrir ce que le pécheur comprend de la doctrine du salut et ce qu'il a encore besoin d'apprendre, d'examiner comment l'Esprit de Dieu cherche à agir sur sa conscience, et de suivre la même marche pour amener cette âme à Christ.

Il s'agit donc de détailler un peu les directions ordinaires à donner aux pécheurs.

1° Une direction sûre et générale, c'est de dire à un pécheur qu'il doit se repentir.

Je dis générale ; car quelquefois l'Esprit de Dieu semble ne pas tant fixer l'attention du pécheur sur ses péchés que sur autre chose. Dans les temps apostoliques, la question qui occupait le plus les esprits, était de savoir si Jésus était le Messie promis. Aussi les apôtres insistaient-ils surtout dans leurs instructions sur ce point, que Jésus est le Christ. Et quand quelqu'un leur demandait ce qu'il fallait faire pour être sauvé, ils l'exhortaient ordinairement à croire au Seigneur Jésus-Christ. Ils prenaient cette doctrine, parce que c'est pour la faire recevoir que l'Esprit de Dieu contestait alors avec les Israélites et les Gentils. De plus, cette question était à l'ordre du jour parmi les descendants des patriarches. Il était conséquemment probable que la première chose qu'une personne ferait en se soumettant à Dieu, serait de reconnaître Jésus pour le Messie. Voilà la question en litige à cette époque ! Amener le pécheur à admettre cette doctrine controversée, était donc le moyen le plus efficace pour l'humilier.

Dans d'autres circonstances le Saint-Esprit lutte avec les pécheurs, principalement au sujet de leurs propres péchés. Un devoir particulier, négligé par eux, est rappelé par l'Esprit à leur conscience. Si par exemple le devoir de la prière ou du culte domestique est contesté par quelqu'un, l'Esprit s'efforce de le rendre inquiet sur ce point. J'ai connu tel individu, qui niait la nécessité de la prière, et qui, forcé par un pouvoir irrésistible à se mettre à genoux pour prier, se sentit vaincu, et fit le sacrifice de son cœur au Seigneur. Dans ce cas il était évident que ce point était le pivot sur lequel tournait la contestation du pécheur avec Dieu.

Il est toujours bon d'amener le pécheur à la repentance ; mais cette direction n'est pas toujours efficace et décisive ; car il peut y avoir telle autre chose qu'il a aussi besoin d'apprendre. Il ne suffit pas de dire à quelqu'un qu'il a à se repentir, il est nécessaire de lui expliquer ce qu'est la repentance, et même ce que n'est pas cette œuvre, car il en est de cette expression comme de bien d'autres : par les raisonnements des hommes elle est devenue susceptible d'acceptions bien différentes les unes des autres.

Il est des personnes, et en grand nombre, qui pensent que la repentance est le remords ou le sentiment de la culpabilité. Mais, dans ce cas, l'enfer serait peuplé de repentants, car les remords sont le partage des damnés. D'autres ont du regret d'avoir fait une chose, et ils disent qu'ils se repentent. Mais s'ils ont du regret d'avoir péché, c'est à cause des conséquences du péché et nullement parce qu'il leur inspire de l'horreur. Ceci n'est pas encore la repentance.

On ne se repent pas non plus quand on a simplement quelques convictions du péché ou même de fortes craintes de l'enfer. Et les reproches de la conscience ne doivent pas être considérés comme constituant à eux seuls la repentance. La plus grande méchanceté peut exister là où se trouvent ces divers sentiments. Le diable les a indubitablement ; et, toutefois, il ne cesse pas d'être Satan.

La repentance est un changement total de l'esprit et du cœur quant au péché. Ce n'est pas seulement un changement de vues, mais aussi de sentiments à cet égard. La repentance suppose toujours qu'il y a horreur pour le péché dans le cœur et que l'individu y renonce. Mais les sentiments du pécheur qui se repent sont bien différents de ce que les gens du monde s'imaginent à l'avance qu'ils sentiraient en délaissant leur voie pour devenir religieux. Dans le monde la religion est envisagée seulement sous ce point de vue, que, si quelqu'un devient pieux, il est obligé d'abandonner les amusements auxquels il prend plaisir ; et on ne comprend pas comment on peut encore après tout cela avoir des jouissances quelconques. Mais ce n'est là qu'une idée fausse qu'on se fait de la religion. Elle ne rend nullement malheureux celui qui, par elle, se prive des choses auxquelles il prenait plaisir, puisque le premier pas à faire dans le chemin de la piété, c'est de changer de dispositions à l'égard de toutes les choses mondaines. C'est donc une grande erreur, parmi les pécheurs impénitents, que de croire qu'ils sentiront toujours le besoin de leurs amusements s'ils se convertissent, et qu'ainsi ils auraient sans cesse à s'imposer des sacrifices qui les rendraient malheureux.

Il est vrai qu'il y a quelques personnes qui, tout en faisant profession d'être pieuses, seraient bien aises de prendre ou de garder leur ancien train de vie, si elles ne se sentaient pas retenues par la crainte de perdre entièrement leur caractère de chrétien, ou par d'autres considérations semblables. Mais remarquez que, si elles ont de tels sentiments, c'est parce qu'elles n'ont pas de véritable religion, et qu'elles ne haïssent pas le péché. Elles ne se sont jamais repenties, car, si elles étaient réellement converties, elles se détourneraient avec dégoût de leur ancienne voie, au lieu d'avoir le désir d'y rentrer. Quiconque s'est vraiment repenti trouve son plus grand plaisir à obéir à Dieu.

2° Il faut qu'avec la repentance, la foi à l'Évangile soit aussi indiquée au pécheur comme un moyen de salut.

Mais il importe encore ici de lui dire ce que n'est pas la foi, et de lui faire bien connaître la véritable foi. Rien de plus commun, dans le monde, que d'entendre dire : « Je crois à l'Évangile. » Mais dans la plupart des cas, si on admet le fait que l'Évangile est la vérité, c'est un effet des préjugés, et nullement une conviction provenant de l'évidence de cette vérité. Il est étonnant qu'on ne s'aperçoive pas de l'illusion si fréquente qu'on se fait à ce sujet ; et, toutefois, il est souvent difficile de convaincre ces prétendus croyants de leur manque de foi, quoiqu'ils ne puissent pas ignorer que leur croyance n'exerce aucune influence sur leur manière d'agir, tandis qu'on ne peut pas en dire autant de leur croyance relative aux choses de ce monde.

Le fait est donc, que le pécheur insouciant ne croit pas du tout à l'Évangile. Il ne comprend même pas la doctrine de la foi. Le diable a, lui, cette saine intelligence de la chose ; et c'est pourquoi il tremble à la seule pensée de Dieu. Nul être au monde ne peut croire, théoriquement, au contenu de la Bible, sans que cette croyance influe sur ses sentiments. Aussi le pécheur devient-il inquiet dès qu'il commence à comprendre la vérité. Celui dont les sentiments et la conduite ne sont pas influencés par la religion est un incrédule ; n'importe la manière dont il la professe extérieurement.

Mais la foi qui sauve n'est pas seulement la conviction de l'esprit que Christ est mort pour nous, ni la croyance qu'on est chrétien ou qu'on le sera, ou, vaguement, que nos péchés nous sont remis.

La foi est cette confiance dans les Écritures divinement inspirées, qui porte à l'action celui qui l'a dans son cœur. C'est ce qui nous est enseigné par saint Paul, dans son épître aux Hébreux, (Hébreux 11), où il est dit que « la foi rend présentes les choses qu'on espère, et qu'elle est une démonstration de celles qu'on ne voit point ». L'apôtre démontre cette vérité par plusieurs exemples. Prenons l'exemple de Noé. Noé fut averti de la part de Dieu des choses qui ne se voyaient pas encore. Il reçut l'assurance que Dieu allait faire venir sur la terre le déluge destructeur, il le crut ; et que fit-il ? Pour sauver sa famille il bâtit une arche, et, en agissant ainsi, il condamna le monde incrédule.

La sincérité de sa foi fut rendue évidente par ses actions. Abraham fut appelé de Dieu à quitter son pays. En même temps il reçut la promesse qu'il n'y perdrait rien. Il obéit à l'appel, et il partit sans savoir où il allait. Tout le chapitre est plein d'exemples qui prouvent la même chose. La nature de la foi y est exposée comme nécessairement accompagnée de l'action.

Or, il faut expliquer tout cela au pécheur. Il faut qu'il comprenne que la foi, qui est exigée par l'Évangile, est précisément cette confiance en Christ, qui fait que le croyant agit d'une manière qui ne dément pas la confession de sa bouche. Voilà ce que c'est que de croire en Christ !

3° Une autre direction propre à être donnée au pécheur, c'est qu'il doit donner son cœur à Dieu.

« Mon fils, donne-moi ton cœur (Proverbes 23 v. 26) », ainsi parle Dieu à l'homme. Il s'agit encore ici d'expliquer ce que c'est que donner son cœur à Dieu. Il est étonnant, sans doute, qu'on ait besoin d'une telle explication ; car, quand il est question de donner son cœur à quelqu'un ou à quelque chose de ce monde, personne n'est étranger à ce langage ; il est compris de tous. Qu'on parle à une femme de donner son cœur à son mari, ou à un mari de donner son cœur à sa femme, on ne parlera pas un langage inintelligible pour eux.

Qu'on demande au contraire à un pécheur, n'importe quel soit son âge ou l'éducation qu'il a reçue, ce que c'est que donner son cœur à Dieu, il est embarrassé pour la réponse. J'ai adressé à plus de mille personnes cette question : *« Avez-vous donné votre cœur à Dieu ? »* Elles me répondaient toujours qu'elles étaient disposées à le faire, elles disaient quelquefois qu'elles désiraient le faire, et ce désir semblait être vif dans leur cœur. Quand je leur demandais aussi si elles savaient ce que c'est que donner son cœur à Dieu, il m'arrivait très rarement de recevoir une réponse juste.

Quelquefois j'ai eu des réponses on ne peut plus étranges ; on me répondait tout autre chose que ce qu'on devait répondre. Il n'y a cependant rien de plus simple que ce sacrifice que Dieu nous demande. Lui donner son cœur, c'est évidemment placer ses affections en lui et s'efforcer de lui plaire en toutes choses. Ainsi cette doctrine n'est pas enveloppée de mystère, comme on le pense dans le monde, elle est toute simple. Pécheur, ce que Dieu demande de vous, c'est que vous l'aimiez par-dessus tout.

4° La soumission à Dieu est encore un devoir à l'accomplissement duquel les pécheurs inquiets sur leur salut doivent être amenés.

Et cette soumission non plus n'est pas comprise dans le monde. On s'en fait de fausses idées. Être soumis à Dieu, c'est lui obéir. Si dans un pays un citoyen, ayant pris les armes contre son gouvernement, était appelé à se soumettre, qu'entendrait-il par cet appel ? Il comprendrait qu'il est appelé à déposer les armes et à obéir aux lois de son pays. Voilà précisément ce que le

pécheur doit faire à l'égard de Dieu. Il doit mettre fin à ses oppositions et à ses résistances hostiles envers son Créateur, et prendre l'attitude d'un enfant docile et obéissant, disposé à être et à faire toujours ce que Dieu exige de ses créatures : *« Me voici, Seigneur ! Que veux-tu que je fasse ? »* c'est là son langage !

Représentons-nous encore une compagnie de soldats en état de révolte. Le gouvernement a mis sur pied une armée pour les soumettre. Ils se sont retirés dans une forteresse, où les provisions ont bientôt manqué. N'ayant pas moyen de se sauver, ils n'ont su que faire jusqu'à ce qu'un des révoltés se soit décidé à s'adresser aux autres en ces termes : *« Eh bien ! Camarades, nous sommes dans nos torts depuis le commencement de cette affaire. Il est probable que nous ne tarderons pas à recevoir ce que nous méritons justement. Nous ne pouvons échapper ; et, quant à moi, je ne veux absolument pas trouver ma mort en ce lieu. C'est pourquoi je vais me livrer à la clémence de notre chef ».*

Cet homme se soumet ; et dès ce moment il cesse d'être un rebelle. Il en est de même du pécheur quand il cesse de lutter contre Dieu, et qu'il consent dans son cœur à être et à faire ce que Dieu demandera de lui. Il peut être dans le doute pour ce qu'il a à faire ; il peut même craindre qu'en se jetant entre les mains du Tout-Puissant, il ne soit immédiatement jeté en enfer, comme il le mérite. Mais il remet toute cette affaire à son Dieu ; il ne lui résiste plus longtemps ; et, sans aucune condition, il lui abandonne son sort avec une pleine confiance en sa bienveillance. Jusqu'à ce que vous ayez suivi cette marche, ô hommes pécheurs, vous n'avez rien fait pour votre salut.

5° Ce que les pécheurs ont encore à faire, c'est de confesser leurs péchés et d'y renoncer.

Les péchés contre Dieu doivent être confessés à Dieu ; ceux contre le prochain, au prochain, et les uns comme les autres doivent être abandonnés. Aussi longtemps qu'un homme n'a pas fait toutes les réparations en son pouvoir, il n'a pas renoncé au péché. S'il a volé de l'argent, ou s'il a fait tort à son prochain de telle ou telle autre manière, il n'abandonnera pas le péché par la seule résolution qu'il prendra de ne plus voler ou de ne plus nuire ; il faut qu'il répare, autant que possible, le tort qu'il a fait. Un calomniateur de même doit une réparation ; il ne lui suffit pas non plus de dire qu'il ne calomniera plus. De la même manière, si quelqu'un a dérobé quelque chose à Dieu (et qui est le pécheur qui ne l'a pas fait ?, (1) il faut aussi qu'il fasse réparation, autant que cela dépend de lui.

Supposons un homme en rébellion contre Dieu ; il a gagné de l'argent ; et il n'a pas fait tourner au profit du règne de son Créateur, son temps, ses talents et son service ; il n'a fait usage des bontés de la Providence que pour se réjouir, sans songer à se dépenser pour le salut du monde. Eh bien ! S'il meurt avec le sentiment que l'argent qu'il a est à lui, et qu'ainsi il le laisse à ses héritiers, il peut être aussi sûr qu'un voleur de grand chemin qu'il ira en enfer. Jamais il n'a rien fait pour Dieu.

Quand même il aurait eu un langage très religieux, il n'a jamais confessé son précédent péché à Dieu ; il ne l'a pas même abandonné ; car il ne s'est jamais reconnu l'économe de Dieu. S'il refuse d'administrer ses biens comme un économe de Dieu, s'il s'en attribue la possession et qu'il les laisse à ses enfants, il dit par le fait à Dieu : *« Ces biens ne t'appartiennent pas ; ils sont à moi, et je les donnerai à mes enfants ».* Il a persévéré dans son péché, car il n'abandonne pas la possession de ce qu'il a ravi à Dieu. Que dirait de son commis un marchand, si ce commis s'emparait de tout son capital, sans vouloir le lui rendre ? Cet homme irait-il au ciel ? Non,

direz-vous ; car, s'il ne va pas en enfer, on peut aussi bien dire, qu'il n'y a pas d'enfer du tout. Dieu serait infiniment injuste, s'il laissait un tel individu impuni. A-t-il abandonné le péché ? Je vous dis que non. S'il ne s'est pas rendu à Dieu avec tout ce qu'il a, il n'a pas même fait le premier pas dans le chemin du ciel.

6° Un autre bon conseil à donner aux pécheurs est celui-ci : « Choisissez aujourd'hui qui vous voulez servir ».

Sous l'ancienne alliance cette direction était la plus ordinaire qui fût donnée aux hommes, car jusqu'aux jours de Jean-Baptiste ils étaient rarement appelés à croire au Christ. Saint Jean baptisait ceux qui s'adressaient à lui du baptême de repentance ; et il leur disait de croire en Celui qui devait venir après lui. Sous Josué, les Israélites étaient exhortés à choisir qui ils voulaient servir ; et cette exhortation était bien plus facilement comprise que n'aurait été celle de recourir par la foi à un Messie qui n'était pas prêt à être manifesté. Moïse parlait au peuple en ces ternies : « Je prends aujourd'hui à témoin les cieux et la terre contre vous, que j'ai mis devant vous la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction ; choisis donc la vie, afin que tu vives, toi et ta postérité (Deutéronome 30 v. 19) ». Ainsi, les directions qui étaient données aux pécheurs étaient accommodées à leurs connaissances, Il faut qu'il en soit de même de nos jours. Les hommes sont appelés à faire un choix. On leur demande s'ils veulent servir Dieu ou le monde, s'ils veulent rechercher la sanctification ou pratiquer le péché. Qu'ils apprennent donc à connaître ce que c'est que de choisir et ce qu'il faut choisir ; et ils seront sauvés si du fond de leur cœur ils font un bon choix.

Chacune de ces diverses directions, si elle est suivie, constitue la conversion chrétienne. Leur application peut varier suivant les différents cas dans lesquels les pécheurs se trouvent placés.

Tantôt, la première manifestation de la conversion est la soumission à Dieu ; tantôt, c'est la repentance ou la foi, ou le choix de servir Dieu. Cela dépend de ce qui frappe le plus leur esprit dans le moment où l'œuvre commence dans leur âme. Si leurs pensées sont d'abord dirigées vers Christ, l'exercice de la foi est la première manifestation. Si la conscience est d'abord agitée par le sentiment du péché, la repentance est nécessairement le premier caractère de la conversion. Si la conversion qui nous est proposée ici-bas, fixe d'abord l'attention, le choix de servir Dieu est le premier exercice de l'âme convertie. Enfin la soumission à Dieu est le premier exercice, si les pensées commencent par être dirigées vers son gouvernement. Il est donc important de découvrir la marche du Saint-Esprit dans l'œuvre de la conversion et de la suivre fidèlement dans les directions à donner aux pécheurs.

C'est une grande erreur que de croire que l'Esprit de Dieu agit toujours de la même manière, avec le même ordre, dans la conversion des hommes. Il y a une grande variété dans ses opérations.

Il suffit que quelqu'un suive la direction qui lui est donnée par le Saint-Esprit dans sa conscience, pour qu'il soit vrai de dire de lui qu'il est converti. Il faut seulement qu'il en résulte une obéissance de cœur à Dieu ; car, quand le pécheur se soumet à l'autorité divine dans un point, il est prêt à s'y soumettre dans tous les autres. S'il obéit à Dieu dans une chose, parce que c'est la volonté de Dieu, il obéira aussi dans d'autres choses, en tant qu'il croira que Dieu les veut. Ainsi, il importe peu laquelle des directions soit donnée à un pécheur, pour qu'elle soit une pierre de touche à laquelle l'obéissance à Dieu puisse être reconnue.

III. Plusieurs erreurs dans lesquelles les pécheurs sont enclins à tomber.

Il me reste à faire connaître plusieurs erreurs dans lesquelles les pécheurs angoissés sont enclins à tomber par rapport à la grande question du salut.

1° La première erreur consiste à croire qu'il faut qu'on se rende meilleur, ou qu'on se prépare de manière à se recommander à la miséricorde de Dieu.

Il est étonnant que les pécheurs ne comprennent pas que tout ce qu'ils ont à faire est d'accepter le salut de Dieu qui a tout préparé. Tous les hommes, instruits ou ignorants, commencent par s'adonner à la pratique des œuvres légales pour être soulagés dans leur cœur. Voilà pourquoi ils ne deviennent pas chrétiens dès le moment où ils s'occupent de leur salut. Ils s'imaginent que, de manière ou d'autre, ils doivent être préparés pour cette œuvre : Que leur extérieur doit être changé, leurs haillons remplacés par d'autres vêtements ; en un mot, pour s'approcher de Dieu, ils veulent avoir un extérieur plus attrayant.

Il importe qu'on leur montre, une fois pour toutes, qu'il est impossible qu'ils deviennent tant soit peu meilleurs, jusqu'à ce qu'ils fassent la seule chose que Dieu demande d'eux. Jusque-là, à chaque respiration de leurs poumons, à chaque battement de leurs pouls, ils deviennent pires qu'ils n'étaient dans leur état de rébellion ouverte contre Dieu ; et ils restent tels, aussi longtemps qu'ils ne font pas la grande œuvre, qui est la première chose à faire, l'abandon total à Dieu.

2° Une autre erreur consiste à croire que le pécheur doit être angoissé pendant un certain temps par le sentiment du péché, avant qu'il poisse aller à Christ.

Ceux qui partagent cette erreur, prétendent que c'est une punition que le pécheur ne peut éviter. C'est pourquoi ils pensent que, quand ils auront été pendant un certain temps humiliés et dans la détresse, Dieu aura pitié d'eux et qu'il sera plus disposé à les secourir, alors qu'il les verra si misérables. Il faut au contraire qu'on fasse comprendre clairement aux pécheurs qu'ils ne sont malheureux et misérables que parce qu'ils refusent d'accepter le soulagement que Dieu leur offre. Que dirait-on d'un enfant obstiné qui, pendant que son père le ferait trembler en le menaçant de la verge, s'imaginerait que, par cette épreuve et cette terreur, son sort s'améliore ? Son père aurait-il plus de pitié de lui par cela seul qu'il endure un châtiment ? Qui ne voit au contraire que, par sa conduite, cet enfant irait de mal en pis, s'il s'imaginait que sa peur sans amendement le rend meilleur ?

3° Il est aussi des pécheurs qui pensent que, pour se soumettre à Dieu, ils doivent attendre d'autres sentiments et d'autres impressions.

« Je ne pense pas », disent-ils, *« que je sois déjà assez bien disposé pour accepter le Christ ; je ne pense pas que je sois déjà préparé à être converti ».* Mais il faut leur répondre que ce que Dieu exige d'eux, c'est qu'ils tiennent un langage tout à fait différent. Ce qu'ils disent revient à dire : *« Je n'ai pas de bons sentiments ».* C'est comme si l'homme répondait à Dieu, quand il lui commande de l'aimer : *« Seigneur, je dois attendre que j'aie des sentiments différents de ceux que j'ai ! »* C'est à-dire, ô homme, que tu dois attendre, pour aimer Dieu, d'avoir commencé à l'aimer ! » Pécheur aveugle ! Tu n'as point à attendre ainsi que ces sentiments

entrent dans ton cœur comme du dehors ! Ce que Dieu demande de nous, c'est que notre âme agisse, pour se détourner du péché vers la sainteté, du service de Satan vers celui du Dieu vivant. Ce qu'il y a de plus important en cela, sans doute, c'est d'avoir de bonnes dispositions : mais il ne s'agit pas de les attendre, ce sont des exercices et des devoirs imposés à notre âme.

4° Une autre erreur, toute pareille des pécheurs, consiste à croire qu'il faut qu'ils attendent jusqu'à ce que leur cœur soit changé.

« *Comment* », s'écrient-ils, « *dois-je croire en Christ, avant que mon cœur soit changé ? Pouvez-vous dire que je dois me repentir avant ce changement ?* » A cette question, il y a une simple réponse à faire : c'est que le changement du cœur est précisément la chose dont il s'agit. Dieu demande que les pécheurs l'aiment, c'est-à-dire, qu'ils changent leur cœur. Il demande qu'ils croient à l'Évangile, c'est-à-dire, qu'ils changent leur cœur. Il demande qu'ils se repentent, c'est-à-dire qu'ils changent leur cœur. Dieu ne dit pas à l'homme d'attendre que ce changement ait lieu, pour se repentir ensuite, pour croire et pour aimer Dieu. La repentance même, d'après l'étymologie du mot, est un changement d'esprit ou de cœur. Changer de cœur, c'est faire l'une ou l'autre de ces œuvres chrétiennes, c'est se faire un cœur nouveau comme Dieu le veut.

5° Souvent les pécheurs s'imaginent qu'ils sont parfaitement disposés à faire ce que Dieu veut.

Qu'on leur dise de faire ceci ou cela, de se repentir ou de croire, ou de donner son cœur à Dieu, et ils répondent : « *Oh ! Oui, je suis tout à fait disposé à le faire, je voudrais pouvoir le faire, je donnerais tout pour pouvoir le faire* ». Il importe de faire comprendre à ces personnes, que vouloir observer un commandement de Dieu, c'est l'observer en effet ; mais il y a une grande différence entre désirer et vouloir. On peut souvent avoir quelque désir d'être chrétien, et cependant ne pas vouloir l'être. Quand un homme voit quelque chose qui lui semble bon, il le désire naturellement.

Ce désir augmente à mesure que la bonté de l'objet se montre davantage à ses yeux. Et, malgré cela, il peut ne pas avoir la volonté absolue de l'avoir dans toutes les circonstances. Il se peut qu'il préfère que la personne, à qui l'objet appartient, continue pourtant à le posséder, ou bien qu'il choisisse son ami ou son enfant pour en être mis en possession. Quelqu'un peut avoir le désir d'aller à Philadelphie, tandis que, pour des raisons bien plus importantes que celles qui lui ont donné ce désir, il choisit pourtant de ne pas y aller. De la même manière, le pécheur peut désirer d'être chrétien : il peut savoir que, s'il l'était, il serait beaucoup plus heureux, et qu'à la mort il irait au ciel ; et néanmoins il ne veut peut-être pas encore définitivement devenir chrétien. Être véritablement disposé à obéir à Christ est ce qui constitue le caractère même du disciple du Seigneur. Quand un homme se décide à obéir à Dieu, il est chrétien. Mais les désirs qui ne portent pas à faire un choix, ne sont rien.

6° Le pécheur vous dira quelquefois qu'il offre de donner son cœur à Dieu, mais il fait entendre en même temps que Dieu ne veut pas recevoir son offre.

Ceci est absurde ; car qu'est-ce que Dieu demande, si ce n'est que nous l'aimions ? Or, dire qu'on veut donner son cœur à Dieu, mais qu'il n'a pas la volonté de l'accepter, c'est dire qu'on veut aimer Dieu, mais qu'il ne veut pas être aimé, qu'il ne souffre pas qu'on l'aime. Il est important d'éclairer le pécheur sur toutes ces choses, afin qu'il n'y ait pas pour lui quelque retraite obscure et mystérieuse, où la vérité ne puisse pas l'atteindre.

7° L'homme s'imagine aussi quelquefois qu'il se repent, tandis qu'il est seulement convaincu de son péché.

Dans ce cas, comme dans tous les autres, où le pécheur est engagé dans quelque erreur, il faut que la vérité chasse ce mensonge de son esprit, quelque pénible que cela puisse être pour lui. Il faut absolument que la chose se fasse, pour empêcher l'âme de tomber dans l'abîme de l'enfer.

8° Il arrive souvent aux pécheurs d'avoir les regards fixés sur eux-mêmes, pour y chercher quelque chose qui puisse les recommander à Dieu.

Il est évident qu'ils font cela faute de connaissance. Pendant longtemps le pieux David Brainerd était ainsi occupé de lui-même.

Quelquefois il s'imaginait qu'il avait des sentiments propres à le recommander à la miséricorde divine. Alors il se sentait disposé à faire part de sa découverte à Dieu et à lui exposer tous ses bons sentiments. Mais il ne tardait pas à s'apercevoir qu'il se trompait ; et alors il était confus à la pensée de sa méprise. Le pauvre pécheur est souvent porté au désespoir, faute de connaissance de lui-même, et il est facile de voir que sa fausse science exerce une fâcheuse influence sur sa conduite chrétienne, et qu'elle diminue considérablement ses consolations, de même que son utilité dans le monde.

Il faut donc que les regards du pécheur soient détournés de dessus lui-même pour se porter sur quelque autre objet. Pour le distraire salutairement, que son attention s'arrête sur l'accomplissement de quelque devoir ; qu'on lui montre le Christ ; et alors, avant de s'en douter, il s'apercevra qu'il s'est soumis à Dieu. Il verra alors que ce que Dieu demande est on ne peut plus raisonnable ; que le salut qui est en Jésus est complet ; il reconnaîtra quelque autre vérité de ce genre ; et s'il la considère, son cœur est gagné et son angoisse est passée.

Remarques additionnelles.

1° Les fausses directions, qui ont été données aux pécheurs, ont beaucoup augmenté le travail des ministres et multiplié les difficultés dans l'œuvre du salut des âmes. Il en est résulté qu'un enseignement, qui était en lui-même très simple, est maintenant obscur. On a si longtemps enseigné au peuple que la conversion est quelque chose de terriblement mystérieux, et d'inintelligible, qu'il n'essaie plus de comprendre. Ces fausses notions font que les pécheurs se retranchent derrière des excuses : *« Je ne puis me repentir, je dois attendre que Dieu vienne agir en moi, etc. »*

Autrefois il suffisait de dire aux pécheurs (comme nous le savons par la Bible) qu'ils devaient se repentir ou croire au Seigneur Jésus-Christ ; maintenant on parle de la foi comme d'un principe, et non comme d'un fait, et de la repentance comme de quelque chose qui est mis dans l'esprit, et non comme d'un exercice de cet esprit même. De là vient que les pécheurs sont dans la perplexité. Les ministres sont même accusés d'hérésie, lorsqu'ils ont la présomption d'enseigner que la foi est un exercice de l'esprit et non un principe, et que le péché est un acte et non une partie constituante de l'être humain.

Et ces faux raisonnements ont égaré les pécheurs au point qu'il faut se donner beaucoup de peine pour leur expliquer non-seulement ce que n'est pas la conversion, mais ce qu'elle est. Sans cela, ils peuvent être à peu près sûrs qu'ils ne comprennent pas ce qui leur est enseigné ; et, dans leur angoisse, ils se donnent un faux soulagement, en se déchargeant de leur devoir sur Dieu, ou bien ils se livrent au désespoir, en s'imaginant qu'il leur est impossible de faire ce qu'ils doivent faire pour être sauvés. Il est souvent on ne peut plus difficile de les faire sortir de ces labyrinthes théologiques, où ils ont été fourvoyés, et de les conduire le long du droit et simple chemin de l'Évangile. On dirait qu'on a employé la plus grande adresse à séduire les esprits et à les envelopper dans un tissu de fausse théologie.

Qui n'a pas rencontré, dans des temps de réveil, cette suite de folies, qu'on a inculquées à la masse des chrétiens, et qui ont mis des prédicateurs dans la nécessité d'exposer la vérité en recommençant par l'A.B.C., et d'instruire les plus avancés comme des écoliers ? Voilà ce que les révérends docteurs ont fait pour égarer les esprits dans les choses les plus simples ! Dites à un pécheur qu'il faut croire ; et tout surpris, regardant autour de lui, il répond : *« Que dites-vous ? La foi n'est-elle pas un principe ? Or, comment puis-je croire avant d'avoir reçu ce principe ? »* Et si le ministre emploie les expressions mêmes d'un apôtre, lorsque, le jour de là première Pentecôte, il s'écria : « Amendez-vous » est-il rare d'entendre sortir de la bouche des auditeurs ce langage : *« Je suis sûr que ce prédicateur est un Arminien. A-t-on besoin de pareilles exhortations, destructives de la doctrine « du salut gratuit » ?* Cet homme nie l'influence du Saint-Esprit, etc.

Il y a de quoi faire pleurer l'humanité, quand on voit les épais brouillards par lesquels on a rendu méconnaissables les plus simples directions de l'Évangile, et précipité des générations entières dans les ténèbres de l'enfer !

2° Il vaut infiniment mieux laisser les pécheurs dans l'ignorance, que de leur donner des instructions erronées. Rien n'était plus difficile pour Jésus-Christ, que de faire renoncer les Juifs à leurs fausses notions de théologie, et cette même difficulté se présente encore à ceux qui veulent faire comprendre à leurs descendants les points les plus simples de l'Évangile ; parce que ces hommes ont hérité de leurs pères leurs fausses notions, et qu'ils ont perverti la vérité. Toute fausse théologie ouvre aux pécheurs des refuges de ce genre, où ils aiment à se cacher : C'est la chose la plus difficile du monde, que de les faire sortir de ces retraites d'une prétendue orthodoxie, qui donne au pécheur une fausse sécurité et qui, en quelque sorte, condamne Dieu lui-même. Cette œuvre est une des plus décourageantes du ministère évangélique.

3° Il n'est, pas étonnant que l'Évangile, chargé de tous ces dogmes d'une fausse théologie, ait eu si peu d'effets salutaires. Le fait est que, depuis longtemps, l'Évangile n'a été que rarement porté au monde dans toute sa pureté. La même bouche, qui proclamait la nécessité de la repentance pour le salut du pécheur, déclarait en même temps que l'homme ne peut pas se repentir. De cette manière la vérité et l'erreur ont été confondues, et il s'est trouvé que l'Évangile qu'on annonçait était un autre évangile, ou plutôt qu'il n'était plus digne de ce nom. Il était impossible que l'influence pratique d'une telle prédication ne se ressentît beaucoup de cette confusion du vrai et du faux.

4° On comprend donc facilement ce que c'est que de bander à la légère la plaie du peuple de Dieu, et quel est le danger d'une telle opération. Il n'est pas difficile, sans doute, de dire aux pécheurs, convaincus de péché, quelque chose qui leur donne du soulagement dans leur angoisse ; mais ils n'auront alors qu'une fausse espérance. Ils seront convertis d'après leur

manière de voir ; mais ils seront toujours des chrétiens pauvres, faibles, chancelants, dans le doute, et ne produisant rien de vraiment bon.

5° La conduite qu'on tient à l'égard d'une personne convaincue de péché, la clarté, la force et la fermeté, avec lesquelles les directions de l'Évangile lui sont données, contribuent beaucoup à soulager son cœur et à la rendre utile. Si ceux qui la dirigent, craignent de porter la sonde trop avant dans son être moral, cette personne sera toujours un chrétien pauvre et infirme ; il n'aura jamais une foi inébranlable. Jamais il ne fera beaucoup de bien. La seule bonne marche à suivre est toujours de montrer avec franchise au pécheur toute La vanité de ses excuses, et de lui faire connaître clairement ce qu'il est et ce qu'il doit devenir. Il bénira Dieu pendant toute l'éternité d'avoir été mis en rapport avec de fidèles serviteurs du Seigneur.

C'est parce qu'un grand nombre de ministres ne suivent pas cette marche, qu'il y a tant de personnes à qui l'on ne peut charitablement refuser le nom de chrétiens, et dont néanmoins la conversion a quelque chose d'incertain et de douteux. Elle semble plutôt être un changement d'opinion qu'un changement de cœur. Si au contraire la sonde de la vérité est portée jusque dans les profondeurs de l'âme du pécheur, si l'ancien fondement de ses espérances est détruit de fond en comble, si ses fausses retraites sont mises à découvert devant ses yeux, si, enfin, la Parole de Dieu lui est appliquée comme un feu et comme un marteau, alors ce pécheur aura des vues claires sur son état réel devant son Dieu ; il embrassera des principes fermes ; sa foi en Christ, son Sauveur, sera forte, et il suivra son Seigneur d'un pas assuré. Voilà la conduite à tenir à l'égard des pécheurs pour en faire des chrétiens solides !

L'histoire des réveils, même dans les temps modernes, offre des exemples sans nombre qui prouvent que, par ses dispensations directes, le Saint-Esprit justifie cette conduite à tenir à l'égard des pécheurs. J'ai connu un jeune homme qui fut converti hors de chez lui. L'endroit où il demeurait n'avait pas de ministre ; l'Évangile n'y était pas prêché ; on y était sans religion. Trois jours après sa conversion, il se rendit chez lui, et immédiatement il mit la main à l'œuvre pour travailler à un réveil. Il ouvrit des réunions dans son voisinage ; il pria, il travailla, et un réveil eut lieu. Il garda la principale direction de cette œuvre ; et ses efforts puissants convertissaient la plupart des notables de l'endroit.

Le fait est qu'on s'était conduit à son égard de manière qu'il savait ce qu'il se voulait et ce qu'il avait à faire. Il comprenait son sujet, et il n'ignorait pas ce qui lui était arrivé et ce qu'il était devenu. Il n'était pas toujours troublé par des doutes sur sa propre conversion. Il savait qu'il servait Dieu, et que Dieu était avec lui. Aussi allait-il en avant dans l'œuvre de la conversion des autres, avec hardiesse et fermeté. Mais si vous entreprenez de faire des convertis, sans détruire toutes leurs œuvres et sans leur ôter leurs fausses espérances, vous ne pourrez faire qu'une troupe d'hypocrites ou de chétifs chrétiens, qui doutent toujours, qui sont aisément détournés du bon chemin, et qui, en un mot, ne savent ce que c'est qu'un réveil. Il s'agit d'amener les pécheurs tout droit à la lumière. Si quelqu'un est converti de cette manière, vous pouvez compter sur lui, et savoir à quoi vous en tenir avec lui.

6° Quand le pécheur est trop longtemps accablé par le sentiment de sa culpabilité, cela provient ordinairement d'un défaut d'instruction. Là où des instructions claires et fidèles sont données, ce sentiment de la culpabilité est ordinairement profond et poignant, mais de courte durée.

7° Quand des directions claires sont données aux pécheurs convaincus de leur péché, s'ils ne les suivent pas bientôt, ils finissent alors bientôt par ne plus même sentir leur culpabilité : Ils

retombent dans l'insensibilité. Mais s'ils sont trompés par de fausses vues, ils peuvent se traîner dans un état de langueur spirituelle pendant des semaines, peut-être pendant des mois, et quelquefois pendant des années, sans que leur état se déclare suffisamment. Mieux vaut abréger la crise. Que si la vérité a été rendue parfaitement claire à l'esprit d'un homme, au point que toutes ses erreurs aient été dissipées, alors il se soumettra bientôt à la direction de l'Évangile, ou son cas est désespéré. Il n'y a plus rien à faire là où le pécheur résiste directement à la vérité même qui doit le convertir et qui a été mise à la portée de son intelligence. L'esprit ne tardera pas à l'abandonner, car il a résisté aux armes qui sont employées par cet Esprit même pour le vaincre.

S'il y a ici des pécheurs travaillés dans leur conscience, et qu'ils voient le chemin de leur devoir clairement tracé devant eux, je vous dirai : Prenez garde à votre conduite. Si vous ne vous soumettez pas à la direction de l'Esprit de Dieu, il vous abandonnera, et vous êtes perdus.

8° Une grande partie des directions données, parmi nous-mêmes, aux pécheurs inquiets sur leur salut, ressemble à la doctrine romaine sur les indulgences. Le pape vend des indulgences qui autorisent le péché. Ce trafic scandaleux fut l'occasion de la réforme sous Luther. Quelquefois le peuple achetait une indulgence pour pouvoir pécher pendant un certain temps, ou pour commettre tel ou tel péché particulier, ou un nombre de péchés donnés.

Or, dans les églises protestantes, il se passe quelque chose d'à peu près semblable. On dit au pécheur qu'il faut attendre, c'est-à-dire qu'on l'autorise à persévérer un peu plus longtemps dans le péché, en attendant que Dieu le convertisse. N'est-ce pas là le pendant de la doctrine romaine ? Toute direction donnée au pécheur, qui n'exige pas qu'il obéisse à Dieu, immédiatement, est une indulgence. C'est lui donner la liberté de continuer à pécher contre Dieu. De telles directions ne sont pas seulement fausses, mais funestes et cruelles. Si elles ne perdent pas toujours l'âme, elles ont toujours pour résultat que le pécheur tarde à jouir de la communion avec notre Sauveur ; et, en écoutant de telles instructions, il risque même de périr pour toujours. Oh ! qu'il est dangereux de donner au pécheur une raison de penser qu'il peut attendre plus tard pour donner son cœur à Dieu !

9° Autant que j'ai pu l'observer, les conversions qui ont été les plus subites ont ordinairement été les meilleures. Je sais que le contraire a été souvent soutenu, mais sans aucune raison valable, quoique le grand nombre tienne ces conversions subites pour suspectes. La Bible est loin d'approuver une telle supposition ; au contraire, elle ne mentionne aucune conversion qui se soit opérée par gradation ; toutes celles qu'elle rapporte se sont faites subitement. Je suis persuadé qu'il n'y aurait jamais eu dans l'Église tant de chrétiens à convictions faibles et souvent inefficaces, si la pure théologie n'eût pas été pervertie par cette funeste doctrine de l' impossibilisme (1).

Dans les jours de la Bible, les pécheurs se repentaient alors qu'on leur disait qu'il fallait se repentir. Les théories théologiques qui, aujourd'hui, laissent sans la moindre nécessité les pauvres âmes dans la détresse, et qui les exposent même à une ruine complète, n'avaient pas encore été inventées ni débitées. Quand un pécheur est amené à savoir réellement ce qu'il a à faire, et que, sans plus de délai, il se met à agir, il continue ordinairement à travailler à son œuvre ; il persévère, et il déploie un caractère décidé. Il ne ressemble en rien à ces traîneurs qu'il faut faire avancer par la force dans la voie du bien, comme des navires qu'il faut traîner et remorquer contre le vent et la marée.

Examinez ces chrétiens languissants, qu'il faut toujours pousser à l'accomplissement de leurs devoirs, et vous vous apercevrez qu'ils n'ont pas reçu de directions claires et fermes. Ces personnes sont effrayées des conversions subites !

Effrayées des conversions subites ! Quelques-uns des meilleurs chrétiens, de ma connaissance, ont été convaincus de péché et convertis dans l'espace de peu de minutes. Dans un quart d'heure plusieurs de mes auditeurs furent réveillés un jour pendant que je leur parlais au nom du Seigneur.

Ils se tournèrent franchement vers lui, et depuis ce temps ils ont été des porte-flambeaux dans l'Église, et ils n'ont cessé, en général, de montrer la même fermeté de caractère qu'ils manifestèrent au moment où ils se déclarèrent pour le Seigneur. (1) Cannotism.

Instruction aux hommes convertis.19

Mon dernier discours avait pour objet de donner des directions convenables aux pécheurs travaillés ; cela me conduit naturellement, dans le cours de ces leçons, à considérer la manière dont les nouveaux convertis doivent être traités et les instructions qu'on doit leur donner.

« Pais mes agneaux (Jean 21 v. 16) ».

Vous qui lisez vos Bibles, rappelez-vous le rapport qui existe entre ces paroles et celui qui les prononça. Elles furent adressées par le Seigneur Jésus-Christ à Pierre après son reniement et sa repentance. Probablement un des desseins que Jésus-Christ avait en vue en laissant Pierre tomber dans un péché aussi affreux que celui de renier son maître, était d'opérer en lui une plus grande œuvre de grâce et ainsi de le préparer au devoir particulier de sa vocation, qui était de poser les fondements de l'Église, et de veiller aux intérêts spirituels des hommes convertis. Son âme avait besoin d'une grâce particulière pour qu'il fût capable de conduire les autres à travers les scènes d'épreuves et de tentations auxquelles les premiers chrétiens étaient particulièrement exposés.

Il est évident que, malgré les dons naturels particuliers dont saint Pierre était doué, il était encore un saint bien imparfait. Il était probablement converti avant cette époque, mais il était faible ; il conservait tant de sa brusquerie naturelle et de son impétuosité de caractère, qu'il était encore prêt à s'emporter à toute occasion, à s'irriter contre tous les obstacles ; il était donc encore tout à fait incapable d'accomplir l'œuvre spéciale à laquelle il était destiné. Il fallait quelque chose pour l'y préparer, pour en faire un saint que l'opposition future ne pouvait plus irriter ni les difficultés décourager, ni le succès ou l'honneur corrompre, en enflant son cœur d'orgueil. Ainsi, Christ prit la méthode efficace qui nous est rapportée pour en finir avec lui, une fois pour toutes, et assurer complètement l'œuvre dans son âme.

Il lui fit cette question pour lui rappeler, d'une manière impressive, à la fois son péché et l'amour du Christ : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? (Jean 21 v. 5) ». Question qui impliquait fortement un doute sur l'amour de Pierre. Pierre répond : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime ». Jésus lui dit : « Pais mes agneaux ». Il répète alors la question comme s'il voulait lire au fond de son âme : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » Pierre est toujours ferme et répond encore vivement : « Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime ». Jésus lui adresse encore pour la troisième fois la même question, en appuyant sur les mots. Il semble vouloir chercher au fond de sa pensée si Pierre pourrait le renier encore ; Pierre est ému, il fut

attristé, est-il dit ; il ne s'emporte pas, il ne dit pas avec jactance, comme la première fois : « Quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne t'abandonnerai point », mais il est attristé, il est humilié, il parle avec tendresse, il en appelle au Sauveur lui-même comme s'il le conjurait de ne pas douter de sa sincérité plus longtemps : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime ». Christ alors lui confie sa mission définitive, pais mes agneaux.

Par les termes de brebis et d'agneaux, le Sauveur désigne incontestablement ici les chrétiens, membres de son Église ; les agneaux représentent probablement les nouveaux convertis, ceux qui n'ont encore que peu d'expérience et peu de connaissance de la religion, et qui par cela même ont besoin d'une attention particulière, d'un soin assidu pour qu'ils sortent préservés du mal, et deviennent un jour des membres utiles ; et quand notre Sauveur dit à Pierre de paître ses brebis, il lui rappelle sans doute la tâche importante qu'il devait accomplir en veillant sur les églises nouvellement fondées dans les différentes parties du monde, et en préparant les nouveaux convertis à devenir utiles aux autres et heureux eux-mêmes.

Mon dernier discours avait pour objet de donner des directions convenables aux pécheurs travaillés ; cela me conduit naturellement, dans le cours de ces leçons, à considérer la manière dont les nouveaux convertis doivent être traités et les instructions qu'on doit leur donner.

Instruction pour les nouveaux convertis. En traitant ce sujet j'ai pour but :

I. De dire quelque chose sur les espérances des nouveaux convertis.

II. Sur la manière dont ils doivent faire profession de la religion et se joindre à l'Église.

III. Sur l'importance qu'il y a de donner une bonne direction aux nouveaux convertis.

IV. Ce qu'il n'est pas nécessaire de leur apprendre.

V. Ce qu'il est surtout indispensable de leur enseigner.

VI. Comment les membres de l'Église doivent se conduire à leur égard.

Disons d'abord quelque chose sur les espérances des nouveaux convertis.

I. On ne doit rien dire pour leur faire concevoir une espérance prématurée.

1. D'ordinaire, on ne devrait rien insinuer aux personnes convaincues de péché qui pût leur faire croire qu'elles ont déjà fait l'expérience de la religion, jusqu'à ce qu'elles le trouvent elles-mêmes.

Je n'aime pas ce terme de religion expérimentée, et je ne m'en sers que parce qu'il est d'un usage commun. Il est absurde en lui-même. Qu'est-ce que la religion ? C'est l'obéissance à Dieu. Si vous entendiez un bon citoyen vous dire qu'il a fait l'expérience de l'obéissance au gouvernement du pays, vous diriez que c'est un non-sens. Supposez un enfant parlant de l'expérience qu'il a faite de l'obéissance à son père, s'il sait ce qu'il dit, il veut dire qu'il a simplement obéi à son père tout comme l'apôtre Paul dit aux fidèles de Rome : « Vous avez obéi de tout votre cœur à cette doctrine qui vous a été annoncée (Romains 6 v. 17) ».

Je veux dire qu'il vaut mieux d'ordinaire que l'espérance ou la persuasion qu'ils sont convertis naisse spontanément dans leur cœur. Quelquefois il peut arriver que des personnes soient réellement converties ; mais à cause de quelques préjugés religieux, elles ne le sentent pas. L'idée qu'elles se forment de la religion et de son influence sur le cœur est si contraire à la vérité qu'elles ne pensent pas qu'elles la possèdent. Je vous en donnerai un exemple :

Je travaillais il y a quelques années dans un endroit où il y avait un réveil. Là se trouvait une jeune dame de B. Elle avait été élevée dans la doctrine unitaire, possédait une multitude de connaissances, pouvait parler d'une foule de sujets ; mais sur celui de la religion, elle était d'une grande ignorance. A la fin elle fut frappée d'une terrible conviction de péché. Son éducation lui avait donné une certaine justesse d'esprit, mais son inimitié contre Dieu devint si grande, et éclata d'une manière si effrayante, qu'il était affreux de l'entendre parler.

Elle avait coutume de venir à nos conférences pour les pécheurs inquiets (anxious meeting), où elle conversait avec chacun séparément ; mais tels étaient ses sentiments d'opposition contre Dieu, qu'elle causait souvent du désordre. Si j'étais assez près d'elle pour qu'elle pût entendre ce que je disais aux autres à voix basse, elle répliquait en faisant des remarques que les autres entendaient. Elle parlait en termes très amers contre Dieu et contre son gouvernement moral, comme s'il eût été un tyran impitoyable, l'être le plus injuste et le plus cruel de l'univers.

J'essayais de lui imposer silence, parce qu'elle dérangeait les autres ; mais tantôt elle s'arrêtait, retenait un temps son humeur, tantôt elle se levait et s'en allait. J'ai rarement vu un cas où l'inimitié du cœur contre Dieu se soit élevée plus haut. Un soir que nous étions dans une de ces conférences, comme elle était agitée, je vins vers elle, elle voulait contester selon sa coutume, mais je ne lui le permis pas, et je lui dis que je ne voulais pas converser alors avec elle, mais que le lendemain matin elle pourrait venir dans ma chambre, et qu'alors je lui parlerais. Elle le promit, mais, ajouta-t-elle : *« Dieu est injuste, il est infiniment injuste, il n'est pas tout-puissant. Pourquoi autrement ne m'a-t-il pas montré plus tôt mon inimitié ? Pourquoi m'a-t-il laissée errer si longtemps ? Pourquoi laisse-t-il mes parents et mes amis de B. dans leur ignorance ? Ils sont autant que moi ennemis de Dieu et ils sont sur le chemin de l'enfer. Pourquoi ne les éclaire-t-il pas de leur vraie condition ? »* C'est dans ces dispositions qu'elle quitta la salle.

Le matin suivant elle vint dans ma chambre comme elle l'avait promis. Je remarquai aussitôt qu'elle n'avait plus du tout le même air, mais je ne lui en dis rien. *« Oh ! Dit-elle, j'ai bien changé de sentiments sur ce que je vous disais hier au soir touchant Dieu. Je ne pense pas qu'il m'ait fait quelque tort, et j'espère qu'un jour je deviendrai pieuse, car maintenant j'aime à penser à Dieu. C'est moi qui ai tous les torts, je n'ai pas connu plus tôt mon inimitié, parce que je ne l'ai pas voulu ; j'avais coutume de lire la Bible, mais je laissais de côté les passages qui m'auraient fait sentir que j'étais une pauvre pécheresse, et ces passages qui parlent de la divinité de Jésus-Christ. Je les lisais sans y réfléchir, maintenant je vois que c'est ma faute, non celle de Dieu ; je ne me connaissais pas du tout, mais maintenant je ne pense plus de même ».*

Elle n'avait aucune idée que c'était là de la piété, mais elle espérait en avoir un jour parce qu'elle aimait beaucoup Dieu Je ne lui laissai pas voir que je la regardais comme une chrétienne, je voulais qu'elle le découvrît elle-même, et peu de temps après son esprit fut si complètement occupé de la pensée de Dieu qu'elle ne demanda jamais si elle était ou non convertie.

En général, on a grand tort d'inspirer aux personnes l'espérance qu'elles sont chrétiennes. Selon toute apparence, on juge prématurément. Dans tous les cas il est meilleur qu'elles le découvrent elles-mêmes, si elles ne le voient pas tout de suite : Peut-être ainsi seront-elles d'abord plus abattues que jamais, mais ensuite elles verront plus clairement où elles en sont.

2. Quand vous voyez des gens concevoir une espérance entremêlée de doutes, c'est généralement une preuve que l'œuvre n'est pas complète.

S'ils sont convaincus, ils ont besoin d'être détachés ; ils frisent encore le monde, ils n'ont pas rompu efficacement avec leurs péchés, et ils ont besoin d'être repoussés en arrière plutôt que poussés en avant. Si vous avez, ou s'ils ont eux-mêmes des doutes sur leur compte, très probablement il y a une bonne raison pour cela. Quelquefois ils expriment l'espérance d'être à Christ, puis ils se rappellent un péché qu'ils doivent confesser devant les hommes, des circonstances où ils ont médit, trompé, où ils doivent faire satisfaction, et où leur caractère ou leur bourse est si gravement impliquée qu'ils hésitent et refusent d'accomplir leur devoir.

Cette négligence attriste l'esprit, apporte des ténèbres sur leur cœur et amène naturellement à douter si l'on est vraiment converti. Les doutes qu'elle conçoit de sa conversion viennent en général de l'oubli de quelque devoir particulier. Il faut fouiller ces âmes comme avec une chandelle allumée, les porter à l'accomplissement de ce devoir et ne leur pas permettre d'espérer jusqu'à ce qu'elles le remplissent. Ordinairement il est à propos de jeter dans les cœurs quelque vérité évidente qui les pénètre et les frappe, quelque chose qui dessèche les espérances comme un ver.

Faites-le pendant que l'Esprit de Dieu les tient, faites-le avec fidélité et ne craignez pas de faire du mal. Je citerai un trait pour éclaircir cette pensée. J'ai connu une personne qui était membre de l'Église, mais une misérable hypocrite comme le témoignait sa conduite, et comme elle l'avoua plus tard elle-même dans un réveil religieux ; elle fut réveillée et profondément touchée. Au bout de quelque temps elle conçut de l'espoir. Elle vint auprès du ministre pour lui en parler, mais celui-ci versa la vérité dans son cœur de manière à anéantir toutes ses espérances.

Elle demeura sous cette conviction plusieurs jours ; puis elle se mit à espérer de nouveau. Le ministre connaissait son caractère, il savait ce dont elle avait besoin ; il dissipa encore une fois son espoir. Elle fut alors renversée au point de ne pouvoir plus ni se relever ni marcher. L'Esprit

de Dieu éprouva si profondément son cœur, que pendant un temps il lui enleva toute force physique. Dès lors, elle fut vaincue. Elle avait été auparavant une des créatures les plus rebelles à la loi de Dieu, qui ne fût jamais ; elle devint alors humble et fut une des plus modestes, des plus tendres et des plus aimables chrétiennes que j'ai connues, et elle a persévéré. Nul doute que c'était là la vraie manière d'agir avec elle. C'était le traitement que sa position réclamait.

Il est souvent utile d'en agir ainsi. Il y a des gens qui sont naturellement désagréables de caractère, et peu aimables dans leur conduite ; il est particulièrement important de traiter ces personnes avec sévérité, quand ils commencent à manifester leur espoir d'être à Christ. Si l'œuvre qui s'opère en eux n'est, tout d'abord, extrêmement profonde et complète, ils seront beaucoup moins utiles, intéressants et heureux, qu'ils ne l'auraient été, si la correction avait été sévère et habilement appliquée à leur cœur. Si vous leur donnez des encouragements, au lieu d'un traitement sévère, si vous les laissez poursuivre leur chemin, sans les reprendre et les humilier assez, ces traits désagréables du caractère resteront ineffacés, et ressortiront toujours au grand préjudice de leur paix personnelle, et de leur influence, de leur utilité générale, comme chrétiens.

Des circonstances particulières peuvent aider à refondre, pour ainsi dire, de tels caractères, dans un moule convenable.

Il faut en profiter. N'épargnez, dans ce cas, ni enfant, ni frère, ni mari, ni femme ; que ce soit une œuvre complète. S'ils manifestent l'espérance d'être à Christ, et qu'ils en portent l'image, ils sont chrétiens. Mais, s'il y a doute, s'ils ne paraissent pas complètement changés, dissipez leur espérance, en les sondant sans pitié, et en laissant l'Esprit de Dieu faire l'œuvre plus profonde. Si l'image n'est pas encore parfaite, recommencez ; humiliez-les jusqu'à ce qu'ils aient l'esprit d'un petit enfant, et qu'alors ils espèrent : Ils seront de vrais et de parfaits chrétiens.

J'ai vu, souvent, les gens les plus maussades, les plus haïssables, tellement transformés par ce traitement, qu'en peu de jours ils paraissaient devenir des êtres tout différents. Vous auriez pensé que l'œuvre de toute une vie de culture chrétienne avait été achevée en un moment. Telle fut sans doute l'intention du Sauveur dans sa conduite avec Pierre. Pierre avait été converti, mais il se laissa aller à l'orgueil spirituel, à la présomption, et il tomba. Jésus l'humilia ensuite en le sondant trois fois par cette question : « Simon fils de Jonas, m'aimes-tu ? » Puis, tout porte à croire qu'il devint un saint persévérant et dévoué tout le reste de sa vie.

3. Il n'est pas non plus nécessaire que de nouveaux convertis aient ou expriment des doutes sur leur conversion.

Il n'est pas plus nécessaire de douter, si l'on approuve le gouvernement de Dieu, que de douter si l'on préfère notre gouvernement à un autre. En fait, il est absurde qu'une personne ait des doutes sur un tel point, si elle est intelligente et comprend ce qu'elle dit. On a longtemps supposé que c'était une vertu et une marque d'humilité, que de douter si l'on est chrétien. Mais c'est une maxime du diable. *« Dites-moi, voisin, préférez-vous notre gouvernement à celui de la Russie ? Ah ! J'espère que j'aime notre gouvernement ; mais j'ai beaucoup de doutes. Mère, aimez-vous vos enfants ? Ah ! Monsieur, quelquefois j'espère en tremblant que je les aime, mais vous savez que les meilleurs ont des doutes. Femme, aimez-vous votre mari ? Je ne sais ; quelquefois je l'aime, mais vous savez que le cœur est trompeur, et nous devons nous garder de trop de confiance ».* Qui voudrait avoir une telle femme ? *« Mari, aimez-vous votre femme, votre famille ? Ah ! Vous savez que nous sommes de pauvres créatures ; nous ne connaissons*

pas nos cœurs ; je pense que je les aime, mais peut-être me trompé-je ? » Dites, tout cela n'est-il pas ridicule ?

Ordinairement ces doutes qu'on exprime, rendent la piété vraiment douteuse. Le chrétien réel ne doit pas douter. Quand il est plein de doutes, nous devons être inquiets sur son compte, et l'empêcher d'en avoir. Nous avons conscience de notre amour pour Dieu, comme de toute autre affection. Une femme sait qu'elle aime ses enfants, parce qu'elle le sent ; elle sent que son affection est active, et se montre chaque jour. C'est de la même manière qu'un chrétien peut savoir s'il aime Dieu, en sentant son affection et en voyant quelle influence elle exerce sur sa conduite journalière.

Quand les nouveaux convertis sont véritablement tels, ces doutes viennent généralement de ce qu'ils ont été mal dirigés, imparfaitement instruits, ou de ce qu'ils ne se sont pas assez humiliés ; dans tous les cas, il ne faut pas les laisser dans un tel état, mais, s'il est possible, les amener à ne pas douter plus longtemps. Ces doutes continuels sont pernicieux au chrétien ; non-seulement ils le rendent triste, mais sa piété devient un scandale pour les inconvertis. Que pensent les pécheurs d'une telle conversion ? Ils disent : *« Ces convertis ont toujours peur de penser qu'ils ont quelque chose de réel. Ils devraient cependant savoir s'il y a en eux quelque chose ou rien. Si la piété est chose réelle, ces personnes semblent l'avoir, mais je suis porté à croire que c'est plutôt une chose douteuse. Comme qu'il en soit, je ne m'en inquiète pas pour le moment : Car je ne puis pas croire que Dieu me damnera pour ne m'être pas occupé d'une chose qui paraît si incertaine ».*

Oui, une douce espérance en Christ est indispensable au chrétien pour être utile. Vous devez donc diriger les jeunes convertis, de manière à les amener à une douce espérance bien fondée et inébranlable. On y parvient en s'y prenant avec sagesse, à temps, c'est-à-dire, au commencement de leur vie religieuse ; on ne devrait les laisser qu'après qu'ils en sont venus là.

Je sais qu'il y a des exceptions, et certains cas où les meilleures instructions seront inefficaces généralement. Cela tient à l'état de la santé du système nerveux. Quelquefois, vous trouvez des personnes incapables de raisonner sur un certain sujet, et inaccessibles à toutes vos instructions ; mais elles se trompent sur l'état de leur cœur, parce qu'elles jugent sous l'influence de leur malaise physique. La meilleure méthode d'agir avec eux dans ce cas, est de rétablir leur santé et d'éloigner la cause physique de leur tristesse et de leur abattement. Si vous ne réussissez pas de cette manière, vous éviterez au moins de leur faire un mal positif par de fausses directions.

J'ai connu des chrétiens expérimentés, qui regardaient cette défiance ordinaire comme une nécessité, comme une vertu, comme une marque d'humilité. Satan profitait de ces dispositions et de l'état de leur santé, pour les jeter presque dans le désespoir. Gardez-vous de cette erreur en dirigeant les nouveaux convertis ; enseignez-leur que, bien loin que ce soit une vertu, c'est un péché d'avoir des raisons de douter, un péché de douter sans raison, un péché d'être triste et de décourager les pécheurs par son désespoir. Si vous leur enseignez complètement la vraie nature de la religion, si vous leur faites voir clairement ce que Dieu désire qu'ils fassent, et les engagez à le faire d'une manière prompte et décidée, ils ne seront plus harassés de doutes et de craintes ; niais ils paraîtront des chrétiens ouverts, aimables, faisant des progrès, en honneur à la religion qu'ils professent et en bénédictions à l'Église et au monde.

II. Manière de faire profession la religion et se joindre à l'Église.

Je vais à présent faire quelques remarques dignes d'attention sur la manière de faire profession de piété et de se joindre à l'Église.

1. Les nouveaux convertis devraient ordinairement s'offrir d'eux-mêmes pour se joindre à l'Église immédiatement.

Par immédiatement, je veux dire qu'ils devraient le faire à la première occasion convenable. S'ils commencent en religion par attendre, probablement ils attendront toujours, et ne feront pas grand-chose. Si on leur apprend à attendre, après qu'ils sont réveillés, avant de se donner à Christ, ou à attendre, après qu'ils sont convertis, avant de se donner publiquement à Dieu en se joignant à l'Église, ils procéderont probablement par haltes et par chutes, durant toute leur vie. La première chose qu'ils doivent toujours savoir : C'est qu'il ne faut jamais attendre quand Dieu nous montre notre devoir. Nous professons d'avoir abandonné le système du retard ; soyons donc conséquents.

2. Quand je dis qu'il est du devoir des nouveaux convertis de s'offrir eux-mêmes à l'Église immédiatement, je ne veux pas dire qu'ils doivent être, dans tous les cas, reçus immédiatement.

L'Église a la responsabilité et le droit incontestable de les recevoir immédiatement ou non. Si l'Église n'est pas satisfaite, elle a le pouvoir d'ajourner les candidats jusqu'à plus amples recherches et renseignements suffisants sur leur caractère et leur sincérité. Cette épreuve est plus nécessaire dans les grandes villes que dans la campagne, parce que les églises y sont plus sujettes à recevoir des demandes d'admission de la part de personnes complètement étrangères, et qu'il est nécessaire de prendre des informations avant de les admettre à la communion. Mais si l'Église juge à propos d'ajourner un candidat, celui-ci n'en est plus responsable. Lui n'a pas ajourné d'obéir à l'ordre de Christ mourant ; il n'a pas contristé l'Esprit, et il ne peut être accusé, s'il est fidèle sous les autres rapports ; au lieu que, s'il néglige volontairement le devoir, il tombera bientôt dans les ténèbres et véritablement dans l'apostasie.

Quand il n'y a aucune raison de retard, l'Église doit ordinairement les recevoir dès qu'ils se présentent. S'ils sont suffisamment instruits sur la religion pour savoir ce qu'ils font ; si l'ensemble de leur conduite est telle, qu'on puisse se fier à leur honnêteté et à la sincérité de leur profession, je ne vois pas de motif pour différer. Si l'on a des raisons suffisantes, dans l'intérêt de l'Église, de les faire attendre un temps raisonnable, qu'on le fasse comme devant en répondre à Jésus-Christ.

Qu'on se souvienne, cependant, de la responsabilité qu'on assume ; car, en retenant hors de l'Église ceux qui ont le droit d'y entrer, on pèche, et ont contristé le Saint-Esprit.

Il est impossible de fixer des règles particulières sur ce sujet, applicables à tous les cas. Il y a une si grande variété de raisons qui peuvent autoriser à rejeter les personnes, qu'on ne peut les prévoir toutes. Notre coutume, dans cette église, est de faire faire un noviciat d'un mois, avant de les recevoir tout à fait à la communion. Ce retard est surtout opportun, quand on ne connaît pas les individus qui se présentent. Mais à la campagne, où les assemblées sont régulières, où tous sont, dès leur enfance, instruits dans la doctrine de la religion, et où chacun est parfaitement connu, le cas est différent, et je ne vois guère de raison pour ne pas admettre immédiatement

ceux dont la conduite est bonne. Si un homme n'est pas ivrogne, ni déréglé, qu'il soit reçu dès qu'il pourra donner un compte raisonnable et satisfaisant de l'espérance qui est en lui.

C'était évidemment là la marche des apôtres. Il n'y a pas, dans le Nouveau Testament, le moindre indice qu'on repoussât quelqu'un qui demandait à être baptisé et à se joindre à l'Église. Je sais que cela ne satisfait pas quelques personnes, parce qu'elles pensent qu'il n'en était pas ainsi.

Mais je ne le vois pas comme elles. Elles disent que les apôtres étaient inspirés, cela est vrai ; mais il n'en résulte pas qu'ils étaient inspirés pour lire dans les cœurs, de manière à prévenir des méprises sur ce point. Au contraire, nous voyons qu'ils se sont trompés, à cet égard, comme les ministres de nos jours. Et il n'est pas vrai de dire que leur inspiration rendait le cas différent pour eux. Simon, le magicien, fut regardé comme un chrétien ; il fut baptisé et admis à la communion, et il demeura avec les frères jusqu'à ce qu'il entreprit d'acheter le Saint-Esprit avec de l'argent.

Les apôtres avaient coutume d'admettre ceux qui se convertissaient du paganisme immédiatement et sans retard. S'ils pouvaient recevoir des gens qui, peut-être, n'avaient qu'une fois entendu l'Évangile, qui n'avaient jamais lu la Bible, ni jamais assisté de leur vie à une école du Dimanche ou à une classe biblique, assurément il n'est pas nécessaire de jeter un cri d'alarme, quand une église juge à propos de recevoir des personnes d'une bonne conduite, qui ont lu la Bible toute leur vie, fréquenté l'école du Dimanche, entendu mille fois l'Évangile, et qu'on peut supposer savoir ce qu'ils sont, et ne professer que ce qu'ils sentent.

Je sais qu'on a dit que les personnes qui font actuellement profession de christianisme ne sont pas exposées aux mêmes sacrifices que les premiers fidèles, et qu'il est plus aisé de faire l'hypocrite Et cela est vrai jusqu'à un certain point. Mais, d'un autre côté, on devrait considérer qu'avec l'instruction religieuse actuelle il n'est pas si facile de s'abuser qu'alors où ceux qui se convertissaient n'avaient reçu aucune éducation préparatoire.

Ils peuvent être fortement tentés de tromper les autres. Mais avec les instructions qu'ils ont reçues, je dis que ceux qui se convertissent dans ces grands réveils ne sont pas à moitié aussi exposés à se tromper eux-mêmes et à se faire illusion, qu'on l'était aux jours des apôtres. Et, à cet égard, je suis convaincu que les églises fidèles dans la discipline ne recevront pas, vraisemblablement, autant d'inconvertis que les apôtres eux-mêmes.

Il faut que les églises agissent ici avec discernement. On a fait un grand mal par la coutume de retenir les gens longtemps hors de l'Église, par s'assurer de leur piété. Cela est presque aussi absurde qu'il le serait de jeter un petit enfant dans la rue, pour éprouver s'il vivra. Quelle chose de dire : S'il vit, s'il paraît robuste, nous prendrons soin de lui, dans le temps même qu'il a besoin d'être entouré de soins ! Est-ce là la manière d'agir avec de nouveaux convertis ? L'Église exposera-telle aux flots ses enfants nouveau-nés, en disant : S'ils vivent, qu'ils soient élevés, mais s'ils meurent, qu'ils meurent. Je suis convaincu que, par suite d'un pareil traitement, des milliers de convertis ont passé leur vie sans jamais se joindre à l'Église, ont langui pleins de doutes, de craintes et de ténèbres. Ils ont été au tombeau, sans l'appui et les avantages dont ils auraient pu jouir, simplement parce que l'Église, dans sa folie, les a laissés derrière la porte, pour voir s'ils feraient des progrès en dehors des institutions que Jésus-Christ a établies, surtout à leur profit.

Jésus-Christ dit à son Église : « Pais ces agneaux, garde-les, veille sur eux, protège-les ». Et que fait l'Église ? Elle les renvoie seuls sur les froides montagnes, parmi les bêtes sauvages, pour languir et prier ; et cela, afin de voir s'ils vivront ou non. Un tel système est aussi antiphilosophique qu'anti-biblique. Jésus a-t-il dit cela à son Église ? Le Dieu d'Abraham nous enseigne-t-il une telle discipline à l'égard des enfants d'Abraham ? Nulle part. Il ne nous dit nulle part de traiter les nouveaux convertis avec tant de barbarie ; car c'est la meilleure manière de les faire douter de leur conversion, de les jeter dans les doutes et dans les ténèbres, de les retenir à jamais loin de l'Église, de son culte et de ses institutions.

J'ai appris qu'il y avait une église qui avait pris la délibération de n'admettre les nouveaux convertis, qu'après une épreuve d'au moins six mois. Où ont-ils puisé une telle règle ? Certes, ce n'est ni dans la Bible, ni dans l'exemple des églises primitives.

3. En examinant les nouveaux convertis avant de les admettre, il ne faut pas embarrasser leur conscience par un examen trop minutieux et trop étendu sur les points de doctrine.

D'après la manière dont cet examen se fait dans quelques églises, on semble attendre que les nouveaux convertis embrassent tout d'un coup l'ensemble de la doctrine et puissent répondre à toutes les questions ardues de la théologie. Qu'arrive-t-il par-là ? C'est que les nouveaux convertis sont troublés, confus et donnent leur assentiment à ce qu'ils ne comprennent pas. Leur conscience est obscurcie, et par suite affaiblie. Le grand but qu'on se propose en recevant les nouveaux convertis dans l'Église, c'est de leur enseigner la doctrine.

Les laisser hors de l'Église, jusqu'à ce qu'ils soient au courant de tout le système de doctrine, c'est donc méconnaître ce but. Les repousser jusqu'à ce que le dessein principal qu'on se propose en les admettant soit accompli par d'autres moyens, est absurde. Il y a certaines doctrines essentielles du christianisme qui s'apprennent par l'expérience du vrai croyant. Les nouveaux convertis y rendront témoignage de leurs expériences, si on les interroge pour savoir ce qu'ils savent et non pour les embarrasser et les confondre. Les questions doivent être posées de manière à leur faire dire ce qu'ils savent par expérience, et non ce qu'ils ont appris en théorie, avant ou depuis leur conversion.

Le but n'est pas de savoir s'ils sont savants, s'ils connaissent bien la théologie ; ce n'est pas un examen d'école que vous faites, et vous n'avez pas de distribution de prix à faire ; vous voulez découvrir s'ils ont éprouvé un changement dans leur cœur, s'ils ont senti l'efficace des grandes vérités de la religion dans leurs âmes. Combien donc il est déraisonnable et injurieux de les examiner comme pourrait faire au barreau un avocat cherchant à embarrasser par ses questions un témoin suspect ; soyez plutôt comme le médecin fidèle, cherchant, avec sollicitude à connaître le véritable état de son malade, et employant toutes les ressources de son intelligence et de son art, pour découvrir les vrais symptômes de sa maladie.

Si vous savez poser vos questions, vous trouverez toujours chez les vrais convertis une conscience claire de ces grands points fondamentaux : la divine autorité des Écritures, la nécessité de l'influence du Saint-Esprit, la divinité de Christ, la doctrine de la corruption totale et de la régénération, la nécessité de l'expiation, la justification par la foi, la vie éternelle et la

mort éternelle. Par une série convenable de questions, vous trouverez que ces points ressortent comme partie de leur expérience personnelle, si vous les interrogez de manière à être compris.

Je connais une église qui a pris cette décision que personne ne serait admis, s'il n'avait auparavant donné son assentiment à toute la confession de foi presbytérienne et ne l'avait adoptée comme règle de foi et de pratique chrétienne. Ainsi on doit lire tout ce volume qui est trois fois plus gros que ce livre de cantique, on doit le comprendre et l'accepter tout entier avant d'être admis dans l'église, et de pouvoir confesser le nom de Christ. Par quelle autorité une église peut-elle exiger pour admission de ses membres qu'ils connaissent tous les termes techniques d'une confession de foi ?

Est-ce de la charité de faire avaler toute une confession de foi à un jeune converti avant de le recevoir à la communion ? Il dit : J'aime le Seigneur Jésus-Christ, et je désire obéir à ses commandements. Très bien, mais comprenez-vous et adoptez-vous la confession de foi ? Je ne sais, dit-il, car je ne l'ai jamais lue, mais j'ai lu la Bible et je l'aime, et je désire suivre ses directions et venir à la table du Seigneur. Aimez-vous la confession de foi ? si non, vous ne viendrez pas : Voilà la réponse de ce charitable comité. Vous ne vous approcherez pas de la table du Seigneur que vous n'ayez adopté la confession de foi. Jésus-Christ autorisa-t-il jamais une église à dire à cet enfant de Dieu qui se tient là avec larmes et demande la permission d'obéir au Seigneur, qui comprend les fondements de la foi, et qui peut rendre un compte suffisant de son espérance, à dire qu'il ne peut se joindre à elle avant de comprendre la confession de foi ? Sans nul doute Jésus voit avec peine une telle église, et il lui montrera clairement son déplaisir, si elle ne se repent.

Fermer la porte aux nouveaux convertis jusqu'à ce qu'ils aient avalé la confession de foi ! et une telle église pourrait prospérer ! Jamais.

Aucune église sur la terre n'a le droit d'imposer sa grande confession de foi aux nouveaux convertis qui admettent les doctrines essentielles de la religion. On peut laisser le nouveau converti étudier cette confession, on peut l'examiner, si on le juge nécessaire, sur sa croyance ; mais permettez qu'il ait des doutes sur quelques points qui ne sont pas essentiels à l'expérience chrétienne, comme la doctrine du baptême des enfants, l'élection, ou la persévérance des saints, et permettez qu'il vous dise honnêtement et franchement qu'il ne s'est pas occupé de ces points.

Y-a-t-il un ministre ou une église qui ait le droit de lui dire qu'il ne doit pas venir à la table du Seigneur avant qu'il ait achevé ses recherches sur ce sujet ; qu'il ne doit pas obéir, au Christ, avant d'être au clair touchant ces points sur lesquels des chrétiens instruits et dévoués ne sont pas tous d'accord entre eux ? J'aimerais mieux couper ma main droite que de fermer ainsi le passage à un nouveau converti. Je m'efforcerais d'instruire un nouveau converti, aussi bien que possible, avant sa réception ; j'examinerais candidement ses vues ; et quand il serait dans l'église, je tâcherais de le faire croître dans la connaissance, comme il croît dans la grâce, et avec la confiance que j'ai que mes doctrines sont celles de Dieu, j'attendrais, pour qu'il les adoptât, que je puisse me faire entendre favorablement à son esprit.

Mais je ne voudrais jamais repousser celui que la charité me force à regarder comme un enfant de Dieu, l'éloigner de la table de son Père, parce qu'il ne voit pas tout ce que je vois, et qu'il ne croit pas tout ce que je crois, dans tout le système de la doctrine. Cette prétention serait complètement déraisonnable, ridicule et funeste.

4. Souvent des personnes qu'on sait nourrir une espérance, n'osent pas confesser leur foi de peur d'être déçues.

Je voudrais toujours trancher dans de pareils cas. Une espérance qui ne veut pas s'avouer est évidemment pire que le manque d'espérance ; le plus tôt qu'elle est repoussée est le mieux. Un homme espère qu'il aime Dieu et il n'obéira pas à Jésus-Christ, quelle inconséquence ! Il vaut mieux en finir une bonne fois avec une telle espérance.

5. Quelquefois des personnes qui disent être converties s'excusent de ne pas se joindre à l'église, en disant qu'elles n'ont pas besoin de cela pour être pieuses.

Cela est toujours douteux. Il faut sonder de tels caractères. Il est presque certain qu'ils n'ont pas de piété. D'ordinaire, une personne qui ne désire pas s'associer au peuple de Dieu est au fond gangrenée, elle ne veut pas subir la responsabilité d'une confession. Elle a le sentiment secret qu'elle est ainsi plus libre, et qu'elle peut retourner de temps en temps au monde, s'il lui plaît, sans encourir le reproche d'inconséquence ou d'hypocrisie. Ah ! Vous voulez avoir de la piété sans obéir à Jésus-Christ ! Alors dites-le ouvertement. On oublie donc que l'essence même de la piété c'est d'obéir à Jésus-Christ.

III. Importance d'une bonne direction pour les nouveaux convertis.

Maintenant montrons l'importance d'une bonne direction pour les nouveaux convertis.

Le caractère du chrétien pour toute la vie dépend souvent des premières impressions et des premières directions qui accompagnent la conversion. Il y a beaucoup de chrétiens qui, mal dirigés tout d'abord, ont été ensuite obligés de passer comme par une conversion nouvelle. En les traitant convenablement, on en aurait fait quelque chose. Le temps le plus propre pour s'y prendre, c'est quand leurs âmes sont comme molles et tendres, et que leurs cœurs s'ouvrent et cèdent aisément à la vérité. Alors on peut les conduire avec un fil d'araignée, s'ils pensent que c'est la vérité de Dieu.

Et quelles que soient les notions de religion qu'ils acquièrent alors, ils sont disposés à s'y attacher pour toujours. Il est presque impossible d'effacer du cœur d'un homme les notions qu'il a acquises au commencement de sa conversion. Vous pouvez le confondre sur ces points sans l'en détacher. On leur a enseigné certaines doctrines dès qu'ils ont été convertis ; arrive dans leur église un nouveau ministre qui les enseigne un peu différemment ; eh bien ! ces personnes s'élèveront peut-être contre lui, comme s'il voulait renverser la foi, entraîner l'église dans l'erreur et jeter partout la confusion.

Ainsi vous voyez que les nouveaux convertis sont jetés dans les bras de l'église et qu'il dépend de l'église d'en former des chrétiens de bon aloi. Leur bonheur et leur utilité future dépendent eu grande partie de la manière dont ils sont instruits à leur entrée dans l'église. Le caractère futur de l'église, le progrès des réveils, la venue du millénium résultera des bonnes instructions, des bonnes directions de principes et de conduite que nous donnerons aux nouveaux convertis.

IV. Quelques choses qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre aux nouveaux convertis.

Je vais maintenant mentionner quelques-unes des choses qu'il n'est pas nécessaire d'apprendre aux nouveaux convertis.

1. Vous ne sentirez pas toujours comme vous le faites maintenant.

Quand le nouveau converti se réjouit dans son Sauveur et se propose de vivre pour la gloire de Dieu et le bien des hommes, combien souvent il entend dire : Vous ne sentirez pas toujours ainsi ; maxime qui prépare son esprit à s'attendre à la tiédeur et à ne pas être surpris s'il y tombe. C'est là précisément la ruse du diable de faire dire par les chrétiens expérimentés aux jeunes convertis : Vos sentiments ne dureront pas, et bientôt vous serez aussi froids que nous.

Une telle pratique me navre le cœur. Quand un nouveau converti a répandu son cœur ardent devant un chrétien avancé, et qu'il s'attend à ce qu'on le comprenne et réponde à son cœur par de vifs épanchements, que trouve-t-il ? Cette froide réponse qui vient sur son âme, comme le vent du nord : *« Vous ne sentirez pas toujours ainsi ».* C'est une honte ! C'est préparer ainsi le nouveau converti à s'attendre indubitablement à de la tiédeur. Puis quand il commencera à décliner, comme il le fera probablement sous l'influence d'une telle direction, il n'en sera ni surpris, ni alarmé, mais il regardera cette déchéance comme naturelle et commune à tous.

J'ai entendu des prédications et des prières, où l'on disait que les époques de tiédeur sont nécessaires pour purifier l'Église : *« Quand il pleut, disait-on, on peut trouver de l'eau partout ; ce n'est que dans les époques de sécheresse que vous pouvez dire où sont les sources profondes ».* Admirable logique ! Et ainsi vous voulez enseigner que les chrétiens doivent devenir froids et stupides et s'éloigner de Dieu, et pourquoi ? Pour montrer qu'ils ne sont pas hypocrites. Merveille ! Vous voulez montrer qu'ils sont hypocrites, pour prouver qu'ils ne le sont pas.

Une telle doctrine est la dernière qu'on devrait apprendre aux nouveaux convertis. On devrait leur dire qu'ils entrent seulement dans la vie chrétienne, et que leur piété doit être progressive. Ne leur enseignez pas à tailler leur religion en pointe, de manière qu'elle aille en rapetissant jusqu'à l'extrémité. Dieu dit que le sentier du juste est une lumière brillante, qui brille de plus en plus, jusqu'à ce que le jour soit venu. De qui donc est le sentier qui devient de plus en plus sombre jusqu'à la nuit complète. On doit produire en eux une telle disposition, que les premières indications d'un déclin dans la piété ou le zèle les alarment et les excitent au devoir. Ce n'est pas une nécessité que les nouveaux convertis se relâchent comme ils le font. Paul ne tomba pas dans ce relâchement. Et je ne doute pas que cette doctrine : *« Vous ne sentirez pas toujours ainsi »*, ne soit une des plus grandes ruses de Satan, pour produire le résultat qu'elle prédit.

2. Il faut apprendre à marcher par la foi et non par la vue.

On tord souvent ce passage de l'Écriture en l'appliquant à ceux dont la piété cesse d'être efficace. S'ils commencent à perdre de leur foi et de leur zèle, quelque vieux chrétien leur dira : Vous ne devez pas vous attendre à avoir toujours le Sauveur avec vous. Vous avez marché par la vue, il faut apprendre à marcher par la foi et non par la vue. C'est-à-dire, vous devez apprendre à devenir froids comme la nuit, et vous accrocher à la persévérance des saints comme à votre seule ancre de salut.

Et c'est là marcher par la foi ? Cesse de persévérer et crois à la doctrine de la persévérance. C'est la plus infernale dérision ! Vivre dans la joie de la faveur de Dieu, et dans la consolation de l'Esprit. On appelle cela marcher par la vue ! Supposez-vous que les nouveaux convertis voient le Sauveur dans le temps qu'ils croient en lui ? Quand ils sont remplis d'une joie céleste, supposez-vous qu'ils voient le ciel et marchent par la vue ?

C'est une absurdité. Ce n'est pas la foi, c'est la présomption qui fait qu'un tiède s'attache à la doctrine de la persévérance, comme si cette doctrine pouvait le sauver, sans quelque exercice apparent de piété dans son âme. Ceux qui essaient de marcher par la foi dans ce chemin doivent prendre garde de ne pas aller en enfer avec leur foi. Leur foi, que dis-je ? La foi, sans les œuvres, est morte. Une foi morte peut-elle sauver l'âme ?

3. Attendez jusqu'à ce que vous voyez si vous pouvez continuer.

Quand un nouveau converti, plein de zèle et de ferveur, sent le besoin de se dépenser pour Dieu, un vieux chrétien, plein de prudence, l'avertira de ne pas aller si vite : *« Vous feriez bien de ne pas tant vous avancer dans l'exercice de la piété. Attendez de voir si vous pouvez continuer ; si vous montez si haut, votre chute pourra discréditer l'Évangile ».* Ce qui veut dire, en bon français : Ne faites aucune œuvre de piété, jusqu'à ce que vous voyez si vous avez de la piété. La religion consiste à obéir à Dieu. Eh bien ! Ces sages docteurs disent, au nouveau converti : N'obéissez pas à Dieu, jusqu'à ce que vous voyiez quoi ? Jusqu'à ce que vous voyiez que vous lui avez obéi, ou jusqu'à ce que vous voyiez que vous possédez cette substance, cette chose mystérieuse, qu'ils s'imaginent être créée et placée dans l'homme comme un morceau de nouvelle chair et qu'ils appellent « religion », ce système d'attente est tout semblable, et tout aussi mauvais. Il n'y a aucun témoignage biblique, qui dise à un homme d'attendre ; quand le commandement de Dieu le presse, quand le chemin du devoir est devant lui, il faut qu'il avance.

Les nouveaux convertis doivent être bien convaincus que c'est le seul moyen solide de connaître s'ils ont de la piété ; la seule assurance qu'ils puissent en avoir, c'est qu'ils travaillent cordialement à faire la volonté de Dieu. Leur dire d'attendre, avant d'agir, qu'ils aient cette assurance, c'est un renversement de l'ordre, c'est une absurdité.

4. Attendez que vous en ayez la force, avant de porter votre croix.

Cette maxime est appliquée à divers devoirs religieux, quelquefois à la prière, comme si la prière était une croix. J'ai entendu conseiller à de nouveaux convertis de ne pas essayer de prier dans les familles, de ne pas essayer tout de suite dans les assemblées ou les réunions fraternelles. Attendez que vous en ayez la force. Comme si l'on pouvait prendre de la force sans exercice. La force vient de l'exercice ; la paresse la tue ; un enfant, toujours dans son berceau, n'en aura jamais. Il peut grandir, mais il ne sera, jamais qu'un grand enfant. C'est la loi de nature ; rien ne peut suppléer à l'exercice. Le corps, comme tout le monde sait, ne peut être fortifié que par l'exercice ; il en est de même de l'esprit, des affections, du jugement, de la conscience.

Toutes les facultés de l'âme se fortifient par l'exercice. Je n'ai pas besoin d'expliquer philosophiquement une chose que chacun sait : si l'esprit n'est pas exercé, le cerveau ne se développe pas, et l'on demeure idiot. Si les affections ne sont pas exercées, on reste apathique. Dire à un converti de négliger les exercices chrétiens jusqu'à ce qu'il ait de la force, est absurde. Pour croître en force, on a besoin d'agir.

5. Les nouveaux convertis ne doivent pas apprendre à être sectaires dans leurs sentiments.

On ne doit pas les arrêter sur les distinctions de sectes. Ils doivent examiner ces points dans le temps et d'une manière convenable, et s'y attacher en raison de leur importance. Mais on ne doit pas trop insister sur ces points, et leur donner trop d'importance, à l'entrée de la vie chrétienne. Autrement il est fort à craindre que toute leur piété ne tourne en esprit de secte.

J'ai vu quelquefois de tristes effets produits par-là sur les nouveaux convertis, et quand je vois des chrétiens de profession manifester trop d'attachement aux points secondaires, quelle que soit la démonstration chrétienne, je sens toujours des doutes sur leur compte. Quand je les entends demander : *« Croyez-vous à la doctrine de l'élection, ou croyez-vous au baptême par effusion ou au baptême par immersion ? »* Je suis peiné. Je n'ai jamais vu beaucoup de solidité chez ces convertis. Leur zèle sectaire aigrit bientôt leurs sentiments, ronge tout le cœur de leur piété, transforme toute leur conduite en un coupable bigotisme sectaire. Ils deviennent généralement très zélés pour les traditions des anciens, mais très peu pour le salut des âmes.

V. Ce qu'il est surtout indispensable d'enseigner aux nouveaux convertis.

Montrons quelques-unes des choses qu'il importe d'apprendre aux nouveaux convertis.

1. Une des premières choses que doit apprendre le nouveau converti, c'est de distinguer entre une émotion religieuse et un principe.

Je ne sais si vous me comprenez, je vais m'expliquer : Par émotion, j'entends cet état d'âme dont nous avons conscience et que nous appelons sentiment ; état involontaire, qui résulte naturellement de notre position ou de certaines influences. Notre sensibilité peut être très excitée, ou bien se rasseoir et se calmer entièrement, mais ces émotions doivent être soigneusement distinguées des principes religieux. Par principe, je n'entends pas une substance, une semence, une racine, ou un rejeton planté dans l'âme.

Un principe, c'est une décision volontaire de l'esprit, une ferme détermination de faire notre devoir et d'obéir à la volonté de Dieu, qui doit toujours être la règle du chrétien. Quand un homme décide d'obéir à Dieu, parce qu'il est juste d'obéir à Dieu, j'appelle cela un principe. Qu'il sente ou non quelque vive émotion religieuse, il fera son devoir joyeusement, promptement et cordialement, quel que soit l'état de ses sentiments.

Quelques-uns ne veulent diriger une réunion de prière, que s'ils sentent qu'ils peuvent faire une prière éloquente. Des multitudes se laissent guider par une impression, comme si elles n'étaient obligées au devoir qu'à moins d'être agitées par quelques fortes émotions. Elles seront très zélées pour la religion, tant que leurs émotions seront ardentes et vives. Mais leur piété n'aura point de consistance et ne pénétrera pas tous les détails de leur vie. Elles ne sont religieuses que lorsque leur sentiment déborde.

Ou doit enseigner soigneusement aux nouveaux convertis à faire le devoir dès qu'il se présente à eux. Si tièdes qu'ils soient, quand le devoir parle, qu'ils le fassent. N'attendez pas que vous

sentiez mieux, agissez. Très probablement les sentiments que vous attendez ne viendront que lorsque vous aurez commencé à faire votre devoir. Si ce devoir est la prière, je suppose, et que vous ne vous sentiez pas les dispositions que vous désirez, ne les attendez pas pour prier, mais priez tout d'abord et ouvrez votre bouche toute grande. C'est en le faisant que vous obtiendrez ces dispositions qui constituent la vraie joie religieuse.

2. On doit apprendre aux nouveaux convertis qu'ils ont renoncé à leurs biens et à eux-mêmes et que, s'ils ne l'ont pas fait, ils ne sont pas chrétiens.

Il ne faut pas leur laisser croire qu'ils possèdent quelque chose en propre : temps, biens, influence, facultés, corps et âme, « vous n'êtes plus à vous-mêmes (1 Corinthiens 6 v. 19) » ; tout appartient à Dieu. Et en se soumettant à Dieu, ils lui font la libre concession de tout pour qu'il en dispose et le règle à son gré. Ils n'ont pas le droit de dépenser une seule heure, comme leur appartenant, le droit d'aller quelque part ou de faire quelque chose pour eux-mêmes ; mais ils doivent tout mettre à la disposition de Dieu et tout employer à sa gloire. Autrement, qu'ils ne s'appellent pas chrétiens ; car le vrai caractère du chrétien, c'est de se renoncer soi-même et de se consacrer entièrement à Dieu.

Un homme n'a pas plus le droit de soustraire quelque chose à Dieu, qu'il n'a le droit de voler. C'est un vol dans le sens le plus étendu du mot. C'est un crime infiniment plus grand que ne le serait celui d'un commis d'une maison de commerce qui irait prendre l'argent de son patron et l'employer à ses passions et à ses plaisirs. Oui, le crime de dérober quelque chose à Dieu est plus grand que celui de voler ses semblables, considéré en lui-même ; ce crime est d'autant plus grand que Dieu est le possesseur de toute chose dans un sens infiniment plus élevé qu'un propriétaire quelconque. Si Dieu les appelle à employer ce qu'ils ont, leurs richesses ou leur temps, ou à donner leurs enfants, ou à se donner eux-mêmes pour l'avancement de son règne, en refusant, en voulant disposer de tout cela à leur manière, en préférant faire autre chose, ils se rendent beaucoup plus coupables qu'un commis ou un agent qui s'approprierait l'argent qu'on lui confie, le dépenserait pour sa famille, le mettrait à la banque, ou en trafiquerait à son profit.

Dieu est le possesseur de toutes choses dans un sens infiniment plus élevé qu'un commettant n'est le maître de ce qu'il possède. L'Église de Christ ne se mettra jamais sur un bon pied, ne se séparera jamais du monde et ne sera pas capable de se préserver de ces continuels relâchements, tant que les chrétiens et les églises en général ne prendront pas une ferme résolution à cet égard.

Un membre de l'Église manque aussi bien à la discipline en refusant de reconnaître qu'il n'est que l'économe de Dieu qu'en niant la divinité de Christ. Et cette avarice bien constatée devrait aussi bien exclure un homme de la communion que l'adultère.

L'Église est admirablement orthodoxe en doctrine, mais fort hérétique en pratique. Mais le temps viendra que l'Église sera aussi vigilante pour conserver l'orthodoxie en pratique que l'orthodoxie en doctrine, et aussi propre à repousser ceux qui mènent une vie de péché que ceux qui corrompent les doctrines de l'Évangile. En fait, cela est beaucoup plus important. L'unique but de la doctrine, c'est de produire la vie, et l'Église ne semble pas avoir compris que la vraie foi « opère par la charité et purifie le cœur, » que l'hérésie dans la pratique suppose l'hérésie dans les sentiments. L'Église s'attache beaucoup à redresser la doctrine et fort peu à redresser la vie. Cela est absurde.

En est-on venu à ce point que l'Église de Jésus-Christ se contente de saines notions sur quelques points abstraits de la religion, et ne réduise jamais son orthodoxie en pratique ? Qu'il n'en soit pas ainsi plus longtemps.

Il est grand temps de redresser ces abus, et le seul moyen de les redresser, c'est de commencer par ceux qui entrent dans les voies de la piété. On doit dire aux nouveaux convertis qu'ils sont dignes de la damnation et que l'Église ne peut et ne veut vivre en communion avec eux s'ils montrent des habitudes d'avarice, s'ils paraissent sourds, quand le monde entier les appelle à son secours. Elle doit les repousser comme s'ils vivaient dans l'adultère et dans le culte journalier des idoles.

3. Apprenez-leur à avoir une conscience délicate.

J'ai été souvent étonné de trouver combien peu de conscience il y a même chez ceux qui espèrent être chrétiens, et nous voyons ici la raison, c'est que la conscience n'a jamais été cultivée. On ne les a jamais formés à cette délicatesse de conscience. Ils n'ont pas même la bonne conscience de l'homme irrégénéré. Ils ont traité leur conscience avec si peu de ménagement et lui ont résisté si souvent qu'elle est émoussée et n'agit plus. L'utilité d'un chrétien résulte en grande partie de la culture qu'il sait donner à sa conscience.

On doit apprendre aux nouveaux convertis à conserver leur conscience aussi délicate que la prunelle de l'œil. Ils doivent veiller sur leur conduite et sur leurs motifs ; leurs motifs doivent être assez purs et leur conduite assez désintéressée pour ne pas nuire à la conscience ou la paralyser. Il faut tellement qu'ils gardent l'habitude de l'écouter qu'elle soit toujours prête à rendre un arrêt sévère dans toutes les occasions. Il est étonnant comme la conscience peut être développée par une méthode convenable : en y portant toute son attention, elle peut devenir si pure et si puissante qu'elle réponde toujours exactement à la Parole de Dieu. Présentez à un tel chrétien un devoir ou un dévouement à accomplir ou une épreuve à endurer, et montrez-lui seulement la Parole de Dieu, et il obéira sans objection. En peu de mois, avec de bons directeurs et un soin particulier, les nouveaux convertis peuvent avoir une conscience si délicate que le poids d'une plume suffise à faire tourner la balance. Dites-leur seulement un « ainsi a dit l'Éternel », et ils seront toujours prêts à faire quoi que ce soit.

4. On doit apprendre aux nouveaux convertis à prier sans cesse, c'est-à-dire, qu'ils doivent toujours se tenir sur leur garde, et conserver en tout temps l'esprit de prière.

Il faut qu'ils prient, quel que soit le lieu où ils se trouvent. Faute de bonne direction sur ce point, bien des nouveaux convertis déclinent et s'éloignent de Dieu ; il arrive souvent que, quand un nouveau converti fait une chute, il se sent comme incapable de prière ; et qu'au lieu de surmonter ce sentiment, il se trouve si malheureux, qu'il attend que la violence de ses angoisses soit apaisée pour passer outre. Au lieu d'aller droit à Jésus-Christ au milieu de son agonie, de lui confesser sa faute de tout son cœur, d'obtenir un pardon qui renouvelle et une paix qui restaure, il attend que la vivacité de ses impressions se calme, et sa repentance, si toutefois il se repent, est quelque chose de froid et d'à peine senti. Permettez-moi de vous dire, bien-aimés, de ne jamais agir ainsi ; mais, quand votre conscience vous presse, allez à Christ, confessez entièrement votre faute, et répandez votre cœur devant Dieu.

Quelquefois, on néglige de prier parce qu'on est dans les ténèbres, et qu'on n'en sent pas le désir ; mais c'est précisément alors que nous en avons besoin, c'est un motif de plus pour prier. Vous devez aller droit à Dieu, et lui confesser la froideur et les ténèbres de votre cœur. Dites-lui ce que vous sentez ; dites-lui : Ô Seigneur ! Je n'ai aucun désir de prier, mais je sais que je dois prier. Et l'Esprit viendra et vous invitera à prier, et tous les sombres nuages se dissiperont.

5. On doit fidèlement prémunir les nouveaux convertis contre l'adoption d'un faux modèle en religion.

Ils ne doivent pas se mettre à la suite des vieux chrétiens, et les placer devant leur esprit comme patron d'une sainte vie. Qu'ils regardent à Christ comme à leur vrai modèle ; qu'ils ne cherchent pas seulement à être d'aussi bons chrétiens que les anciens membres de l'église ; qu'ils ne s'imaginent pas agir parfaitement bien, parce qu'ils sont aussi vigilants que les chrétiens expérimentés ; mais qu'ils tendent à la sanctification, et ne se disent contents que lorsqu'ils seront parfaits comme Dieu.

Cet oubli a fait un grand mal à l'église. Des nouveaux convertis marchaient en avant, leur cœur était chaud, leur zèle assez ardent pour suivre un grand modèle. Mais une fausse direction les a fait retomber dans cette basse pensée, qu'il suffit d'être aussi bas que les autres ; et, en conséquence, ils ne cherchent pas à s'élever plus haut que ceux qui sont devant eux. C'est de cette manière que l'église, au lieu de croître, à chaque réveil, en sainteté, est restée presque stationnaire.

6. Il faut apprendre aux nouveaux convertis à faire tout leur devoir. Jamais de compromis avec le devoir ; qu'ils ne disent pas : « Je ferai ceci pour négliger cela ».

Qu'ils ne soient pas contents jusqu'à ce qu'ils aient accompli tous les différents devoirs par rapport à leur famille, à l'Église, à l'école du dimanche, aux inconvertis qui les entourent, à l'emploi de leur fortune, à la conversion du monde. Qu'ils fassent leur devoir comme ils le comprennent quand leurs cœurs sont brûlants ; qu'ils ne tentent jamais de faire un triage et un choix entre les commandements de Dieu.

7. Qu'ils apprennent encore à sentir qu'ils n'ont pas un intérêt séparé.

Il est temps que les chrétiens sentent qu'ils n'ont aucun intérêt distinct des intérêts de Jésus-Christ et de son royaume ; qu'ils comprennent qu'ils sont incorporés à la famille de Jésus-Christ, comme ses membres en sont, de sorte que leurs intérêts se confondent avec le sien. Ils sont embarqués avec lui, ils sont venus à son bord, et ont tout pris avec eux. Dès lors, ils n'ont plus rien à faire ou à dire que ce qui profite à la cause et au règne de Christ.

8. On doit leur apprendre à rester simples dans leurs motifs.

Les nouveaux convertis ne doivent pas commencer par être doubles en quoi que ce soit, ou par mêler des motifs personnels à de bons motifs dans leur conduite. Cela ne peut être aussi longtemps que les chrétiens admettent que leurs intérêts sont distincts de ceux de Jésus-Christ. Dans ce cas il est impossible de les empêcher de regarder à leur propre avantage, et d'avoir l'œil sur lui aussi bien que sur ceux de Jésus-Christ, dans tout ce qu'ils font. Ce n'est qu'en se

consacrant entièrement à Dieu, en se donnant à son service, qu'on peut garder son œil simple et son cœur pur.

9. Ils doivent prendre la détermination ferme de chercher à être le plus utiles possible.

Qu'il ne leur suffise pas d'être utiles, et en mesure de faire quelque bien. S'il s'offre une occasion de faire mieux, qu'ils la saisissent, quoi qu'il leur en coûte. Ne parlons pas des sacrifices, ne parlons pas du danger ou de la peine, ne parlons pas du changement dans les circonstances extérieures, les habitudes, ou les affaires que cela peut amener. S'ils sont convaincus qu'ils feront, tout considéré, plus de bien, ils ne doivent pas même hésiter. Autrement, comment pourraient-ils ressembler à Dieu ? Comment pourraient-ils porter l'image de Jésus-Christ, s'ils ne sont pas disposés à faire tout le bien qui est en leur pouvoir ? Quand un homme est converti, il entre dans un monde nouveau, il doit se considérer comme un nouvel homme. S'il trouve qu'il peut faire plus de bien en restant comme il est, à la bonne heure. Mais s'il peut faire plus de bien, d'une autre manière, il est obligé de changer. C'est pour n'avoir pas porté leur attention sur ce sujet, à l'entrée de leur voie, que les chrétiens se font de si basses idées du devoir, c'est la raison qui fait que nous avons dans nos églises tant de membres inutiles.

10. Ils doivent apprendre à rechercher dans la religion, non ce qui est confortable, mais ce qui est utile.

Il se trouve dans les églises un grand nombre d'épicuriens spirituels qui passent tout leur temps à chercher les moyens d'être heureux, et qui se mettent peu en peine d'être utiles, ils aiment mieux passer leur temps à chanter de joyeux cantiques, à répandre leurs joies spirituelles, comme un torrent d'exaltation et de triomphe, que de l'employer dans l'agonie de la prière pour les pécheurs, ou à aller arracher du feu les hommes qui périssent.

On dirait qu'ils s'imaginent être nés pour se réjouir, mais je ne pense pas que de tels chrétiens portent assez de fruits pour être proposés en exemple. Tel n'était pas le caractère des apôtres, ils travaillaient pour les âmes, ils étaient dans la fatigue, dans la peine, dans la mort même pour sauver les pécheurs. Cela n'est pas sûr, non plus. D'ordinaire les chrétiens ne sont pas faits pour boire à longs traits à la fontaine de la joie. Le plus souvent une profonde agonie de la prière pour les âmes est plus profitable que les élans les plus vifs de la joie.

Qu'on n'enseigne pas aux nouveaux convertis à compter sur une vie de joie et de triomphe. Ils peuvent être appelés à passer par l'épreuve du feu. Satan peut les cribler comme le blé, mais ils doivent aller en avant, cherchant moins à être heureux qu'utiles, parlant moins de la consolation que du devoir ; ne soupirant pas après les transports de joie et de triomphe, mais après la faim et la soif de la justice ; ne s'étudiant pas à s'exalter de ravissements, mais à connaître la volonté de Dieu et à la faire. On sera assez heureux dans le ciel, là on chantera le cantique de Moïse et de l'Agneau, et on jouit en réalité d'un plus solide et plus vrai bonheur en n'y pensant pas, mais en se dévouant avec patience à faire la volonté de Dieu.

11. On doit les former au courage.

La Bible insiste beaucoup sur la fermeté chrétienne et sur le courage en action, comme sur un devoir. Ce n'est pas qu'ils doivent se complaire dans des bravades, comme Pierre, disant ce qu'ils feraient, ou se glorifiant de leur courage ; le fanfaron a généralement le cœur lâche ; mais

je parle de ce courage moral, de cette persévérance humble et inébranlable qui nous fait accomplir le devoir, sans hésitation, sans crainte, avec la douceur et la fermeté du Fils de Dieu.

12. Instruisez-les aussi de manière à ce qu'ils soient saints dans la foi, c'est-à-dire qu'il faut de bonne heure leur donner une intelligence aussi complète et aussi juste que possible de la doctrine.

Aussitôt que possible, sans jamais détourner leur esprit des devoirs, qui regardent la gloire de Dieu et le salut des hommes, on doit leur enseigner à fond, et clairement, toutes les principales doctrines de la Bible. La connaissance de la doctrine est indispensable pour croître dans la grâce. La connaissance est la nourriture de l'âme. « Il n'est pas bon, dit le sage, que l'âme soit sans connaissance (Proverbes 19 v. 2) ». Il importe donc que les nouveaux convertis soient tien instruits dans la doctrine et l'intelligence de la Bible. Par où je ne dis pas qu'il faille leur faire apprendre le catéchisme : Mais les exercer à puiser eux-mêmes à la source, créer en eux une sorte d'appétit spirituel, qui les fera goûter la Bible, la dévorer, l'aimer et l'aimer tout entière. Toute l'Écriture est utile afin que l'homme de Dieu soit accompli, et parfaitement propre à toute bonne œuvre.

13. Il faut prémunir, avec beaucoup de soin, les nouveaux convertis contre l'esprit de critique.

Dès qu'ils ont reçu du Seigneur la nouvelle naissance et qu'ils sont dans toute la ferveur du zèle, souvent ils trouvent les vieux chrétiens si froids et morts, qu'ils sont fortement poussés à la critique. Il faut y aviser immédiatement, de peur que l'habitude n'empoisonne leurs esprits et ne détruise leur piété.

14. Ils doivent apprendre à dire non.

C'est une leçon très difficile pour plusieurs. Voyez cette jeune femme : avant sa conversion, elle aimait les cercles joyeux et les plaisirs du monde. En se joignant à l'église, elle s'est vue abandonnée de ses anciennes amies. Elles ne lui parient plus de bals ou de parties, parce qu'elles savent qu'elle ne se joindra pas à elles. Peut-être la laissent-elles tout à fait de côté pour un temps, de peur qu'elle ne leur parle de leurs âmes.

Mais, peu à peu, elles deviennent plus hardies, et quelques-unes se hasardent à lui proposer une promenade à cheval avec quelques amies. Elle n'aime pas dire non. Ce sont ses anciennes amies, elles sont en petit nombre ; d'ailleurs une promenade à cheval est assurément une récréation fort innocente, qu'elle ne peut refuser. Cependant elle a commencé à avoir de la condescendance. La glace est brisée ; les amies la regardent désormais comme une des leurs. On ne s'arrête pas là ; elle attend maintenant leur visite.

Quelques amies seulement, vous savez, jusqu'à ce que, peu à peu, on propose de danser, et après peut-être elle va faire une partie à cheval. Un samedi soir, on rentre à la maison après minuit, on dort toute la matinée du dimanche pour se refaire, même un jour de communion, et tout cela pour n'avoir pas su dire non.

Voyez ce jeune homme : durant un temps, il était toujours à sa place à l'école du Dimanche, ou à l'assemblée de prières. Mais, ses anciens amis commencent à le traiter de nouveau avec des égards et à l'attirer peu à peu. On propose une petite chose, il semble qu'il y aurait de l'impolitesse à refuser une si petite chose. Il calcule que s'il refuse d'aller avec eux pour les

choses qui sont innocentes, il perdra son influence sur eux. Il y va, jusque-là que la réunion de prières, la classe biblique, même la Bible et la solitude sont négligées. Ah ! Jeune homme ! Arrête : Fais seulement un pas de plus sans oser dire non, et tu es perdu. Si vous ne voulez pas exposer la cause de Christ à la raillerie et au mépris, sachez résister aux commencements de la tentation, autrement elle tombera sur vous peu à peu, comme de l'eau qui fait irruption.

15. On doit leur enseigner quelle est et quelle n'est pas l'expérience chrétienne.

Il est nécessaire, pour les fortifier aussi bien que pour les rendre utiles, qu'ils le comprennent, afin qu'ils ne se forgent pas des craintes chimériques, parce qu'ils n'éprouvent point ce qui n'est pas essentiel à l'expérience chrétienne. Et qu'ils ne se flattent point non plus d'avoir plus de piété qu'ils n'en pratiquent réellement. Mais je ne puis ce soir m'arrêter sur ce point.

16. Apprenez-leur à ne pas regarder comme un sacrifice tout ce qu'ils font pour Dieu.

Il y a quelques personnes qui parlent toujours des sacrifices qu'ils font pour la religion. Je n'ai point de confiance dans une telle piété. Pourquoi nous parler sans cesse de sacrifices, comme si tout ce qui est fait pour Dieu était un sacrifice. S'ils aimaient Dieu, si leurs intérêts étaient unis à ceux de Jésus-Christ, parleraient-ils toujours des sacrifices qu'ils font pour Christ. Ce serait aussi ridicule que de parler des sacrifices qu'on fait pour soi-même.

17. Il est aussi d'une grande importance que les nouveaux convertis apprennent à être strictement honnêtes ; je dis, par-là, plus que vous ne pensez peut-être.

C'est une grande chose que d'être strictement honnête. C'est une chose peu commune dans le monde et même chez un grand nombre de ceux qui font profession de religion. L'homme le plus saint que j'aie connu, et qui a été longtemps chrétien et ministre, me fit un jour cette remarque : Frère, c'est une grande chose que d'être strictement honnête, droit, juste en toutes choses, et tel que l'œil pur de Dieu puisse voir que le cœur est parfaitement droit.

Que les nouveaux convertis regardent comme une chose très importante de comprendre ce que c'est que d'être parfaitement honnête en toutes choses, afin qu'ils conservent une bonne conscience devant Dieu et devant les hommes. Mais, hélas ! Qu'elles sont rares de pareilles consciences ! Où la trouver cette honnêteté réelle, cette droiture, cette simplicité qui doivent caractériser la vie d'un enfant de Dieu. Combien peu qui fassent beaucoup d'attention, même à une promesse expresse ! L'autre jour, j'ai entendu parler d'un certain nombre de personnes qui souscrivent pour l'abolition de l'esclavage. Eh bien ! la moitié ne paie pas leurs souscriptions. Ils s'excusent en disant qu'ils ont signé dans un moment d'excitation, et qu'ils ne veulent pas payer.

Comme si l'excitation pouvait les affranchir de l'obligation de tenir leur promesse. N'est-ce pas une chose aussi déshonnête que de refuser le paiement d'un billet ? On promet, on signe, on fait tout cela et on ne veut pas payer ? Et on appelle cela de l'honnêteté ! J'ai entendu dire qu'il y a nombre de personnes dans la ville qui ont souscrit cent dollars pour l'institut d'Onéida, promettant de payer à la première invitation. On les appelle et ils refusent. Et la raison, c'est que tous les membres de l'institut étaient devenus abolitionnistes.Très bien ! Mais, supposé qu'ils le soient devenus, cela change-t-il votre promesse ? Avez-vous signé sous la condition d'être libres si l'abolitionnisme pénétrait dans l'institut ? Dans ce cas vous êtes libres. Mais si vous avez donné votre parole sans condition, il est aussi déshonnête de refuser, que si vous

aviez souscrit un billet. Et pourtant vous vous irritez si quelqu'un vous accuse de refuser de payer ce que vous avez promis.

Pensez-y sérieusement. Quel est celui qui entrera dans le ciel, selon la Parole de Dieu ? Lisez le Psaume 40, et jugez : « *Celui qui garde sa parole, même à son dommage, et qui ne change point* ». Qu'en pensez-vous ? Si un homme a promis de faire quelque chose, excepté de commettre un péché, qu'il tienne sa promesse, s'il veut passer pour honnête et aller au ciel. Mais ces gens font des promesses. Et parce qu'ils ne sont pas poursuivis, ils y manquent, comme si ce n'était rien. Ils ne voudraient point laisser protester un billet à la banque. Pourquoi ? Parce qu'ils perdraient leur crédit et seraient mis en jugement. Mais l'institut d'Onéida, la société abolitionniste, et les autres sociétés, ne les poursuivront pas pour de l'argent. Alors on trouve des prétextes, et l'on refuse de payer.

Mais est-ce honnête ? Une telle probité les ferait-elle admettre au ciel ? Quoi ! Vous faussez votre promesse et vous allez les mains pleines de mensonges devant Dieu ! Si vous refusez ou négligez de remplir vos engagements, vous êtes un menteur, et si vous persévérez dans ce péché, vous aurez votre part dans l'étang ardent de feu et de soufre. Je ne voudrais pas pour dix mille mondes mourir ayant dans les mains un argent conservé par le parjure. Un tel argent rongera comme la gangrène.

Si vous n'êtes pas en état de payer, c'est une bonne excuse. Mais, alors, dites-le. Mais si vous refusez de payer parce que vous avez changé d'avis, pensez-y, vous êtes coupable. Vous ne pouvez prier tant que vous n'avez pas payé cet argent. Que diriez-vous dans votre prière ? Ô Seigneur, j'ai promis de donner cet argent. Mais j'ai changé d'avis, faussé ma promesse. Néanmoins, Seigneur, je te prie de me bénir, de me pardonner ma faute, et de me rendre heureux dans ton amour, quoique je retienne cet argent. Une telle prière pourrait-elle être exaucée ? Jamais.

Instruction des nouveaux convertis.20

Une grande partie de l'église n'ont pas une idée claire et distincte de la piété. Il y a beaucoup de ministres qui ne l'ont pas non-plus, ils ne discernent pas parfaitement en quoi elle consiste, et ne peuvent enseigner clairement ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas.

« Pais mes agneaux (Jean 21 v. 15) ».

En développant ce texte dans mon dernier discours, j'ai fait la remarque que j'étais obligé, faute de temps, de passer sur plusieurs points que je désirais traiter, touchant l'instruction à donner aux nouveaux convertis ; je veux aujourd'hui reprendre ce sujet.

I. Je signalerai quelques autres points que les nouveaux convertis doivent apprendre.

II. Je montrerai la manière dont l'église doit se conduire à leur égard.

III. Je mentionnerai quelques-uns des maux qui résultent de l'instruction défectueuse qu'on donne à ceux qui sont parvenus à ce degré de l'expérience chrétienne.

I. Autres points que les nouveaux convertis doivent apprendre.

Reprenant donc le sujet où je l'avais laissé, je vais mentionner quelques nouvelles directions qu'il est important de donner aux nouveaux convertis.

Il est d'une grande importance que les nouveaux convertis soient de bonne heure à même de comprendre en quoi consiste la vraie piété. Cette remarque vous étonne peut-être ! *« Quoi, ils sont convertis et ils ne sauraient pas en quoi consiste la piété » ?* Je réponds qu'ils le sauraient s'ils n'avaient d'autre instruction que celle qu'on tire de la Bible. Mais une foule de gens, non-seulement les nouveaux convertis, mais une grande partie de l'église elle-même, n'ont pas une idée claire et distincte de la piété. Il y a beaucoup de ministres qui ne l'ont pas, je ne veux pas

dire qu'ils n'ont point de religion ; nous pouvons charitablement penser le contraire ; mais ce que je veux dire, c'est qu'ils ne discernent pas parfaitement en quoi elle consiste, et ne peuvent penser ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas ; il est donc important que les nouveaux convertis sachent ce que n'est pas la religion.

1° Elle n'est pas une connaissance doctrinale.

La connaissance est essentielle à la religion, mais n'est pas la religion ; le diable a la connaissance de doctrine, mais il n'a point de religion. Un homme peut avoir une connaissance très étendue des doctrines sans une parcelle de piété. Il y a des personnes qui ont d'étranges idées à ce sujet ; pour elles, il semble que croître en connaissance, c'est croître aussi en piété. J'ai entendu une remarque de cette nature : Des nouveaux convertis avaient fait de rapides progrès dans la connaissance des doctrines ; une personne frappée de ce fait dit : Comme ces nouveaux convertis croissent dans la grâce ! C'était confondre le progrès intellectuel avec le progrès moral. La vérité est qu'elle n'avait aucun moyen de juger de leurs progrès dans la grâce, et leurs progrès en connaissance n'en étaient certes pas une preuve évidente.

2. La religion n'est pas une substance, elle n'est ni une racine, ni un rejeton, ni une semence, ni quelque autre chose dans l'esprit comme une partie de l'esprit lui-même.

ll semble, à entendre quelques personnes, que la piété soit une chose qui couve dans l'esprit, comme une étincelle de feu couve sous la cendre : Ce feu ne paraît pas, ne produit aucun effet, mais il vit, et il agit dès qu'on le découvre. On pense de même qu'on peut avoir en soi la piété, comme en réserve, sans la manifester par l'obéissance à Dieu. Que les nouveaux convertis sachent bien que telle n'est pas la nature de la piété. Ce n'est pas une partie de l'âme ou du corps, ce n'est pas une racine, une semence, une étincelle, qui peut exister cachée, et sans produire des effets.

3. Apprenez-leur que la religion ne consiste pas en transports, en extases, en exaltation de sentiment.

Il peut y avoir sans doute beaucoup de ces émotions là où se trouve la piété, mais que l'on comprenne bien que toutes ces émotions sont involontaires et peuvent se trouver avec puissance là où il n'y a aucune piété. Elles peuvent être le simple fruit de l'imagination, sans aucun vrai sentiment religieux ; on peut aller jusqu'à s'enthousiasmer pour des sujets religieux, sans religion, et j'ai connu une personne qui était transportée comme hors d'elle-même par la simple considération des attributs de Dieu que la nature nous offre, sa puissance et sa sagesse déployées dans les cieux étoiles, et cependant elle n'était point pieuse. La piété, c'est l'obéissance à Dieu, la soumission volontaire de l'âme à la volonté de Dieu.

4. La piété ne consiste pas à aller aux assemblées, à lire la Bible, à prier ou à faire tout ce qu'on est convenu d'appeler devoirs religieux.

L'expression devoirs religieux devrait être effacée du dictionnaire des nouveaux convertis. Ils doivent être en état de savoir que tous ces actes ne sont pas de la religion ; plusieurs, qui sont stricts dans l'observation des devoirs religieux, s'imaginent être pieux, tandis qu'ils négligent les devoirs ordinaires de la vie, qui en réalité constituent la vie pieuse. La prière peut être une expression ou un acte de piété, comme elle peut ne pas l'être. Aller à l'église ou à une réunion de prières peut être considéré comme un moyen, un acte ou une expression du sentiment

religieux, mais l'accomplissement de ce devoir ne constitue pas le chrétien, et l'on peut être très rigide et très zélé en ce point sans une ombre de piété. Si l'on n'apprend pas aux nouveaux convertis à faire cette distinction, ils pourront croire qu'il y a quelque chose de particulier dans ce qu'on appelle devoirs religieux, et parce qu'ils s'y adonnent beaucoup, s'estimer pieux, quoiqu'ils soient encore bien en arrière, par l'honnêteté, la fidélité, la ponctualité, la tempérance et tout ce qu'on appelle les devoirs ordinaires. Ils peuvent être très exacts à payer la dîme de l'aneth, de la menthe et du cumin, et négliger les principaux points de la loi, la justice et l'amour de Dieu.

5. La piété ne consiste pas dans le désir de bien faire.

Les désirs qui n'aboutissent à rien n'ont aucune valeur morale ; ils ne sont pas non plus nécessairement mauvais. Ils peuvent naître involontairement dans l'âme sous telle ou telle influence ; mais tant qu'ils ne produisent pas un acte volontaire, ils n'ont pas plus de valeur morale que le battement du pouls ; j'en excepte le cas où nous les aurions fait naître indirectement en nous plaçant volontairement dans certaines circonstances capables de les exciter. Le plus méchant homme du monde peut avoir un vif désir de sainteté. N'y avez-vous jamais réfléchi ?

Il peut voir que la sainteté est l'unique et indispensable moyen de bonheur. Et dès qu'il regarde la sainteté comme un moyen de bonheur, il la désire naturellement. Il est à craindre qu'une foule de gens ne se fassent illusion en supposant que le désir de la sainteté comme moyen d'être heureux est de la piété. Plusieurs, sans doute, se font une grande réputation par des désirs qui n'amènent jamais une bonne détermination ; ils sentent le désir de faire leur devoir, mais ils ne se décident pas à le faire, parce que, après tout, ils ont encore un plus grand désir de ne pas le faire. Un tel désir n'est point bon ; une action ou un désir, pour être bon devant Dieu, doit être un acte de la volonté ! On parle souvent là-dessus de la manière la plus absurde. On croit que les désirs ont quelque chose de bon quand ils restent à l'état de simples désirs. *« J'ai souvent désiré de faire ceci ou cela »*. Mais l'avez-vous fait ? Oh ! Non ; mais je sens que je l'ai souvent désiré. C'est là de l'athéisme pratique.

Quelques désirs que l'on ait, s'ils n'amènent point une décision et une action positive, ils ne valent rien. Aucun degré du désir, considéré en soi, ne vaut rien. Si cette idée devenait dominante et pénétrait dans les esprits, elle anéantirait probablement les espérances de la moitié de l'Église, qui vit de bons désirs, mais ne fait rien pour Dieu.

6. Il faut qu'ils comprennent aussi que tout ce qui sent l'égoïsme n'est point de la piété.

Quels que soient les désirs qu'on éprouve ; quelles que soient les déterminations et les actions qui en résultent, si le mobile qui les fait agir est égoïste, il n'y a point en eux de piété. Un homme peut pécher en priant, en lisant sa Bible, en allant à la réunion ou en faisant quoi que ce soit, si son motif est égoïste. Supposez qu'un homme prie seulement en vue de son propre bonheur : est-ce là de la piété ? Qu'est-ce autre chose qu'essayer de faire de Dieu son tout puissant serviteur ? Ce n'est autre chose qu'un essai de grande spéculation où l'on veut faire contribuer l'univers, Dieu et toutes choses, à son propre bien. C'est le sublime degré de la perversité. Cela est si loin d'être de la piété, que c'est le nec plus ultra de la dépravation.

7. Dieu n'accepte comme piété que ce qu'on fait cordialement et pour lui plaire.

Toute action extérieure n'est bonne, n'est approuvée de Dieu, qu'autant qu'elle est accomplie dans de bons motifs et du fond du cœur. Les nouveaux convertis doivent apprendre pleinement et primitivement que toute la religion consiste à obéir de cœur à Dieu. Toute religion est une œuvre volontaire. Tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable aux yeux de Dieu, tout ce qu'on appelle proprement piété, réside en une obéissance volontaire, cordiale, à la volonté de Dieu.

- On doit apprendre aux nouveaux convertis que le devoir du renoncement à soi-même est un des traits fondamentaux de l'Évangile ; ils devraient comprendre qu'ils ne sont pas pieux du tout, aussi longtemps qu'ils ne veulent pas se charger chaque jour de leur croix et se renoncer eux-mêmes pour Christ. Il y a bien peu de renoncement dans l'Église, et la raison en est qu'on laisse trop ce devoir de côté dans l'instruction qu'on donne aux nouveaux convertis. A peine leur dit-on quelquefois que le renoncement est le trait principal du christianisme. S'agit-il d'une œuvre de bienfaisance ? Qu'il est rare de voir les ministres ou les collecteurs demander aux chrétiens de se renoncer eux-mêmes dans l'intérêt de l'œuvre qu'ils proposent ? Ils leur demanderont seulement de donner ce qu'ils peuvent mettre à part sans s'en apercevoir ; en d'autres termes, d'offrir au Seigneur des sacrifices qui ne leur coûtent rien. Quelle abomination !

Ils demandent le superflu, ce dont on n'a pas besoin, ce qu'on peut donner justement sans se gêner. Il n'y a point de piété dans de pareils dons. Un homme peut donner pour une œuvre de bienfaisance cent mille francs sans qu'il y ait dans ce fait de la piété, s'il peut le faire sans se gêner, et s'il n'y a point de renoncement à soi-même. Jésus-Christ a exercé le renoncement pour sauver les pécheurs ; le Père a exercé le renoncement en livrant son Fils à la mort pour nous, en nous épargnant, en se chargeant de notre iniquité ; le Saint-Esprit exerce le renoncement quand, plein de condescendance, il lutte avec de pauvres êtres souillés pour les amener à Dieu ; les anges exercent le renoncement en veillant sur ce monde : C'est en exerçant le renoncement que les apôtres ont planté la religion chrétienne au milieu des Gentils.

Et nous pourrions nous estimer pieux sans nous renoncer nous-mêmes ? Nous appellerons-nous chrétiens, disciples de Christ, temples du Saint-Esprit, frères des apôtres, quand de fait nous ne nous sommes jamais privés de ce qui intéresse notre bonheur personnel pour l'avancement du règne de Christ ? Et les nouveaux convertis doivent savoir qu'à moins de se dévouer à Dieu et d'être prêts à lui sacrifier leur vie et toutes choses, ils n'ont point l'Esprit de Christ, ils ne sont point à lui.

- Il faut qu'ils sachent ce qu'est la sanctification. Quoi ! Direz-vous, tout chrétien ne sait-il pas ce qu'est la sanctification ? Non, beaucoup ne le savent point. Une foule de chrétiens seraient embarrassés pour dire clairement ce qu'est la sanctification, comme au reste ce qu'est la piété. Si je demandais à tous ceux qui font profession de l'Évangile : Qu'est-ce que la sanctification ? je ne sais pas si un sur dix pourrait me donner une réponse juste. Ils balbutieraient, comme ils le font quand ils entreprennent de définir la religion ; ils en parlent comme de quelque chose qui repose, qui sommeille dans l'âme, et qui, actif ou inactif, ne laisse pas d'être en eux ; de même ils parlent de la sanctification, comme d'une espèce de savon ou de purgatif qui nettoie les souillures matérielles.

Ou bien ils en parlent comme si nos facultés étaient imbibées de péché, et comme si la sanctification en enlevait les taches. C'est pour cela qu'il y a des gens qui demandent la sanctification et qui vivent dans le péché, supposant évidemment que la sanctification est quelque chose qui précède l'obéissance. Qu'ils apprennent donc que la sanctification n'est point quelque chose qui précède l'obéissance, quelque changement dans la nature ou la constitution de l'âme ; mais que la sanctification est l'obéissance elle-même ; l'obéissance entière à toute la volonté de Dieu que l'on connaît ; et elle est une chose progressive en ce sens qu'elle consiste à obéir à Dieu de plus en plus parfaitement à mesure qu'on connaît mieux sa volonté.

- On doit apprendre aux nouveaux convertis ce qu'est la persévérance. On parle quelquefois de la persévérance d'une curieuse manière, comme si la doctrine de la persévérance était : *« Une fois en grâce, toujours en grâce »,* ou bien : *« Une fois converti on est sûr d'aller au ciel ».* Telle n'est pas l'idée qu'on doit se faire de la persévérance. L'idée vraie, c'est que, si un homme est vraiment converti, il continuera à obéir à Dieu, et comme conséquence, qu'il ira certainement au ciel. Mais si un homme pense que, parce qu'il est converti il ira sûrement au ciel, cet homme ira très probablement en enfer.

- On doit enseigner aux nouveaux convertis à être religieux ; en toutes choses ils doivent s'efforcer de l'être dans tous les détails de leur vie. S'ils ne le cherchent pas, qu'ils sachent qu'ils n'ont point de piété du tout. Si leur but, l'objet de leurs efforts, n'est pas de garder tous les commandements de Dieu, comment peuvent-ils encore prétendre à la piété. Celui qui garde toute la loi, et la viole en en un seul point, est coupable comme s'il l'avait violée tout entière, et c'est justement qu'il est responsable de toute la loi. Car, si habituellement il désobéit à Dieu en un point particulier, en fait il ne lui obéit pas du tout.

L'obéissance à Dieu consiste en une disposition du cœur. Et cette disposition, c'est de vouloir obéir à Dieu, de vouloir que Dieu règne en toutes choses. Mais si l'on désobéit habituellement à Dieu en un point particulier, on est dans une disposition d'esprit, qui rend l'obéissance impossible en quoi que ce soit. Dire qu'en certaines choses on obéit à Dieu, par déférence à son autorité, tandis qu'en certaines autres on refuse d'obéir, c'est une absurdité. Le fait est que l'obéissance à Dieu consiste dans la disposition du cœur à lui obéir, dans la préférence de son autorité et de ses commandements à quoi que ce soit.

Si donc un individu paraît obéir en certaines choses, et qu'en d'autres il désobéisse, continuellement et sciemment, il s'abuse lui-même ; là où il paraît obéir à Dieu, ce n'est pas à Dieu qu'il obéit mais à sa propre convenance ; en péchant en un point, il prouve qu'il est coupable de tous, en d'autres termes, qu'il n'obéit pas de cœur à tous les commandements. Un homme peut passer la moitié de son temps à prier sans avoir de piété. S'il ne garde pas les commandements de Dieu, toutes ses prières seront odieuses à Dieu : « Si quelqu'un détourne son oreille de la loi, même sa prière sera une abomination (Proverbes 28 v. 9) ». Comprenez-vous cela ? Si un homme refuse d'obéir à la loi, d'en accomplir chaque devoir, il ne peut prier, il n'a point de religion, tous ses actes de piété sont odieux.

- Des conseils donnés à propos amènent facilement les nouveaux convertis à être tempérants en toutes choses. C'est encore là un sujet trop négligé et presque perdu de vue dans les églises. Il y a beaucoup d'intempérance dans les églises. Je ne parle pas de l'intempérance dans le boire en particulier, mais de l'intempérance dans le manger et dans la manière de vivre en général. A vrai dire, on s'en fait peu un cas de conscience, et de là vient que la réforme sur ce point est si

lente. Il n'y a qu'une conscience éclairée qui peut pousser dans la voie d'une réforme permanente.

Il y a dix ans, beaucoup de ministres usaient de spiritueux et en gardaient dans leurs maisons pour traiter leurs amis et leurs collègues, et la masse des membres de l'Église faisait de même. Maintenant, à l'exception des ivrognes, il y en a peu des uns et des autres qui voudraient le faire ; quelques ministres et plusieurs chrétiens de profession boivent du vin contenant autant d'alcool que l'eau-de-vie. C'est là de l'intempérance. Priser ou fumer du tabac est un pur acte d'intempérance. Si l'on en use comme d'un simple stimulant, sans nécessité, qu'est-ce autre chose, en effet ? Ce n'est pas là user de toutes choses avec modération.

Tant que les chrétiens ne seront pas éclairés sur cette matière, et ne sentiront pas que l'intempérance, en quoi que ce soit, est mauvaise, ils feront peu de progrès dans la piété. Oh ! Combien de temps encore l'Église montrera-t-elle sa face hypocrite à la réunion mensuelle, priant Dieu de sauver le monde, tandis qu'elle dissipe pour ses intempérances cinq fois autant que pour sauver le monde. Un individu prétend se donner au service de Jésus-Christ, et il refusera de renoncer au moindre caprice, et il ira disant : « Ô Seigneur ! Sauve le monde, que ton règne vienne ! » Je vous dis que c'est là de l'hypocrisie. Et de telles prières seraient exaucées ! Si ces hommes ne veulent pas renoncer à eux-mêmes, je ne donnerais pas deux sous des prières de tous ces chrétiens, fussent-ils assez nombreux pour couvrir notre grand pays.

Il faut apprendre ces choses aux nouveaux convertis ; il faut que l'Église en vienne à ce point de ne donner le nom de chrétien qu'à ceux qui veulent se couper la main, s'arracher l'œil et se renoncer eux-mêmes pour Christ. Vous dites : C'est une petite chose ! Mais cette petite chose corrompt l'esprit de prière, avilit et matérialise l'âme ! Est-ce une bagatelle indigne de la chaire, quand ces douceurs qu'on se permet de manière ou d'autre coûtent à l'Église cinq fois, si ce n'est cinquante fois plus que ce qu'on fait pour le salut du monde !... (Finney regarde le thé et le café comme n'étant pas nutritifs).

Une estimation récemment faite nous montre qu'il se consomme pour sept millions de dollars de café par an. Et qui ne sait que l'Église en consomme une bonne part. Et cependant de graves ministres et des membres des églises chrétiennes ne sont pas honteux de contribuer à cette énorme dépense d'argent, tandis que les pauvres païens envoient, à tous les vents des cieux, leurs vaisseaux réclamant du secours. Les cieux crient d'en haut : Allez prêcher l'Évangile à toute créature, l'enfer gémit au-dessous, et dix mille voix sortent du ciel, de la terre et de l'enfer, criant : Faites quelque chose pour sauver le monde, faites-le maintenant.

Oui maintenant, ou des millions et plus iront en enfer par votre négligence. Oh ! « Ne le dites pas à Gath » : L'Église, les pasteurs, ne veulent pas renoncer même à leurs caprices pour sauver le monde. Quel est ce christianisme ? Qu'avez-vous besoin d'employer ainsi l'argent de Jésus-Christ ? Êtes-vous vraiment un économe ? Qui vous a donné cette liberté ? Prenez garde qu'il ne soit trouvé à la fin que vous avez préféré votre propre gloire à l'obéissance et que vous avez eu « votre ventre pour dieu ».

Le moment d'apprendre ces choses avec fruit, c'est le premier temps de la conversion. Si les nouveaux convertis ne sont point alors dûment enseignés, s'ils prennent de mauvaises habitudes, s'ils commencent par un genre de vie facile, moelleux, il est rare qu'ils soient jamais complètement réformés. J'ai conversé avec de pieux chrétiens sur ce sujet, et j'ai été étonné de leur obstination à satisfaire leurs fantaisies, et j'ai la persuasion que l'Église ne sortira jamais de cette mollesse jusqu'à ce que les nouveaux convertis apprennent, à l'entrée de leur carrière religieuse, à être tempérants en toutes choses.

- Ils doivent apprendre à avoir autant de piété dans toutes leurs affaires, qu'en priant ou en allant à l'église. Ils doivent être tout aussi saints, tout aussi vigilants, recherchant aussi uniquement la gloire de Dieu, tout aussi sincères et solennels dans toutes leurs occupations journalières que quand ils s'approchent du trône de la grâce. S'ils ne le sont pas, leur observation du sabbat sera une abomination.

- Ils doivent apprendre qu'il est nécessaire pour eux d'être tout aussi saints que les ministres doivent l'être à leur avis. Longtemps a régné l'opinion que les ministres sont obligés à être saints et à exercer le renoncement, et ils le sont en effet. Mais il est étrange de supposer que les ministres sont obligés à être plus saints que les autres. On serait choqué de voir un ministre montrer de la légèreté, courir après les modes, se mettre en colère, vivant dans une belle maison, ou se promenant en calèche. Oh ! cela est épouvantable ! cela ne se sied point à un ministre !

Quoi ! Une femme de ministre porte cette riche coiffure ou ce châle de soie ! Oh ! Non. Mais on pense qu'il n'en est plus de même du tout pour un homme ou une femme laïque. Cela ne choque plus. Je ne dis pas que ces choses conviennent à un ministre, je sais qu'elles ne conviennent pas. Mais, aux yeux de Dieu, elles vont aussi mal à un simple fidèle qu'à un ministre. Vous n'avez pas plus de droit de vous adonner à la vanité, à la folie, à l'orgueil, qu'un ministre. Pouvez-vous aller au ciel sans la sanctification ? Pouvez-vous être saints sans vivre pour Dieu et sans tout faire pour sa gloire ? J'ai entendu publiquement des hommes pieux reprocher aux ministres d'avoir un gros salaire, de vivre avec un grand étalage, tandis qu'eux-mêmes dépensaient alors beaucoup plus d'argent pour l'entretien de leurs familles que certains ministres. Que penserait-on d'un ministre s'il menait le même train que plusieurs chrétiens et anciens de l'église dans cette ville ?

Ah ! Tous diraient qu'il est hypocrite. Mais il y a autant d'hypocrisie apparente dans un laïque à employer l'argent de Dieu pour satisfaire ses convoitises, plaire au monde ou à sa famille, que dans un ministre à faire la même chose. Il est misérable d'entendre quelques-uns de nos premiers laïques parler comme d'un déshonneur pour la piété de donner aux ministres un gros salaire, de les laisser mener un grand train, tandis qu'eux-mêmes, par le nombre de leurs domestiques et la société qu'ils reçoivent, dépensent beaucoup plus qu'un ministre quelconque. Tout cela vient des notions essentiellement fausses qu'ils ont reçues dès le commencement de leur conversion.

On a appris aux nouveaux convertis à attendre du ministre toute piété, tout dévouement, et aussi longtemps que cette opinion prévaudra, il n'y a aucune espérance que l'Église fasse jamais beaucoup pour la gloire de Dieu ou la conversion du monde. Il n'y a rien de tout cela dans la Bible. Où Dieu a-t-il dit : « Vous, ministres, aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toute votre pensée et de toutes vos forces ; » ou bien : « Vous, ministres, faites tout pour la gloire de Dieu. » Cela est dit à tous également. Celui qui tâche de s'exempter lui-même de quelque devoir ou renoncement, de la vigilance, de la sobriété, en le mettant sur le compte du

ministre ; celui qui ose se placer dans l'échelle de la sanctification sur un degré plus bas que celui du ministre, celui-là est en grand danger de se montrer hypocrite et de payer en enfer le prix de sa folie.

Grande est l'importance des instructions données aux nouveaux convertis. S'ils prennent une fois l'habitude de supposer qu'ils peuvent se permettre des choses qu'ils condamneraient dans le ministre, il est très probable qu'ils ne la perdront jamais.

8. Ils doivent tendre à la perfection, tout nouveau converti doit savoir que, s'il ne se propose pas de vivre sans péché, il n'a pas encore commencé d'être chrétien.

Qu'est-ce que la piété, sinon une décision définitive, ou une disposition du cœur à obéir à Dieu ? Si la religion n'est point cela, elle n'est rien du tout. Autre chose est de professer d'être parfait, autre chose est de professer et de sentir qu'on doit être parfait. Autre chose est de dire que les hommes doivent être parfaits et peuvent l'être, s'ils y sont disposés ; autre chose est de dire qu'ils sont parfaits. Si quelqu'un est disposé à dire qu'il est parfait, tout ce que j'ai à lui répondre, c'est qu'il le prouve. S'il est parfait, il le montrera dans ses actions, et c'est la seule preuve qui puisse nous convaincre.

Tous doivent se proposer constamment de vivre entièrement pour Dieu, d'obéir à tous ses commandements. Ils ne doivent pas pécher du tout. Ils sont tenus à être saints comme Dieu est saint. C'est en commençant que le converti doit prendre la bonne direction ; autrement il n'ira jamais droit.

9. Ils doivent apprendre à faire luire leur lumière.

Si le nouveau converti ne fait pas briller sa lumière devant le monde, elle s'éteindra. S'il ne se remue pas, s'il ne va pas s'efforçant d'éclairer ceux qui l'entourent, sa lumière finira par s'éteindre et son âme infailliblement retombera dans les ténèbres. Quelquefois les nouveaux convertis semblent disposés à se tenir tranquilles. Ils ne veulent rien faire en public jusqu'à ce qu'ils aient plus de lumière et plus de piété ; mais ce n'est pas le moyen. Que le nouveau converti fasse usage de ce qu'il a ; qu'il tienne élevée la clarté douteuse de sa petite lampe, courageusement, honnêtement, et Dieu y versera de l'huile et la fera briller comme une torche étincelante ; mais Dieu ne se mettra pas en peine pour conserver une lumière que l'on cache. Pourquoi le ferait-il ?

Quelle en serait l'utilité ? C'est par cette raison que tant de gens jouissent si peu de la piété. Ils ne s'exercent pas à honorer Dieu ; ils concentrent si entièrement en eux-mêmes le peu dont ils jouissent, que Dieu n'a aucune bonne raison de répandre sur eux ses bénédictions et ses grâces.

10. On doit leur apprendre enfin à gagner les âmes à Christ.

Il faut insister sur ce qu'ils ont à faire, et sur la manière dont ils doivent agir à cet égard, et leur montrer ce but comme un des principaux de leur vie. Combien est étrange quelquefois la marche qu'on les voit suivre.

Ils sont convertis et ils en restent là ; ils se rendent au temple, puis on les laisse aller à leurs affaires tout comme ils faisaient auparavant ; ils ne font rien, on ne leur apprend pas à rien faire pour Christ, et le seul changement qu'on trouve en eux, c'est qu'ils vont le dimanche plus

régulièrement au culte, et laissent le, ministre les nourrir. Mais supposez qu'il les nourrisse, puisque c'est l'expression en vigueur : Ils ne croissent pas en force, car ils ne peuvent digérer faute d'exercice. Ils deviennent sujets aux indigestions spirituelles. Le grand but pour lequel Dieu laisse les chrétiens convertis dans ce monde, n'est-ce pas d'arracher les pécheurs du feu ? S'ils n'y travaillent pas, il vaudrait mieux pour eux être morts. Donnez cet enseignement aux nouveaux convertis dès leur entrée dans le royaume de Dieu. La première œuvre qu'ils ont à faire, c'est d'aller sauver les pécheurs.

II. La manière dont l'Église doit se conduire à l'égard des nouveaux convertis.

1. Les vieux chrétiens doivent être en état de donner beaucoup d'instruction aux nouveaux convertis et doivent la leur donner.

Eh bien ! La vérité est que la masse des chrétiens dans les églises ne sait pas leur donner de bonnes directions, et quand ils essaient de le faire, ils n'en donnent que de mauvaises. L'Église doit être en mesure d'instruire ses enfants. Dès qu'elle les reçoit, elle doit être aussi empressée à leur apprendre à agir, que les mères le sont à enseigner à leurs petits-enfants tout ce qu'il leur est nécessaire de savoir et de faire. Mais tel n'est pas généralement le cas. Cependant, nous ne devons pas nous attendre à voir habituellement le nouveau converti trouver juste son chemin et marcher droit devant lui, sans s'écarter et sans broncher, jusqu'à ce qu'il soit dirigé d'une manière intelligente par l'Église.

2. Les nouveaux convertis ne doivent pas être laissés en arrière du reste de l'Église.

Souvent les vieux chrétiens les laissent en arrière et les empêchent de prendre une part active aux œuvres de piété, de peur qu'ils ne tombent, disent-ils, dans l'orgueil spirituel. Par ce motif, dans ces églises, les nouveaux convertis sont rarement, sinon jamais, appelés à prendre part aux réunions ou à une bonne œuvre. Ainsi l'Église devient la modeste gardienne de leur humilité, et leur apprend à marcher à la suite de ces membres, de ces anciens, usés, engourdis, secs, froids, de peur que, si on leur permettait de faire quelque chose pour Christ, ils ne devinssent orgueilleux.

Au contraire, le vrai moyen de les rendre et de les conserver humbles, n'est-ce pas de les mettre à l'œuvre et de les y tenir ? N'est-ce pas ainsi qu'on les tiendra en communion avec Dieu ? Et aussi longtemps que Dieu sera avec eux, il prendra soin de leur humilité. Tenez-les constamment occupés de religion. Alors l'Esprit de Dieu habitera en eux ; ils resteront humbles par le procédé le plus efficace. Mais si les nouveaux convertis sont condamnés à marcher à la suite des vieux chrétiens, à une place où ils ne peuvent rien faire, ils ne sauront jamais de quel esprit ils sont. Et c'est le vrai moyen de les jeter sur l'écueil de l'orgueil spirituel de la pire espèce.

3. Ils doivent être surveillés par l'Église et avertis de leur danger, comme une tendre mère veille sur ses jeunes enfants.

Les nouveaux convertis ne savent pas tous les dangers qui les entourent. Les ruses du diable, les tentations du monde, la puissance de leurs passions et de leurs habitudes, les mille formes du danger, ils ne les connaissent pas. Voyez cette mère qui veille sur son enfant, elle ne le laisse pas approcher sa petite main de la chandelle, elle ne le laisse pas grimper sur quelque chose d'où il peut tomber ; elle supplée à son aveuglement et à son ignorance. L'Église doit veiller sur ses jeunes enfants et en prendre soin comme les mères veillent sur leurs enfants dans cette ville, de peur qu'ils ne soient écrasés par les voitures, ou qu'ils ne s'éloignent et ne s'égarent ; ou comme elles veillent sur eux quand ils grandissent, de peur qu'ils ne soient entraînés dans le gouffre de l'iniquité.

L'Église doit veiller à tous les intérêts de ses membres, savoir où ils en sont, quelles sont leurs habitudes, leurs tentations, leurs dangers, leurs privilèges, leur degré de vie intérieure, leur esprit de prière. Considérez l'anxiété de cette mère quand elle voit la pâleur couvrir le front de son enfant ? Qu'as-tu, mon enfant ? As-tu mangé quelque chose de mauvais ? As-tu pris froid ? Qu'est-ce qui te fait mal ? Oh ! Comme il en est autrement des enfants de l'Église, des agneaux dont le Sauveur lui a remis le soin ! Hélas ! Au lieu de les retenir et d'en prendre soin, l'Église les laisse courir çà et là, et se diriger seuls. Que diriez-vous d'une mère qui laisserait sciemment ses enfants jouer sur le bord d'un précipice ? Ne diriez-vous pas que c'est une horrible faute ?

Et si l'enfant venait à tomber et à se tuer, son sang ne serait-il pas sur la tête de sa mère ? Quel est donc le péché de l'Église de négliger sciemment ses nouveaux convertis ? J'ai connu des églises où les nouveaux convertis n'étaient pas seulement complètement négligés, mais regardés avec soupçon et jalousie ; personne ne s'approchait d'eux pour les fortifier, les encourager, ou leur donner un conseil. On ne faisait rien pour les rendre utiles, leur indiquer ce qu'ils avaient à faire, ou comment ils devaient le faire et leur ouvrir un champ de travail ; et alors que font-elles ? Eh bien ! Quand elles trouvent que les nouveaux convertis sont devenus, par ce triste procédé, froids, languissants, incapables de rien faire, elles se tournent contre eux, et les accusent, parce qu'ils n'ont point persévéré. Tout cela est mauvais.

4. Soyez tendres en les reprenant.

Les chrétiens trouvent-ils qu'il est nécessaire de reprendre les nouveaux convertis, ils doivent le faire avec la plus grande discrétion. Les nouveaux convertis devraient être surveillés fidèlement par les anciens membres de l'Église, et quand ils commencent à perdre du terrain ou à s'écarter, on devrait les en avertir aussitôt, et, s'il est nécessaire, les reprendre. Mais le faire mal est pire que de ne le point faire du tout. On le fait quelquefois sans précaution, d'une manière aigre, avec un ton de censeur, plus comme par gronderie, que par admonition fraternelle.

Une telle manière, bien loin d'inspirer la confiance et de conduire à l'amendement, est faite pour endurcir le cœur du jeune converti, l'affermir dans le mauvais chemin, et fermer son esprit à l'influence de semblables corrections. Les cœurs des nouveaux convertis sont tendres et susceptibles, et il suffit quelquefois d'un manque d'égards pour les fortifier dans leurs égarements et les faire aller en empirant. Vous, parents, vous savez combien il importe, quand vous reprenez vos enfants, que vous le fassiez par de bons motifs, pour leur bien, parce que vous désirez qu'ils soient bons, et non parce que vous êtes fâchés.

Autrement ils vous regarderont bientôt comme un tyran plutôt que comme un ami. Il en est de même avec les nouveaux convertis. La bienveillance et la tendresse, même dans les réprimandes, gagneront leur confiance, les attacheront à vous, donneront du poids à vos instructions et à vos conseils fraternels, et vous pourrez en former de parfaits chrétiens. Au contraire, employer le ton sévère et grondeur, c'est le moyen de leur faire croire que vous voulez dominer sur eux. Sous prétexte de fidélité, il y a des personnes qui froissent les nouveaux convertis par leur manière tranchante, au point de les éloigner ou peut-être de les jeter dans le désespoir et l'apathie.

Les nouveaux convertis ont peu d'expérience et sont facilement abattus. Ils ressemblent aux petits enfants qui commencent à marcher. Vous les voyez chanceler et broncher devant une paille, vous voyez la mère enlever de dessus le plancher le moindre obstacle quand son petit enfant veut se mettre à marcher ; il en est de même des nouveaux convertis. L'Église doit ôter de devant eux tout ce qui peut les faire tomber, et les traiter de manière à ce qu'ils voient qu'en les reprenant on le fait en chrétien : alors ils recevront la correction comme on veut, et elle leur fera du bien.

5. Ayez l'obligeance d'indiquer au nouveau converti les choses qui sont blâmables dans sa conduite, et qu'il ne voit pas.

Il n'est qu'un enfant, il sait peu de chose sur la religion. Il a, par conséquent, beaucoup à apprendre et beaucoup à corriger. Tout ce qu'il a de faux dans le jugement, de désagréable dans la conduite, d'impoli dans les manières, tout ce qui peut arrêter ou neutraliser son influence comme chrétien, doit lui être avec soin marqué et corrigé. Mais pour le faire convenablement, il faut une grande sagesse. Les chrétiens doivent en faire un sujet de prière et de réflexion, pour que leurs directions ne fassent pas plus de mal que de bien. Si vous ne le reprenez que pour les choses qu'il ne voit pas, ou qu'il croit n'être pas malséantes, vous lui ferez de la peine et le dégoûterez.

Une telle instruction doit être donnée avec beaucoup d'à-propos. Il est souvent bien de le faire après avoir prié ensemble, ou après une douce conversation sur des sujets religieux, propre à lui faire sentir que vous l'aimez, que vous cherchez son bien, et que vous désirez vivement de le voir fidèle, utile, heureux. Souvent alors une simple insinuation suffira. Dites-lui : *« Faites de telle chose un objet de prière »,* ou bien *« telle ou telle conduite ne me fait pas tout à fait plaisir. Pensez-y, et peut-être vous trouverez qu'il vaut mieux vous abstenir encore de cela ».* En l'avertissant avec tact, vous l'aiderez et lui serez utile ; sans discernement, vous ferez dix fois plus de mal que de bien. Souvent les nouveaux convertis pèchent par ignorance ; leur jugement n'est pas mûr, il leur faut du temps pour réfléchir et porter un jugement sain sur un point douteux.

Dans des cas pareils, l'Église doit les traiter avec beaucoup de douceur et de support. Soyez obligeants à les instruire, et ne leur en voulez pas de ne point comprendre tout d'abord ce que peut-être vous avez été des années entières à comprendre après votre conversion.

6. Ne parlez point par derrière des fautes des nouveaux convertis ; c'est une chose trop commune parmi les vieux chrétiens.

Ils finissent par le savoir ; et de tels rapports sont capables de détruire la confiance des nouveaux convertis en leurs anciens frères, d'aigrir leur cœur, de les décourager, et de les soustraire peut-être à la bonne influence de l'Église.

III. Quelques-uns des maux qui découlent des fausses directions qu'on donne aux nouveaux convertis.

1. S'ils ne sont pas complètement instruits, ils ne seront jamais bien fondés sur les vrais principes.

S'ils ont les vrais principes fondamentaux, ils suivront nécessairement une droite ligne de conduite dans tous les cas particuliers. Pour former un caractère chrétien, rien n'importe comme d'établir des principes justes sur tous les sujets. Lisez la Bible, et vous y verrez que Dieu enseigne quelques principes qui peuvent nous diriger dans tous les détails de la vie. Si l'éducation des nouveaux convertis est défectueuse, soit dans sa nature, soit dans son degré, toute sa conduite s'en ressentira. C'est un résultat infaillible, auquel on doit toujours s'attendre. Nous pourrions faire voir, si nous en avions le temps, que presque toutes les erreurs de pratique qui ont régné dans l'Église étaient le résultat naturel de certaines fausses doctrines qu'on avait enseignées aux nouveaux convertis, et qui ont pu même étouffer la vérité de Dieu, à une époque où l'on était assez ignorant pour ne rien connaître de meilleur.

2. Si l'instruction donnée aux nouveaux convertis est fausse et incomplète, bien loin de croître dans la grâce, ils iront déclinant dans la piété.

Leur carrière, au lieu d'être comme le sentier du juste, qui devient de plus en plus brillant jusqu'à ce que le jour soit venu, deviendra de plus en plus sombre, et finira peut-être par l'obscurité complète. Toutes les fois que vous voyez les nouveaux convertis laisser leur piété aboutir à néant, soyez certain que c'est le résultat d'une instruction défectueuse. Le résultat régulier que doit amener pour les nouveaux convertis l'enseignement de la vérité et de toute la vérité, c'est qu'ils aillent de force en force. La vérité est la nourriture de l'esprit, c'est elle qui le fortifie ; et quand la disposition religieuse s'affaiblit, croyez-le, neuf fois sur dix cela vient de la négligence ou de la fausse direction qu'on reçoit au commencement de sa conversion.

3. On doutera avec raison s'ils sont chrétiens, si leur première instruction est mauvaise ou défectueuse.

On verra tant d'inconséquence dans leur vie, et si peu d'apparence de piété réelle, qu'eux-mêmes finiront par douter s'ils en ont véritablement. Probablement ils vivront et mourront dans ce doute. L'incertitude ne mène pas loin ; s'ils ne voient pas clairement, leur vie n'aura point de consistance ; si leur vie n'est point ferme, ils ne peuvent avoir que peu d'assurance, et s'ils n'ont point de certitude il faut qu'ils doutent ou vivent dans la présomption.

4. Si les nouveaux convertis sont bien enseignés et bien dirigés, on les verra généralement prendre le bon parti dans toutes les questions dont s'occupe l'Église.

L'Église voit se traiter dans son sein une foule de questions sur lesquelles elle se décide, sur plusieurs il est souvent assez difficile de faire prendre à toute l'Église une bonne décision. Voyez au sujet des traités, des missions, de l'école du Dimanche, ou de la tempérance, par exemple, que de chicanes, d'objections, de résistance, d'opposition, vous avez rencontrée de la part des membres de l'Église en différents lieux. Eh bien ! Dans les églises où les nouveaux convertis ont reçu une bonne direction, ils n'élèvent jamais ni difficulté, ni objection, ni chicane.

Je n'hésite pas à mettre sur le compte des pasteurs, des anciens membres des églises les aberrations de tant de chrétiens sur tous ces sujets ; s'ils avaient été bien fondés, dès leur entrée dans la vie chrétienne, sur les principes de l'Évangile, on n'aurait pas tardé à en voir l'application dans toutes ces questions. Il est curieux de voir comme les nouveaux convertis sont empressés à adopter tous les bons principes qu'on leur propose ; quel zèle pour les séminaires, les missions, les réformes morales et les esclaves ! Si la masse des nouveaux convertis dans les derniers réveils avait été bien établie sur les principes de l'Évangile, vous n'auriez trouvé en eux, dans toute l'Église, qu'un seul cœur et une seule âme, sur toutes les questions de devoir qui se présentent. Que leur première éducation soit bonne, et vous aurez un corps de chrétiens sur lesquels vous pourrez compter. Si elle avait été générale dans l'Église, oh ! Comme il y aurait eu plus d'énergie dans tous ces grands mouvements pour le salut du monde !

5. Si les nouveaux convertis ne sont pas convenablement instruits, ils se relâcheront inévitablement.

Si leur instruction est défectueuse, probablement leur conduite fera déprécier la religion. La vérité, fortement établie dans l'esprit du nouveau converti et dans de justes proportions, a pour effet naturel de le faire croître jusqu'à la parfaite stature de Christ ; si un point de l'instruction est trop mis en saillie, la même disposition reparaîtra dans le caractère ; s'il est bien instruit sur certains points, non sur d'autres, vous trouverez un défaut correspondant dans sa conduite.

Si l'instruction des nouveaux convertis est très défectueuse, ils n'avancent qu'aussi longtemps qu'ils sont poussés par la vive impression de leur première conversion. Dès qu'elle s'efface, ils s'arrêtent et commencent à rétrograder. Et vous ne les verrez avancer de nouveau que lorsqu'ils subiront quelque puissante excitation. Ce sont là vos chrétiens périodiques qui, au temps d'un réveil, se lèvent, font du bruit quelques jours, comme s'ils avaient le zèle d'un ange, puis ils retombent comme morts, aussi froids qu'un hiver du pôle. Oh ! Combien il est désirable, de quelle importance il est que les nouveaux convertis soient instruits de telle sorte que leur piété ne dépende pas des impulsions ou des excitations qu'ils reçoivent, mais qu'ils s'avancent d'un pas ferme dans la voie chrétienne, allant de force en force et répandant tout autour d'eux une clarté brillante, fixe, salutaire.

Remarques additionnelles.

L'Église est vraiment coupable de sa négligence passée dans l'éducation des nouveaux convertis.

Au lieu de les engager à devenir des chrétiens actifs, les églises ont généralement agi comme ne pensant pas comment et à quoi les employer ; elles ont agi comme une mère qui a un grand

nombre de filles, et qui, ne sachant pas les faire travailler, les laisse grandir dans la paresse, l'ignorance, l'inutilité, le mépris de tous, et devenir la proie du premier mauvais sujet venu.

1. Si l'Église avait seulement fait son devoir, en apprenant aux nouveaux convertis à travailler et à se fatiguer pour Christ, le monde aurait été converti depuis longtemps.

Mais au lieu de cela, combien d'églises qui s'opposent même aux nouveaux convertis quand ils veulent se dévouer à l'œuvre de Jésus-Christ. Une foule de vieux chrétiens regardent d'un œil soupçonneux chaque mouvement des nouveaux convertis, les accusent, et disent : *« Ils vont trop loin, ils ne doivent pas se mettre en avant, mais attendre ceux qui sont plus avancés ».* Toujours attendre ! Au lieu de permettre aux nouveaux convertis l'aide de Dieu et de les encourager quand ils souffrent, avec un cœur ardent et des mains fortes, très souvent on les arrête et peut-être on les abat.

Combien souvent on empêche les nouveaux convertis d'aller en avant, et on les met à la suite d'une église formaliste, sans activité et sans vie, jusqu'à ce que leur ardeur soit étouffée et leur zèle éteint ; et après quelques vains efforts pour briser leurs liens, ils se décident à s'asseoir et à attendre. Dans quelques endroits ils ne peuvent pas même essayer de tenir une réunion de prière d'eux-mêmes, que le pasteur ou un diacre ne les gronde de ce qu'ils se mettent en avant, et ne les accuse d'orgueil spirituel. « Oh ! Oh ! Vous êtes des nouveaux convertis, vraiment ? Et vous avez besoin de vous réunir, et d'assembler tous les voisins ensemble pour qu'ils vous regardent ; vous auriez mieux fait de devenir prédicateurs tout d'un coup ! »

Un célèbre docteur en théologie de la Nouvelle-Angleterre se vantait, dans un repas public, de ses succès à garder tous ses convertis dans le silence. Il avait eu beaucoup de difficultés, disait-il, car ils avaient une terrible fièvre de faire quelque chose, de parler, de prier, de présider des assemblées ; mais par la plus grande vigilance, il avait mis tout cela à bas ; et maintenant son église était tout aussi paisible qu'avant le réveil. Merveilleux résultat pour un ministre de Christ ! Était-ce là ce que notre bon Sauveur demandait en disant à Pierre : « Paix mes agneaux ? »

2. Les nouveaux convertis doivent être exercés au travail avec autant de soin que les jeunes conscrits dans une armée sont exercés pour la guerre.

Supposez qu'un capitaine dans l'armée ait sa compagnie enrôlée, et qu'alors il ne prenne pas plus de peine pour instruire, exercer et discipliner ses soldats, que beaucoup de pasteurs à exercer et à faire avancer les nouveaux convertis. Eh bien ! L'ennemi ne se moquera-t-il pas d'une telle armée. Battez le rappel. S'agit-il d'un service actif, ils ne savent ni ce qu'ils ont à faire, ni comment ils doivent faire. Ordonnez la charge. Où sont-ils ? Une telle armée est l'image de l'église qui n'exerce pas ses jeunes convertis. Au lieu d'apprendre à se tenir épaules contre épaules dans l'attaque, ils n'ont aucune confiance ni en leur chef, ni en leurs camarades, ni en eux-mêmes, et au premier choc de la bataille, les voilà dispersés. Voyez l'Église maintenant.

Les ministres ne s'entendent pas sur ce qu'il y a à faire. Plusieurs se tournent et se battent contre leurs frères, disputant sur les innovations, sur la forme de l'Église. Quant aux simples membres, ils ne peuvent avoir de confiance en voyant les chefs ainsi divisés, et s'ils essaient de faire quelque chose, hélas ! Quelle ignorance ! quelle maladresse ! quel désaccord ! Quelle faiblesse ! Quelle œuvre pitoyable ils vont faire ! Et il en sera ainsi, jusqu'à ce que l'Église fasse des nouveaux convertis des chrétiens intelligents, simples de cœur, dévoués, actifs. On vient de fonder dans cette ville une œuvre que je me réjouis de voir ; je veux parler de l'entreprise des

traités. Œuvre bénie ! Et le but est d'apprendre aux chrétiens dévoués à faire quoi ? A faire ce que toute l'Église devrait savoir faire depuis longtemps, à savoir comment prier, comment converser avec les personnes sur le salut de leurs âmes, comment suivre les conférences pour les pécheurs travaillés, comment agir avec les examinateurs, et comment sauver les âmes.

3. L'Église s'est entièrement méprise sur le moyen de se sanctifier.

Trop longtemps on a essayé de sanctifier l'Église sans lui donner rien à faire. Mais la sainteté consiste à obéir à Dieu. Et la sanctification étant un progrès, doit se montrer par une obéissance de plus en plus parfaite. Le moyen d'y pousser l'Église, c'est donc de donner à chacun sa tâche. Voyez ces grandes églises où se trouvent cinq ou sept cents membres. On y envoie un ministre les prêcher de dimanche en dimanche, tandis qu'ils sont si nombreux, que la plus grande partie n'a rien à faire du tout, et ne sont jamais enseignés à faire quelque chose pour le salut des âmes ; c'est ainsi qu'ils attendent la sanctification et se préparent pour le ciel ! Ils ne deviendront jamais saints.

Ce n'est pas le moyen que Dieu a indiqué. Jésus-Christ a voulu que ses disciples fussent ouvriers avec lui pour sauver les pécheurs, par la simple raison que la sanctification consiste à faire ce qui se rattache à cette œuvre. C'est une des raisons pour lesquelles il n'a pas employé les anges à cette œuvre, et qu'il ne l'accomplit pas dans l'esprit des hommes par une révélation directe de la vérité. C'est qu'il est nécessaire, comme moyen de sanctification, que l'Église sympathise avec Christ dans ses sentiments et ses travaux pour sauver les pécheurs. Il faut qu'elle entre tout entière dans cette voie avant que le monde soit converti. Oh ! Quand viendra le jour où l'Église se considérera comme un corps de missionnaires, vivant et travaillant en conséquence. Alors sera près aussi le jour de la rédemption du genre humain.

Chrétien ! Si tu ne peux aller travailler au loin, pourquoi n'es-tu pas missionnaire dans ta propre famille ? Si vous êtes trop faible même pour quitter votre chambre, soyez missionnaire même dans votre cabinet. Combien avez-vous de serviteurs inconvertis dans votre maison ! Appelez vos serviteurs et vos enfants inconvertis et soyez pour eux un missionnaire, pensez à votre médecin qui peut-être s'emploie à sauver votre corps, tandis qu'il perd son âme ; vous recevez ses soins, et vous ne lui donnez pas en retour la plus grande chose qui soit en votre pouvoir !

Il est nécessaire que l'église s'occupe des nouveaux convertis dès leur entrée dans la vie chrétienne, qu'elle les mette à l'œuvre, et les mette à même de bien travailler. L'espérance de l'église est dans les nouveaux convertis.

4. Nous voyons quelle responsabilité pèse sur les ministres, les anciens et tous ceux qui peuvent aider à former les nouveaux convertis.

Combien est triste le tableau qui s'offre nécessairement à l'esprit de ces multitudes qui se convertissent et dont on se met si peu en peine, qu'au bout d'une année vous ne savez plus distinguer les nouveaux convertis du reste de l'église, et alors on voit souvent les vieux chrétiens

se tourner contre les nouveaux convertis, se plaindre d'eux, les calomnier peut-être, tandis qu'en réalité le blâme devrait avant tout retomber sur eux-mêmes.

Oh ! Cela est intolérable ! Cette réaction, dont on parle tant après un réveil, comme si une réaction était l'effet nécessaire d'un réveil, cette réaction ne viendrait jamais, les nouveaux convertis n'iraient jamais en arrière comme ils le font, si l'Église était plus empressée et plus fidèle à s'occuper de leur instruction. S'ils sont vraiment convertis, ils peuvent devenir des chrétiens parfaits et forts, et s'ils ne le deviennent pas, c'est à l'Église que Jésus-Christ en demandera compte.

Les chrétiens déchus.21

On appelle déchus les chrétiens qui, après avoir fait pendant un temps profession de piété, et après avoir conformé leur vie aux lois de l'Évangile assez longtemps pour paraître religieux, se retirent peu à peu et tombent dans l'indifférence.

« Celui dont le cœur se retire, sera rassasié de ses voies (Proverbes 14 v. 14) ».

D'après l'esprit de ce texte j'examinerai :

I. Ce que c'est qu'un chrétien déchu.

II. Je mentionnerai les causes.

III. Les conséquences de ce déclin dans la foi.

I. Ce qu'est un chrétien déchu.

1° On appelle déchus les chrétiens qui, après avoir fait pendant un temps profession de piété, et après avoir conformé leur vie aux lois de l'Évangile assez longtemps pour paraître religieux, se retirent peu à peu et tombent dans l'indifférence.

On donne le nom d'apostats à ceux qui renoncent publiquement à la religion, ou qui en embrassent une autre. Cette double idée est souvent exprimée dans l'Ancien Testament. Le peuple de Dieu nous est représenté comme déchu, soit qu'il s'adonne à l'idolâtrie, soit qu'il se relâche sur les devoirs de la religion. Par le terme déchu, tel que je l'emploie aujourd'hui, je veux désigner une personne qui est réellement convertie ; un chrétien, mais qui perd son premier amour. Son zèle s'est refroidi. L'ardeur de ses sentiments et la profondeur de sa piété a disparu.

C'est là celui « dont le cœur se retire ». Il peut conserver toutes les formes de la piété, assister au culte public et privé, lire la Bible, s'occuper régulièrement de tous ces exercices : Mais l'esprit a disparu ; la vivacité des sentiments pieux s'est amortie ; son cœur s'est retiré. Probablement cela s'applique à plusieurs de ceux qui m'écoutent aujourd'hui. Dieu sait s'il en est ainsi ou non. Votre conscience vous le dira si vous la laissez parler.

Avez-vous moins d'ardeur dans vos sentiments, moins de fermeté dans vos résolutions, moins de fidélité à remplir vos devoirs ? S'il en est ainsi, c'est vous que je désigne. Dieu vous désigne : Il vous appelle un chrétien déchu. C'est votre nom à vous, anciens de l'église, à vous pasteurs, ou qui que vous soyez. Et vous femme, quelle que soit votre position dans l'église, si c'est votre caractère que je viens de décrire, vous êtes déchue. C'est sous ce nom que vous êtes enregistrée dans le livre de Dieu.

2° Le chrétien déchu est aussi un homme qui a été converti, mais qui ne prie plus en secret, et qui n'a plus une communion journalière avec Dieu.

Un homme peut garder la forme de la prière, rester longtemps sur ses genoux, sans avoir communié avec Dieu, sans sentir que Dieu est avec lui. Il peut prier ainsi sans cesse en apparence, sans avoir l'esprit de prière. Si dans votre prière secrète vous n'êtes pas actuellement près de Dieu, vous êtes ou un chrétien déchu ou un hypocrite. Peu importe que vous apparteniez à l'Église, que vous y occupiez un rang, ou quel caractère vous avez aux yeux des hommes : Dieu vous tient pour déchu si vous n'avez plus l'esprit de la prière.

3° Si vous ne goûtez pas la parole de Dieu, vous êtes de ceux dont le cœur s'est retiré.

Si vous n'en tirez pas d'ordinaire vos directions pour la pratique de la vie, vous êtes un chrétien déchu. Si vous ne prenez pas plus de plaisir à lire la Bible que tout autre livre, si vous vous plaisez autant à lire le meilleur commentaire que le simple texte, vous avez commencé à déchoir. Oui, je n'hésite pas à dire que celui qui peut aimer le meilleur commentaire qu'on ait jamais écrit autant que la simple parole de Dieu, a commencé à déchoir. S'il va plus loin encore et qu'il pense qu'il a presque assez lu la Bible, et qu'il peut maintenant entreprendre et étudier autre chose, il est bien bas.

Prends garde, ô chrétien de profession ! Si tu trouves en lisant un chapitre qu'il est obscur et peu intéressant, ton surnom devant Dieu, c'est déchu.

4° Si vous avez l'esprit occupé du monde, votre cœur s'est retiré.

Si vous trouvez que les choses du monde occupent la plus grande place dans votre esprit, si elles ont vos premières pensées dès le matin, si elles assiègent involontairement votre attention dès que vous êtes seul, si votre conversation, vos pensées, vos sentiments sont terrestres, vous êtes un chrétien déchu.

5° Si vous ne sentez pas votre cœur porté à l'angoisse et à la prière à la vue de l'état de l'Église, c'est parce que vous êtes tombé !

Si vous pouvez considérer l'état des églises de cette ville sans peine, sans chagrin intérieur, sans une anxiété profonde, vous devez être un chrétien déchu.

6° Si vous êtes insensible à l'état d'humiliation où se trouve la religion, vous êtes déchu.

Beaucoup de gens voyant les églises aussi nombreuses que de coutume, exemptes de dissentiments, peuvent dire : « Voilà un bel état de choses ! Voilà une paroisse bien prospère ! Comme tout ici est calme et paisible, c'est délicieux ». Et malgré tout cela, il peut n'y avoir là ni vraie conversion, ni âmes sauvées. Celui qui peut appeler beau, prospère, l'état d'une telle église, est nécessairement ou déchu ou hypocrite.

S'il ne l'était pas, il ne serait pas indifférent à cet état de choses, et n'aurait point de repos jusqu'à ce qu'il vît les pécheurs se détourner de leurs péchés ; celui qui peut se contenter si facilement doit avoir, pour dire le moins, une piété bien superficielle.

7° Si la misère des pécheurs ne vous trouble ni ne vous afflige, c'est un signe de refroidissement.

Quand on peut entendre les pécheurs profaner le nom de Dieu, les voir violer le sabbat, faire d'autres abominations sans gémir, sans soupirer, sans prier et s'affliger pour eux, on doit être déchu. Combien peu l'on éprouve alors les sentiments du Psalmiste qui disait en parlant des méchants : « Des torrents de larmes coulent de mes yeux, parce qu'on n'observe pas ta loi (Lamentations 3 v. 48) ». « L'horreur m'a saisi à cause des méchants, parce qu'ils ont oublié ta loi. J'ai vu les transgresseurs et j'ai été affligé, parce qu'ils ne gardent pas ta parole ». Tout chrétien qui n'est point déchu, doit s'affliger ainsi des transgressions des méchants.

8° Un chrétien peut être considéré comme tombé quand ses prières secrètes sont courtes et peu fréquentes.

Les personnes qui se plaisent dans la prière, prient très souvent ; si vous priez rarement, si vous ne priez pas aussi souvent que vous mangez et si vous ne passez pas autant de temps dans la communion avec Dieu que vous en mettez à satisfaire votre appétit, c'est un signe que vous êtes tombé. Comment faisiez-vous quand vous étiez sous l'influence du premier amour ? Alors vous auriez mieux aimé prier que manger ; si vous aviez dû alors retrancher l'un ou l'autre, vous auriez dit : Que le corps jeûne, mais que l'âme soit nourrie. Il est à craindre que plusieurs dans l'église ne soient pas aussi réguliers, aussi assidus, aussi longs dans leurs prières que dans leurs repas ; qu'ils y prennent garde, soyez-en sûrs, leur table deviendra pour eux un filet et un piège. Il est gourmand ou quelque chose de pire, celui qui emploie plus de temps à manger, qu'il n'en passe avec son Dieu en prière.

9° Se renfermer dans son cabinet, et y prier d'une manière légère, sans éprouver de ferveur d'âme devant Dieu, sans lutter avec Dieu, pour obtenir une grâce, c'est encore un signe que l'on est déchu.

10° Même remarque si vous en venez à de vaines excuses pour vous exempter de prier, soit en particulier, soit en public.

Notez-moi un homme qui se tient éloigné de son cabinet pour de pauvres raisons, ou qui s'abstient de fréquenter la maison de Dieu pour des excuses frivoles, le surnom de cet homme, c'est : « Déchu ». Autrement, il prendrait sur ses repas, ou sur toute autre occupation, pour être régulier dans ses heures de dévotions. Et la raison, c'est qu'il jouirait plus de la prière et de la parole de Dieu, que de son pain quotidien. Job disait : « J'ai plus estimé les paroles de sa bouche, que ma nourriture nécessaire (Job 23 v. 12) ». Si pour une légère indisposition, un petit dérangement, vous restez éloigné de la maison de Dieu, et laissez de côté vos devoirs particuliers, vous êtes un chrétien déchu.

Peut-être dois-je demander à chacun de vous qui m'écoutez aujourd'hui, si c'est là votre cas. Ai-je mentionné des faits qui s'appliquent à vous, et que vous savez vous concerner ? Bien-aimés, faites-vous cela ? si vous le faites, que la vérité frappe vos cœurs. Ne l'appliquez pas à votre voisin, ne le repoussez pas loin de vous, mais prenez-le pour vous-mêmes ; vous en avez besoin, vous vous en trouverez bien si vous voulez le faire. Si ces réflexions vous regardent, ne vous séduisez pas vous-mêmes ; écrivez à côté de votre nom « chrétien déchu », et agissez en conséquence.

II. Quelques-unes des principales causes du déclin dans la foi.

1° Mauvaise volonté de quelques personnes.

Si vous entretenez de la malveillance à l'égard d'une créature de Dieu, vous ne pouvez continuer à jouir de la présence de Dieu. Peu importe que cette créature soit méchante, ou indigne : si vous la haïssez, vous êtes un meurtrier devant Dieu, et son esprit ne peut habiter en vous. Vous êtes certainement un chrétien déchu. Des personnes, qui ont peut-être reçu une injure réelle, la laissent s'enraciner dans leur esprit, et couver là, jusqu'à ce qu'elle dévore leur piété. Vous ne pouvez prier ; je vous défie de prier avec de telles dispositions ; Dieu n'écouterait pas votre prière. Si vous pensez prier, vous n'avez point l'esprit de prière ; vous n'entrez point en communion avec Dieu dans un pareil état : « Quand vous allez prier, pardonnez si vous avez quelque chose contre quelqu'un, afin que votre Père, qui est aux cieux, vous pardonne aussi vos transgressions (Marc 11 v. 25) ».

2° Une autre source féconde de déclin spirituel, c'est d'avoir beaucoup trop d'affaires du monde.

Si les affaires du monde vous prennent trop de temps et absorbent vos pensées, vous ne tarderez pas à décliner. Vous ne devez pas avoir assez d'affaires pour vous empêcher de prier ; vous n'y êtes pas obligés ; Dieu ne le demande pas. Il ne veut pas que son peuple ait trop à faire, pour ne pouvoir communiquer avec lui, lui exposer sa situation et ses progrès et lui demander des directions : Si vous accumulez les occupations au point de ne pouvoir vous occuper de Dieu, il est évident que vous n'avez pas de justes idées sur ce sujet.

Si vous considérez vos affaires comme étant en réalité celles de Dieu, vous ne penseriez pas que le meilleur moyen de lui plaire et de lui obéir, c'est de vous plonger dans une masse d'affaires du monde, qui ne vous permettent pas de prier, ni de lire votre Bible. Les affaires

sont un devoir, j'ai toujours tâché de vous l'inculquer, comme vous savez. C'est un devoir que Dieu recommande, d'être actif, toujours utilement employé en quelque manière. Mais se jeter dans des affaires qui empiètent sur la prière secrète et dévorent la piété, c'est tout à fait mal : Dieu ne le demande pas. Les hommes sont serviteurs de Dieu, et il ne les occupe jamais assez pour leur ôter le temps de communiquer avec lui. S'ils se jettent d'eux-mêmes dans le tourbillon des affaires et des soins, c'est un signe qu'ils sont résolus à faire leurs affaires plutôt que celles de Dieu, et qu'ils veulent se hâter de devenir riches. Autrement ils n'auraient aucun motif d'agir ainsi. Quand on aime Dieu, ce n'est pas de cette manière qu'on le montre ; et celui qui multiplie les affaires pour son propre compte, déclinera infailliblement.

3° Une autre cause fréquente de relâchement, c'est de s'associer dans les affaires avec des inconvertis.

Celui qui forme ces associations, après avoir été converti, verra sa piété diminuer et finira par tomber. La raison en est claire. L'inconverti ne dirige point ses affaires d'après les principes chrétiens ; il n'a pas le même germe de ces principes, et ne peut pas, en conséquence, y soumettre ses affaires. Mais si vous consentez à vous laisser guider par d'autres principes, vous êtes perdus. Vous déclinerez, votre piété croulera.

Dieu demande que toutes choses se fassent pour sa gloire. Si vous n'avez point ce but dans vos affaires, vous tomberez. Je pourrais citer une foule de faits où des relations formées avec les inconvertis ont fait beaucoup de mal aux chrétiens, et souvent ont fait tort non-seulement à leur piété, mais même à leur réputation. Je ne veux pas dire que les inconvertis ne puissent pas être d'honnêtes gens aux yeux du monde, dans leurs rapports avec les hommes, mais ils ne sont honnêtes aux yeux de Dieu qu'autant qu'ils font leurs affaires pour lui.

Dieu leur demande d'agir pour sa gloire, et d'être fidèles, comme s'il se tenait près d'eux, les surveillant et les dirigeant. Partout où vous voyez un homme faisant cela, vous avez trouvé un excellent chrétien ; mais si vous vous associez à quelqu'un qui ne fait rien de la sorte, en fait vous allez avec lui, vous adoptez ses principes, et probablement alors vous déclinerez. Je ne crois pas qu'on puisse, pour renverser ce que je dis, citer un seul exemple d'un chrétien s'associant à un homme du monde, et continuant à jouir de la piété. Il faut que vous offensiez, ou votre associé, ou Dieu. Vous offensez Dieu tout d'abord, en vous plaçant dans de telles circonstances. Nul doute que vous ne continuiez à le faire.

4° Les compagnies mondaines sont encore une cause commune de relâchement.

Une personne qui, après sa conversion, continue à fréquenter les inconvertis, finira par déchoir.

5° Se marier avec un mondain est une cause de relâchement ; en fait, c'est un signe que l'individu est déjà déchu.

Pour donner son cœur à quelqu'un qui n'est pas l'ami de Dieu, on doit certainement avoir abandonné son premier amour ; et on doit s'attendre qu'on ira en empirant jusqu'à ce que Dieu vous donne d'être rassasié de vos voies.

6° La crainte d'offenser des amis mondains par trop de rigidité, produit souvent le déclin spirituel.

Si, pour ne pas blesser les sentiments de vos amis, vous les laissez outrager Dieu en votre présence, sans les reprendre, on vous comptera bientôt parmi les chrétiens déchus ; quelques-uns vont même jusqu'à outrager Dieu, et violer ses lois, par condescendance pour des amis sans piété.

7° Si vous négligez ou n'accomplissez que mollement la prière secrète, vous êtes au bord du précipice.

J'ai déjà mentionné cet état comme une preuve de relâchement, c'en est aussi une cause. C'est souvent par là que commence le relâchement. Je mentionnerai le cas de M. Oliphant d'Auburn, dont les mémoires ont été publiés sous le titre de Remarques d'Oliphant. On les trouve chez les libraires, et je désirerais que vous les lussiez tous, car vous verriez qu'elles contiennent beaucoup de choses utiles.

C'était un excellent homme, je l'ai connu très bien. Vous trouverez dans « les Remarques » une lettre qu'il écrivait à son fils, et où il rend compte de son déclin dans la foi. Il dit : *« Je pense que j'ai goûté les joies de la piété pendant deux ans, ou deux ans et demi après mon mariage. Alors, il devint évident que j'avais perdu presque toute douce communion avec Dieu. Je m'étais relâché beaucoup dans la prière secrète, je ne prenais plus garde à moi, et j'allais devenir une proie facile pour le péché. Je commençais à fréquenter des compagnies frivoles, et par conséquent à ne plus respecter le dimanche comme je le faisais auparavant. Les soucis du monde m'accablaient, je cherchais un appui dans lequel je savais déplaire à Dieu. Ma conscience me tourmentait souvent, mais je conservais encore la forme de la prière avec ma femme et mes enfants. Mon père spirituel, M. Thomas Wills, mourut. Son successeur ne me plaisait point. Je me mis à courir çà et là le dimanche. Mes oreilles étant devenues chatouilleuses, je désirai la variété de la prédication et je la recherchai à mon grand dommage. Mon exemple fut pernicieux à ma, femme et à mes enfants, et je me laissai entraîner à la mode et aux plaisirs du monde. Je ne pouvais voir clairement combien j'étais déchu de la grâce. Mais je m'étais tellement écarté de la route que je n'avais plus le courage de retourner ».*

Vous remarquerez ici que le point de départ fut un manque de ferveur dans la prière. Il en est souvent ainsi. On commence par être plus court dans sa prière, puis moins fervent, moins assidu. Alors, moins on prie, moins on désire de prier. Une prière courte sera suivie d'une autre plus courte encore, jusqu'à ce qu'il soit difficile d'y remédier. Le seul moyen, c'est de résister aux premières tentations, et de s'alarmer dès l'entrée de la voie. Dès que vous voyez que vous avez une disposition à vous relâcher, fermez la porte et arrêtez-vous, autrement vous aurez bientôt mérité le nom de « chrétien déchu ».

8° La négligence de la lecture de la Bible, c'est aussi non-seulement un signe, mais une cause de relâchement.

Quiconque possède une Bible, ne peut avoir de piété qu'à la condition de la lire, et s'il la lit négligemment, il sera bientôt tombé. Il est étonnant de voir combien il y a peu de vraie connaissance de la Bible dans l'Église. Cela prouve combien peu on la lit, combien peu on y croit réellement, combien peu on se soucie de son contenu, combien peu on l'accepte comme la parole de Dieu.

9° Le manque de parfaite probité est une autre cause principale de relâchement. Le manque de parfaite probité minera infailliblement votre piété. Si vous vous permettez d'être trop habile dans vos affaires, de prendre avantage sur les autres en quoi que ce soit, vous vous relâcherez ; vous ne devez manquer à la probité à aucun degré. Soyez toujours aussi honnête que si vous ne deviez pas voir le lendemain, ou vous ne pouvez vous tenir ferme dans la piété.

Presque tous ceux qui font profession de piété dans les grandes villes tombent dans la tiédeur. Il est très rare de trouver dans cette ville quelque esprit de prière ; je m'explique. Il y a une foule de gens qu'on appelle des hommes de prière et qui sont en effet de bonnes personnes, mais qu'on leur parle de la prière comme la Bible en parle, ils ne la comprendront pas ; ils vous feront mille questions insignifiantes qu'ils ne penseraient jamais à faire s'ils en savaient quelque chose par expérience. En cette matière on ne sait rien en théorie quand on n'a pas l'expérience ; et la raison du peu de piété vraie et pure qu'on trouve à New-York, c'est qu'une grande partie de l'église se permet quelque genre d'iniquité qui ruine la piété.

Ils font de petites choses qui ne sont pas complètement honnêtes. Je sais qu'ils ne veulent pas qu'on les appelle déshonnêtes. On dit que tout le monde le sait, etc. Mais c'est une chose déshonnête, et il n'est pas vrai de dire que tout le monde le sait ; si tout le monde le savait, ils ne le feraient pas, ils ne seraient pas tentés de le faire. Ainsi quand un homme fait un article un certain prix, et qu'ensuite il le laisse pour moins, montrant par là qu'il l'estimait au-dessus de sa valeur, il vous dira qu'il ne s'attend pas à ce que personne le prenne au premier prix.

Mais je lui demande : *Si quelqu'un vous offre le prix que vous lui demandez, ne le prendrez-vous pas ? Si quelqu'un suppose que vous êtes un honnête homme qui ne veut pas surfaire, prendrez-vous ce qu'il vous offre ? Ou bien lui direz-vous ouvertement que vous aviez l'intention de le tromper en lui surfaisant votre article, si vous l'aviez trouvé assez ignorant et étourdi pour le duper ? Ou bien enfin lui direz-vous : je vous rabattrai quelque chose, je ne vous surfaisais que parce que je comptais que vous marchanderiez ; et voudriez-vous, dans ce cas, abaisser l'article à sa juste valeur ?*

J'ai été étonné de ce que j'ai vu moi-même parmi ceux qui font profession de piété. J'ose à peine offrir à un homme le prix qu'il veut me vendre une chose, j'ai peur qu'il ne demande plus qu'il ne faut, et je déteste d'offrir moins, pour ne point paraître désirer d'obtenir la chose à prix réduit. Eh bien ! en refusant ainsi de marchander, j'ai souvent trouvé que je payais les choses le double de leur valeur. On peut dire que c'est chose généralement convenue. Supposons-le.

Supposons qu'il est généralement convenu que ceux qui font profession de piété peuvent boire, jurer, fréquenter les mauvais lieux. La chose en vaudra-t-elle mieux ? sera-t-elle sanctifiée pour cela ? Mais ici l'acheteur est aussi fautif que le vendeur. Voici un chaland qui entre, il demande le plus bas prix d'un article, et' quand on le lui a dit, il ne veut pas le donner et offre moins encore.

Eh bien, quoique vous ayez mis la chose au plus bas prix qu'il vous est possible de la vendre, pour ne point perdre sa pratique, vous la lui donnez pour ce qu'il offre. Dans ce cas, il pèche en vous tentant, s'il connaît la valeur de l'article, et vous péchez vous-même en y consentant, car vous l'engagez à marchander et à agir de la même manière avec vous une autre fois.

Penser qu'on peut manquer un peu à la probité et jouir encore de la présence de Dieu est une déception. Quiconque commence à aller en biaisant est un infâme hypocrite, ou bien il ne

manquera pas de déchoir. Les églises de cette ville ne pourront jamais jouir d'une piété solide, agir vigoureusement, connaître la puissance de la prière, tant qu'elles ne seront pas réformées sur ce point.

Des personnes professant la piété doivent avoir assez de conscience pour être honnêtes, assez de foi pour croire au jugement à venir, et pour croire que Dieu fait attention à toutes ces petites ruses, à tous ces mensonges qu'elles font derrière leur comptoir. Vous n'aurez jamais beaucoup de piété à New-York, si vous n'amendez pas votre voie. Entrez dans cette boutique, entendez ce chrétien surfaisant une chose, et rabattant, rabattant encore, parce qu'il a affaire à une pratique difficile. Je note ce chrétien comme déjà déchu. Il n'est pas honnête, il ne fait point les affaires de Dieu ; il n'agit point comme un de ses serviteurs ; ce n'est point pour Dieu qu'il spécule, c'est pour lui. Dieu n'exige pas qu'il use de fraude dans son commerce. Toutes ces personnes seront rassasiées de leurs voies.

10° L'avarice est une source féconde de relâchement.

L'avarice est une idolâtrie. Celui qui retient son argent plus qu'il ne doit ne marche pas seulement à la pauvreté dans les choses extérieures, mais il court à la langueur et à la pauvreté spirituelles : Rien n'est plus capable de tuer la piété. Ces sortes de chrétiens sont les plus difficiles à réveiller ou à tenir réveillés. Montrez-moi un homme qui saisit la richesse à main serrée, et vous n'avez pas besoin d'attendre qu'il avance jamais beaucoup dans la piété.

Un ministre qui aime l'argent n'est bon à rien. Il n'est d'aucune utilité comme ministre jusqu'à ce qu'il ait étouffé sa passion. Ne mettez point un homme qui aime l'argent à la charge d'ancien. Vous feriez aussi bien d'y nommer le diable qu'un avare. Il ne fera pas seulement du mal, il empêchera l'église d'avancer. Si vous avez de tels anciens, je vous engage à vous en défaire le plus tôt possible. Ils sont tombés, et resteront toujours à la même place dans le chemin. Dieu défend expressément d'élire pour diacres des hommes « portés au gain déshonnête » : Une église qui tolère de tels directeurs ne prospérera jamais.

11° Une autre cause fréquente de relâchement, c'est le manque de véracité parfaite et de sincérité dans la conversation.

On n'appelle pas cela mensonge, mais cela y ressemble si fort, que je ne sais y trouver un autre nom. Celui-là n'a pas la conscience nette qui a l'habitude d'exagérer, de colorer, de chercher le merveilleux dans ses récits. Il se relâchera. Le seul moyen d'y aviser, c'est de dire la vérité pure et simple, avec autant de soin que vous le feriez sous la responsabilité du serment, et sous la pensée que Dieu est attentif aux paroles de votre bouche. Que votre conversation soit oui, oui, non, non ; ce qui se dit de plus vient du malin.

12° L'habitude de faire des rapports.

Montrez-moi un homme ou une femme qui aime à écouter et à répéter un secret, je vous le montrerai déjà déclinant, et allant de mal en pis, à moins qu'il ne se repente. Quiconque aime à rapporter le premier les nouvelles vivra et mourra déchu, à moins qu'il ne se corrige à cet égard.

13° La légèreté.

C’est encore une cause si évidente de relâchement, que je n’ai pas besoin de m’y arrêter.

14° L’intempérance dans la manière de vivre produit le même résultat.

Je ne parle pas seulement ici de l’usage des liqueurs fortes, mais de tout excès dans le manger et dans le boire. Je ne parle point de ceux qui restent à table après dîner et qui boivent verre après verre, jusqu’à ce que le vin les échauffe. Il est trop évident que celui qui fait cela est déchu. Mais je parle de ceux qui mangent assez pour émousser leurs sentiments et engourdir leur esprit, au point qu’ils ne sont plus après dîner légers et actifs comme auparavant. Celui qui se donne cette liberté ne manquera pas de décliner. Montrez-moi un homme qui sort de table plus disposé à dormir qu’à prier. Il est déjà sur la voie de l’intempérance, et il ne se conservera pas fidèle. — Même si sa nourriture est frugale, il ne peut se permettre ces excès sans tomber dans le relâchement. Il est intempérant.

C’est ainsi que Dieu le voit.

III. Quelques-unes des conséquences du déclin dans la foi.

1. Les chrétiens déchus sont les gens les plus malheureux du monde.

Plusieurs ont su ce que c’est que jouir de Dieu, mais maintenant ils ne jouissent ni de Dieu ni du monde. Ils sont partout loin de chez eux. Malheureux quand ils se lèvent et malheureux quand ils se couchent, ils sont comme l’oiseau qui ne sait où se poser : ils ont trop de religion pour jouir du monde, et trop du monde pour jouir de Dieu. Vous qui êtes dans cette position, vous savez bien que je dis vrai. Vous êtes rassasié de vos voies.

2. Ils sont les plus coupables des hommes.

A. Leur caractère s’aigrira. Ces personnes sont toujours de mauvaise humeur. Elles sont en scandale aux pécheurs qui les environnent : Si c’est un négociant, à ses commis, si c’est une femme, à ses domestiques.

B. Ils sont plus coupables, parce qu’ils ont une connaissance plus claire du devoir. La responsabilité croît avec la connaissance du devoir, comme on sait. Et comme les chrétiens déchus ont plus de lumière, ils ont aussi plus de culpabilité.

C. Ils pèchent contre des devoirs particuliers. Ils ont senti par expérience le bonheur du pardon des péchés, ils savent ce que c’est que d’éprouver l’amour de Dieu répandu dans le cœur. Quand un tel homme se relâche, son péché est infiniment aggravé.

D. Ils ont rompu une alliance, et cela augmente encore leur culpabilité. Ils ne sont pas seulement sous la responsabilité de la loi de Dieu, ils sont parjures. Faire profession de piété, recevoir la communion, c’est contracter alliance avec Dieu. Se relâcher, c’est violer son serment ; aux yeux de Dieu, c’est un parjure.

E. Ils font du tort à la piété elle-même. En courant après le monde, après ses amusements, ses honneurs, ses richesses, ils semblent dire aux inconvertis : *« Nous avons essayé de la piété, et nous avons trouvé que c'est vous qui êtes dans le vrai. La piété ne suffit pas seule. Nous retournons au monde pour en jouir. C'est le monde qui peut nous rendre heureux ».* Ainsi, ils sont traîtres à la cause de Christ. Qui mesurera la culpabilité d'une telle conduite ?

3. Le chrétien déchu se rend lui-même le plus méprisable des hommes.

Des deux côtés on le condamne, des deux côtés on le méprise, et on a raison, car il a abandonné les deux partis. D'abord il a quitté le monde pour se joindre à l'église, puis il a quitté l'église pour revenir au monde. Quelle confiance peut inspirer un tel caractère ? qui peut s'empêcher de le mépriser ? Les incrédules le méprisent ; il ne reprendra jamais son premier rang parmi eux. L'église se défie de lui, et le laisse de côté comme un roseau brisé.

Je sais que les inconvertis loueront quelquefois un homme qui fait profession d'apostasie ; ils l'exaltent et disent : *« Nous aimons un chrétien comme cela. Il est conciliant, charitable, libéral, voilà ce que nous aimons »*. Mais ils ne sont pas sincères en cela. Un homme fût-il aussi méchant que le démon, s'il est malade, qui enverra-t-il chercher pour prier avec lui ? Un chrétien tombé ou un chrétien persévérant ? Voyez cet homme qui vante les chrétiens relâchés, une autre fois vous l'entendrez les appeler hypocrites et se moquer d'eux : *« Jolis chrétiens que ceux-là ; ils aiment le monde aussi bien que moi »*. Quoi qu'ils puissent dire, quand l'occasion s'en présente, il est notoire qu'ils ne respectent pas les chrétiens relâchés. Vous vous trompez bien si vous pensez gagner les bonnes grâces du monde en vous conformant à ses voies. On vous méprise, et à bon droit, car il n'est point dans la nature de l'homme de respecter une telle conduite.

4. Ils sont les plus inconséquents des hommes.

Ils ne sont véritablement d'aucun parti. Leur théorie contredit leur pratique, et leur pratique contredit leur théorie. Ils prétendent croire dans leur cœur ce qu'ils démentent notoirement dans leur conduite.

5. Ils sont les plus difficiles à contenter.

Aucune classe d'auditeurs ne trouble autant un ministre. S'il prêche de manière à s'adresser à leur conscience, il blesse leurs sentiments et il trouve en eux de l'opposition. S'il prêche de manière à satisfaire leur goût, alors leur conscience l'accuse, ils n'ont plus de confiance en sa probité ! Vous descendez à leur niveau ; vous avez tort ; une telle manière de prêcher ne peut leur plaire. Vous les pressez sous le poids de la vérité ! Ils murmurent ; vous tombez dans la rudesse, dans les personnalités.

Si vous ne tranchez pas dans le vif, ils savent que c'est mal, et ils diront : *« Cela ne peut pas aller ; nous ne serons jamais réveillés par une telle prédication ; le ministre est aussi endormi que nous, nous ne pouvons continuer ainsi »*. Ainsi, ils sont mal à l'aise, quelle que soit la prédication. Si le prédicateur temporise pour leur plaire, ils ne lui donneront pas leur confiance ; ils aimeront peut-être qu'il leur plaise ; ils pourront le louer, dire de lui que c'est un grand prédicateur, un homme agréable ; l'élever jusqu'aux nues comme un savant ou comme un orateur ; mais au fond ils ne sont pas satisfaits, car ils savent qu'ils ne peuvent pas

raisonnablement attendre, par une telle prédication, quelque chose de bon pour eux-mêmes ou un réveil.

Ils savent que le ministre devrait prêcher différemment ; ils sentent qu'il est nécessaire qu'il prêche différemment, qu'ils ont besoin d'un autre ministre, ou qu'il n'y aura jamais de réveil. Un ministre ne doit, par aucun compromis, ménager les sentiments des chrétiens relâchés ; mais il doit mettre leur cœur à nu, et y verser la vérité brûlante jusqu'à ce qu'il les ait arrachés de leur lit de sommeil et de mort.

6. Très souvent les chrétiens relâchés sont les êtres les plus endurcis qu'on puisse trouver.

Ils sont tellement blasés sur l'Évangile et ses motifs, qu'ils cessent d'en être émus. Vous pouvez soutenir les vérités les plus solennelles et les plus saisissantes, vous pouvez rouler un monde de responsabilités sur leur conscience, qu'ils ne le sentiront point. Et après un certain temps, plus vous vous efforcez de les réveiller, plus ils s'endurcissent, au point qu'il semble impossible de les émouvoir.

7. Ils sont les gens les plus haïssables du monde.

Christ, dans sa lettre à l'Église de Laodicée, emploie un langage qui l'exprime avec énergie : « Plût à Dieu que tu fusses froid ou bouillant ; mais parce que tu n'es ni froid ni bouillant, je te vomirai de ma bouche (Apocalypse 3 v. 16) ». Dieu semble les détester, il ne peut les souffrir, il menace de les vomir comme la chose la plus détestable.

Chrétien relâché ! Comment oses-tu t'approcher de Dieu avec de tels sentiments ? Peut-être parlé-je ici à quelques personnes qui savent qu'elles sont tombées dans le relâchement. Vous savez que, si vous allez devant Dieu, il vous haïra et vous vomira, il ne peut vous supporter.

8. Ils font beaucoup de tort à la cause de la religion.

Un chrétien relâché lui fait plus de tort qu'un incrédule ; il fait plus pour indisposer contre la religion, pour empêcher la conversion des pécheurs et pour favoriser les desseins du diable qu'aucun homme du monde.

9. Ils sont les plus hypocrites des hommes.

Ils ne servent franchement ni Dieu ni le diable. Ils semblent avoir quitté le diable et ne le servent plus en sincérité de cœur ; ils semblent s'être donnés à Dieu, mais ils ne le servent pas non plus ; ils sont donc de doubles hypocrites, auxquels ni Dieu ni le diable ne peuvent se fier.

10. Si un homme se relâche et continue dans cette voie sans se convertir tôt ou tard.

La chose qu'il redoutait, qui a été l'occasion de son déclin spirituel, lui arrivera. Supposons que ce soit la recherche de la gloire humaine qui le fait s'égarer, c'est un homme politique peut-être, et il se relâche parce qu'il ambitionne une place. Peu à peu vous verrez cet homme décliner en politique et perdre sa place. Dieu le fera tomber d'une manière ou d'une autre dans ses propres filets ; et il sera rassasié de ses voies. Au lieu d'être élevé et soutenu comme il l'espérait, Dieu ne lui a permis de monter que pour le faire tomber de plus haut.

Il désire s'enrichir et il s'éloigne de Dieu en poursuivant la fortune. Aussi vrai qu'il est chrétien, Dieu dissipera sa richesse ; car Dieu estime son âme plus que son bien, et il ne fera pas difficulté de brûler ses possessions, s'il n'y a pas de meilleur moyen de le tirer de là.

S'il se relâche pour ne point déplaire à ses amis ou pour éviter la persécution, vraisemblablement il perdra les affections d'une autre manière. Je pourrais citer, si j'en avais le temps, une foule d'exemples étonnants où les chrétiens relâchés ont été rassasiés de leurs voies. Ils ont fini par perdre entièrement les objets qu'ils avaient préférés à la faveur de Dieu, et par souffrir les maux qu'ils redoutaient plus que sa malédiction et sa colère.

11. Si vous continuez dans la voie du relâchement, vous pouvez vous attendre que Dieu vous laissera tomber dans des fautes et dans des disgrâces qui seront pour toute votre vie une source de tourments et d'épreuves.

J'ai connu des hommes qui sont tombés dans le relâchement pour devenir riches. Eh bien ! Ils se sont endettés, ils ont fait faillite, et ils sont morts pleins de troubles et de remords. J'ai même connu un homme, peut-être vit-il encore, qui, pour satisfaire l'ambition d'un fils incrédule, s'est jeté dans des spéculations qui ont commencé par ruiner sa piété ; puis il a échoué dans ses entreprises, il a fait banqueroute, et il est tombé dans une mer de troubles qui le tourmenteront jusqu'au jour de sa mort. Voilà ce qu'on appelle être rassasié de ses voies.

Quelquefois, quand le déclin spirituel est causé par un attachement idolâtre pour une femme ou pour un enfant, Dieu nous ôte tout d'un coup le désir de nos yeux. Et tout cela parce qu'il est fidèle. Il voit qu'un de ses enfants s'appuie sur une idole, alors il étend la main et brise l'idole, plutôt que de le laisser vivre et mourir dans le péché et aller en enfer.

Remarques additionnelles.

1° Pour se garder du relâchement spirituel, les nouveaux convertis n'ont pas d'autre moyen que de veiller sur les premiers commandements.

Le relâchement, comme l'intempérance, vient graduellement, d'une manière presque insensible et cachée. On ne commence jamais une vie d'ivrogne les yeux ouverts et avec l'intention de le devenir. D'abord, peut-être, on prend un verre de vin dans un jour public ; peu à peu on veut avoir des liqueurs dans sa maison pour traiter ses amis, ou pour les prendre avec des choses amères ou comme une médecine.

Bientôt on en prendra quelques gouttes après dîner pour aider la digestion, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on soit devenu ivrogne sans se douter du danger. Sur cent ivrognes, quatre-vingt-dix-neuf ont commencé ainsi. C'est souvent de la même manière qu'on devient un chrétien déchu peu à peu. On n'a pas l'intention de se relâcher, on fait le premier pas sans savoir où il nous conduira : Un premier en amène un second, et ainsi de suite. Il n'y a de sécurité que dans l'adoption du principe de l'abstinence du péché. Éloignez ces petites choses, comme on les appelle, qui ouvrent la voie.

Si l'on commence à se permettre une de ces petites choses, on est perdu. On peut continuer à garder l'apparence de la piété, mais sans en avoir la force, et l'on se dissimule le fait qu'on est

déchu aux yeux de Dieu. Voyez cette femme ; si vous pouviez écouter à la porte de son cabinet, vous seriez bientôt convaincu qu'elle n'a plus la moitié de sa première ferveur. Elle a conservé très exactement la forme de la prière secrète, mais le cœur n'y est plus. Elle prie en secret ? Non, elle se moque de Dieu en secret : Elle est déchue.

2° Vous voyez que le devoir des membres de l'église est de veiller sur les nouveaux convertis avec amour, et de les mettre en garde contre les premiers symptômes du relâchement.

Ils doivent veiller sur eux comme une mère veille sur son petit enfant, de peur qu'il n'approche trop près d'un lieu où il pourrait tomber. Regardez autour d'eux ; et si vous les voyez sur les bords d'un précipice, criez-leur : *« Garde à vous ! n'approchez point de ce bord ; l'enfer est là ! »* Demandez-leur instamment et souvent : Priez-vous avec autant d'assiduité et de ferveur qu'auparavant ? Lisez-vous autant votre Bible que vous le faisiez ? » Prenez-les sous votre garde et préservez-les ainsi des chutes.

3° Nous avons un grand sujet de louer Dieu pour tout ce qu'il fait pour son peuple quand il s'éloigne de lui.

Il le châtie de sa verge pour le faire revenir. Il dit : « S'ils violent mes statuts, et s'ils ne gardent pas mes commandements, je visiterai leur transgression avec la verge et leur iniquité avec le fouet. Néanmoins mes compassions ne se départiront point de lui pour toujours, et ma fidélité ne lui manquera pas (Psaume 89 v. 31 et 32) ».

4° Si vous êtes déchu, ou si vous faites profession de piété, et que vous ayez ces caractères, si Dieu ne vous châtie pas, et si vous continuez à prospérerai est à craindre pour vous que vous ne soyez fort éloigné de lui. Vous avez grand sujet de craindre que vous n'ayez jamais été un enfant de Dieu ; que vous n'ayez jamais connu son amour, mais que vous ne soyez un hypocrite placé sur le chemin de l'enfer. Combien de temps êtes-vous resté dans cet état ? Depuis combien de temps êtes-vous déchu de votre premier amour ? S'il y a longtemps, et si vous n'avez point souffert de châtiment, il est à craindre que vous ne soyez qu'un hypocrite. Dieu est fidèle et il châtie ses enfants qui se retirent de lui. Il a promis de le faire, et il n'y manquera pas.

Ou bien, Dieu vous a-t-il châtié ? S'il en est ainsi, repentez-vous avant qu'il vous châtie davantage. N'attendez pas qu'il vous châtie à la mort, ou qu'il vous laisse tomber dans les filets du diable ou dans quelque grand péché qui vous humilie et vous tourmente durant toute votre vie.

Reviens, ô chrétien déchu ! Reviens à Dieu. Cherche Sa face, renonce au péché, et il te relèvera de tes chutes, il pardonnera tes transgressions et il bénira ton âme.

Progrès dans la grâce.22

Le terme « grâce » est employé dans la Bible en sens divers. Appliqué à Dieu, il n'a pas la même signification que lorsqu'il s'applique à l'homme.

« Croissez dans la grâce (2 Pierre 3 v.18) ».

Je vais conclure ce soir tout ce que j'ai à dire touchant les réveils par un discours sur « les progrès dans la grâce ». La grâce en Dieu est synonyme de bénéficence ; c'est une faveur imméritée. Tel est alors le sens que lui donnent les théologiens. Dans les hommes, la grâce désigne la sainteté. Tel est le sens de ce mot dans notre texte. Croître dans la grâce est la même chose que croître en sainteté, ou se conformer de plus en plus à Dieu. En traitant ce sujet, je me propose de suivre l'ordre suivant :

I. Montrer ce que c'est que croître dans la grâce.

II. Indiquer plusieurs choses qui ne sont pas des preuves évidentes de progrès dans la grâce.

III. Quelques-unes des vraies preuves des progrès dans la grâce.

IV. Montrer comment on peut croître dans la grâce.

V. Mentionner quelques marques du déclin dans la piété ou dans la grâce.

VI. Comment on peut se garder ou sortir de ce déclin dans la piété.

I. Qu'est-ce que croître dans la grâce ?

Croître dans la grâce, c'est croître en un esprit de conformité à la volonté de Dieu, et régler sa conduite de plus en plus d'après les principes que suit Dieu lui-même. Dieu a un but dominant qui détermine tous ses actes : c'est d'exalter sa gloire, en cherchant à combler l'univers de sainteté et de bonheur ; et il le fait en manifestant son propre caractère. Notre objet doit être le même.

Manifester de plus en plus le caractère de Dieu, réfléchir le plus de rayons possible de son image, tendre constamment à lui devenir de plus en plus semblable. En d'autres termes, obéir toujours plus parfaitement à la loi de Dieu, c'est croître dans la grâce.

II. Plusieurs choses qui ne sont pas des preuves évidentes de progrès dans la grâce.

Je vais mentionner plusieurs choses que l'on donne quelquefois comme des preuves certaines de progrès dans la grâce, et qui n'en sont pas.

1. Ce n'est pas une preuve certaine qu'un homme croît dans la grâce parce qu'il croît en talents.

Un chrétien peut croître en talents. Il peut devenir plus abondant dans la prière, plus éloquent dans la prédication, plus pathétique dans l'exhortation, sans en être plus saint. Nous faisons naturellement des progrès dans les choses où nous nous exerçons. Une personne qui s'exerce souvent à l'exhortation, si elle y donne ses efforts et ses soins, acquerra naturellement plus de facilité et de puissance. Mais on peut tout cela sans avoir aucunement la grâce : On peut prier même d'une manière intéressante, parler avec plus d'abondance, de pathétique apparent, sans avoir la grâce. Il n'est pas rare de voir des gens qui n'ont point la grâce et qui le font. Il est bien vrai qu'une personne qui a la grâce et qui s'exerce à l'exhortation ou à la prière croîtra dans ces différents dons en même temps que dans la grâce. Ne pas faire des progrès dans ces dons, c'est un signe certain qu'on n'en fait pas non plus dans la grâce. Mais le contraire n'a pas également lieu. Il n'est pas certain qu'on croît dans la grâce parce qu'on fait des progrès dans certains exercices. On peut y devenir habile tout en demeurant pécheur et hypocrite.

2. Les progrès dans la connaissance ne sont pas des progrès dans la grâce.

La connaissance est indispensable à la grâce : Le progrès dans la connaissance est essentiel au progrès dans la grâce. Mais connaissance n'est pas grâce : L'une ne constitue pas et ne préjuge pas l'autre.

Dans l'enfer aussi on croîtra dans la connaissance mais jamais dans la grâce. Le progrès même dans la connaissance constitue l'enfer. Les damnés connaissent de plus en plus Dieu, sa loi, leur culpabilité : Plus ils connaissent, plus ils sont misérables ; car ils font de plus en plus l'expérience de la colère de Dieu ; mais ils n'en sont pas plus pieux pour cela.

3. Il n'est pas évident qu'une personne croît dans la grâce parce qu'elle le pense.

Une personne peut se réjouir de ses progrès dans la piété, tandis qu'il est évident aux yeux des autres que, non-seulement elle n'avance pas, mais qu'elle recule. Un homme qui va en empirant, ordinairement ne s'en aperçoit pas. C'est une illusion commune à la fois aux pécheurs impénitents et aux personnes pieuses de penser qu'ils font des progrès, tandis qu'ils n'en font point.

C'est un phénomène intérieur que tout observateur attentif peut remarquer. Quand un homme décline, sa conscience se cautérise : Le cœur se couvre de ténèbres à mesure qu'il fait taire sa conscience et résiste à sa lumière. Il peut croire qu'il avance précisément parce qu'il a de moins en moins le sentiment du péché. Tant que sa conscience continue à sommeiller, il demeure sous cette fatale illusion.

Un chrétien qui s'imagine avancer rapidement dans la grâce, doit paraître suspect, et voici pourquoi : avancer implique une connaissance plus claire et plus profonde de la loi de Dieu, et un sens mieux exercé à discerner le péché. Mais, plus un homme se fait une idée claire de ce qu'il doit être, moins il s'estime à ses propres yeux. Car il voit toute la distance qui le sépare encore de ce pur et parfait modèle que Dieu propose à son imitation.

S'il se fait un idéal de perfection peu relevé, il pourra croire qu'il agit très bien. De là, la diversité des jugements que les hommes portent sur eux-mêmes ou sur l'Église. L'un se plaindra de la froideur de ses frères ; l'autre traitera de censeur celui qui ose tant blâmer une église, à ses yeux florissante. C'est une affaire de points de vue. L'on ne pense pas que l'église soit, froide, parce qu'il est froid lui-même ; il ne sent pas son propre état, parce qu'il ne le compare pas au vrai modèle, et n'examine pas sa vie à la lumière de la sainte loi de Dieu.

Un homme qui ferme les yeux ne voit pas la souillure de ses vêtements et il se croit très propre, tandis qu'il est dégoûtant aux yeux de ceux qui l'entourent. J'ai toujours remarqué que les personnes qui font réellement les progrès les plus rapides dans la sainteté, se font d'elles-mêmes les idées les plus basses et les plus humbles. Sans doute, un peu de discernement, l'intelligence des vrais signes de l'accroissement dans la grâce, la réflexion, la comparaison de leurs idées, leurs sentiments, leur conduite actuelle, avec ce qu'ils étaient auparavant, leur prouvera qu'ils font des progrès. Mais s'ils ne font que comparer leur état présent avec les exigences de la loi ; s'ils ne raisonnent pas, ils trouveront qu'ils vont déclinant. C'est qu'ils voient de mieux en mieux le modèle auquel ils se comparent ; mais, je le répète, la réflexion leur prouve le contraire.

Ils font des progrès réels dans la grâce, quoiqu'ils se sentent de plus en plus humiliés sous le poids de leurs péchés.

III. Les marques certaines d'un accroissement dans la grâce.

1. Une plus grande simplicité de cœur, une plus grande pureté de motifs dans la conduite, est une preuve qu'on croît dans la grâce.

Je vais m'expliquer. Même les hommes pieux sont influencés dans leur conduite par une variété de motifs, dont quelques-uns peuvent être purement égoïstes. Ces motifs réunis forment un tout complexe qui pousse l'homme à agir.

Par exemple, supposons un homme à qui l'on demande de l'argent pour bâtir un temple en un certain lieu. Il peut avoir beaucoup de raisons pour donner ; le désir de voir là une maison plus respectable à quelques égards ; la position de cette construction nouvelle, donnant plus de valeur à sa propriété ; l'ambition de passer pour libéral ; la perspective de gagner par-là la faveur de l'église et du monde. Voilà des motifs qui, pris séparément ou réunis, peuvent influencer son esprit.

Et cependant, au-dessus de tous ces motifs, il peut avoir le désir de sauver les âmes, et de travailler au règne de Dieu. Or, il est aisé de voir ici que quelques-unes des considérations qui composent ce tout complexe sont égoïstes, et par conséquent mauvaises. Les inconvertis sont égoïstes dans tout ce qu'ils font ; le but dominant des convertis est au contraire de glorifier Dieu et de sauver les âmes.

Mais quand ils sont encore nouveaux dans la vie chrétienne, faibles dans la piété, l'ignorance ou la force de l'habitude les tient encore plus ou moins sous l'empire de l'égoïsme ; et ils sont bien exposés à accomplir les meilleures choses par de mauvais motifs. Croître dans la grâce, c'est croître en pureté de motifs, éloigner de plus en plus les raisons égoïstes, et agir plus complètement en vue de la gloire de Dieu.

Vous qui êtes ici, vous pouvez dire si, d'année en année, vos motifs sont plus purs, moins entachés d'égoïsme. Comment êtes-vous ? Vous affranchissez-vous de plus en plus de l'égoïsme ? Agissez-vous toujours plus en vue de la gloire de Dieu ?

2. Une autre marque des progrès dans la grâce, c'est qu'on agit plus par principe et moins par émotion ou sentiment.

Je ne veux pas dire qu'on ait moins de sentiment, mais on agit moins sous l'influence des impressions ; on obéit moins à ce que l'on sent qu'à ce qui est juste. Un principe n'est pas une semence, une racine, quelque chose d'écrit dans l'âme. C'est un non-sens que ce langage appliqué à la sainteté ou aux principes. Un principe, par opposition à un sentiment ou une émotion, c'est une résolution ferme de l'esprit de faire ce qui est juste.

Les nouveaux convertis sont d'abord moins souvent mus par des principes, que poussés par le flot de leurs sentiments ; et s'ils ne sont pas vivement impressionnés il est parfois difficile de leur faire faire ce qu'ils doivent. Mais en croissant dans la grâce ils apprennent à aller en avant et à obéir aux commandements de Dieu, quelles que soient leurs impressions. Les nouveaux convertis sont portés à penser que toute la piété consiste en sentiment ou en émotion ; quel que soit le respect qu'un homme ait pour l'autorité de Dieu, l'estime qu'il ait pour le bien, ils n'approuveront sa conduite qu'autant qu'il agira sous l'influence d'une vive émotion.

Souvent ils attendront que ces émotions existent dans leur cœur pour se mettre à faire leur devoir ; mais un chrétien plus avancé sait que le moyen de faire naître l'émotion ou le sentiment, c'est de commencer, par principe, à faire son devoir, et qu'un homme qui se met à accomplir son devoir, par respect pour l'autorité de Dieu, peut espérer, par cette voie, le retour de ces sentiments, que les nouveaux convertis sont disposés à attendre sans rien faire. Un respect

croissant pour l'autorité de Dieu, une résolution ferme de lui obéir, un attachement constant et inébranlable à ce qui est bien, et à ce que Dieu réclame comme bien, constitue et indique clairement un accroissement dans la grâce.

3. Une autre marque importante des progrès dans la grâce, c'est un plus grand amour pour Dieu.

Ce n'est pas à dire par là que, dans tous les cas, on se sentira plus d'émotions d'amour pour Dieu, mais il y aura un attachement plus ferme et plus réel au caractère et au gouvernement de Dieu. On peut éclaircir ce fait par la comparaison de l'attachement croissant que nous avons pour notre pays ou notre famille. Les jeunes gens ne sont pas susceptibles d'avoir beaucoup d'amour pour leur pays ; mais à mesure qu'ils avancent en âge et en expérience, si leur gouvernement est bon, ils s'y attachent tellement, que vous voyez de vieux patriotes, une béquille sous un bras et un fusil sous l'autre, se rendre en boitant au champ de bataille pour repousser les perturbateurs de l'ordre public.

Je ne veux pas dire que cet amour de Dieu, en croissant, nous fera prendre des armes charnelles pour fonder ou défendre son gouvernement ; mais ceux qui aiment véritablement Dieu, à mesure qu'ils vivront sous son gouvernement, auront plus de confiance en Lui et plus d'attachement ; et cet attachement croissant produira un redoublement de vénération pour toutes les institutions religieuses, pour le sabbat et pour tous les commandements de Dieu.

Il est vrai que là où il y a progrès dans les principes, il y a aussi généralement un progrès proportionnel dans le sentiment. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Diverses causes peuvent rendre l'esprit moins impressionnable, tandis qu'il se fortifie dans de saints principes. Mais qu'on ne s'y méprenne pas. J'ai déjà dit que par principe j'entends un respect pour ce qui est bien, une ferme résolution d'accomplir ce qui est devoir. Que personne ne dise donc, quand il néglige son devoir et que son cœur est froid, qu'il fait des progrès dans les principes, quoiqu'il ait moins de sentiment que d'autres. Croître dans les principes, c'est croître dans l'obéissance, et c'est une vanité à l'homme, qui néglige son devoir, de professer qu'il croît dans la grâce.

4. Une autre preuve des progrès dans la grâce, c'est l'accroissement dans la charité.

Un chrétien qui avance, montre par sa vie qu'il est toujours plus disposé à faire du bien aux hommes ; son cœur s'élargit en bienveillance pour tous les hommes. Les nouveaux convertis sont portés aux affections particulières pour leurs amis, leurs premiers compagnons, leurs proches. Mais, en avançant dans la grâce, ces différences d'affections diminuent, ils distinguent moins entre leurs amis et les autres ; leur cœur grandit, ils ont plus d'amour pour les païens et pour tous les hommes, ils désirent davantage de les voir tous se convertir à Dieu ; ils se sentent le cœur brisé à la vue de l'affreux état de péché où est plongée l'humanité ; leurs idées et leurs affections s'élèvent et s'élargissent jusqu'à ce que, comme Dieu, ils aient des entrailles de miséricorde pour tous ceux qui peuvent se repentir et être sauvés.

Bien-aimés, est-ce là la disposition de votre cœur ? Êtes-vous de plus en plus accablés par l'idée que les hommes sont dans le chemin de l'enfer ? Avez-vous un désir de plus en plus ardent de voir le monde converti à Dieu ?

5. Ceux qui croissent dans la grâce vont toujours se méprisant eux-mêmes davantage, ils se sentent beaucoup plus petits et plus abjects.

Le chrétien en progrès doit se haïr de plus en plus lui-même et s'étonner que Dieu ait pu pardonner tant de misères. Voyez Job, tant qu'il est dans les ténèbres, il se justifie, il déclare que sa prière est pure, qu'il ne mérite pas ses calamités. Dieu avait dit sans doute que Job était un homme intègre et droit, mais il ne voulait pas dire que Job était parfaitement innocent.

Il n'était pas parfait dans ce sens ; Dieu voulait dire simplement qu'il était sincère ; c'est l'ordinaire signification de ce mot dans la Bible. Eh bien, tant qu'il resta dans les ténèbres, Job continuait à se justifier lui-même ; mais quand peu à peu il eut des idées plus claires de Dieu, toute sa propre justice s'évanouit et il s'écria : « J'avais ouï parler de toi de mes oreilles, mais maintenant mon œil t'a vu ; c'est pourquoi je me condamne et je me repens sur la poudre et sur la cendre (Job 42 v. 5 et 6) ». Cette humiliation profonde était le résultat naturel d'une vue claire de Dieu.

Nous trouvons les mêmes sentiments chez Ésaïe. J'ai été confondu d'entendre quelques personnes parler hâtivement de leur pureté, de leur entier affranchissement du péché, de leur sanctification parfaite. Elles pensaient bien autrement d'elles-mêmes que Job et Ésaïe. Que vit Ésaïe ? il dit : « Je vis le Seigneur séant sur un trône, haut et élevé, et les pans de sa robe remplissaient le temple ; les séraphins se tenaient au-dessus de lui, et chacun d'eux avait six ailes : De deux ils couvraient leur face, et de deux ils couvraient leurs pieds, et de deux ils volaient, et ils se criaient l'un à l'autre et disaient : Saint, Saint, Saint est l'Éternel des armées, tout ce qui est dans toute la terre est sa gloire (Ésaïe 6 v. 1 à 3) ».

Et quel fut l'effet de cette vision de Dieu sur son esprit ? *Malheur à moi, dit Ésaïe, malheur à moi ! Je suis perdu parce que je suis un homme souillé de lèvres, et que je demeure parmi un peuple qui est aussi souillé de lèvres, et mes yeux ont vu le Roi, le Seigneur des armées.* Écoutez maintenant cet homme, disant je suis parfait. L'est-il ? Je le demande ; l'est-il ? J'ai des doutes sur un tel homme ; surtout quand je vois Ésaïe tellement accablé par une simple apparition de Dieu et de la sainteté des cieux, qu'il ne pouvait en supporter l'éclat ; et son humiliation était si profonde, que jusqu'au moment où un ange eut pris un charbon vif de l'autel, en eut touché ses lèvres et lui eut assuré que ses péchés étaient pardonnés, il était au désespoir.

Mais après cette purification, aurait-il eu tort, de rendre témoignage à la miséricorde de Dieu, en disant : Dieu m'a purifié ? C'est ainsi qu'une vue claire de Dieu oblige un homme à se courber plus bas, plus bas, et toujours plus bas, tellement qu'en arrivant en la présence de Dieu, il a besoin de trouver une place si infime devant lui, que les paroles ne peuvent l'exprimer.

Bien-aimés, avez-vous éprouvé quelque chose de ce sentiment ? Croissez-vous en grâce à cet égard ? Sentez-vous, jour par jour, que vous avez besoin de vous courber de plus en plus dans la poussière devant Dieu ? Avez-vous jamais pu dire en vérité comme le président Edwards : « Oh ! Que ne puis-je devenir infiniment petit devant Dieu ? »

6. Une horreur croissante pour le péché est encore une marque de l'accroissement dans la grâce.

Quand une personne se sent de jour en jour moins disposée à souffrir le péché, ou un péché en soi-même ou en autrui, c'est un signe qu'elle fait des progrès dans la grâce. En est-il ainsi de

vous, chers frères ? Avez-vous chaque jour moins d'affinité pour le péché, quel qu'il soit, en vous-mêmes, ou dans les autres ? Sentez-vous de plus en plus comme Dieu à l'égard du péché ?

7. Celui qui croît dans la grâce, a moins de goût pour le monde.

Il désire moins ses richesses, ses honneurs, ses plaisirs. Ces objets agissent avec moins d'empire sur son esprit. Il ne les cherche que comme des moyens de glorifier Dieu et de faire du bien aux hommes.

Il aime de moins en moins la société et la conversation du monde, et la lecture des livres et des journaux du monde. Engagé dans la voie de la sainteté, il se soucie fort peu de connaître ce qui n'a point de rapport quelconque avec le royaume de Dieu : vous le verrez plutôt rechercher les choses les plus spirituelles dont il peut jouir, s'emparer des livres les plus spirituels qu'il puisse lire. Il aimera la société et la conversation des chrétiens les plus spirituels. Il jouira de pouvoir suivre la prédication spirituelle la plus sévère et la plus pénétrante.

8. Trouver toujours plus de délices dans la communion des saints est une autre preuve des progrès dans la grâce.

Le chrétien qui avance aime à s'unir aux autres dans les exercices de piété, il aime à jouir des entretiens religieux. Comprenez-vous cela, chers frères ? Faites-vous en cela des progrès ?

9. Celui qui croît dans la grâce, trouve qu'il est de plus en plus facile d'exercer l'esprit de pardon et de prier pour ses ennemis.

Rien dans l'homme naturel ne le rapproche plus du démon que sa rancune et ses ressentiments contre ceux qui l'ont offensé. Un nouveau converti trouve pénible de pardonner. Quand il se sent offensé, il a souvent beaucoup de peine à prier. S'il renferme sa colère dans son sein, au point de devenir sombre, selon toute probabilité, il se relâchera. Il n'a pas l'intention de se fâcher ; mais s'il ne pardonne pas de tout son cœur à celui qui lui a fait tort, les ténèbres finiront par remplir son âme, et ses sentiments de vengeance ruineront sa piété. Mais une personne qui croît dans la grâce trouvera moins dur de pardonner. Elle se trouvera moins disposée à en vouloir à quelqu'un, il lui en coûtera moins de passer sur des injures supposées ; elle sera encore capable de prier.

En est-il ainsi pour vous, qui m'écoutez aujourd'hui ? Vous est-il facile de pardonner ? Pouvez-vous tellement oublier les plus grandes offenses que rien dans vos prières ne vienne s'interposer entre vous et votre Dieu ?

10. Croître en charité est une preuve de l'accroissement dans la grâce.

L'homme charitable, ce n'est pas celui qui est prêt à reconnaître comme chrétien quiconque professe de l'être ; mais celui qui est disposé à attribuer la conduite en apparence mauvaise d'une personne à une erreur, à une méprise ou à telle autre cause, plutôt qu'à une mauvaise intention formelle.

Rien n'indique plus sûrement le chrétien. Si vous voyez quelqu'un disposé à donner la meilleure explication aux actions qui peuvent s'interpréter de deux manières, si, par exemple, pouvant

expliquer un fait par la mauvaise volonté ou par la négligence, il aime mieux l'attribuer à une méprise qu'à une mauvaise intention, c'est une preuve évidente qu'il croît dans la grâce.

11. Avoir toujours moins de soucis pour les affaires du monde est aussi un signe d'accroissement dans la grâce.

Un chrétien en progrès accomplira chaque jour mieux ce commandement : « Ne vous inquiétez de rien, mais exposez vos besoins à Dieu en toute occasion par des prières et des supplications, avec des actions de grâces (Philippiens 4 v. 6) ». Toute inquiétude touchant les affaires du monde est mauvaise. Ceux qui croissent dans la grâce ont toujours plus de confiance en Dieu, moins d'attachement pour le monde, et sont, par conséquent, moins susceptibles des iniquités des affaires du monde.

12. Être plus disposé à faire part de ses biens est un autre signe de progrès.

Une personne qui croît dans la grâce sera de plus en plus disposée à donner et voudra donner tout ce qu'elle peut. Elle se réjouira d'y être appelée ; elle donnera davantage chaque année ; si elle donne pour de bons motifs, elle se réjouira de l'avoir fait ; plus elle donne, plus elle aime à donner.

Cette disposition à donner fera partie de sa piété, elle y fera des progrès comme dans la prière. Or, vous savez que, plus une personne prie, plus elle aime à prier. Trouvez-vous en vous-mêmes cette preuve de progrès dans la grâce ? Est-ce un plaisir toujours plus grand pour vous de donner selon vos moyens, pour toutes les bonnes œuvres, quand vous en avez l'occasion ? Donnez-vous selon vos moyens ou donnez-vous seulement juste assez pour sauver les apparences ?

13. Le chrétien sent toujours plus qu'il ne possède rien proprement.

C'est un grand point par rapport au progrès dans la grâce, de sentir que tout ce que vous avez est à Christ, et que vous n'avez absolument rien qui soit proprement à vous, dans la vie ou dans le néant, dans vos biens, dans vos enfants, dans votre volonté : « Soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur ; soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur (Romains 14 v. 8) ». C'est là une grande et solennelle leçon à apprendre. Ceux qui croissent dans la grâce, sentent' que leur temps, leurs talents, leurs biens, leur vie même n'a de valeur qu'autant qu'elle se rapporte à l'œuvre de Christ.

14. C'est une preuve de progrès quand on est plus disposé à confesser ses fautes aux hommes.

Ce point est difficile à apprendre. On consent bien encore à se confesser à Dieu parce qu'on n'a pas à s'humilier autant pour le faire. Mais se confesser entièrement et franchement aux hommes est une grande humiliation pour un cœur orgueilleux. Parmi ceux qui connaissent les cœurs, il n'en est point qui ne trouvent qu'il faut un grand effort pour se résigner à se confesser aux autres.

On peut se confesser à Dieu, mais beaucoup ne peuvent, sans se faire violence, se confesser à un ami, à un serviteur ou à un ennemi. Mais à mesure que le chrétien croît dans la grâce, il devient plus disposé à se confesser à celui qu'il a offensé et même à l'univers entier. Oui s'il est parfaitement humble, il se confessera quand même tout l'univers l'entendrait. Si vous ne

pouvez faire cela, soyez sûr que vous ne croissez pas dans la grâce, si même vous êtes dans la grâce.

15. L'accroissement dans la grâce élève de plus en plus le chrétien au-dessus du monde.

Il est de moins en moins sensible à la bonne ou à la mauvaise réputation ; il n'y tient qu'autant qu'elle peut aider ou nuire à son influence. Je suis loin de dire qu'il aura un superbe dédain pour les opinions de ses semblables. Sentir et manifester ce dédain, au lieu d'être une preuve de son renoncement au monde, serait une preuve d'un orgueil consommé.

Mais un chrétien en progrès ne verra que ses devoirs, et l'opinion publique, soulevée contre lui, ne l'en détournera pas. Il agira ou s'abstiendra, en ne regardant qu'à la gloire de Dieu. Il ne tiendra pas compte des dédains ou des flatteries du monde, quand il verra ses devoirs. Hélas ! Combien de fois ce qui semble de la religion, n'est, tout considéré, qu'une lâche condescendance à l'opinion publique, et non une vraie obéissance à Dieu. L'opinion publique demande que ceux qui font profession de piété agissent de telle et telle manière, et voilà souvent le vrai motif de leur conduite.

IV. Comment on croît dans la grâce.

Il est de la plus haute importance pour les nouveaux convertis de le savoir.

1. Ils doivent veiller. Ils doivent veiller contre leurs péchés dominants.

A. La légèreté. Je me contente de dire que c'est le péché dominant d'un grand nombre, et qu'à moins de mettre une garde à la porte de leurs lèvres, ils ne croîtront jamais dans la grâce.

Céder une seule fois à la légèreté, c'est attrister l'Esprit et éteindre votre lumière pour un jour. Un acte de légèreté en prépare un second, et si vous ne commencez avec résolution et continuez avec persévérance et vigilance à étouffer l'esprit de légèreté, vous êtes perdu.

B. L'esprit de critique. C'est un écueil particulier pour les nouveaux convertis. Ils entrent dans la vie religieuse pleins d'ardeur, et sont bientôt étonnés de la froideur et de l'apathie des vieux chrétiens. Les cieux et la terre s'étonnent comment les vieux chrétiens sont en scandale aux nouveaux convertis. Et il n'est pas étonnant que ceux-ci, en voyant cela, ne s'imaginent, dans l'ardeur de leur zèle, que de tels chrétiens n'ont point de piété, et ils sont tentés de prononcer des choses dures| et sévères.

Mais ils doivent apprendre à distinguer avec soin la fermeté de principes des chrétiens avancés, et la vivacité de sentiments des nouveaux convertis : cette distinction les rendra moins prompts à juger défavorablement. Quelque modéré que soit leur jugement sur l'état spirituel des autres, les nouveaux convertis doivent bien prendre garde à ce qu'ils disent d'eux. Ne parlez pas des fautes d'autrui, ne critiquez personne. En le faisant vous contrister l'Esprit, et vous cessez de croître dans la grâce.

C. La colère. Les chrétiens nuisent à leur piété en se laissant aller à la colère. Une femme se fâche contre ses domestiques, un homme contre ses commis ou ses employés ; ou bien on s'irrite

contre le gouvernement ou contre ses voisins. On va trouvant à redire à tout d'une façon ou d'une autre, ce qui montre qu'on ne sait pas veiller sur son humeur. Comment ces personnes pourraient-elles croître dans la grâce.

D. L'orgueil. Gardez-vous contre l'orgueil et la vanité sous toutes leurs formes. Prenez garde de jamais acheter un vêtement ou une parure qui aurait pour but de nourrir la vanité dans votre cœur.

Ô femme ! Vous allez acheter un chapeau, ayez soin de ne pas en acheter un auquel vous puissiez penser en le portant. Hélas ! Combien de peine on se donne quelquefois pour nourrir ses mauvais penchants. Le diable peut aller dormir, pour certains chrétiens. Il n'a pas besoin de les guetter pour les tenter, ils se tentent assez eux-mêmes. Ils font tout ce qui est propre à les gonfler de vanité.

Une telle folie les expose à la risée de Satan. Jeunes personnes, jeunes gens, prenez-y garde : *Soyez vigilants. En combien de lieux on a vu renouveler cette histoire ! Pendant l'hiver, il y a eu un réveil, plusieurs ont été convertis, tous ébranlés. Le printemps arrive, la nouvelle mode plaît, et alors où sont vos réunions de prière ? Les nouveaux convertis sont pris dans ce piège, et tous sont allés se prosterner devant la divinité de la mode. Je dois dire que c'est par degrés que les jeunes dames et les autres sont arrachées aux conversations et aux pensées sérieuses pour parler et s'occuper de ce qu'il y a de nouveau dans les costumes, les équipages et toutes ces frivolités qui ruinent leur spiritualité et les laissent dans de grandes ténèbres.*

E. L'égoïsme dans toutes ses formes. C'est ici la grande racine de toutes les difficultés. C'est le principe, la source, l'essence, le contenu de toute l'iniquité qui est sous le ciel. Veillez-y. Ayez les yeux constamment ouverts. Voyez où l'égoïsme se montre dans votre conduite. Si vous faites un marché, prenez garde d'agir par des motifs personnels. Traitez comme si vous étiez sur le point de mourir.

Faites comme vous voulez qu'on vous fasse. Si vous êtes tentés d'agir avec égoïsme, fermez votre porte et arrêtez-vous. Si vous trouvez que vous êtes disposés à traiter autrement que si Dieu se tenait visiblement devant vous, arrêtez ! Le diable se mêle de ce marché. Vous n'avancerez pas dans la grâce. Si vous ne veillez pas avec la plus scrupuleuse attention sur vous-mêmes, dans vos affaires de commerce ; si le puissant moi vient s'en mêler, dites-lui : *« Arrière ; tu n'as point la parole ici : Je fais les affaires de Dieu ».* Vous ne pouvez croître en grâce qu'en fermant la bouche à ce moi.

F. La paresse. C'est un mal qui peut perdre le monde. Combien de convertis s'arrêtent et rétrogradent par indolence ! En termes clairs, ils deviennent fainéants. Comme de lâches serviteurs, ils flânent comme s'ils n'avaient rien à faire. Ils ne veulent pas se mettre à l'œuvre. Ce sont des serviteurs sans bras utiles. C'est une lèpre dans l'Église.

G. L'envie. Si vous voyez les autres vous surpasser en prospérité, en influence, en talents, examinez si vous en êtes contents. Et si leur supériorité vous afflige, prenez garde.

H. L'ambition. Ce péché a fait tomber les anges, et il est impossible de croître dans la grâce sans le réprimer.

I. Les pensées impures. Nous sommes tellement sous l'influence des objets sensibles, qu'à moins d'une vigilance continuelle, nous serons gagnés par des pensées impures avant de nous en douter. Il est nécessaire de faire un accord avec nos yeux, nos oreilles et tous nos sens, ou bien ils nous induiront dans la tentation et dans le péché. Au premier soupçon du danger, détournez subitement vos pensées. Si vous laissez aller votre cœur, il vous sera impossible d'éviter les pensées impures.

Vous en êtes responsables, car la volonté peut les régler, vous pouvez penser à une chose ou à une autre, à votre gré, et, par conséquent, régler vos émotions. Vous aurez donc à en répondre. Qu'un individu laisse ses pensées se fixer sur un objet, il en sera nécessairement impressionné. Et il est responsable de cet effet, parce qu'il pouvait gouverner ses pensées. Dans tous ces cas, je vous dis : Retirez-vous, détournez votre esprit, ou des pensées impures viendront s'établir dans votre âme et la ronger comme la gangrène.

2. Une autre direction pour croître dans la grâce, c'est de veiller au développement de toutes les vertus chrétiennes.

Un petit enfant qui n'exerce pas ses facultés ne sera jamais qu'un enfant. Balancez-le dans son berceau jusqu'à ce qu'il ait la taille d'un homme, il reste toujours dans un état d'enfance. Il est également impossible que les vertus du chrétien croissent et se fortifient, si elles ne sont pas convenablement exercées. Je désire ici vous communiquer une pensée digne de votre attention : L'âme pense au moyen du cerveau, comme elle voit au moyen des yeux ou entend au moyen des oreilles. Et le cerveau a besoin d'exercice pour acquérir de la force, autant que toute autre partie du corps.

Qu'est-ce qui donne de la force à l'esprit qui étudie ? L'exercice du cerveau, toutes les facultés de l'âme, intellectuelles ou morales, croissent par l'exercice. Vous savez que plus vous faites agir votre bras, plus il acquiert de force et de souplesse. Voyez comme ce musicien fait mouvoir ses doigts sur son instrument ! Quelle précision ! C'est presque la rapidité de la pensée. C'est ainsi que l'âme emploie le cerveau.

Par l'exercice elle en devient tellement maîtresse, qu'elle peut se livrer à tel acte, telle opération sans jamais être en défaut, ou prise au dépourvu. Eh bien ! Il en est de même des vertus chrétiennes, c'est par l'exercice qu'il faut les cultiver et les faire croître. Il est aussi absurde d'attendre que l'âme sans la pratique pourra les exercer avec facilité et puissance, que d'attendre qu'elle s'occupera avec facilité et puissance d'une opération intellectuelle sans y être préparée par la pratique.

Exercez-vous surtout à soigner en vous les parties les plus faibles, dont la faiblesse peut venir de vos habitudes préalables, de votre constitution ou des circonstances de votre vie ? Si vous êtes exposé à un péché particulier, veillez-y. Si vous manquez d'une vertu particulière, exercez-vous à cette vertu-là.

A. Supposez que votre disposition naturelle soit de vous attacher aux biens du monde. Fermez cette porte, et prenez la résolution de ne plus accroître votre fortune, ou d'ajouter campagne à campagne, et agissez en conséquence.

Que penseriez-vous d'un homme qui, pour corriger un ivrogne, remplirait sa cave de vin et de toutes sortes de liqueurs ? Vous le jugeriez insensé. Eh bien ! Ce chrétien ne l'est pas moins qui, connaissant son penchant à aimer le monde, cherche encore à augmenter ses richesses. Il n'est pas besoin pour lui du diable, il se tente lui-même ; il prend le moyen le plus efficace de se perdre.

Si vous vous sentez quelque propension à l'avarice, répandez vos dons avec largesse ; donnez souvent, donnez libéralement, donnez cordialement, avec bienveillance, multipliez vos dons. Donnez pour tout, donnez tout ce que vous avez sur la terre, si cela est nécessaire, pour frapper à mort cet odieux penchant. Arrachez-vous à la tentation de vous amasser des trésors sur la terre. Dépensez-les, et vous trouverez que plus vous donnerez, plus vous aurez de profit et votre âme croîtra dans la grâce.

B. Supposons que vous soyez exposé au danger d'être flatté et exalté ; comme être raisonnable, votre obligation est de le savoir et de vous mettre sur vos gardes. Voici une femme que son mari idolâtre. Il veut l'orner comme une image taillée et se prosterner devant elle. Soyez ferme et dites : *« Je ne dois pas être adorée. J'adore Dieu moi-même, et je ne veux pas être l'idole d'un homme »*.

J'ai connu des femmes chrétiennes qui, interrogées sur la magnificence de leur toilette, disaient : *« Oh ! C'est pour faire plaisir à mon mari. C'est un mondain, il aime à me voir ainsi parée. Il peut y pourvoir, et ainsi je ne veux pas lui déplaire »*. Supposons maintenant qu'il bâtisse un temple, y dresse un autel, qu'il désire que vous vous teniez debout dessus, que vous soyez sa divinité et qu'il vous encense. Qu'est-ce que cela, dirait quelqu'un ? Je pense que vous faites profession d'adorer l'Éternel, et vous vous tenez là pour être vous-même un objet d'adoration ? Vous pourriez répondre aussi : *« Oh ! Je le fais pour plaire à mon mari. C'est un impie ; il désire que je fasse cela, et j'aime à lui plaire. J'espère par ce moyen le retenir, conserver de l'influence sur son esprit, pour le rendre chrétien, quand l'heure marquée par Dieu sera venue »*.

Eh bien ! Il n'y a pas plus d'inconvenance à tenir ce langage qu'à se couvrir de tout ce luxe de la mode, et à devenir une idole comme vous l'êtes. Souvenez-vous que vous êtes une servante de Jésus-Christ, et que vous n'avez pas le droit de prendre sur aucun mortel l'autorité qui n'appartient qu'à lui. Et d'ailleurs ce prétexte de faire cela pour plaire à son mari, neuf fois sur dix est complètement faux. Vous le faites, pour vous plaire à vous-même. Si vous avez de l'inclination à l'orgueil, gardez-vous-en comme des portes de la mort.

C. Si vous trouvez que vous avez de la répugnance à confesser vos fautes, brisez là-dessus, et confessez-vous à tous ceux que vous avez offensés. Faites-le dans toutes les occasions, jusqu'à ce que vous ayez remporté la victoire. La victoire ne vous manquera pas, si vous êtes fidèle. Mais il n'y a pas d'autre moyen d'avoir le dessus sur vos mauvais penchants. La moindre indulgence à cet égard vous perdra, aussi certainement que l'homme qui aime les liqueurs, deviendra ivrogne en continuant à boire. S'il ne se refuse rien de tout ce qui peut exciter sa soif, il est perdu. Et de même si vous ne résistez pas aux tentations qui vous menacent, aussi vrai qu'il y a un enfer, vous irez en enfer.

3. Exercez-vous à la fermeté de caractère.

En rien la fermeté de caractère n'est plus nécessaire que dans la piété. Nulle part un homme ne subit autant d'influences contraires, et il n'y a autant de choses qui concourent à le détourner de son dessein. Pour marcher avec Dieu, il doit nager contre le courant de ce monde. Il doit faire face au sentiment public, et très souvent heurter de front les opinions de tout le monde, et de presque toute l'Église.

Tantôt effrayé par l'opposition, tantôt courtisé par les sourires et les flatteries, comment pourra-t-il résister et lutter contre le torrent qui l'entraîne loin de Dieu ? Bien peu de personnes exercent assez leur fermeté pour persévérer dans la prière. On ne peut avoir l'esprit de prière sans conserver une conscience pure devant Dieu et devant les hommes. Il faut être désireux de connaître et de faire tout son devoir. Celui qui refuse de le faire, ou qui ne se met pas en peine de le connaître, ne peut jouir de l'esprit de prière.

Mais la plupart des hommes sont tellement esclaves de l'opinion, si facilement effrayés par leurs ennemis, ou éloignés de leur devoir par les flatteries et les insinuations de leurs amis, qu'ils contristent l'Esprit de Dieu, et tombent dans cet esprit d'irrésolution qui veut plaire au monde, et craint le monde, qui déshonore Dieu et glace l'âme. Il faut donc une grande fermeté, une grande force de caractère pour rester inébranlable dans l'accomplissement des devoirs secrets. Les hommes sont si portés à négliger la prière secrète et les devoirs privés quand ils ne s'y sentent pas bien disposés, qu'à moins d'une énergie de caractère peu commune, ils manqueront plus ou moins de ponctualité même dans la forme de ces devoirs.

4. Pour croître dans la grâce, il faut posséder une grande douceur ; être doux, c'est supporter patiemment les injures.

Un homme que l'opposition dépite, que les obstacles font mettre en colère, peut être sûr que Satan tâchera de le tenir dans cette disposition d'esprit, et qu'il l'empêchera de faire aucun progrès dans la grâce. Le manque de douceur est un triste défaut dans le chrétien. La susceptibilité est bien peu aimable et indigne du disciple de Christ. Et peut-être n'y a-t-il rien pour le désarmer, et rendre molle son influence, comme cette disposition à se dépiter. Un chrétien qui veut faire son devoir, doit compter certainement sur l'opposition.

Et aussi longtemps que l'Église sera dans l'état où elle se trouve maintenant, il doit s'attendre à trouver souvent l'opposition la plus déclarée chez ceux-là même dont il pourrait espérer de bien meilleures choses. Dans ces cas, le chrétien doit apprendre à posséder son âme par la patience, et il faut que l'œuvre de la patience soit parfaite ; il doit apprendre à ne pas répondre à l'outrage par l'outrage, ni à la persécution par la menace.

Beaucoup de chrétiens semblent attacher une grande importance à leur propre réputation, et supposent qu'ils sont obligés de défendre leur caractère pour l'honneur de la religion. J'ai peur de cet esprit : il me semble si différent de l'esprit de Christ, qui ne fit aucun cas de sa réputation. On l'injuria, on le calomnia, on dit contre lui toute sorte de mal, et cependant nous ne le voyons pas employer son temps à poursuivre les auteurs de ces outrages. Il n'agit jamais comme supposant que son honneur ou le succès de l'Évangile réclamaient cela. Pourquoi le serviteur s'estimerait-il plus que son maître ?

V. Les marques du déclin dans la foi.

Passons maintenant aux marques du déclin dans la foi. Dans le discours précédent, j'en ai déjà signalé quelques-unes. Je vais en indiquer d'autres qui méritent aussi de fixer l'attention.

1. Une personne qui commence à se fatiguer de ce qu'on lui demande toujours de l'argent pour l'avancement du règne de Christ, décline évidemment dans la foi.

Elle dit : *« Maintenant j'ai donné presque assez ; il semble qu'il n'y a pas de fin ; je veux m'arrêter ici. Il y a tant de gens qui demandent toujours, il est temps d'en finir ».* Un homme qui tient ce langage est un hypocrite qui n'a jamais donné pour de bons motifs, ou bien c'est un chrétien qui se relâche et dont la piété décroît rapidement. Il est évident qu'un homme qui donne pour de bons motifs aime toujours plus à donner. Cela est aussi vrai pour les dons que pour la prière. Si vous trouvez un homme fatigué de donner pour l'avancement du règne de Dieu, l'appellerez-vous un homme pieux ? Supposez qu'il se lasse de prier et qu'il dise : *« Il n'y a pas de fin, toujours prier, il faut que je m'arrête, car si je continue, je prierai jusqu'à la fin de ma vie ».* Y a-t-il quelqu'un qui oserait lui donner le nom d'homme pieux ?

2. Ne converser qu'avec répugnance sur les sujets religieux, et particulièrement sur les points d'expérience chrétienne, est une preuve de déclin.

Les nouveaux convertis, dans l'ardeur du premier amour, aiment à répandre leur cœur dans des conversations spirituelles. Ils aiment à parler des choses du royaume de Dieu, et, quand ils y trouvent moins d'intérêt, soyez sûrs que leur piété décline.

3. Trouver moins de goût dans l'accomplissement de ses devoirs de piété, publics, domestiques ou particuliers, c'est un signe de déclin. Si l'on n'aime plus autant à prier, à lire sa Bible, à s'approcher de Dieu, il doit y avoir du relâchement dans la piété.

4. Prendre plus de plaisir aux assemblées publiques qu'aux devoirs privés et à la communion secrète avec Dieu, est une autre preuve de relâchement.

Ceux qui jouissent de la piété, n'en jouissent nulle part autant que dans le secret. S'il faut l'excitation d'une assemblée pour réveiller nos sentiments ou intéresser notre esprit à la piété, c'est une marque certaine de déclin.

5. S'intéresser moins vivement aux réveils religieux, est aussi un triste symptôme.

Le nouveau converti aime les réveils. Comme il lit avec empressement les journaux qui en parlent ! Comme il s'arrête sur ces effusions bénies de l'Esprit ! Mais quand il décline, il devient moins empressé à s'informer des réveils. Une nouvelle de ce genre n'excite plus ses joies, ne fait plus tressaillir son cœur, comme auparavant. Si vous voyez un chrétien apprendre sans intérêt la conversion des pécheurs, soyez sûrs qu'il y a déclin dans sa foi.

6. Les scrupules qu'on se fait sur l'emploi de certaines mesures que les gens pieux appliquent, que Dieu autorise et bénit, pour produire les réveils, sont une preuve nouvelle de déclin.

Si votre cœur désirait le réveil, en voyant le but atteint, les pécheurs convertis, vous ne vous préoccuperiez pas tant des moyens employés. Et à moins qu'ils ne fussent manifestement

mauvais, vous ne seriez pas si prompts à les déclarer mauvais et antiscripturaires. Mais quand vous voyez des personnes, n'importe lesquelles, devenir difficiles, soupçonneuses, inquiètes sur l'emploi des moyens qui produisent les réveils, leur cœur est dans une fâcheuse disposition. Je ne voudrais pas en parler d'une manière défavorable et irrespectueuse, je dis simplement ce qu'il en est.

Jamais on ne verra une telle disposition chez les personnes qui désirent vivement le succès d'une œuvre quelconque ; elles n'emploieront jamais toutes leurs forces pour trouver quelque chose à redire sur les mesures employées. Voyez cet homme préoccupé des élections. Est-il si scrupuleux sur les moyens ? Que demande-t-il ? *« Votre candidat est-il élu, ou non ? Le vote s'est-il fait d'après l'ancien ou le nouveau mode ? »* Vous ririez si un homme, prétendu intéressé au succès d'une cause, commençait par s'informer des moyens, comme si le succès n'importait qu'autant qu'il a été obtenu par un nouveau ou un ancien procédé. Sans doute le diable rit, si on rit en enfer, d'entendre ces prétendus zélateurs, ces partisans des réveils, dans une peur continuelle de quelque innovation. Une telle conduite : n'est pas naturelle, et l'on ne croit pas au zèle de pareils chrétiens pour les réveils.

VI. Comment sortir de cet état de relâchement.

Pour sortir de cet état de relâchement, il faut :

1. Se bien pénétrer de la pensée qu'on est déchu.

Une des plus grandes difficultés qu'on rencontre avec les chrétiens relâchés, c'est de leur faire sentir qu'ils le sont. Ils feront de continuelles excuses, ils n'admettront pas qu'ils sont dans ce triste état ; même la description la plus précise d'un chrétien déchu ne les frappera pas ; ils répugneront expressément à s'en faire l'application, et cependant jusque-là il n'y a point de remède.

2. Il faut s'appliquer à soi-même ce que Dieu dit des chrétiens déchus, comme si l'on était le seul homme du monde qui soit dans cette condition.

3. Il faut trouver le point où l'on a commencé à décliner.

Cherchez quelle a été la première cause de votre relâchement, et notez-la ; vous la trouverez souvent là où vous ne vous attendez pas, dans une chose de peu d'importance que vous ne vouliez même pas appeler péché. Une foule de personnes ont été ainsi séduites, et peut-être croyaient travailler à leur sanctification, tandis qu'elles s'attachaient à quelque chère idole, ou se laissaient aller à quelque sensualité. J'ai connu un homme qui voulut continuer, malgré la défense, l'usage du tabac, jusqu'à ce que se fut chez lui une passion qui éteignit l'esprit de prière.

Employez de douces expressions, appelez la chose un confort ou un remède, baptisez-la d'un nom plus chrétien, nommez-la une bénédiction de la Providence, cela n'y fera rien ; Dieu l'appelle d'un autre nom. Combien de chrétiens se trouvent ainsi déchus, qui prétendent ne pas savoir pourquoi ! Oh ! Non, je ne pourrais dire pourquoi je suis depuis si longtemps dans les ténèbres.

Et ils osent dire cela quand ils emploient l'argent de Dieu à satisfaire leur appétit ou leur orgueil. Dieu les repoussera toujours de sa main, et ne prêtera point l'oreille à leurs prières, à moins qu'ils ne cherchent et n'éloignent la cause de leur relâchement.

4. Éloignez vos idoles, quel que soit l'objet de vos pensées qui vous détourne du service de Dieu, écartez-le si vous pouvez ; si c'est une propriété, débarrassez-vous-en, donnez-la, vendez-la, brûlez-la, jetez-la plutôt que de la tenir placée entre Dieu et vous.

5. Ayez soin de vous approcher de nouveau du Seigneur Jésus-Christ par votre pardon et votre paix avec Dieu.

Allez à Lui comme vous l'avez fait pour la première fois, comme un pécheur coupable, condamné, plus digne de l'enfer que jamais ; allez à cette fontaine qui est toujours ouverte dans la maison de David pour le péché et pour la souillure ; confessez vos péchés entièrement, abandonnez-les ; retournez à Dieu, et il aura compassion de vous, il guérira vos langueurs et ne se souviendra plus de vos iniquités.

Remarques additionnelles.

1° La piété n'est pas stationnaire.

On parle de la piété comme de quelque chose que l'on peut couvrir et garder, tout comme on couvre le feu pour le garder quand on va dormir, puis, quand on s'éveille, le matin, on trouve une belle couche de charbons prêts à s'enflammer de nouveau. C'est une idée tout à fait fausse ; la piété n'est point ce qu'on suppose, elle consiste dans l'obéissance à Dieu. Un homme qui n'obéit point n'a point de piété.

2° L'idée qu'on croît dans la grâce aux époques de refroidissement est abominable.

J'ai entendu souvent des personnes dire qu'il était nécessaire que le réveil cessât pour donner à la piété le temps de prendre de profondes racines. Rien n'est plus ridicule que de supposer qu'une personne avance dans la piété quand elle décline ; les progrès sont en sens inverse.

3° Il y a peu de personnes qui croissent dans la grâce.

Il est étonnant de voir combien peu la plupart de ceux qui font profession de piété croissent dans la grâce. Je ne doute point que, s'ils faisaient ce qu'ils peuvent, s'ils donnaient leur attention à ce qu'ils doivent faire, la plupart des chrétiens feraient plus de progrès en six mois qu'ils n'en font dans toute leur vie. Ils pourraient faire plus pour combattre et repousser tout ce qui est mal et cultiver tout ce qui est bien.

Et la principale raison du peu de progrès dans la grâce, c'est l'idée fausse qu'on se fait de la piété elle-même. On l'a trop considérée comme distincte de l'obéissance à Dieu ; de là cette inaction, cette attente passive que Dieu travaillera en nous, au lieu de nous mettre nous-mêmes à l'œuvre pour obéir à Dieu. Cette idée de la dépravation physique, de la régénération physique, de la sanctification physique, est la grande malédiction de l'Église. Combien de gens, au lieu de se mettre résolument à obéir à Dieu, de résister comme une muraille aux attaques du péché,

avec la détermination de rompre avec toutes les mauvaises habitudes et les mauvaises compagnies, se laissent aller tranquillement au courant et s'attendent d'être portés à la gloire de cette manière nonchalante, sans trouble et sans combat.

4° Voyez ici la grande faute des ministres.

Combien ils sont blâmables, combien peu de peine ils se donnent pour former les nouveaux convertis. Transportez-vous sur les lieux où se sont opérés les plus grands réveils, et que verrez-vous ? Au lieu de voir les nouveaux convertis édifiés sur leur très sainte foi, croissant dans la grâce, rendant hommage à la doctrine de notre Dieu Sauveur, vous les entendez tous, jeunes et vieux, se plaindre de leur froideur. *« Oh ! C'est un temps de langueur générale, notre église semble plongée dans un profond silence, je ne sais ce que nous devenons ».*

Ah ! Si les ministres s'étaient seulement mis à l'œuvre au moment du réveil, s'ils avaient excité les nouveaux convertis à travailler, s'ils leur avaient appris comment on croît dans la grâce, signalé les dangers qui les menacent, repris leurs péchés à propos et avec charité, ils auraient pu en faire des chrétiens avancés, l'honneur de Christ, l'appui de la cause, le réveil se serait prolongé, les âmes converties jusqu'à ce jour. Maintenant où est leur sang ? Et à qui sera-t-il redemandé ?

Le grand motif par lequel les ministres font faire si peu de progrès dans la grâce aux nouveaux convertis, c'est qu'ils en font si peu eux-mêmes. Je le dis sans aigreur, mais mon devoir demande que je le dise ouvertement à mes frères : Les études sont intellectuelles, il en résulte que leurs progrès sont intellectuels, et que souvent ils ne croissent pas assez dans la grâce pour être capables de pousser l'église bien avant dans l'expérience chrétienne.

5° Si les pasteurs ne croissent pas dans la grâce, il est impossible que l'Église y croisse.

Les ministres peuvent prêcher la vérité, ils n'entreront pas assez dans le champ de l'expérience pour reconnaître les besoins des chrétiens, leur dire ce qu'ils ont à faire selon les diverses circonstances, les avertir des dangers, leur indiquer les moyens de les éviter. Sans expérience, le pasteur sera un aveugle conducteur d'aveugles. « Tel pasteur, tel troupeau » : C'est une maxime fondée sur les principes d'une vraie philosophie.

6° Les jeunes ministres devraient se donner beaucoup de peine pour croître dans la grâce.

J'ai trouvé beaucoup de jeunes gens détournés des études qui préparent au ministère, en voyant ce qui se passait chez les autres à cet égard ; d'autres, amenés à la conviction qu'il leur fallait cesser leurs études ou perdre leur piété. Ce ne serait pas une nécessité pour eux s'ils débutaient bien. Je voudrais faire comprendre cela aux jeunes gens. Non, la préparation au ministère n'a point pour résultat nécessaire le déclin dans la foi ; et cependant, combien n'en voyons-nous pas qui sortent des facultés avec des cœurs aussi durs que les murs de leur auditoire, et pendant le temps qu'ils y sont restés leur piété s'est presque évanouie ; ils peuvent garder certaines apparences parce qu'ils sont ministres, mais il est manifeste pour tous que leur piété est presque éteinte.

C’est une chose triste, mais qu’on doit dire. Si je pouvais me mettre en rapport avec les jeunes gens qui se préparent au ministère, je conseillerais de toutes les manières à ceux qui ne font point de progrès dans la grâce de discontinuer leurs études, et, à moins d’un retour à la piété, de renoncer au ministère. Car, alors, ils ne feront que du mal, ils seront plus qu’inutiles ; au lieu de faire avancer l’église, ils la feront reculer. L’église suit les traces du pasteur, et si le pasteur la détourne de Dieu, mieux vaut pour elle de n’en point avoir. Les églises doivent bien se garder contre ce mal. Je voudrais dire avec fermeté, mais avec douceur, aux jeunes gens de ne point entrer dans le ministère, s’ils ne croissent point dans la grâce.

Tant qu’on ne cherchera qu’à développer l’intelligence des jeunes gens, en laissant presque entièrement de côté la culture morale, jamais l’Église ne pourra convertir le monde. J’en appelle à tous les jeunes étudiants qui sont ici ; est-ce que dans nos facultés on s’occupe beaucoup de leurs dispositions morales ? N’est-ce pas exclusivement à leur intelligence qu’on s’adresse ?

N’est-ce pas à la science qu’on les pousse et qu’on les excite ? Le jeune étudiant, à peine immatriculé dans les registres de la faculté, perd le ton ferme de la spiritualité ; et malheur à lui s’il ne prend l’alarme à temps et ne rompt avec les mauvaises habitudes. Son intelligence se remplit, mais son cœur reste vide ; il est évident qu’il ne sent plus, et il peut se dire : « Quand je suis entré en théologie, j’étais réveillé et tout zèle ! » Mais, hélas ! En envisageant la théologie dans sa forme abstraite, il n’y trouve pas plus d’aliment pour sa piété que dans la géométrie d’Euclide ; il avance, il apprend à écrire un joli sermon, à prêcher avec le ton et les gestes académiques, son discours froid, maniéré, et dans lequel il semble n’être pas question de Dieu. Que voulez-vous ? il n’a pas l’Esprit de Dieu ; Dieu n’est point avec lui, et il n’y sera pas tant qu’il aura plus de cervelle que de cœur. Comment un tel ministère pourra-t-il convertir le monde.

7° Pour exciter un réveil, il est aussi indispensable de prêcher aux chrétiens de croître dans la grâce, que de prêcher aux pécheurs de se convertir.

Quelques-uns semblent penser qu’il suffit de convertir ; que, cela fait, on croît dans la grâce naturellement, sans direction et sans aide. Mais le fait est que, sans exhortations spéciales, les nouveaux convertis ne croîtront pas plus dans la grâce, que les pécheurs ne se tourneront vers Dieu sans y être exhortés. La vérité, dans les mains du Saint Esprit, est aussi nécessaire aux uns qu’aux autres. Il convertit les pécheurs en leur faisant prêcher certaines vérités ; il fait avancer les convertis dans la grâce, en leur faisant prêcher d’autres vérités.

La persévérance des saints dépend, autant que la conversion des pécheurs, d’une prédication appropriée à leur état spirituel.

8° Voyez comment cessent les réveils.

Quand les chrétiens sont réveillés, ils s’avancent jusqu’à un certain point ; arrivés là, s’ils s’arrêtent, le réveil cesse ; pour que le réveil continue, il faut que l’église soit tenue en progrès. Les instructions données, les mesures poursuivies, gardent l’église en éveil, les nouveaux convertis en progrès, et le réveil dure. Que le pasteur leur distribue la vérité avec discernement ; qu’il s’informe exactement, de temps en temps, de l’état de l’église, qu’il interroge les besoins, qu’il les traite à fond ; qu’il ne les laisse pas s’arrêter, par sa négligence, à les sonder, à les connaître et à les presser dans leur marche, et le réveil gagnera tous les jours en force et en étendue. Si les moyens pouvaient agir sur l’église et sur les nouveaux convertis, de manière à

le » préserver de la voie des pécheurs et à les tenir constamment dans celle de la perfection, le réveil ne cesserait jamais.

Ô mes frères ! Je désirerais que vous eussiez la patience, et moi assez de force pour continuer. Il y a plusieurs points sur lesquels j'aurais désiré m'arrêter avant d'en finir avec cet important sujet. Mais, si le Seigneur me donne des jours, j'espère que j'aurai une autre occasion de les porter devant vous, si quelque circonstance me ramène dans votre ville.

© Reproduction gratuite autorisée en indiquant l'auteur et la source bible-foi.com.